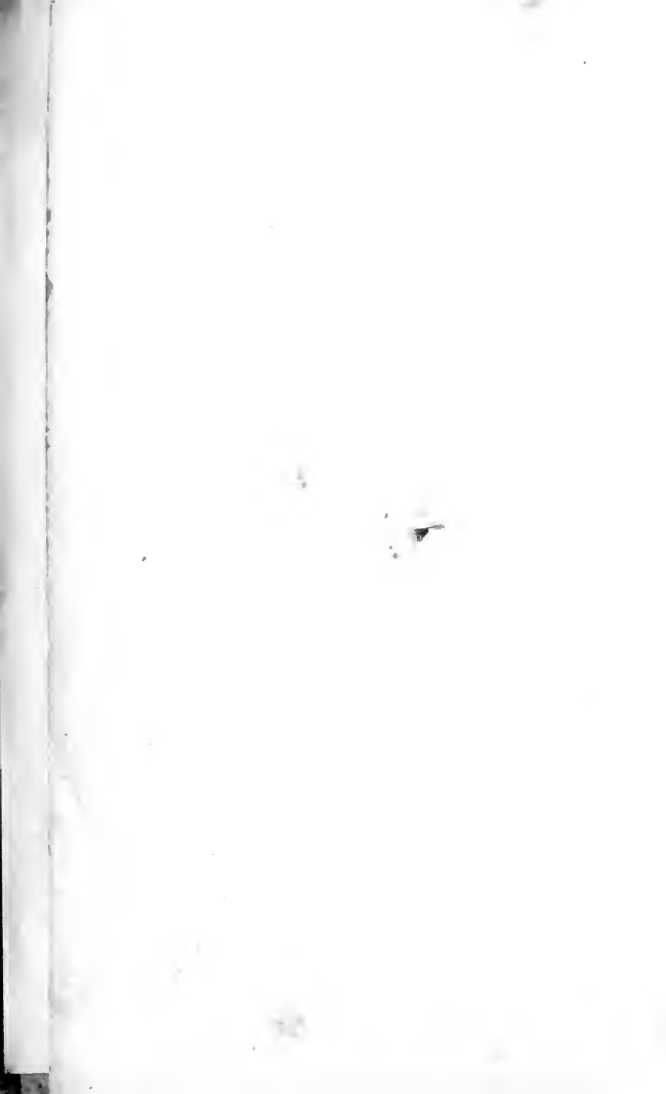




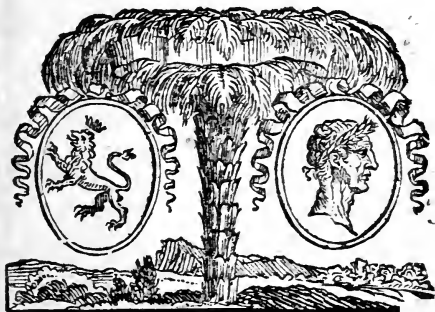
ex-libris
Robert E Rockwood

coll. spec.

Gummit etc



LES
OEVVRES
DE
MONSIEVR
SARASIN.



A PARIS,
Chez THOMAS IOLLY, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Palme, & aux
armes d'Hollande.

M. DC. L XIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

PQ
1917

.56

1663

Coll

spec.



A

M A D E M O I S E L L E

D E

S C V D E R Y .



A D E M O I S E L L E ,

Il n'y a personne au monde qui ait pour vous des sentimens plus avantageux que moy. Je n'estime pas seulement , i'admire encore la beauté de vostre genie , la vivacité de vostre imagination , la solidité de vostre iugement, les charmes de vostre entretien, & ce nombre infini de rares connoissances que vous possédez si eminemment. Mais si j'ay de l'estime & de l'ad-

EPISTRE.

miration pour les qualitez de vô-
 tre *Esprit*, j'ay du respect & de la
 veneration pour celles de vostre
Ame, pour vostre bonté, pour vostre
 douceur, pour vostre tendresse,
 pour vostre generosité, pour vostre
 candeur, & sur tout pour cette in-
 comparable modestie, qui au lieu
 de cacher vostre merite, le fait es-
 clater davantage. Depuis que ie re-
 connus en vous toutes ces excellen-
 tes qualitez, & ie les reconnus dès
 la premiere fois que i'eus l'honneur
 de vous entretenir, ie vous ay tou-
 jours considerée comme un des
 principaux ornemens de nostre Sie-
 cle, & comme la plus grande gloi-
 re de vostre Sexe. Cependant,
 MADEMOISELLE, il est
 étrange que depuis ce temps-là ie
 n'aye point encore fait sçauoir au

EPISTRE

Public l'estime particuliere que ie fais d'une personne si extraordinaire, & qu'estant un des hommes du monde qui vous honore le plus dans son cœur, ie sois un des hommes du monde qui vous ay le moins celebrée dans ses Escrits. Quoy que ma conscience ne me reproche rien de ce costé-là, & que mon silence ne soit qu'un effet de mon admiration, ie ne laisse pas d'avoir quelque honte d'estre si long-temps à vous rendre l'hommage que vous doiuent tous ceux qui font profession d'honorer publiquement le Merite & la Vertu. En attendant que ie puisse vous rendre cet hommage par quelques-uns de mes Escrits, qui ne soient pas tout à fait indignes de vous, l'amitié qui estoit entre feu Mon-

EPISTRE.

*sieur Sarasin & moy , m'ayant
 obligé de prendre soin & du Re-
 cueil & de l' Edition de ses Ou-
 vrages , ie prens la liberté de vous
 en faire une offrande. Je suis assu-
 ré que ie ne fais rien en cela contre
 l'intention de l'Auth eur , & que
 comme vous estiez l'obiet eternal
 de ses louanges & de ses respects,
 s'il eust publié luy-mesme ses Oeu-
 ures , & plust à Dieu que sa mort
 precipitée n'eust pas priué le monde
 de cet auantage, il les eust publiées
 sous cette mesme protection que ie
 vous demande. Je veux croire aus-
 si, MADEMOISELLE, que ie
 ne fais rien en cela qui vous soit
 desagreable, & que vous ne reiet-
 terez pas mon offrande: non seule-
 ment à cause de cette amitié ten-
 dre & officieuse que vous auez*

EPISTRE.

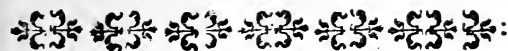
*toujours eue pour Monsieur Sara-
 sin ; mais aussi acause de l'estime
 extraordinaire que vous avez tou-
 jours faite des productions de son
 esprit. I'ose bien vous dire qu'elles
 sont en effet tres-dignes de vostre
 approbation. L'ordre y paroist par-
 my l'abondance. Elles brillent de
 tous costez d'esprit & d'inuention:
 on y voit une varieté agreable : on
 y voit de la Prose & des Vers en
 tout genre, & en toutes Langues.
 On y voit par tout une facilité
 merueilleuse ; & si on y remarque
 en quelques endroits des negligen-
 ces, ces negligences ne sont pas mé-
 me sans quelque agrément. Mais
 ie dois me souuenir que i'ecris une
 Lettre, & non pas un Panegyri-
 que ou une Apologie ; & que de
 louer ou de defendre dauantage les*

EPISTRE.

Oeuvres de Monsieur Sarasin, ce seroit entreprendre sur Monsieur Pellisson, qui les a si excellemment & loüées & deffenduës dans son admirable Préface. Je n'ay donc plus qu'à vous supplier de recevoir avec vôtre bonté ordinaire ces précieux restes de nôtre cher & illustre Amy, & de regarder le soin que i'ay pris de les recueillir, non seulement comme un effet du zèle que i'ay pour la gloire d'un homme qui m'a donné tant de marques éclatantes de son affection, mais aussi comme un témoignage de la passion ardente & respectueuse avec laquelle ie suis,

MADemoiselle,

Vostre tres-humble, & tres-
obeïssant seruiteur,
MENAGE.



DISCOVERS

S Y R

LES OEUVRES

DE M. SARASIN.



EX de mes amis qui m'ont quelquesfois entendu parler contre les Prefaces, s'estonneront peut-estre que j'entreprenne pour les Ouvrages de feu M. Sarasin, ce que ie ne conseillerois presque à personne de faire pour les siens propres. Mais qu'ils me permettent d'appliquer à ces sortes de choses, ce qu'un Grand homme a dit autresfois des Pompes Funebres, & des devoirs de la sepulture, qu'il est honneste d'en prendre beaucoup de soin pour autrui, & de ne s'en mettre nullement en peine pour soy-mesme. Et certes, s'il n'y a rien de moins glorieux que de rechercher la Gloire lors mesme qu'on la merite; qui ne void que de ce grand nombre de Prefaces dont nos Auteurs ont grossi leurs propres Liures, si vous en exceptez quelques-vnes où la discretion & le iugement

2 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
éclattent par tout , & qui sont , ou tres-
nécessaires , ou tres-vtiles , toutes les au-
tres , quelques fleuries & quelques pom-
peuses qu'elles soient , sont plustost di-
gnes de blasme que de loüange. Car apres
tout , entretenir d'abord son Lecteur de
l'excellence de ce qu'on luy donne , des
difficultez qu'on a trouuées dans ce tra-
vail , des qualitez qu'il falloit pour les
surmonter ; le prier & le flatter en quel-
ques endroits , le brauer & le défier en
d'autres ; luy parler tantost avec soumis-
sion , & tantost avec empire , n'est-ce pas
ou luy vouloir attracher son approbation
par force , ou comme a dit assez plaisam-
ment vn Espagnol , la luy demander les
larmes aux yeux , & decouurir au Public
vne foiblesse d'autant plus grande , que
bien loin de s'en defaire on n'a pû mes-
me la dissimuler ? Si nos Ouvrages sont
bons , assurons-nous sur la foy de tous
les Siecles , & de tout ce qu'on a iamais
fait de raisonnable , que tost ou tard le
Monde leur rendra iustice , sans que
nous ayons la honte de l'en solliciter. S'ils
sont mauuais ou fort imparfaits , pensons
plustost à les supprimer qu'à les defendre ,
à corriger nos fautes qu'à les excuser , &
n'attendons point de nostre Eloquence ,
ce qu'on n'a dit qu'en riant de celle du

fameux Pericles , que quand il auoit esté porté par terre à la lutte il persuadoit aux Assistans qu'il n'estoit point tombé , & les contraignoit de croire moins à leurs yeux qu'à ses paroles. Que s'il est d'ailleurs si difficile de se connoître soy-mesme , combien le sera-t-il dauantage de parler de soy-mesme comme il faut , en quoy lors qu'on a pensé ce qu'on doit , on ne doit pas tousiours dire ce que l'on pense , où la vanité ouuerte & declarée est insupportable , l'excessiue humilité tousiours suspecte d'une vanité cachée , & la route qu'on peut prendre entre les deux , si estroite & si mal-aisée à tenir , que ie ne sçay par quelle raison , ou pour mieux dire , par quelle erreur tant de personness'embarquent sans nulle necessité sur vne Mer si pleine d'escueils , & fameuse par tant de naufrages ?

Mais nous ne craignons rien de sensible , quand nous trauaillons pour vn Amy qui n'est plus. Il nous sied bien d'exiger avec chaleur vne gloire & des loüanges qui ne nous regardent pas , d'excuser des fautes que nous n'auons pas faites , de parler pour celuy qui ne peut plus se defendre. La passion & l'emportement sont icy de bonne grace , & quand nous irions vn peu au delà de la verité , & que

4 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
d vn grand homme nous en ferions vn
tres-grand, ceux-là mesme qui condam-
neront nostre iugement estimeront nostre
affection, & souhaitteront d'auoir des
Amis qui nous ressembtent.

I'espere donc qu'on ne me blasmera
pas si ayant eu quelque part à l'Édition de
ce Liure, & me trouuant obligé d'en
rendre compte au Public, ie me donne à
moy-mesme vn Champ plus libre & plus
ample, si ie tasche de reconnoistre en
cette rencontre tant de tesmoignages
que M. Sarasin m'a donnez de son ami-
tié, de le faire voir aux autres tel que ie
le voy moy-mesme.

M de Gom-
bault.

D'adjoûster vne voix au bruit de ses loüanges,
& de commencer parmy le Peuple, &
dans la foule de ses Admirateurs, ces
premiers applaudissemens qui seront vray-
semblablement suiuis de ceux de toute
la France.

Qu'on ne me demande point si ie fay
icy vne Preface ou vne Dissertation, ou
vn Liure sur vn autre Liure; Je rends à
la memoire de mon Amy, ce que i'ay
crû luy deuoir: & si la diuersité des su-
jets que i'ay à traiter, & dont ie feray
autant d'Articles, ne diuertit assez d'el-
le-mesme ceux qui verront ce Discours,
elle leur donnera du moins le moyen de

se reposer aussi souvent qu'ils s'ennuieront dans cette lecture.

I.

Excuse générale des fautes qui sont demeurées dans les Ouvrages de M. Sarasin.

LES Oeuvres de Monsieur Sarasin, n'ont pas esté ramassées sans beaucoup de peine, & paroistroient infailliblement en meilleur estat, s'il eust eu l'avantage de les publier luy-mesme. A la verité, ny cette genereuse Amie qu'on ne scauroit assez louer, ny Monsieur Ménage, dont le seul nom est vn grand Eloge, n'ont rien oublié de ce qui dependoit de leurs soins & de leur affection pour rendre ce Volume plus accompli : & pour moy qui ne pouvois les seconder que foiblement, j'ay suivi non seulement leur exemple, mais aussi leurs avis, en ce qui m'est échu en partage. Mais outre que la pluspart de ces pieces n'ont esté imprimées que sur des copies tres-imparfaites; les Originaux de l'Autheur ayant esté, ou dérobez, ou égarez apres sa mort; il le faut auoüer, il y a ie ne sçay quel dernier tour qui ne peut estre donné aux Ouvrages de l'Esprit, que par ceux-là mesme qui les ont faits. Nous n'osons toucher aux écrits d'un Amy mort, comme nous toucherions aux nostres; on a quelque respect pour le Genie d'autrui, quelque defiance du sien, on craint de con-

6 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
fondre deux differentes manieres , &
d'en faire vne mauuaife ; & plus on a
de iugement , moins on tesmoigne de
hardiess.

Je m'assure cependant que ces Enfans
orphelins , tous infortunez qu'ils sont,
d'auoir si tost perdu leur pere, auront le
bon-heur de plaire à leur Patrie, qu'un
petit nombre de defauts se cacheront
sous l'esclat & sous la lumiere d'un grand
nombre de beautez : que si quelqu'un les
attaque il ne trauaillera que pour leur
gloire , & que s'ils ont à combattre ce
ne fera que pour triompher.

II.

De l'Hi-
stoire du
siege de
Dunker-
que.

DES diverses pieces dont nous auons
composé ce Volume , l'Histoire du siege
de Dunkerque se presente la premiere,
qui ayant desia veu le iour , & merité
l'approbation publique , semble presque
refuser mes Eloges , & les renuoyer à
quelques-vnes de ses Compagnes à qui
ils sont plus necessaires.

Qu'il me soit permis pourtant de dire
en un mot , à ceux qui ne connoissent M.
Sarasin qu'à demy , & par ses seules Poë-
sies ; que c'est l'ouurage d'une main Maî-
tresse qui n'abandonne iamais le iugement
pour courir apres le bel esprit , & ne cher-
che point de fleurs quand c'est la saison des

fruits. Jusques-là qu'écriuant l'Histoire d'une action particuliere qui tient beaucoup de la simple Relation , il a retenu son stile dans une iuste mediocrité , sans luy permettre de s'esleuer trop ambitieusement au dessus de son suiet , & a merité d'extremes loüanges par cela mesme qu'il semble ne les auoir pas recherchées.

III.

De la Con-
spiration de
Valstein.

MAIS la Conspiration de Valstein qui vient en suite , comme elle surpassoit cette Histoire par la richesse de sa matiere , la deuoit infiniment surpasser par la beauté du trauail , si la destinée des choses du Monde , qui semble ne vouloir pas qu'il y ait rien de parfait , eust permis à M. Sarasin d'acheuer vn si excellent ouurage. Toutesfois , si l'Antiquité n'a pas laissé de mettre au rang des Chefs-d'œuvres quelques Tableaux qui estoient demeurez imparfaits , & quelques lignes tirées sur vne toile vuide ; qui nous empesche de rendre la mesme iustice à ce Fragment , & à son Autheur ? Il n'en a pas assez fait pour nous , mais il en a fait assez pour luy-mesme , & pour nous montrer que s'il eust vescu vn peu dauantage , il se fust acquis toute la gloire d'un excellent Historien.

8 DISCOVRS SVR LES OEVVRES

En ces deux mots , ie pretends auoir renfermé mille louanges , & représenté mille grandes & rares qualitez. Ie ne parle point de ce qui depend en quelque sorte, ou de la volonté , ou de la Fortune, d'estre bien instruit , & d'estre fidelle pour ne pas employer son trauail & son industrie, soit innocemment , soit à dessein , à abuser la posterité. Mais outre ces auantages, l'excellent Historien doit auoir avec vne connoissance generale du Monde & des affaires , vn esprit subtil & penetrant, capable de demesler les vrayes causes des actions humaines , d'avec leurs pretextes & leurs couleurs ; Vne imagination vive , & iudicieuse tout ensemble , qui conçoie les choses telles qu'elles sont , & les iette apres au dehors telles qu'elle les a conceuës. Il ne les raconte pas, il les peint. Qu'il parle d'une bataille , d'une negociation , des passions d'un Prince , ou d'un Ministre , les Lecteurs pensent combattre , ou negocier, estre agitez des mesmes desirs & de la mesme inquietude. Il a d'ailleurs vn goust tres-exquis de ce qui peut plaire ou déplaire , ennuyer ou diuertir ; & bien qu'il n'obmette rien de necessaire , il sçait estendre ou resserer les diuers sujets , suiuant qu'il le faut pour la beauté de son ouurage. Il ne fait pas montre de

son Esprit , mais il le laisse entre-voir par tout. Il n'est pas en embuscade sur tous les chemins pour dire de belles choses , & pour appliquer des sentences de Seneque : mais il exprime quelquesfois vn grand sentiment en vn seul mot, ou le fait entendre sans le dire ; Comme ces personnes discrettes & iudicieuses , qui d'un seul mouvement des yeux sans ouvrir la bouche, approuvent ou condamnent tacitement, ce qui se fait ou qui se dit en leur presence. Son stile est clair , simple , familier, mais sans bassesse , & accompagné par tout de dignité ; car il se souvient toujours qu'il entretient toutes les Nations & tous les Siecles, que toute la Terre l'écoute, qu'il parle, pour ainsi dire , devant l'Assemblée publique du Genre humain , où rien ne luy doit échapper qui ne soit mêlé d'un caractere de pudeur , de respect & de bien-seance. Que personne ne m'accuse de m'estendre trop sur ce sujet. Toutes ces grandes choses dont j'ay parlé, se trouuent en ce petit Fragment. J'ay depeint le veritable genie d'un Historien , mais ie n'ay fait que le copier sur celui qui paroist en cet ouvrage.

IV.

APRES ces deux Histoires , nous auons mis le Dialogue sur la question s'il

Du Dialogue sur la question s'il faut

qu'un ieune
homme
soit amou-
reux.

faut qu'un ieune homme soit amoureux. Ceux qui ne seront pas favorables à nôtre Autheur, trouueront icy, ie le confesse, plus de sujet de l'attaquer, & m'obligeront aussi d'employer vn peu plus de temps & plus de soin à le deffendre. Ce genre d'écrire a esté iusques icy peu employé par les François, soit qu'on ait crû difficile d'en atteindre la perfection, soit qu'une nation prompte & impatiente comme la nostre, n'ait pû entierement gouster des ouurages où l'on perd toujours beaucoup de temps avant que d'arriuer au sujet, & de trouuer ce qu'on cherche; d'où vient, peut-estre, que les Dialogues n'ont iamais esté en si grand honneur qu'entre les Grecs & entre les Italiens, gens tout ensemble de grand esprit & de grand loisir. Pour moy, s'il m'est permis d'en dire mon sentiment; moins les Dialogues sont en vsage parmy nous, plus ie tiens qu'il y aura de gloire à y reüssir, & à les faire approuuer au public, presque contre son inclination, comme on en viendra à bout infailliblement, si on y apporte tout l'art & tout le genie qu'ils demandent. Or, pour le remarquer en peu de mots, il me semble qu'il y en a de trois especes, dont chacune a son caractere & son vsage different. Les premiers sont les

Dialogues qu'on peut appeller proprement *Didactiques*, qui n'ont pour but que d'instruire, & se contentent de joindre à la solidité de la doctrine, la clarté & l'elegance des expressions. Ils sont principalement utiles en cecy, que representant au naturel les doutes d'un Disciple ingenieux, & les decisions d'un Maistre plein de sçavoir; ils montrent par l'ordre des demandes & des responses, l'ordre des Connoissances, & le progrès de la Raison plus nettement, & d'une maniere plus vive & plus animée que ne feroit un simple discours. La seconde espece de Dialogues est comme opposée à cette premiere, car on peut mettre en ce rang-là, les Dialogues de raillerie qui ne prennent que la fleur des choses, qui n'instruisent jamais qu'en riant, & ne vont à l'utilité que par le plaisir. Ils y vont pourtant, & leurs traits ingenieux, vifs, subtils, fins & delicats, descendent quelquesfois plus avant dans l'ame que les preceptes les plus serieux & les plus graues. Mais entre ces deux especes, il y en a une troisiéme qu'on doit estimer la plus parfaite, & qui n'ayant ny toute l'austerité de la premiere, ny tout l'enjouement de la seconde, tient pourtant quelque chose de l'une & de l'autre, car elle traite de choses solides, & en

12 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
traitte solidement ; mais elle y apporte
mille sortes d'ornemens pour les rendre
plus agreables. Le Dialogue de M. Sarasin
est de cette derniere espece , en laquelle
trois choses sont necessaires , ce me sem-
ble, pour vne entiere perfection. Le choix
de la matiere , la connoissance , & la me-
ditation profonde de cette mesme matie-
re , & l'art de la reduire en Dialogue. La
matiere doit estre de quelque Science , ou
de quelque Art ; mais de ces Sciences & de
ces Arts qui tombent souuent en conuersa-
tion , & qui ne rebutent point l'esprit par
leurs espines. La Iurisprudence, par exem-
ple , n'y seroit pas propre ; La Geometrie
& l'Algebre encore moins ; les grandes
sources où il faut puiser , sont , la Morale,
la Politique , la Rhetorique , & la Poësie.
En suite , il faut comme ie l'ay dit , auoir
profondément medité sur son sujet , y
auoir decouuert , ou quelques endroits
particuliers qui n'ont point encore esté
touchez par d'autres , ou des choses rares
sur ces endroits qu'on appelle *Lieux com-
muns*, qui est à mon gré le plus grand & le
plus noble effort de l'esprit humain , Car ,
qui a-t-il de plus beau que de persuader
aux hommes par de nouveaux moyens, ces
maximes generales d'où naist leur felicité ;
d'adjouster , pour ainsi dire , de nouveaux

rayons , vn nouuel éclat , à ces grandes & éternelles lumieres qui éclairent tout le cours de nostre vie ? En dernier lieu , il faut posseder l'art du Dialogue , pour faire que cette conuersation qu'on represente, quoy que plus sçauante & plus soustenuë que les conuersations ordinaires, soit pourtant vne conuersation; c'est à dire vn entretien libre , familier , & naturel , semé par tout des jeux, de la gayeté, & de la ciuilité des honnestes gens , qu'on y distingue le caractere particulier de chacun de ceux qui parlent , qu'on les y connoisse , qu'on les y ayme. Ainsi les Dialogues de Platon & de Xenophon , ne nous instruisent pas seulement par les discours de leur Socrate ; mais ils nous font souhaitter d'auoir vescu avec luy , & d'auoir veu de nos propres yeux , ie ne dis pas ce Philosophe , ie dis cette Philosophie viuante & animée, si sublime & si rabaisée , si diuine & si humaine tout ensemble. Ainsi l'inimitable Dialogue que Ciceron nous a laissé *de l'Orateur*, ne nous enseigne pas seulement la Rhétorique du Monde & des affaires, toute différente de celle du College ; mais nous montre en mesme temps , toutes les graces de la conuersation des Romains , & de cette *Urbanité*, que les mots de *Ciuilité*, de *Galanterie* & de *Politesse*, n'expli-

14 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
quent qu'imparfaitement, & à qui nostre
langue n'a point encore trouué de nom
allez propre.

Pour venir maintenant à nostre Au-
theur, de ces trois Parties qui composent
l'entiere perfection du Dialogue, il y en a
deux sur lesquelles, si ie ne me trompe,
on ne luy reproche rien. Sa matiere est vne
question de Morale, on ne la traite pas
seulement, mais on ne peut mesme s'em-
pescher de la traiter dans les conuersa-
tions ordinaires, & pour cét art de dire les
choses avec la familiarité & la liberté d'v-
ne veritable conuersation, il paroist en
toutes les Parties de son Ouvrage: on void
qu'en cela il a marché sur les belles traces
des Anciens, & heureusement profité de
leurs grands exemples. Il ne reste donc
qu'à examiner les choses qu'il a employées
avec cét art, sur vne matiere si iudicieuse-
ment choisie. Il y en a quantité de sça-
uantes, d'ingenieuses, de galantes, & de
delicates, personne n'en peut douter, &
cela presque nous doit suffire. Tout ce
qu'on nous oppose, c'est qu'il y en a trop
peu qui soient tout à fait à luy; qu'on y en
void moins d'esprit que de lecture, plus de
memoire que d'inuention. Et certes, il
reconnoissoit bien luy-mesme qu'ayant eu
beaucoup d'autres occasions de faire pa-
roistre

roistre son genie, celle-cy, où il faisoit parler des personnes de grand sçauoir , luy auoit semblé fauorable pour étaler & pour répandre ces riches moissons qu'il auoit faites dans tous les beaux Liures de plusieurs langues, qu'il s'estoit laissé emporter à ce desir avec quelque excès, & n'en auoit pas esté le maistre. Mais son Dialogue, suivant le projet qu'il en auoit fait, deuoit auoir deux Parties; & comme en cette premiere il auoit beaucoup moins donné au raisonnement qu'aux authoritez, & aux exemples; il se proposoit de faire tout le contraire dans l'autre. De là vient que dans son Manuscrit on trouue au titre de ce Dialogue, CONVERSATION PREMIERE. De là vient encore, que sur la fin il marque que cette conuersation fut continuée dans le jardin de Renard, comme pour se conseruer le droit & la liberté de la reprendre en vne seconde Partie. Dailleurs, si nous le considerons bien, quand vn homme est reconnu pour auoir l'esprit grand, noble, fertile comme M. Sarasin, ce reproche d'auoir emprunté d'autrui ce qu'il pouuoit trouuer en soy-même, & preferé des richesses étrangères aux siennes propres, ce reproche, dis-je, ne tient guere plus du blâme que de la louange. Je veux qu'il y ait pû mieux faire, mais ne luy conterons-nous pour rien

IS DISCOUVRS SVR LES OEUVRES
d'auoir bien fait , & en vn genre d'écrire,
où presque pas vn de nos François n'a
rien fait encore ? Le veux qu'il n'ait point
merité tous nos eloges , luy refuserons-
nous donc ceux là mesme qu'il merite ?
N'imiterons nous iamais le Heros de Vir-
gile , qui dans les lieux qu'il celebre en
l'honneur de son pere, apres auoir don-
né le premier prix au Vainqueur , en don-
ne deux autres , & quelquesfois trois à
ceux qui ont approché le plus près de la
victoire ?

V. MAINTENANT , pour abreger , ie
De la Dis-
sertation
du Ieu des
Eschets , &
du Dis-
cours de la
Tragedie.
passe par dessus la Dissertation du Ieu des
Eschets, quoy qu'asseurement elle ne man-
quera pas de plaire, soit par la curiosité du
suiet , soit par la maniere galante dont il
est traité , qui montre que le sçauoir &
l'eniouement ne sont pas incompatibles
en vn mesme Ouurage.

Ie ne parle point aussi d'un de ses pre-
miers Trauaux qu'il publia sous le nom
supposé de *Sillac d'Artois*, & qui par cette
raison peut estre, ayant été presque oublié
dâs l'Edition de ses Oeuvres, n'y a pû estre
rangé en sa veritable place. C'est le sça-
uant & agreable *Discours de la Tragedie*,
qu'il mit au deuant de *L'AMOUR TYRAN-
NIQUE*, & où en loüant tres-dignement ce
fameux Poëme de M^r de Scudery, il me-

rita luy-mesme mille loüanges, Iusques-là que feu M^r de Balzac qui estoit desia au plus haut point de sa gloire, sur cette simple lecture, l'estima assez pour luy offrir le premier son amitié, de quoy il reste encore des marques publiques.

V. les Lettres de M. de Balzac, à M. Chapelein. Liv. 5. lettre 1. p. 413.

MAIS quant à la Pompe Funebre de Voiture, ce Chef-d'œuvre d'esprit, de galanterie, de delicateſſe & d'inuention, ie ne ſçay ſi ie dois, ou en parler, ou m'en taire; car ſi ie n'en dis rien, il me ſemble que ie luy fais trop d'iniuſtice; & ſi ie m'arrete à la louer, qui eſt-ce, me dira-t'on, qui la blaſme? Les honneſtes gens ne ſont-ils pas d'accord ſur ce ſuiet avec le Vulgaire? Les Ennemis meſme de M^r Sarasin ne l'ont-ils pas admirée auſſi-bien que ſes Amis? Ie prendray vn milieu entre ces deux extremités, & ſans donner à cet admirable Ouurage autant d'Eloges qu'il en merite, ie me contenteray de remarquer en paſſant trois choſes qui luy ont, ſi ie ne me trompe, principalement donné ces charmes, qu'il eſt plus aiſé de reſſentir que d'exprimer.

V.
De la Pompe Funebre de Voiture.

La premiere eſt la nouueauté du deſſein; car comme rien ne fait rire que ce qui ſurprend, rien ne diuertit agreablement que ce qu'on n'attendoit pas. Que ſi Se.

20 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
neque a fait quelque chose d'approchant
sur la mort de l'Empereur Claudius. M.
Saraſin peut bien l'auoir regardé, mais il ne
l'a pas ſuiuy, & ie ne crains pas de dire qu'il
l'a ſurpaſſé de beaucoup, à la gloire de no-
ſtre Nation & de noſtre Siecle.

La ſeconde eſt la varieté, qui eſt vtile &
louïable en toute ſorte d'ouurages, mais ab-
ſolument neceſſaire en ceux qui ne ſe pro-
poſent pour but que le plaſir. Celuy-cy eſt
plaiſant par tout, mais de pluſieurs ſortes
differentes. Combien voyons-nous de gens
au contraire, qui croyent faire vne bonne
piece d'vne ſeule penſée, ou du moins de
pluſieurs penſées de meſme eſpece, qui
n'ont toutes qu'vn meſme fondement;
comme cet Ancien qui fit vn feſtin de plu-
ſieurs ſeruices d'vne ſeule viande aſſez me-
diocre, deguiſée en vne infinité de taçons.
Ceux qui s'y trouuerent, louèrent ſans
doute l'adreſſe des Officiers; mais ie doute
fort qu'ils approuuaſſent le iugement du
Maître, & qu'ils ſouhaitaſſent pour le
lendemain vn repas ſemblable.

Enfin, ce qui donne beaucoup d'ornement
à cet Ouurage, c'eſt que les Vers n'y ſont
pas ſeulement mélez avecque la Proſe,
mais compoſent avec elle le corps d'vne
même narration, choſe pratiquée par quel-
ques Anciens, inconnue à nos François, ſi

vous en exceptez Theophile. Mais, à mon aui, il l'auoit appliquée hors de son veritable vsage, au traitté de l'*Immortalité de l'Ame*, en vne des plus serieuses matieres du monde, au lieu que cette liberté de changer de stile, & d'estre Poëte & Orateur en mesme temps, doit estre reseruée ce semble, aux ieux de l'esprit, & à ces ouurages d'inuention qui tiennent comme vn milieu entre la Prose & la Poësie.

MAIS ie puis commencer en cet endroit à parler des Poësies de nostre Auteur, entre lesquelles on peut mettre encore l'Ode de Calliope, & la Lettre à Madame la Marquise de Montausier, qui sont mêlées de Prose & de Vers. C'est de ses Vers que Monsieur Sarasin a tiré sa plus grande reputation dans le monde, & ce n'est pas sans raison, car soit qu'on parle de la Poësie galante & enjouée, à laquelle il s'est principalement occupé, ou de la plus serieuse qu'il ne laissoit pas d'aimer passionnément; on ne peut sans iniustice, luy refuser vn des premiers rangs entre les Poëtes de nostre Siecle. Je serois ennuyeux si i'entreprendois de parcourir tous ses Ouurages; mais qui ne se laissera toucher aux charmes de sa Souris, de sa glose, de ses Stances à Monsieur le Duc d'Anguien, de son

VII.

Des Poësies de M. Sarasin.

22 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
agreable Prosopopée de la Riviere de Seine de son Epistre à Monsieur le Comte de Fiesque, de son ingenieuse Défaite des Bouts-Rimez, dont ie ne pourrois m'empescher de parler plus au long si ie n'en auois expliqué le suiet, & decouuert en quelque sorte l'artifice dans vn argument separé? Vne seule de ses Poësies nous pourroit faire connoistre la delicatesse & la beauté extraordinaire de son genie; qui est-ce qui ne les estimera pas toutes ensemble, avec tant d'autres que ie ne nomme point, de peur que ie ne semble faire en ce lieu la table de ce volume? Que s'il s'est peut-estre moins appliqué à la Poësie serieuse, ses Odes sur la prise de Dunkerque & sur la bataille de Lens, l'Eglogue des Amours d'Orphée, & quelques autres pieces que nous auons de luy, montrent assez qu'il en connoissoit fort bien le caractere, & qu'il estoit tres-capable de le remplir. Je mettrois en ce nombre, si la Fortune l'eust voulu, vne belle & longue Eglogue, qui s'est malheureusement perduë, & que Monsieur de Charleual dit auoir autrefois admirée, luy dont nous admirons, & le Iugement, & les Ouvrages. Mais ie ne crains pas d'y mettre la Défaite des Bouts-Rimez, quoy que ce ne soit qu'un ieu d'esprit, car comme on y voit

vne imitation presque Burlesque du Poëme Epique, il y a diuers endroits qu'on pourroit heureusement transporter à ce genre si sublime, qui est le Chef-d'œuvre de la Poësie. Et apres tout, cet Artisan si industrieux, qui fit vn Nauire exactement accomply de toutes ses parties, si petit pourtant qu'il estoit caché sous les aisles d'une abeille, Cet Artisan, dis-ie, si vous luy eussiez donné des matériaux & du temps, eust construit sans doute avec beaucoup d'art & de iugement, des Nauires propres à voguer sur l'Océan & à défier la tempeste. Qui conçoit les choses nettement en petit, possède desia ce qui est de plus difficile pour les executer admirablement en grand. Enfin, ie suis obligé de rendre ce témoignage à Monsieur Sarasin, qu'entre les diuerses Poësies qu'il a laissées, & qui nous sont tombées entre les mains apres sa mort; il y en a quelques-vnes que nous n'auons pas mises dans ce Recueil, soit parce qu'il les auoit faites en sa premiere ieunesse. soit parce qu'il n'auoit eu que le temps de les ébaucher grossierement, qui cependant font voir par tout vne veine noble, aisée & fertile, capable de tout entreprendre, & de

24 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
reüffir à tout ; de sorte qu'un autre seroit
assez riche , de ce que nous n'auons pas
voulu conter entre ses biens. Et qui est-
ce , par exemple , qui ne tiendrait à hon-
neur d'estre l'Autheur de ces Fragmens
que ie prends d'un grand nombre d'autres,
& à peu pres aussi beaux & aussi heureux,
qu'on pourra publier quelque iour ?

*Comme un Roc sourcilleux tombe dans la
Campagne ,
Arraché par les vents du haut d'une Mon-
tagne ,
Ou du long cours des ans incessamment miné ,
Et par l'eau de l'orage enfin déraciné ,
Son enorme grandeur par son poids emportée ,
Avec un bruit horrible en bas précipitée ,
Roule à bords redoublez en son cours fu-
rieux ,
Et rompt comme roseaux les chesnes les plus
vieux ,
Tel, &c.*

*Semblable au Dieu de Thrace il alloit
fierement ,
Ses armes tout autour resoignoient haute-
ment ,
Faisant le mesme bruit qu'excitent dans les
nuës
Les Pins batins des vents sur les Alpes
chenuës ,
&c.*

*Comme on void quelquefois sur les bords
du Strymon,*

*Cherchant leur nourriture au milieu du
limon,*

Crier confusément une troupe de Gruës,

*Mais l'Aigle ou le Faucon paroissant dans
les nuës,*

Cette troupe se cache au milieu des roseaux,

Et son bruit ne rompt plus le silence des eaux.

*Je ne crains pas de trop interrompre mon
discours par des choses si agreables, & i'ad-
joust encore ces autres Fragmens.*

*Comme on void quelquefois dans l'Ar-
denne fameuse,*

*Et dans les prez herbus où le Rhin ioint la
Meuse;*

*Deux furieux Taureaux par l'amour cour-
rouce*

*Se heurter fierement de leurs fronts ab-
baissent.*

*Le troupeau plein d'effroy regarde avec
silence.*

Le nombre des Pasteurs cede à leur violence.

*Les deux vaillans Rivaux se pressant ru-
dement*

Des cornes l'un sur l'autre apuyez fortemēt,

*Redoublent sans cesser leurs cruelles at-
teintes;*

*De longs ruisseaux de sang leurs espauls
sont teintes;*

24 DISCOVRS SVR LES OEUVRES

*Ils mugissent des corps d'un cry retentissant,
Et toute la forest respond en mugissant. &c.*

*Par ces commencemens Rome a veu ces
costaux ,*

*Où le fameux Euïdre arrêta sestrroupeaux;
Faire baisser la teste aux Alpes estonnées,
Surmonter l' Apennin, dompter les Pyrenées,
Et soumettre l'orgueil d'Osse & de Pelion,
Sieges infortunez de la rebellion.*

*Rome a veu l'Eridan, le Rhin, l'Hebre & le
Tage ,*

*Le Danube & le Nil au Tybre faire hom-
mage,*

*Et les Dieux immortels de sa gloire amou-
reux*

*Ont donné tout à ceux qui donnoient tout
poureux, &c.*

*Comme avecque grand bruit le Rhosne
plein de rage,*

*Sous leué par les vents, ou grossy par l'orage,
Vient & traïsne avec soy mille flots cour-
rouceux ;*

*L'onde flotte apres l'onde , & de l'onde est
suivie,*

Ainsi passe la vie.

*Ainsi coulent nos ans l'un sur l'autre en-
tassez.*

*Je ne puis finir sans adiouster cette heu-
reuse imitation d'un passage celebre du
Tasse.*

*Cruel qui sans pitié de ma douleur extreme
Emportes avec toy la moitié de moy-mesme,
Ou pren celle qui reste, ou d'un dernier
effort*

Donne à toutes les deux vne soudaine mort.

Et cét autre d'un passage de Virgile.

*Puisque vous souhaitez d'entendre par
ma bouche,*

*ô grand Roy, qui ie suis, & quel malheur
me touche,*

*Ie ne mentiray point, car le sort rigoureux
Ne m'a point fait méchant s'il m'a fait mal-
heureux.*

Cet endroit semblera peut estre moins considerable, mais ie le rapporte d'autant plus volontiers, qu'on pourra adiouster cette Traduction à quelques autres que nous auons du mesme passage, & les comparer ensemble. Et d'ailleurs, pour le dire icy en passant, si quelqu'un s'imagine que la grande Poësie ne consiste qu'à dire de grandes choses, il se trompe. Elle doit souuent, ie le confesse, se precipiter comme vn torrent, mais elle doit plus souuent encore couler comme vne paisible riuiera, & plus de personnes, peut-estre, sont capables de faire vne description pompeuse, ou vne comparaison élevée, que d'auoir ce stile esgal & naturel, qui

28 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
ſçait dire les petites choſes ou les medio-
cres , ſans baſſeſſe , ſans contrainte & ſans
dureté.

VIII. MAIS pour mieux comprendre quelle
gloire noſtre Auteur a meritée par ſes
Poëſies , faisons icy vne reflexion genera-
le , qui peut-eſtre ne ſera, ny deſagreable,
ny inutile.

Reflexion
ſur la Poë-
ſie en gene-
ral , & ſur
celle de M.
ſaraſin en
particulier.

Entre les raiſons qui ont fait attribuer à
la Poëſie ie ne ſçay quelle diuinité , i'en
voy deux , ce me ſemble , qui ne ſont pas
les moins importantes.

La premiere , que c'eſt en eſſet quelque
choſe de grand & de merueilleux , qu'en
vn langage auſſi contraint que celui-là,
on puiſſe exprimer les penſées les plus
ſubtiles & les plus delicates , les plus hau-
tes & les plus ſublimes avec tant de liber-
té. Quel prodige eſt celui-cy ? Quand
nous ne parlons qu'en Proſe , & que l'on
nous abandonne tous les termes & toutes
les expreſſions d'une Langue , s'il nous
vient quelque penſée qui ne ſoit pas tout
à fait commune , encore auons-nous de la
peine à la faire entendre , & le plus ſou-
uent nos paroles demeurent beaucoup au
deſſous de nos ſentimens. Cependant ces
admirables Poètes , ces hommes qui ſem-
blent veritablement inspirez, apres s'eſtre
impoſé la neceſſité de n'employer que

certaines façons de parler , & de mépriser toutes les autres comme trop vulgaires , d'enfermer toutes leurs paroles dans vne certaine mesure toûjours semblable à soy-mesme ; adjoustez-y , si vous voulez , de finir tousiours par des rimes : Apres , dis-je , s'estre soumis à tant de loix si dures & si difficiles à observer ; malgré tous ces obstacles nous font entendre tout ce qu'il leur plaist d'une maniere plus noble & plus aisée , qu'on ne le sçauroit faire dans les discours communs. On croiroit qu'ils ne pouuoient pas dire autrement ce qu'ils ont dit , quand mesme ils l'auroient voulu , tant les expressions en sont faciles. Ces paroles leur sont tombées de la plume sans dessein ; elles ont pris naturellement chacune leur place. La Lyre d'Amphion ne faisoit pas , ce semble , de plus grands miracles , quand les pierres attirées par son harmonie se venoient ranger d'elles-mesmes l'une sur l'autre pour bastir les fameuses murailles de Thebes.

Mais en second lieu , la Poësie , si ie ne me trompe , est estimée Diuine , à l'égard de son sujet qu'elle produit d'elle-mesme ; au lieu que la Prose l'emprunte d'autrui , & ne fait que l'embellir , & que le polir. Quand nous considerons vne Maison de plaisir entre les mains d'un

maistre puissant & curieux, & que nous voyons, les Montagnes s'applanir pour luy plaire, les precipices se combler, les Riuieres se destourner de leur chemin, les sources n'aguere cachées sous la terre iallir en l'air, ou se precipiter en cascades; nous admirons certes l'industrie des hommes, & ne pouuons nous trop estonner, qu'une creature si foible en apparence, soit capable de si grands desseins. Mais s'il arriuoit par hazard, que dans cette vaste estenduë de l'air, où auparauant rien n'arrestoit nos regards, quelqu'un nous fist voir en vn instant vn superbe & magnifique Palais, de grandes & spatieuses Campagnes, des Monts, des Forests, des Riuieres & des Mers, nous nous escrierions aussi tost que ce n'est pas l'effet d'un pouuoir humain, & qu'il y a là quelque chose au delà de nostre Nature. Or il'en est à peu près de mesme de la Poësie & de la Prose. L'une, comme ie l'ay desia dit, prend son suiet d'ailleurs, le changeant, & l'embellissant, à la verité, au delà de tout ce qu'on en pouuoit attendre. Mais l'autre ne demandant rien à personne, & contente de soy-mesme, tire toute sa matiere de son propre sein, faisant de rien quelque chose, comme par vne espeece de creation qui semble

surpasser la puissance humaine. Ainsi on peut dire , que deux choses rendent sur tout la Poësie admirable ; l'invention d'où elle a aussi pris son nom , & la facilité qui luy est tres-necessaire. Je n'entens pas la facilité de composer , elle peut quelquesfois estre heureuse , mais elle doit estre toujours suspecte : j'entens la facilité que les Lecteurs trouvent dans les compositions desia faites , qui a esté souvent pour l'Autheur vne des plus difficiles choses du Monde ; de sorte qu'on la pourroit comparer à ces Jardins en Terrasse , dont la despenſe est cachée , & qui apres auoir couſté des millions , semblent n'estre que le pur ouurage du hazard & de la Nature. Qui ne sent en soy, ny les richesses de l'invention , ny cette heureuse facilité , qu'il ne frappe point à la porte des Muses, car il n'est pas necessaire de faire des Vers. Qui n'aura que l'une ou l'autre de ces deux choses , peut devenir vn Poëte mediocre , ie dis mesme de cette mediocrité qui ne laisse pas de mériter de grandes loüanges. Qui les ioindra toutes deux ensemble , il peut esperer sans doute , d'estre conté en cét Art parmy les premiers. Or il faut estre tout à fait iniuste pour ne pas reconnoistre qu'elles se sont rencontrées également en M. Sarasin. Car

32 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
pour l'invention ses Poësies n'ont-elles pas
toufiours quelque chose d'ingenieux , de
nouveau, de particulier , qu'il n'a point
pris d'ailleurs , & qu'il ne doit qu'à luy-
mesme ? Et pour la facilité des Vers, où la
trouvera-t-on si on ne la trouue dans ses
Ouurages ? il n'y a rien de plus net, de plus
libre , de plus aisé, de plus coulant , non
seulement la Nature y paroist par tout ,
mais comme a dit vn de nos illustres Amis,
elle y paroist par tout à son aise.

IX. I E m'appërçois bien que ie suis long,
Du genie
de M. Sa-
rasin pour
tous les di-
vers genres
d'escrire. mais quel moyen de ne rien dire de
tant de sortes de choses , de differente
nature , où ce merueilleux Esprit a pris
plaisir de s'exercer. Encore n'ay-ie rien
dit de la guerre des Parasites qu'il a escrite
en Latin, quoy qu'on y voye beaucoup
de sçauoir , beaucoup d'invention , vn
genie fort souple & fort heureux pour
tout ce qu'il vouloit entreprendre. Que
seroit-ce si i'auois eu à louer tant d'autres
rares Ouurages, qu'il monstroist souuent
à ses amis, mais dont on n'a rien trouué
apres la mort ; & s'il m'eust fallu parler
en particulier , d'une Apologie pour la
Morale d'Epicure , d'une Histoire de Clo-
uis assez auancée , d'une Traduction en-
Cette Tra-
duction a
esté retrou-
uée , & on tiere & acheuée de la vie d'Atticus , escri-
te par Cornelius Nepos ? Ie consens, pour-

tant, que l'on me blasme de m'estre vn peu trop estendu, mais qu'on admire du moins ce qui m'en a donné le sujet. Exceller en vn seul genre d'escrire, c'est beaucoup; exceller en plusieurs, & presque opposez comme M. Sarasin, c'est la plus certaine marque de la grandeur & de la beauté d'un genie. I'en parleray encore plus hardiment. On a dit qu'un homme eloquent auoit le mesme auantage sur les autres hommes, que les autres hommes ont sur les bestes. Nous pouuons faire sans iniustice, presque la mesme comparaison entre ceux qui nereüssissent qu'en vne sorte d'Ouürages, & celuy qui est excellent en plusieurs. Car certes de quelque nom qu'il faille appeller cette lumiere qui conduit les animaux, elle produit de si admirables effets, que nostre raison toute orgueüilleuse qu'elle est, est forcée de s'en estonner, & de reconnoistre qu'elle n'y sçauroit atteindre. Cependant parce que cette lumiere qui les éclaire si diuinement en certaines choses, les abandonne tout à fait en d'autres sans qu'il leur en reste vn rayon, ny vne estincelle; nous admirons ce qu'ils font de merueilleux, mais nous les estimons beaucoup moins eux-mêmes, iugeant que ce principe qui les fait souuent si bien agir est quelque chose

34 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
d'estranger, plus grand veritablement que
nostre raison, mais qui n'est pas à eux com-
me nostre raison est à nous, qui leur est
plûtost presté que donné, qui les fait aller
à leur fin sans qu'ils la connoissent, comme
la flesche qui va au but qu'elle ne voit
point, guidée par l'œil, & poussée par la
main de l'Archer. Au lieu que l'homme,
comme il a pour les choses du corps vn
instrument universel qui est la main, avec
lequel il se sert de tous les autres, a aussi
pour les choses de l'esprit vn instrument
vniuersel, qui est la raison qu'il employe
sans cesse en toute sorte d'occasions, à tou-
te sorte d'vsages, & dont l'estenduë plu-
tost que la force, le distingue de cette au-
tre Espece inferieure à la sienne. Par vne
conséquence semblable, quand nous
voyons quelqu'un exceller en vne sorte
d'Ouurages, & ne reüssir nullement en
d'autres, si nous voulons dire la verité,
aux choses mesme qu'il fait si bien, nous
admirons plûtost la Nature en luy, que
nous ne l'admirons luy mesme; car nous
concluons que s'il n'agit point par ha-
zard, il agit du moins par vne faculté
aueugle, & par la seule imagination
qui est la partie que nous auons com-
mune avecque les bestes. Mais ce qui
nous arrache malgré nous toute nostre

estime & toute nostre admiration , c'est vn Esprit qui agissant par ce principe general & vniuersel dont ie viens de parler, & possédant les idées de tous les diuers genres d'escrire , passe de l'vn à l'autre avec vne extreme facilité ; Comme vn habile Imprimeur , qui ayant deuant luy tous ses caracteres distinguez en leurs différentes cellules , choisit sans hesiter & sans se méprendre , les grands , les petits , ou les moyens , suiuant que la beauté de son trauail le demande. Quelque chose qu'entreprenne vn Genie de cette sorte, il semblera s'y estre appliqué de tout temps , & tout entier. Le Prothée des Fables , & le Cameleon des Naturalistes , qui peut-estre, n'est guere moins fabuleux, ne changeront pas plus facilement que luy. Il sera tel que la Philosophie est représentée dans Boëce , tantost de la taille ordinaire des hommes, tantost esleuant sa teste iusques dans le Ciel. Il imitera la souplesse d'Alcibiade , qui estoit à Sparte plus laborieux & plus austere qu'un Lacedemonien ; en Ionie plus voluptueux que les Ioniens en Perse plus Pompeux & plus Magnifique que les Persans , changeant de mœurs comme de climats & de demeure. Sa lumiere sera comme celle du Soleil , de laquelle les Philosophes disent qu'elle n'est

36 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
d'aucune couleur, & n'est pas elle mes-
me vne couleur, mais qu'elle devient tou-
tes les couleurs suiuant les obiets où elle
est receuë. Il accordera les choses serieuses
& les galantes, pour estre capable de la
Poësie la plus sublime, il ne sera pas inca-
pable de la plus basse, les Vers ne l'empes-
cheront pas d'escrire raisonnablement. en
Prose, s'il sçait escrire vne Histoire, il ne
laissera pas de sçauoir faire vn Dialogue ou
vne Dissertation, pour estre admirable en
vne Langue, il ne luy sera pas impossible de
se faire admirer en vne autre. Tels sont les
genies du premiere ordre, & tel paroistra,
si ie ne me trompe, le genie de M. Sarasin.

X

Responſe
aux obie-
ctions qu'on
peut faire
contre les
Ouurages
de M. Sa-
raſin.

Philemon.

Η δὲ
ἐν τῇ
μετα-
πρῶτῃ,

Εἰς τὴν
δὲ
ἀντι-
μετα-
πρῶτῃ.
Ὁ δὲ
ἐν τῇ
ἀντι-
μετα-
πρῶτῃ.

M A I S apres luy auoir donné ces
louanges, ne répondrons-nous point à ce
qu'on peut dire en general contre ses Ou-
rages? Ce n'est pas mon dessein de pre-
uenir en ce lieu tout ce que l'Enuie ou
l'Ignorance luy pourront opposer. Au-
iourd'huy qu'on deschire impunément les
plus celebres Autheurs viuans; qui s'é-
tonnera si l'on traite les morts de la mes-
me sorte? *Il n'y a point de plus agreable con-
cert,* a dit vn Poëte Grec, *que celui de deux*
personnes, dont l'une dit des iniures, & l'autre
les escoute sans y répondre. Que nostre
Siecle ait le plaisir tout entier d'une si dou-
ce Musique, & que rien ne l'interrompe, ni

pour les viuans , ny pour les morts. Je ne parleray donc icy qu'à trois sortes de gens qui agissent de meilleure foy , & dont les obiections sont plus importantes.

LES premiers sont ceux qui voulant nous faire passer leur chagrin pour solidité , & pour vertu , & sçachant que nostre Autheur a esté principalement celebre pour les Ouurages purement diuertissans , rebuteront ses Escrits , mesme sans les lire , & l'accuseront de s'estre amusé à des choses inutiles.

Ces Iuges seueres , plus sages que Dieu & que la Nature qui ont fait vne infinité de choses pour le seul plaisir des hommes, voudroient que l'on trouuast sans cesse sur la iurisprudence , sur la Medecine , & sur la Theologie , & nous diront que rien ne merite d'estre estimé s'il ne tend à l'vtilité publique. En ce dernier point ie suis à peu pres de leur auis, mais ie ne puis croire qu'on travaille inutilement quand on travaille agreablement pour la plus grande partie du Monde , & que sans corrompre les Esprits on vient à bout de les diuertir & de leur plaire. Appellons-nous inutiles des Ouurages où le pere de famille se relassera des soucis domestiques , le Prince & le Ministre , des soins de l'Estat , le Magistrat , du tumulte & de l'embaras du

M^e *αρε-
σπιηται,
λαοφει-
ν'δ' αρε-
δοξω.*

*Concensus
ille est auti-
bus gratifi-
mus.*

*Conuictian-
te cum tace-
tur quorū.
Qui diss-
mular enim
conuictum ,
facit.*

*Conuictians
conuictus
ve fili.
Henricus
Stephanus.*

XI.

Premiere
obiection.]

38 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
Palais, le Soldat, de ses fatigues, l'Artisan
mesme de son travail; qui feront oublier
pour vn temps, à l'vn sa pauvreté, à l'au-
tre ses maladies, à vn troisiéme ses cruel-
les passions, à tous generalement leurs in-
fortunes? Ceux qui en iugent ainsi se trom-
pent grossierement, comme il est aisé de
le montrer, & prennent les moyens pour
la fin, faute d'aller assez auant, & de pe-
netrer iusqu'aux fondemens des choses.
Ouvrons les yeux, & ne nous imaginons
pas que ny cette Place destinée au com-
merce, ny ces Escoles où l'on enseigne, &
où l'on dispute sans cesse, ny ce Barreau où
l'on plaide les causes des particuliers, ny
ces Conseils où l'on delibere des affaires
publiques, ny ces Armées, ces Machines
& ces Canons, ny en vn mot, ce grand
nombre de ressorts qui font mouuoir le
vaste corps de l'Estat, soient des choses
faites pour elles-mesmes, ou n'ayent cha-
cune qu'un but particulier. Elles ont tou-
tes vn but general, qui est que les Citoyens
puissent viure ensemble *Vertueusement*,
Paisiblement, *Agreablement*. Ces trois cho-
ses ont esté, ou ont deu estre en mesme
temps dans l'intention des Legislateurs, &
de ceux qui ont fondé les Republiques.
Tout ce qui contribuë à la derniere sans
nuire aux deux autres, bien loin de s'écarter

ter, comme il le semble, de l'vtilité publique, y va quelquesfois par vn chemin plus droit & plus court. Par exemple, les Escrits d'un celebre Iurifconsulte sont vtils, qui le peut nier ? ils instruisent l'Aduocat pour bien deffendre sa cause, l'Aduocat bien instruit fait que le Iuge prononce iustement, le Iuge en rendant iustice met les Citoyens en repos. Mais on void souuent que les diferentes mains de tant de diuers Artisans destournent l'Art de son intention naturelle; & il en arriue comme de ces Machines, belles & bien inuentées en aparence, de trop de pieces dont quelqu'une vient tousiours à manquer, s'arrestent à toute heure, & renuersent quelquesfois ce qu'elles deuoient porter. Au contraire, ces autres Escrits qu'on traite communément de bagatelles, quand ils ne seruiroient pas à regler les mœurs, ou à éclairer l'Esprit, comme ils le peuuent, comme ils le doiuent, comme ils le font d'ordinaire directement ou indirectement; pour le moins sans auoir besoin que d'eux-mesmes, ils plaisent, ils diuertissent, ils sement. & ils répandent par tout la ioye, qui est apres la Vertu le plus grand de tous les biens. Qui ne sçait d'ailleurs, que des raisons tres-solides nous attachent quelquesfois à

40 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
des Ouvrages qui semblent ne l'estre pas,
& qu'un deuoir caché & obscur, l'emporte
souuent sans iniustice sur cet autre de-
voir public & éclatant ? Cét homme que
vous blasmez, a trouué peut estre que
pour restablir sa santé qui est ruinée, pour
se deffendre de la mauuaise fortune, pour
le bien d'une famille dont il est l'appuy, il
luy est plus vtile de trauailler à des Chan-
sons qu'à des traittez de Morale & de Po-
litique. Si cela est, ie le diray hardiment,
la Morale & la Politique, elles-mêmes
luy ordonneront de faire des Chansons,
& c'est vne iniustice sans exemple, de con-
damner les occupations d'autrui, dont
on ne sçait ny les motifs, ny les circon-
stances.

Mais ie vay trop loin, & M. Sarasin n'a
pas besoin de cette défense, car sans
parler de quelques-uns de ses Ouvrages
solides qui se sont perdus, ny des autres
beaux desseins que sa mort précipitée l'em-
pescha d'exécuter, on void assez par les
differentes pieces de ce Volume, qu'il as-
piroit à la gloire par diuers moyens, &
qu'il pensoit aux grandes choses comme
aux petites, si toutesfois il y a rien d'ex-
cellent dans les belles Lettres qu'on puisse
nommer petit.

XII.

Seconde
objection.

I L vaut donc mieux que ie m'adresse maintenant à ceux qui approuvent à la vérité, qu'on s'applique à cette sorte d'Ouvrages, mais qui n'y pardonnent point de petit défaut, croyant peut-estre par leur severe critique s'acquérir la gloire d'estre plus clair-voyans que les autres. Ils se trompent : mais s'ils n'ont point de malignité, ils meritent qu'on les desabuse en riant, comme ie tascheray de le faire. J'ay veu autrefois vn vieux Gentilhomme de beaucoup d'esprit, & qui auoit esté fort galant. La vieillesse mesme sembloit auoir respecté en luy ces deux belles qualitez, & n'auoir touché qu'à son corps, mais sa veuë commençoit à s'obscurcir à tel point qu'il ne voyoit plus qu'avecque peine. Cependant il employoit vn soin extreme, non pas à guerir ce mal qu'il sçauoit estre incurable, mais à le cacher mesme à ses plus familiers amis. S'il arriuoit donc qu'il fut en liberté avec eux, il faisoit vn effort extraordinaire pour descouurir sur leurs habits, ou vne tache peu considerable, ou vn ruban qui ne fut pas en son lieu, ou quelque autre chose de cette nature : & quand il leur auoit donné cette preuue qu'il voyoit, il retournoit avecque moins

42 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
de regret à sa premiere obscurité , & se
contentoit en cette lumiere trouble &
confuse que son âge luy auoit laissée.
N'est-ce point par vn semblable artifice,
que tant de personnes peu ou mediocre-
ment intelligentes , n'excusent rien dans
les trauaux de l'esprit , & feignent de n'y
pouuoir supporter les moindres negligences?
Car , en vn mot , ceux qui pardonnent
ces petits defauts dans vn excellent
Ouurage, les voyent peut-estre mieux que
ceux qui ne les pardonnent pas. S'il y a
quelque difference , c'est qu'ils en voyent
beaucoup mieux les beautez , & qu'ils y
sont plus sensibles. Vn beau genie les em-
brase , pour ainsi dire , de son amour.
Tout leur plaist en luy, parce qu'ils y trou-
uent vne infinité de choses dignes de plai-
re. Qu'on nous die que c'est vne maladie
del'Esprit; c'est du moins vne de ces ma-
ladies qui sont des marques de santé, dont
Hippocrate parle en quelque endroit de
ses Oeuures , & entre lesquelles il met la
faim & la soif, quoy que ce soient deux
XIII. choses purement naturelles.

Troisième
objection.

Il se peut faire que ie sois preoccupé
d'une passion semblable pour les Ouura-
ges de mon Amy; mais enfin, ie ne puis
demeurer d'accord d'une opinion que

quelques autres en ont, & que ie dissimulerois si leurs discours ne l'auoient renduë comme publique. l'aduouë pourtant que ie n'approche de cet endroit qu'en tremblant; car ie voy, ou ie crains de voir parmy ceux que ie dois combattre, quelqu'une de ces personnes que ie reuere, & de qui les sentimens me feroient par tout ailleurs autant de loix. Hazardons-nous pourtant, & ne craignons point, ou de deffendre la verité, si nous sommes assez heureux pour la connoistre, ou de faire voir publiquement que nous nous sommes trompez, comme il arriue si souuent à tous les hommes, depuis les plus petits iusques aux plus grands. En vn mot, ie veux deffendre icy nostre Autheur, non pas des Admirateurs de feu M. de Voiture, car ie le suis moy-mesme autant qu'aucun autre, mais de ceux qui ne veulent rien admirer que luy, qui le tiennent pour l'vnique Original des choses galantes, & ne craignent pas de dire, ou de faire entendre, que tous les autres, & en particulier Monsieur Sarasin, ne sont, ou que de mauuais Imitateurs, ou que de mediocres Copistes.

Ie le repete, personne n'admire M. de Voiture plus que moy, sans en excepter cet

44 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
excellent homme , qui s'estant trop iniustement condamné luy-mesme à vn silence
eternel , quand il a veu qu'on attaquoit la
memoire de son amy , a rompu , comme
le fils du Roy Cræsus , tous les liens de sa
langue , & s'est escrié , (mais , bon Dieu ,
avec quelle grace & quelle force !) *C'est le
Roy*. S'il ne tient qu'à estre l'Echo de cette
voix , ie repeteray tres-volontiers , *C'est le
Roy* , & ne disputeray point à M. de Voi-
ture la premiere place en plusieurs choses ,
sans examiner mesme si elle ne luy est
point deuë en toutes. Mais certes le champ
de la gloire est assez vaste pour tout le
monde ; il y a plus d'un Laurier & plus
d'une Couronne sur le Parnasse ; ne scau-
rions-nous assez estimer M. de Voiture ,
sans mespriser ceux qu'il a luy-mesme esti-
mez ? Qu'il ait eternellement l'avantage
d'auoir esté de la plus belle & de la plus
galante Societé qui fut iamais , de qui il a
beaucoup receu , à qui il a beaucoup ren-
du ; qu'il charme eternellement tout ce
qu'il y aura de plus delicat dans le Mon-
de ; qu'il soit eternellement inimitable ,
mais qu'on ne nous accuse pas eternelle-
ment de l'imiter , & d'estre de ces gens , ou
pour parler comme Horace de ces ani-
maux a donnez à la seruitude , qui ont , ou

bien peu de courage , s'ils n'osent jamais rien entreprendre d'eux-mêmes, ou beaucoup de temerité , s'ils pretendent toujours de mieux faire ce que d'autres ont fait avant eux. Quant à moy , c'est mon auis qu'un homme qui a le genie aussi grand & aussi noble que M. Sarasin, tasche sans doute d'esgaler tous les Escrivains de son Siecle , mais qu'il n'en imite pas un. Voyons toutesfois si ie me trompe , & en quelle partie de ses Ouvrages il pourroit n'estre qu'un imitateur de ceux d'autrui. Seroit-ce en l'Histoire du siege de Dunkerque, ou dans la Conspiration de Valstein? ce n'est pas à mon auis ce qu'on veut dire. Dans le Dialogue , dans la Pompe Funebre , dans la Differtation du Jeu des Echets, dans la guerre des Parasites, dans le Discours sur la Tragedie ? ie n'y voy pas plus d'apparence. Courage donc , nous avons sauué la moitié de ce volume , où personne ne peut rien pretendre. Monsieur de Voiture a escrit un tres-grand nombre de Lettres admirables ; & s'il en faut iuger par le plaisir qu'elles nous donnent , c'estoient de tous ses Ouvrages ceux qu'il aimoit & qu'il estimoit le plus. Monsieur Sarasin au contraire n'a presque rien écrit en ce genre avecque soin : & quand il y estoit

46 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
obligé par quelque raison de necessité , ou
de bien-seance, il ne s'y appliquoit qu'à re-
gret , & avec chagrin , ne pouuant souffrir
qu'aussi-tost qu'on auoit quelque reputa-
tion de bien escrire, on n'eust plus la liber-
té d'escrire comme vn autre homme. I'ay
veu vne de ses Lettres où il s'en plaingnoit
assez plaisamment, & ces paroles m'en sont
demeurées dans la memoire. *L'enuie la fe-
licité de mon Procureur, qui commence toutes
ses Lettres par, I'AY RECEV LA VOSTRE,
sans qu'on y trouue rien à dire.* Ce n'est pas que
mesme sans y penser, il ne luy soit quelque-
fois eschappé des Lettres d'un caractere
tres-agreable, & qui luy estoit particulier,
mais comme il n'en gardoit point de copie,
la pluspart se sont perduës par la negligen-
ce de ses Amis , & à peine en auons-nous
trouué quatre ou cinq , que nous n'auons
pas voulu publier, de peur qu'il ne semblât
que ce fust l'élite d'un plus grand nombre,
& qu'en choisissant celles-là, nous eussions
condamné toutes les autres.

XIV.

Continna-
tion de la
mesme ma-
tiere.

IE puis dire donc , qu'en tous leurs Ou-
rages de Prose ces deux grands hommes
ont si peu de ressemblance , que l'un ne
donne pas mesme l'occasion de penser à
l'autre. Venons aux Poësies , où i'auoue

que nous aurons bien plus à combattre. Je demanderay pourtant encore , si c'est qu'il y ait quelque Poësie de nostre Auteur, qui ressemble à quelque autre Poësie de Monsieur de Voiture. A-t-il imité, par exemple , les Stances sur l'Amour d'un Soulier, la Réponse de Jupiter à la Plainte des Consones, l'Epistre à Monsieur de Colligny, les Vers Irreguliers à M. le Prince? Monsieur de Voiture a-t-il fait quelque Ouvrage qu'on puisse nommer l'Original de la Défaite des Bouts-Rimez, ou de l'Epistre au Comte de Fiesque, ou du Testament de Goulou, ou de la Prosopopée de la Riviere de Seine, ou du Directeur, ou du mauuais Poëte, ou de quelque autre des Poësies de Monsieur Sarasin? point du tout: & quand l'un a voulu parler de la Taupe, & l'autre de la Souris, deux animaux assez semblables, ils ont pris des routes si-differentes, qu'ils n'auoient garde de se rencontrer. C'est donc encore vn grand aduantage, qu'on ne nous peut reprocher du moins aucune imitation particuliere. Mais, dira-t-on, vous en auez imité le principal, le Stile & le Caractere, & cette sorte de Poësie que Monsieur de Voiture auoit introduite, qui renonçant à la gravité sans s'abaisser iusqu'à la bouffonnerie, est plus

48 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
propre que pas vne autre à diuertir les
honnestes gens. Pour répondre à cette ob-
iectiō, il m'est necessaire de reprendre la
chose d'un peu plus haut.

On a dit que les Sciences voyageoient
tour à tour par toutes les parties du Mon-
de, & que comme si elles déuoient leur lu-
miere à toute la Terre, apres auoir esclai-
ré long-temps vn Climat, elles le lais-
soient dans ses premieres tenebres pour al-
ler dissiper celles d'un autre. A cela on peut
adjouster, qu'en tous les Climats, & par-
my toutes les Nations, chaque Science,
ou chaque Art, a comme ses diuerses ma-
nieres qui viennent chacune tour à tour,
pour ainsi dire, iouer leur roolle sur ce
grand Theatre, & se retirent apres pour
se faire place l'une à l'autre, soit que cet-
te varieté vienne du seul destin des choses
humaines toutes suiētes au changement,
soit qu'elle naisse de la diuersité des
temps, ou de la diuersité des esprits de
ceux qui gouernent, dont les inclinations
seruent de loix. Or ces reuolutions, non
plus que celles des Republicques, ne se
font iamais que par le moyen de quelque
Esprit plus puissant & plus élevé que les
autres, qui ne se contentant pas de l'estat
present des choses, entreprend de se

faire vn nouveau chemin à la grandeur & à la gloire. Mais aussi tost qu'un de ces Genies extraordinaires a paru, on en void de deux autres sortes qui se mettent sur les rangs. Les vns qui n'ont presque rien de bon que la volonté de bien faire, le suivent à la trace, mais de bien loin, ne font que ses ombres, & que ses vaines images, l'imitent enfin tousiours mal à propos, sans se souuenir qu'il n'y a point de Vertu qui n'ait deux Vices à ses côtez, ni d'éléuation qui ne soit environnée des precipices. Les autres au contraire, ne prennent pas veritablement vne matiere opposée à la sienne, car ils s'opposeroient au goust du Siecle, qui vient d'embrasser auidement cette nouveauté, ils s'opposeroient peut-estre à leur propre inclination, qui les y eust portez d'elle-mesme s'il n'eussent pas esté preuenus. Mais en allant du mesme costé ils s'ouurent des routes toutes différentes, ils font cent nouvelles découvertes, quelquesfois il atteignent, quelquesfois ils passent celuy qui les a deuancez, & lors mesme qu'ils ne font ny l'un ni l'autre, ils se font vn caractere particulier qui a son prix & sa propre gloire. Il me seroit aisé de iustifier ce que j'ay dit par les Exemples de plusieurs Nations, si

50 DISCORS SVR LES OEUVRES
ma longueur qui ennuye, sans doute, mon
Lecteur, ne m'ennuyoit aussi moy-mes-
me. Pour venir donc à nostre suiet parti-
culier; La Poësie Françoise auoit esté
gaye & folastre du temps de Marot, & de
Melinde S. Gelais; & quoy que depuis elle
eust encore paru quelquefois avec le mes-
me visage, neantmoins les grands genies
de Ronfard, de du Bellay, de Belleau,
du Cardinal du Perron, de Desportes, de
Bertaud & de Malherbe plus graues &
plus serieux, l'auoient emporté par dessus
les autres, & nos Muses commençoient à
estre aussi seueres que ce Philosophe de
l'Antiquité, qu'on ne voyoit iamais rire.
Monsieur de Voiture, qui pourroit luy re-
fuser cette loüange? vint alors avec vn Es-
prit tres-galant & tres-delicat, & vne me-
lancolie douce & ingenieuse, de celles
qui cherchent sans cesse à s'égayer. Il se
souuenoit de la liberté de nostre ancienne
Poësie, il auoit deuant les yeux celle de
quelques Italiens, & les fineses des plus
polis Autheurs de Rome & de Grece. De
tout cela ensemble ne suiuant personne,
mais éclairé seulement par ceux qui l'a-
uoient precedé, il se fit luy-mesme vn ge-
re d'escrire, qui ne charma pas moins par
ses graces que par sa nouveauté. Il de-

gousta mesme en quelque sorte la Cour & les Dames , des choses plus fortes & plus serieuses. Qu'eust fait Monsieur Sarasin , qui vint dans le Monde vn peu apres luy ? Quand son inclination l'auroit éloigné de ce mesme genre d'escrire , ie m'asleure qu'il l'auroit forcée pour s'accommoder au temps. Mais ie m'imagine au conrraire , qu'il rendit graces à la Fortune , de l'auoir fait naître en vn Siecle dont le goust estoit si conforme au sien , & qu'il luy estoit si aisé de s'atisfaire. Il se mit donc à escrire en ce stile libre , & se trouuant riche de ses propres inuentions , en quoy pour ne rien dire de plus hardy , il ne cedit à personne , il n'imita pas dauantage Monsieur de Voiture , que Monsieur de Voiture auoit imité Marot , & tous ces anciens Autheurs dont i'ay parlé. Si maintenant des Esprits , & tres-sages & tres éclairés , mais certainement peu favorables à Monsieur Sarasin , veulent confondre ces deux manieres si differentes , ie leur diray qu'ils se font tort à eux-mesmes , & qu'ils deuroient laisser à des veuës foibles & obscures , à ne faire nulle distinction entre des choses qui ont seulement quelque ressemblance. Prenez vn homme tout à fait ignorant , il mettra

52 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
tous les Poëtes du monde en mesme rang,
depuis Virgile iusqu'aux faiseurs d'Acro-
stiches. Donnez-luy vn peu plus de lu-
miere, il distinguera entre le Poëme He-
roïque, la Comedie, la Satyre, l'Epi-
gramme, & l'Elegie, mais il ne fera nulle
difference entre Stace & Virgile, Plaute
& Terence, Iuuenal & Horace, Martial
& Catulle: & pour Ouide, Tibulle & Pro-
perce, il ne se doutera pas seulement qu'on
puisse distinguer leur genie & leur caracte-
re. Au contraire celuy qui aura vn goust
exquis, & vne connoissance exacte des
bons Auteurs, non seulement il distin-
guera les caracteres de tous ces diuers Es-
crivaains, mais mesme comme toutes cho-
ses ont leur abus & leur excès, il pechera
d'vn autre costé, il se défiera bien souuent
du tesmoignage des Liures & des Manus-
crits, & trouuant dans les Ouvrages d'vn
mesme Autheur quelque legere diuersité
de stile, il les attribuera à diuers Auteurs,
sans considerer qu'vn homme est quel-
ques-fois aussi different de luy-mesme que
d'vn autre.

Que si nostre Nation & nostre Siecle ne
sont capables de porter en chaque genre
qu'vn seul homme que nous puissions ad-
mirer; si Monsieur de Voiture n'a rien lais-

fé à faire aux autres, malheur à tous ceux qui sont venus apres luy ! Qu'on renonce à la Poësie galante : Pourquoy s'engager au trauail s'il n'y a plus de gloire à pretendre ? Ne rebutons point, de grace, si cruellement tant de beaux Esprits qui courent dans la mesme carriere: l'en connois quelques-uns, (& combien y en a-t-il d'autres que ie ne connois point) dont les Escrits, quoy qu'en un genre semblable passeront vn iour, à mon auis, pour des originaux, & non pas pour des copies. Celuy-cy avec le bel air du Monde & de la Cour, aura ie ne sçay quoy de fin, de subtil, de trauaillé, de tourné, d'vny, de coupé entre le caractère de l'Ode & celuy de l'Epigramme: Cet autre inspirera à ses Ouverages, ie ne sçay quel Esprit d'Amour, & quelle passion tendre & delicate qui ne sera point ailleurs: Vn troisieme, quoy qu'en riant, aura l'Art de semer dans les Escrits plus de belle Morale que tous les autres: Et qui pourroit dire tous les diuers caracteres qui sont desia, ou qui peuuent estre à l'auenir en cette sorte de choses ? puis que mesme du diuers meflange de ces qualitez, comme d'autant d'Elemens, il peut naistre vne infinité de formes & d'especes differentes.

XV. ESSAYONS si nous ne pourrions

Comparai-
son sur le
mefme fu-
jet.

point éclaircir cette verité par vne comparaison. Il est arriué quelque chose de semblable en tous les beaux Arts : il n'y en a point qui n'ait esté cultiué par vn certain nombre d'excellens hommes ; les vns ont precedé , & les autres ont fuiuy , chacun a contribué quelque chose du sien à la perfection de l'Art , de sorte qu'elle ne se trouue entiere en pas vn , quoy qu'elle le soit en tous pris ensemble. Considerons les progrès de la Peinture , qui a vn si grand rapport avecque la Poësie. Entre les illustres Peintres de la Grece, Apollodore fut le plus ancien , mais on a dit de luy , qu'il ne fit qu'ouurir les portes de l'Art , où Zeuxis entra le premier par vne plus exacte imitation de la Nature. En suite vint cette foule de grands Peintres , Parasius , Protogene , Timante, Pamphilus , Aristide , Nicomachus , & plusieurs autres , chacun heureux en certaines choses que Plin a si exactement , & si agreablement rapportées. En l'un on estima la symmetrie , en l'autre l'invention & le dessein : tel fut loué de bien représenter les cheueux & les extremités des corps ; tel , de mieux représenter que

personne, les passions & les inclinations des hommes; tel autre, de finir admirablement ses Ouvrages, & tel mesme de les acheuer en fort peu de temps. Apelle les passa tous de bien loin, sur tout en vne certaine grace inimitable qu'il donnoit à tout ce qui partoist de ses mains. Cependant cet Apelle, ce grand Apelle aussi loüable pour son ingenuité, que pour l'excellence de son Art, cedit franchement à Amphion pour l'ordonnance, & à Asclepiodore pour les éloignemens, & pour la iuste obseruation des distances. Allons encore plus auant dans ce chemin, car il est couuert de fleurs, & s'il nous destourne il ne nous égarera pas. Et pourquoy ne parlerions nous aussi que de ces Peintres, dont toute la gloire est maintenant renfermée dans les Liures, & de qui les noms seroient effacez comme leurs couleurs, si les Ouvrages des sçauantes plumes n'estoient plus durables que ceux des meilleures pinceaux? Entre ces grands hommes dont nous pouuons admirer encore les Tableaux, Raphaël estant disciple de Pietro Perugino, imita d'abord sa maniere exacte & peinée, comme l'on parle, mais seiche, & l'imita si exactement, qu'on ne pouuoit faire nulle distinction.

56 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
entre le traual de l'un & de l'autre. Mais
son genie sans comparaison plus grand
que celui de son Maistre, ne se put long-
temps contenir dans les mesmes bornes: il
se fortifia par l'imitation de Leonard &
de Michel - Ange , & y adjoustant des
graces que ces deux excellens hommes ,
tous sçauans , & tous consommez qu'ils
estoyent en l'Art, n'auoyent iamais eues ,
il se fit vne nouvelle maniere tres - char-
mante, & infiniment au dessus de la pre-
miere qu'il auoit suiue. Iules Romain
disciple de Raphaël eût vn grand esprit ,
& fut capable des plus grands desseins , &
des plus nobles caprices de l'Art, mais la
douceur & les graces de son Maistre luy
manquerent, quoy qu'il eût traouillé tou-
te sa vie à profiter de ses exemples & de
ses preceptes. Toutes ses figures estoient
fieres & hardies, & il fit bien voir qu'en
vain nostre resolution nous porte d'un
costé quand la Nature nous attire & nous
entraîne d'un autre. Le Titien au con-
traire, n'eût pour Maistre qu'un Peintre
mediocre, & cependant il surpassa tous
ceux de sa profession en l'agreable meslan-
ge des couleurs, & en l'amour qui regne
en tous ses Ouurages. Le Corregge fut en-
core moins redevable à l'instruction d'au-

truy ; la Nature le fit toute seule, il naquit & fut nourry dans la solitude , i jamais il n'imita aucun autre Peintre , toutesfois par vn admirable effet de son grand genie , ses Ourages ont vne maniere vniuerselle où l'on trouue quelque chose de toutes les autres. Admirons cette diuersité , l'un surpasse de beaucoup ceux qu'il imite , l'autre quoy que grand en plusieurs choses , fait tous ses efforts pour leur ressembler , & n'en sçauoit venir à bout ; Celuy-cy connoist admirablement ce que toutes les differentes manieres ont de bon , & n'en peut former vne meilleure ; Celuy-là n'en connoist, ni n'en imite pas vne , & l'on diroit qu'il les a prises toutes ensemble ; Ils se suiuent , & s'instruisent les vns les autres, & sont tous de grands Maistres, & non pas de petits Copistes.

M A I S pourquoy nous arrester à des comparaisons trop esloignées , peut-estre , de nostre sujet , lors que nous en auons de plus proches. Chacun sçait combien nostre langue doit au merueilleux genie de feu M. de Balzac : Ne le dissimulons point avec trop d'ingratitude , elle ne fut plus la mesme depuis qu'il commença d'escrire , il luy fit changer de face , & luy donna vn

XVI.
Aut e com-
paraison.

58 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
nouveau tour. Tous ceux qui ont escrit
depuis (ie n'en excepte pas vn) luy doi-
uent vne partie de leur stile. Ces bonnes
gens mesme qui sont encore abusez, & qui
disent *parler Balzac* quand ils veulent dire,
mal parler, s'ils parlent quelquesfois rai-
sonnablement, ils en ont l'obligation
sans le sçauoir, à celuy qu'ils outragent &
qu'ils déchirent. La gloire de cet ex-
cellent homme sera grande & immortel-
le, sans doute, mais elle n'obscurcira
point celle de beaucoup d'illustres Au-
theurs qui ont paru apres luy, ni en par-
ticulier celle de M. de Voiture, qui luy est
pourtant, si ie ne me trompe, plus rede-
uable pour l'expression, que M. Sarasin
ne l'est à M. de Voiture luy-mesme pour
le caractere de ses Vers. Enfin M. de Voi-
ture, si nous en croyons ses particuliers
Amis, estoit tres-agreable en conuersation;
Monsieur Sarasin l'estoit aussi, mais c'e-
stoit, comme on en demeure d'accord,
d'une maniere tres-differente. Si l'entre-
tien & les escrits sont également l'image
de l'esprit, pourquoy ne voudra-t-on pas
que la mesme diuersité de graces & d'a-
grément qui estoit dans leur conuersa-
tion, se trouue encore dans leurs Ou-
rages ?

L'AVOIS resolu de finir en cet endroit: **XVII.**
mais ce que ie viens de dire m'auertit ,
qu'apres auoir employé tant de temps à
loüer les Oeuures de Monsieur Sarasin, ie
puis bien donner encore vn moment à
loüer Monsieur Sarasin luy-mesme.

Du genie
de Monsieur
Sarasin
pour le
Monde.

Ie ne sçay par quel mal-heur le genie
pour les Lettres, & le genie du Monde,
compatissent rarement ensemble. Parmy
ceux qui se consacrent à l'estude, peu sont
capables d'autre chose que d'estudier: La
pluspart semblent n'estre viuans què dans
leurs Ouurages; pour estre Autheurs ils
cessent presque d'estre hommes. Ils ont
l'ame pleine de grandes connoissances,
mais quand il s'agit d'en tirer quelque vti-
lité presente, ils font voir combien il y a
loin de la beauté des contemplations, à
la-vigueur de l'action & de la pratique;
Semblables à cette fameuse Galere de l'un
des Ptolomées, qui auoit quarante rangs
de rames, & pouuoit porter trois mille
combattans sur le tillac, sans conter qua-
tre cens Matelots, & quatre mille Forçats
qui luy estoient necessaires, mais dont la
masse se trouua si lourde, qu'il fut impos-
sible de la mettre en Mer, & qu'elle ne
seruit iamais que de montre. N'en accu-

80 DISCOVRS SVR LES OEUVRES
sons point les Sciences & les Arts, ce n'est
pas leur faute, c'est celle des Esprits qui
ne sont pas assez forts pour les porter, ou
assez habiles pour les manier, & qui com-
me des Soldats, ou infirmes, ou mal
adroits, se trouuent accablez ou empêchez
de leurs propres armes. L'Esprit de nôtre
excellent Amy n'estoit pas de cette sorte,
& s'il en faut vn illustre tesmoignage, ie
n'en chercheray point d'autre que celuy
d'un Prince grand par sa naissance, grand
par son Esprit & par son courage; d'un
Prince qui ne iuge pas par les yeux & par
le raisonnement d'autrui, mais par les
siens propres, & qui mille fois, quoy
qu'enuironné d'une foule de personnes de
qualité & de merite, trouua comme vne
Cour toute entiere en M. Sarasin, soit
qu'il falut deliberer, executer, ou nego-
tier en des affaires importantes & publi-
ques, soit qu'il eust à se reposer sur quel-
qu'un de la conduite de sa maison & de
ses affaires particulieres, soit qu'il cher-
chât vn entretien solide & sçauant, soit
qu'il eust besoin de se delasser dans vn en-
retien agreable.

XVIII. QUE ne puis-je représenter par quel-
que grand & hardy coup de Pinceau, les

De sa con-
versation.

charmes de sa conuersation tels qu'ils me
sont demeurez dans la memoire ! Mais il
en est de cecy comme de toutes les au-
tres choses excellentes , il est tres-aisé de
dire ce qu'elles ne sont pas , & tres-malai-
sé de depeindre ce qu'elles sont. Ne me
demandez point ce qu'auoit Monsieur Sa-
rasin pour plaire si vniuersellement, il n'a-
uoit rien de ce qui desplaist en la pluspart
des gens d'esprit, & de ceux qui font pro-
fession des Lettres. Les vns , ou par vne
vertu trop austere , ou par vn mespris qui
les rend eux-mesmes méprisables, n'ont de
commerce qu'avec les Sçauans , & renon-
cent volontairement à l'entretien de la
plus grande partie du Monde. Ils font tort
à la Philosophie, car les Dames, à qui l'on
dit qu'ils en font profession, au lieu de con-
cevoir sous ce nom, le bons sens & l'amour
de la raison , se figurent quelque chose d'é-
trange & de barbare , qui rend les gens de
mauuaise humeur , & les empêche d'estre
sociables. Ils oublient que Socrate leur Fon-
dateur & leur Pere (si toutesfois ils sont sa
legitime posterité) rioit & dançoit comme
vn autre homme, & n'estimoit rien indigne
de luy que le Vice. On en void d'autres
qui n'ont, ni ce chagrin, ni cette fierté, mais

62 DISCOVRS SVR LES OEUVRES

qui par vne trop forte application à leurs desseins, sont tousiours distraits, & ne portent en aucun lieu que la moitié de leur esprit, tournant sans cesse la venüe d'un autre costé, comme vn Amant éloigné de ce qu'il aime. Quelques-vns ayant peu de connoissance du Monde, & assez de iugement, ne marchant qu'avecque crainte, comme en vn pais inconnu; ils ne disent rien pour trop choisir ce qu'ils ont à dire, on deuine plutôt leur Esprit que l'on ne le void. Au contraire quelques autres abusent du leur, & de la reputation qu'ils ont acquise. Ils parlent bien, mais il parlent trop: Ils disent sans cesse de bonnes choses, mais ils n'en laissent point dire aux autres: Qu'ils fassent dans la conuersation ce que faisoit cet Ancien dans la Republique, quand il se retiroit de temps en temps pour laisser paroistre des Vertus moins éclatantes que la sienne. Que diray-je de ceux avec qui on ne scauroit parler de rien que de leurs Ourages; De ceux qui plaisent d'abord, mais qui n'ont tousiours que les mesmes choses à dire, aussi ennuyeux la seconde fois, qu'ils estoient diuertissans la premiere; De ceux qui pour monstrier leur Esprit, ne prennent plaisir qu'à contredire; Des opiniaistres, soit que par vn sot

orgueil ils disputent contre la Verité qu'ils connoissent, de crainte de se dédire, vice indigne d'un honneste homme, soit qu'ils ne puissent jamais la reconnoître quand ils sont vne fois preoccupez (ce qui est tousiours un tres-grand defect) soit qu'ils la soustiennent à contre-temps & avecque trop de chaleur, iusques dans les bagatelles, sans complaisance & sans discretion, en quoy il y a pourtant beaucoup de foiblesse? Mais ie n'aurois jamais fait, & c'est vne matiere sans bornes, que celle où ie me suis presque engagé par mégarde. Je m'arreste, & il me suffit de dire, qu'on ne remarquoit en nostre Amy pas un de ces defects; & que soit par là, soit par mille autres belles qualitez, il plaisoit à toutes les differentes sortes d'esprits, comme s'il n'eust jamais pensé qu'à plaire à chacune; aux Dames, aux gens de Lettres, aux gens de la Cour, aux plus esclairez, aux plus mediocres, dans les affaires, dans les diuertissemens, soit qu'il fallust tenir sa place dans vne conuersation reglée & serieuse, soit qu'il fallût parmy des personnes tout à fait amies & familières, s'emporter à ces innocentes débauches d'esprit, à ces sages folies où les discours concertez cedent quelquesfois la place aux caprices & aux

64 DISC. SVR LES OEUV. DE M. SAR.
boutades de la Poësie, & où presque tout
est de la saison, horsmis la raison froide &
seuere. Peut-estre publiera-t-on vn iour
des choses qui feront voir combien il ex-
celloit en ce dernier genre, où ie suis tes-
moin qu'il eût esté inimitable, si ce mesme
Esprit de gayeté qui le faisoit aller si loin,
inspirant vn emportement de ioye à tous
les autres, ne leur eût fait trouuer en eux-
mesmes plus de forces qu'ils ne pensoient
en auoir.

XIX. Conclusion
de ce Dis-
cours. MAIS il est temps de mettre fin à ce
long Discours, où ie crains bien d'auoir
trauailié à ma honte, plûtoſt qu'à l'hon-
neur de Monsieur Sarasin. I'ay fait pour-
tant ce que i'auois principalement ſouhait-
té, car i'ay donné des marques publiques
de l'estimé que i'auois pour luy; Pleût à
Dieu qu'elles fuſſent auſſi immortelles que
ſes Ouurages. On m'accuſera peut-eſtre
d'en auoir trop dit: mais quand ie conſulte
la paſſion que i'ay pour ſa gloire, ie me re-
proche de n'en auoir pas dit aſſez, & ie
ſçay bien que ſi ie n'euffe rien reietté de ce
qui m'eſt venu dans l'eſprit ſur vn ſujet ſi
riche & ſi abondant, i'en pouuois dire
beaucoup dauantage.

LES OEUV.

LES
OEUVRES
DE
MONSIEUR
SARASIN.

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
ART AND
ARCHAEOLOGY
OF THE
UNIVERSITY OF
CAMBRIDGE



HISTOIRE DV SIEGE DE DUNKERQUE.

IE veux pour l'honneur de nostre Nation, & pour la gloire de nostre temps, laisser à la posterité l'Histoire du Siege de Dunkerque, digne d'une eternelle memoire, & comparable aux plus fameux exploits des siecles passez. Iamais il ne s'est fait d'entreprise où la Fortune ait moins dominé, où la prudence & la valeur ayent eu plus de part, où soit qu'on regarde les conseils, soit qu'on regarde l'execution, on ait pû apporter davantage de sagesse & d'ordre. C'est pourquoy au commencement de cét Ouvrage, ie ne protesteray point, comme les autres Historiens, que j'écry sans haine & sans flatterie, sans crainte & sans esperance; puis qu'outre la profession publique que ie fais de la verité, le sujet que ie traite est de telle nature, que pour le raconter à nostre avantage, il ne faut que le raconter fidellement; les loüanges des victorieux venant de la vertu des vaincus, & estant comme impossible de donner du blasme aux vns, sans diminuer la reputation des autres. Si i'auois

quelque chose à apprehender, ce seroit sans doute que la mediocrité de mon esprit n'égalant pas la dignité de ma matiere, ie ne pussé représenter assez noblement l'experience d'un vieux Capitaine opposée à celle d'un illustre Conquerant ; Vne Place celebre, contestée par des combats continuels entre les deux plus puissantes Nations de l'Europe; les actions de peu de iours capables de fournir de matiere à d'amples Annales, la force des Hommes, les obstacles des Elemens, & enfin toutes les incommoditez de la guerre surmontées par le courage, par l'industrie, & par la patience. Mais cela mesme qui sembloit me deuoir détourner d'écrire, m'y oblige le plus. Car à bien considerer les choses, celles qui composeront ma narration sont si excellentes & si magnifiques, que se soustenant d'eilles-mesmes, elles n'ont aucun besoin du secours de l'eloquence; & que l'on ne scauroit iamais manquer de plaire & d'instruire, de quelque sorte qu'on les raconte. Apres tout, mon opinion est qu'il y a beaucoup de gloire à trauailler pour celle de sa Patrie, & que rien n'approche tant des actions heroïques, que le desir d'employer son soin & son estude à les faire durer dans le souuenir des hommes. Quoy qu'il en soit, le Public m'aura obligation de luy donner des memoires exacts & fidelles de ce qui s'est passé de plus remarquable en ce Siege si renommé; & mesme, si ie l'ose dire, ie sens que la dignité de cette Histoire me peut éleuer l'esprit iusqu'au point d'oser esperer, sans blesser ma modestie, que le recit que ie vay en faire, meritera d'estre souffert des honnestes gens, s'il ne merite pas d'en estre loüé.

L sembloit que la Campagne de Flandres de l'année M. DC. XLVI. se deust terminer par la

prise de Mardijk. La saison estoit auancée, nos fatigues auoient esté grandes, & nos conquestes glorieuses. Gaston Duc d'Orleans, apres auoir commandé nos Armées, venoit d'estre rappellé à la Cour, & toutes ces choses ensemble faisoient iuger qu'on mettroit bien-tost les troupes dans les Quartiers, & que la guerre ne se recommenceroit qu'au Printemps. Cependant Louÿs Prince de Condé, accoutumé à ne point finir ses Campagnes sans auoir executé auparauant quelque action au dessus de la commune valeur, ne trouuoit pas encore sa gloire satisfaite: & quoy que depuis le départ du Duc d'Orleans, qui l'auoit laissé General, il eust en deux iours passé plusieurs riuieres, poussé les Armées de Lamboy & de Caracene, & pris la ville de Furnes, il ne pouuoit toutefois consentir à sa retraite, l'Hyuer estant encore éloigné; & conceuoit des desseins dignes de sa reputation & de sa fortune. Mais dautant que les Espagnols, qui voyoient que la perte d'un combat general pourroit entraîner apres soy la ruine entiere de la Flandre, ne le vouloient point hazarder, & qu'il ne restoit que la seule voye des sieges pour continuer la guerre; le Prince se resolut d'en entreprendre vn, & assembla son Conseil pour auiser à quelle Place il s'attacheroit. Toutes les opinions se renfermerent à deux, Menene ou Dunkerque.

Menene est vne ville située sur le Lis, entre Armentieres & Courtray, dans vn pays fertile & agreable, renommée pour le grand trafic qui s'y faisoit autrefois de bleds & de biere, & qui fait gloire de tirer son origine des Menapiens. Nous l'auions heureusement conquise l'année precedente. Le Marechal de Gassion auoit ensuite iugé à propos de la fortifier, & elle se trouuoit par ses soins en estat

de soustenir le siege d'une grande Armée, lors que Caracene la surprit, plustost par la foiblesse de la garnison, que par le defaut de la Place. Ceux qui opinoient a l'attaquer de nouveau, alleguoient; *Qu'il estoit absolument necessaire de joindre les Places que nous tenions sur la riviére du Lis; que Menene demeurant entre les mains des Ennemis, rendroit les connois de Courtray toujours difficiles, souvent impossibles; qu'il faudroit une Armée entiere pour munir cette seule Ville: que si au contraire nous l'avions reprise, les viures couleroit sur la riviére avec peu de danger & de dépense; que nous serions en estat d'avancer nos progrès, sans laisser rien derriere qui pust nous embarrasser; qu'Armentieres & Courtray faciliteroient les commoditez du Siege; qu'il ne falloit pas souffrir les Ennemis au milieu de nos forces; & qu'enfin il y alloit de l'honneur de la Nation, de conserver par les armes, ce que les armes nous avoient acquis.* Ces raisons estoient honnestes & solides en apparence; l'exécution s'en trouvoit tout ensemble difficile & perilleuse. Ceux qui ne les approuvoient pas, raisonnoient ainsi:

Pour assieger Menene il eüst fallu traverser beaucoup de pays, & faire cette grande marche avec precipitation, afin de prevenir la diligence des Ennemis, & d'avoir le loisir de se retrancher autour de la Place, avant qu'ils nous y pussent joindre: ce qui paroissoit d'autant moins faisable, que leurs troupes campoient vers Nieuport, proche de Furnes: qu'elles estoient toujours dans l'inquietude de nos desseins, & prestes de nous suivre, de quelque costé que nous voulussions tourner. De plus, le siege de Courtray acheué en leur presence avec des fatigues continuelles, le secours mené aux Hollandois pendant une chaleur violente, au delà de la nature du climat, dans un pays déconuert &

sans eau, si ce n'est celle des canaux & des marais, amere & puante; nostre prompt acheminement vers la coste de la mer, la prise de Bergues, le siege de Mardik, l'expedition de Furnes; toutes ces choses enfin executées sans intermission, auoient presque mis l'Armée hors d'estat de pouuoir seruir. Les Ennemis au contraire n'ayant point fait de siege, & s'estant tenus la meilleure partie de l'Esté à l'abry du canon de leurs villes, avec abondance de commoditez, & de viures, se trouuoient aussi frais que lors qu'ils auoient quitté leurs garnisons, & sembloient plustost en estat de nous deuancer vers Menene, que de nous y suivre. Mais quand bien nous aurions eu assurance d'y arriuer les premiers, & de gagner assez de temps pour mettre nos Lignes en defense, la riuere du Lis passant autour de la Place, nous obligeoit non seulement à faire une grande Circonuallation, mais de plus à separer nostre Armee en deux; & cette Armée se trouuoit tellement diminuée, comme il arriue tousiours vers la fin d'une Campagne, où les soldats ont pátý, qu'il n'y auoit pas assez de monde pour defendre ces vastes retranchemens, bien loin de fournir encore aux travaux d'un siege. Au contraire les Ennemis pouuoient avec toutes leurs forces attaquer la moitié des nostres, & défaire en suite le reste, si le premier combat leur eust succédé: veu mesme que le retour de nostre Infanterie, qui repassoit la mer, nous ostoit tout sujet d'esperer aucune diuersion du costé des Hollandois, quoy que le Prince leur eust enuoyé Tourville premier Gentilhomme de sa Chambre, afin de les obliger, s'il se pouuoit, à faire quelque siege qui separast les forces d'Espagne. Et par consequent songer à prendre Menene, en l'estat où estoient les choses, c'estoit hazarder visiblement, pour cette Place de mediocre importance, l'honneur de tant de victoires, la reputation du Prince, & la perte de

l'Armée. Adiouſtez à cela, qu'encore qu'après le ſiege de Mardix, le premier aduis euſt eſté la reprise de Menene; neantmoins la reddition de Furnes, qui formoit quaſi le blocus de Dunkerque, & acheminoit à cette noble expedition, deuoit faire changer de conſeil; & qu'enſin de deux deſſeins il falloit choiſir celui qui promettoit le plus d'utilité & de gloire.

Ces conſiderations ayant dégouté de cette entrepriſe, que peu de gens auoient appuyée depuis la conquête de Furnes, on reuint à examiner celle de Dunkerque, à laquelle il ne ſe rencontroit pas de moindres difficultez. Car quoy que la ſituation en rendiſt la circonvallation plus aiſée, & que l'Armée y puſt aller en peu de temps; avec cela neantmoins il reſtoit de ſi faſcheux obſtacles dans ce deſſein, qu'il ſembloit qu'on ne les puſt pàs humainement ſurmonter: Il falloit, diſoit-on, qu'une partie de l'Armée campàſt ſur des monceaux de ſable: & l'autre parmy des eaux mortes, & des terres ſangeuſes. Il ne ſe trouuoit aux enuirs de la Place ny de bois ny de chaume pour les buttes des Soldats; aucune commodité pour le logement de la Cavalerie; nul fourage pour ſa ſubſiſtance; une partie du pays eſtoit deſerte & inculte; la guerre auoit ruiné le reſte: il ne ſembloit pas que les troupes y puſſent demeurer un iour; le moyen d'y continuer un ſiege? L'embaras des viures eſtoit encore auſſi grand. Il n'en pouoit venir que du coſté de Calais, par le moyen des beſtes de ſomme, ou des charrois, ou par la voye de la mer. Les Dunkerquois avec leurs eſclufes pouoient facilement inonder aſſez de pays pour nous oſter la facilité de cette communication de la terre; le chemin de la mer reſtoit toujours douteux, à cauſe de la plage baſſe & ſans ports; mais quaſi impoſſible pendant la tourmente. Ainſi ſ'il venoit un mauuais temps qui duraſt un

peu, nous courions risque d'estre contraincts par la faim de quitter le Siege, avec la honte de l'auoir entrepris sans preuoyance. D'ailleurs, comme il estoit tres difficile de forcer Dunkerque, tant que son port se trouueroit libre, il n'y auoit guere d'apparence que les grands nauires Hollandois qui estoient dans le Canal depuis la prise de Marduk, peussent se tenir à l'anchre si près de la terre, si les vents continuoient à souffler furieusement, comme ils auoient commencé: principalement dans la Manche d'Angleterre, où les vagues sont fort courtes, & l'Ocean fort agité, dès que le temps deuient gros. Si les nauires se mettoient à la mer, aussi-tost les petits vaisseaux ennemis, moins sujets à se briser, deuoient tout hazarder pour passer, quelque danger qu'ils courussent. On remarquoit, que pendant les marées de Septembre, qui montent fort haut, on pouuoit difficilement empescher que quelques barques de Nieuport ou d'Ostende ne se coulassent le long de la terre, & n'entrassent dans Dunkerque avec le flot, durant la nuit; & mesme pendant le iour, pourueu que les Matelots en eussent la resolution, & que le vent leur fust fauorable. D'auantage, la mer faisant des retraites d'autant plus grandes en son reflux, qu'elle auance plus en son plein, laissoit deux fois en vingt-quatre heures près d'une demie-lieuë de greue à sec, par où les Espagnols pouuoient venir, obseruant les heures que l'eau est basse, & mesme ne nous estant pas facile de nous retrancher dans le sable des Dunes, aisé à s'ébouler & à s'abatre. Ils n'auoient qu'à marcher droit à nos lignes, sans chercher les auantages du rinage decouvert, & de la mer retirée. Outre ces choses qui estoient seulement pour le dehors, la Place d'elle-mesme se trouuoit en estat de se bien defendre. La prise de Granelines, celle de Marduk, de Bergues & de Furnes, l'ayant peu à peu

bloquée, les Espagnols qui apprehendoient de la perdre, l'auoient fortifiée autant que sa situation l'auoit pu permettre. Ils y auoient porté avec loisir & profusion toutes les munitions qu'ils auoient crû nécessaires pour la defendre, la garnison estoit nombreuse, les bourgeois aguerris, les magasins pleins, les particuliers accommodez de toutes choses; & ce qui sembloit le plus considerable, Leyde commandoit dedans. Cét homme d'une valeur extraordinaire, d'une fidelité éprouuée, d'une prudence exquise, consommé en l'art de garder les Places, ayant rendu son nom immortel par le Siege de Mastrick, se promettoit avec un succès plus heureux, une plus grande gloire de la defense de *Dunkerque*, & ne doutoit point s'il y estoit attaqué, qu'il n'arrestast la valeur d'un Chef qui iusques alors auoit tout vaincu.

Tant de fascheux obstacles auroient détourné vn moindre courage que celui du Prince. Mais comme il estoit accoustumé à ne pas ceder aux difficultez, plus il en rencontroit dans ce dessein, plus il se portoit à l'entreprendre. Il luy sembloit glorieux de faire reüssir une entreprise, que tout le monde auoit souhaitée depuis le commencement de la guerre, sans que personne l'eust encore osé tenter. Il trouuoit honnesté, & utile tout ensemble pour la France, de reestabli la seureté du commerce, que cette seule Ville ruinoit sur l'Océan. Il sçauoit que la perte de cette Place osteroit au Roy Catholique un port fameux & considerable, principalement pour la communication de l'Espagne avec les Pays-bas; & enfin qu'en l'affiette où estoient nos affaires de Flandres, il ne pouuoit rendre un plus grand service que de soumettre *Dunkerque*. Il se voyoit d'ailleurs fortifié dans le desir de l'attaquer, par une opinion qu'il auoit conceüe, que les Generaux ennemis auroient peine à

vouloir risquer l'évenement d'un combat, tant qu'il leur paroistroit incertain : que par cette raison il pouvoit plus hardiment entreprendre toutes choses, & qu'il n'y avoit guere à apprehender de ceux que leurs propres interests tenoient à demy-vaincus.

Ainsi donc le desir de l'utilité publique, joint à l'esperance d'une extrême gloire, l'ayant fait résoudre d'aller à Dunkerque, il se determina à surmonter toute sorte d'obstacles, & à vaincre même la Nature qui s'opposoit à ce grand dessein. Afin toutefois de témoigner sa moderation en une action si importante, & d'éviter, autant qu'il luy seroit possible, l'envie, compagne inseparable des belles choses, il fit écrire les opinions qui venoient d'estre débattues dans le Conseil ; & sans se déterminer publiquement à aucune, il en chargea la Moussaye qu'il dépêcha à la Cour, pour en instruire ANNE D'AVSTRICHE, qui pendant la minorité de LOUIS XIV. son Fils, gouvernoit heureusement nostre Empire; attendant les ordres avec une deference d'autant plus agreable, qu'on luy permettoit d'agir sans consulter les Ministres.

Or comme il avoit disposé cette negociation en sorte, qu'il ne doutoit point que la Reyne ne se remist à luy de toutes choses, & qu'elle ne laissât à sa prudence la liberté de l'élection ; il se résolut en attendant cette approbation, d'employer le temps à si-bien preparer ce qu'il iugeoit qui luy seroit necessaire, que lors que la réponse de la Cour seroit venue, il n'y eust plus rien qui pût retarder son action. Quatre choses principalement luy faisoient beaucoup de peine ; le mauvais estat de ses troupes, qui diminueoient tous les iours, & qu'il destinoit pourtant à de nouvelles fatigues, plus grandes que celles qu'elles avoient souffertes ; la

sterilité du lieu où il les vouloit mener; la difficulté d'oster à ceux de Dunkerque la communication de Nieuport, & la foiblesse de Furnes, qu'il laissoit exposée aux ennemis, s'il en tiroit son Armée.

Après auoir long-temps agité dans son esprit les moyens de remedier à ces inconueniens, sa prudence enfin luy en fournit qui luy reüssirent. La Ferté-Seneterre estoit demeuré sur le Lis avec vn camp volant de huit cens cheuaux, & de quinze cens hommes de pied, à dessein d'y asseurer nos conquestes; & au cas que les ennemis y fissent diuersion, de marcher où la necessité l'appelleroit. Le Prince luy donna ordre de munir en diligence les Places que nous tenions en ces quartiers-là, & de les mettre en tel estat, que s'il l'enuoyoit querir, il pust s'en éloigner, sans qu'elles courussent aucune fortune. Il écriuit au Vidame d'Amiens Lieutenant de Roy en Picardie, qu'il tirast des garnisons de sa Frontiere le plus grand nombre de soldats qu'il luy seroit possible, & qu'il les conduisist au Camp. Il fit partir Villequier pour le Boulonnois, dont il a le Gouuernement, afin d'y ramasser les milices de ce pays, qui s'en estoient retournées apres la prise de Mardiik. Et comme il preuoyoit que l'Infanterie Françoisse qui auoit suiuy en Hollande le Mareschal de Grammont, & qui repassoit en France dans deux vaisseaux des Estats, pourroit arriuer à la rade de Mardiik, vn peu auant le temps auquel il vouloit aller à Dunkerque, il fit dessein de se seruir de ces troupes; & ordonna qu'aussi-tost qu'elles débarqueroient, on les distribuast dans Mardiik, dans Bourbourg, & dans Bergues, afin qu'elles se remissent vn peu des incommoditez de la mer, & qu'il les trouuast prestes aux premiers besoins du siege. Il fit encore rafraischir dans le

voisinage de Calais les Regimens Polonnois de Priamski & de Cabrée. Ces Estrangers faisoient dix-sept cens hommes, & estoient nouvellement venus en France sous la conduite de Siror.

Après qu'il eut pris de si iustes mesures, qu'il pouuoit ioindre, quand il voudroit, assez de forces pour battre les Ennemis, si le desespoir de voir perir Dunkerque à leurs yeux, les obligeoit contre leur premiere resolution à le venir attaquer, & pour fournir encore à tous les travaux d'un siege, il appliqua ses pensées à la subsistance de ses troupes. Il dépescha à Calais Champlastreux qui seruoit d'Intendant dans son Armée, & luy marqua ce qu'il deuoit faire pour les amas des munitions, & des viures; les lieux d'où il les pouuoit tirer; comment il falloit les conduire, nonobstant l'incommodité de la saison, & des voitures; se remettant à luy de l'exécution ponctuelle de ces choses, desquelles il l'instruisoit en détail.

Or quoy que l'Admiral Hollandois Martin Herpers Tromp, homme celebre sur l'Ocean, & duquel la vertu auoit élevé la fortune, fust venu par les ordres des Estats, s'ancrer dans le Canal de Dunkerque, avec dix navires de guerre; & que ce nombre fust suffisant pour boucher le Port, pendant que l'Armée navale d'Espagne se trouuoit employée contre la nostre sur la Mer Mediterannée; neantmoins, comme les petits vaisseaux ennemis pouuoient encore se couler le long de la terre, & se jeter dans la Place, le Prince trouua à propos pour les en empescher, de faire venir des fregates de nos Ports les plus proches. Montrigny en enuoya douze de Dieppe; Villequier en fournit deux de Bologne; il s'y en ioignit encore vne de Calais. On assembla de plus quelques belandes,

qu'on ramassa sur ces costes. Les belandes sont bateaux plus longs & plus estroits que les heux, ausquels d'ailleurs ils sont semblables : ils vont d'ordinaire sur les canaux, & seruent au trafic des Flamans. Andonville eut le commandement de tous ces petits vaisseaux.

Il ne restoit plus que Furnes, qu'il falloit mettre en estat d'arrester les Ennemis, pendant qu'on prendroit Dunkerque, & la remplir au mesme temps des fourrages qui deuoient faire subsister la Caualerie du Camp. Le Prince voulut s'attacher à faire executer ces deux choses, afin que sa presence hastast le trauail, & qu'on n'employast pas plus de temps à éleuer les Fortifications, & à fournir les magasins, que celuy qu'il preuoyoit qui se passeroit en l'execution de ses autres ordres.

Furnes est assise entre Nieupoort & Dunkerque, assez éloignée de la mer, quoy qu'on puisse conjecturer qu'elle en estoit fort proche, lors que l'Océan poussé par la violence des vents du Nord, & n'estant point encore retenu par les digues, inondoit ces terres. Car *Furen*, ou *Vuueren*, selon que prononcent aujourd'huy les Flamans, signifie *nauiger* ; & *nae-vuueren*, *aborder* ; comme si Furnes auoit seruy de Havre aux nauires, & que son nom luy en fust venu. Pour marque de cela, le Vicomte de Furnes tient le premier lieu entre les Chaste-lains de Flandres, qu'on appelle *Riuerains*, & qui ont esté establis au bord de la mer afin de garder la coste. Quantité de Temples & d'edifices considerables, rendent la Ville assez belle. On y voit la chambre que Loüis XI. occupoit, lors qu'estant Dauphin il se retira d'auprès de Charles VII. & que le Duc de Bourgogne luy donna cét asyle contre la colere de son pere. Cette chambre se trouue

encore embellie des Armes de France & de Bourbon. Le Pays qui environne Furnes, est assez agreable en Esté, principalement celuy qui s'étend de l'Orient au Midy, à cause des prez & des bois; mais les marécages en rendent le séjour fâcheux pendant les autres saisons. Il est vray que cette incommodité est amplement recompensée par la fertilité des pasturages, qui font negliger en plusieurs endroits la culture de la terre, & par la quantité des canaux propres à faciliter le commerce. Il y a pourtant des bleds; & enfin la richesse de ce canton est telle en temps de paix, que l'Empereur Charles-Quint disoit d'ordinaire, que si le reste de la Flandre eust ressemblé à ce coin de terre, elle eust mieux valu que les Indes. Il seroit incertain, & peut-estre inutile, de rechercher la fondation de Furnes: Elle se trouue toutefois ancienne, puisque dès l'an 1000 LVIII. Baudouin Comte de Flandres la fortifia d'ouurages de terre contre les inuasions des Normans. Depuis, quoy que les accidens du feu, les seditions domestiques, les guerres ciuiles, & encore la furie des armes Françoises, sous Robert d'Arras, & sous Philippe de Creueccœur, l'ayent ruinée quantité de fois, elle s'est tousiours releuée de ces grands defastres, & se trouuoit assez florissante lors que le Prince s'en rendit maistre. Ainsi, outre la necessité que nous en auions pour le dessein de Dunkerque, elle meritoit assez d'elle-mesme pour nous obliger à la conseruer. Le Prince apres auoir consideré son assiette, & la nature du lieu, desseigna de l'environner de sept demy-lunes, d'un ouurage à cornes, & d'une contr'escarpe; n'estant defenduë pour lors que d'une muraille flanquée de tours, & d'un fossé rempli d'eau. Pour ce sujet il distribua l'Infanterie

aux lieux où il vouloit remüer la terre ; il separa les quartiers aux Regimens , il establit vn Marechal de Camp à chaque quartier pour ordonner de l'ouurage ; il regla les heures du repos ; il nomma les troupes qui se deuoient releuer , & égala tellement les choses , que les soldats pouuoient aisément tout le long du iour fournir au trauail. Il commanda cependant que la Caualerie allast couper du bois , & voulut que chaque compagnie apportast certain nombre de pieux pour mettre à la fortification, afin que les fraises & les palissades la peussent rendre meilleure. Il auoit auparauant fait publier par le Magistrat de Furnes, que dans toute l'estendue de sa Iurisdiction , les Païsans eussent à amasser leurs fourages , & à les conduire dans la ville. Il assembla de tous costez des batteaux pour en faciliter le transport : il establit vn Officier, afin de les receuoir à mesure qu'ils abordoient , & de les faire ranger dans les magasins, Iamais on n'a veu tant de diligence , iamais tant d'ordre. Les fortifications s'éleuoient , la ville se remplissoit de prouisions , la Caualerie , l'Infanterie ; les Bourgeois, les Païsans, les Matelots, chacun s'occupoit avec promptitude , & sans confusion à ce qui luy estoit enioint. Le Prince cependant se trouuoit par tout, conduisant luy-mesme les trauaux, & faisant voir pour le reste vne parfaite intelligence de l'économie militaire. Ce qui me semble d'autant plus digne de loüange, que la valeur est commune aux moindres soldats , au lieu que la preuoyance & la science de l'art de la guerre , sont les qualitez des Grands-hommes. Il parut en peu de temps combien la presence & la capacité du General auangent les choses ; car dans l'espace de quatorze iours les fortifications furent acheuées , & les magasins remplis. ,

Or ces grands preparatifs n'estant pas inconnus aux Espagnols , & les Flamans poussez de l'affection que les Peuples conseruent vn peu de temps pour les Maistres qu'ils viennent de perdre , les en aduertissant continuellement ; ils conjecturerent aisément que les François auoient dessein d'attaquer Dunkerque. Caracene qui se trouuoit le plus proche de nous , fut le premier qui sur cet aduis dépescha à Bruxelles vers Castel-Rodrigo , Gouverneur des Pais-bas. Il luy enuoya quantité de relations de ce qu'il apprenoit de iour à autre , & par des Couriers redoublez luy demanda conseil , & secours dans vne occurrence si importante. Les Chefs des Armées de Flandres, apres auoir partagé entr'eux la deffense de ces Pais-là , se trouuoient separez pour lors en des postes assez éloignez. Les troupes de leur Generalissime Charles de Lorraine , qui prenoit des eaux à Spa , s'estendoient vers les frontières des Hollandois. Bec s'y tenoit encore avec vn corps de Flamans & de Vvallons. Picolomini accompagné des principales forces du Pays, campoit sur l'Escaut , proche Dandermonde. Caracene demouroit à Nieuport , commandant l'Armée Royale des Espagnols & des Italiens , & encore celle des Allemands & des Liegeois , que l'Empereur auoit enuoyez en Flandres au commencement de la Campagne; pendant que Lamboy, General de cette Armée , forcé par vne maladie à quitter le seruice pour quelque temps , estoit au Pays du Liege en vne de ses maisons où il reprenoit sa santé. Cette disposition des forces d'Espagne sembloit absolument necessaire à Castel-Rodrigo, pour la seureré des Prouinces qu'il gouernoit : & il n'osoit , sur la seule coniecture des apparences,

d'ordinaire fausses, souvent frauduleuses, dégarnir aucun des lieux qu'elles occupoient, de crainte de les exposer à nos Armées, ou à celles des Estats. Combien qu'il n'y eust pas tant à craindre des Hollandois, & qu'ils fissent la guerre plus lentement, depuis que leurs Plenipotentiaires auoient entamé la negociation d'une Tréue avec ceux du Roy d'Espagne, dans l'Assemblée de Munster, où les Ministres des Princes Chrestiens estoient, pour tascher de donner la Paix à l'Europe. D'ailleurs, quand les Armées de Flandres eussent esté jointes, il n'y auoit aucune apparence qu'elles se vinssent camper proche de Dunkerque, tant que la Françoisé seroit à Furnes; parce qu'étant priuees par mer & par terre, de la communication de Nieuport, c'eust esté les vouloir faire perir visiblement, sans nous affoiblir, & exposer aux François, comme vne proye facile, le pays de Flandres, priué de ses vieilles bandes, qui iusques alors les auoient empeschés d'en precipiter la ruine. Ainsi Castelarodrigo estant arresté par ces considerations, & par la façon lente d'agir de sa Nation, qui attend tout du temps, qu'elle laisse souvent perdre, esperant mesme que la saison & les lieux ou empescheroient ou ruineroient nostre entreprise, se contenta de songer à tenir prest ce qu'il iugeoit qu'il faudroit pour secourir Dunkerque, lors que le siege se formeroit. Afin pourtant de n'auoir rien obmis de ce qu'il pensoit luy pouuoir seruir en ce grand besoin, il voulut tenter d'émouuoir contre nous le Parlement d'Angleterre, qui sembloit interessé en toutes manieres à empeschier que cette Place ne tombast entre nos mains. Pour ce sujet, apres auoir communiqué aux Generaux les resolutions du Conseil, il dépêcha vn Exprés à Londres vers

l'Ambassadeur d'Espagne, afin qu'il fust informé de tous ces desseins, & qu'il employast son credit, qui estoit grand auprès des Parlementaires, maistres alors du Royaume, pour en obtenir vn secours considerable.

Les affaires estoient en cette disposition de part & d'autre, lors que la responce de la Cour arriva au Prince. Elle estoit écrite de sorte, qu'encore que les Ministres proposassent quelques difficultez pour l'entreprise de Dunkerque, il estoit pourtant aisé de connoistre qu'ils inclinoient au dessein de l'attaquer: iugeant bien, s'il reüssissoit, que la prise de cette Place honoreroit la Regence de la Reine. Ils remettoient pourtant de nouveau au Prince à examiner s'il tenteroit cette conquête; soit qu'ils voulussent se décharger par-là de l'incertitude de l'evenement; soit, comme l'on doit plustost croire, qu'ils iugeassent qu'il n'y auroit plus à douter d'une chose, quand il l'auroit entreprise.

Ce dessein estant resolu, on ne songea dès lors qu'à agir, & à gagner le temps qui desormais panchoit vers l'Hyuer, & qui commençoit à faire partir l'Armée. L'on pourueut premierement à la seurété de Furnes. Le Prince en laissa le gouvernement au Bosquet, Sergent de Bataille: Il y establit sous luy vne garnison de douze cens hommes, & de cent chevaux, & luy laissa vne instruction pour faire continuellement venir au camp les grains, les foins, & les pailles, qu'on auoit amassez à ce dessein.

Tout le monde eut ordre en suite de se tenir prest pour marcher, & le dix-neufiéme de Septembre, l'Armée Françoisse se leua des enuirs de Furnes, & prit la route de Dunkerque. Elle estoit composée de neuf à dix mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux, sans les bagages, & ce nombre

de personnes inutiles que la guerre traîne apres soy. Gassion & Rantzau, Marefchaux de France, la commandoient sous le Prince. Celuy-là ayant passé par tous les degrez de la Milice, estoit parvenu au premier par la faueur du Prince, & par son propre merite. L'autre, Allemand de Nation, mais attaché dès long-temps à la France, voyoit ses ser- uices recompensez du plus grand hõneur où nôtre Noblesse aspire. Ces deux auoient pour Lieutenans Villequier & la Ferré-Imbaur. Chastillon, la Mouf- faye, Arnault, Palluau, Laual, Chabot, Castelnau, & Marfin, seruoient de Marefchaux de Camp au Prince. Quincé, Roanette, & Miossans, faisoient la mesme charge auprès de Gassion. Noirmontier, Sirot & Clanleu auprès de Rantzau. Il y auoit sous eux de bons Officiers, peu de Volontaires : mais entr'autres le Duc de Rets, dont l'affiduité auprès du Prince pendant toute la campagne, s'étoit rendu remarquable; & Montauzier, qui l'estoit venu trouuer en poste dès les premiers bruits de ce siege.

Le Pays qui separe Furnes de Dunkerque, se trouue coupé de plusieurs canaux entre la Neufue- riuiere & la Colme; au delà desquels, vers le Sep- tentrion, s'étendent les Dunes, & la greve de la mer. Le Prince voulut diuiser l'armée en trois bri- gades, afin d'occuper tout ce Pays, & d'inuestir Dunkerque dès qu'il sortiroit de Furnes. Cette dis- position rendoit sa marche plus aisée & plus dili- gente, & par ce moyen les trois Corps qu'il auoit separez, pouuoient arriuer deuant la Place quasi en mesme temps. Il choisit le costé de l'Ocean, com- me le plus dangereux, à cause de Nieuport, où les Ennemis s'estoient campez. Il auoit près de luy les Regimens de Persan, d'Anguyen, de Conty, d'Al- bret, de Mazarin : le regiment de Suisses de Vat-

reuille, & les bataillons Anglois de Tilliott, de Hacquins, & des Hansfers. Sa Cavalerie estoit composée des Gens-d'armes de la Reyne, de Condé, d'Anguyen, de Longueuille, de l'Hospital, & de Grammont, des Chevaux legers de Condé & d'Anguyen; du Regiment Royal, de ceux d'Anguyen, de Mazarin, de Grammont, de Gamache, de Sceaux, de Meille, de Marfin, de Binse, & de quatre Compagnies des Carabins d'Arnauld. La pluspart de ces Corps auoient tousiours seruy sous luy, & les épreuues où il les auoit mis, luy en donnoient vne confiance qui leur estoit honorable. Gassion prit son chemin à la main gauche du Prince, & conduisit le long de la riuere qui va de Furnes à Dunkerque, dix Compagnies des Gardes Françoises, six Compagnies des Gardes Suisses, les Regimens de Picardie & de Nauarre, vn des Vvallons de Bournouille, vn des Suisses du Colonel Guy, & vn Bataillon des Anglois de Rocpy. Pour sa Cavalerie, il auoit son Regiment, ceux de Coassin, de la Feüllade, de Villequier, de la Rocheguyon, de Cœuvres, de Bergeré, de Stref, de Syllar, & de Buffyalmoru. Rantzau marcha vers la Colme, par le Pays qui est de l'autre costé de la Neuue-riuere. Il menoit dix Compagnies des Gardes Françoises, les Regimens de Piedmont & d'Orleans, & celuy des Suisses de Molondin. Sa Cavalerie consistoit aux Regimens d'Orleans, de la Ferré-Imbault, de Roquelaure, de Beaujeu, d'Eclinuilliers, de Noirliu, & au sien; avec les Fuseriers & les Crauates. L'Artillerie commandée par Cossé, Saint Martin, Chouppes, & le Border, Lieutenans, estoit de quinze gros canons, de quelques moyennes & petites pieces; de quelques bombes, & de quantité de grenades, dont l'usage est merueilleux pour les attaques des Places.

Après vne marche de six heures, toutes ces troupes arriuerent deuant Dunkerque, sans auoir rencontré d'obstacle considerable. Seulement Rantzau fut obligé de chasser les Ennemis de quatre Redoutes qu'ils tenoient le long du Canal qui meine de Dunkerque à Bergues, par où il venoit. Il eut esté difficile de les y forcer en peu d'heures, s'ils eussent voulu s'y defendre, dautant qu'il y auroit fallu traîner du canon, & que cela ne se pouuoit faire si-tost, à cause de la fange des chemins que la pluye auoit rompus. Mais soit qu'ils manquaissent de resolution, soit qu'ils songeassent à ménager leurs soldats, ils abandonnerent les trois premières Redoutes, dès qu'ils virent qu'on auoit fait des ponts pour aller à eux, & se retirerent dans la quatrième qui estoit defenduë par le canon de la ville. Aussi-tost cent cinquante cheuaux sortirent de Dunkerque, & se vinrent mettre derriere. On crut que c'estoit à dessein de la disputer : Il parut depuis que leur intention alloit seulement à fauoriser la retraite de l'Infanterie, qui s'y trouuoit engagee. Noirmontier, à qui Rantzau auoit commandé d'emporter ces Redoutes, & qui auoit desia occupé les autres, marcha pour attaquer cette dernière. Il fit auancer en mesme temps le premier escadron du Regiment d'Orleans, & ordonna à Genlis de prendre cent mousquetaires des Gardes Françoises, & de se saisir de quelques vieilles mazures qui se trouuoient entre la Redoute & la ville. Mais cela ayant fait apprehender aux Ennemis que nous ne leur empeschassions le retour, & iuger qu'il estoit perilleux pour eux d'attendre dauantage, ils se sauuerent apres vne legere escarmouche, & nos Coureurs poussèrent leur gros iusques sur la contr'escarpe.

Dunkerque est située entre ces Dunes qui blan-

chiffent & s'éleuent au bord de l'Ocean, depuis l'Ecluse iusques à Calais. A l'Orient elle est bornée de Furnes & de Nieuport; au Midy elle regarde Bergues & la Flandre; elle a Mardiik au Couchant; la mer l'enferme du costé du Nord. Son territoire est fort petit, & presque par tout resserré de celui de Bergues. Sa grandeur & sa puissance viennent des commoditez de la mer. Saint Eloy annonçant l'Euangile, y bastit autrefois vne Chapelle, dont on trouue encore des restes assez proche des murs de la ville, qui en tire son nom & son origine. *Dunkerque* en effet signifie *Eglise des Dunnes*; & il semble que pour ce sujet on a élevé si haut le clocher de son Eglise, que l'eminence des falaises n'empesche point qu'on ne le voye de la mer, & que de la plate-forme qui est au sommet, l'on ne puisse en temps serein decouvrir les montagnes de Douvre, & la coste d'Angleterre. Au commencement Dunkerque n'estoit qu'un hameau composé de cabanes de Pescieurs, assemblez par la commodité du Havre. Depuis, la vieillesse & la negligence ayant gasté le port de Mardiik, celebre en ce temps-là, elle deuint considerable par la ruine de ce Port. Baudouin, Comte de Flandres, surnommé le Jeune, en fit vne ville l'an de salut ix. c. iiij. xx. xvj. Elle fut en suite peuplée par la bonté de Philippe de Vermandois, qui y établissant beaucoup de franchises, y assemblea aussi beaucoup d'habitans. Il faudroit vne Histoire particuliere pour descrire, comme elle a souuent changé de Seigneurs; comme elle escheut en partage a Robert de Cassel; comme elle passa à Robert de Bar, qui par l'alliance de sa fille la mit dans la maison de Saint Pol; comme elle vint en suite dans celle de Vendosme & de Bourbon, & comme elle tomba

sous la puissance des Espagnols. Il seroit mesme agreable d'apprendre ses diuerses infortunes ; de sçauoir de quelle sorte les Anglois la bruslerent l'an M. iij. c. iiij. xx. viij. de quelle sorte elle fut long-temps apres surprise par les François sous le Marechal de Termes ; quels sont les priuileges de ses Seigneurs ; quelles sont ses loix ; quel est son commerce ; quel le Conseil souuerain de la Marine qui y est estably : enfin quelle est cette Pêche de harencs , celebre par le grand debit qui s'en fait , & par les Priuileges de l'Empereur Charles V. Mais comme nostre dessein est seulement d'escrire le Siege de cette Place , sans chercher ailleurs des diuertissemens pour les Lecteurs , assez attachez par la grandeur de l'action , nous nous contenterons de dire l'estat où cette ville se trouuoit , lors que l'Armée du Prince vint camper deuant , & d'en tracer vn plan exact & fidele.

Dunkerque est separée en deux villes , Vieille & Nouvelle. La Vieille est assise au bord de la mer , enuironnée de l'antique fortification d'une muraille espaisse , flanquée de quantité de grosses tours , soustenuë d'un grand rempart , & accompagnée d'un fossé reuestu de brique , large de plus de six-vingts pieds , & toujours plein d'eau de la Colme , qui croist en cet endroit selon que les marées montent. Du costé de Mardiik , l'Ocean s'auançant dans la terre , & s'estendant le long de la muraille de la Vieille-ville , forme vn Port capable de contenir deux cens grands vaisseaux. L'entrée pourtant en est estroite & dangereuse , à cause des bancs & des basses qui s'y rencontrent. Dans le canal qui n'est pas moins seur que le Port , plus de huit cens voiles se peuuent mettre à l'abry.

De

De ce Havre sortoient les fregates qui affiegeoient l'emboucheure de nos riuieres , & qui s'estoient rendus si redoutables dans toutes nos costes des mers du Ponant. L'antiquité n'a point connu d'hommes plus determinez sur la mer que les Dunkerquois , & nous ne lisons point d'actions nauales plus hardies , que celles qu'ils ont executées. En verité nous aurions peine à croire que cette ville seule eust affoibly le commerce du plus puissant Royaume de l'Europe , & resisté à ces flottes Hollandoises , qui vont iusques au nouveau Monde enleuer des Prouinces entieres à l'Espagnol ; si nous n'auions pour vn tesmoignage funeste , mais irreprochable , de leur fureur & de leur vaillance , les pertes de nos Marchands , & les vains efforts des nauires des Estats ; & si nous n'escriuions ces choses , apres le consentement general de nostre siecle. Du costé qui regarde la France , depuis la mer iusques vis à vis des murs de la Vieille ville , le Havre est defendu par le Fort de Leon , basti sur les Dunes , & par consequent mal flanqué , à cause de l'incommodité du lieu : petit d'ailleurs , mais garny de bonnes palissades , & d'une batterie de gros canon. A l'autre riuie du Port s'esleue vne chaussée , qui s'auançant cinq ou six cens pas dans la mer , le couure du costé de Flandres , & qui aboutit à vn petit Fort de bois , chargé de quelques canons. La Nouvelle ville s'attache au Fort de Leon : & enfermant le reste du Havre , s'estend en suite autour de la Vieille , iusques au delà du chemin qui meine à Nieuport. Elle est enuironnée d'une enceinte de douze bastions de terre , avec vn fossé plein d'eau , & vne contr'escarpe. Deux ouurages à cornes acheuent d'occuper l'espace qui reste entre le dernier ba-

tion, & cette chauffée qui gagne la mer. Vers le Midy trois grands Canaux sortent de Dunkerque, & donnent la commodité aux Habitans de transporter sur leurs belandes, les marchandises qu'ils debitent par tout le País. Ces Canaux entrent dans le Port, & seruent, ou à le nettoyer, ou à inonder les enuirs de la Ville, selon que l'on hausse ou baisse leurs escluses. Le premier conduit à Bergues, le second à Honfcolte. & le troisième à Furnes : à Nieuport, & enfin à Bruges. Les Magistrats de ces villes ayant commencé celuy-cy l'an mil six cens quarante, l'acheuerent l'année d'après, & le nommerent *la Neuue-riniere* : les autres sont anciens. Dunkerque estoit gardée par deux mil six cens hommes, en vnze Regimens d'Infanterie, des Armées de Caracene & de Lamboy. Dans ces Regimens, le nombre des Officiers égaloit presque celuy des Soldats; Il y auoit encore trois cens chevaux ; & outre cela trois mille Bourgeois exercez aux armes, & deux mille matelots accoustumez aux combats de mer, desquels la fureur fait mépriser les autres perils. Les fortifications estoient fournies d'Artillerie ; & comme nous auons dit, cette ville se trouuoit pourueüe de tout ce qui peut seruir à la défense des Places.

Aussi-tost que l'Armée fut arriüée, le Prince distribua les Quartiers : & les voulut disposer de telle façon, que si les Ennemis venoient pour faire leuer le siege, ils ne püssent, ny secourir la ville, ny forcer le Camp, & qu'au contraire ils luy donnassent lieu de commencer son entreprise par le gain d'une bataille. Pour faire bien conceuoir l'assiette du Camp, il est à propos de dessaigner en passant les enuirs de Dunkerque. A son Orient elle a vne espace de terre qui separe la Neuue-riniere

& la mer. Cét espace est couuert en partie de Dunes inégales , pour leur scituation & pour leur hauteur ; & s'estend en partie en vne plaine , qui est arrosée par la Neuue-riuiere , & qui continue à regner iusqu'au Canal de Honfcotte. De ce Canal allant à Mardiix , il y a de grands marefcages, qui regardent le Midy, & qui sont coupez du Canal de Bergues , & de quelques autres Riuieres. On rencontre au Couchant vne plaine à l'opposite de la premiere, d'autres Dunes, & enfin les bords de l'Océan. Ces derniers lieux sembloient assez defendus d'eux-mesmes par les canaux , & par les marefcages qui en rendoient l'accez mal-aisé à ceux qui n'en estoient pas les maistres, & encore par le voisinage de Mardiix & de Bergues, qui les mettoient à couuert. Le plus grand peril se trouuoit du costé de l'Orient , dautant que les Ennemis partant de Nieuport , qui n'est qu'à cinq lieües de Dunkerque , pouuoient venir au Camp , le long de la mer , en peu d'heures , & sans aucun empeschement. Cela obligea le Prince d'asseuer entièrement cet endroit. Pour cet effet il fit camper Gassion avec sa brigade , depuis le bord de la mer iusques au milieu des Dunes. Il en occupa luy-mesme le reste , & tout ce qui est de la pleine iusques à la Neuue-riuiere. Là il logea les troupes qu'il auoit menées ; & pour acheuer de remplir vn lieu qui demeuroit vuide le long du Canal de Furnes , il joignit à ces troupes dix Compagnies des Gardes Françoises, & le Regiment de Caualerie de Beaujeu , qui estoient de la brigade de Rantzau. De la Neuue-riuiere tirant du Canal de Bergues , Rantzau eut ordre de border le reste de la plaine , des Corps de Caualerie & d'Infanterie que le Prince luy auoit laissez. Nos places, & l'assiette incom-

mode du País , seruirent au reste de la circonuallation. Seulement sur les Dunes qui sont à l'Oüest; le Prince mit Villequier avec les milices du Boulonnois , son Regiment de Caualerie & celuy de la Rocheguyon, afin que les Espagnols, qui auroient pû passer la Colme apres s'estre assemblez à Saint Omer , pour ietter du secours dans la Place, entre Bergues & Mardiik , y trouuant cét obstacle , en perdissent l'esperance. Les nauires de Hollande & les fregates Françoises , boucherent le Port ; & de cette façon Dunkerque fut en vn instant enfermée de tous costez. On fit aussi-tost vn Pont sur le Canal de Furnes , pour la communication des Quartiers , & deux autres sur ceux de Hon-scotte & de Bergues , à dessein de faire passer les voitures , qui deuoient venir de Calais , & apporter des viures au Camp.

Le lendemain on commença la circonuallation, où d'abord toute l'Armée trauailla. Le Prince entreprit de faire creuser vn fossé profond de six pieds, & large de douze , depuis les dernieres Dunes qui sont vers la mer, iusques au Canal de Furnes : & afin d'affermir l'ouurage, & d'empescher le sable de s'ébouler, il voulut que les lignes , qui deuoient estre à l'espreuue du canon , fussent entierement reuestuës de gazon. Il marqua tous les endroits les plus faciles à attaquer, pour les border de fraises & pallissades ; & à trente ou quarante pas au delà de ce fossé, il en desseigna vn autre d'vne grandeur quasi semblable. Or comme les eminences des Dunes estoient inégales, & qu'il s'en trouuoit le long des lignes , dont la hauteur pouuoit incommoder l'Armée , il fut obligé d'occuper toutes ces hauteurs , de les fortifier , & d'étendre bien loin ses trauaux , principalement vers

le chemin du Nieuport , & au Quartier de Gaffion. Il y auoit entr'autres vne de ces Collines, qui s'esleuant beaucoup dominoit dans le Camp, & du sommet de laquelle on voyoit nos troupes en bataille. Il eust esté dangereux que les Ennemis s'en fussent saisis , & qu'ils y eussent monté du canon. Le Prince, pour obuier à tout , s'en voulut rendre le maistre , & quelque peine qu'il rencontrast au travail qu'il y falloit faire , delibera de l'environner de deux grandes lignes , qui ioindroient celles de la circonuallation , d'esleuer vn Fort sur la cime , & d'y planter vne batterie.

Le riuage de la mer restoit encore à fortifier. Le flux & reflux ne laissoient aucune apparence de pouuoir trauailler dans le sable , sans l'appuyer solidement. D'ailleurs , la precipitation du temps estoit toute apparence d'y fonder des digues. Cependant le reste des trauaux sembloit inutile , tant qu'on laisseroit sans defense ce grand espace de gréue , qui demeueroit descouuert pendant la basse marée. Cét empeschement n'arresta pas toutefois le Prince, accoustumé à mettre heureusement en v'sage, pour les fortifications, tout ce que la lecture & l'experience luy auoient appris , & de trouuer dans son esprit penetrant & appliqué, des expedients prompts & certains à ce qu'il rencontroit de difficile. Il resolut donc de faire planter vne estacade sur la gréue , capable de boucher le passage aux Ennemis , & aisée à reparer aux endroits où la mer l'auroit emportée. Il voulut qu'on enfonçast des pieux à force, afin qu'avec plus de fermété ils soustinssent le choc des vagues ; qu'on les rangeast si près les vns des autres, qu'on n'y pust passer : mais pourtant avec vn peu de distance, pour faire ouuerture à la violence de l'Ocean.

& la diminuer en luy cedant.

Il n'employa pas vne moindre industrie à se defendre de l'eau, que les Dunkerquois auoient respandue dans les chemins, qui sont depuis la Neuue-riuiere iusques à Mardiix, & qui se trouuoient couverts de telle sorte, que les charrois qui venoient de Calais, pour apporter des viures à l'Armée, n'y pouuoient passer. Quoy que dès la premiere pensée qu'il auoit eue de ce Siege, il eust preueu cette incommodité, & que dès lors il y eust trouué remede, en ordonnant à Champlastreux de faire cuire le pain de munition à Bergues, d'où il descendoit au Camp par le Canal, & d'enuoyer autant qu'il pourroit de viures dans les bateaux de Calais, qui venoient le long de la coste; neantmoins comme cette voye estoit incertaine & incommodé, & que l'Armée demeueroit tousiours dans la crainte de pâtir, il iugea necessaire de restablir les chemins, en arrestant le desbordement de l'eau. On tenta d'abord de boucher les escluses avec des planches remparées de terre, à quoy il n'eust fallu qu'un trauail leger & de peu de temps. Mais la fureur du flot qui repousse avec rapidité les riuieres lors qu'il monte, ayant emporté deux fois tout ce qu'on auoit desia amassé, il fallut se resoudre à vne plus grande peine. On delibera donc d'enfoncer de gros pieux auprès des voûtes de ces escluses par où la marée regorgeoit, d'y rouler de grandes pierres pour appuyer ces pieux, & d'y renuerser tant de terre, qu'enfin les escluses demeurassent estanchées.

Au mesme temps qu'il se retranchoit ainsi contre les forces des Ennemis, & contre les empeschemens de la Nature, il pourueut avec beaucoup de prudence aux autres besoins de l'Armée. Il fit for-

tir du Camp tous les chevaux de bagage, & mille de ceux qui seruoient dans les troupes, & qui se trouuoient les plus harassés, pour s'aller rafraischir autour de Calais. Cela encore à dessein de faire subsister plus aisément le reste, du peu de fourrages, que la sterilité du lieu, & la difficulté des voitures, contraignoit de distribuer seulement selon la nécessité; prenant la peine luy-mesme de se transporter deux fois le iour, au Parc des viures & à l'endroit où l'on débarquoit les fourrages, pour les faire exactement partager. Il commanda à Roanette de luy amener l'Infanterie qui reuenoit de Hollande. Il en enuoya le Regiment de Rambure au poste de Villequier, pour l'aiseurer mieux; & pour ce mesme sujet les Compagnies des garnisons de Lorraine & du Havre, & le Regiment de Grammont, prirent le chemin de Furnes. Ceux de Noirmontier & de Fabert demeurèrent à Bergues avec commandement de venir à leur tour faire leur service au Camp, & monter leurs gardes à la tranchée. Il ordonna encore à Siror, de faire entrer les Polonois dans les Lignes. Il retint auprès du lieu où il campoit, les deux bataillons de Cabrée, & plaça le troisieme, que commandoit Priamki, au Quartier de Gassion. Cette Nation mesprise les perils, que sa ferocité luy fait souuent ignorer. Sa Noblesse pourtant est ciuile & ingenieuse, mais haïraine, ainsi que le reste des Peuples du Septentrion. Comme ces gens n'ont presque aucune connoissance des Sieges, & que la pluspart de leurs guerres se passent à la campagne, ils arriuerent au Camp dénués de toutes les commoditez qui seruent à faire des huttes: & ce lieu desert de foy, ne leur en fournissant aucune, ils furent contraints, à la maniere des bestes, de s'enfoûir dans le sable; aux

endroits qu'on leur destina pour camper.

Dans ces diuerſes occupations, le Prince, ſelon ſa couſtume, ſe trouuoit preſent à tout, & ne laiſſoit rien exempt de ſes ſoins, parmy ce grand nombre d'actions, conſeruant ſon eſprit dans vne aſſiette touſiours tranquille, & qu'on reconnoiſſoit ſur ſon viſage. Les ſoldats ſuiuirent ſon allegreſſe, & redoublant leurs fatigues avec joye, en quatre iours, nonobſtant le vent & la pluye continuelle, les fortifications du Camp furent acheuées, le travail de l'eſtacade preſque parfait, & les eſcluſes en eſtat de ne plus nuire. Les Dunes qui ſe trouuoient en deſenſe, ſembloient autant de gros baſtions, & ſurprenoient la veüe des perſonnes qui les regardoient. Ceux meſmes qui les auoient fortiſiées, ne pouuoient comprendre comme en ſi peu de temps ils venoient d'acheuer ces prodigieux ouurages. Certes, ſi l'on conſidere attentiuement toutes les circonſtances de ces travaux, que ie deſcris avec fidelité, & ſi l'on examine en ſuite ceux qui ſont contenus dans les Histoires, Grecques & Romaines, que nous ne liſons iamais ſans eſtonnement, on trouuera par vne juſte comparaïſon, que les choſes ſont égales. Et conſequemment on iugera les noſtres plus grandes, parce que nous ſommes deſtituez des auantages de l'Antiquité, qui imprime vne extrême veneration, & expoſez à la malice des hommes, accouſtumez à éleuer, au deſſus de la creance, les actions des temps paſſez, pour abaïſſer au deſſous de la verité celles de leur ſiecle.

Comme on travailloit aux retranchemens, le Prince receut la nouuelle que les ordres qu'il auoit enuoyez pour la ſeureté des Places que nous tenions ſur le Lis, auoient heureuſement reüſſi. Dés le premier commandement, la Ferté-Seneterre ac-

compagné de Ruigny & de Piennes ses Maref-
chaux de Camp, estoit party de Bethune avec tou-
tes ses troupes , à dessein de faire entrer dans
Courtray vn conuoy de cinq cens masieres de bled,
& de quelques paquets de méche , dont la Place
auoit besoin. On disoit que voulant marcher plus
diligemment, & aussi parce qu'il estoit aduertty que
les Ennemis trauersoient les chemins de quantité
d'arbres, il auoit laissé ses charrettes , & chargé le
bled sur les cheuaux qu'on en auoit détellez , or-
donnant de plus à chaque Cavalier , d'en porter
vn sac en croupe : qu'ayant choisi la nuit pour
passer dans le Pais ennemy avecque moins de pe-
ril, il estoit arriué heureusement à Courtray; qu'il
y auoit mis cinq cens hommes des Regimens
d'Antragues , de Tauanes , de Lambertie , & des
Gardes Suisses, & assez de viures pour nourrir deux
mois vne garnison de trois mille soldats , & qu'en-
fin il estoit reuenu à Armentieres , où il se trou-
uoit en estat de mener toutes ses troupes au Prince.

Avec cette nouuelle qui causa beaucoup de joye;
il en arriua vne autre qui n'en causa pas moins.
Touruille reuint de Hollande , & rapporta plus de
sucez de sa negociation , que la disposition de
cette Republique ne sembloit promettre. Frederic
Henry , Prince d'Orange , dont l'autorité auoit
iusqu'à lors forcé les Prouinces vnies à continuer
la guerre, se trouuoit accablé d'une longue mala-
die , qui affoiblissoit la vigueur de son esprit; & le
rendoit moins capable des affaires. Cependant les
Deputez des Estats prenant en main le gouverne-
ment, plusieurs d'entr'eux suiuaus leur ancienne
inclination de poser les armes , quelques-vns
estant corrompus par l'Argent d'Espagne , & par
l'esper du commerce , auoient auancé leur trait-

te avec les Espagnols ; & le Roy Catholique leur accordant presque toutes leurs demandes , il y auoit apparence d'en craindre dès lors la conclusion. Cette mauuaise conjoncture ne nous donnant aucun lieu d'en attendre de secours , Tourville toutefois s'estoit seruy si adroitement des instructions avec lesquelles le Prince l'auoit despesché , que mal-gré ces fascheuses difficultez , non seulement les Estats promettoient de rompre la Tréue , mais de plus ils s'engageoient à faire vne grande diuersion dans le Brabant , & à y entreprendre le siege de Liere , ou de Malines. Or quoy que le Prince ne se fondast pas sur l'esperance de ces sieges , & qu'il creust que les promesses des Hollandois seroient moins solides que magnifiques ; toutesfois , comme il ne pouuoit douter que leur Armée ne fist quelque marche , pour nous tesmoigner qu'ils se mettoient en deuoir d'exécuter ces promesses , il luy sembloit qu'il tireroit assez d'auantage de cette marche , puisque sans doute elle obligeroit les Espagnols à separer leurs forces , afin de s'y opposer ; & que celles qui demeueroient à Nieuport , estant trop foibles pour le combattre , il acheueroit aisément son siege.

Pendant que les choses se passent ainsi au Camp , les Generaux ennemis ne pouuant plus douter que Dunkerque ne fust assiegée , s'estoient assemblez à Nieuport , qui se trouuoit le lieu le plus proche du Siege , & partant le plus commode pour la conference & pour l'exécution. Piccolomini & Lamboy y estoient venus joindre Caracene , qui n'en auoit bougé depuis la prise de Furnes. On y attendoit encore Bek , qui s'y acheminoit à grandes iournées. Ces Chefs de diuerse Nation , & de diuers interets ,

pretendant entr'eux vne independance (quoy que Picolomini eust quelque authorité sur les autres) retardoient souuent le bien de leur Party, par leurs passions particulieres; souuent, pendant qu'ils s'opposent aux Conseils, dont ils ne sont pas les auteurs, leur mesintelligence ruinoit de bons desseins. Cette fois l'importance de la chose, jointe à la perte de leur reputation, que nos victoires continuelles diminuoient, les obligerent à opiner genereusement, & à songer avec vne entiere vnion, aux moyens qu'ils auoient de nous faire leuer le siege. Au commencement ils n'en estoient pas sans esperance. Ils se trouuoient plus forts de troupes que nous, se promettant, comme ils le souhaittoient, & mesme avec assez d'apparence, que les Hollandois par la prompte conclusion de la Tréue, leur laisseroient le moyen de mettre en campagne les garnisons de leur frontiere, & de nous opposer de tres-grandes forces. De plus, les incommoditez de nostre campement, jointes à celles de la saison, capables seules de ruiner vne armée, leur faisoient esperer qu'ils pourroient défaire la nostre, malade & fatiguée, enfermée entre leurs troupes & la garnison de la Ville, estant outre cela descouuverte du costé de la mer, & mal retranchée le long des Dunes. Car ils n'auoient pû s'imaginer, qu'il eust esté possible de mettre en si peu de iours la gréue en defense, ny d'esleuer dans le sable de si bons ouurages, comme on auoit fait. Neantmoins, afin de ne rien hazarder temerairement, & aussi parce que Bek n'estoit pas encore rendu à Nieuport, & qu'ils vouloient prendre de plus certaines mesures de ce qu'ils auoient à faire, ils conclurent de détacher de leurs corps vn grand party de Caualerie pour faire des

prisonniers, & de s'instruire par là mieux qu'ils n'estoient, de l'estat de nos affaires. Ils trouuerent encore à propos d'équiper à Nieuport le plus grand nombre de fregates qu'ils pourroient, afin que si leur negociation d'Angleterre reüssissoit, elles aidassent aux vaisseaux Anglois à forcer ceux de nos Alliez, & les nostres : ou, s'ils se trouuoient destituez de tout secours estranger, elles ne laissassent pas de tenter, à la faueur du vent & de l'eau, de se ietter dans Dunkerque.

Le Prince cependant se resolut d'emporter cette Place de viue force ; parce qu'estant souuerainement preuoyant, il iugeoit la seule longueur du siege capable de ruiner son dessein. Les viures venoient à peine au Camp, la mer s'esleuoit furieuse & grosse, & les marelots sortis par force du Port de Calais, n'osant se hasarder à passer, de peur de perdre leurs bateaux, se tenoient à l'abry dans le Canal de Mardiik, avec vne telle opiniastrerie, que les Officiers de ce Fort auoient esté contrains de tirer le canon sur eux, & de couler à fonds vne belande, afin d'intimider les autres, & de les faire trajecter au Camp. Le riuage ne leur estoit pas plus fauorable que la mer, beaucoup se brisoient en eschoüant à la coste. D'ailleurs la pluye tombant sans relasche, pourrissoit l'équipage des soldats, le vent les morfondoit ; ils n'auoient pas de feu suffisamment pour se seicher : le sable piquant & menu, poussé par le vent, corrompoit le peu qu'ils apprestoient pour viure, & les auengloit avec douleur : leurs huttes estoient mal faites ; vne partie couchoit dans la bouë. Parmy tant de difficultez, outre les fonctions militaires du travail, des tranchées & de la garde du Camp, il falloit reparer ce que la force de l'Ocean

ruinoit à l'estacade, ou aux escluses, & creuser continuellement les fosses des lignes, que le vent combloit de sable. Les fatigues estoient redoublées; les nuits froides, sans repos; les chevaux mal establez & mal nourris, patissoient, les maladies commençoient à trauailler les hommes & les animaux de l'Armée.

Ces grandes incommoditez n'estonnoient point le Prince, à qui elles auoient esté presentes dès le moment qu'il auoit formé son dessein, & qui, comme nous auons dit, auoit dès lors si bien pris ses mesures, que par sa diligence & par ses extrêmes soins, son Armée pouuoit les supporter plus de temps qu'il n'auoit iugé luy estre necessaire pour prendre Dunkerque par force. Mais comme il y auoit à craindre, si l'on attaquoit la Place avec les seuretez que l'on cherche aux autres sieges, qu'après vn long-temps employé sans auantage, l'hyuer qui approchoit, ne rendist tant de precautions inutiles; & que la mortalité ne destruisist l'Armée, il se confirmoit entierement dans sa premiere resolution, de tenter la promptitude de l'execution par la voye des armes; & pensoit iudicieusement, que c'estoit conseruer les soldats, d'en hazarder vn petit nombre en des occasions glorieuses, pour le salut de tous les autres. Parlà encore il ménageoit le temps, dont la perte est irreparable; il satisfaisoit au desir de toute l'Armée, impatiente de sortir de ces incommoditez; & faisoit reüssir certe fameuse entreprise, malgré les obstacles des hommes & de la Nature; se pouuant consoler, que quoy qu'il arriuaist, sa gloire demeureroit entiere; non seulement parce qu'elle ne dependoit pas du hazard, contre lequel il s'estoit muni autant qu'il se pouuoit humainement; mais de plus, d'autant

que ses vertus l'auoient esleuée au dessus des atteintes de la mauuaise fortune.

Sur ces penfers, le mesme iour que les retranschemens furent acheuez, il alla reconnoistre la Place, & y mena les Mareschaux de Gassion & de Rantzau. Apres l'auoir fort considerée, il resolut qu'on y feroit deux attaques : l'une au dernier bastion, l'autre à l'ouillage à cornes le plus proche de ce bastion. Il donna la premiere à son Armée, laquelle il renforça de deux bataillons, qu'il prenoit tour à tour dans les brigades des deux Mareschaux. Il laissa la plus aisée à ces brigades, qui se deuoient releuer. On attaqua le bastion par la face qui regarde la mer, & l'ouillage à cornes par le costé qui est exposé au bastion. Dès ce soir les deux tranchées furent ouuertes. On fit une grande redoute au commencement de chacune, & entre ces deux redoutes on planta une batterie de quinze canons. Cela s'executa sans desordre, les assiegez n'ayant point troublé nostre travail ; soit qu'il ne les pressast pas encore, soit qu'ils creussent plus necessaire de s'occuper en haste, à mettre en estat quelques nouueaux dehors qu'ils auoient commencez, & à les enuironner de palissades,

L'attaque des Mareschaux fut le premier lieu où l'on combattit. Il y auoit entre ces palissades & nos tranchées, une Dune assez haute, que les Ennemis occupoient, & d'où il les falloit chasser pour auancer nostre travail. Noirmonstier se trouuant de iour, avec les dix Compagnies des Gardes Françoises de la brigade de Rantzau, receut ordre de se rendre maistre de la Dune. Aussi-tost ayant détaché une troupe de soldats choisis sous la charge de Saujon, de Chailly, & de Roussille, soustenus par le reste du Corps que Courcelles commandoit, & par

quelque Caualerie, il fit donner determinément. Les soldats estoient hardis, les Officiers sages; & comme il arriue aux premieres actions des sieges, chacun auoit enuie de se signaler. Ainsi l'attaque fut entreprise avec tant de vigueur & d'ordre, que les Ennemis estonnez de cette furie, ployerent sans resistance, ne pouuant dans leur confusion reconnoistre nostre nombre; & abandonnant leur poste, sans auoir sceu se preualoir des auantages que la Lune qui luisoit, & le sable blanc de la Dune, par où nous venions à descouuert, leur pouuoient donner. Ils ne nous laisserent toutefois gueres en repos. Soudain qu'ils se furent reconnus, le dépit d'auoir si tost lâché le pied, les ramena à la charge. Ils y vinrent trois fois pendant la nuit, avec de l'infanterie & de la Caualerie, trois fois nos gens détachez & nostre caualerie les repousserent. Cependant Noirmontier, quoy qu'il se trouuast par tout où la necessité du commandement & du peril l'appelloient, auoit fait remüer la terre avec vne telle diligence, que mal-gré ces attaques, on auoit acheué auant le iour, vn logement sur la Dune que l'on venoit de gagner: & l'on l'auoit attaché par vne ligne de retraite de cent cinquante pas, avec le travail de la tranchée. L'ouurage neantmoins n'estoit pas encore en son entiere perfection, les faffines ayant manqué, lors que vers les six heures du matin les Dunkerquois se resolurent de nous chasser de ce logement, & pour le reprendre sortirent en grand nombre de leur contr'escarpe. Noirmontier courut aussi-tost à la teste du travail, avec Courcelles, & les autres Chefs, afin d'asseurer le combat par sa presence & par sa conduite. D'abord les Ennemis ietterent quantité de grenades, dont les esclats nous incommodoient d'autant plus, qu'aucun ne de-

meuroit sans effet entre la presse de nos soldats. Ils auoient esperé que ces esclats nous pourroient mettre en desordre, & qu'apres ils nous pousseroient plus facilement. Mais comme ils virent que les Officiers fermes, & accoustumez à la discipline, succedoient sans trouble les vns aux autres, quand quelqu'un estoit blessé, & qu'il entroit de nouveaux soldats en la place de ceux qui tomboient, alors desesperez du peu d'effet de leurs grenades, ils vinrent aux mains avec nous. Cette rencontre, qui dura trois heures, fut sanglante; la fureur s'augmentant par le genre du combat: La fortune mesme demeura long-temps douteuse, les François ne voulans point abandonner leur victoire; & les Espagnols employant toutes leurs forces pour la regagner. Enfin ceux-cy cederent, & quoy qu'en ce mesme iour ils fissent trois autres attaques avec la mesme opiniastreté, ils furent tousiours repoussez, & le logement de Noirmontier rendu auant la nuit capable de tenir plus de trois cens hommes. Nous perdismes en ces diuers combats quantité de gens; nous y eusmes dix Sergens tuez, Porcheux Capitaine aux Gardes, & Montdebise Lieutenant, & deux autres Officiers y furent blesez. La perte des Ennemis ne fut pas moindre. Il y mourut de leur part vn volontaire de la maison de Croüy, & de la nostre, Barrouliere Enseigne aux Gardes. Saujon, Chailly, Rouffille, Loignac, Genlis, Campagnolle & du Vouldi, Officiers de ce Regiment s'y signalerent, Courcelles principalement, qui apres Noirmontier pouuoit s'attribuer la meilleure partie de la gloire de cette action.

D'autre costé, à la principale attaque, où Aubeterre auoit esté blessé d'un coup de mousquet, les

approches alloient bien plus viste. Chastillon en peu de temps auoit auancé le trauail de telle sorte, qu'il ne restoit pas beaucoup de terrain à gagner pour estre à la contr'escarpe; toutes choses succedoient heureusement. La diligence de l'ouurage respondoit à l'esperance du Prince.

On eut aduis cependant, que les Armées ennemies sortoient de Nieuport, à dessein de nous combattre; & que desia les premiers escadrons de leur auant-garde auoient paru entre Furnes & Dunquerque. Ce qui auoit donné cours à cette nouuelle, c'estoient les bruits auantageux que les Espagnols semoient, afin d'affermir l'esprit des Peuples, d'un grand secours qu'ils preparoient, & de l'assurance de forcer bien-tost nos Lignes. Le vulgaire ayant premierement crû ces bruits, les auoit faits en suite plus grands, selon la coustume, & cette Caualerie qui paroissoit, sembloit en quelque sorte les confirmer. Le Prince estant aduertie que les forces de Flandres s'assembloient à Nieuport, & voulant s'esclaircir avec certitude de la rumeur tumultuaire de leur marche, pour se preparer à tout, enuoya aux nouuelles, & fit tenir à la Ferté-Sene-terre l'ordre de s'approcher avec son Camp volant. Le iour suiuant, nos Batteurs d'estrade rapporterent, que la Caualerie qui auoit alarmé les Païsans & les Espions, n'estoit autre chose qu'un grand party sorty de Nieuport; que ce party auoit donné sur nos fourrageurs, & qu'en ayant pris quelques-vns, il s'estoit retiré en diligence.

Or quoy que le bruit du secours se fust espandu parmy nos troupes, il n'y auoit neantmoins apporté aucun trouble. On n'y auoit rien changé à la garde du Camp, tousiours disposée de la mesme sorte que si on eust eu en presence les Armées des

ennemis : On n'auoit point discontinué le trauail des tranchées, & a l'attaque du bastion, Arnould & Marfin s'estoient auancez quasi au pied de la contr'escarpe, mais avec peine & peril, les difficultez croissant à mesure qu'on s'approchoit des defences. La Moussaye venant à son tour, entreprit de s'y loger. Il estoit entré en garde avec le bataillon Suisse de Molondin, & ce bataillon estoit vn des vieux Corps, & des plus aguerris des troupes auxiliaires. Nos dernieres guerres auoient accoustumé les Suisses au seruice des sieges. Premièrement nos failleries, & en suite leur propre honte leur ayant fait mépriser les perils, les auoient enfin portez à vne émulation de la hardiesse Françoisé; contre la coustume de leurs Peres, qui tiroient la solde de nos Rois seulement pour la garde du canon, & qui demeuroient spectateurs oisifs de nostre vaillance; si ce n'estoit peut-estre aux iours de bataille, où n'estant point accoustumez à combattre, ils faisoient mal le plus souuent. Leur despense estoit grande, leur seruice mediocre; les moindres manquemens d'argent, ou de viures, les mutinoient. Ces defauts auoient, comme j'ay dit, esté changez en mieux, & les Suisses estoient deuenus jaloux d'honneur, & capables de discipline. Ceux que la Moussaye détacha, gagnerent vigoureusement la pallissade, à l'endroit par où il les fit donner. On y apporta aussi-tost des bariques, & desia on auoit commencé à s'y couvrir, lors que les assiegez qui iusques-là auoient peu tiré, peut-estre pour nous asséurer, & puis nous surprendre, se ietterent tout à coup hors de leurs retranchemens, & descendirent sur nos Trauailleurs avec tant de feu, que l'espouuente se mit entr'eux, & qu'ils s'abandonnerent

honteusement à la fuite. La Mouffaye ne les pouvant arrester, tant leur frayeur parut grande, fit ferme avec quelques Officiers. Cauderoque son Aide de Camp, fut blessé en cét endroit; & sans doute les Ennemis alloient accabler ce petit nombre, quand le Capitaine Fiffer, afin de détourner vn tel mal-heur, & de reparer la lascheté des fuyards, se leua courageusement de la tranchée, & courut au combat avec cent hommes qui le suivirent. Les Ennemis cederent à la charge desesperée qu'il leur fit, & ne tournerent teste qu'après avoir regagné leurs pallissades. Ce fut-là que l'on combattit périlleusement: les assiegez tirans avec furie derriere les gros pieux qui les cachoient, & nos Suisses qui se trouuoient entierement exposez par la fuite des Trauailleurs, attaquans avec desauantage. Desia Fiffer auoit receu deux coups mortels: les plus hardis des siens ne le voulant point quitter, & preferant la mort à l'ignominie, estoient tombez près de luy. Le tumulte, la nuit, le bruit des armes, les plaintes des blesez, le cry des combatans, faisoient vne hideuse confusion de toutes choses, quand les nouuelles de ce grand trouble furent rapportées au Prince. Il se rendit aussi-tost au milieu de ce danger, il y remit l'ordre par sa presence; on fit reuenir les gens au trauail, & la Mouffaye reestablit & auança encore le trauail qu'il auoit courageusement defendu. Fiffer suruescut quelques iours à la gloire de ce seruice; la mort luy en osta la recompense, que les louanges de la posterité luy rendront. En ce mesme temps, du costé des Marechaux le tumulte n'estoit pas moins grand, ny la meslée moins furieuse. Roanette ayant auancé la tranchée, & Clanleu en suite occupé la place d'vne fortification

que les Affiegez commençoient proche de leur contr'escarpe. Mioffans entrant en garde apres eux, auoit fait donner à deux palissades, dont l'une regardoit la mer, l'autre couuroit la Corne, où nous conduisions nos trauaux. Le Regiment de Nauarre auoit attaqué la premiere, celuy de Picardie l'autre. Les Espagnols ont vne coustume, quand ils defendent les Places, qu'apres que leur garnison est distribuée aux lieux qu'on attaque, ils ne la changent plus pendant le siege. Quand les Affiegeans ont pris vn dehors, les troupes qui l'ont disputé se remettent à la garde du retranchement le plus proche. Les Vualons du Colonel Valtensius auoient esté opposez dès le commencement du siege, à l'attaque des Mareschaux; & depuis l'ouuerture de la tranchée, se rrouuant toujours aux mains avec nous, defendoient leurs dehors avec valeur & constance. Cette fois lassés des veilles & de la fatigue, ils marcherent foiblement, & nous abandonnerent ces palissades presque sans les contester. Nous en estions les maistres il y auoit quelques heures, nous y auions mesme acheué nos logemens, lors que Lede amenant deux Compagnies d'Espagnols naturels, qu'il estoit allé prendre au Fort de Leon, & r'animent les Vualons par ce secours & par sa presence, fit vne sortie à leur teste, inutile à la verité pour la decision des choses, mais assez heureuse à son commencement. Il regagna impetueusement la palissade qui menoit à la contr'escarpe de la Corne, il rompit le trauail qu'on y auoit fait, & renuersa tout ce qui s'opposa à luy. Graue, Blancafort, & Poix, Officiers du Regiment de Picardie, furent blesez en soustenant cét assaut. Breautré y fut tué. La mort de ce dernier augmenta les fune-

tes exemples du mal-heur de ses Ancestres , dont nos dernieres Histoires sont pleines , & confirma l'opinion commune , que le destin des guerres de Flandres est fatal à ceux de cette Maison. La Vieuille , Mestre de Camp du Regiment de Picardie , aydoit à Miossans , sous lequel il estoit entré en garde. Comme il apperceut que les soldats laschoient le pied , & que les commandemens des Officiers n'estoient point escoutez , ne pouuant souffrir que tant qu'il viuroit , son Regiment receust vn affront , il courut avec quelques-vns des siens où l'on combattoit , & se iettant au trauers des ennemis , arresta leur victoire par sa hardiesse. Ses soldats aussi-tost pressez par son peril & par son exemple , retournerent à la charge avec tant de furie , qu'ils renuerferent les Espagnols , & qu'ils regagnerent leur logement , que Miossans fit parfaire , sans qu'il osast plus paroistre personne pour l'empescher.

Tel estoit l'estat des choses aux attaques de la Place. Bek arriua cependant à Nieuport , & ioignit aux autres Armées , trois mille hommes de pied , & vingt-cinq Cornettes de Caualerie. Il trouua les affaires de son Party fort mal disposées , & qu'il n'y auoit aucune apparence qu'on pust secourir Dunkerque. Leurs espions , & ceux de nos soldats qu'ils auoient faits prisonniers , les auoient enfin instruits de la bonté de nos Lignes : & ils en iugeoient l'ouurage si acheué , qu'ils n'eussent pû , sans vne temerité aueugle , entreprendre de les forcer. Ils connoissoient le Prince qui les defendoit , accoustumé aux victoires , prudent dans le peril , & duquel la felicité alloit de pair avec la sagesse. Ils sçauoient qu'il conduisoit l'élite de nos gens de guerre , & entr'autres ces bandes qui auoient tou-

jours combattu & triomphé sous luy, & dont la dernière Campagne estoit glorieuse par la défaite des Bauarois, qu'on tenoit les mieux disciplinez de l'Europe. Ainsi, quoy que leurs Armées montassent à douze mille hommes, ce nombre n'estoit pas assez grand pour faire réussir cette entreprise, où la multitude seule pouuoit accabler vostre valeur; & ce qui est de grand poids dans les choses de la guerre, la reputation du Prince imprimoit vne si violente terreur à leurs soldats, qu'ils eussent desespéré de le vaincre, s'il auoit fallu le battre à la campagne, bien loin de songer à le forcer derriere de fermes retranchemens.

Au reste, leur negociation d'Angleterre n'auoit pas heureusement réussi. Ils n'auoient obtenu du Parlement que quelque foible secours, & le credit de leurs Partisans, aussi bien que l'adresse & les sollicitations de l'Ambassadeur Catholique, s'estoient trouuées inutiles. Ce n'est pas que les Anglois, par des raisons d'Estat, & par la haine que leur Nation a de tout temps pour la nostre, ne nous vissent avec douleur maistres de Dunkerque, & ils eussent pû nous trauerser en cette conquête; l'Estat Monarchique estant pour lors quasi destruit en leur Patrie, leur reuolte florissante, & le party du Roy presque ruiné par sa prison. Cela en apparence les deuoit pousser à nous nuire, & sur cela aussi les Espagnols les en auoient sollicité. Mais de plus pressantes considerations les arrestoient; & par les maximes d'une bonne Politique, l'incertitude de s'accommoder avec l'Armée Escossoise, qui tenoit leur Roy, & la crainte que ses fidelles sujets ne se souleuassent, si elle se declaroit en sa faueur, les obligeoient en vne si grande decision d'affaires, de conseruer leurs hommes & leur argent.

Et comme aux changemens des Estats, tous les obstacles sont perilleux, dans les premiers fondemens de la Republique qu'ils desseignoient d'établir, ils ne vouloient nous donner aucune occasion de rupture; & selon la neutralité qu'il estoit nécessaire qu'ils affectassent en cette conjoncture delicate, ils ne permettoient rien aux Espagnols, dont nous n'eussions la mesme licence.

Mais ce qui rompoit entièrement les desseins des Espagnols, estoit que les Hollandois attendant la Paix generale, dont les apparences sembloient specieuses, se preparent encore à quelque expedition, & ne vouloient pas si tost abandonner la cause publique, ni leurs Alliez. On asseuroit mesme qu'ils alloient marcher en diligence vers Liere ou vers Malines, & l'on discouroit desja de la prise d'une de ces Places. Or quoy que le peril ne fust pas si grand, & que les Hollandois ne se hastassent que lentement, il est certain toutesfois qu'ils eussent formé vn siege, si contre leur attente ils eussent trouué vne Place despourueë. Ainsi les Espagnols estoient autant obligez de s'opposer à leurs desseins qu'ils auoient esté au commencement de leur guerre, & se trouuoient non seulement priuez du secours de leurs garnisons, qu'ils tenoient à la frontiere des Estats, mais de plus il falloit qu'ils y enuoyassent de leurs troupes.

Pour ce sujet ces Generaux, au moment qu'ils ne faisoient que de s'assembler à Nieupoort, se trouverent obligez de se separer; & par ce moyen toutes leurs entreprises demeurerent sans effet. Estans seuls ils n'estoient pas assez forts pour songer à reparer la perte de Dunkerque par quelque autre conqueste considerable, & ils n'osoient aussi se tenir dauantage ensemble, de crainte d'une

nouvelle perte du costé des Hollandois.

En ces extremitez , comme cette Nation ayme le faste des apparences , & donne tout à la renommée , ils resolurent qu'auant que de se quitter , ils marcheroient vers Dunkerque , pour faire croire qu'ils la vouloient secourir , & qu'ils tomberoient apres tout d'un coup sur Furnes , ne desesperant pas de pouuoir la regagner avec la mesme promptitude que le Prince l'auoit prise ; & pensant par vne telle conqueste , non seulement satisfaire en quelque chose à l'expectation de leurs Peuples , mais encore nous incommoder , en nous ostant les fourrages. Sur cette resolution , vn iour apres l'arriuée de Bek , ils firent la reueuë de toutes leurs troupes ; & partant de Nieuport , vinrent camper au village d'Adinkerque , & autour de l'Abbaye des Dunes. Ces lieux sont entre Furnes & la mer , & se trouuent sur le chemin que les Ennemis auoient à tenir pour marcher à nous. On creut aussi-tost qu'ils pourroient attaquer nos Lignes , en faisant eux-mesmes courir le bruit , afin de dissimuler leur dessein , & de tesmoigner que veritablement ils nous vouloient combattre. Pendant que leurs soldats s'y preparent , & que dans la crainte d'un si furieux assaut , la plus grande partie cache sa tristesse sous l'affectation d'une fausse ioye , ils enuoyerent reconnoistre Furnes. Par hazard ceux qui y allerent , soit qu'ils ne pussent faire le tour de la Place , soit qu'ils se contentassent de la visiter par où ils auoient creu qu'on la pourroit attaquer plus facilement , n'en regarderent que les endroits qu'on auoit pris le plus de soin de fortifier. Apres auoir bien considéré ces defences , estant surpris de les voir si bonnes , ils rapporterent que non seulement Furnes ne se pouoit prendre

prendre d'assaut, mais que quand bien on l'assiégeroit regulierement, ils la trouuoient en tel estat, qu'ils ne voudroient pas respondre de l'euene-ment du siege. Sur ces nouuelles, ils perdirent tout espoir de rien executer de considerable; & Bek sans s'arrester dauantage, marcha avec sept Regimens d'Infanterie, & trois de Caualerie, vers le Demer & la Nethe; pour s'opposer aux Hollandois. Les autres retournerent camper proche de Nieuport & de Dixmuyde; reduits desormais à se contenter de sauuer ces deux Places, apres la perte de Dunkerque. Ainsi tous ces grands preparatifs, & tant de vaines ostentations, furent dissipées. Le Prince qui sur la creance generale de leur attaque, estoit sorty de ses retranchemens avec quelque Caualerie, à dessein de les observer, auant qu'ils vinssent aux Lignes, n'ayant trouué que les vestiges de leurs logemens abandonnez; retourna au Camp, & renuoya aussi-tost sur le bord du Lis la Ferté-Seneterre, qui s'estoit approché iusques à Bergues, pour se trouuer au combat.

Pendant que les choses se passent ainsi, les assiégez poussez par leur valeur, conduits par vn excellent Capitaine, & esperant d'estre secourus, ioignoient par tout les actions de courage aux stratagemes de l'art militaire, n'obmettant rien de ce qui pouuoit seruir à leur defense. Ils se trouuoient incessamment, ou au combat, ou au travail. Ils disputoient avec opiniastrété les retranchemens que nous attaquions. Quand nous les auions emportez, ils en esleuoient incontinent d'autres; opposant tousiours de nouveaux obstacles à nos armes, & arrestant nostre victoire à chaque pas qu'elle faisoit. Ils resistoient aux

50 HISTOIRE DV SIEGE
veilles, aux fatigues, aux blessures. De nostre costé, vne defense resoluë donnant du dépit & de la honte à nos soldats, & l'émulation & l'ambition de nos Officiers les pressant de courir à l'ennuy à l'estime, & à la fortune, les François au lieu d'estre rebutez, s'animoient par la difficulté & par le danger. Le Prince mesme tenoit à honneur que ce siege fust signalé par quantité d'actions fameuses; & sçachant combien il luy seroit glorieux de subjuguier avec peu de gens, & en peu de iours, vne Place capable d'arrester long-temps de grandes Armées, employoit la derniere vigueur à l'attaquer, & s'efforçoit autant qu'il pouuoit d'en hastier la prise. Ainsi le peril & la fureur croissoient par tout également. Je serois trop long, si ie voulois raconter en détail les exploits de chaque particulier, n'ayant aucun dessein que de suiure brièvement le fil d'une narration fidele. Je ne veux pourtant pas desrober le lustre aux actions heroïques qui sont venue's à ma connoissance, devant au contraire les placer le plus avantageusement qu'il me sera possible dans l'estime des honnestes gens, où maintenant, par l'injustice du siecle, la vertu trouue pour l'ordinaire toute sa recompense.

Après que la Mouffaye & Mioffans furent sortis de garde, Chabot qui succeda au premier à l'attaque du Bastion avec le Regiment de Persan, & trois cens Polonois, gagna le haut de la contr'escarpe. L'escarmouche fut fort rude; Molancre, Capitaine de Persan, tomba sur la place; Malortie & du Fays ses compagnons, & cinq Lieutenans, en retournerent blesez; l'ouvrage mesme demeura long-temps abandonné, les trauailleurs ayant pris espouuante. Enfin le Prince assura la victoire par

sa presence, & fit acheuer le logement. Les assiegez creuserent aussi-tost vne trauerse sur la main droite, qui nous auroit fait beaucoup de peine, si Castelnau relevant Chabot, nel'eust soudain emportée.

D'autre costé, à l'attaque de l'ouurage à Corne, Sirot suiuy du Regiment d'Orleans, de celuy de Noirmonstier, & de trois cens Polonnois, gagna deux trauerfes, d'où il chassa les ennemis. On remporta entre les morts, Bize Major du Regiment d'Orleans, & trois Lieutenans blesez. Or comme la Place estoit plus foible par cet endroit, & que les assiegez y remuoient aussi la terre avec plus d'assiduité, ils se retrancherent en diligence derriere trois redans, qu'ils enuironnerent de palissades. Mais Roanette venant à son tour, y poussa trois sappes, & auançant beaucoup vn trauail si difficile, osta aux Assiegez les moyens de s'y affermir d'auantage.

La nuit du premier Octobre, Noirmonstier & Laual entrerent aux deux tranchées, & resolurent ensemble, à quelque prix que ce fust, de se rendre maistres de la contr'escarpe, que tous nos assauts n'auoient pû iusqu'alors entierement emporter. Laual commandoit en cette occasion les Regimens d'Anguien & de Conty, avec vne troupe de Polonnois. Il sépara à droit & à gauche, les Officiers & les soldats qu'il vouloit qui commençassent l'attaque; & prenant le milieu avec ceux qu'il choisit pour combattre avec luy, fit donner l'espée à la main par trois endroits. Tout fut renuersé d'abord au lieu où il combattit, & la contr'escarpe du bastion gagnée. Mais lors qu'il commençoit à s'y couvrir, trauaillant luy-mesme parmy les soldats, comme il posoit vne barique,

il fut porté par terre d'un coup de mousquet qu'il receut à la teste , & mourut quelques iours apres de cette blessure , qu'on auoit au commencement iugée fauorable. La douleur de sa perte fut commune à toute l'Armée. Le Prince en particulier en tesmoigna vn sensible desplaisir. C'estoit vn ieune homme d'illustre naissance , ambitieux d'honneur , & capable de porter bien loin ses esperances , si la mort qui le prit dans la plus belle fleur de sa vie , luy eust laissé le temps d'adiouster l'experience à la valeur. Il estoit au reste fort bien fait de sa personne , & tesmoignoit dans sa conuersation vne bonté & vne franchise naturelle , qui faisoient souhaiter son amitié , & qui le rendoient agreable à tous ceux qui le pratiquoient. Aussi-tost qu'il fut blessé , on l'emporta dans sa tente , où le Prince le vint visiter ; & peut-estre que son accident eust mis du desordre parmi les troupes , si Clermont-Vertillac , Marechal de Bataille , qui s'estoit trouué à ce combat , ne les eust raffermies. Cét Officier continua le trauail , acheua le logement , & vers le Midy du iour suiuant , commença à descendre dans le fossé.

Cependant Noirmonstier , qui menoit le bataillon des Gardes de la brigade de Rantzau , ayant , au mesme moment que Lual attaquoit , donné à trois endroits , avec Courcelles & Dennemarie , poussa les Ennemis à coups d'espée , & du haut du glacis qu'il gagna , fit ietter tant de grenades , & faire vn si grand feu de mousqueterie , qu'il les contraignit de quitter la contr'escarpe de la Corne. Dennemarie & du Vouldy , Lieutenans aux Gardes , y furent blesséz. Deux Sergens tuez , avec quatre-vingts soldats qui y

moururent, ou qui demeurerent hors d'estat de servir. Toute la nuit Noirmonstier, sans perdre de temps, estendit vn logement de six vingts pas, le long de la pallissade, avec vn retour qui le flanquoit, & qui voyoit encore par le reuers le chemin couuert. Dès la pointe du iour, il sappa pour descendre dans le fossé, & sur le midy il dressa vne batterie de trois canons, qui fut iugée necessaire pour démonter deux pieces qui tiroient incessamment de la Corne.

Ce iour pensa estre funeste à l'Empire des François, & oster à la maison d'Austriche le plus glorieux & le plus formidable de ses Ennemis. Le Prince, selon sa coustume, estoit allé visiter les nouveaux ouurages, afin de les mettre en leur perfection. Là pendant qu'il donne ses ordres, Richard Ingenieur & Capitaine au Regiment d'Orleans, fut tué proche de luy. Comme si ce premier hazard eust esté vn auertissement pour vn plus grand, en retournant en son quartier sur les cinq heures du soir, & repassant dans les tranchées, vne volée de canon emporta la teste à vn valet de pied qui le suiuoit, & dont il le trouua si proche, qu'il fut couuert de sang, & que les esclats du crane le blefferent au col & au visage en cinq ou six endroits. Dans cét extrême peril, il demeura avec vn air serain & tranquille; & par la constance inelbranlable qui parut en luy, dissipa la frayeur des siens, espouuentez du danger qu'ils luy voyoient courir. Ainsi cét accident ne seruit qu'à confirmer l'opinion que tout le monde auoit conceüe, que sa teste estoit chere au Ciel, & que les Destins reseruoient vne si illustre vie pour executer de fort grandes choses. D'Anuille & Montausier s'estant trouuez alors près du Prince,

eurent part à l'honneur de ce danger. Quelques-uns ont escrit, que ces deux auoient esté terrassez par les ais qui soustenoient la tranchée, que le boulet auoit abatus sur eux, persuadez sans doute des premiers bruits, qui augmentent ou diminuent la verité, selon la passion ou l'ignorance de ceux qui les sement : mais les resmoignages que nous auons eus d'eux-mesmes, destruisent cette fausseté.

La nuit suiuite Palliau avec les Regimens de Mazarin & de Vatteuille, poussant le dernier travail de Clermont, s'élargit des deux costez dans le chemin couuert, & osta aux assiegez les trauerses qu'ils auoient coupées à droit & à gauche. En cette occasion, Ieanfac Aide de Camp, eut le bras cassé d'une mousquetade.

A l'autre attaque, Quincé commandant les Gardes Suisses de la brigade de Gassion, & les Vvalons de Bournouille, passa le fossé, bien moins profond & moins large que deuant le bastion, & attachant le Mineur à la Corne, l'y mit heureusement à couuert.

Cependant Picolomini & Caracene, arrestez inutilement à Nieuport, & pressez sans cesse de la douleur de voir perir Dunkerque à leurs yeux, pour ne rien obmettre, se resolurent, nonobstant le vent qui estoit tousiours contraire de tenter le chemin de la mer, & de tascher par le moyen des petits vaisseaux qu'ils auoient preparez, & par la connoissance parfaite que leurs matelots auoient de la coste, de faire entrer quelque secours dans la Place. Si ce dessein eust reüssi, ils esperoient que le mauuais temps qui continuoit, & les incommoditez du campement, pourroient nous obliger à leuer le siege; ou du moins que

ruinant nos troupes, la prise d'une Ville nous cousteroit une armée. Pour cet effet ils prirent à Nieuport trente belandes, qu'ils remplirent de leurs plus hauts Chefs & de leurs meilleurs soldats, & qu'ils mirent en mer sous la conduite de leurs plus experimentez Pilotes. Cette flotte partit pendant la tourmente, chacun estant resolu à surmonter toutes les difficultez, par la pensée de la gloire, par le desir de la recompense, & par le reste des choses qui poussent d'ordinaire les hommes à mespriser le peril. Le succez pourtant ne respondit pas à tant de promesses inutiles, & la ioye des Dunkerquois, qui du haut de leurs murailles regardoient venir ces belandes, se changea bien-tost en tristesse. Aussi-tost que les Espagnols se virent decouverts par les Hollandois, & que leurs Matelots eurent reconnu que Tromp faisoit appareiller pour venir à eux, tout d'un coup, soit que la crainte les saisissant leur ostast le iugement, soit, comme ils ont dit depuis, qu'ils ne peussent resister au vent & à la mer, ils s'abandonnerent à la fuite; & sans faire le moindre effort pour trajecter, ils se sauverent à Nieuport, iusques où Andonuille, qui s'estoit avancé avec nos fregates pour les combattre le premier; leur donna la chasse.

Les gens entendus à la marine demeuroient d'accord, que parmy la perte des belandes qu'on eust prises, ou coulées à fonds, s'ils eussent hazar-dé le passage, quelques-vnes eussent pû eschapper & se jeter dans la Place, mais elles y fussent entrées inutilement. Car elle estoit alors tellement pressée, qu'il n'y auoit qu'un fort grand secours qui pût la garantir. La mine qu'on auoit creusée toute la nuit & tout le matin sous l'ouvrage

à Cornes, se trouuoit profonde de quinze pieds, & l'on ne doutoit point que l'effet n'en deust estre grand, en vn terrain assez propre. Par consequent la Corne ne pouuoit plus gueres tenir, & apres la perte de cette fortification, les Dunkerquois couuerts seulement des murs de leur Vieille-ville, incapables de longue defense, alloient estre contrains de se rendre.

En cela la Fortune seconda l'opinion publique, & reduisit bien-tost les assiegez à l'extremité. Sur les deux heures apres midy on donna le feu à la mine. Soudain la violence de la poudre enleua la terre & la muraille, qui se trouuerent aux enuirons du fourneau, & laissa vne grande ouuerture à vn des costez de la Corne. Quelques soldats paresseux, surpris par cette fureur, furent poussez en l'air, & retomberent à demy demembrez, accablez de pierres, & enuolopez de la poussiere & de la fumée. Clanleu fit aussi-tost marcher à la breche les Suisses de Molondin, qui l'ayant trouuée sans defense, y commencerent vn logement. Ils auoient desia posé près de quarante barriques, quand les assiegez sortans de derriere deux trauerses, où ils s'estoient retirez pour laisser passer l'effet de la mine, voyant qu'il n'y auoit plus à craindre que les ordinaires risques de la guerre, vinrent à eux la teste baissée; & quelque resistance qu'ils pussent faire, les chasserent d'abord de ce haut de la Corne, où ils s'alloient retrancher. Les Suisses pleins d'indignation, reprirent la charge, & la continuèrent long-temps avec vne fortune douteuse. Le combat s'attacha à coups de main, cruel & opiniastre, les nostres estant accoustumez à vaincre, & les Dunkerquois voyans qu'il falloit perir, s'ils perdoient ce retranche-

ment. Cependant la fumée du grand feu qu'on faisoit des tranchées & de la Ville, & l'horrible tumulte qui s'esleuoit dans la meslée, ayant dérobbé le iour, & osté la connoissance aux combatans; tout d'un coup les deux partis, qui dans vne mesme confusion croyoient chacun que leur ennemy eust de l'aduantage, se retirerent de chaque costé, & laisserent au milieu d'eux le logement abandonné. Ce grand desordre dura bien deux heures. Le calme estant enfin reuenue, les nostres commencerent les premiers à se reconnoistre. Clanleu alors les remena à la breche, où, pour agir avec plus de seureté, & faire executer ses ordres sans trouble, il voulut qu'ils regagnassent la hauteur du logement barrique à barrique, & qu'ils travaillassent pied à pied. Il employa à cela le reste de la journée, sans que les Ennemis le pussent plus esbranler, & laissa à Mioissans qui le releuoit, le logement presque en sa perfection. En cette occasion nous perdîmes un Capitaine, deux Lieutenans y furent blesez, & cinquante Soldats y demurerent morts ou hors de service. La perte des assiegez égala la nostre.

Il ne faut pas obmettre la mort de Semur, dont l'accident est d'autant plus digne de pitié, que sa generosité luy fut funeste, & qu'il perdit la vie pour vouloir la conseruer à un autre. Belloy & luy faisoient leur charge de Sergent de bataille, & soustenoient la pique à la main la fureur de la sortie des Ennemis. Il y auoit entre ces deux de l'estime, il y auoit de l'émulation. Aucun deux ne vouloit ny quitter le peril le premier, ny y laisser son compagnon: L'honneur & le courage les y arrestoient. En cette honorable contestation, Belloy fut renuersé d'un coup de pierre. Semur

fans songer à sa conseruation , estant couru pour le releuer , pendant qu'il s'occupe en ce deuoir , il reçoit vne mousquetade dans la cuisse , dont il mourut quelque temps apres. Belloy reuint du combat , & se trouua dès le iour suiuant en estat de rendre seruice.

Au mesme temps que l'on combattoit ainsi à cette attaque , Arnauld qui estoit entré en garde dans nos trauaux du bastion , accompagné du Regiment de Picardie , de trois cens Anglois , & de deux cens Polonnois , emportoit les trauerfes que les assiegez auoient restablies dans le chemin couuert de la contr'escarpe.

Je crains que ie ne sois ennuyeux , si ie continuë à remarquer la furie de ces attaques , décrite desia assez de fois. Je ne me ferois pas mesmes si fort attaché à en donner souuent le destail , si ie n'y auois esté obligé par la grandeur de chacune , qui bien que presque semblables , ne laissent pas d'estre toutes dignes du tesmoignage de l'Histoire. Et puis i'ay creu que ie ne pouuois les obmettre sans faire tort à la valeur des François , & à celle des assiegez ; estant certain qu'il ne s'en est pas fait , où l'on n'ait combattu de près , & où les braues hommes ne se soient infiniment signalez. Mais ce qui m'a le plus obligé à escrire exactement iusqu'aux moindres choses , c'est que Dunkerque ayant esté prise en treize iours depuis l'ouuerture de la tranchée , & le principal lustre de cette conquête se rencontrant dans la difficulté du siege , & dans la briefueté du temps ; il falloit que le Lecteur remarquast facilement , qu'il ne s'estoit presque point passé de moment sans combattre , que le Gouverneur de Dunkerque n'auoit pas perdu vn

pied de terre sans s'y retrancher ; & ce qui donne de l'estonnement aux plus entendus en cette sorte d'ouvrages , c'est que les trauaux qu'on nous opposoit , estoient conduits avec tant d'artifice & de iugement , qu'apres qu'on les auoit emportez , on estoit contraint de s'y couvrir , d'autant qu'on y demeueroit exposé aux batteries de la Place ; au lieu qu'aux autres sieges , ou bien l'on est à couuert derriere les retranchemens que l'on gagne , ou pour le moins il y a peu de chose qu'il y faille r'acommoder.

Arnauld se trouuant au milieu du peril pour haster l'ouvrage , & ne se contentant pas d'auoir osté ces trauerses aux Ennemis , ioignit enfin par vne Ligne de communication les deux attaques au bord du fossé : il commença apres vne sappe, pour le percer ; il fit apporter des fascines pour ietter dedans, & l'emplir ; il mit vne piece de canon en batterie , à dessein de conseruer les tranchées , qui se traçant avec moins d'espace , à mesure qu'on approchoit de la Place , estoient aussi plus aisément enfilées de l'artillerie des defenses , & auoient besoin que l'on y tirast pour les ruiner.

Marfin le releua , avec le Regiment de Persan ; & vn bataillon d'Anglois , & continua toute la nuit à faire ietter des fascines , pour tascher de combler le fossé. Mais comme il se trouuoit extraordinairement large & profond , & que les Ennemis en incommodoient le trauail , on ne put encore faire passer le Mineur au bastion , & l'on fut obligé , pour faciliter la structure du Pont qui y menoit , de dresser vne nouvelle batterie.

Cette mesme nuit , Mirossans avec les Gardes

Françoises de la brigade de Gassion, acheua de se loger sur l'oufrage à Cornes, & poussa vne sappe à vn retranchement, que les Ennemis luy auoient desia opposé.

Quelques heures deuant le iour, Picolomini vint le long de la gréue iusques à nostre estacade, & donna l'alarme au quartier de Gassion. On luy auoit persuadé qu'il pourroit faire entrer du monde dans Dunkerque par cét endroit, & se retirer sans danger, pourueu que son dessein fust secret, & qu'il prist bien les auantages de la nuit, & du retour de la marée. Or quoy qu'il connust que cette entreprise ne saueroit pas la Place, il estoit neantmoins obligé de la tenter, à cause des auantages qu'il y rencontreroit pour soy, ou d'y auoir ietté du secours, ou du moins d'auoir esté le seul de tous les Generaux de Flandres qui eust osé venir iusqu'à nos retranchemens. Estant donc party de Nieuport, suiuy de cinq cens Maistres des meilleurs de son Armée, il auoit marché pendant la nuit avec vn tel ordre & vn si profond silence, & ses guides l'auoient mené si adroitement, qu'il auoit trompé la diligence de nos batteurs d'estrade, & qu'il s'estoit approché de l'estacade, sans auoir esté decouuert. Il eut alors quelque esperance qu'il pourroit faire passer ses gens. Mais nostre garde d'Infanterie qui veilloit soigneusement sous les armes, ayant fait vne furieuse descharge sur eux, il se vid obligé de se retirer.

Aussi-tost le Prince fut auerty de cette approche des Ennemis. Il monta au mesme temps à cheual, & sortant des Lignes avec deux Regimens de Caualerie, marcha en haste plus de deux lieues par le mesme chemin qu'ils tenoient en se

retirant : mais il luy fut impossible de les attraper , Picolomini s'estant sauué à toute bride , sur ce qu'il auoit iugé qu'il ne manqueroit pas d'estre suiuy , & qu'il ne pouuoit éuiter d'estre défait , s'il donnoit au Prince le moindre temps de le ioindre.

Cependant le Prince desormais assuré de la prise de Dunkerque , qui ne dépendoit plus que du temps , voyant qu'il luy en restoit assez , ou pour conquerir Dixmuyde , ou pour munir Courtray , pour tout le Quartier d'hyuer , s'il pouuoit obliger Lede à se rendre , sans allonger sa défense iusques aux dernières extremitez ; & voulant mesnager quelques iours pour rafraischir ses troupes , se resolut de ioindre la negociation aux armes ; & d'essayer d'auancer la fin du siege par le moyen d'une Conference. Pour cet effet il escriuit au Gouverneur de Dunkerque ; *Qu'ayant à traiter avec luy d'une affaire qui le regardoit , & qui luy estoit de grande importance , il eust bien désiré luy enuoyer une personne de condition pour luy expliquer ses intentions.* Vn Tambour porta cette lettre , & à la mesme heure Lede respondit ; *Qu'il tiendroit cette Conference à tres-grand honneur : mais qu'estant obligé de rendre compte de ses actions au Conseil d'Espagne , & aux Generaux des-Pais-Bas , il ne iugeoit pas qu'il luy fust possible avec bien-seance , de recevoir un homme de consideration dans sa place , sans en auoir eu la permission : Qu'il pouuoit bien à ce défaut en enuoyer un au Camp ; & que si son Altesse l'auoit agreable , on iroit le lendemain recevoir ses commandemens.* Au reste la lettre estoit fort respectueuse , & ne manquoit pas mesme de la politesse & des graces de nostre langue. Le Prince ayant agréé la condition , l'acinte

de Veère, General Major de l'Armée de Lamboy, sortit le iour suiuant de Dunkerque, & se rendit au Camp sur les dix heures du matin. Le Prince apres auoir receu ses ciuilitéz, entrant d'abord en matiere, luy dit : *Qu'ayant tousiours estimé la valeur, en quelque lieu qu'il l'eust rencontrée, il n'auoit aussi iamais negligé d'occasion de la fauoriser. Qu'il croyoit qu'on deuoit aimer la vertu chez les ennemis, & qu'il estoit honnesté aux victorieux de faire des graces aux vaincus, quand leurs actions les en rendoient dignes. Qu'ainsi le Gouverneur & les Officiers qui auoient defendu Dunkerque, meritoient & pouuoient attendre de luy toute sorte de bons traitemens, pourueu qu'ils ne s'ostassent pas à eux-mêmes les moyens de les recevoir. Qu'ils deuoient se contenter de l'auoir arresté iusqu'alors, deuant une Place qu'il auroit bien plustost soumise, si d'autres qu'eux l'eussent defendue. Qu'ils auoient acquis en ce siege toute la gloire qu'ils en auoient pû esperer; qu'ils auoient entierement satisfait à leur honneur; qu'il falloit à present qu'ils songeassent à leur seureté, & qu'ils capitulassent promptement, s'ils ne se vouloient entierement perdre. Qu'ils deuoient considerer que les Armées de Flandres n'ayant osé combattre, s'estoient separées; que les Fregates de Nieuport venoient de fuir; qu'il n'y auoit plus de secours à attendre du dehors, & que la plus vigoureuse defense qu'ils pûssent faire dorenuant, en l'estat où il les auoit reduits, ne retarderoit plus leur perte que de quelques iours. Qu'en cet estat, quoy qu'ils fussent hors d'esperoir de tout salut, il feroit pourtant cette grace à leur valeur, de les laisser sortir de Dunkerque avec honneur; mais que s'ils attendoient la derniere extremité, ils le contraindroient malgré luy d'user des rigueurs de la guerre, & de les destiner à une fascheuse prison.*

Veère parut fort surpris du discours du Prince, & s'excusant d'y rien répondre, sur ce qu'il n'auoit aucun pouuoir de traiter; & sur ce qu'il estoit seulement enuoyé pour entendre ses volonteés, reprit le chemin de Dunkerque, promettant d'en informer Lede, & de rapporter la réponse auant que le iour se passast.

Dans cette negociation il se rencontra deux conjonctures qui obligerent Veère à solliciter la reddition de la Place, & l'on esprouua cette fois qu'il ne faut iamais donner à negocier les affaires, qu'à ceux qui dans les choses qu'ils traitent, sont exempts de la crainte & de l'interest. Cét homme auoit esté autrefois nostre prisonnier, en la bataille où Lamboy fut défait par le Marechal de Guebriant, & s'estoit, à ce qu'on dit, sauué de nos mains avec assez de mauuaise foy. Cela luy faisoit apprehender d'y tomber de nouveau: de sorte qu'il auroit choisi tout autre party, plustost que de se résoudre à venir prisonnier en France. D'ailleurs, comme il se trouuoit dans Dunkerque, avec cinq Regimens & quelque artillerie de l'Armée de Lamboy, & qu'il iugeoit bien, s'il perdoit ses troupes & cet equipage, que le credit & la fortune de ce General, à laquelle la sienne estoit iointe, diminueroient; il ne pouuoit consentir à vne telle perte; ny sacrifier cet interest particulier à l'vtilité publique: & ainsi il retournoit à dessein de faire tous ses efforts pour obliger le Gouverneur à capituler.

Ces choses n'estoient pas cachées au Prince; & comme il auoit descouuert l'émotion de Veère, & qu'il en penetrait la cause, il se resolut de luy faire augmenter sa terreur, afin de le fortifier

d'autant plus dans la pensée d'amener Lede à capituler. Pour cét effet il choisit Pallüau , & sous couleur de faire accompagner Veëre , le renuoya avecque luy iusques où il deuoit rentrer dans la Ville. Pallüau a naturellement l'esprit adroit , & comme sa conuersation est enioüée & diuertissante , il gagne croyance auprès de ceux qu'il entretient , & persuade apres auoir pleu. Par le chemin ayant beaucoup entretenu Veëre de l'extremité de la Place , de la foiblesse de leur Party , de la clemence du Prince , de la fermeté de ses resolutions , & du malheur où le Gouverneur de Dunkerque se pouuoit precipiter ; lors qu'il vid qu'il s'esbranloit de plus en plus , tombant insensiblement sur le suiet des troupes de Lamboy , & sur les difficultez de sa prison ; & feignant de s'interesser par des principes d'honneur & de generosité dans ces infortunes qui le regardoient, il ménagea si adroitement sa conuersation , qu'il ne le quitta point, qu'il ne le iugeast entierement resolu à obtenir la reddition de la Place ; tant l'esprit humain s'emporte avec rapidité aux impressions que la peur luy donne ; & tant il est vray que la raison ne sert qu'à augmenter la creance du peril, lors qu'on est espouuenté.

¶ Estant entré dans la Place , il trouua Lede avec des lettres que les Generaux d'Espagne luy auoient fait passer par vne fregate de Nieuport, qui s'estoit coulée pendant la nuit , ayant eu le vent & la marée fauorables. Ces lettres estoient pleines de beaucoup de louanges de sa valeur , & sous de grandes promesses l'exhortoient à tenir encore quelques iours. Il sembloit mesme qu'il s'y preparast , se flattant de l'opinion d'auoir en cela rendu vn grand seruice au Roy Catholique, & de l'es-

perance que les promesses qu'on luy faisoit ne seroient pas inutiles. Mais apres que Veère luy eut fait connoistre qu'on le trompoit ; *Qu'il ne deuoit rien attendre de la foiblesse d'Espagne, que sa defense seroit desormais vaine, qu'elle ne feroit qu'irriter le Prince, & qu'il se falloit preparer à une longue prison en pais ennemy, s'il ne vouloit composer ; ces considerations iointes à une principale, de conseruer une Armée à son party, en conseruant sa garnison, composée de quantité d'Officiers, dont la perte se repare difficilement, & qui dans le miserable estat, où la pauureté & les longues guerres ont reduit la discipline militaire, entretiennent seuls les corps.* Toutes ces raisons, dis-je, ployerent son esprit, & le firent resoudre à traiter. Ioint qu'il apprehendoit d'estre oublié en prison, s'il s'y iettoit par vne obeïssance auégle & infructueuse ; & qu'il connoissoit assez qu'il est ordinaire à la Cour d'abandonner la vertu si-tost qu'elle deuient persecutée, ou qu'elle est absente.

S'estant confirmé dans cette deliberation, il renuoya Veère pour capituler, avec ordre exprés d'obtenir assez de temps pour estre secourus par les forces Espagnoles ; voulant faire cét honneur aux armes du Roy son maistre, quoy qu'il n'en attendist rien, & iustifier aussi sa reddition par le resmoignage de leur foiblesse. Il escriuit au mesme temps à ses Generaux pour les aduertir de sa capitulation, & les informer des raisons qui l'obligeoient à ne pas tenir dauantage. Il leur disoit entr'autres choses, venant à parler de soy ; *Qu'il n'auoit pas voulu, sans consideration & sans auantage pour eux, s'exposer pour cinq ou six iours, à passer dans une prison le reste de sa vie, des-ia assez auancée, & presque usée au service de son Roy ; &*

pourtant qu'il auroit pû encore attendre douze iours à sortir ; s'il auoit esté aussi certain qu'ils fussent venus le deliurer de nos armes , comme il l'estoit qu'ils n'en auoient pas le pouuoir.

Mais ce dernier article sembloit plus difficile à executer qu'à promettre. Car du costé des Mareschaux , Sirot avec les Regimens d'Orleans & de Noirmonstier , & cent cinquante Polonois , auoit enfin chassé les Ennemis du dernier retranchement qu'ils auoient sur l'ouurage à cornes ; & ainsi il ne restoit plus gueres de trauail pour aller au bord du fossé de la Vieille-ville. De mesme à l'attaque du bastion , où nous auions perdu Vignaut Sergent de bataille , les grandes difficultez estoient surmontées ; La Mouffaye qui menoit les Regimens d'Anguien & de Fabert , & vn bataillon d'Anglois , venoit d'acheuer le pont de Fascines , & de laisser le Mineur en estat de s'attacher. Tellement que de cette sorte les promesses du Gouverneur estoient plus esclatantes que solides , & plus grandes que veritables.

Veère reuint au Camp vers le soir , portant pouuoir de capituler. Et aussi-tost le Prince donna ordre à Pallüau , & à Arnould , homme intelligent & d'une longue experience pour les choses de la guerre , de traiter avec luy. Apres quelques contestations , ils arresterent ensemble les Articles de la composition , & passerent à l'ordinaire des choses communes aux autres capitulations. Ils conuinrent entr'autres ; *Qu'on laisseroit au Gouverneur & à ses soldats toutes les marques d'honneur ; que les Regimens de Lamboy sortiroient avec leur artillerie ; qu'on donneroit aux Armées d'Espagne trois iours de temps pour venir secourir Dunker-*

que, & qu'après ce temps on la remettroit entre les mains du Prince. Cette Capitulation fut signée à l'instant du Prince, & du Gouverneur. En mesme temps on amena des ostages de la garnison, ceux des Compagnies Espagnoles, ceux des troupes de Lamboy, & des Magistras de la Ville, & sans tarder davantage, Veère partit pour Nieuport, où il esperoit rencontrer ses Generaux.

Cette nuit nos Officiers qui estoient de garde, ne laisserent pas d'aller aux tranchées. A l'attaque des Mareschaux, Roanette avec les Gardes Suisses, & les Vvalons de Bournouille, poussa son trauail iusqu'à fleur-d'eau du fossé de la Vieille-ville.

A l'autre attaque, Chabot conduisant les Regimens de Conty & d'Albret, & vn bataillon de Polonnois, reprit quelques trauerses, où les Ennemis estoient retournez, & mit le Mineur à couuert sous le bastion. Mais comme la Fortune trauerse d'ordinaire la felicité; au poinct que l'assurance de la Capitulation sembloit esloigner le danger, & qu'on estoit prest de iouir de la victoire, pendant que Chabot ayant donné ses derniers ordres, repasse le Pont pour se retirer, il fut frappé par la teste des esclats d'une grenade, & mourut quelques iours en suite de sa blessure. Cét accident causa beaucoup de douleur au Prince, qui l'auoit tousiours tenu entre ses plus familiers. Pour luy, il témoigna vne grande constance en sa mort, qu'il vid venir avec fierté, & qu'il receut en la mesprisant.

On fit cependant tréues, en attendant le retour de Veère, & l'on posa des gardes à tous les

trauaux, afin qu'il ne s'y entreprist rien de nouveau. A deux iours de là il reuint, peu trompé du mauuais succez de son voyage duquel il n'auoit rien esperé, & qu'il auoit entrepris seulement pour la reputation de son Party, & pour avertir les Generaux de pouruoir à tous les lieux où le Prince pourroit apres sa conqueste, tourner ses armes victorieuses.

Enfin, le temps du secours estant sur le poinct d'expirer, dès le soir du dernier des trois iours que l'on auoit accordez, Veëre remit entre les mains du Prince toute la Nouvelle-ville, Miossans, qui commandoit à son tour, y entra avec deux escadrons de Cavalerie, & six cens hommes pris dans les bataillons des Gardes Françoises & Suisses de la brigade de Gassion. Il marcha apres, comme on en estoit demeuré d'accord, iusqu'à la porte de Nieuport de la Vieille-ville, pour s'en saisir. Le Gouverneur fit alors quelque difficulté de donner cette derniere porte. Mais enfin y ayant esté obligé par sa capitulation, nos soldats s'en rendirent Maistres, & y passerent toute la nuit sous les armes, à vne pique des Ennemis.

E Le lendemain onzième iour d'Octobre, les troupes ennemies commencerent à en sortir sur les huit heures du matin. Le Prince moins pour assister à son triomphe, que par vn desir d'empescher les desordres, & de voir Lede qu'il estimoit, se trouua sur le chemin par où elles deuoient passer. Cent cinquante cheuaux furent les premiers qui parurent : Ils estoient suiuis des cinq Regimens de Lamboy, apres quoy venoit le bagage. On voyoit en suite l'artillerie des Alle-

mans , & deux canons de la Ville qu'on auoit accordé par le traité. L'Infanterie Espagnole marchoit la dernière , soustenuë encore de cent cinquante cheuaux. Toutes ces troupes estoient en estat de combattre . & pouuoient se monter à dix-sept cens hommes de pied. On auoitourny aux blessez & aux malades , des bateaux pour les porter à Nieuport. Le de venoit le dernier , monté sur vn bon cheual , & accompagné de ses principaux Officiers.

Aussi-tost qu'il apperceut le Prince , il mit pied à terre , & l'aborda avec beaucoup de respect. Le Prince qui estoit aussi descendu de cheual , dès qu'il l'auoit veu près de luy , le receut fort ciuilement. Apres les premiers complimens , & quantité de loüanges reciproques , qui pourtant retournoient toutes au victorieux ; comme le Gouverneur estoit prest de se retirer , le Prince l'arresta , & le conuia de voir passer la garnison qu'il vouloit mettre dans Dunkerque. Noirmonstier s'auança aussi-tost en la conduisant , & entra dans la Ville à la teste du bataillon des Gardes Françoises de la brigade de Rantzau , des Regimens de Piedmont & d'Orleans , des Suisses de Molondin , & des Polonois de Cabrée. Ces corps marchoiént à la file , & avec ce qui estoit entré d'infanterie le iour precedent , faisoient bien deux mille quatre cens hommes , des plus braues de nos troupes.

Pendant qu'ils passent , & que le Prince s'en entretient avec le Gouverneur , celui-cy comparant tacitement la fortune du Siege de Maëstrick avec sa fortune presente , & conferant les grandes qualitez des deux fameux Capitaines qui

70 HIST. DV SIEGE DE DVNKERQVE.
l'auoient vaincu, ne se pouuoit lasser d'admirer le Prince. Les puissantes Armées , l'abondance de toutes choses, la longueur du temps , auoient rendu Federic Henry de Nassau victorieux. En cette occasion le Prince ayant eu tout contraire , sa prudence & sa valeur luy sembloient surpasser de loin celle du General des Estats ; & par cette comparaison , il se tenoit plus glorieux de s'estre defendu treize iours d'une partie de nos Armées , que d'auoir arresté plusieurs mois toute la puissance des Hollandois.

La garnison estant passée , Lede prit congé du Prince, qui luy donnant les Gens-d'armes de la Reine , que Franquetot commandoit , pour l'escorter iusques à Nieuport , entra dans Dunkerque. Il trouua dans les magasins quantité de poudre , de mesche , de boulets , d'armes , de bleds , de fourrages , & du reste des munitions de bouche & de guerre : sur les fortifications , plusieurs canons de fonte , vn grand nombre de pieces de fer ; & dans le Port , deux grands vaisseaux , trois flustes , & treize fregates , que les particuliers armoient en guerre , & qui tenoient nos mers du Ponant dans vne honteuse sujettion. Estant tres-aisé de voir que les Assiegez auoient eu en abondance tout ce qu'il leur falloit pour se defendre , & que la seule valeur les auoit domptez.

Le siege de Dunkerque finit ainsi. En ce temps toute l'Europe tenoit les yeux tournez sur le Prince , mais parmy tant de Nations qui regardoient avec estonnement les merueilles de sa vie , il ne se trouuoit personne qui ne confessast que sa fortune estoit beaucoup au dessous de sa vertu.



LA CONSPIRATION

DE VALSTEIN.



L n'y a point de doute que la Conspiration de Valstein n'ait esté vne des plus fameuses entreprises des derniers siecles, & que les personnes qui se plaisent au recit des grandes actions, & qui veulent profiter des défauts ou des vertus des hommes celebres, n'en trouuent l'Histoire tres-necessaire & tres-agreable. C'est à mon auis ce qui a obligé beaucoup de gens d'esprit à nous en laisser diuerses Relations, que i'estimerois parfaites, si elles n'estoient point interessées. Mais certes l'animosité des partis contraires dans lesquels la plus part des Autheurs se sont rencontrez, s'est encore insensiblement trouuée dans leurs Liures; & de cette sorte les invectiues ou les flateries y ont pris la place que la seule verité deuoit occuper. Quelques-vns ont accusé l'Empereur de cruauté; plusieurs ont loué sa Prudence & sa Iustice; ceux-cy ont parlé de Valstein comme d'un monstre; ceux-là comme d'un Heros, pendant que le mépris des morts, les faueurs de la Cour de Vienne, la haine de la maison d'Autriche, & le dessein de plaire, ou de nuire, leur ont osté la liberté de parler.

Voila pourquoy il me semble que n'estant pre-
uenud d'aucun de ces mouuemens, & me sentant
également éloigné de la crainte & de l'esperance,
ie ne feray rien contre la modestie,, si apres tant
d'habiles gens j'escriis encor l'Histoire de cet-
te Conspiration selon la verité, au moins autant
qu'il me sera possible. Mais il faut premierement
parler, & des mœurs, & de la puissance de cet
homme.

Albert Valstein eut l'esprit grand & hardy, mais
inquiet & ennemy du repos; le corps vigoureux
& haut; le visage plus majestueux qu'agreable. Il
fut naturellement fort sobre, ne dormant quasi
point, trouuillant tousiours, supportant aisément
le froid & la faim, fuyant les delices, & surmon-
tant les incommoditez de la goutte & de l'âge, par
la temperance & par l'exercice; parlant peu; pen-
sant beaucoup; escriuant luy-mesme toutes ses
affaires; vaillant & judicieux à la guerre; admi-
rable à leuer & à faire subsister les Armées; seuer
à punir les soldats; prodigue à les recompenser,
pourtant avec choix & dessein; tousiours ferme
contre le mal-heur; ciuil dans le besoin; ailleurs,
orgueilleux & fier; ambitieux sans mesure; en-
uieux de la gloire d'autrui: jaloux de la sienne;
implacable dans la haine; cruel dans la vengean-
ce; prompt à la colere; amy de la magnificence,
de l'ostentation & de la nouveauté; extrauagant
en apparence, mais ne faisant rien sans dessein,
& ne manquant iamais du pretexte du bien pu-
blic, quoy qu'il raportast tout à l'accroissement
de sa fortune; mesprisant la Religion qu'il faisoit
seruir à la Politique, artificieux au possible, &
principalement à paroistre desinteressé; au reste,
tres-curieux & tres-clair voyant dans les desseins
des

des autres ; tres-ausé à conduire les siens ; sur tout adroit à les cacher , & d'autant plus impenetrable , qu'il affectoit en public la candeur & la liberté , & blasmoit en autrui la dissimulation , dont il se seruoit en toutes choses. Cet homme ayant estudié soigneusement les maximes & la conduite de ceux qui d'une condition priuée estoient arriuez à la Souueraineté , n'eut iamais que des penfers vastes , & des esperances trop éleues , méprisant ceux qui se contentoient de la mediocrité ; en quelque estat que la fortune l'eut mis , il songea tousiours à s'accroistre davantage ; & enfin estant venu à vn tel point de grandeur , qu'il n'y auoit que les Couronnes au dessus de luy , il eut le courage de songer à vsurper celle de Boheme sur l'Empereur : & quoy qu'il sceut que ce dessein estoit plein de peril & de perfidie , il méprisa le peril qu'il auoit tousiours surmonté , & creut toutes les actions honnestes ; quand outre le soin de se conseruer , on les faisoit pour regner. Il est vray que l'ambition & la conjoncture des affaires , & des accidens de sa fortune , luy representant son entreprise iuste & facile , le pousserent en suite à la vouloir executer. Mais il est necessaire auant que d'en commencer le recit , de faire vn discours de sa vie iusques au temps de sa reuolte , afin que l'on soit mieux informé des causes qui l'obligerent à conspirer , & des moyens qu'il en eut.

Ceux qui ont dit que la fortune auoit tiré Valstein de la bouë , & que sa naissance estoit obscure , ont failly par malice ou par ignorance ; car son pere estoit Baron des confins de Boheme , c'est à dire l'un des plus grands Seigneurs de ce Royaume là , auquel il n'y a ni Ducs , ni Marquis , & bien peu

de Comtes ; les Barons y estans si jaloux de leurs dignitez , que quand vn Duc estranger veut se faire naturaliser Boheme , ils l'obligent à quitter son titre, & à se contenter du leur. Mais de plus, comme ils mesurent la grandeur des familles par l'ancienneté , quelques Autheurs ont conté celle des Valsteins entre les principales , encore qu'elle ne fut pas des plus accommodées. Son pere l'éleva en la Religion Protestante dont il faisoit profession , & voulut qu'il apprist les Lettres ; mais son esprit turbulent n'estant pas propre aux repos des Muses , les Maistres le chasserent de l'Escole , parce qu'au lieu d'estudier , il ne s'occupoit qu'à faire des ligues contre ses compagnons , & à les soulever contre l'obeissance & la discipline , tant le naturel a de force en cet âge , auquel il n'est , ni caché par la dissimulation , ni corrigé par la prudence. Cela contraignit ses parens de le mettre à la Cour plustost qu'ils n'auoient deliberé , & de le donner Page au Marquis de Burgau fils de l'Archiduc Ferdinand d'Inspruch. En cette condition estant tombé , sans se bleffer , d'une fenestre fort esleuée , sur laquelle il s'estoit endormy , il se fit Catholique ; & s'imaginant qu'apres cet heureux accident il estoit reserué à quelque chose de grand , il sortit de Page pour voyager , & se rendre digne de ce que le destin sembloit plus promettre. Il vid l'Allemagne , l'Angleterre, la France ; s'accommoda aux mœurs & aux habits de ces païs ; s'instruisit de leur situation , de leurs loix , & de leurs forces , prit de chacun ce qu'il iugea de meilleur ; & enfin s'arresta à Padouë , ayant curieusement visité le reste de l'Italie. Ce fut là qu'il se repentit d'auoir negligé les Lettres , absolument necessaires à vn grand homme , & qu'il se rendit capables des Arts,

s'il ne s'y rendit pas sçauant; mais particulièrement il s'attacha à l'estude de la Politique, & de l'Astrologie, qui estoient selon son genie & ses desseins, se plaissant infiniment à ces maximes, qui sont detestées en public par ceux qui les pratiquent en secret, & se figurant dans les Astres des grandeurs immoderées, qu'il ne laissoit pas pourtant d'esperer, encore que la raison semblaît l'en esloigner tout à fait. Ainsi s'en estant retourné chez luy, l'esprit remply de vastes pretentions, & voyant qu'avec son peu de bien il ne luy estoit pas possible d'entreprendre aucune des choses qu'il s'estoit imaginées, il se resolut pour s'accommoder, de rechercher en mariage vne veuve fort riche, & d'une illustre naissance. Il se mit si bien aupres de cette femme par son adresse, qu'elle le prefera en l'espousant à quantité de tres-grands Seigneurs qui estoient engagez deuant luy en cette recherche, & encore mesme apres son mariage, elle en demeura, à ce que l'on dit, si esperdument amoureuse, & si ialouse, qu'elle le pensa tuer, luy ayant baillé à boire vn de ces philtres qui troublent l'esprit au lieu de le gagner, & font d'estranges rauages dans les corps qui en souffrent la violence; venins d'autant plus inéuitables, qu'ils tiennent lieu à ceux qui les donnent, de marques d'affection. Il n'estoit pas encore bien guery de l'effort de ce poison, lors que sa femme venant à mourir sans enfans, & l'ayant institué son heritier, le laissa maistre d'un tres-grand bien. La guerre de l'Archiduc Ferdinand & des Venitiens, ayant commencé vn peu apres dans le Frioul, il embrassa l'occasion qu'il auoit si fort souhaitée, & qu'il croyoit si necessaire pour luy, s'imaginant qu'aux habiles le chemin des armes estoit le plus assésuré

& le plus court pour aller à la grandeur ; au lieu que la paix pouvoit bien enrichir beaucoup de gens , mais qu'elle n'en esleuoit que tres-peu. Si bien qu'ayant enroollé à ses despens trois cens Caualliers bien faits , il vint offrir son seruice & cette troupe à l'Archiduc , au siege de Grandisque , où par sa liberalité à tenir table pour les Officiers , & à secourir les soldats dans leurs necessitez , par sa conduite à la guerre souuent heureuse & tousiours particuliere , faisant des actions signalées , loiant celles des autres , parlant peu de soy-mesme , agissant avec vigilance & soin , tenant ses troupes dans l'abondance quand toute l'Armée pâtiſſoit , il se mit en reputation d'un homme qui parmy beaucoup de bonnes qualitez , en auoit d'extraordinaires , & acquit avec l'amitié de Ferdinand , la charge de Colonel des milices de Moraue.

Les troubles de Boheme ayant suiuy , & les grands de ce Royaume conspiré contre l'Empereur , Valstein demeura fidele , quoy que les reuoltez le sollicitassent d'entrer dans leur party , par l'offre des premiers emplois , & par l'esperance des recompenses de la guerre. Mais luy n'en pretendait pas moins de l'Empire , & preferant encore le certain & l'honneste , aux choses douteuses & tumultuaires , apres auoir tasché vainement de reprimer la sedition de Prague , comme il vit qu'il ne pouuoit conseruer les troupes de Moraue dans l'obeissance , & que ses compatriotes auoient confisqué ses biens , il enleua ce qu'il pût de l'argent public , & se retira à Vienne , où il fut pourtant obligé de le restituer , ne luy restant pour toute chose que douze mille escus qu'il en auoit destournez , & dont il leua mille Cuirassiers. Il ne faut pas que j'obmette icy vne particularité que ie trouue es-

crite, & qui marque bien le soin particulier que la Fortune prenoit de cét homme. C'est qu'au commencement de ces premiers troubles, & deuant que les seditieux eussent entrepris la guerre, les principaux de ce party estant entrez en armes, & sans permission, iusques dans le cabinet de Ferdinand, & là, luy ayant fait leurs propositions avec vne telle insolence, que le Comte de la Tour portant la main sur la garde de son espée, osa dira que celle qu'il tenoit satisferoit à leur demande, si on les refusoit; dans la terreur & la surprise de Ferdinand, Valstein arriua par hazard avec vne troupe d'élite qu'il auoit leuée, & qu'il vouloit luy faire voir; ce qui obligea ces audacieux, qui se crurent trahis & perdus, de se ietter aux pieds de ce Prince, auquel depuis il fut tousiours agreable iusques au dernier temps de sa faute. Cependant les belles choses qu'il executa pendant cette guerre, & entre autres six mille Hongrois qu'il deffit avec quinze Cornettes de Caualerie, luy attirant ensemble vne extreme gloire, & vne extreme enuie, (car personne n'a encore pû separer ces deux choses) le Prince de Lietestain commis pour iuger les rebelles de Boheme, & pour gouuerner ce Royaume repris sur le Palatin, l'accusa à Vienne; mais luy qui connoissoit parfaitement la nature de la Cour, où l'absence est criminelle quand elle n'est point defenduë, & où on trouue tousiours la seureté si l'on a dequoy l'acheter, se rendit à Vienne avec soixante mille escus, & non seulement y fit louer son innocence; mais encore y voulant acquerir des gens d'autorité qui pussent le proteger, & soutenir sa fortune, outre que l'artifice & l'interest luy gagnerent beaucoup de Ministres, il espousa vne fille de Charles d'Arach, principal Conseiller

& Fauory de Ferdinand ; & de plus par le credit de son beau-pere , & le secours d'argent qu'il bailloit à l'Empereur dans ses pressantes necessitez , il obtint outre ses Cuirassiers , deux Regimens d'Infanterie , & se fit pourvoir de la charge de Sergent Major de bataille.

Les victoires de ce Party , & la foiblesse des Re-
voltez , ayant en apparence assoupy la guerre ,
Valstein qui voyoit où tendoient les choses , qui
connoissoit que la rebellion estoit dissimulée plu-
tost qu'esteinte , & que les liguees qui se faisoient
par toute l'Europe contre la maison d'Austriche
la pourroient surprendre depouruee , entreprit
vne chose aussi memorable qu'extraordinaire , &
dont l'execution sembloit impossible pour vn par-
ticulier , qui n'auoit de credit parmy les gens de
guerre , que celuy que ses bonnes qualitez luy
auoient acquis. Il offrit à l'Empereur de leuer à
ses despens vne armée de trente mille hommes ,
à la charge qu'il en seroit General , & fit en sorte
par son industrie , par ses pratiques près de ses
amis , & par l'engagement de tout son bien , qu'il
la mit sur pied en diligence ; si bien qu'ayant suc-
cedé à la charge du Marquis de Montenegro , qui
fut depose pour auoir peu heureusement seruy
l'Empire en Transiluanie , il ne fut redeuable
de sa dignité qu'à son ambition , & à sa vertu. En ce
haut employ , il adjousta beaucoup à sa gloire. Il
soumit la Ville & le Diocese d'Alberstat , subjugu
Hall , & son Euesché , fit le degast dans les terres de
Magdebourg , entra dans celles d'Anhalt , fortifia
Dessau , défit Mansfeld , & avec luy quatre mille
Holandois aguerris , qui estoient les principales
forces de l'armée Danoise. De là ayant pris Zebst ,
& voyant que Mansfeld & Vveimar , avec leurs

troupes tournoient par la Silesie vers la Hongrie pour y souleuer les rebelles , & s'y ioindre à Gabriel Bethleem ; il suiuit Bethleem & Mansfeld , & les trouuant au siege de Nouegrade , les vainquit , tailla en pieces les Ianissaires qui estoient venus au secours du Transilvain , & poussa hors de l'Allemagne Mansfeld , qui en auoit esté la terreur depuis tant d'années. Retournant en suite dans la Silesie où Vveimar estoit mort , il obligea la moitié de ses troupes à se rendre , surmonta le reste , prit toutes les places reuoltées , & apres auoir pacifié les Prouinces hereditaires , ramena contre le Roy de Dannemarc son armée victorieuse , à laquelle il ioignit celle de Tilly. Avec ces grandes forces il défit le Marquis d'Vrlach , subjuga l'Archeuesché de Breme , & l'Holface , remplit ses troupes de nouvelles leuées que Charles de Lauembourg faisoit pour les Ennemis , se rendit maistre de tout ce qui est entre l'Ocean, la mer Baltique & l'Elbe, ne laissant au Roy de Dannemarc que Gluekstade, & ce coin de terre separé par vn destroit du reste de son Royaume ; & quoy que ce Roy voulut encore tenter la fortune , il en fut tousiours mal traité. Valstein le chassa de la Pomeranie , où il auoit fait descente & progrez ; & l'obligea à remonter dans ses nauires , où il n'auroit peut-estre pas trouué de seurreté , si Valstein eust eu des forces maritimes ; si bien que depuis ce temps iusques à la paix de Lubec, le Danois n'entreprit plus rien, & se contenta de secourir par mer ceux de Stralsund , qui seuls auoient pû arrester le Torrent des armes Imperiales , auxquelles tant de Nations s'estoient opposées inutilement

En cet Estat florissant de l'Empire , Valstein voulant que son maistre profitast de ses victoi-

res, & que sur la foiblesse de ses Ennemis il pût affermir pour tousiours la grandeur de sa maison, relegua premierement Tilly dans la Frise, sous pretexte qu'il y restoit encore quelques reuoltes, & qu'il y falloit faire hyuerner des gens de guerre; mais en effet, afin que l'Empereur n'eut plus le Duc de Bauiere pour Compagnon, & que pour luy il demeurast sans Competiteur, absolu directeur des choses. Apres quoy, sçachant bien que la pauureté des peuples, & l'abaisement des Grands, sont les seules voyes pour aller à la seruitude des Nations libres & peu affectionnées, au lieu de licentier cette multitude espouuantable de soldats, qui ayant tout vaincu sembloit desormais inutile; il leua encore quantité de nouuelles troupes, & augmenta de beaucoup le nombre des Officiers, afin d'accroistre par leur dépense la disette des peuples qui les deuoient defrayer. Son exemple mesme apprit aux Chefs la somptuosité & la profusion; & pour y fournir, la rapine & la violence. Toute l'Allemagne se trouua inondée de ces troupes. On ne distingua point les amis & les alliez, des ennemis & des neutres: L'insolence du soldat, parce qu'elle fut impunie, fut sans bornes; & en suite l'oppression des peuples, & leur haine contre Valstein qu'ils croyoient autheur de tant de maux. On enuoya de plus de la Cour Imperiale, vn Edit seuer, par lequel on declaroit criminels tous ceux qui se trouueroient auoir participé en quelque sorte aux conseils des reuoltes passées; par là on trouua moyen de s'asseurer, soit des Grands qui faisoient ombrage, soit des particuliers dont la faction pouuoit souleuer les Villes, & avec cela des richesses pour satisfaire les gens de guerre, & les Courtisans; estant non

seulement aisé, mais honneste en apparence, de calomnier ceux qu'on vouloit perdre. Et afin que le Roy de Suede, que tant de miserables regardoient comme le dernier asyle de leur liberté, ne put quand il le voudroit, ni fomenter vne rebellion qui sans luy n'auoit point de force, ni s'opposer à la domination absolüe d'Austriche, que Valstein vouloit establir, apres auoir fait condamner les Ducs de Meckelbourg, comme coupables d'intelligence avec les Ennemis, & s'estre emparé par le don de Ferdinand, des biens & des dignitez qu'il leur venoit d'oster; Valstein s'assëura de tous les ports de la mer Baltique, excepté de Stralsund qu'il assiegeoit avec furie, & mit tous ses soins à equiper vne flotte qui le rendist maistre de ces mers, comme il l'estoit de l'Allemagne. Alors il pouuoit bien malgré la haine & l'enuie, iouir en repos de la gloire de ses grands & fidelles seruices, si son orgueil qu'il auoit tousiours eu au dessus de sa fortune, ne l'eut point de nouveau surpassée. Mais s'estant laissé emporter à vne presomption auëgle de luy-mesme, & à vn mespris insupportable des autres, pendant qu'il maltraite les Princes; que n'obeissant point aux ordres de Vienne, & escriuant à l'Empereur qu'il se donnât du bon temps, & ne se meslast de rien, il auilit le commandement à la majesté de son Souuerain; qu'estant fait Prince del' Empire, & Duc de Meckelbourg, il veut estre traité d'Altesse; qu'il mange seul, fait battre monnoye, & par l'equipage, la despense, & par ses audiences sollicitées affecte de ressembler aux Rois; Il corrompt la solidité de sa vertu, & donna au monde de l'auersion pour sa vanité iniurieuse & déreglée. Or la paix avec le Danois ayant esté conclüe à Lubec, l'Empereur extraordinairement

pressé par les Religieux , desquels il dependoit en toutes choses , se precipita selon leurs passions , & voulut donner le dernier coup à la liberté de l'Allemagne , auant qu'elle fust assez affoiblie pour le recevoir. Il fit publier l'Edit de la restitution de tous les biens Ecclesiastiques , que les Protestans auoient vsurpez depuis les premiers troubles du Lutheranisme , croyant qu'il n'en arriueroit aucun fascheux accident, ny du dehors , puis que les Rois de Suede & de Boheme estoient en guerre,celuy de Dannemarc lassé de ses pertes, les Transiluains diuisez en factions pour la succession de Bethleem , les François occupez chez eux & en Italie,& qu'au dedans il auoit Valsstein tousiours formidable aux Factieux, & des armées prestes d'estouffer par tout les seditions auant leur accroissement. Mais les Protestans qu'on despoüilloit des biens dont ils auoient herité , & qui apprehendoient qu'en suite on ne leur ostant encore la liberté de conscience , se trouuant au desespoir par ces considerations de Religion & d'interest ; & les Princes de ce Party s'aperceuans bien que c'estoit à eux qu'on en vouloit , entre autres l'Electeur de Saxe , qui voyoit qu'on alloit enleuer à son fils l'administration de Magdebourg que ceux de la Ville luy auoient donnée , parce que le Pape auoit nommé pour leur Archeuesque Leopold , fils de Ferdinand; s'efforcerent de trouuer vn remede à ces dernieres extremitez, & avec l'aide des François obligerent Gustaue Adolphe Roy de Suede,alarmé des entreprises qu'on faisoit sur la mer Baltique , & ambitieux d'honneur , de venir à leur secours sous d'autres pretextes. D'ailleurs, les Princes Catholiques auxquels la grandeur de la maison d'Autriche se rendoit formidable:&generalement tous les

peuples accablez de la pauvreté où les reduisoient les contributions & les quartiers d'huyver, inuention de Valstein, & non de la calamité publique, demanderent à l'Empereur vne assemblée generale pour le bien & le repos de l'Empire. Principalement le Duc de Bauiere sollicita cette Diete avec l'Electeur de Mayence qu'il auoit mis dans son opinion. Le Bauarois, parce qu'il haïssoit mortellement Valstein, lequel s'opposoit aux interests de sa nouvelle dignité, soit qu'il la iugeast contraire au repos de l'Allemagne, soit qu'il eut assez d'ambition pour pretendre luy-mesme à l'Electorat, & qu'en effet, comme ont dit quelques-vns, l'Empereur le luy eust promis. Il voyoit de plus qu'on éloignoit Tilly son General, il se trouuoit luy-mesme decheu du pouuoir absolu qu'il auoit merité par sa fidelité, dans les temps les plus perilleux de l'Empire, & par ses seruices à releuer la fortune penchante de Ferdinand; & ce qui le touchoit dauantage, estoit que le fruit de tant de peines demeueroit entre les mains de Valstein, & qu'il apprehendoit que cette puissance prodigieuse qu'il auoit aydé à establir au peril de sa vie & de son bien, ne seruit à le perdre, si son ennemy qui ne pardonnoit point, en estoit plus long-temps le modérateur. Ces considerations l'ayant ietté dans la terreur & dans la colere, qui croissent d'ordinaire à mesure que les sujets en sont iustes, il fut aussi celuy qui pressa le plus viuement l'assemblée, & la deposition de Valstein; estant de plus poussé par Monsieur de Leon Ambassadeur de France, & par le Capucin Ioseph homme d'intrigue. Ce fut luy encore qui, pour obtenir cette Diete, & empescher l'Empereur de decouurir qu'on vouloit diminuer de l'autorité qu'il auoit

vſurpée, luy donna des eſperances de l'élection de ſon fils pour Roy des Romains, & de l'acheminement inſenſible de la ſucceſſion à l'Empire. Son addreſſe reüſſit dans vn eſprit qui ne ſouhaitoit rien dauantage; car on croit ce qu'on deſire beaucoup. L'Empereur avec ſon fils ſe rendit à Ratiſbonne ſur la fin de Iuin 1630. où tous les Electeurs ſe trouuerent, excepté ceux de Saxe & de Brandebourg, qui ſ'excuserent par leurs Deputtez de n'auoir pû faire les frais de ce voyage, parce que la grande depenſe des garniſons de Valſtein leur en oſtoit les moyens. Et en effet, quatorze Regimens complets auoient hyuerné dans la ſeule marche de Brandebourg. Or les Electeurs, outre la neceſſité preſente, & la crainte de l'aduenir qui augmentoit leur hardieſſe, outre l'appuy du Roy de Suede qui auoit commencé la guerre en Allemagne, ſe trouuoient fortifiez par l'éloignement de quarante mille hommes, qui contre l'auis de Valſtein auoient eſté enuoyez à la guerre de Mantouë, ou qui ſ'eſtoient diſſipez en celle de Pologne, & de plus, ils eſtoient encouragez par les perſuaſions de l'Ambaſſadeur de France. Car ſur les plaintes que le Duc de Lorraine fit faire à la Diette, qu'une puiffante armée Françoisé eſtoit à ſa frontiere, cet Ambaſſadeur aſſeura les Electeurs qu'elle n'eſtoit là que pour ſoutenir leurs propoſitions, au cas qu'on les vouluſt reſuſer. On traitta donc premierement la paix avec le Roy de France, les Proteſtans ayant intereſt qu'il ne fut pas engagé, afin de les aſſiſter plus librement. On reſolut apres qu'on ſ'aſſembleroit à Francfort l'année qui ſuiuoit, touchant l'Edit de la Reſtitution; beaucoup de difficultez empeschant d'en rien determiner alors, les Proteſtans attendant qu'auant ce

temps le Roy de Suede le rendroit nul , & les Catholiques croyant que leur droit seroit fortifié par la possession qu'ils auoient. Mais quand on commença à parler des affaires de la guerre , tous ces Partis d'une voix commune demanderent la deposition de Valstein , & il sembla qu'ils n'estoient assemblez que pour ce sujet. La haine qu'on luy portoit se trouua generale. La foiblesse de l'Empereur , que ce coup impreveu estonna , fut assez grande pour consentir en le demettant , à se despoüiller de sa puissance & de sa fortune , & pour abandonner vn homme dont on n'auroit point tant pressé la ruine , s'il luy auoit esté moins fidele , ou qu'il l'eust rendu moins redoutable. Il est vray que les Espagnols qui souuent estoient les arbitres de ses conseils ; ne l'estant pas des actions de Valstein , voulurent quelqu'un moins altier & plus obeissant en sa place ; & quoy que le Roy de Suede , lequel il se vantoit de chasser avec des verges, fust descendu en Pomeranie , ils se contenterent de Tilly que le Duc de Bauiere , voulant reprendre son autorité , leur offrit pour luy opposer. L'Empereur mesme se vit contraint de licencier les troupes de la haute Allemagne, & de consentir à vne reforme des autres , laquelle luy en osta la pluspart ; les soldats accoustumez au pillage , ne pouuant , ni rendre ce qu'ils auoient pris , ni se resoudre à ne plus rien prendre. Le desordre ne s'arresta pas là. Les Generaux Anheim & Hoffecchichen , chercherent party ailleurs ; quantité d'Officiers quitterent tout à fait le seruice , & de cet Estat absolu , où toute l'Allemagne auoit tremblé sous Valstein , l'Empereur par sa foiblesse , par l'adresse des Protestans , & par la passion des siens , se trouua reduit en vn instant à redou-

ter la puissance du Suedois , dont Valstein se feroit moqué , si en son autorité on eut conserué la principale vigueur de l'Empire , ses Ministres s'apperceuans aussi bien que luy , mais trop tard , qu'ils estoient trompez , puisqu'apres auoir abandonné tous les interets de l'Empereur , sur l'esperance de faire son fils Roy des Romains , les Electeurs éloignoient sa nomination par vne remise , laquelle en ces choses tient lieu d'un refus ciuil.

Cependant Valstein ayant appris la nouuelle de sa deposition , quoy que ce coup impreueu l'eut surpris ; fit pourtant paroistre plus de regret du malheur de Ferdinand , que du sien propre. Sans parler de soy ; il dit seulement que l'Empereur estoit trahy , & ses conseils corrompus ; & cette mesme vertu qui luy auoit donné le baston de Generalissime , luy seruit à le resigner en apparence , sans desordre & sans douleur. Son déplaisir pourtant fut fort grand , mais fort secret , & seulement connu de ses Confidens ; au lieu que celuy des armées éclata publiquement , & que plusieurs Colonels le vinrent trouuer , desquels retenant vne partie aupres de luy , il assigna aux autres , sur le reuenu de ses terres où il les enuoya , dequoy s'entretenir honorablement , ayant eu soin en cela de l'amitié & de la reputation ; & voulant se conseruer des hommes qu'il iugeoit , par cette espreuue volontaire , ne le deuoir point abandonner , quelques dangers où le iettassent son ambition & son ressentiment. Car certes , sous cette profonde simulation d'esprit moderé qu'il affectoit dans sa disgrâce , il cachoit vn extreme desir de vangeance , & faisoit des projets de se mettre en vn estat où l'on ne pût luy oster l'employ , si la necessité

des affaires vouloit qu'on le rapelaſt, dequoy Gio-
uan Batista Seny ſon Aſtologue luy monſtroit
l'eſperance fort proche, & dont il ſ'aſſeuroit luy-
meſme par les iugemens qu'il faisoit des deſor-
dres de l'Empire, confirmant en cela, par ſon pro-
pre raiſonnement, les conjectures d'un art incer-
tain. Ainſi donc cét eſprit ſe rempliſſoit de deſ-
ſeins hautains & hardis, lors qu'il paroiſſoit ne
ſonger plus qu'à viure en homme priué. Sur ce
ſujet, ie ſçay qu'on a dit qu'en ce temps-là, il auoit
voulu prendre party avec le Roy de Suede, par
l'entremiſe du Comte de la Tour banny de Bo-
heme, & qu'en ſuite d'un Traitté fort auantageux
pour luy, & ſur le point d'exécuter ce qu'il auoit
concerté contre ceux d'Auſtriche, il en auoit eſté
deſtourné par Arneinch General de l'Electeur de
Saxe, avec lequel apres la perte de Prague, ayant
eu ſous pretexte de la Paix, vne Conference lon-
gue & ſecrete, Arneinch luy auoit donné de la de-
ſiance du Suedois, & fait croire qu'il ſe vängeroit
plus aiſément, s'il reprenoit le commandement
des armes de l'Empire. Quelques autres au con-
traire, aſſeurent qu'on luy ſuppoſe ce crime, pour
excuser par de nouuelles fautes, la cruauté de ſa
mort. Cette particularité pour ſon importance, ne
m'eſt pas aſſez connue.

Maintenant il me ſemble tres-à-propos de par-
ler un peu de ſa façon d'agir chez luy, & de ſa vie
domestique, afin que l'on connoiſſe mieux com-
bien toutes ſes actions tendoient à l'éleuer au
deſſus des autres hommes, & qu'avec plus de cer-
titude on iuge de ce que nous eſcriuons, à quoy
certes, ces remarques ne ſemblent pas inutiles.
Mais en verité, ie crains qu'en les liſant, on ne
manque de foy pour l'Histoire, & que les veri-

tez que ie diray , ne passent pour des descriptions de Roman. Cela pourtant ne m'empeschera pas d'en parler sans exageration , ny enuie : & pour commencer par sa demeure , les lieux qu'il habitoit sembloient moins les maisons d'un particulier , que les Palais d'un Monarque ; car il auoit avec la pluspart des hommes cette foiblesse , de vouloir laisser en des masses de pierre des monumens de grandeur , ne songeant pas que les fascheux accidens de la nature , ou de la fortune , les pouuoient destruire en un moment ; & qu'enfin quelque soin que l'on prist de les conseruer , dans peu d'années ils se ruinoient d'eux-mesmes. Son Hostel de Prague receuoit le monde par six grandes portes , & dans un espace fort estendu , iettoit ses fondemens sur la ruine de cent maisons qu'on auoit abatuës pour le bastir. Les appartemens en estoient beaux, magnifiques, commodes ; les ornemens & les meubles , representoient le luxe & l'abondance, & le quartier qu'il occupoit les montroit avec excez. I'en décrirois volontiers le destail ; les jardins embellis d'un grand nombre de statuës , les fontaines , les grottes , les canaux abondans en poissons , despense curieuse & delicate ; les volieres rares pour leur estendue , plantées d'arbres couverts d'oiseaux de toutes sortes , & renfermez de rayes de fer , si l'Histoire souffroit les digressions inutiles , quoy qu'agreables. Sur ce Palais , il auoit presque pris le modelle entier des autres , soit qu'il crut cette façon de bastir la meilleure , ou que par cette particuliere affectation , il voulut encore en ces choses s'esloigner de la coustume vulgaire. Ce qui se trouuoit de plus en sa demeure de Gidzin estoit , que pour nourrir son haras , il auoit fait clorre de murs un grand

parc, dans lequel il entretenoit tousiours pour le moins trois cens cheuaux d'élite, & où d'une tour élevée au milieu, l'on donnoit le signal les soirs & les matins à ceux qui en auoient la charge. Car pour ses escuries superflües en architectures, avec des mangeoires de marbre, & des fontaines qui couloient dedans; ie n'en veux pas faire vne remarque particuliere, sçachant que presque tous les Princes d'Allemagne sont soigneux d'en auoir de belles. Si la mort nel'eust point contraint de laisser son Chasteau de Sagan imparfait, il eut peut-estre surpassé en cet édifice ceux des vieux Romains; comme il les auoit égaletz agrandissant la Ville de Gidzin, y batissant vne Chartreuse, fondant vn College de Iesuites, éleuant à Glogo vn Temple pour les Protestans; admirable en ce point d'auoir construit tant d'ouurages dans ce peu d'années qu'il fut maistre de la fortune, au lieu que souuent la vie de deux Rois est trop courte pour acheuer vn Palais. Pour sa depence, c'estoit vne profusion inouïe. On seruoit cent plats sur sa table; La propreté y aydoit beaucoup à la bonne chere; cinquante Hallebardiers estoient tousiours de garde dans son anti-chambre, gens choisis pour leur mine, & connus par leurs actions. Au dehors on trouuoit des sentinelles, & par tout des Estafiers bien faits; douze hommes marchotent incessamment autour de son Palais, afin d'empescher le bruit qu'il ne pouuoit souffrir, en cela delicat iusqu'à la foiblesse. Il entretenoit soixante Pages, tous enfans d'ancienne race, qui apprennent leurs exercices sous des maistres fameux qu'il tenoit à ses gages. Ses Liures estoient éclatans & riches. Il auoit vn nombre infiny de Gentilshommes seruans; quatre Maistres de sa chambre

s'informoient de ceux qui luy vouloient parler ; & les admettoient à l'audiance. Six Barons, & six Cheualiers se trouuoient tousiours près de sa personne pour receuoir ses commandemens : Des Gentils-hommes de la chambre de l'Empereur, qui portoient la clef dorée, auoient chez luy la mesme place. Son grand Maistre d'Hostel estoit vn Seigneur de Marque. S'il marchoit à la campagne ; dans son train ; outre le grand equipage des siens, dont il entretenoit la pluspart, on con-
toit pour son bagage & pour sa table, cinquante chariots, attelés chacun de six cheuaux, & cinquante fourgons de quatre, avec six carosses seruans pour les gens de condition qui suiuoient sa Cour. Il faisoit de plus mener en main cinquante cheuaux beaux à merueilles, & couverts de harnois precieux, par cinquante hommes qui montoient chacun vn cheual de prix. Ceux qui ayment la vertu frugale & modeste, blasmeront ce faste, il plaira aux autres qui adorent la vanité exterieure ; mais on iugera generalement qu'il estoit facile à Valstein, viuant plus splendide-
ment que les Rois ; de souhaiter leur rang & leur dignité. Je n'ay point parlé de la maison de sa femme, des pensions qu'il donnoit, ni des recompenses, ni de l'argent immense qu'il espendit dans l'Europe pour estre informé de tout. J'en ay dit assez, ce me semble, pour mon dessein, & pour mon loisir ; & puis les choses de cette nature plaisent bien d'abord, mais elles lassent quand vous vous y arrestez plus long-temps qu'il n'est besoin. Reprenons donc nostre Histoire.

Après que Valstein eut remis le commandement des armées, les Chefs qu'on opposa en sa place au Roy de Suede, manquant pour la plus-

part de l'experience des choses militaires , & les vns de hardiesse, les autres de preuoyance , tous de bon-heur , leur party s'affoiblit par beaucoup de pertes. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg l'abandonnans, se ioignirent à descouuert avec Gustaue , & Tilly fut seul qui soustint pour quelque temps le faix de la guerre. Cét homme qui possédoit les parties d'un grand Capitaine , la bonne fortune , la prudence, la valeur, le soin, & ce qui est rare , la pieté ; s'efforça d'arrester les victoires de l'Ennemy , & de ne point diminuer la gloire des siennes. Mais soit qu'il ne pust seul suffire à la conduite des armées de l'Empereur , & de celles des Princes Catholiques liguez pour defendre l'Allemagne , soit qu'il fust destitué de l'autorité absolue de Valstein , & que n'osant rien entreprendre sans consulter le conseil de Vienne, ou des Confe-derez, le temps de deliberer fit perdre celuy d'agir , soit qu'enfin la fortune qui fauorise les choses qui croissent, se plaise à les abandonner en leur vieillesse, il fut vaincu à Leipfic, & la perte de cette bataille fit decliner l'Empire vers sa ruine. Plus de la moitié de l'Allemagne se vit en suite subiuguée par les Suedois. Le Saxon prit la Boheme ; le Land-graue de Hesse se ietta du costé des victorieux; l'Electeur de Treues chercha la protection des François , & le peril sembla si grand au Duc de Bauiere, qu'il douta la premiere fois , s'il manqueroit de fidelité pour la cause commune , & pour la maison d'Austriche. On croit mesme que le Roy de Suede pouuoit acheuer la guerre par la conqueste des pais hereditaires, s'il y eut tourné ses forces apres le gain du combat , & plusieurs l'ont blasmé de n'auoir pas bien vsé de cette victoire. Mais certes , sans examiner ce qu'on pourroit

alleguer au contraire, les conseils des hommes ne semblent sujets à vne cause superieure qui, en excuse les fautes : & dans tout ce qui arriue, il y a souuent vne fatalité qui emporte la sagesse, ou qui l'aveugle. Cependant Gustaue s'estant occupé à soumettre le Mein, & le Rhein; ceux de Vienne qui virent qu'il ne venoit pas droit à eux, ayant eu loisir de se rasséurer de leur effroy, s'employèrent avec diligence à chercher à leurs maux des remedes prompts & vtiles, & apres beaucoup de consultations, l'extremité des affaires les obligea de recourir à Valstein, qui seul sembla capable de les remettre s'il l'entreprenoit. Ils consideroient son esprit, que les difficultez augmentoient, bien loin de l'estonner, industrieux & passionné à executer ce que les autres tenoient impossible; sa vigilance active, & iamais surprise; sa richesse propre à faciliter les grands desseins, & preste à secourir la necessité de l'Empire; son credit, ses intelligences, le desir des soldats de seruir sous luy. Et comme c'est vn defect de la nature humaine de n'auoir rien de moderé dans la prosperité ni dans l'affliction, ceux à qui sa vertu auoit esté insupportable lors qu'elle sembloit inutile, loüoient en luy dans vn besoin si pressant, iusques aux choses vaines & fortuites. Ils croyoient de plus, qu'il reprendroit son employ avec vne extreme ioye, que quelque offense qu'il eust receüe en le perdant, l'ambition qui dominoit sur ses autres passions estoufferoit son ressentiment; qu'enfin cet attachement à la vie priuée, auoit moins de verité que d'ostentation. Sur de semblables pensées ils resolurent qu'il suffiroit de luy montrer des esperances assurées de son restablissement, pour le porter à en tesmoigner de l'enuie, & que l'engageant adroitement à

demander la charge qu'on luy vouloit offrir, l'obligation seroit moindre, & les conditions plus aisées. Pour ce sujet, malgré l'opposition des Espagnols, qui ne pouuoient presque consentir que l'on l'employast, ils luy despescherent Maximilian Valsstein, grand Escuyer du Roy de Hongrie, l'ayant instruit autant qu'ils iugerent à propos. Car outre que c'estoit son neveu, c'estoit encore vn de ceux qu'il traittoit avec le plus d'estime & de confiance. Celuy-cy l'estant allé visiter à Zenam, où il demeuroit depuis la perte de Prague, sans venir à Vienne qui en estoit assez proche, parce qu'il y pretendoit le tiltre d'Altesse & les honneurs de Souuerain, apres l'auoir entretenu generalement des affaires de l'Empire, afin qu'il penetraست moins où tendoit la conuersation, il la tourna avec adresse sur les loüanges publiques qu'on luy donnoit dans les occurrences presentes, & sur le desir de tout le monde, de luy voir reprendre la defense de l'Empire, luy conseillant de ne pas rejeter cette occasion, & d'aller au deuant de tant de gloire qui l'attendoit. Valsstein sentit bien l'artifice, c'est pourquoy voulant selon ses projets, cacher d'autant plus son dessein qu'il le voyoit prest à reüssir, & tirer tous les auantages de la necessité des affaires; il respondit en premier lieu pour son interest, peu & modestement, il s'estendit en suite sur la douceur de sa condition, sur le desir de vieillir en tranquillité, de ne plus tenter la fortune dont il auoit esté traité si ignominieusement, & qui quand elle luy donneroit toutes choses, luy osteroit tousiours le repos; & venant enfin à deplorer les malheurs de son Souuerain, comme s'il eust esté esmeu, il mesla à son discours des paroles tendres & douteuses, qui n'ostoient pas tout à fait

l'esperance de son seruice, mais qui la monstroient presque impossible.

Or les Ministres de l'Empereur voyant qu'on auançoit peu par ce moyen, presséz du temps & du peril, se seruirent de la seule voye qui restoit, d'agir ouuertement, de suplier, d'offrir, de se soumettre à tout pour fléchir Valsstein. Le Baron de Questemberg, & le Comte de Vertemberg ses amis, y firent diuers efforts, mais inutilement; son opiniâtreté paroissant si grande qu'on desespéra de la surmonter, si le Prince d'Echamberg n'y trauailloit puissamment luy-mesme. La conformité de ces trois noms me fait souuenir d'un mot que l'on disoit alors à Vienne, que l'Empereur possédoit trois montagnes fort élevées, Questemberg, Vertemberg, & Echamberg, & trois pierres fort precieuses, Dietristein, Lietestein, & Valsstein, parce que les noms de ces Seigneuries se terminent en *stein*, & en *berg*, qui en Allemand signifient *Pierre & Montaigne*; cela assez froidement, & selon la nature d'une Nation, qui ayant abondamment les autres biens de l'esprit, est pour l'ordinaire destituée de politesse. Au reste, ce qui faisoit attendre tout de l'entremise d'Echamberg aupres de Valsstein, c'est qu'ayant depuis longtemps vescu avec luy dans une estroite confiance, & l'ayant tousiours puissamment seruy à la Cour, il auoit encore employé son credit pour en empescher la cheure, & ne s'estoit point du tout refroidy depuis sa disgrace. On ajoustoit à cela l'autorité de cet homme puissant sur l'esprit de l'Empereur, duquel il estoit le Directeur & le Faueur. Et certes, cette faueur n'estoit pas iniuste, & la grandeur de son merite pouuoit aller du pair avec celle de sa fortune. Il se fit donc porter à

Zenam estant fort incommodé des gouttes, & apres auoir rendu à Valstein des Lettres de l'Empereur dictées selon que cette occurence le vouloit, il luy representa viuement l'honneur de sauuer son Prince & sa Patrie, l'obligation qu'on luy auroit, la beauté d'une telle entreprise; la renommée & le reste des choses qui incitent vn esprit passionné pour la gloire. Il y adjousta les prieres de Ferdinand, qu'il fut l'arbitre de tout, qu'il dispensast, qu'il agist, les assurances qu'il trouueroit vne obeissance entiere, & des recompenses tres-grandes, luy engageant pour cela la foy de l'Empereur & la sienne propre, qu'il scauoit estre assez puissante, & qu'il auoit tousiours éprouuée certaine. Valstein, quoy qu'il vist qu'il estoit temps de conclure, dénia pourtant au commencement son assistance, mais vn peu plus foiblement qu'à l'ordinaire; opposant comme en doute la malice de ses Ennemis, prests de calomnier ce qu'il feroit, la facilité de l'Empereur à les croire, & peut-estre à le chasser en ayant tiré seruice. Et puis quand il y auroit seureté pour ces choses, il demandoit où estoient les troupes dont on vouloit qu'il fut General & quels moyens de remettre des affaires desespérées. Mais enfin se voyant pressé sans relâche, tantost feignant d'acquiescer aux persuasions, tantost de ceder à l'importunité de son amy, il promit son seruice, mais pour quatre mois seulement, pendant lesquels il vouloit estre seul & absolu, & apres ce temps se demettre de cette autorité onereuse; à quoy Echamberg consentit, croyant qu'il suffisoit alors de l'auoir engagé dans l'employ, où les Occasions d'elles-mêmes l'obligeroient peut-estre à demeurer, si son ambition ne le pouuoit faire. Ainsi ayant

auisé entr'eux ce qu'ils iugeoient vtile & à propos pour cette-heure-là , apres vne resolution finale ils se separerent.

Valstein estant demeuré seul , inquiet & resveur, commence à agiter en son esprit la grandeur & la difficulté de la chose qu'il vouloit entreprendre , les mesurant tantost par la crainte qui rend tout malaisé, tantost par l'ambition qui ne trouue rien qui le soit. L'impossibilité d'vsurper la domination sur vn Prince legitime , & de souleuer des peuples qui font vn point de Religion de l'obeissance du Souuerain ; le danger de confier vn tel secret ; l'infidelité ordinaire aux esprits factieux ; les supplices & l'infamie s'il reüssissoit mal ; sinon , le meurtre , le poison & la défiance de toutes choses , l'espouuentoient. D'autre part , la colere des mauuais traitemens receus , la haine , l'appetit de vengeance , & plus que tout , l'auidité de regner, ne pouuant s'éteindre dans cet esprit immodéré , le precipitoient aueuglement. Il voyoit plus de la moitié de l'Allemagne soumise au Roy de Suede, le reste presque branslant & mal assuré, les Potentats de l'Europe liguez avec Gustaue , ou mal intentionnez pour la maison d'Austriche, cette Maison sur le declin, & iugeoit par ces conjonctures, le temps tres-propre à la nouueauté. Il sçauoit bien que la seule extremité des affaires ayant forcé le Duc de Bauiere & les Espagnols , puissans à Vienne , de consentir à son reestablisement , il ne deuoit point attendre d'autre recompense de ses trauaux , s'il affermissoit l'Empire , que de retourner à vne condition priuée , & à vne vie honteuse & obscure ; & partant il trouuoit plus iuste de se seruir des forces que ses Ennemis luy mettoient entre les mains pour hazarder de les ruiner & de s'agrandir,

dir, que pour les restablir & se perdre. Il pensoit en auoir l'occasion & les moyens ; il se confideroit consommé dans l'experience des choses militaires, chery des gens de guerre, prest à commander à vne armée venale, hardy, opulent, industrieux, tousiours secouru de la fortune, au lieu que l'Empereur luy sembloit fort oysif, peu porté aux armes, d'un naturel doux, lent, exposé aux tromperies, & presque plus propre à dissimuler les iniures, qu'à les repousser. Dans ce trouble violent, flotant avec doute, tantost embrassant les bonnes resolutions, tantost les plus pernicieuses, apres s'estre long-temps tourmenté, il s'abandonna enfin aux mauuais conseils, & determina de tenter l'vsurpation de la Boheme, ne pouuant vaincre les mouuemens de son esprit aigry & ulceré, ny resister à cette cruelle passion de grandeur qui ne le laissoit point en repos. Mais voyant que l'execution d'un tel dessein dependoit de la disposition de beaucoup de choses qui deuoient estre publiques & interpretées, comme il estoit naturellement tres-propre à dissimuler & à feindre, il se resolut sans admettre alors aucuns Confidens de cette derniere resolution, de la cacher sous un profond silence, & de s'employer tout entier à agir de telle sorte, que ses actions semblassent n'aller qu'au bien de l'Empire, quoy qu'elles eussent un but tout contraire, afin que son dessein n'estant point soupçonné d'abord, on n'en pust ruiner les commencemens ordinairement foibles, & que lors que l'on viendrait à le decouurir, il fut en estat de le faire reüssir par la force. S'estant donc confirmé contre le peril, & resigné entierement à quelque chose de plus puissant que sa raison, soit que vous nom-

miez cela fatalité ou genie , il commença d'ache-
miner insensiblement son entreprise , pour la quel-
le il auoit besoin d'un long-temps , d'une grande
fortune , & de beaucoup d'artifices. Voila en quel
estat estoient les choses , & quel dessein auoit Val-
stein lors qu'il fut rappelé. D'abord pour remet-
tre en reputation les affaires de l'Empereur , qui
n'en auoient presque plus , & releuer la consterna-
tion des peuples , par la croyance que leur party
auoit manqué de Chefs , & non pas de forces ;
voulant aussi établir vne grande opinion de soy , il
donna les commissions de la leuée de soixante Re-
gimens ; il traitta avec Vladislais Roy de Pologne
pour la leuée de 20000. Cosaques ; il negotia avec
le Duc de Lorraine pour l'engager à la guerre ; il
enuoya iusques en Italie faire achat des meilleu-
res armes , & sema par tout des bruits tres-auanta-
geux pour son party. Et afin que les effets ne trom-
passent point entierement l'attente publique , &
qu'avec plus de facilité il assemblast ses troup-
pes , desquelles dépendoit la ressource de sa gran-
deur , il choisit les enuirs de Znaim pour y for-
mer son corps d'armée , porté à cela par la com-
modité de la situation , sur les confins de la Mo-
raue & des Prouinces hereditaires , où depuis la
guerre Suedoise , l'abondance & la paix estoient
encore , & où la fureur ennemie , & le mal dome-
stique des quartiers d'hyuer n'auoient point pene-
tré. En ce lieu , pendant qu'il escrit ciuilement aux
Colonels , que dissimulant sa fierté naturelle , il
s'employe pour eux avec des marques de courtoi-
sie & d'amitié , qu'aux bons accueils il ioint la lar-
gesse & la profusion , qu'il n'épargne , ny soin , ny
argent , les soldats accourans en foule sur son cre-
dit , il leua dans trois mois vne armée , sinon aussi

nombreuse que la renommée l'auoit promise, au moins plus forte beaucoup que l'on ne l'auoit attendue, aydé en cela des presens du Roy d'Espagne, & de la contribution volontaire des principaux Ministres de Vienne, grande pour des particuliers, mais peu considerable dans vne telle necessité, suppleant sur tout par son bien à secourir les pauvres Officiers, & par son adresse engageant les riches à faire des troupes de leur argent, sur l'espoir de recouurer leurs auances dans l'opulence du butin & des garnisons.

Après qu'il void toutes choses assez preparées, se rejettant dans ses artifices ordinaires, il escrit à Vienne qu'il auoit satisfait à sa promesse, & qu'il se vouloit retirer; que l'armée estoit prestee, mais qu'il souhaittoit la paix domestique; qu'on enuoyast vn General; qu'on luy accordast le repos bien assuré. Il scauoit pourtant que ce qu'il demandoit n'estoit pas possible; car remettant dans l'employ les Capitaines qu'il auoit entretenus dans sa disgrâce, donnant deux ou trois Regimens à chacun de ses parens, ou de ses anciens affidez; avec ce pretexte d'espargner les payes principales, & d'aguerrir les nouveaux soldats sous des vieux Chefs, obligeant les Colonels dont il s'asseuroit le moins, de hazarder leurs biens sur la seule esperance de ses paroles, gagnant les principaux Officiers par les hautes charges, corrompant les soldats par les presens, & generalement tout le monde par l'attente de sa fortune; il auoit fait en sorte que cette armée ne pouuoit subsister sans luy, & reduit l'Empereur à vne necessité absoluë de luy en conferuer le Generalat.

Quand on sceut à Vienne qu'il continuoit à resmoigner du degoust pour le seruice, les Mi-

nistres d'Espagne & ceux de Bauierre, tenterent de-
rechef de luy oster le commandement. Les pre-
miers qui gouernoient le Roy de Hongrie, par
le moyen de sa femme absoluë sur son esprit, &
dependant entierement de leurs conseils, vou-
loient prendre cette occasion pour rendre ce Prin-
ce maistre des armes & des affaires. Le Duc de Ba-
niere apprehendoit de reuoir l'autorité entre les
mains de celuy qu'il en auoit dépoüillé. Ils appor-
toient, les vns & les autres, pour raison que la puis-
sance de Valstein ayant souleué l'Allemagne, la
confirmeroit dans sa rebellion si elle luy estoit re-
nouuellée, & feroit peut-estre songer à la reuolte
ceux qui iusques alors estoient demeurez fidelles ;
Que la presence du Roy de Hongrie rameneroit à
leur deuoir les Princes & les peuples, honteux de
porter les armes contre le fils de leur Souuerain, &
qui le deuoit estre vn iour luy-mesme ; Autrement
quelle opinion auroit l'Europe du successeur de
l'Empire, si cét employ luy estoit osté ; & quelle
plus grande marque de la foiblesse de cét Empire,
que s'il falloit recourir honteusement à vn hom-
me qu'on venoit de disgracier ? **Que** c'estoit con-
damner d'imprudence les derniers conseils, & s'ex-
poser de nouveau à des perils volontaires ; **Que**
sous pretexte du bien public on ne deuoit pas se
fier à Valstein, ny le mettre en estat de vanger les
offences qu'il croyoit auoir receuës, principale-
ment quand avec le desir de cette vangeance, le
dessein de la domination pouuoit se trouuer meslé,
qui sont deux choses dont nostre fidelité se defend
malaisément ; **Que** cét esprit estoit superbe & im-
modéré ; **Qu'il** laissoit tous les iours eschaper de
nouuelles marques de son indignation, & que dans
la retraite de Prague, il n'auoit medité que des

desseins dangereux & vastes , que de la dissimulation & de la colere.

Mais ces considerations, quoy que pressantes, ce-
doient à la necessité de l'employer pour conseruer
la nouvelle armée , principal soustien du party
Imperial. Ferdinand mesme se ressouuenant dans
la calamité presente , de l'estat formidable où ce
Chef l'auoit fait regner , comme c'est l'ordinaire
des malheureux de se laisser auengler aux plus foi-
bles esperances , se flattoit du retour de cette gran-
deur, & se rassouroit par les craintes qu'on luy don-
noit. Ses Conseillers , outre cela , ialoux de la di-
rection des affaires d'Allemagne , que les Espa-
gnols vouloient vsurper , esperant que Valstein en
s'vnissant avec eux , affermiroit leur credit , fauo-
risoient sa cause, & publioient que la maison d'Au-
strie en auoit besoin , qu'il falloit reseruer l'Em-
pereur pour vne derniere extremité , & ne pas ex-
poser aussi le salut de ses Estats à la ieunesse & au
courage de son fils, particulièrement dans vne con-
iunction où il n'estoit plus permis de faillir deux
fois , & où toute l'experience de l'art militaire suf-
fisoit à peine. Ils adjoustoient que le Duc de Ba-
uiere ne s'opposoit aux bons desseins , que parce
qu'il est naturel de haïr ceux que l'on a offencez ;
qu'il preferoit ses inimitiez priuées à l'vtilité gene-
rale , & qu'il vouloit desnuer l'Empire de son meil-
leur appuy , lors que peut-estre il trahissoit luy-
mesme l'Empire : car aussi en ce temps , la fidelité
de cet Electeur deuint suspecte , & par des Lettres
interceptées on découurit qu'il ménageoit la Paix
avec le Roy de Suede.

Ainsi on destinoit à Valstein le soin de la guerre,
mais comme il n'auoit feint tant de froideur que
pour obtenir les aduantages qui deuoient seruir

de fondemens à son vsurpation, voyant qu'on n'agissoit point sincerement, & que la haine de ses Ennemis cedoit au seul desespoir de leurs affaires, preste à éclater encore toutes les fois qu'ils pourroient le ruiner avec moins de peril; Que la bonne volonté de Ferdinand sembloit contrainte, & ses paroles d'autant moins certaines qu'elles estoient plus vehementes & communes dans la terreur, il se confirmoit de plus en plus à maintenir l'autorité par l'artifice & par la force, & croyoit qu'on ne pouvoit rien commettre d'iniuste contre ses mortels ennemis.

C'est pourquoy lors qu'apres beaucoup d'instances, il eut enfin declaré qu'il estoit prest de faire ce que l'on voudroit, pourueu qu'on luy donnast ce qui luy faisoit besoin, Echamberg & l'Euesque de Vienne, qui estoient retournez le trouuer avec vn ample pouuoir de luy accorder toutes choses, le pressant de proposer ce qu'il souhaittoit, comme s'il eust accepté vne Charge onereuse, & demandé seulement les choses qui pouuoient luy ayder à en surmonter les difficultez; il leur dit parlant hardiment, que beaucoup de raisons l'eussent destourné du commandement où il s'engageoit, si l'amour de sa patrie, & le desir de seruir son Prince, ne les auoient toutes surmontées; Qu'il auoit desia employé son bien; Qu'il estoit prest de hazarder encore sa vie; qu'on vouloit qu'il adioustast son honneur; qu'il estimoit au delà des richesses & de la vie; Qu'il estoit sur le point de commencer vne guerre, en laquelle il y auoit de la temerité d'esperer vn bon succez contre vn Roy belliqueux & habile, Arbitre iusques alors de la victoire & de la fortune, auquel il n'opposoit que des soldats nouueaux ou vaincus;

qu'il ne pouuoit rien attendre de la foiblesse de l'Empire, de la diuision de son Conseil, de l'infidelité de ses Alliez; qu'il se trouuoit luy-mesme en butte à la haine & à l'enuie; que cependant en cét Estat, où tout luy estoit contraire, & où il n'auoit que sa vertu pour le soustenir, on attendoit avec impatience comment reüssiroit son employ; que si les bons luy en souhaittoient l'issüe heureuse, parce qu'il alloit trauailler au bien public, ses ennemis en esperoient sa ruine, qu'ils preferoient à leur patrie, preparez à l'accuser comme coupable s'il manquoit à estre heureux, & à luy imputer pour des crimes des fautes de la fortune. Que pour ces raisons il falloit qu'il s'efforçast à faire que les gens de bien ne se trompassent point, que son honneur se conseruast entier, & que la malice demeurast vaine; & qu'il estoit iuste que ceux qui malgré luy l'appelloient à de si grandes difficultez, luy accordassent les choses qu'ils iugeroient, aussi-bien que luy, necessaires à l'estat present, & sans lesquelles il ruineroit les affaires de l'Empire & sa reputation.

Après ce discours dautant plus vray-semblable qu'il paroïssoit libre & d'un homme desintéressé, il leur donna des articles qui contenoient, qu'on le fist Generalissime des armées d'Austrie, & Arbitre de la Paix, avec un pouuoir entierement absolu & independant; que le Roy de Hongrie ne se trouuast iamais à l'armée; qu'il pust de son autorité priuée, & sans la participation des Conseils de Ferdinand ny de la Chambre de Spire, disposer des confiscations des rebelles, des permissions & des graces, & que les Pais hereditaires fussent destinez à ses troupes pour y preandre leur quartier d'Hyuer.

Ces conditions estoient dures , & Valstein pour les excuser , alleguoit que les grandes entreprises n'auoient presque iamais réussi , que sous la conduite d'un homme ; que souuent la fin en auoit esté malheureuse , lors que plusieurs s'en estoient meslez ; que les Romains qui auoient chassé leur Roy , s'estoient veus contrains dans les dangers de leur Republique , de créer des Dictateurs ; que Gustaue agissant seul apres de foibles commencemens , se trouuoit Victorieux au delà de ses esperances ; qu'au contraire la multitude des Maistres venoient de perdre les meilleurs soldats du monde , & de mettre l'Empire pres de sa subuersion ; que cét exemple touchoit assez pour persuader combien l'autorité deuient foible aussi-tost qu'elle est partagée ; que la crainte de la honte & le desir de la gloire nous faisoient agir vigoureusement , lors qu'elles ne regardoient que nous ; quand ces choses estoient communes , qu'on negligeoit la reputation & le blâme où l'on prenoit peu de part. Il employoit les mesmes raisons sur le sujet des negociations de la Paix , où le nombre nuit au secret , où les differens interests & la conduite diuerse auenglent la prudence , retardent ou destournent les occasions de traiter. Il adjoustoit qu'il ne sembloit pas auantageux que le Roy de Hongrie commandast dans l'armée , ny bien seant qu'il obeïst ; qu'il n'estoit point vtile que les gens de guerre abandonnassent le seruice , pour aller chercher la recompense de leurs trauaux à la Cour , où leurs visages estoient peu connus , & où d'ordinaire la brigue & les flateries falsifioient la verité , decrioient les bonnes actions , prenoient la place du merite ; qu'il falloit que les bien-faits & les chastimens fussent presens dans les armées si on vouloit con-

seruer l'ordre , & y gagner l'affection ; qu'on ne trouuoit point de soldats qui combatissent pour la gloire infructueuse ; que l'enuie du gain & de la grandeur les attiroient à la guerre ; que leur sang estoit le prix de leur fortune ; que l'emportement des passions causant nos fautes , le plaisir de se satisfaire tournoit ces crimes en habitude lors qu'on ne les chastioit pas seuerement ; que sous l'esperance de l'impunité , les mauuais s'endurcissoient, les bons se corrompoient , la discipline estoit ruinée ; qu'il ne vouloit la permission d'establiir les quartiers d'hyuer dans les Païs hereditaires , que pour s'en seruir à l'extremité , & pour maintenir l'armée reduitte à cette retraite, pendant que les autres terres de la Germanie se trouuoient desolées & occupées par les Ennemis , qu'il tascheroit bien par tous moyens d'hyuerner ailleurs, mais si le sort des armes demeurant douteux , tiroit la guerre en longueur , comme il y auoit apparence, ou mesme que la fortune continuast à favoriser rapidement le mauuais party , qu'il se faudroit resoudre à souffrir cette incommodité moderée, si l'on ne vouloit plustost voir les troupes Suedoises piller les Pro-uinces , & l'heritage des Cefars deuenir la proye des Barbares.

Tout cela paroissoit vtile & innocent , les pensées de Valstein estoient bien autres ; il rendoit à prendre la Dictature dans l'Empire , afin de rendre mesprisable Ferdinand dépoüillé de sa Majesté , & reduit à vne oysuété entiere , & ensemble d'accoustumer les gens de guerre à le reconnoistre seul Maistre , chacun attachant d'ordinaire la seruitude à la crainte ou à l'vtilité presente , & ne s'estonnant guere de voir vsurper la Souueraineté par celuy qui en fait les actes , sur

celuy qui s'en estant comme demis volontairement, semble l'auoir cedée au plus digne.

Or pour mieux cacher ce qu'il machinoit, & témoigner que ses desseins n'excedoient point les pensées d'un homme priué, apres les propositions qui regardoient les affaires generales, il en fit pour luy mesme, pressant avec instance qu'on luy assignât dans l'Austriche la recompense des seruices qu'il rendroit, & que la Paix ne se pust traiter sans y comprendre sa restitution au Duché de Mekelbourg, témoignant par là qu'il ne songeoit qu'à s'attacher de nouveau, & à dependre plus que iamais de la Maison d'Austriche, & qu'il limitoit son ambition & ses esperances au seul recouurement de son ancienne dignité; demandant de plus que si on l'ostoit du seruice, il en fust aduertty six mois deuant, pour se preparer, disoit-il, à se retirer sans desordre; soit qu'il tachât de persuader que tenant son autorité indifferente & mal affermie, il estoit esloigné des pensées de la conseruer par la force; soit qu'il fust bien-aise d'auoir ce temps-là pour presser sans precipitation la fin de son entreprise, s'il s'y trouuoit obligé.

Après qu'on luy eut tout accordé, les Espagnols s'accommodant aux affaires, & selon les temps feignant de la ioye de son rétablissement, luy enuoyerent leur Ordre de la Toison, pour vne marque publique d'honneur & de bien-veillance. Afin routesfois qu'il ne pût penetrer que leur procedé eut rien de dissimulé ni de foible, & qu'ils ne semblassent pas abandonner tout à fait leur pretention de dominer en Allemagne; Ils proposerent qu'apres que la Boheme seroit reconquise, le Roy de Hongrie fist séjour à Prague, avec vne armée capable de defendre ce Royaume, & de le maintenir

fidelle & tranquille. Valstein applaudit à cette ouverture, quoy qu'il vist assez où elle tendoit, bien certain d'en détourner l'exécution, & y condescendant de peur qu'on n'augurast quelque chose de mauvais de son refus. Le Duc de Baviere apprehendant de son costé d'attirer sur ses Pais la vengeance implacable de son ancien Ennemy, ploya aussi durant la necessité, & choisissant le moindre mal, rompit l'accommodement qu'il projettoit avec le Roy de Suede, & se soumit de nouveau à la fortune de l'Empire.

Cependant la Cour de Vienne s'occupoit à des Processions publiques, & par des vœux demandoit à Dieu qu'il fauorisast des armes qu'on destinoit en effet à sa ruine; au lieu que Valstein persuadé qu'en n'agissant point, on s'adressoit vainement au Ciel qui haïssoit les supplications des faineants, & qu'au contraire toutes choses ne manquoient iamais de réussir quand on s'employoit avec vigilance, diligence & sagesse, s'occupoit seulement à haster les preparatifs de son dessein, & attendoit sa bonne fortune de luy-mesme.

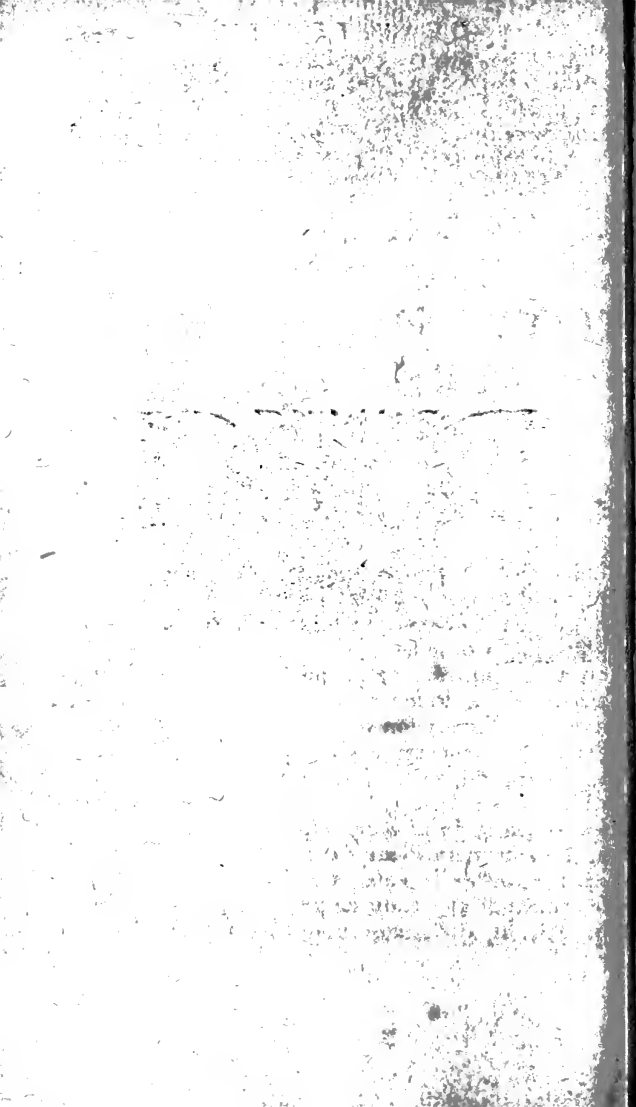
La mention que j'ay faite des Espagnols de Vienne, m'avertit d'en dire quelque chose en peu de mots, & seulement pour l'éclaircissement de la matiere. Lors que Charles-Quint eut partagé entre les siens l'Empire & le Royaume d'Espagne, ses successeurs demurerent dans l'union; croiant qu'il estoit de leur interest de faire mesme paix, mesme guerre, d'auoir mesmes alliances; & que tout ce qui regardoit la grandeur de leur Maison leur estoit commun. Et quand ils auoient consulté ensemble pour l'vtilité publique, ils agissoient en suite separément, & chacun faisoit ses affaires. Rodolphe & Mathias en vserent de la sorte; mais les troubles

d'Allemagne ayant obligé Ferdinand à implorer plus fortement qu'à l'ordinaire la puissance des Espagnols, ceux-cy se servirent de sa facilité, & d'une occasion si pressante pour empieter sur la fonction de ses Ministres, & voulurent diriger eux-mêmes les secours d'hommes & d'argent dont ils l'assistoient. Comme cette première usurpation leur eut réussi, ils se fortifierent dans le Conseil de l'Empereur par les pensions & par les presens; & deslors rien ne s'y fit sans leur entremise. Leur Ambassadeur eut depuis un Conseil particulier pour deliberer sur ce qui se devoit proposer dans le general, où la plupart des resolutions suiuit ses projets, non sans une extreme jalousie de ceux d'entre les Ministres Allemands qui possédant les bonnes graces de Ferdinand, & voulant gouverner seuls, tenoient à honte que des Estrangers se messassent de l'administration de l'Empire. Ainsi les deux factions estoient opposées, & l'Empire diuersément agité. Cela nous suffit.

Valstein ayant ietté si heureusement les fondemens de sa reuolte, delibera de tirer la guerre en longueur, afin d'auoir le temps de gagner à soy l'armée, de laisser ruiner le Duc de Baviere par les Suedois, d'affoiblir luy-mesme les Prouinces hereditaires dans le quartier d'hyuer, & de s'accommoder à loisir avec les Ennemis de son Maistre. Sans le succès de ces choses il ne pouuoit rien, & ces choses pour réussir auoient besoin de beaucoup de temps; il resolut neantmoins d'vser d'une extreme diligence à reconquerir la Boheme, afin qu'apres une si prompte expedition, on eût peine à le soupçonner de la lenteur de la guerre, & qu'il pût comme insensibi-

blement s'asseurer de ce Royaume. Je ne me suis
moins proposé que de reciter le détail des gestes
militaires de Valstein. Plusieurs, qui de dessein
formé ont écrit l'Histoire de la dernière guerre
d'Allemagne, les ont soigneusement & elegam-
ment racontés. J'en diray seulement ce qui sem-
blera nécessaire à mon sujet. *****







LA VIE
DE
TITVS POMPONIVS
ATTICVS,
TRADVITE
DE
CORNELIVS NEPOS.



ITVS Pomponius Atticus, issu de l'une des plus anciennes familles des Romains, nasquit dans la dignité de Cheualier, qui auoit esté de tout temps en sa maison. Son pere, qui fut vn homme soigneux, d'une humeur tres-douce, accommodé dans ses affaires selon le temps, & fort attaché à l'estude, suiuant cette inclination qu'il auoit pour les lettres, luy enseigna toutes les choses qu'on doit montrer aux enfans. Or Atticus dès cet âge, outre la docilité de l'esprit, auoit encore vn agrément merueilleux dans l'air du visage, & dans le ton de la voix. Ce qui faisoit que non seulement il apprenoit en peu de temps tout ce que l'on luy prescriuoit; mais encore qu'il reüssit.

soit parfaitement à le reciter. Ainsi dès son enfance il auoit acquis beaucoup de reputation parmi ceux de son âge , & paru entre eux de telle sorte , que ceux , qui se piquoient d'honneur , ne pouuoient voir ce progrez sans jalousie ; jusques-là mesmes , que par sa diligence il les obligeoit tous à aduancer leurs estudes. De ce nombre furent L. Torquatus , le fils de Cajus Marius , & Ciceron , tous lesquels il sceut si bien gagner par sa conuersation , que depuis entre leurs amis ils n'eurent iamais personne qu'ils cherissent plus constamment qu'Atticus.

Son pere luy manqua bien-tost , & luy estant encore fort ieune , lors que P. Sulpicius , Tribun du peuple , fut tué , il se trouua presque en peril , parce qu'il estoit son allié , Anitia sa cousine germaine ayant épousé Marcus Seruius frere de ce Tribun. Atticus donc , qui voyoit alors la ville en desordre , à cause du tumulte de Cinna , & tous les esprits partagez en faueur de sa faction , ou de celle de Sylla , s'imaginant que de la condition dont il estoit , il ne pourroit viure à Rome sans choquer l'un de ces deux partis , & trouuant le temps de cette conjoncture fort propre pour acheuer ses estudes , il se retira à Athenes.

En ce lieu il ne laissa pas d'assister de son argent le ieune Marius , qui s'enfuyoit , ayant esté déclaré ennemy de la Republique. Car de crainte qu'un si long voyage ne troublast l'ordre de ses affaires domestiques , il auoit transporté à Athenes vne grande partie de son bien. Tant qu'il y demeura , il y vescu de telle sorte , qu'il se fit cherement aymer aux Atheniens. Et certes ce n'estoit pas sans raison ; car outre qu'il les obligeoit tous les iours par son credit , qui estoit

desia fort grand , quoy qu'en vne grande ieunesse , il les assistoit encore souuent de son bien dans leur necessité publique ; & voyant que pour payer leurs debtes , ils estoient contrains d'emprunter de l'argent , & qu'ils n'en pouuoient trouuer à des conditions raisonnables , il leur en faisoit fournir sans prendre aucun-interest , durant le terme qu'il leur donnoit pour le rendre : mais aussi sans permettre qu'ils passassent ce terme-là. En quoy il faisoit doublement leur auantage ; car il ne souffroit ni que leurs debtes vieillissent par son indulgence , ni qu'elles s'augmentassent par des interests accumulez. Il adiousta mesmes à ces bons offices vne nouvelle liberalité , leur faisant vn present de bled en general , duquel chaque particulier auoit six mines , & cette sorte de mesure reuient à ce qu'on appelle Medimne à Athenes.

Au reste sa conduite estoit si adroite , & si accommodante , qu'au mesme temps qu'il se rendoit familier avec les plus petits , il ne sembloit en rien inferieur aux plus grands : ce qui fit que ce peuple luy rendit en public tous les honneurs qu'il luy fut possible , & souhaita encore passionnément de pouuoir luy conferer le droit de bourgeoisie. Il le refusa neantmoins , à cause (comme disent quelques-vns) que l'on cesse d'estre Citoyen Romain , aussi-tost que l'on l'est-deuenu d'une autre Ville.

Tant qu'il fut parmy eux , il ne voulut iamais souffrir que l'on luy dressast de Statue : mais dès qu'il les eut quittez , il ne le pût empêcher : tellement qu'aux lieux les plus saints de leur Ville , ils luy en esleuerent quelques-vnes , & mesme à Pilia sa femme , en memoire de tant de bons

offices qu'il leur auoit rendus ; car il ne s'estoit rien fait d'important dans leur Republique , que sous sa conduite , & par son auis. Ce fut donc vn effet de son bon-heur , que d'estre né dans vne Ville qui estoit la Maistresse du Monde , & de n'auoir à obeir qu'à sa seule Patrie ; mais ce fut vn grand effet de sa prudence , que s'estant retiré dans vne Cité , qui surpasse toutes les autres en antiquité , en politesse , & en sçauoir , il s'y fist aimer , & estimer au delà de tous les autres.

Ce fut en ce lieu que Sylla , passant au retour de son voyage d'Asie , se trouua si charmé de l'honnesteté & de la doctrine du ieune Atticus , que pendant le séjour qu'il y fit , il le voulut toujours auoir auprès de luy. Et cela certes avec raison : parce qu'Atticus parloit le Grec de telle sorte , qu'il sembloit estre né dans Athenes , & qu'il s'exprimoit toutefois avec tant de grace en Latin , qu'on remarquoit aisément dans ses discours cette politesse naturelle qui est si particuliere à ceux qui sont nez & nourris dans Rome. Il recitoit aussi des Poëmes en ces deux Langues , si agreablement , que l'on n'auroit pû souhaiter rien de mieux. Et tout cela obligeoit Sylla à l'auoir tousiours en sa compagnie , & à desirer passionnément de le remener en Italie. Il le luy demanda mesmes. Mais Pomponius luy respondit : Je te supplie de ne me point mener contre ceux qui m'ont obligé de quitter l'Italie , de peur d'estre contraint , si ie fusse demeuré avec eux , de porter les armes contre toy. Sylla donc voulant remercier Atticus de tous les soins qu'il luy auoit rendus , commanda en partant que l'on portast en son logis toutes les choses dont ceux d'Athenes luy auoient fait des presens.

Pendant plusieurs années qu'il demeura en Grece, quoy qu'il apportast pour regler ses affaires domestiques, tout le soin dont vn bon ménager est capable; quoy qu'il employast tout le temps qu'il auoit de reste, ou à son estude, ou aux affaires de la Republique des Atheniens, il ne laissoit pas d'assister ses amis dans toutes les sollicitations dont ils auoient besoin à Rome. Car il se trouua souuent aux assemblées du peuple, lors qu'ils aspiroient à se faire élire à quelques charges: & quand il s'agissoit de quelque chose d'importance pour eux, il ne leur manquoit iamais. Entr'autres il n'abandonna iamais Ciceron dans tous les dangers qu'il courut; mais luy témoignant toujours vne fidelité inuiolable, il luy donna mesme iusques à deux cens cinquante mille sesterces, lors qu'il se trouua contraint de s'enfuir, & d'abandonner sa Patrie.

Or les broüilleries de Rome s'estant accomodées, Atticus s'y en retourna sous le Consulat, comme il me semble, de L. Cotta, & de L. Torquatus, estant si-fort regretté de tous les Atheniens lors qu'il partit, qu'ils témoignèrent bien par leurs larmes le déplaisir qu'ils auroient de son absence.

Il auoit vn Oncle nommé Q. Cecilius, Cheualier Romain, homme fort riche, & des plus familiers de L. Lucullus, mais qui estoit d'une humeur tres-fascheuse & tres-incommode: & toutefois il sceut si-bien s'accommoder à cette humeur, qui estoit insupportable à tout le reste du monde, que sans auoir donné à son Oncle le moindre sujet de se fascher, il en conserua la bien-veillance iusques à son extrême vieillesse. Aussi sa pieté fut-elle recompensée; car Ceci-

lius en mourant l'adopta , & l'institua heritier des trois quarts de son bien , dont il luy reuint environ cent fois cent mille sesterces.

Il maria sa Sœur à Quintus frere de Ciceron , & ce mariage se negocia par l'entremise de Ciceron mesme , avec qui il auoit vescu en vne amitié très-estroitte depuis le temps qu'ils estudioient ensemble , ayant mesme tousiours plus de familiarité avec luy , qu'avec son beau-frere. Et remoi- gnant bien par là , que l'alliance contribuë beaucoup moins aux amitiés , que la ressemblance des mœurs.

Q. Hortensius , que l'on estimoit le plus éloquent homme de son siecle , fut encore son intime ami. Si bien qu'on eust eu de la peine à de- uiner avec lequel il estoit le mieux ; de Ciceron , ou d'Hortensius. Et ce qui paroissoit presque impossible , il auoit sceu si bien faire , que ces deux grands Personnages , qui pretendoient également à vne mesme gloire , ne parloient iamais au desauantage l'un de l'autre , & demeuroient au contraire , par son moyen , en vne parfaite v- nion.

Dans les troubles de la Republique , il fut tousiours , & parut tousiours estre du bon party ; mais il ne voulut pourtant iamais se commettre aux desordres des guerres ciuiles : parce qu'il croyoit , que ceux qui s'y estoient vne fois embar- qués , n'estoient non plus maîtres d'eux-mesmes , que ceux qui sont battus de la tempeste , en pleine mer.

Il ne se presenta point pour demander les charges de la Republique , quoy que son credit & sa condition luy en facilitassent l'entrée. Mais il voyoit bien que l'on ne poursuioit plus les

magistratures selon l'ordre que les anciens y auoient estably : qu'à cause de cette furieuse profusion d'argent , que les diuers pretendans employoient à gagner le peuple , il estoit impossible de les obtenir sans violer les loix ; & qu'apres les auoir obtenues , on ne pouuoit les exercer sans danger , dans vne si grande corruption des mœurs.

Iamais il ne se trouua aux ventes qui se font par l'autorité publique ; il ne voulut iamais traiter des fermes , & autres reuenus de la Republique , ny pleiger ceux qui en auoient pris les partis. Il ne parut iamais contre personne , ny comme accusateur principal , ny comme souscriuant l'accusation d'un autre. Il n'eut iamais de procez ny ciuil ny criminel.

Quoy que beaucoup de Consuls & de Preteurs l'eussent choisi , pour luy donner la Charge de Prefet , dans les Prouinces dont ils auoient obtenu le Gouuernement , il ne les y voulut pourtant point suiure ; & méprisant le profit qui luy pouuoit reuenir d'un tel employ , il se contenta de l'honneur qu'ils luy vouloient faire. Iusques-là mesmes qu'il ne voulut pas passer en Asie avec Q. Ciceron son beau-frere , duquel il eust pû estre le Lieutenant ; n'estimant point qu'il fust de la bien-seance de se faire le suiuant d'un Preteur , apres auoir refusé la Preture luy-mesme : en cela veritablement jaloux non seulement de sa dignité , mais encore de son repos ; car par ce moyen il ne laissoit pas le moindre pretexte à la calomnie. Et les témoignages d'honneur & d'affection qu'il rendoit à ses amis , en estoient bien plus estimez , quand on ne les pouuoit attribuer ny à la crainte ny à l'esperance.

Il auoit enuiron soixante ans lors que Cesar commença la guerre ciuile. Pendant qu'elle dura, il se seruit du priuilege de son âge; & sans se mesler de rien, il demeura tousiours à la Ville, donnant aux despens de son bien à ses amis, qui se retiroient vers Pompée, tout ce dont ils auoient besoin. Et quant à Pompée mesme, il ne le desobligea point, en ne se joignant point à luy; car il n'auoit receu de luy aucun auantage, comme vne infinité d'autres, qui voyoient, par son credit, leurs familles pleines d'honneurs ou de richesses; vne partie desquels furent obligez par honneur, & quoy qu'à regret, de le suiure en cette guerre; & les autres qui se renoient en leurs maisons, ne le pouuoient faire sans luy donner, par leur ingratitude, de iustes sujets de plainte. D'autre costé le repos où Atticus demeura, fut si agreable à Cesar, qu'apres sa victoire, ayant ordonné par ses lettres, des leuées de deniers sur tous les particuliers, non seulement il ne luy demanda rien, mais encore il pardonna au fils de sa sœur & de Q. Ciceron, qui auoit porté les armes sous Pompée: si-bien que son ancienne façon de viure le mit à couuert de tous ces nouveaux dangers.

Après la mort de Cesar, lors que l'on croyoit que le Gouuernement & les Affaires estoient entre les mains des deux Brutus, & de Cassius, & qu'il sembloit que toute la Ville se fust tournée de ce costé; il se conduisit auprès de Marcus Brutus de telle sorte, que ce ieune homme ne traittoit pas plus familièrement avec pas vn des gens de son âge, qu'avec ce Vieillard. Car outre qu'il vsoit tousiours de son conseil dans ses plus importantes affaires, il l'inuitoit encore fort souuent à venir

manger dans sa maison. Cependant quelques-uns de ce party s'estant avisés qu'il falloit establir un reueu particulier pour ceux qui auoient tué Cesar, le fond duquel deuoit estre leué sur les Cheualiers; & s'imaginans que leur dessein reüssiroit aisément, si les principaux de cet Ordre commençoient d'eux-mesmes à contribuer leur part: C. Flavius, familier de Brutus, en porta la parole à Atticus, & le supplia de vouloir contribuer le premier. Mais luy qui croyoit qu'il falloit seruir ses amis, sans s'embarasser dans leurs factions, & qui auoit tousiours eu l'esprit fort éloigné des choses de cette nature, répondit; que si Brutus auoit besoin de son bien, il s'en pouoit seruir sans reserue: mais que pour l'affaire qu'on luy proposoit, non seulement il n'y porteroit personne, mais que si l'on s'assembloit pour ce sujet, il ne s'y trouueroit pas. Ainsi cette negociation qui s'estoit acheminée par le consentement de plusieurs, fut ruinée par le sentiment contraire du seul Atticus.

Cependant les choses n'estans pas demeurées long-temps en cet estat, Antoine commença à entrer en autorité, & à se voir le maistre: si bien que Brutus & Cassius, qui iugeoient leurs affaires desesperées, se retirerent comme en exil dans les Prouinces que les Consuls ne leur auoient decernées que pour la forme. Ce fut alors qu'Atticus, qui n'auoit pas voulu mettre son argent avec ceux de ce party, au temps qu'il estoit le plus florissant, voyant Brutus quitter l'Italie, & s'enfuir abandonné de tout le monde: dans une si pressante necessité, il luy enuoya cent mille sesterces, & ordonna encore qu'en son absence on luy en baillast trois cens, lors qu'il passa en

Epire , ne rendant pas plus de devoirs , qu'il auoit accoustumé a Antoine ; pour le voir deuenu si puissant ; & n'abandonnant pas aussi ses autres amis , quoy que leur fortune fust sans ressource , & sans esperance.

La guerre de Modene suiuit incontinent ; & si en cette occasion ie me contente d'appeller Atticus prudent , ie crains bien de dire moins que ie ne dois , & de dérober beaucoup à sa gloire. Il n'agit pas seulement en homme preuoyant , mais à vray dire en deuin (si l'on doit nommer deuination vne perpetuelle bonté de nature , qui , sans s'éleuer & sans s'abaisser , demeure tousiours en son assiette , quelques accidens qui luy puissent arriuer.) Antoine auoit esté déclaré ennemy de la Republique ; il auoit quitté l'Italie ; on estoit hors d'esperance qu'il se pust iamais reestablis ; non seulement ses ennemis , qui estoient tres-puissans , & en tres-grand nombre , mais encore vne infinité d'autres personnes se liguoyent pour trauailler à le perdre : chacun croyant faire beaucoup pour son auancement , de persecuter Antoine. On poursuioit ses amis particuliers ; on auoit dessein d'oster tout à Fulvia sa femme ; on se prepa-roit à faire mourir ses enfans. Cependant , quoy qu'Atticus fust dans vne estroite familiarité avec Ciceron , & qu'on ne pût rien adiouster à l'affection qu'il auoit pour Brutus , il ne leur accorda pourtant iamais de rien faire , au preiudice d'Antoine : mais au contraire , il cacha autant qu'il put ses amis qui s'ensuyoyent de la Ville , & leur fournit toutes les choses dont ils eurent besoin. Il traitta entre autres P. Voluminius de telle façon , qu'il n'auroit pu attendre
rien

rien dauantage d'un pere. Et pour ce qui est de Fulvia, qui estoit embarrassée de procez, & en des alarmes continuelles, il seruit avec tant d'affection & de diligence, qu'elle ne fut iamais obligée de comparoistre à aucune assignation, qu'il n'y assistast tousiours avec elle, & qu'il n'interuint comme la caution en toutes choses : mesme, comme durant son credit elle auoit acheté vne Terre payable à certain terme, & qu'elle ne trouuoit personne dans sa disgrace qui luy voulust prester de l'argent pour faire ce payement, il s'employa pour elle, & luy bailla la somme dont elle auoit besoin, sans luy limiter le temps qu'elle la luy deuoit rendre, & sans en vouloir d'interest : jugeant que le plus grand gain qui pouuoit arriuer à vn homme d'honneur, c'estoit d'estre estimé reconnoissant & prompt à faire plaisir, & voulant montrer qu'il auoit accoustumé de faire amitié avec les hommes, & non pas avec leur fortune. Et on ne pouuoit pas croire qu'il fit tout cela pour s'accommoder au temps : car personne n'auroit peu s'imaginer qu'Antoine eust jamais esté en estat de se reuoir maistre des affaires.

Atticus cependant ne laissoit pas d'estre blâmé sourdement par quelques gens de condition, comme s'il n'eust point eu assez d'auersion pour les mauvais Citoyens. Mais luy, qui regoit ses actions par son iugement, regardoit tousiours plustost ce qu'il deuoit faire, que ce que les autres pourroient louer.

Tout d'un coup la fortune se changea : Antoine reuint en Italie, & personne ne douta plus qu'Atticus, qui estoit intime amy de Cice-

ron & de Brutus, ne fust en tres-grand danger. Pour ce suiet luy-mesme se laissant emporter à cette crainte, lors qu'il vit que les Triumvirs approchoient de Rome, il ne se monstra plus, apprehendant la proscription, & se cacha chez ce P. Volumnius, qu'il auoit secouru en vne pareille occasion (comme nous venons de dire) la Fortune se montrant si inconstante dans tous ces temps-là, qu'il n'y auoit point de party qui ne fust à son tour, tantost dans vne puissance absoluë, & tantost dans vn extreme peril. Il fit aussi refugier avec luy Q. Gellius Canius, qui estoit de son aage, & qui luy ressembloit parfaitement en toutes choses. Et cecy doit encore seruir d'un illustre témoignage de la bonté d'Atticus; puis qu'ayant vescu dans vne vnion fort étroite avec Canius, depuis le temps qu'ils s'estoient connus à l'Ecole, leur amitié s'augmenta tous-jours jusques à leur vieillesse. Pour ce qui est d'Antoine, quoy que la haine qu'il auoit contre Cicéron fust si grande, qu'elle l'eust porté, non seulement à se declarer son ennemy, mais encore de tous ses amis; quoy qu'il eût dessein de les proscrire tous, il le trouua neantmoins tant de gens qui luy parlerent en faueur d'Atticus, qu'il se ressouuint du plaisir qu'il en auoit receu; & qu'apres s'estre enquis du lieu où il s'estoit retiré, il luy écriuit de sa main qu'il n'apprehendast rien; qu'il le vinst trouuer en diligence; qu'il l'auoit effacé luy & Gellius Canius de la liste des pros crits; & de peur qu'il ne tombast en quelque danger, comme c'estoit de nuit, il luy enuoya vne escorte.

Ainsi Atticus; en cette saison remplie de crainte;

ne garantit pas seulement sa vie , mais aussi celle d'une personne qui luy estoit tres-chere. Car jamais il ne fit aucune sollicitation pour sa seureté, qu'il n'y joignist en mesme temps celle de son amy , afin qu'on sceust qu'il vouloit ou viure ou mourir avec luy. Que si la principale loüange d'un bon Pilote , est d'auoir garanty son Nauire, lors qu'il est battu de la tempeste , & d'auoir nauigé sans peril parmy les bancs & les rochers , pourquoy n'admirerons - nous pas la prudence d'un homme que nous verrons reuenir sain & sauf dans le port , apres auoir esté exposé à tant de tempestes ciuiles , & qui estoient si furieuses ?

Aussi-tost qu'il se vit garanty de ce danger , sa principale occupation fut de s'employer à secourir le plus grand nombre qu'il pourroit de ceux qui en estoient menacez ; & voyant que le menu peuple cherchoit les proscripts pour les tuer , & gagner la recompence que les Triumvirs auoient promise à ceux qui en apporteroient les testes : Il donna ordre qu'il ne manquast rien à tous ces malheureux qui voudroient se retirer chez luy en Epire , & il n'y en eut pas vn à qui il ne permist d'y demeurer tant qu'il luy plairoit. Mesme apres la bataille de Philippes & la mort de C. Cassius & de M. Brutus , ayant entrepris la protection du Preteur L. Iulius Mocilla , de son fils , d'Aulus Torquatus, & de plusieurs autres qui se trouuoient enuoloppez dans le mesme malheur, il commanda que d'Epire on leur portast toutes les choses necessaires en Samothrace où ils s'estoient retirez.

Il seroit difficile & peu necessaire de vouloir

tout dire , & il nous fuffit d'avoir fait entendre, que la liberalité d'Articus n'estoit pas vne liberalité artificieufe & intereffée : ee qui se peut connoistre par la nature des affaires & des temps; car l'on ne remarqua iamais qu'il se fist de feste apres de ceux qui auoient la puissance en main , ny qu'il abandonnast ceux qui estoient tombez dans l'affliction. A quoy nous pouuons encore adiouster pour vne belle preuue , qu'il honora tout autant Scrullia mere de Brutus , apres la mort de son fils, qu'il auoit fait lors que ses affaires étoient florissantes.

Vlant donc de cette liberalité, il fut encore assez heureux pour ne pas auoir de fascheuses inimitiez ; car il n'offensoit iamais personne , & si l'on luy faisoit quelques iniures , il se trouuoit plustost porté à les remettre , qu'à s'en ressentir.

Iamais il n'oublia aucun bien fait qu'il eust receu, & iamais il ne se ressouuint de ceux qu'il auoit faits , qu'autant de temps que les personnes qu'il auoit obligées, luy en témoignioient leur reconnoissance. Par ces moyens il confirma la verité de ce que l'on dit d'ordinaire , que la fortune de chacun dépend de ses mœurs. Et toutefois il songea beaucoup plus à ses mœurs qu'à sa fortune, prenant exactement garde à ne rien faire dont on le peust blasmer iustement.

Toutes ces choses luy acquirent vne si haute reputation , que Marcus Vespasianus Agrippa , qui alors , à cause de son credit & de la puissance du ieune Cesar , duquel il estoit le fauory , pouuoit prendre à Rome tel party qu'il eust souhaité pour se marier , choisit neantmoins son al-

liance , & fouhaita plutoſt la fille d'un Cheualier Romain , que quantité d'autres , qui eſtoient bien de meilleure maïſon. Il eſt vray auſſi qu'il faut dire que ces nopces ſe firent par l'entremiſe de Marc Antoine , l'un des Triumvirs qui gouvernoient l'Eſtat , lequel aimoit beaucoup Atticus , & ſi fort , qu'il ne tint qu'à luy de ſe ſervir de ſa faueur , pour augmenter ſon reuenu de pluſieurs grandes poſſeſſions. Mais il ſe trouua ſi peu attaché à ſes intereſts , que s'il uſa de cette autorité d'Antoine , ce fut ſeulement pour tirer ſes amis hors de l'incommodité & du danger.

Cecy éclata avec beaucoup de gloire , pour luy principalement pendant la proſcription. Car comme les Triumvirs , ſelon la couſtume qu'ils auoient en ce temps-là , eurent vendu le bien de L. Sauſeius Cheualier Romain , & de meſme âge qu'Atticus , parce qu'il auoit quantité de belles Terres en Italie ; quoy que d'autre coſté l'eſtude de la Philoſophie l'eut arreſté depuis pluſieurs années à Athenes , où il ne ſe meſloit point de la Republique ; Atticus trouua en cette occaſion avec tant de chaleur & d'adreſſe , que le meſme homme par lequel on mandoit à Sauſeius qu'il auoit perdu ſon patrimoine , luy apprit en meſme temps la nouuelle comme il l'auoit recouuré.

Ce fut encore luy qui fit décharger de la proſcription où l'on l'auoit mis , eſtant abſent , L. Calidus , lequel ie puis avec raiſon ſouſtenir , auoir eſté le meilleur Poëte que nous ayons eu depuis la mort de Catulle & de Lucrece , qui d'ailleurs eſtoit homme de grande vertu, & fort in-

struit en toutes les choses que les honnestes gens doiuent sçauoir ; & cependant ç'auoit esté P. Volumnius grand Maistre des Ouuriers d'Antoine, qui l'auoit fait proscrire à cause des grands biens qu'il possédoit en Afrique, & qui rendoient encore son absolution plus malaisée à obtenir. Aussi, à dire le vray, il seroit tres-difficile de determiner en ce lieu, lequel semble le plus grand du trauail ou de la gloire d'Atticus ; en ce que dans les perils de ses amis, il ne les assistoit pas moins absens que presens.

Que s'il estoit si bon Citoyen, il n'estoit pas moins bon pere de famille. Car ayant tousiours beaucoup d'argent comptant, il ne se trouuoit pourtant personne qui fust moins porté à acheter, ny qui aimast moins à bastir que luy. Ce n'est pas qu'il ne fust parfaitement bien logé, & que pour les choses qui luy estoient necessaires, il ne se seruist tousiours des meilleures. Son Oncle Cecilius luy auoit laissé en mourant vn logis au quartier de la Coline Quirinale, qui estoit plus agreable, à cause d'un bois dont on l'auoit embelly, qu'à cause de l'edifice : car le bastiment estoit vieux, & l'on y auoit plustost songé à la propreté, qu'à la magnificence. Il n'y toucha pourtant point, hors quelques reparations ausquelles la vieillesse de cette maison l'obligea.

Son train estoit fort mediocre à n'en regarder que l'éclat, mais fort accompli, si l'on en juge par l'vtilité : Car il y auoit beaucoup de jeunes gens, qui auoient fort bien estudié, qui lisoient fort bien, & qui estoient fort bons Copistes : iusques-là mesmes qu'il ne se trouuoit

pas vn de ses lacquais , qui ne sceust faire toutes ces choses en perfection. Tous les autres Officiers dont on a besoin dans vne maison , y estoient fort habiles , & cependant il n'y en auoit pas vn d'eux qui ne fust né , & qu'il n'eust esleué chez luy ; en quoy certes il faisoit paroistre beaucoup de diligence , & beaucoup de moderation. Car il faut estre tres-reglé pour ne pas desirer demesurément ce que beaucoup souhaitent sans mesure ; & tres-bon mesnager , pour acquerir par son soin , ce que les autres ne peuuent auoir , qu'avec beaucoup de despenſe.

Au reste , il estoit plus poli que magnifique. Il vouloit que sa despenſe fust raisonnable , & qu'elle ne fust pas grande , & n'affectoit rien tant que de paroistre dans la propreté , plustost que dans l'abondance. Ses meubles n'estoient pas fort superbes , mais ils estoient fort honnestes : & enfin l'on remarquoit en luy , qu'il s'éloignoit également de la profusion , & de la mesquinerie.

Il ne faut pas que i'oublie icy vne chose , quoy que peut-estre quantité de gens la trouvent de peu d'importance , qui est , qu'encore que Pomponius fist aussi bonne chere qu'aucun Cheualier Romain , & qu'il traitast assez souuent beaucoup de gens de qualité de tous les ordres de la Ville ; nous ſçauons pourtant bien , que par le Iournal de son Maistre-d'hostel , il ne luy couſtoit d'ordinaire chaque mois pour la despenſe de sa table , que trois mil petits ſesterces. Ce que ie mets icy , non pas pour l'auoir ouï dire , mais pour le ſçauoir parfaite-

ment , ayant vescu assez familièrement avec luy , pour m'estre trouué plusieurs fois en son logis , lors qu'il regloit ses affaires domestiques.

Iamais pendant qu'il fut à table , il n'eut d'autre concert qu'un Lecteur , ce qui aussi selon mon aduis est fort diuertissant , & iamais il ne fit un seul repas sans que l'on y leust. De sorte que la compagnie qu'il auoit , se pouuoit diuertir doublement à manger de bonnes choses , & à en écouter de meilleures. Car il n'inuitoit que ceux dont les inclinations & les mœurs n'estoient point éloignées des siennes.

Quelques grands biens qui luy fussent arriuez , il n'en augmenta ny son train , ny son ordinaire , & ne changea rien du tout en sa façon de viure. Et sa moderation fut telle , qu'ayant sceu paroistre fort honorablement avec vingt fois cent mil sesterces , que son pere luy auoit laissez , lors qu'il en eut cent fois cent mille , il n'en vescut pas pourtant plus abondamment , & ne changea point les mesures qu'il auoit prises , quelque changement qui se fust fait en sa fortune.

Il n'eut aucuns iardins , ny aucune belle métairie proche des Faux-bourgs de Rome , ou sur le riuage de la Mer , ny mesme dans toute l'Italie , excepté ses deux terres de l'Ardeatin & de Nomentan : de sorte que tout son reuenu consistoit en ce qu'il possedoit en Epire , & au bien qu'il auoit dans Rome : d'où l'on peut connoistre qu'il ne se regloit pas pour employer son argent selon la quantité , mais seulement selon la raison.

Il ne disoit iamais de mensonge , & ne pouvoit non plus souffrir qu'on en dist ; tellement que la douceur & la liberté qu'il auoit dans la conuersation , n'estoit pas sans quelque seuerité, ny sa grauité sans estre temperée de beaucoup de facilité ; & l'on auoit de la peine à connoistre si ses amis ou l'aimoient ou l'honoroién dauantage.

Il fut tousiours fort religieux & fort reserué à promettre , croyant que c'estoit le procedé d'un homme inconsideré, plutôt que d'un homme d'honneur , de donner sa parole , & de ne la pouuoir pas tenir : mais autant de fois qu'il s'engageoit , il traualloit avec tant de soin dans les affaires qu'on luy auoit recommandées , qu'on ne pensoit pas qu'il en pût auoir dauantage dans les siennes propres , quelques obstacles qu'il rencontrast à faire reüssir celles dont il s'estoit chargé. Il ne se repentit iamais de les auoir entreprises , parce qu'en cela il s'imaginoit qu'il y alloit de sa reputation , qui estoit la chose du monde qu'il conseruoit le plus cherement ; si bien , que non seulement il prit la conduite des affaires de M. & de Q. Ciceron , de Caton , d'Hortensius , d'A. Torquatus , mais encores il mania celles de plusieurs Cheualiers Romains. Et de là on peut iuger que ce fut par iugement , & non point du tout par paresse , qu'il refusa l'administration de celles de la Republique.

Si vous me demandez des témoignages de sa complaisance & de sa douceur , ie ne sçauois vous en rendre de meilleur , qu'en vous disant qu'estant ieune , Sylla desia vieux , le trouua fort agreable ; qu'estant vieux , il plut infiniment à

M. Brutus encore jeune , & qu'il vescu de forte avec Q. Hortensius , & M. Ciceron ses esgaux , qu'on auroit beaucoup de peine d'assurer auquel de tous les âges il estoit le plus propre.

De tous ceux neantmoins qui l'aymerent , Ciceron fut celuy qui le cherit dauantage , & cela jusques à tel point , qu'il n'auoit ny plus d'amitié , ny plus de familiarité avec Q. son frere. C'est dequoy font foy , outre les ouurages dans lesquels il fait mention d'Atticus , & que l'on a desia donnez au public , seize Liures de Lettres qu'il luy enuoya depuis son Consulat , iusques vn peu auparauant sa mort , & qui sont escrites de telle sorte , que lors que l'on les a leuës , on n'a pas beaucoup besoin de l'histoire de ce temps là. Car les desseins , & les inclinations des Chefs de party , les defauts , & les manquemens des Generaux d'Armée, les desordres & les changemens de la Republique y sont si politiquement traitez , qu'il n'y a rien qu'on n'y voye à descouuert : d'où l'on peut aisément iuger , que la prudence est vne espece de diuination , puisque Ciceron n'a pas seulement préueu tout ce qui s'est passé durant sa vie , mais de plus nous a laissé de tres-veritables predictions de ce que nous voyons encore arriuer aujourd'huy.

Pourquoy m'estendrois-ie sur le discours de la pieté d'Atticus , l'ayant oüy luy-mesme lors qu'il faisoit les funerailles de sa Mere , se vanter avec verité , de ce qu'estant morte âgée de quatre-vingt dix ans , & luy en ayant vescu soixante & sept , iamais pourtant il n'auoit eu besoin de se r'accommoder avec elle , non plus qu'avec sa sœur , qui estoit presque de son âge. Ce qui à

monaduis est vne marque , ou qu'il n'y auoit
 iamaïs eu aucun differend entr'eux , ou qu'il
 auoit tant de naturel pour les siens , qu'il eust
 pensé faire vn crime s'il se fust mis en colere
 contre ceux qu'il estoit obligé d'aymer. Ce ne
 fut pas neantmoins la nature seule , de laquelle
 pourtant tout le monde suit les mouuemens ,
 qui luy inspira des sentimens si raisonnables ; ce
 fut aussi l'estude. Car estant parfaitement instruit
 des preceptes des plus sages Philosophes , il s'en
 seruoit pour l'usage de la vie , plustost que pour
 l'ostentation.

Il fut encore fort grand imitateur des façons
 de faire des premiers Romains , & tres-grand
 amateur de l'Antiquité. Aussi en auoit-il vne
 connoissance si parfaite , qu'il l'a exposée toute
 entiere dans le Volume qu'il a escrit en l'hon-
 neur des Magistrats. Nous n'auons point fait de
 loy , nous n'auons point traité de paix , nous
 n'auons point entrepris de guerre , il n'est rien
 arriué de remarquable & de glorieux au peuple
 Romain , qui n'y soit cotté en sa place : & ce
 qui me semble tres-difficile , c'est qu'il mesle si
 adroitement dans tout ce tissu , la suite des fa-
 milles , qu'on peut apprendre en le lisant , de
 quelle maison , & de quelle naissance ont esté
 les excellents hommes de la Republique. Il a
 mesmes traité cette matiere séparément en d'au-
 tres Liures particuliers ; comme lors qu'à la prie-
 re de M. Brutus , il composa l'histoire de la Mai-
 son des Iuniens , depuis la premiere souche jus-
 qu'aux derniers descendans , remarquant par de-
 grez en chaque particulier qui il estoit , quels
 estoient ses parens , quelles charges il auoit eues

en la Republique , & en quel temps il y estoit entré. Il a encore pris le mesme soin pour la famille des Marcells , à la sollicitation de Claudius Marcellus , & pour celle des Cornéliens , des Fabiens , & des Emiliens , en estant prié par Cornelius Scipio , & par Fabius Maximus , qui sont les liures de la plus agreable lecture qui se puisse imaginer , pour ceux qui ont quelque passion de bien connoistre les hommes illustres.

Il voulut aussi se mesler de la Poësie , & comme il me semble , afin de n'estre pas priué d'une si grande douceur. Il consacra le travail de sa Muse , à la gloire des Citoyens Romains , qui avoient paru au dessus des autres, ou par les honneurs qu'ils avoient obtenus , ou par les belles actions qu'ils avoient faites , reduisant en quatre ou cinq Vers , sous chacune de leurs Images , leurs plus celebres exploits , & les charges qu'ils avoient eües. Ce qui est à peine croyable , que l'on aye pû comprendre tant de choses en si peu de mots. Il a encore laissé vn liure en Grec du Consulat de Ciceron.

Nous auions publié tout cecy du viuant d'Atticus. A cette heure , puisque la Fortune a voulu que nous demeurassions au monde après luy , nous acheuerons ce qui reste ; & par les exemples de ce que nous escrivons de luy , nous persuaderons aux lecteurs , autant qu'il nous sera possible , que nous auons eu raison de dire , que la fortune de chacun depend de ses mœurs , & de sa conduite.

Et de fait Atticus s'estant contenté de l'Ordre des Cheualiers , dans lequel il estoit né , paruint neantmoins iusques à l'alliance de l'Empereur

Auguste , ayant acquis dès long-temps auparavant sa familiarité, par sa belle maniere de viure, & celle du reste des plus grands Seigneurs de la Ville , qui ne cedants point à l'Empereur en Noblesse , n'auoient pas les mesmes auantages de la fortune. Car il faut auoïer que la prosperité d'Auguste a esté si grande , que la fortune n'a iamais rien fait pour les plus excellens hommes qui l'ont precedé , qu'elle n'aye encore fait pour luy , & qu'elle luy a donné toutes les grandeurs que l'ambition d'un Citoyen Romain estoit capable de desirer.

Or voicy comme cette alliance se fit. Agrippa ayant espousé la fille d'Atticus , qui n'auoit point encore esté mariée ; & ayant eu vne fille d'elle , Auguste voulut qu'on l'accordast avec son beau-fils Titus Claudius Neron , né de Drusilla sa femme , quoy que cette petite n'eust encore à peine qu'un an : Ce qui après auoir establi entre eux vne estroite alliance , rendit encore leur familiarité plus grande ; quoy que mesmes auant ces fiançailles , lors qu'Auguste estoit absent de Rome , iamais il n'enuoyast de lettres à aucun de ses amis , qu'il n'y en eust aussi pour Atticus , pour s'informer de ce qu'il faisoit de principal ; de ce qu'il lisoit ; en quels lieux il se proposoit de demeurer , & combien. Quand il estoit à la Ville , & que la multitude des affaires l'occupoit , de sorte qu'il ne pouuoit pas jouïr aussi souuent qu'il eust souhaité , de la conuersation d'Atticus ; il ne laissoit pas pourtant volontiers eschaper vn iour sans luy escrire ; tantost le priant qu'il l'instruisist de quelque chose de l'antiquité ; tantost luy proposant quelque question de la poétique ;

& souuent se jouant seulement , afin de tirer de luy des responſes plus eſtenduës , & plus libres. D'où vient que le Temple de Iupiter Feretrius , que Romulus auoit edifié au Capitole, menaçant de ruine à cauſe de ſa vieilleſſe , & du peu de ſoin qu'on apportoit à le conſeruer, Atticus en aduertit Ceſar de telle ſorte , qu'il l'obligea à le faire reparer.

D'autre coſté M. Antoine n'eſtoit pas moins ſoigneux qu'Auguſte , d'enuoyer de ſes lettres à Atticus , lors qu'il en eſtoit eſloigné ; juſques-là meſmes que des dernieres limites de l'Empire Romain, où il demeueroit , il luy rendoit vn compte fort exact, non ſeulement de toutes ſes actions , mais encore de tous ſes deſſeins , & de toutes ſes penſées. Ce qui à mon aduis ne peut eſtre eſtimé, comme il doit , que par ceux qui ſeront capables de juger , combien il faloit auoir de prudence pour pouuoir conſeruer en meſme temps l'amitié , & faire eſtat du ſupport de deux hommes , entre leſquels il y auoit , non ſeulement de l'émulation pour les plus grandes choſes du monde , mais encore de la hayne & de l'enuie telle qu'il eſtoit neceſſaire qui fuſt entre Auguſte & Antoine , qui preten-
doient de ſe rendre tous deux les ſeuls & Souuerains Maîtres de la Ville de Rome , & de tout l'Empire du monde.

De cette ſorte, ayant deſia ſoixante & dix-ſept ans accomplis , & eſtant ſi heureuſement arriué à certe vieilleſſe , qu'au meſme temps qu'il croiſſoit en âge , il auoit veu augmenter ſa dignité , ſon bon-heur , & ſes richelſſes. (Car ſa ſeule bonté fit que beaucoup de gens l'inſtituë ;

rent leur heritier, & sa santé fut si entiere, que pendant trente ans il n'eut besoin de medecine.) Enfin il tomba dans vne maladie, de laquelle luy & les Medecins au commencement firent peu d'estat; s'imaginans que c'estoit vn tenesme, & proposans pour sa guerison des remedes fort aisez & fort prompts. En cét estat, comme il eut passé trois mois à se faire traiter, sans ressentir aucune douleur, que celle qu'il receuoit de sa cure, tout d'un coup le mal se jetta dans vn intestin, avec tant de violence, qu'à la fin du temps la pourriture s'y estant mise, il se fit vn vlcere aux reins.

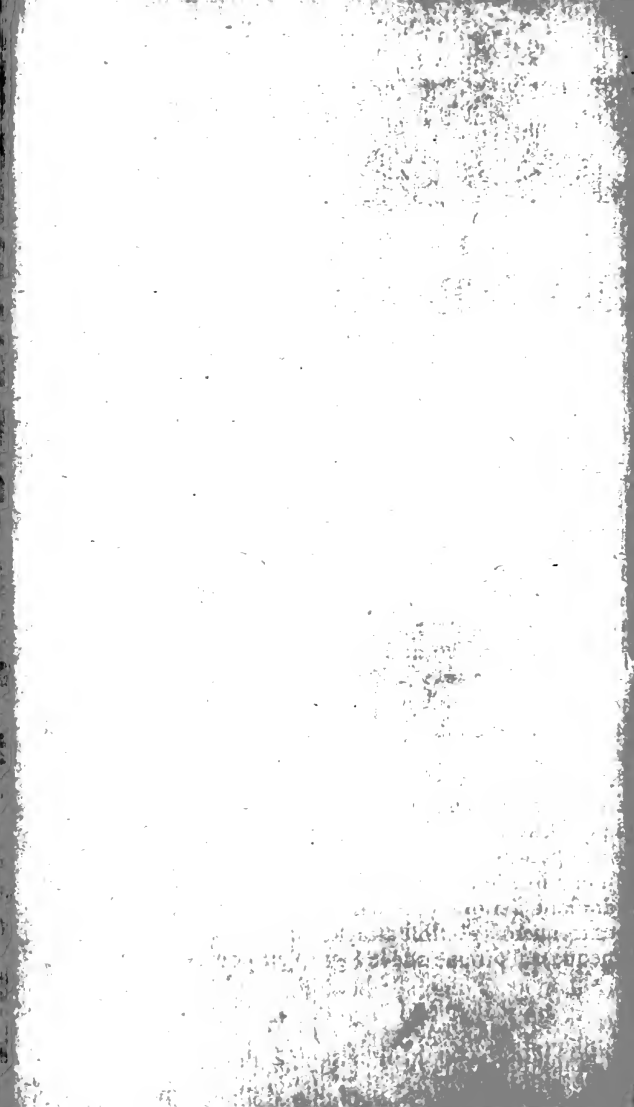
Mais auparauant que ce dernier accident luy fust arriué, voyant que ses douleurs augmentoient de iour en iour, & que la fièvre luy estoit encore suruenüe, il commanda que l'on allast guerir Agrippa son gendre, & que l'on amenast avec luy Lucius Cornelius Balbus, & S. Peduceius. Aussi-tost qu'il les vid arriuez, s'estant appuyé sur le coude, il leur parla de la sorte: *Il n'est point necessaire que ie vous die combien de soin, & de diligence j'ay apporté depuis que ie suis malade, pour tascher de recouurer ma santé. Vous en avez esté vous-mesmes témoins; ainsi vous ayant satisfait en cela, comme ie l'espere, & n'ayant rien obmis de tout ce que l'on a iugé utile à ma guerison, ce qui me reste à faire à present, c'est de me tirer moy-mesme de cette peine, où ie me trouue, & c'est ce que j'ay bien voulu*

vous faire ſçavoir ; car enfin ie ſuis abſolument reſolu à ne pas nourrir mon mal dauantage. Vous ſçauex bien en effet , que tous les aliments que l'on m'a donnez ces iours paffeZ, ne m'ont allongé la vie , que pour rendre mes douleurs plus grandes , ſans aucune eſperance de ſalut , ſi bien qu'en l'eſtat où ie ſuis, ie ſouhaite de vous deux choſes ; la premiere , que vous approuvieZ mon deſſein ; la ſeconde , que vous ne vous efforciez point a m'en deſlourner , puis que vous le ſerieZ inutilement. t. Leur ayant fait ce diſcours , avec vne voix ſi ferme , & vn viſage ſi aſſeuré , qu'il ne ſembloit pas qu'il allaſt ſortir de la vie , mais ſeulement qu'il fuſt preſt de paſſer d'une maiſon en vne autre ; quoy qu'Agrippa en pleurant , & en l'embraſſant le priaſt , & le coniuraſt avec beaucoup d'inſtance , de ne point auancer vne choſe à quoy la nature l'ameneroit , & que puis qu'il pouuoit encore viure quelque temps , il ſe conſeruaſt pour ſoy & pour les ſiens , il rejeta ces prieres par vn ſilence obſtiné. Ainſi s'eſtant abſtenu deux iours de manger , la fièvre enſuite l'ayant quitté tout à coup , & ſa maladie ſe trouuant beaucoup diminuée , pour cela neantmoins il ne changea point du tout le deſſein qu'il auoit fait ; tellement que le cinquième iour après qu'il eut pris cette reſolution , il deceda le dernier iour du mois de Mars : Cn. Domitius & C. Soſius eſtans Conſuls. Son corps fut emporté dans vne petite liètiere , ſans aucune pompe

funebre, ainsi qu'il l'auoit ordonné; estant neantmoins accompagné de tout ce qu'il y auoit d'honnestes gens à Rome, & d'une tres-grande foule de peuple; & il fut enterré dans le monument de Q. Cecilius son oncle; qui est sur le bord du chemin d'Appius; à cinq milles de Rome.

F I N.







S'IL FAUT QV'VN
 IEVNE HOMME
 SOIT AMOVREUX.
DIALOGVE.

ESTANT venu à Paris pour iustifier mon innocence, & pour destruire la calomnie de mes ennemis, comme j'attendois la response des Lettres que Monsieur de Chauigny auoit escrites à la Cour en ma faueur, & que ie m'estois cependant retiré chez mon intime amy Monsieur du Pille, Messieurs Chapelain, de Trilport & Menage me vinrent voir vne apres-disnée. Ces Messieurs prenoient grand interest à ma disgrâce, & y agissoient avec cette noble ardeur qu'on ne rencontre plus que dans les Histoires d'Oreste & de Py-lade, & des autres amis de l'Antiquité. Ils me trouuerent par hazard dans la sale, où i'entendois vn excellent joueur de Claüessin. Après que ie les eus fait passer dans ma chambre, & que nous nous fumes assis : le croyois, dit Monsieur Chapelain, s'adressant à moy, que dans vostre solitude je vous trouuerois plustost attaché sur ce Traité de Seneque, qui prouue que le Sage n'est point sujer

aux iniures de la fortune , qu'à vous divertir au plaisir de la Musique , qui ne touche pour l'ordinaire qu'un esprit debarrassé. Il ne faut pas , luy respondis-je , que cela vous surprenne : car premierement vous me faites tort de me tenir embarrassé , puis que vous sçavez bien que j'ay la conscience fort nette ; & puis comme cela vous seroit estrange , à vous qui avez accoustumé de regler vostre Vertu sur celle des Stoïciens , & qui voulez comme eux qu'on aille contre les malheurs teste baissée , & que la raison ne se destache point de la pensée de l'infortune qu'elle a à combattre , qu'après l'auoir entierement terrassée: Aussi n'y a-t'il nul inconuenient pour nous qui suiurons vne autre Secte , & qui par d'autres biais nous défendons de la douleur, de ne pas lutter contre elle, & de tâcher plutôt à l'oublier qu'à la vaincre. C'est là , dit Monsieur Menage, l'opinion d'Epicure , qui veut qu'on songe au plaisir , afin de s'oster la pensée du malheur, & qui ordonne qu'on s'en rende maistre en faisant diuersion. En verité il faut auoier , poursuuiuit-il , que la Philosophie de cet homme soulage merueilleusement la nature , & que ses opinions sont fort accommodées à nostre foiblesse , & ie ne puis assez l'oüier nôtre excellent Monsieur Gassendi , qu'on peut appeller comme on faisoit Epicure, le Pere de la Verité , & comme on faisoit Socrate, le pere de la Philosophie : ie ne sçauois , dis-je , assez le louer , de ce qu'il employe cette profonde erudition , & cette longue experience qui le font admirer , à esclaireir ce qui reste des enseignemens de ce Sage , & à fonder de nouveau vne Ecole dont les disciples remplissoient jadis des Villes entieres de la Grece. Je suis fort aise , repli-

quay-je, que vous n'ayez point insulté à cet auteur de la Volupté, comme la plupart du monde, que ce dernier mot trompe, & qui ne songent pas que les véritables Epicuriens menaient autresfois une vie aussi réglée que sont à présent nos Religieux reformez, ou nos Missionnaires; & pour vous faire mieux voir que ie combats la douleur en la fuyant, vous pouvez vous en instruire par la lecture à laquelle ie passe les heures que ie suis seul; vous ne trouvez pas que ce soit celle de Boëce ny d'Epictete. Là dessus Monsieur de Trilport s'estant approché de la table, y trouva un Lucrece, un Salluste, & le Roman de Perceforest, & se tournant vers moy; Le premier de ces Liures, dit-il, est tout pour vous, l'autre est un de nos vieux bouquins; Mais pour ce qui regarde Salluste, que peut faire d'un Historien, un des disciples d'Epicure, qui defend aux siens de se mesler de la Republique? Je n'ay pas juré, luy repart-je, de m'attacher à toutes les regles de ce Sage, & ie sui seulement celles de ses opinions, où me portent ma raison & ma nature. Mais, reprit-il en riant, & ouvrant de nouveau Lucrece, ie vous trouve bien hardy de lire encore des Vers, vous qui sçavez bien que c'est à cause des Vers qu'on vous a rendu tant de mauvais offices? Il est vray, répondis-je, que ie dois vouloir beaucoup de mal aux Muses, mais ce n'est qu'aux miennes: Car ie pourrois auoir leu tout ce qu'il y a de Poëtes, si ie n'auois point fait de Poësie, qu'on ne m'auroit jamais soupçonné. Ainsi ie suis d'avis que nous composions ensemble sur ce sujet & nous demeurerons d'accord s'il vous plaist que ie ne feray plus de Vers, & que vous me permettez d'en lire. Je veux bien, répondit-il en faueur de la Pucelle,

car cette Heroïne merite bien que nous vous donnions dispense pour des Liures qui vous deuroient desormais estre interdits. C'est vne dispence, repliquay-je, que j'auois prise de moy-mesme, & comme l'on n'interdit pas aux exilez la correspondance avec ceux qu'ils ont laissez en leur patrie, vous ne voudriez pas sans doute que ma condition fust pire, ny que ie rompisse toutes les habitudes que i'ay au Parnasse, parce que ie m'en suis banny volontairement. Mais, dit Monsieur Chapelain, puis que vous voulez tant faire pour vne simple Bergere comme la mienne, se pourra-t-il pas trouuer quelque autre Pucelle qui vous puisse obliger à la chanter? Quand ce seroit, répondis-je, Madame Laure, pour laquelle le grand Roy François rima iadis, & que ie deurois attendre de mes Chançons autant de reputation que Petrarque en a eu des siennes, ie ne sçay si je reprendrois la lyre, tant i'ay d'auersion pour mes bagatelles, qui iusques icy ne m'auoient pas tout à fait déplû. Cette auersion finira sans doute, dit Monsieur Menage, & nostre Galanterie perdrait trop si vous vous resoluiez à n'en plus écrire. Je ne repousseray point vostre raillerie, repris-je, je vous répondray seulement, que tout le mal qui en arriuera ne regardera que Lambert, qui encore n'y perdra que des paroles; mais pour les ouurages de galanterie soyez en repos, & ne vous imaginez pas qu'on trouue les miens à dire, tant que les Voitures, les Charleuals, les Patris, Montplaisir, la Lane, Bois-Robert, Scarron, Benserade, Bertaut, & quelques autres s'en voudront mesler, & vous tout le premier, qui, comme dit Marot,

Poëtiser trop mieux que moy sçauex.

Après tout, il estoit temps que ie me retirasse de

Ce genre d'écrire ; car ayant publié

Qu'Eue aime mieux pour s'en faire conter.

Prestez l'oreille aux fleurettes du Diable ,

Que d'estre femme , & ne pas coqueter,

Je m'estois tellement broüillé avec le sexe , que ie ne sçache point d'Elegies si lamentables , ny de Stances si flateuses , qu'elles eussent pû fléchir la moins colere de nos Dames. Tellement , reprit Monsieur Chapelain , que non seulement vous avez dit adieu à Phœbus & aux neuf Sœurs, mais encore à Cupidon & à sa mere ; & il ne vous souviend plus, adiousta Monsieur de Trilport, du vers de vostre compatriote Bertaut, qui assure

Que s'empescher d'aimer est dur aux belles ames.

Il ne me souviét, répondis-je, que de celui qui suit

Qu'aimer fidèlement apporte de soucy.

Et pour vous parler franchement , en me retirant du service des belles , j'ay plustost crû me guerir d'un petit mal , que me priuer d'un grand plaisir. Pour cette fois, dit alors Monsieur Menage, vous ne serez pas seul, & vous voyez aupres de vous un homme qui a appendu il y a long-temps , ses chaînes au Temple de la Liberté. Allez, dit alors Monsieur Chapelain en souriant ; & haussant sa voix, vous estes des ingrats ; car sans compter vos bonnes fortunes , vous ne songez pas que tout ce que vous avez de civilité & de politesse , vous l'avez appris aupres des femmes qui vous ont souffert, & que vous avez aimées. En verité, repliquay-je, je pourrois sans faire le discret, vous répondre en riant comme vous, que jamais ie n'ay esté assez heureux pour auoir ce que vous appelez bonne fortune , & vous protester avec l'Espagnol , que

Amador fui, mas nunca fui amado,

Toutesfois, de peur que vous ne contestiez sur cet

ndroit, ie me contenteray de vous dire, que pour a ciuilité & la politesse dont vous pretendez que nous soyons redevables aux Dames, il ne faudroit ce me semble que mon exemple pour vous faire comprendre qu'on peut employer beaucoup de temps aupres d'elles, sans acquerir ces deux qualitez ; mais comme i'impute à mon peu d'esprit d'être sorti grossier & rude de leur conuersation, je laisse à Monsieur Menage, à qui vous avez adressé vos reproches aussi bien qu'à moy, & en qui vous pouuez iustement admirer toutes les qualitez qui me manquent, à vous expliquer si ça esté la compagnie des Dames qui l'a rendu si accompli. Treue, s'il vous plaist, de vos douceurs, continua M. Menage. & qu'il vous suffise que ie n'aspire pas si haut, & que ie ne pretens pas passer pour le Courtisan du Baldeffar Castiglione, ny pour la copie l'Honneste homme de Farer qui ne vescu-
rent iamais, si ce n'est avec l'Orateur de Ciceron, & dans les Republiques de Platon & de Thomas Morus. Mais soit que ie ne sois pas de l'opinion de M. Chapelain, moy à qui on reproche que ie n'ay gueres accoustumé d'estre de celle des autres, soit que ie me plaie à contester, comme vous me le dites souuent ; puis qu'il n'y a point icy de femmes, ie ne vous dissimuleray pas que quelques auantages qu'on attende de l'attachement qu'on a pour elles, il s'y rencontre d'autre costé tant de choses qui peuuent empescher qu'on ne deuienne honneste homme, que ie suis tout prest de disputer contre la vieille these, qui expose qu'il est impossible qu'un homme soit fort propre pour le monde, s'il n'a esté amoureux en sa ieunesse. Et moy, interrompit M. Chapelain, ie suis tout prest de soustenir le contraire. Pour moy, continua M.
de

de Trilport, se tournant vers Monsieur Chapelain, je me declare vostre second, si tant est que Monsieur Menage en puisse trouver quelqu'un en vne aussi iniuste querelle que celle qu'il veut deffendre. S'il n'estoit pas allé si loin, adioustay-je, & qu'il en fust demeuré à prouver qu'il est agreable d'auoir les Dames pour amies, mais qu'il est tres-dangereux de les auoir pour maistresses, je pense que je l'eusse seruy contre vous, mais comme il a porté les choses à l'extremité, il n'y a pas moyen que ie sois de son party. Ce n'est pas la premiere fois, reprit-il, que vous vous estes mis plusieurs contre moy, & que pour cela, non seulement je n'ay pas fuy, mais même je n'ay pas esté vaincu. C'est pourquoy je me resous doreſnauant, quand ie proposeray quelque chose, d'imiter le Rodomont de l'Arioste, qui appelloit les Paladins au combat, deux à deux, ou trois à trois, & de prendre pour ma deuise,

Horatio sol contra Toscanatutta.

Ce que vous dites nous obligera aussi, répondit Monsieur de Trilport, nonobstant vos rodomonades, à imiter ces Paladins qui n'alloient iamais deux contre vn, car ie ne pense pas que vous vouliez nous comparer aux quatre fils de Naymes, dont le Bernia dit,

Che in battaglia giamai non andar soli.

Et parce que Monsieur Chapelain est celuy qui a releué le gage de deffy que vous auez jetté, nous le laisserons entrer le premier en lice, & ie ne doute point qu'il ne vous mene bien-tost à outrance. Si cela m'arriue, reprit Monsieur Chapelain, ce sera sans doute plus par la force de la verité, que par la mienne. Car pour peu que sa cause fust iuste, je me tiendrois desia pour vaincu, le connoissant Cheualier de longue haleine, & de grandes forces,

ou, pour parler plus familièrement, & quitter la metaphore Romanesque, ne sçachant personne plus propre que luy à soustenir des paradoxes, non pas mesme nos Stoïciens, qui en font vne estude particuliere. Mais, interrompit Monsieur Menage, ie n'estime pas que ce que ie deffens, soit si paradoxe que vous le pensez, & pour vous le faire connoistre, puis que nous auons tout loisir de causer, voyez les raisons sur lesquelles ie me fonde. Apres ces mots, s'estant teu, & voyant que nous nous preparions à entendre ce qu'il vouloit dire, il recommença ainsi;

I'ay aymé, & souuent, Sans faire le vain, mon auanture a esté telle,

*Que de la mesme ardeur que j'ay bruslé pour elle,
Elle a bruslé pour moy.*

Ie me sens forcé, malgré ma modestie, à vous parler de cette sorte, afin qu'ayant à vous dire beaucoup de mal de l'Amour, cela vous oste la pensée que ie vueille me ressentir de ses mauuais traitemens, & afin aussi que vous m'adjoustiez vne entiere foy, puis que j'en connois le bien & le mal par ma propre experience. Car, à mon aduis, Hannibal eut raison de se moquer du Declamateur Grec qui luy fit des leçons militaires, & le Declamateur n'auroit pas eu moins de suiet de rire, si Annibal eust entrepris en suite de luy montrer les preceptes de la Rhetorique. On ne discourt iamais bien des choses que l'on n'a pas pratiquées, & souuent l'usage ne s'accorde pas avec la speculation. Or donc moy qui ay

Couru les mers d'Amour de riuage en riuage,
& qui sçay tout ce qui se fait dans le cloistre de ce Dieu, pour parler à la façon de Petrarque; ie puis bien, ce me semble, estre crû de ce que j'en diray,

d'autant plus encore , que je me trouue à present en estat d'en parler avec vne entiere indifferance. Mais , parce que pour iuger des effets d'une chose , il est necessaire d'en connoistre la nature, nous ne ferons point mal, ce me semble, de nous informer qui est cet Amour que vous voulez qui fasse tant de bien aux hommes, & duquel vous soustenez que les ieunes gens ont autant de besoin que de l'Academie & du College. Je vous feray mesme cette grace, de ne point chercher ailleurs de ses nouuelles que dans vos Liures : & comme je parle au premier Poëte de nostre Siecle , & de nostre Nation , je me seruiray des opinions des grands hommes de l'Antiquité, auxquels vous avez succédé ; aussi bien ie ne pourrois mieux m'adresser qu'à ceux qui n'ont presque rien écrit où l'Amour n'ait trouué sa place , & dont les vers peuuent estre pris pour autant de témoignages & de sentences. Ils disent donc, Que l'Amour est vn Enfant ; ils luy mettent vn bandeau sur les yeux ; ils luy attachent des aisles aux épaules ; ils luy pendent au costé vne trouffe pleine de fleches ; ils luy arment les deux mains d'un arc & d'un flambeau. Iusques icy cette figure ne fait pas pour vous , & à ne considerer que le dehors de ce tableau , Cupidon paroist seulement vne Grotesque & vne Chimere. Mais, me direz-vous , la Poësie a ses mysteres ; & il ne faut pas faire ce tort à ces hommes que vous venez d'estimer , & qui ont eu mesme l'honneur de philosopher les premiers au monde , de croire que sans raison ils ayent dessiné l'Amour sous vne figure si estrange. J'ay bien la mesme pensée , je sçay que les choses extraordinaires que la Poësie nous montre , ont toutes vn sens caché , &

qu'elle se sert de peintures merueilleuses & surprenantes, pour attirer le vulgaire à la recherche de la verité. Mesmes vos modernes Italiens qui ont enchery sur les inuentions des Grecs, (car les Latins n'ont fait que les copier,) ne nous exposent rien de si volontaire où ils ne trouuent vne allegorie, & publient que leurs enchante-mens, leurs Furies, leurs Geans, leurs Monstres, & les autres occupations de leur cheualerie errante, ne sont que pour amorcer le peuple, & l'instruire en faisant semblant de le diuertir. Mais, ie dis plus, que parmy les images que la Poësie nous represente, il n'y en a aucune si ingenieuse que celle de l'Amour, tant elle exprime naturellement cette passion. C'est pourquoy nous l'examinerons, s'il vous plaist, & nous considererons premierement cet Amour Enfant. Ie vous demanderay d'abord, si vous auiez à représenter la Force, la Prudence, & enfin toutes les Vertus, si ce seroit sous cette figure? Vous me direz, ie m'assure, que vous aimeriez mieux faire vne Pallas armée, ou représenter vn Hercule qui terrasseroit vn Lion; mais si au contraire vous estiez obligé de décrire la foiblesse, l'imprudence, la mollesse, la legereté, & plusieurs autres de nos mauuaises qualitez: Quelle chose conuiendroit mieux à ce dessein, que le portrait d'un Enfant? Que pensez-vous que la Poësie ait voulu enseigner par là? Rien, sans doute, sinon qu'un homme est accablé de tous les deffauts de l'Enfance dès qu'il deuiant amoureux. Aussi les Comiques introduisent-ils l'Amour sur leur theatre, sans conseil, sans regle, accompagné de soupçons, d'iniures, d'inimitiez, tantost en treve, tantost en paix, tantost en guerre, & trouuent que ces

desordres & ces inégalitez luy sont des choses si naturelles, qu'ils concluent que ce seroit vne dernière folie de vouloir aymer sagement. Ce n'est donc pas sans suiet qu'un des Poëtes amoureux a trouué, que celuy qui auoit peint l'Amour Enfant, auoit eu les mains admirables, parce que comme nous disons, il auoit le premier découuert, que les Amans passent leur vie priuez du bon sens, & qu'ils perdent des biens solides pour courir apres des bagatelles; mais le pis est, que ces bagatelles & ces soins legers, consomment souuent toute nostre vie, & nous durent iusques à la decrepitude. Pensez alors quel spectacle c'est de voir vn Vieillard qui fait le ioly, & qui comme vn Singe, pour courir apres les noix, déchire la robe de Philosophe dont il estoit habillé; de voir vne Vieille se mettre tous les matins en visage postiche, se parer des robes d'une pouppée, & payer du meilleur de son bien les caïoleries d'un ieune Cadet. C'est pourquoy quelqu'un a dit, que Venus est courroucée contre les vieilles gens, que le mariage mesme ne leur sied pas bien, & comme chante vn Poëte dans le Plutarque du bon Amiot,

*Qu'autant vieillard à la barbe fleurie,
Pour ses voisins que pour soy se marie.*

Et vous vous pouuez souuenir, que iadis on huiot publiquement ces galans de Proserpine, & que l'on se munissoit à leur abord des mesmes preseruatifs que la superstition Payenne auoit ordonnez contre les choses funestes. Enfin, continuer à estre Amoureux lors que l'on commence à n'estre plus viuant, c'est ce qui s'appelle radoter, mais de la plus pitoyable maniere, & il n'est rien de si honteux que

Les ridicules auantures

D'un amoureux en cheveux gris.

Je ne vous sçaurois laisser passer plus auant, interrompis-je, sans vous demander grace pour le bon Monsieur des Iueteaux. Et afin que vous ne me la refusiez pas, vous vous souuiendrez que la derniere fois que nous le visitasmes ensemble, vous pristez vn grand plaisir à luy voir cherir ce ruban jaune qu'il portoit à son Chapeau pour l'amour, comme il disoit, de la gentille Ninon qui le luy auoit donné, & il vous entretenoit si agreablement de cette faueur, que le reste de la journée vous ne fistes autre chose que repeter les mignardises de la vieille Cour, qu'il vous auoit racontées sur ce suiet; si bien qu'il s'en fallut peu que vous ne souhaitassiez vne vieillesse qui ressemblassit à la sienne; au moins faisant reflexion sur sa Nymphe, sur sa Musique, & sur sa bonne chere, vous nous dites qu'il passoit cet âge comme Horace l'auoit désiré. Ainsi puis que c'est vn homme extraordinaire, ie suis d'auis que nous ne troublions point ses Pastorales, & que nous le laissions en repos, iuger en faueur de la Harpe de Mademoiselle du Puy, contre les Rossignols de son jardin. En verité, continua Monsieur de Trilport, le Roman de sa vie a si bonne grace, que ie pense qu'on le gasteroit si l'on en vouloit faire vne Histoire plus serieuse: & comme ie suis en reputation de solliciter toutes les affaires de mes amis, je vous recommande celle-cy, non pas en mon nom, mais au nom du bel esprit d'un homme si agreable. Monsieur Menage se ressouuenant alors des vers du Tasse, *Qu'il ait, dit-il, la vie & la liberté, & que rien ne soit refusé à un si grand intercesseur,* aussi bien il n'est gueres à craindre que cette Hy-

rondelle estant seule, ramene aux vieillards le Printemps, qui est la saison des galanteries; ny qu'un deffaut general soit excusé par le merite d'un seul. Mais pour reprendre nostre discours, cet Enfant est nud; en cela, sans doute, il témoigne son effronterie; au moins, si nous nous en tenons à la vieille maxime, qui publie qu'une des plus vilaines actions, c'est de se dépouiller devant le monde, & que nous en voulions croire Eustathius, qui dans son Roman appelle l'Amour le pere de l'imprudence, si ce n'est pourtant que nous voulions dire qu'on le peint nud, afin de faire comprendre qu'il ruine ceux qui le suivent, jusques à les dépouiller de toutes choses.

Venons maintenant à l'équipage qu'on donne à l'Amour. On dit donc qu'il a un bandeau sur les yeux; que croyez-vous que signifie cet aveuglement, sinon que l'ame des Amans est dans des tenebres éternelles, & que la Raison ne sçait plus où donner de la teste, dès qu'elle prend la passion pour son guide. Il y a mesme un Italien qui ne quitte pas la Raison à si bon marché, & qui en cet estat la fait morte, au lieu que nous ne la faisons qu'égarée. Or pour ne pas deviner, & pour ne parler qu'apres nos Ecrivains amoureux, sçavez-vous l'excuse qu'ils trouvent quand ils ont à deffendre, ou le dereglement de leurs pensées, ou celui de leurs actions? Ils estiment, quelque extravagance qu'ils fassent en ayment, qu'ils ont assez dit pour leur Apologie, lors qu'ils ont protesté que graces à l'Amour ils ne voyent goutte à ce qu'ils font. Et afin que vous n'appelliez pas de ceux-cy, écoutez Ovide qui a fait un art d'une passion, & donné des leçons d'une folie; non seulement il

confesse que les Amans ne voyent point ce qui est de la raison, mais encore il porte leur aveuglement iusques à manquer à la bien-seance, & mesme il n'excepte personne de ce deffaut. Cependant, parce que ce bandeau se peut oster, c'est à dire que la raison peut reuenir aux Amans; ceux qui ne veulent point que cette fureur ait de clairs interualles, pour parler à la maniere des Iuriconsultes; ceux-là, dis-je, ne se sont pas contentez de bander les yeux à l'Amour, ils luy ont entiere-ment osté l'usage de la veuë. En cet estat il me semble qu'on auroit fait plus auantageusement pour luy, en luy donnant vn baston & vn petit chien afin qu'il se peust conduire, qu'en luy attachant des ailles au dos; & toutes les fois que ie me l'imagine aveugle & volant, il m'est tousiours avis qu'il se va estropier contre quelque arbre, contre quelque tour, ou contre quelque montagne. Je ne doute point mesmes que ceux qui en ont fait vn oyseau, (car Clement Marot le nomme ainsi; Et vous ne parlez pas mal, continua-t-il s'adressant à moy, quand vous appelez les Demoiselles qu'une troupe de galans cajolle, des filles battues de l'oyseau.) Je ne doute pas, dis-je, que ces gens ne luy eussent laissé la simple figure humaine plustost que d'en faire vn monstre, s'ils eussent pû imaginer vn autre moyen de l'enuoyer par tout le monde où ils pretendent qu'il doit necessairement aller afin de le conseruer: mais voyant qu'il n'auroit pû acheuer tant d'affaires, ny par exemple blesser en vn iour les Negres, brusler les Croënlandois engourdis de froid, les Habitans de la riue du Canope, ceux qui boient la Seine, & ceux qui s'enrichissent des arènes de la Plata, afin de ne parler que des

hommes, & d'en parler poëtiquement, s'ils ne luy auoient fourny l'inuention de faire ces grands voyages; ils n'ont rien trouué de plus propre que de luy appliquer des aïles, mais des aïles non seulement plus vistes que celles des Faucons Pelérins & autres oyseaux de passage, mais plus legeres encore que les vents & que la pensée. Sur ce suiet, il me souuient que parlant vn iour avec Messieurs Conrart, des Reaux, & d'Ablancourt, le premier soustenoit agreablement, considerant tous ces grands traux, que l'Amour n'estoit pas mieux traité des Poëtes, que leurs Sisiphes & leurs Danaïdes, puis qu'ils l'occupent incessamment à vn travail qui luy sembloit plus penible que de rouler vne pierre, ou de cribler de l'eau. Le second adioustoit vn peu plus librement, qu'il luy sembloit d'autant plus tourmenté, qu'ils luy auoient choisi pour redoubler ses coruées, la nuit que la nature a destinée au repos de toutes les creatures. Mais la pensée de cet excellent Traducteur, qui donne à ses copies la naïueté de leurs Originaux, estoit beaucoup plus malicieuse, quand il vouloit que l'Amour n'eust esté emplumé que pour montrer que les Amants entrent en muë, & qu'il expliquoit en ce sens ces vers du Petrarque,

In Così tenebrosa e stretta Gabbia,

Rinchiusi fummo oue le penna usato,

Mutai per tempo e le mie prime labbia.

Car il pretendoit que cette cage estroite & tenebreuse, & ce changement de poil & de plume, regardassent plustost la santé que les yeux. Or pour reuenir au sens allegorique de ces aïles; (car je ne m'imagine pas que vous soyez persuadé comme le Minime, qu'on puisse voler naturel-

lement) elles ne signifient rien que de l'inconstance, rien que de l'instabilité dans la vie, rien qu'une agitation incertaine & honteuse des actions des Amans. Properce appelle aussi ces aîles venteuses, & appuye merueilleusement nostre explication, lors qu'il fait tourner les Amans comme des Girouettes déreglées. Il ne reste plus maintenant qu'à examiner les armes de Cupidon. Ses fleches, dont les vnes sont de plomb, & les autres d'or, & son flambeau qui penetre iusques au fond des mouelles, & qui brusta iadis Troye la grande. Certainement, c'est bien en l'usage de ces armes qu'on peut dire qu'il ne voit goutte; car il charge sans reconnoistre, il donne à tort & à trauers, & enfin, il frappe comme vn aueugle. Tantost il veut qu'un Monarque adore vne simple fille du peuple, encore pour cela passe, le merite peut aller par tout, & l'Orient a veu avec gloire Athenais sur son thrône; Mais que direz-vous de voir des Vieillards courir apres de ieunes filles? de belles femmes adorer des garçons mal-faits? des hommes sages soupirer pour des coquettes? que direz-vous de Mirrha, de Canace, de Biblis, de Phedre? que direz-vous de voir passer ce déreglement iusques à la difference des especes? ne vous estonnerez-vous pas de trouuer sur la liste de vos Amans, vn Dragon, vn Elephant, vne Oye, vn Belier, vn Paon, & pour vous seruir chair & poisson, quantité de Dauphins? Vous sçauiez en effet, que ce Dragon se couloit toutes les nuits dans le lit d'une ieune fille d'Etolie, & qu'il la battoit lors qu'il croyoit auoir occasion d'en estre jaloux; Vous sçauiez que l'Elephant ayant vne Bouquetiere luy apportoit des fleurs, & mettant sa trompe par dessous son mouchoir de col, taf-

choir de toucher sa gorge. Cependant, le Gram-
mairien Aristophane estoit épris de la mesme fille,
& jaloux enragé des caresses de ce maistre rival
qu'il n'osoit fascher. Vous n'ignorez pas non plus
que c'estoit d'un ieune enfant de la ville d'Asope
que l'Oye estoit amoureuse, que le Belier en vou-
loit à la Menestriere Glaucis, & que le Paon ex-
pira d'amour apres que la fille de Leucade qu'il
aymoit, fust morte de maladie : Car de repeter
icy les Histoires des Dauphins, ce seroit perdre
du temps. Que si nous voulons tourner la me-
daille, nous trouuerons de l'autre costé nostre
nature embarrassée dans d'estranges passions, le
Grillus de Plutarque nous dira que les Minotau-
res, les Egypans, les Sphyns, les Centaures,
ont esté la suite de ces amourettes, & nous loüe-
rons Thalés d'auoir conseillé à Periander de ma-
rier de bonne heure ses Pasteurs; mais nous ne
nous reslouiendrons iamais de l'auanture de l'As-
ne d'or avec cette honneste Dame; sans en rire un
peu, & quand nous viendrons à songer que l'A-
mour a fait le coup, nous ne nous tiendrons ja-
mais de crier comme les Italiens, *bella botta* !
Vous voyez donc par l'employ si peu raisonna-
ble de ces fleches, à combien de folles affections
nostre esprit se laisse entraîner lors que l'Amour
le gouerne, à quels emportemens il s'abandon-
ne contre les loix de l'honneur & de la société, à
combien de folles passions il expose nostre vie.
Je pense, quant à moy, qu'il vaudroit mieux
estre blessé des traits enueneimez qui font crier
si haut Philoctete dans les vieilles Tragedies,
que des dangereuses fleches dont nous par-
lons, & que le flambeau des Furies ne nous
bourrele pas avec plus de rage que celuy que

vous donnez à l'Amour. Du moins les effets n'en sont pas moins dangereux, & les Amants que cette flamme deuore, songent aussi bien aux poisons & aux poignards, & sont également tourmentez de la crainte, de la jalousie, & du reste de ces grands desordres, que les criminels de leurs peines éternelles, & du remords de leur conscience. J'oubliois cet or & ce plomb qui sont au bout de ces fleches, dont les dorées font aymer, les autres donnent de l'auersion. Pour vous expliquer cette difference, vous vous souuiendrez que la pauvreté, que Petrone appelle la sœur du bel esprit, ayant souuent empesché les Poètes de réussir en leurs amours, & l'or des vieillards ou des sots, les ayant tousiours chassés des maisons où ils ne promettoient pas moins que d'apporter l'immortalité; ils ont inuenté ces traits d'or qui ne trouuent rien d'impenetrable, & ces autres qui sont bien dans la mesme trouffe, mais qui rebouchent tousiours, quelque force que l'Amour employe à les décocher. Qu'ainsi ne soit, le maistre des Amants n'écrit-il pas qu'il ne compose pas ces preceptes pour les riches; parce que non seulement ils naissent coëffez; mais s'il m'est permis de dire vne pointe, parce que les femmes en naissent coëffez? n'aduertit-il pas Homere, le Doyen & le Fondateur de la Poësie; que s'il n'a que des vers, il sera aussi bien chassé de la ruelle des Laïs, que de la Republique de Platon? par où l'on peut iuger aisément, que ces fleches d'or montrent que le sale commerce s'exerce tousiours dans les auantures amoureuses, & que l'auarice y passe deuant le merite & la beauté. Il n'y a pas mesme de loy qui ne cede à ses traits, au dire du Comte de Villa Mediana, qui deuoit bien se connoistre à ces fleches, puis qu'apres beaucoup

de desordres qu'elles luy causerent dans sa fortune & dans sa vie, il en fut enfin la victime ; car vous sçavez assez quel Iupiter foudroya cet Ixion, puis que c'est vne Histoire de nos temps. Il semble mesmes qu'il eut plus de ioye en receuant ce trait de la mort, que toutes les fleches dont nous parlons ne luy en auoient donné pendant sa vie: au moins celuy qui estoit auprès de luy au fond du Carrosse où il fut tué, a raconté depuis qu'en sentant la blessure, dont il expira à l'heure mesme, il ne dit rien sinon, *C'en est fait*, comme s'il fust sorty d'une tres-fascheuse affaire. Ce Comte donc qui estoit l'honneur de la galanterie, & le bel esprit de la Cour d'Espagne, qui auoit de grandes richesses, & beaucoup de naissance & de merite, & duquel la bourse n'estoit liée qu'à vne peau d'oignon, comme vn Ancien veut que soient celles des Amants; parmy les Poësies qui nous restent de luy, nous a laissé ces deux Vers,

De tus flechas por ser d'oro,

Ninguna lei se deffiende.

Voulant témoigner apres les experiences que sa liberalité luy en auoit fait faire, que les presens sont d'estranges corrupteurs. Reconnoissez par-là l'infamie de ce trafic, & ne blasmez pas moins en cette partie qu'en toutes celles que nous venons d'expliquer, la peinture de l'Amour, puis qu'il n'y a rien de si sordide que de vendre l'amitié, rien de si vilain que d'aimer vne personne pour son argent. En verité, apres auoir considéré tant de défauts, nous pouuons bien demeurer d'accord de ce qu'écriuoit autrefois Aristophon, au rapport d'Athenée, que l'Amour par vn iuste arrest des grands Dieux, auoit esté banny hors de leur Conseil, parce qu'il les troubloît, & qu'il remplissoit

le Ciel de seditions ; & de plus, que ces Dieux en le precipitant en terre où il persecute les mortels, luy auoient coupé sagement les aisles , pour les attacher au dos de la Victoire , & pour empêcher qu'il ne remontast au Ciel ; & l'on deuroit bien adiouster , ce me semble , qu'en cẽ mesme temps que l'Amour quitta l'Olympe pour la terre, la Paix abandonna les hommes pour voler au Ciel. Cependant voila vostre Cupidon en mauuais predicament, & tous ses mysteres decouverts fort a son desauantage. C'est là son veritable portrait où i'ay trauaillé apres nature , & j'ose dire avec assez de succez , puis qu'encore que ma maniere ne soit pas bonne , il ne laisse pas de ressembler parfaitement , & qu'en vn mot , je puis excuser ma mauuaise Rhétorique par le quolibet ordinaire , & dire de mon portrait qu'il ne luy manque que la parole. O Peintre Apelle , ô Peintre Zeuxis , pourquoy n'estes-vous plus en vie, s'écria Monsieur Chapelain avec vn soũris moqueur , vous eussiez beaucoup appris à copier ce Tableau qui va au dessus des vostres , & beaucoup profité sous ce nouueau maistre dont les ouurages passent la nature , au lieu que tout ce que vous fistes iamais , fut d'aller du pair avec elle. Je ne sçay pas comme vous l'entendez , luy dis-je , mais il me semble que vous ne loïiez pas beaucoup la peinture de nostre amy, de dire qu'elle surpasse la nature , puis que le chef-d'œuvre de cet art est consommé lors qu'il est arriué à l'égal. En verité, reprit-il d'un ton plus serieux, je n'ay pas eu grande enuie aussi d'en faire le Panegyrique , si ce n'est comme d'un Tableau desseigné à plaisir , duquel l'inuention paroist agreable , & dont l'ordre & le coloris plaisent au

jugement & aux yeux ; mais il ne me semble pas estre vn bon portrait de l'Amour , comme ie pretens vous le faire comprendre. Cependant , dit Monsieur Menage , ie n'ay rien auancé que ie n'aye pris chez quelqu'vn de nos Confreres , mais parce que vous me direz peut-estre , que la passion les a fait écrire contre leur conscience , & que ie ne les ay citez qu'aux lieux où ils se plaignoient , afin d'agir sincerement avec vous , je vous diray que ie ne vous ay point decouuert de deffaut en l'Amour , dont ie ne sois prest de vous donner des exemples , & qu'apres vous auoir representé cœtte folie , ie vous en feray voir d'illustres malades. Là-dessus , ayant vn peu pris haleine , il recommença ainsi. Je ne veux point vous entretenir d'Iphis , que l'Amour força de se pendre pour la cruelle Anaxarette , ny des desordres de tant d'autres Amants ; les exemples de ces particuliers ne profitent point , parce que personne n'estime assez la vie du vulgaire pour vouloir regler la sienne dessus , & que tous blasment les deffauts du Peuple , au lieu de s'en seruir pour se corriger. Voicy donc le grand Atride , que toute la Nation Grecque la plus sage & la plus spirituelle du monde a choisi pour Chef , son election mesme a pû proceder de ce que les Grecs , qui estoient peut-estre de vostre opinion , l'ont connu d'amoureuse complexion ; & qu'ils ont jugé que ce temperament luy feroit executer de grandes choses. Voyons de plus près s'il en va ainsi. La premiere & la plus éclatante action de son Generalat , est de presenter sa fille Iphigenie , pour estre sacrifiée lors que les Dieux arrestoient sa flotte au port d'Aulide , & qu'ils vouloient estre appelez par cette victime. Cette action

paroisst d'abord au dessus de la commune vertu: mais si ie vous disois qu'il auoit corrompu les Mamelots, pour publier que les vents estoient contraires, & Neptune courroucé; qu'il auoit mesme liuré sa fille pour passer quelques iours dans les preparations de cet execrable sacrifice, & pour donner le temps à ses Emissaires de luy amener vn certain garçon duquel il estoit éperdûment amoureux, & que l'on luy cherchoit par tout le Peloponese, où il estoit allé se cacher pendant l'embarquement; vous écrieriez-vous pas, Est-ce-là cet homme que la grandeur & la magnanimité ennoblissent au dessus de tous les hommes, & sur lequel toute la Grece a tourné la veuë? Je passe sous silence tant de misérables qu'il laisse mourir de peste au Camp de Troye, faute de rendre la fille du Prestre Chryses. Je laisse à part la querelle qu'il eut contre Achille quand il luy enleua Briseide, & que par cette violence, non seulement il retarda la prise d'Ilion, mais il mit mesme les vaisseaux Grecs en danger d'estre brûlez. Je diray seulement que lors qu'il emmena Cassandre dans sa maison, *al dispetto di madonna Clitennestra*, il irrita la vangeance de sa femme, & arma pour l'exécuter, la main molle & effeminée d'Egiste. Mais son riuai, cet homme qui auoit esté nourry de mouelles de Lions, qui sortoit de la discipline de Chiron, qui estoit si rude joüeur qu'il ne se trouuoit personne que luy qui peust se seruir de sa pique, Achille enfin à qui la mort d'Hector estoit reserüée, que fait-il quand Agamemnon luy prend sa Maistresse? Sans doute quelque chose de grand & de noble; car il estoit, & Heros, & Amoureux; premierement il dit des injures au Roy, mais des injures de Harangere,

il l'appelle Cornart & Chien de voirie ; en quoy il fait tort au Centaure qui le devoit àvoir mieux élevé. Quand ses injures ne reüssissent point , le pauvre s'en-va pleurer à sa meré , & continué en suite sa lamentation dans le fonds de sa barque , loin des combats , & aux despens de sa reputation. Mais que direz-vous d'Hercule, de ce grand dompteur de Monstres , si vous le trouvez auprès d'Omphale ayant changé en juppe sa peau de Lion , & que vous le voyiez,

— *de la claua noderosa in nece,*

Trattar il fuso e la conoschia imbelle?

Approuverez-vous le bel estat où l'amour met ce gentil fileur de lin , & luy souhaitterez-vous pas comme au Capitan de Terence, que les filles luy flatent les iouës avec leurs parins ? Or pour ne vous pas amuser dauantage à conter les sottises des Heros Amoureux de l'Antiquité, allons droit à la source , & considerons le Pere des Hommes & des Dieux, Iupiter qui lance le tonnerre, qui fait trembler l'Olympe d'un seul clin d'œil , qui se vante qu'avec vne chaisne liée à son orteil , il élèuera ensemble tous les autres Dieux de la terre au Ciel ; nous le trouuerons , sauf le respect que ie dois aux Diuinitez Poëtiques , beaucoup plus sot que le reste des Amants ; aussi est-il plus maltraitté de l'Amour : & Petrarque qui en auoit vû le Triomphe , chante , que parmy tous les Dieux de Varron , qui passerent deuant le chariot de l'Amour ; Iupiter estoit presque accablé du nombre & de la pesanteur de ses chaisnes. Il seroit ennuyeux de rapporter icy toutes ses metamorphoses , & de considerer ce Gouverneur du Monde , tantost sous la figure d'un Oyson , & tantost sous vne autre figure aussi ridicule ; il

vaut mieux mesme laisser conclure Ouide sur ce sujet, & le croire quand il dit que Iupiter par ses amours se deshonnore, & toute sa maison avecque luy. O Amour, que les sentimens que tu inspires sont excellens, & que tu es necessaire à la vertu des humains! Je voy bien cependant par les regards de Monsieur Chapelain, & par vne certaine action de sa main, qu'il a de la peine à m'entendre mocquer ainsi des enfans d'Homere, & qu'il est dans l'impatience de me respondre, vous en aurez tantost tout loisir: cependant, comme vous estes l'homme que ie connoisse, qui entend aussi-bien la raillerie; laissez-moy encore vn peu réjouir sans m'interrompre; & en recompense, si vous ne voulez pas vous contenter des exemples de la Fable & de la vieille Histoire, si vous me dites que les Habitans du Parnasse ne chantent rien qui ne soit sujet à caution, que le bon Homere dort quelquefois, & qu'enfin vn excellent Poëte est vn fort mauuais témoin, ie laisseray en repos vos Heros & vos Dicux, & fermeray les yeux pour ne pas considerer en eux les defauts de ceux qui aiment. Je sçay mesme que vous avez là-dessus vos responses prestes, & que Dame Mythologie ne vous manque point, quoy qu'à vous dire le vray, il fust souuent plus à propos d'expliquer les choses à la lettre, & que Noël le Comte nous en fasse des contes à dormir debout. Mais, graces à Dieu, ny ce bon homme, ny tous les autres Enarrateurs des Fables, n'ont rien à voir sur Platon ny sur Aristote: & ces hommes sont de tel poids, que si vous les rebutez, ie n'en sçache plus sur qui nous puissions ietter les yeux pour examiner les actions humaines. Je m'imagine que vous avez desjà vne ioye se-

crette , de voir ces deux merueilleux genies parmy nos Amants ; & en effet , si dans leurs amours ils ont conserué ces grandes lumieres avec lesquelles ils ont penetré le plus obscur des sciences, & si prudemment estably la regle des mœurs, la conduite des familles, la police des Villes , & le gouuernement des Estats , vous auez bien raison de vous en glorifier. Mais au contraire , si l'amour n'a pas moins obscurcy ces yeux clairvoyans que ceux du Vulgaire, & que cette passion ait fait descendre ces grands esprits iusques aux badineries , osez-vous soutenir encore que l'amour est necessaire aux hommes ? Voicy comme il en va : Platon estant encore ieune deuint tres-amoureux d'Aster , & aussi-tost il s'éloigna du bon sens , il ne coucha pas moins d'abord, que de l'appeller Lucifer & Hesperus ; & selon l'ordinaire galimatias des Amants , il le mit au dessus des Estoilles. Il en voulut apres à Dieu , il se plaignit incontinent qu'il auoit perdu la Tramon-tane , & que sa raison estoit troublée. Mais l'Epigramme qu'il composa pour Archeaneasse de Colophone , marque encore plus clairement que la sagesse sort d'une teste dès que l'amour y entre. Cette Archeaneasse approchoit de la decrepitude ; en cet estat il n'y auoit plus de moyen de chanter qu'elle estoit l'Aurore ny le Soleil , & cependant il falloit se mettre sur le haut style, & parler Phœbus en sa loüange : écoutez vne impudence que tous les Poètes n'ont osé dire, quelques hyperboles qu'ils ayent inuentées en faueur de leurs Dames. Platon voyant que sur cette face coupée de rides, il n'y auoit aucun lieu pour la beauté, s'auisa de dire que l'amour se cachoit entre ses plis comme dans vne embuscade ; au lieu que s'il eust esté

raisonnable, il eust dit, qu'il y estoit enterré comme dans vn vieux tombeau. Je ne sçay pàs, dit alors Monsieur de Trilport, comme vous l'entendez : car si vous pretendez censurer Platon pour son Epigramme, vous vous faites à vous-mesme vòtre procez. Comment cela, luy demanda Monsieur Menage ? Voyez, reprit Monsieur de Trilport, combien vostre memoire qui vous fournit sur le champ tant de choses agreables, vous manque au besoin, & en vostre propre interest. Ne vous souuiens-tu pas que vous avez fait vn Sonnet de cette Epigramme; & qu'aussi-bien que Platon, vous avez eu des amours ridées ? En verité, respondit Monsieur Menage, j'auois oublié & le Sonnet, & les amours, & ie voudrois ne me souuenir non plus de toutes les folies de ma ieunesse. Pour l'oubly de vostre antique Maistresse, rep'iqua Monsieur de Trilport, le fleuve Lethé pourroit l'auoir noyé, que nous ne nous en mettrions pas en peine; mais pour le Sonnet, j'ay regret qu'il soit effacé de vostre memoire, à cause de Monsieur Chapelain, qui peut-estre ne l'a pas ouï. Vous avez bien raison de dire à cause de moy, continua Monsieur Chapelain, car vous sçavez combien j'aime toutes les choses qu'il fait; mais i'espere que j'auray dequoy m'en consoler par la diligence de quelqu'un de ses amis, qui aura plus de soin que luy-mesme de son ouurage. En attendant, adioustay-je, receuez-moy pour caution, que ce Sonnet destruit ce qu'il vient de nous alleguer, & qu'il est si ingenieux, qu'il deuroit suffire pour excuser, & l'action, & l'Epigramme du Philosophe. Vne folie, interrompit Monsieur Menage en riant, ne peut estre l'Apologie d'une autre, & quand mon Sonnet m'empescheroit de me seruir de l'Epigramme

de Platon, ie ne vois pas de quelle sorte vous defendriez les vers qu'il composa lors qu'il aimoit le bel Agathon, & qui disent, qu'il ne baisoit iamais ce bien-aimé, qu'il ne serrast les lèvres, tant il auoit de crainte que son ame ne luy échappast. Or dites-moy, que vous semble de ce baiser! est-il fort selon les bonnes mœurs? & n'y a-t-il point vn peu trop de ragoust pour vn Philosophe? Sont-ce là de beaux discours pour cet homme qu'on a appellé Diuin, comme si ç'auoit esté trop peu de le nommer Sage? Platon, au reste, n'a pas esté moins coquet, ny moins inconstant qu'on nous represente Hylas dans nos Astrées; & comme luy a esté *di ramo in ramo, di fior in fior*: Outre les galanteries que ie vous ay recitées, il aima Phœdre, il aima Xantipe, peut-estre que c'estoit la femme de Socrate, & qu'il faisoit vn Cocu de celui que l'Oracle auoit iugé le plus sage des mortels; c'estoit peut-estre en faueur de ce galand que cette femme paroissoit de si mauuaise humeur pour son mary. Cependant il faut auouer que cette ingratitude estoit épouuantable. Ce qu'il faut auouer, reprit froidement Monsieur de Trilport, c'est que Xantipe iugeant des gens par la mine, aima mieux Platon, qu'elle trouuoit bien fait & large d'épaules (car ce fut pour ce suiet que l'on le nomma Platon) que non pas Socrate qui estoit camus, vieux & chauue; & que les Cocus sont bien-heureux, continuay-je, d'auoir Socrate pour patron. Ne raillons point, dit Monsieur Menage, sur vne action si honteuse; ces Messieurs, reprit Monsieur Chapelain, font en cela ce qu'eust fait Socrate, qui ne croyoit pas qu'il fallust prendre les matieres de cette nature si fort à cœur, & qui s'en scandalisoit moins que vous ne faites. Je

voy bien ce que c'est, continua Monsieur Menage, vous voulez courir la raison conuaincuë, d'une raillerie; & ie vous voy en si belle humeur sur ce sujet, que ie n'en dois rien attendre de sérieux. Je ne sçay pas mesme si vous ne voudrez point excuser l'écolier aussi-bien comme le maître, & si vous ne trouuerez point encore quelque saufuyant pour cacher le dernier dereglement où Aristote tomba lors qu'il sacrifia à la concubine de l'Eunuque Hermias; mais il luy sacrifia, non pas son cœur ny sa liberté, qui sont les imaginaires offrandes de nos Amants, il luy sacrifia solennellement, & pour tout dire, de la mesme maniere que les Atheniens sacrifioient à Cerés. Je serois trop long si ie voulois m'arrester sur les exemples des autres Philosophes, & ie vous ay seulement choisi ces deux; premierement, parce que l'opinion publique les met au dessus des autres; & de plus, parce qu'il auroit fallu vous reciter la meilleure partie de l'Histoire de Diogene Laërtien, qui est toute pleine des extrauagances amoureuses de ceux que l'Vniuers a respectez comme les Legiflateurs de la Sapience. Toutefois, parce qu'il pourra arriuer que la foy Grecque vous sera suspecte, & que vous mépriserez les mœurs d'outre-mer, qu'un Ancien nomme *frélatrés*; sur tout parce qu'il semble que nostre discours regarde principalement nostre Nation: il n'y aura pas moyen de s'abstenir de considerer icy quelques-vns de nos gens esclaués du fils de Cypris, mais ce seront des Caualliers sans reproche que nous examinerons, des gens du bon temps, des Preux que leurs beaux faits ont éleuez au dessus des autres, en un mot des Amants du Siecle, où rien au monde n'estoit si grand que nostre

Cour, où Charlemagne tenoit l'Empire d'Orient, & comptoit presque les journées de son regne par le nombre de ses Victoires, où les Paladins conseruoient la iustice, protegeoient les veuves, defendoient les orphelins, exterminoient les meschans, & enfin faisoient avec leurs espées plus de bien aux hommes, que les plumes de Platon & d'Aristote n'en ont écrit. Ce seront mesmes ces Paladins, si vous voulez, qui paroistront. Ce sera Roland le plus braue du Camp Chrestien, afin de ne nous point mesler avec ces Rois de l'Orient & du Midy, avec ces Agricans, ces Gradasses, ces Mandricarts, ces Rodomonts, ces Ferragus, & tant d'autres que le Boiard & l'Arioste nous dépeignent outrez d'amour. Nous trouuerons donc que le neveu de Charles a bien fait des siennes, pour l'amour de la fille du Roy Galafron. Tantost il se broüille avec ses parens, tantost il chante poüilles au Sire de Montauban, tantost il se bat contre luy, tantost il abandonne son Oncle à la mercy des infidelles; & pendant que Paris est aux abbois, au lieu de se trouuer à sa defense, il se promene en Orient où il fait le galant & le braue à contre-temps. Enfin, ce Paladin court les champs, & l'amour en fait vn fou enragé, mais d'vne folie incurable, au moins aux remedes d'Hippocrate & de Galien, & si étrange, qu'il faut que sa guerison vienne du Ciel, qu'Astolphe monte dans le chariot d'Elie pour luy aller querir vne phiole de sens commun, & encore de la boutique de S. Iean, dont le Poète fait vn Chymique. Je serois trop long si ie voulois vous parler de tous nos Caualliers (i'vse de ce mot selon la maniere d'aujourd'huy) auxquels l'amour a fait commettre des extrauagances. Je pourrois, si ie voulois, pour appuyer davan-

tage mon opinion, produire les plus grands hommes des plus puissantes Nations de la terre ; citer Hannibal qui manqua à triompher des Romains, & ruina la reputation de sa Patrie, pour s'estre abandonné aux caresses des Dames de Capouë, citer Antoine qui se perdit moins par le genie d'Auguste, que par l'amour de Cleopatre ; citer Candaules, citer Ninus dont les auantures sont si connuës. Je pourrois mesler les Histoires Saintes aux prophanes, & montrer Dauid sans conscience, Salomon sans sagesse, Samson sans force, pour ne rien dire du Pere Adam, dont l'amour nous couste si cher. Mais afin de ne vous pas ennuyer d'exemples, & de vous confirmer neantmoins dans l'opinion, où ie souhaite que vous foyez dorefnauant : Imaginons - nous, ie vous prie, aussi bien que fait Petrarque, vne Isle delicieuse couuerte de rosiers, de myrthes, de iasmins, & d'orangers, où les zephyrs temperent l'ardeur du Ciel, où les fleurs parfument l'air, où les collines & les bois donnent de l'ombrage, où les hyuers sont moderez, & se passent sous de tiedes Soleils, en jeux, en festins, en oyssiueré ; imaginons-nous en suite, que l'Amour a choisi ce lieu pour y triompher, & qu'il y a ramassé tous les Amants qui sont entre les deux Poles. Feignons enfin, que la tempeste nous y a iettez ; car pour rien ie ne consentirois que nous abordassions en qualité d'Amants, & il vaudroit mieux y estre poussez sur vne planche du débris d'un naufrage, comme en Pays ennemy, que d'y surgir à pleines voiles dans le vaisseau de la Reyne Egyptienne, si nous venions pour y faire hommage. Promenons-nous apres pour nous délasser vn peu de la mer parmy ces Bandes amoureuses, sur ces fleurs & dans

dans ces prairies; mais à la charge que nous écouterons leurs paroles, que nous remarquerons leurs actions, & que nous iugerons de là s'il fait bon les imiter. Ceux-cy qui se presentent d'abord à nous semblent bien melancholiques, au moins ont-ils les visages passés, & les yeux abbatus, comme s'ils auoient passé la nuit sans dormir. Mais, ô Jupiter! quels discours ils tiennent, le premier qui est vestu pastoralement, & qui ressemble au Myrtil du Baptista Guarini, veut que les fontaines pleurent pour luy, & que les vents souspirent de son martyre. En voicy vn qui consulte l'Echo, & qui s'afflige & se resioiuit sottement, de ce qu'il se dit à soy-mesme. Ces autres content leurs miseres, au Soleil, à la Lune, au Iour, à la Nuit. Celuy-cy dit qu'il mourra content, pourueu qu'il meure en embrassant ce qu'il ayme, & que l'on fasse vne Epitaphe. Mais remarquez-en vn à gauche qui est bien desesperé, car il maudit le iour auquel il a commencé d'aymer. Son voisin mesme semble plus furieux, & ne menace pas moins que de rompre l'arc de l'Amour. Eloignons-nous, si vous me croyez, de cet homme, de peur de desordre, & nous approchons de la joyeuse Assemblée, dont vous pouuez apperceuoir vne partie qui dance sous ces grands arbres, escoutons mesme le refrain de leur chanson,

La iouissance est pleine

De peur d'un changement.

Voyez combien leur ioye est imparfaite, & qu'ils ne trouuent pas leurs affaires bien asseurées, quoy qu'elles soient au meilleur estat où ils les puissent souhaitter. Or ceux qui les regardent d'ancer sont bien couronnez comme eux de myrthe, mais tousiours pourtant dans vne eternelle inquietu-

de, l'un se peine à expliquer un mot que sa Maistresse luy a dit, parce qu'il doute s'il ne luy est point defavantageux; l'autre se plaint que sa Dame a regardé son riuail trop long-temps, & trop agreablement; celui-cy se lamente, parce qu'il croit auoir surpris sur le visage de sa Belle, le reste d'un soufris dont elle fauorisoit un autre. En conscience, entendez-vous quelque chose à ces jargons differens? & ne vous est-il pas auis que vous estes aux Petites-Maisons? vaudroit-il pas mieux que ces pauvres Amants auoiaissent franchement la debte, & qu'au lieu de tant de sottises dont ils nous estourdissent chacun à son tour, ils ne fissent qu'un chœur pour chanter ingenuement

Tutti habiam di pazzia colma la testa.

Or pour voir s'ils agissent comme ils parlent, tournez-vous vers ceux-cy qui baissent les ferrures des portes, qui les couronnent de fleurs, qui les frottent de pommades parfumées. Regardez ceux-cy qui escriuent cent fadaïses sur les arbres, ces autres qui en lisent dauantage dans leurs tablettes; les uns ont les bras croisez de douleur, les autres sautent; mais voyez ce miserable qui s'empoisonne, voyez ces riuaux qui se tuent, voyez

Leandro in mare, & Hero a la finestra.

Voyez enfin ceux-cy qui ont ruiné leur santé par une maladie detestée en nostre Siecle, & inouïe aux Siecles passez; en un mot, ils sont pour la pluspart sans bien & sans reputation: cependant prenez garde qu'ils flatent tous, leurs tyrans, qu'ils en déguisent les defauts, que quelques laides que soient leurs Maistresses, ils en font des Anges & des Diuinitez. Mais quoy, nostre amy, adjousta M. Menage, en me prenant par la main, comment ne reconnoissez-vous pas les vostres?

Comment les miens, répondis-je: Ceux, repliqua-t-il, que vous avez décrits dans le discours que vous adressez à Alcandre, dont les vers sans art, imitent les Satyres d'Horace. Je ne m'en souviens non plus, continuay-je, que vous faisiés tantôt de vôtre Sonnet: Si fay bien moy, adiousta M. de Trilport, qui en ay retenu des fragmens, parce que j'ay pris plaisir à les lire, & si je ne me trompe, c'est de cet endroit-cy que Monsieur Menage veut parler:

*Je sçay bien que l'Amour n'ayme point les leçons,
Et qu'on voit des Amants de toutes les façons;
I'en connois vn si fou qu'il veut qu'on le rebutte,
Qui contre les dedains est tousiours à la lutte,
Qui ne sçauroit souffrir d'estre fauorisé,
Et qui hayt son desir dès qu'il deuient aisé:*

*L'autre comme vn Enfant auprès de sa maistresse
Se nourrit du plaisir de la moindre caresse,
S'estime plus heureux d'obtenir vn ruban,
Que s'il auoit conquis l'Empire du Turban,
Celuy-cy dont par tout la presence importune,
Vient pourtant qu'on l'estime hōme à bonne fortune
Mais celuy que tu sçais est bien plein de fureur,
Dans ses moindres discours ses sermēs sont horreur,
Son abord est funeste, & sa mine farouche,
Mille profonds soupirs s'exhalent de sa bouche,
Mais les soupirs qu'il donne à l'obiet son vain-
queur,*

Sont poussez de sa ratte, & non pas de son cœur.

Arrestez-vous là, s'il vous plaist, interrompis-je, & s'il plaist à Monsieur Menage, rembarquons-nous promptement, car ie craindrois que si vous continuez à reciter de mes Vers, ie ne me trouuasse moy-mesme parmy ces gens dont il a si mauuaise opinion, & qu'enfin il ne fist pas bon demeurer longtemps dans vne Isle peuplée de cette sorte.

Tellement, dit Monsieur Menage, que vous reconnoissez pleinement qu'il y a danger à se trouver parmy les Amans, & que leur habitude est perilleuse. J'ay ouï dire, en effet, que l'on ressembloit d'ordinaire à ceux que l'on frequentoit, & que naissant également bons, les mauvaises compagnies seules nous perdoient. Mais, interrompit Monsieur Chapelain, vous semble-t-il que les choses aillent comme nous l'a dit nostre amy ? Que voulez-vous que ie fasse contre tant d'exemples & d'autoritez, luy dis-je ? en verité si quelque chose me retient encore de vostre party, c'est que ie vous trouue si judicieux en tous vos sentimens, & que vous avez si peu accoustumé de choisir des opinions qui ne soient pas bonnes, que ie suis toujours dans le doute iusques à ce que ie vous aye entendu, & comme dit l'Italien,

Ne sì ne nò n'el cuor mi suona intero.

Il me semble cependant, poursuiuy-je, que Monsieur de Trilport deuiet tout pensif, & qu'il commence fort à se desfier de sa cause. Vous expliquez mal mon serieux, répondit Monsieur de Trilport, & m'estimez homme de peu de courage ; en verité, si quelque chose me choque, c'est de voir que Monsieur Menage nous traite comme des enfans, auxquels on montre des Diabls peints avec des ongles, des griffes, & vn regard épouuantable, afin qu'ils en ayent peur ; car ie ne pense pas, continua-t-il en riant, que vous croyez que les Diabls soient faits ainsi, ny que vous en cherchiez avec le Poëte Bernia, pour voir au iuste la longueur de leurs cornes & de leurs queuës. Ainsi Monsieur Menage avec ces Isles, ces peintures imaginaires, ces exemples

fabuleux , tafche de nous épouuanter & de nous détourner de la folide raifon. A quoy bon mefme parler d'Agamemnon ny d'Aristote , pour fçauoir fi vn ieune homme doit eftre amoureux ? Nous verrons , pourfuiuit Monsieur Menage vn peu échauffé , quelle fera cette folide raifon ; mais pour vous laiffer iuger fi i'en ay eu de parler d'Agamemnon & d'Aristote , que vous croyez fi fort éloignez de nostre question ; ie vous demande fi cette induction cy n'est pas iufte ? Si l'Amour assemble en soy tous les deffauts , fi les Roys , fi les Heros , fi les Dieux de la Fable , fi les Philosophes que ie mets au deffus de ces Dieux , fi les hommes qui ont excellé en la Politique , ou en la Guerre , qui paſſent le reſte des hommes , font tombez dans de honteux manquemens dés qu'ils font deuenus amoureux ; fi generalmente tous les Amants font infenſez , faut-il pas conclure qu'un ieune homme qui aymera , deuiendra imparfait & vitieux comme les autres Amants , & bien plus ſuiet à tous leurs deffauts , que ny les Roys , ny les Heros , ny les Dieux , ny les Sages , ny les Legiſlateurs , ny les Conquerans , dont nous auons eſté obligez de donner des exemples , encore que nous ayons d'ailleurs eſté appuyez de l'autorité & de la raifon ; l'Image de Cupidon , l'Iſle de ſon triomphe , & enfin les autres choſes que nous auons auancées ? On auroit tort , dis - je , en cet endroit , de vous reprocher que vous ayez rien allegué ſans preuue , & voſtre diſcours , ce me ſemble , a eſté fort à propos : mais afin de traiter la question plus à fond , & d'agir entierement au gouſt de vos aduerſaires ; trouueriez-vous point neceſſaire de parler de nos ieunes hommes , & de

nos femmes , des Amants , & des Maistresses de nostre Nation & de nostre temps , de leur conuersation , & de leur galanterie ; car enfin , de ces choses qui nous sont familières , & que nous auons tous les iours deuant les yeux , on pourroit facilement esclaircir à laquelle des opinions que vous contestez , il seroit bon de s'arrester , & iuger par la maniere de faire de nos Amants , s'il faudroit , ou l'éuiter , ou la suiure. Quant à moy , respondit froidement Monsieur Menage , ie pensois que vous m'espargneriez cette peine , qui me paroist assez inutile , & qu'après vous auoir monsté , que generalement tous les hommes qui ayment , extrauaguent ; vous ne croiriez pas que nostre Nation en fust plus exempte que les autres. Ie suis mesme fâché , continua-t'il en riant , que ie n'ay esté aduertý que vous souhaitiez cela de moy , auant que nous eussions leué l'anchre pour sortir de l'Isle Amoureuse , parce que ie vous y aurois fait voir beaucoup de gens que vous demandez , qui d'ailleurs ne sont pas fort difficiles à rencontrer. Qu'ainsi ne soit , nous n'entreprendrons plus pour ce sujet vn voyage de si long cours , nous ne quitterons pas Paris , nous n'irons pas plus loing que le Cours , ou les Tuilleries , nous y trouuerons en foule des Coquettes , des Beutez de la Cour & de la Ville , de ieunes Caualliers , & de ieunes Magistrats. Or pour aller par ordre , voyons de plus prés les vns & les autres , prenons des Caualliers qui depuis quelques mois auront acheué leurs exercices ; prenons des Officiers fraichement receus en leurs charges au sortir de la discipline de Monsieur Bocager ; songeons qu'ils sont amoureux , & par la façon & la maniere d'agir des vns & des autres ,

examinons les qualitez que l'amour leur donne. Que les Gentilshommes viennent les premiers, qu'ils nous fassent monstre de cét amas de bonnes parties qu'ils ont acquises avec leurs Maistresses; commençons à estudier leur conuersation, nous ne la trouuerons ni sage, ni solide, ni polie, ni galante. Quoy donc? le voulez-vous sçauoir? approchons d'eux, nous n'y entendons qu'un jargon eternellement repeté de quinze ou vingt mots extraordinaires, mais qui auront vogue dans leur caballe, & qu'ils rediront hors de propos, & seulement pour les dire. Sans songer à cultiuier le bon sens, ils debiteront en un quart d'heure un nombre infiny de fadaïses, qu'ils prononceront pourtant avec vne autorité railleuse, comme s'il y auoit bien du mystere & du sel caché dessous. Les Dames aussi-tost en riront sur leur bonne foy, pour monstre qu'elles en entendent bien la finesse; s'ils rencontrent quelque homme qui pour leur complaire ne veuille pas quitter le party de la raison, Dieu sçait le mespris qu'ils en feront, & comme il sera traitté dans toutes les ruelles où ces estourneaux vont chiffler en bande. Ils croiront que rien n'est si contraire à l'esprit que le silence, ils estimeront infiniment leur iugement, qui leur fournira des decisions sur le champ, pour toutes choses; enfin, à force de s'admirer les vns les autres, le moindre pensera estre en fonds d'un entretien assez agreable; & sçauoir assez pour entretenir Mademoiselle Schurman, ou si l'anacronisme le souffroit, pour plaire à Cornelia la Mere des Gracches. Que si après nous estre arrestez à leur esprit que vous voyez en mauuais estat, nous examinons le soin qu'ils prennent de se tenir propres, & de se bien

mettre , nous découvrirons bien-tost que leurs plus hautes pensées seront la doreure d'un Carrosse , la bigarrure d'une livrée , ou comme dit Malherbe ,

Le parfum d'un colet ,

Le point couppe d'une chemise ,

Et la figure d'un balet.

Nous les trouverons occupez comme des femmes à se coëffer & à se vestir , & cela avec vne mollesse si indecente , qu'ils nous laisseront à deviner non seulement s'ils sont hommes , mais s'ils cherchent point eux-mêmes d'autres hommes. Cependant , la presumption d'estre beau-fils leur montera à la teste , ils s'estimeront tous dignes qu'une Reyne Amazone les vienne chercher , tous croiront courir autant de risque pour leur beauté , que le Narcisse de la Fable. En cet estat ils choisiront plustost la fortune de Pâris , qui estoit beau & effeminé comme eux , mais qui possedoit Heleine , que non pas celle d'Ajax qu'on trouuoit seulement de bonne mine , & qui ne se diuertissoit qu'en passant avec Tecmassa son Esclaue , mais aussi meritoient-ils les iniures qu'on dit dans Homere à cet original de la mollesse ,

Lasche Pâris au visage tres-beau ,

& seroient dignes du mesme traitement que ce diuin Poëte fait à ce petit mignon , lors qu'il l'introduit seul entre tant de milliers de combattans , s'enfuyant de la bataille pour aller coucher avec sa femme. De la conuersation & de la personne , si nous passons aux mœurs entre plusieurs deffauts , le libertinage s'offrira d'abord à nous ; car comme leur fin sera , non pas de s'arrester à l'union des volonteés & des cœurs ; mais d'aller ainsi qu'ils disent , à quelque chose de

plus solide , ils employeront les derniers efforts de leur esprit , à débaucher la conscience des femmes par vne pure malignité de nature. Sans auoir aucune raison de douter , comme ont les sçauans Libertins , ils se railleront de la Religion , ils feront cent actions indecentes dans les Eglises , ils sçauront trois ou quatre petits contes de Moine , & avec cinq ou six passages de Charon & de Montagne , que les plus habiles d'entr'eux prescheront aux autres , ils pretendront renuerser toute la Theologie , & deffieront à la Conference tout ce qu'il y a de Directeurs dans les Monasteres & dans les Parroisses de Paris. Le reste de leurs sentimens ne sera ny noble , ny haut ; ils ne penseront rien de digne de la vertu de leurs Ancestres , les aïsses de l'Amour ne les eleueront point à des pensées genereuses , tous les iours se passeront d'une mesme sorte , & enfin la fleur de leur vie s'écoulera à promener par tout leur oyfueté honteuse & inquiete , enfermez en leurs Chaïses , ou estendus dans leurs Carrosses , & à mettre du desordre dans toutes les Maisons où l'on les receura. Mais ce n'est pas d'aujourd'huy que ces gens font mestier de broüiller ainsi les feüilles ; & comme vous sçauiez , les Centaures & les premiers Caualliers du monde , que Xenophon appelle des hommes & des cheuaux qui se démontoient à vis , ne se trouuerent aux nopces de Pyrithoüs que pour y deuenir amoureux , & par consequent pour y troubler aussi-tost la Feste. Ie serois trop long , si apres le Cauallier ie voulois examiner l'Enfant de la Ville , je me contenteray de dire en passant , qu'au lieu d'un éuenté que ie viens de vous montrer , vous trouuerez vn badaut pour l'ordinaire. Mais

qui se croira habile homme, qui dira du Latin parmy les femmes de sa parenté, & mesmes deuant sa Dame, qui constituera sa souueraine galanterie à donner des cadeaux à Saint Clou : car la cité nomme ainsi ces sortes de festins : qui iugera du merite de ses Riuaux par les richesses qu'ils auront ; qui enfin, manquant de la belle nourriture du monde, manquera aussi de politesse & d'agrément. Cependant, & les Bourgeois & les Caualliers entestez de leurs seules passions, negligeront tous les deuoirs de la vie, ruinant leurs affaires domestiques, abandonnant avec leurs amis, les pensées de leur fortune, de leur honneur, & de leur reputation ; & enfin, se rendant entierement mesprisables, & tout cela pour l'amour des Dames. Ne croyez pas, s'il vous plaist, que ie sois seul qui leur fasse ce reproche, il y a long-temps qu'Horace s'en est pris à elles : voyant le ieune Sybaris aussi mal mené que ceux dont nous parlons, il coniure Lydie, mais il la coniure de par tous les Dieux, de dire pourquoy elle le perd, & de luy faire raison de ce qu'il a de l'aersion pour le champ de Mars, de ce qu'il éuite le Soleil & la poudre ; de ce qu'il ne compte pas de cheuaux, de ce qu'il ne s'exerce plus à courir, à luitter, à nager, à jeter le disque. Aussi selon ce sens, les Sculpteurs Grecs dont les ouurages enseignoient souuent la Morale, ne taillerent Venus assise sur vn Bouc, que pour comparer l'homme qui s'affuiettit tout entier à la domination des femmes, à cet animal qui se laisse auéuglément conduire à tous les déreglemens de l'amour : mais particulierement ils furent admirables à inuenter les figures qu'ils mirent sur le tombeau de cette Courtisane fameuse, qui auoit vû toute la Grece

à genoux deuant sa porte , & à laquelle on esleua vn Sepulchre à Corinthe proche le Temple de Venus la brune , car afin de témoigner comme les femmes perdent & ruinent leurs Amans, ces maistres y mirent en relief vne Lyonne , qui deschiroit vn Bellier. Je n'aurois iamais fait , si ie voulois compter tous les défauts où tombe ce sexe , lors qu'il s'attache à aymer ; & toutesfois , si ie voulois prendre cette peine , ce seroit vne grande conuiction contre l'opinion contraire , parce qu'il n'y auroit pas moyen de conclure que les ieunes gens apprissent rien de bon , avec des personnes-où ils ne rencontreroient que vanité , que foiblesse , qu'inégalité , que tricherie , rien de sincere , rien de grand , vn cœur double , vn visage & des actions fardées , où ils trouueroient plusieurs Eryphiles prestes à liurer leur mary pour vn bijou , plusieurs Romaines prestes à trahir leur patrie pour des bracelets : mais plustost il faudroit tirer vne consequence , que ces ieunes gens perdroient auprès de ces femmes toutes les semences du bien , & toutes les inclinations que leur ame pourroit auoir à la vertu. Et entre nous aussi, ce n'est pas cette vertu que les bonnes Dames cherchent: elles baailleroient auprès d'un homme qui leur prescheroit l'estime de la continence , & la fuite de la volupté , il ne leur faut point de gens de probité , il ne leur faut point de doctes ; ces Messieurs que nous venons de descrire leur plaisent bien mieux , & vne teste bouclée l'emportera tousiours dans leur esprit , sur vne teste sage.

Auprès de ces beautez le mieux en point de genes;

Est receu comme vn Adonis ,

Et le plus accompli les esprouue inhumaines ;

Si son habit est simple & ses canons vnis.

Leur choix va tousiours au pire , & tousiours à l'avantage des plus beaux. Venus quitte Mars pour Adonis , Angelique Roland pour Medor , Heleine Menelaüs pour Pâris. Vous voila en beau chemin , dit Monsieur Chapelain , & qui vous laisseroit aller , il y a grande apparence que vous ne vous arresteriez pas si tost ; car vous prenez vn merueilleux goust à cette matiere , & ie voy encore quelque chose d'estrange qui se prepare à sortir , si ie ne destourne l'orage. Vous avez raison , poursuit Monsieur Menage , & pour dire le vray , si vous ne m'eussiez arresté , ie me sentoie fort tenté de vous redire l'histoire de Giocondo , celle de la Matrone d'Ephese , & quelques autres de mesme nature. Ce sera pour vne autre fois , reprit Monsieur Chapelain , & ie ne suis pas d'avis que vous vous eschaufiez davantage : & pour vous espargner vne peine qui seroit fort inutile , souvenez-vous , s'il vous plaist , qu'en vous demandant , suiuant vostre promesse , les pretenduës maximes que vous attribuez aux Dames : nous ne vous demandons pas les Dialogues des Courtisanes de Lucien , ny les exemples de la fixième Satyre de Iuuenal , ny de la vie de Celestine , ny de Picara Iustina , ny enfin de

La fameuse Macette à la Cour si connue.

Nous vous demandons Artemise , nous vous demandons Penelope , nous vous demandons Lucrece. Monsieur Menage se hastant alors de parler : Je vous prens au mot , dit-il , à Monsieur de Trilport ; aussi-bien ne vous sçaurois-je rien refuser , à la charge aussi , que vous ne reprocherez pas les tesmoins que vous me demandez vous-mesme , que vous jugerez des femmes sur la deposition d'Artemise , de Penelope , & de Lucrece , & qu'a-

prés cela vous trouuerez bon que ie finisse vn Discours , qui à mon aduis , n'a pas besoin de nouvelles preuues. Monsieur de Trilport n'ayant rien répondu en cét endroit afin de voir ce qu'il vouloit dire : Pour Artemise , continua-t'il , ie ne sçache point de Coquette declarée qui ne tint à affront d'auoir eu les emportemens de cette Reyne: Ie ne parle point icy de ceux que son affliction luy donna , ils estoient iustes , ils estoient honnestes , & si sa douleur l'eût étouffée pendant qu'elle accusoit le sort , qu'elle se noyoit le visage de pleurs , & qu'enfin elle disoit aux Astres qui n'en pouuoient mais ,

Tout ce que fait dire la rage

Quand elle est maistresse des sens.

Si dis-je elle eût expiré en cét estat, peut-estre qu'à cette heure encore son amitié ne seroit pas moins merueilleuse que son Mausolée, mais par malheur elle bût le courroux de la perte de son mary au mesme temps qu'elle en aualla les cendres, & cette vaine & pompeuse ostentation de l'vnion conjugale fit bien-tost place à vne seconde passion qui la porta à se donner la mort elle-mesme. Scaliger sur la foy d'un vieux Autheur , nous apprend que cette Reyne deuint amoureuse d'un jeune homme d'Abydos, nommé Dardanus: que pour se venger du mépris que ce garçon faisoit d'elle , elle le surprit comme il dormoit, & luy creua les yeux , mais que sa vengeance ne diminuant pas sa passion, sa violence l'ayant contrainte de se precipiter du haut des rochers de Leucade, elle mourut de cette chute : Quant à Penelope, Seneque auouë qu'il trouue tant de pour , & contre , à son affection , qu'il ne veut pas affirmer ny que ce fust vne pecheresse , ny qu'elle fust femme de bien : Vn autre

Auteur moins solide , mais tres-spirituel , a vne
 méchante pensée de ce qu'il la voit dans sa maison
 faire des festins continuels au milieu d'une foule
 de galans , & interprete malicieusement cette ru-
 de épreuve de l'arc de son mary où elle les es-
 sayoit : enfin pour leuer toutes sortes de doutes ,
 Pausanias assure qu'il couroit de son temps vne
 vieille Poësie qui contenoit qu'Ulyssé estant de
 retour du siege de Troye , auoit chassé Penelope ,
 & que c'estoit vne tradition qui duroit encore
 parmy les habitans de Mantinée : que Penelope
 s'estant refugiée dans leur Ville , y estoit morte.
 De plus , que iugerons-nous de Lucrece , sinon
 ce qu'en a iugé Monsieur de Charleval , qui com-
 me vous sçavez , est vn des plus delicats esprits
 de nostre Royaume , qui est , qu'elle se tua après
 coup. Voyez-vous, à prendre les choses au fonds ,
 la pluspart de ces beautez qui paroissent , & fie-
 res , & froides comme les anciennes Sabines ,
 n'ont souuent aucun auantage sur les autres ;
 que celuy de mieux dissimuler ; & toutes ces He-
 roïnes qui chez Ausone menacent de crucifier
 Cupidon dès que Venus leur a parlé , reduisent
 tout ce supplice à le fouëtter avec des roses. Ne
 nous abusons donc plus , dans la croyance que
 les femmes nous puissent inspirer de genereux
 sentimens , puisque Thetis la marine toute Deesse
 qu'elle estoit , fit ce qu'elle pût afin de persuader
 à Achille de n'estre pas homme ; & n'allons pas à
 la verité si loin que cét ancien Romain , qui vne
 fois haranguant au Peuple , commença ainsi son
 Discours, *Messieurs, si nous pouuions nous passer des*
femmes, nous serions deliurez d'une grande fâcherie;
 mais aussi que la beauté de ces femmes ne corrom-
 pe pas nostre iugement iusques à nous faire croire

que leur conuersation nous est aussi vtile que nous la trouuons plaisante: souuenons-nous en tout cas, que leur beauté dont la pluspart veulent faire vne legitime domination, n'est selon l'auis de Socrate, qu'une tyrannie qui dure peu, & que Sophocle repetoit souuent en sa vieillesse, qu'il estoit trop heureux d'auoir secoüé le ioug de cette amoureuse tyrannie. Mais il faut finir par vn auis de Thales Milesien, & admirer le conseil qu'il donna à vn miserable qui luy demandoit ce qu'il pourroit faire pour se deliurer de l'Amour; il luy conseilla premierement de jeusner: comme la diette n'eût pas reüssi, il luy persuada d'attendre sa guerison du temps & de l'absence: mais après beaucoup de mois, d'une longue peregrination, voyant que la faim, l'éloignement & le temps estoient de trop foibles remedes, il luy ordonna de se pendre. J'ay dit. Comme Monsieur Menage se fut teü, tout à coup. Vous auez, luy dis-je alors, vous auez traité les Amans, de la sorte que Paul fils de Paul conseilloit à vn faiseur de Romans de traiter son principal personnage lors qu'il luy vouloit persuader (comme il a l'esprit agreable) qu'il ne pourroit inuenter d'éuenement ny plus nouueau ny plus surprenant que de le faire pendre publiquement: En vne chose au moins, suis-je vn peu plus excusable; répondit Monsieur Menage, qui est; que ie me suis contenté d'instruire le procès, & que j'ay laissé prononcer vostre sentence à vn autre; Au contraire, repliquay-je, ie me deffie fort que vous n'ayez agi avec malice, & que vous ne nous ayez amené ce sage Iuge, afin que sa sentence nous rienneliue d'un Arrest en robe rouge. Il pourroit bien estre quelque chose de cela, adioûta Monsieur de Trilport, mais il y a bon remede; car

je vous signifie , dit-il, s'adressant à Monsieur Menage , que j'appelle de vostre Sage au nostre , & de Thalés de Milet à Monsieur Chapelain : Est-ce à minimâ , dît Monsieur Menage en riant; Attendez , interrompit Monsieur Chapelain ; car si je ne parlois en cet endroit , il sembleroit que ie fusse demeuré d'accord d'estre le Sage deuant qui Monsieur de Trilport veut releuer son appel , & à Dieu ne plaîse que j'y consente ; mais si vous m'en croyez, adiousta-t-il , continuant de parler à Monsieur Menage , puis que ie dois parler pour les Amoureux , vous en ferez vous-mesme le iuge. Vous tenez donc vostre cause bonne , dît Monsieur Menage , puis que vous voulez en passer par la decision de vostre partie ? Aussi bonne que vostre conscience, continua Monsieur Chapelain, ie vous croy, en effet, si équitable , & ie me sens tellement fondé en Droit , que ie declare icy hautement que j'acquiesceray à tout ce que vous prononcerez apres que vous m'aurez entendu. Nous fîmes alors silence , & apres quelques momens, Monsieur Chapelain qui s'estoit tû avec nous, reprit la parole. Si je n'apporte à vostre opinion tout le consentement que vous pourriez souhaiter, au moins ne vous deuez-vous pas plaindre que ce soit manque d'attention , j'ay écouté vostre Discours avec vne application toute entiere , & en verité vous auez si ingenieusement parlé contre l'Amour , que j'auouë qu'à moins que d'estre retenu par les liens de la verité , je pense quasi que vous m'eussiez peruertey ; mais enfin je suis comme vn second Vlysse échappé du peril des Syrenes , apres auoir esté charmé de leur chant. Quelque enchantement pourtant que vous ayez pratiqué , pour prouuer l'opinion que vous

avez soustenuë, je vay vous faire comprendre, si je ne me trompe, que la contraire est la meilleure, souhaitant passionnément qu'en cette rencontre vous agissiez mieux que la Medée d'Euripide & d'Ouïde, & qu'après auoir veu & approuué les veritez que ie vay vous dire, vous ne demeuriez pas le fauteur d'une Heresie qui ne paroist belle, que parce que vous la fardez. Au reste j'agiray de bonne foy avec vous; je répondray pied à pied aux choses que vous avez auancées, j'en monstrey, si je puis, la fausseté ou la foiblesse, je m'accommoderay mesme à vostre maniere de philosopher, qui est sans doute la plus propre pour la conuersation; & de laquelle ie me sers volontiers, quoy qu'elle ne soit pas si seueré que celle que nous pratiquons d'ordinaire, mais elle n'est pas moins forte pour estre plus parée; & il vaut tousiours mieux faire confesser volontairement, qu'en mettant le poignard sur la gorge: ainsi donc, ie continueray de bannir de nostre Discours ces syllogismes de l'Ecole, qui donnent la migraine à ceux qui s'attachent à les comprendre ou à les resoudre, nous ne tirerons pas l'Amour d'entre les Graces pour le mettre entre les bras de la Chicane; & je donneray bon ordre que nostre entretien, qui jusques icy a esté doux & aisé, ne degene pas en une crierie querelleuse de deux Maistres és Arts. Vous avez commencé vostre accusation par l'explication d'une Figure dont vous nous avez voulu faire peur, comme a fort bien remarqué Monsieur de Trilport; & si nous vous en eussions crû, nous mettrions maintenant l'Amour, qui est le plus doux lien de la société humaine, au rang des Harpyes & des autres monstres de l'Antiquité:

I'examineray tantost si cette peinture est aussi bonne qu'elle est commune ; ie me contenteray en ce lieu de vous dire qu'elle reçoit tout vn autre sens que celuy que vous luy avez donné ; & qu'il n'y a rien que de vertueux en ce Tableau que vous proposez ; comme vn amas de tous les défauts que peut souffrir l'humaine fragilité. Pour aller d'ordre , vous pretendrez que cét Enfant marque la foiblesse & les autres imperfections de cét âge ; cependant si cela estoit , les plus doctes Peintres auroient bien failly de le représenter comme ils font , tenant des lions sous le ioug ; & les Poètes ne seroient pas plus supportables de l'introduire dans leurs Ouvrages , arrachant la foudre de la main de Iupiter ; faudroit-il pas se moquer de ce Calvus , qui trouue sa force si grande qu'il la fait passer jusques à sa mere , lors qu'au rapport de Macrobe , il appelle cette Deesse *le puissant Dieu Venus* ? faudroit-il pas se moquer de ceux de Cythere qui croyoient que cette Venus qui tire toute sa puissance de l'Amour , presidoit à la guerre : des Cipriots qui la figuroient tenant vne lance ; des Spartiates qui representoient sa Statuë armée ; enfin des Romains qui auoient basti vn Temple à Venus la Victorieuse. La prudence de l'Amour est encore aussi aisée à iustifier que sa force , & nous n'en sçaurions douter si nous nous voulons souuenir qu'il a débrouillé la premiere confusion de l'Vniuers , & qu'on luy peut attribuer avec le Poëte Italien :

Pensier canuti in giouenil etade.

Il ne faut donc plus accuser les vieillards qui ayment , pourueu que leurs pensers ressemblent à ceux de cét Enfant ; au contraire il faut demeurer

d'accord sur ce point; qu'on ne peint l'Amour jeune que pour faire voir ce que nous voulons conclure; qu'il faut necessairement aimer en jeunesse. Aussi est-ce presque la mesme raison qu'apporte le bel Agathon chez le diuin Philosophe; pour prouuer que l'Amour est jeune; parce, dit-il, ~~qu'il se trouue~~ toujours avec les jeunes gens. Mais cét Enfant, dites-vous, est bien impudent d'aller ainsi nud, peu s'en faut que ie ne vous paye de la raillerie de Montagne; qui parlant des Sauvages, après les auoir estimez comme vn homme de bon sens, conclud après comme auroit pû faire vn homme du peuple; le mal est qu'ils n'ont point de chausses. Je traiteray pourtant plus serieusement avec vous, & ie vous auoüeray premierement, qu'il est vray ce que dit Publius Mimus, que ce seroit vne vilaine action à vn homme de se dépouïller en plein marché: mais avec cét auer vous n'aurez rien auancé; car non seulement cela n'est pas vray par tout; puisque les filles & les garçons de Lacedemone estoient nuds ensemble dans le Parc des exercices, sous la discipline du monde la plus austere; mais de plus, quand vostre opinion seroit generale, il ne s'en ensuiuroit pas que l'impudence fust vn vice de l'enfance, ce que personne n'a iamais dit; ny que la dureté du front qui est la marque de ce défaut & qui vient toujours d'une longue habitude aux actions sales & audacieuses, se figurât par vn Enfant. Bien loin de là nous trouuons belles ces images de peuples dont nous parons nos Temples, & qui nous seruent à représenter nos Anges, & vous voulez estre bien plus scrupuleux que nos deuotes matrones qui ne se sont pas encore auisées de se scandaliser de ces nudités. Quant au témoignage

d'Eustathius que vous alleguez , il n'en veut, s'il m'en souvient , qu'aux premieres hardiesses des Amans ; & doit estre pris plustost pour vne galanterie que pour vne iniure : mesme c'est si peu la pensée de cet Euesque de traiter l'Amour d'impudent , à cause qu'il n'est pas vestu , qu'il écrit seulement que ce Dieu n'est ainsi nud que parce qu'il faut qu'il descende sous les eaux pour y conseruer le genre des poissons , & pour y embrazer les Nayades & les Nereïdes , & de plus dans vn endroit de son Roman ; Ismenias qui venoit de voir precipiter sa maistresse sous les flots ; supplie Cupidon qu'il s'y plonge, afin de la repescher: par là nous pouuons aisément iuger que la nudité de l'Amour ne se doit pas expliquer en mauuaise part , ainsi que vous faites ; & qu'elle ne signifie rien moins que son impudence. Aussi ceux qui en ont parlé sans passion luy ont donné vn sens tout à fait different du vostre , soit qu'ils ayent dit comme le Comique Antiphanes :

Que l'on ne peut cacher l'Amour qui va tout nud.

Soit que selon l'opinion des autres cet Amour expose ainsi sa beauté , pour montrer qu'il desapprouue tous les artifices dont on farde la beauté ; & selon ce sens le Iupiter d'Homere reprent aigrement Iunon pour auoir emprunté la ceinture de Venus, afin de luy augmenter ses flâmes : soit enfin que cette nudité signifie que les pensées des Amants doiuent estre si nobles , qu'ils les puissent exposer sans voile aux yeux du monde , ou enfin , comme en a parlé l'Autheur de ce Poëme des Vigiles de Venus , que ce Dieu ait voulu faire paroistre l'excez de sa force par cet estat de foiblesse , vous sçauiez en effet que ce Poëte conseille aux Nymphes de prendre garde à elles ; &

qu'il leur donne avis, que lors que l'Amour est nud, c'est alors qu'il est le plus dangereusement armé. Vous ne réussissez pas mieux, ce me semble, à interpreter le bandeau que vous avez fait la nudité & l'enfance; vous prenez ce bandeau pour vn aueuglement de la raison qui jette nos esprits dans des tenebres pires que les Cimmeriendes; & qui nous empesche de voir ce qui est de la bien-seance, ie pourrois vous obiecter icy que vous n'avez pas songé qu'on a appellé les yeux les guides de l'Amour, mais ie ne veux pas me servir de cette opinion que ie desapprouue, & je suis sans doute de celle de la Reyne Olympias, qui accusoit vn ieune homme d'auoir manqué de ceruelle; parce qu'il s'estoit marié seulement par le conseil de ses yeux; je diray donc seulement que iamais nostre entendement n'est plus éveillé ny plus agissant, que lors que nous aymons & que nous auons enuie de plaire; & pour ce suiet ie vous renuoye à Ouide, qui compare la vigilance des Amants à celle des Capitaines. Mais à mon gré la vraye explication de ce bandeau que nous pourrions appeller vn Diadème, si nous nous defendions avec autant de passion que vous en avez eu en nous accusant; la meilleure explication, dis-je, c'est de penser que Venus veut que l'on cele ses larcins; ainsi qu'a dit agreablement vn Ancien, & que la discretion est la meilleure qualité, non seulement des Amants, mais encore des hommes débauchez. Vous n'ignorez pas en effet, que les Italiens disent que la discretion *sta ben sin al*, dispensez-moy d'acheuer, & me permettez de passer aux aïsses, aux fleches, & au flambeau; Pour les aïsses j'auouë que sur cet article, vos railleries m'ont semblé fort diuertissantes, & qu'il y a beau-

coup d'esprit aux pensées de nos amis ; nous n'y croirons pourtant, s'il vous plaist , que comme à des railleries , & nous ne prendrons leurs témoignages que de la maniere qu'ils les ont voulu débiter. Je vous diray cependant , que ceux qui ont les premiers inuenté ces aïsses , ont voulu faire entendre que les desirs & les pensées doiuent s'éleuer aux Cieux , & ne ramper jamais sur la terre. Bertaut le plus amoureux de nos Poëtes est de cet avis , & si j'ay la memoire bonne , il me semble qu'il parie ainsi de l'Amour :

*Il preste à nostre entendement
Pour voler au Ciel ses deux aïsses ,
Nous les engluons follement
Dedans les vanitez mortelles :
Ainsi du plumage qu'il eut
Icare peruertit l'usage ,
Il le receut pour son salut ,
Il s'en seruit à son dommage.*

Pour les fleches, j'approuue fort ces reflexions que vous auez faites ; mais à juger sainement des choses , vostre inuectiue ne va que contre le mauuais vsage de l'Amour ; & ces deux sortes de fleches marquent seulement les mouuemens secrets d'inclination ou de haine que nous éprouuons en nous-mesmes ; mais point du tout les causes qui nous les donnent ; & moins que les autres , celle de l'auarice & des presens. Qu'ainsi ne soit , tous les enfans qui sont nez du mariage de Theagene & de Cariclée , c'est à dire , tout ce qu'il y a eu de Romans depuis l'Histoire Ethiopique jusques à Cyrus , ont-ils rien ny de plus beau , ny de plus frequent que le mépris que font d'ordinaire les Amants , des grandeurs, des couronnes, & des tresors des Souuerains , & cela pour conser-

uer leur fidelité à des personnes exilées & misérables , qui gémissent sous les fers , & qui n'ont pour tout auantage que leur merite & leur passion ? Rien donc ne peut mieux marquer des sentimens si beaux , si nobles , si releuez , & si genereux , que de dire que les ames qui ont ces sentimens , sont veritablement blessées d'un trait d'or , & que pour détruire ces illustres prerogatives du Ciel , tous les tresors de la terre sont des armes de plomb ; qui rebouchent & ne les peuuent penetrer. Ces fontaines de Merlin , où le Boiard & l'Arioste ont fait boire leurs Paladins ; & dont Claudian deuant eux auoit decouuert la source , confirment entierement ce que nous disons ; elles estoient toutes deux d'une eau semblable , & sans qu'aucune eust l'auantage de murmurer sur des arenes d'or , comme le Pactole , ou le Tage , elles se couloient paisiblement sur vne mesme sorte de sable : Cependant , l'une donnoit vne violente auersion , & l'autre vne passion violente. Angelique bût de l'onde amoureuse , Renaud de l'eau du desdain , Angelique estoit fille du Roy de Cathay , Renaud pauvre Paladin , heritier pour vn cinquiesme du Chasteau de Montauban ; qui ne possédoit au monde que Boiard , Flamberge , & l'Armet du Roy Mambrin , & enfin qui ne subsistoit que par l'ayde de son Cousin l'Enchanteur Maugis , (car vous sçauiez que presque par tout Renaud se raille de sa pauvreté , le premier , que Roland tout son parent qu'il est , dit ; que vers l'aube & sur le soir les chemins n'estoient gueres seurs aux environs de Montauban ; & qu'il se fait de bons contes des assistances de Maugis ,) cependant cette Angelique méprise pour ce braue à cape & épée ; l'Empereur

de Circassie & le grand Cam des Tartares; pour ne rien dire de ses autres adorateurs. L'exemple mesme d'Apollon que vous avez allegué, détruit tout ce que vous en voulez induire; car si les presens pouuoient tout en matiere d'amour, ce Dieu en offre d'assez precieux a Daphné; pour auoir arresté la fuite de cette Insensible. Ouide aussi qui à son ordinaire explique ingenieusement la nature de ces flèches, lors qu'il parle de celles qui sont dorées; ne laisse pas dans ses vers le moindre soupçon qu'il ait pensé aux moindres regales, ie dis mesmes de fruiçts, de bouquers, & de parfums, qui estoient les presens de son siecle. Il ne nous reste plus à parler que du Flambeau que vous avez comparé à celuy des Furies, en quoy certes ie suis fort tenté de vous accuser d'impieté, & ie croy aussi que ce ne seroit pas trop dire à vn homme qui traite si mal vn feu qu'on peut appeller l'ame du monde, qui fait agir & qui conserue tout ce qui a quelque sentiment dans l'Vniuers; & sans lequel la face de la Nature paroistroit deserte & effroyable. Mais comme ie ne veux pas entrer en pique avec vous; & que ie tâche à vous persuader, sans vous déplaire; ie vous conjure pour vous détromper de jetter les yeux sur les effects de ce Flambeau; & de ne point apprehender qu'il nous trouble la veuë, comme les torches funestes des trois Filles de la Nuit. *Regarde autour de toy, Silvio; ce que le monde a de beau & d'agreable, c'est l'ouurage de l'Amour, le Ciel ayme, la Terre ayme, la Mer ayme, vous sçauiez ce qui suit dans la Comedie de Baptista Guarini, & comme on en vient aux animaux & aux arbres qui sentent la douce chaleur de ce feu: Croyez-moy; ce Flambeau a quelque chose de diuin, & les Egyptiens qui au*
 prix

prix de leur sagesse estimoient celle des Grecs vn jeu d'enfant, voulant signifier l'Amour, prenoient le feu seulement, comme le plus pur & le plus noble des Elemens. Or comme après la mauuaise explication que vous auez faite de la figure de l'Amour; vous concluez avec l'Aristiphon d'Athenée, que les Dieux firent fort bien en le bannissant du Ciel; ie veux aussi, après le veritable sens que ie vous en viens de monstrier, dire hardiment qu'Hesiodé, que Solon, & Platon ne témoignerent iamais plus de sagesse, que lors qu'ils tirerent l'Amour de la montagne d'Helicon, afin de l'amener dans l'Academie; paré & couronné de fleurs; parmy la musique & les sacrifices, pour l'en constituer le directeur & le maistre. De tout ce que i'ay dit icy, ie pense que vous conclurrez que la peinture de l'Amour est plus raisonnable avec mes loüanges qu'avec vos inuectiues, & que la mesme maniere qui vous a seruy pour son accusation, est tres-propre à faire son Panegyrique. Mais comme le sens de cette peinture pourroit encore demeurer problematique à des esprits opiniâtres, ie ne suis pas d'auis que nous nous en tenions à cette Image; aussi bien elle est trop contestée, & quantité d'esprits ne sont pas demeurez d'accord de la vulgaire opinion. Theodorus dans le banquet de Platon se mocque de ceux qui font vn enfant de ce Dieu; qu'il estime le plus vieux de tous les Dieux, sans en excepter Saturne, & c'est encore la pensée de Parmenides & d'Hesiodé: vn autre Grec dans l'Idile de l'Amour fugitif, bien loin de le croire aueugle, dit qu'il a les yeux perçans, & prend cette marque pour si certaine, qu'il la donne comme vne enseigne, afin que si on le rencontre

on le reconnoisse & on le ramaine: Eustathius luy met aux talons ces aîsles, que l'opinion commune luy met sur les épaules: Eubulus passe bien outre chez Athenée; il luy oste ces aîsles, & dit que les Peintres qui les auoient inuentées estoient ignorans, & ne sçauoient peindre que des hirondelles: chez le mesme Autheur le Tragique Cheremon luy donne deux Arcs: enfin Properce apres auoir écrit que l'Amour estoit né dans les champs, entre les troupeaux & les haras, assure en suite qu'il n'auoit en ce temps-là vn arc & des fleches que pour chasser; & qu'estant au commencement mal adroit, il s'exerçoit à tirer aux bestes. Ces gens comme vous voyez contredisent la commune image de l'Amour: Moschus qui est l'vn d'eux y adiousté encore du sien, il veut que cet Enfant ait le corps de couleur de feu, le poil frisé, la phisionomie malicieuse, & les mains petites, & conuient avec les autres que c'est vn tres-dangereux Archer. Que si nous voulons joindre les conceptions bizarres des Modernes Espagnols avec les inuentions des anciens Grecs, je vous fourniray vn Cristoual de Castilene qui s'efforce de montrer dans ses Vers que l'Amour est entierement fait comme le grand Turc. Cette ressemblance, dit Monsieur Menage, est bien extraordinaire, mais j'en sçay vne qui ne vous surprendra pas moins, & qui est pourtant de la vieille roche: que direz-vous, en effet quand vous lirez dans Macrobe que les Cipriots qui deuoient bien connoistre Venus, luy auoient fait vne Statuë qui la representoit avec vne barbe. Je diray, reprit froidement Monsieur de Trilport, que cette Venus estoit la Venus de***** Et moy, continua Monsieur Chapelain, apres que nous eûmes

vn peu ry, laissant à part toutes ces représentations qui ne font rien à la question; je reuendray au sentiment de Plutarque, qui assure que l'Amour n'est pas visible, & avec vn Comique ancien, je diray que les Peintres & les Sculpteurs ont ignoré ce que c'estoit que l'Amour; car comme adiouste tres-ingenieusement ce vieux Poëte, l'Amour n'est, ny masle, ny femelle, ny demon, ny homme, ny prudent, ny fat, mais vn composé de toutes ces choses, qui sous vne seule figure assemble plusieurs especes tres-differentes, qui a la hardiesse des hommes, la timidité des femmes, qui est serieux dans sa folie, sensé & circonspect dans sa rage, qui se laisse aller aux emportemens des bestes feroces, que le trauail ne scauroit dompter, dont l'ambition est déreglée, qui n'apporte pas moins de discorde qu'on en imagine dans les Enfers, qui se trouue capable des choses serieuses, des choses tranquilles, des choses violentes, qui fait secher à veuë d'œil ceux qu'il persecute. En cet endroit Monsieur Menage prenant la parole, Vous en dites bien plus que ie n'en veux; dit-il, s'adressant à Monsieur Chapelain; & pour vous oster la peine d'examiner le reste de mon Discours, ie m'en tiens à ce que vous nous dites. Vostre cause n'en fera pas meilleure, répondit Monsieur Chapelain, & ie ne laisseray pas de répondre encore à tout ce que vous auez dit. Mesmes afin de connoistre à fond ce qu'on doit determiner de l'Amour, & de voir à route rigueur & le bien & le mal qui s'en peut alleguer, j'adiousteray au tesmoignage de ce Comique celuy de Platon; qui appelle l'Amour vn monstre farouche; ayant autant de testes que l'Hydre; j'y adiousteray celuy

de Sophocle , qui dit que Venus n'est pas seulement Venus , mais qui la nomme encore *Pluton* , *la Nécessité* , *la Rage* , *la Conuoitise* , *le Duel*. I'y adjousteray celuy de Plutarque ; qui considerant que l'Amour cherit & hayt , suit & fuit , menace & supplie , se courrouce & a compassion , s'attriste & se resioiit , veut & ne veut pas finir ; & tout cela en vn mesme temps & pour vne mesme personne , conclud que ce n'est pas vne chose fort iudicieuse , mais vn enigme fort embrouillé & d'un esclaireissement tres-difficile. Si ce n'est assez nous continuerons la description de Moschus que nous auons desia commencée , & nous dirons de l'Amour que ses pensees sont malignes , ses paroles flatueuses , ses discours contraires à ses sentimens : qu'il a la voix douce , qu'il est furieux dans la colere , trompeur & mauuais , fol , & qui ne se joue iamais sans quelque noire malice. En voila assez pour acheuer de vous faire croire que j'ay trahy ma cause & que vous auez gagné la vostre ; ou du moins que j'agis de trop bonne foy avec vous ; vous produisant des tesmoins que vous connoissez bien , mais que vous auiez oubliez & qui seuls semblent capables de me conuaincre. Mais comme vous auez fort bien remarqué dès l'entrée de vostre Discours ; que les premiers Poëtes auoient philosophé , & qu'en suite vous m'auiez mis sur le Parnasse , en vn lieu si éminent , que ma modestie n'ozeroit y pretendre , vous trouuerez bon que ie raisonne avec vous , en peu de paroles , & jusques-là vous suspendrez , s'il vous plaist , vostre iugement sur tout ce que vous & moy auons dit de bien & de mal de l'Amour. Je vous diray donc que toutes les choses que nous possedons , quel

qu'elles soient, & quelques loüanges qu'elles meritent, deuiennent mauuaises lors qu'elles sortent des bornes de la perfection, soit que l'excès ou le defaut les en tirent; par exemple, la prudence qui est ce que le genre humain doit souhaitter le plus passionnément, & qui en effet, est le plus grand présent que Dieu ait fait aux hommes, deuient visionnaire lors qu'elle deuient trop raffinée; & en cét estat, n'est pas moins dangereuse que la sottise. Il en est de mesme des autres vertus, les extremités desquelles ne sont iamais saines, le bon sens seul les modere, & tout l'auantage qu'ont les personnes que nous appellons vertueuses, c'est la science de la mesure à laquelle il faut reduire leurs bonnes qualitez. Il en va ainsi de l'Amour, & c'est pour cela que Plutarque escrit qu'Erato l'une des Muses preside à le regler. Quand il est au point de sa perfection, il n'y a point d'éloges qu'il ne merite; quand il sort de ses limites, il est digne de toutes les iniures que vous & moy en auons pû alleguer. La Grece toute amoureuse qu'elle estoit de Laïs, se railloit de ceux qui porteroient vn talent à cette Courtisanne pour passer vne nuit chez elle: mais elle ne traitoit pas mieux l'insensibilité de Xenocrate, lors qu'elle le comparoit à vne piece de bois: D'où vous pouuez induire que ce n'est pas de l'Amour réglé qui est celuy que nous conseillons, que les Autheurs ont dit tant de mal, mais bien de celuy que nos excès déprauent, & que nous sommes prests de blasmer avec vous. Pour mieux faire comprendre la difference de ces Amours, la docte Antiquité a reconnu deux Venus, l'une celeste, l'autre vulgaire: Catulle les nomme les

deux Anathontes, & le Grammairien Paulus donne a la premiere l'epithete de femme de bien. C'est elle encore que l'on nomme Vranie, parce qu'elle a eu le Ciel pour Pere. Platon appelle l'autre *Pandeme*, comme qui diroit la Venus de tout le peuple ; & Lucrece, *Volgiuagne*, s'il est permis d'vsér de ce mot que nous expliquerons auiourd'huy par celuy de coureuse : Solon pour ce suiet en auoit fait dresser la Statuë au milieu du marché d'Athenes. Or ces deux Venus auoient chacun leur Amour, dont l'un comme nous venons de dire estoit réglé par les Muses ; l'autre selon le tesmoignage d'un Poëte Grec, n'osoit approcher des Muses ; le premier exempt de tous les troubles violens, l'autre Pere du desordre & de l'embaras ; celuy-là pour les sages, certuy-cy pour la foule. Selon ce sens quelqu'un a fort iudicieusement dit que le sage aimera, & que les autres desireront, voulant monstrier que l'auantage de sçauoir bien aimer est seulement reserué aux vertueux, delaisant à la multitude tous les malheurs qui suivent les passions déraisonnables. Mais quel est donc, me direz-vous en cet endroit, ce defaut qui esloigne ainsi la pluspart des hommes de ce bienheureux Amour, & qui les fait tomber dans la fureur & dans les douleurs de la mauuaise Venus ? Non pas vn seul defaut, mais tous ceux, répondray-ie, qui les esloignent de la possession des autres bonnes qualitez ; pouttant à mon sens la cause principale du desordre des hommes qui aiment, vient de ce qu'ils s'embarquent à aimer auant que d'auoir choisi, & de là il arrive que trouuant des humeurs contraires aux leurs, ou des ames dereglées, il faut bien, ou que

leur vie se passe en querelles , ou qu'ils s'abandonnent à ce dereglement qu'ils ont fuiuy sans l'auoir préuû. Quelqu'un , sans doute , ne s'empescheroit iamais d'apporter icy ces moitez de pieces d'aymant que Pluton dit que nous auions à nostre premiere creation , & qui ne sont point sans trouble , qu'elles ne se rejoignent à la moitié d'où on les a arrachées ; pour moy ie pretens vous donner de la monnoye qui ait cours , & discourir vn peu plus rondement que ceux qui se nourrissent d'idées. Ie dy donc , que lors que l'estime a precedé l'amour , & qu'on a iugé de ce qu'on vouloit aymer auant que d'aymer , l'amour deuient vn des plus grands auantages qu'ayent les hommes. Bertaut , selon nostre sens , de tous les manquemens que l'on commet en ayment , condamne principalement celuy de faillir à l'élection , comme la source de tous les autres ; lors qu'il dit ,

Car , enfin , la faute qui naist

D'aymer ce qui n'est point aymable ,

Et de n'aymer point ce qui l'est ,

Est seule en amour condamnable.

Mais vous voyez qu'à cette erreur il en adioustevne autre en faueur du bon Amour , & qu'il ne croit pas moindre , qui est , de ne point aymer ce qui le merite , s'accommodant en cela au sentiment d'Ouide , qui dans les remedes qu'il enseigne aux Amants pour leur guerison , exhorte pourtant ceux qui ont bien choisy , à continuer avec constance , & trouuant que leur felicité consiste dans leur passion , leur conseille de bien vser de leur joye , & de nauiger à pleines voiles ; jusques - là , qu'il les regarde comme ceux qui entrent victorieux au Capitoile. Or vous

mauoüerez que le peuple presque tousiours sujet a ses premiers mouuemens , & presque incapable de reflexion , n'a pas ce bon discernement principalement en vne chose de laquelle il se fie à ses yeux , & aux sentimens de la matiere ; & de là nous concludrons qu'il ne faut pas trouuer estrange s'il tombe dans les defastres qu'il se procure luy-mesme , & que les iniures qu'on dit contre l'amour, ne regardent pas celuy des Sages ; mais celuy du Vulgaire qui le corrompt par le mauuais vsage qu'il en fait ; ie ne scaurois mieux conclure , ce me semble , ce raisonnement , ni vous en laisser vne plus agreable idée , que par l'opinion que les Spartiates auoient , eux qui professoient vne vertu si rigide , qui est , que lors que Venus passa le fleuve Eurotas pour se venir montrer à Licurgus leur Legislatteur , elle laissa sur le bord sa ceinture pleine de charmes , son miroir , & enfin toute la mollesse de ses vestemens qui attiroient vne partie des adorations du reste du monde , & parut deuant cét homme seuerere ayant sa coëffure pressée d'un casque , & ses mains chargées d'une lance & d'un bouclier. Appliquons cela , nous trouuerons que l'Amour qui se presente aux hommes communs avec tant de fausses bearez qui les trompent & qui les perdent , se défait de ces enchantemens perniciousx lors qu'il approche des Sages , ou plustost que le peuple orne l'Amour de ces faux-brillants , qu'il idolâtre parce qu'il ne les connoist pas , & les suit iusques dans le precipice où ils le conduisent , au lieu que les honnestes gens l'en dépouillent pour le reuestir des vrayx ornemens qu'il merite , & le mettre en cette perfection qui fait le bon-heur de ceux qui scauent aimer. Or comme

ceux qui écriuent pour reformer les mœurs des hommes , ne regardent pas ces Sages dont nous parlons , parce qu'ils n'ont point besoin de remontrances , & qu'ils font la moindre partie du genre humain ; il ne faut pas s'estonner aussi si ceux qui ont parlé de l'Amour , l'ont considéré au déplorable estat où il est réduit entre les mains du Peuple , & si afin de détourner ou de guerir cette multitude qui se perd par sa propre folie , ils l'ont figuré autant qu'ils ont pû , hideux & capable de faire des misérables ; & toutefois quelque monstrueux qu'ils l'ayent représenté , vous venez de voir qu'ils y ont toujours mêlé du bien , & même que souvent les excellentes qualitez ont prévalu sur les mauvaises ; par où l'on peut hardiment déterminer que l'Amour quel qu'il soit , est toujours fort bon en soy , qu'il ne faut accuser des desordres qui en arriuent , que ceux qui en usent mal , & démêler adroitement que ç'a esté à ces vulgaires Amants qu'en ont voulu ceux qui ont ainsi défiguré l'Amour. Je vous monstreray tantost qu'ils n'ont pas ainsi traité de celui des Sages. Cependant, sur ce fondement que vous trouverez, je m'assure, & solide, & raisonnable, il me sera aisé d'appuyer les réponses que j'ay à vous faire , & de me deffendre des exemples dont vous estes fortifié. J'adiousteray seulement deux choses à mon raisonnement , dont vous m'accorderez l'une , si vous ne voulez que ie vous convainque par vous-même , qui est que toutes les exaggerations & tous les discours des Amants seruent autant à monstrier la gentillesse de leur esprit, que la force de leur passion , & qu'il y a certaines choses qui sont d'usage , & qui ont bonne grace en certains lieux , que nous serions injustes

de condamner , encore qu'elles ne soient pas receuës parmy nous , autrement on nous rendroit la pareille, & nous irions vers l'excez de la presumption , si nous nous en estimions assez pour croire que nos loix & nos coustumes deussent estre la regle de celles du genre humain. Je viens maintenant aux réponses que j'ay à vous faire , & à un examen particulier du reste de vostre discours , apres auoir exageré les deffauts de l'Amour , vous passez aux exemples pour les mieux verifier. Ces exemples mesme à ne les considerer que par le dehors, ont quelque chose de graue. Car vous introduisez sur la Scene le grand Atride, le vaillant Fils de Pelée, le preux Hercule , & enfin Iupiter mesme, qui est tout ce que la Fable a de plus noble. Pour les premiers, qui sont les gens de l'Iliade , je vous donneroïs les mains , si au lieu d'Agamemnon & d'Achille vous me produisiez Vlysse. Je suis neantmoins bien aise de me regler sur ces trois, afin de confirmer encore mieux par eux ce que je viens de vous expliquer , qu'il y a grande difference entre l'amour du Peuple & l'amour des Sages ; que nous blâmons autant le premier, que nous approuuons son contraire, & qu'enfin presque tous vos exemples sont contre celuy que nous blâmons. Horace, dont les iugemens sont fort reguliers, lors qu'il écrit à Lollius ce qu'il pense des deux Poëmes d'Homere, écrit sagement que la guerre des Grecs & des Barbares ne contient que les boutades des fots Princes & des fots Peuples, car ce sont ses termes : Que dans le Camp & dans la Ville, tout est plein de sedition, de tromperie, de cruauté, de colere, & de sensualité brutale ; & qu'enfin les soldats patissent de la folie des Princes. Venant ensuite à considerer l'Q-

dyffée, il prononce que le Poète nous a proposé Vlyffe pour vn exemplaire vtile & acheué, de ce que peuent executer de beau la prudence, la sagesse, & la vertu. Ne vous estonnez donc plus si Agamemnon & son Rival ont eu des emportemens en amour, eux dont toutes les actions estoient deregées, & qui dans tout ce qu'ils faisoient, ne considerant iamais leur raison, ne prenoient auis que de leur volonté & de leur puissance. Certes, apres le discours d'Horace, leurs exemples ne doiuent se mettre que parmy ceux du peuple, & nous devons iuger d'eux selon l'opinion de Seneque, qui veut que le merite, & non pas la dignité, nous separe de la tourbe, & qui la croit tousiours presque autant de gens de qualité, que de crocheteurs. Si nous reuenons maintenant à Vlyffe, nous considererons que dans ses plus grands malheurs il a eu quelque amourrette, par où le Poète semble insinuer, qu'il faut que le sage aime tousiours. Mais dans toutes les amours d'Vlyffe nous ne voyons rien que de réglé, rien qui soit defectueux, rien qui ne lui donne quelque auantage, rien enfin qu'on ne doie souhaiter. En suite, examinons nostre Hercule, & sans chercher à l'excuser, comme nous le pourrions, mettons-le parmy ce grand amas de gens déuoyez, aussi bien tous ceux qui ont exalté sa force, ont eu mauuaise opinion de son esprit, & les mesmes qui ont publié les grands seruices que ses mains faisoient au monde, l'ont diffamé comme vn enragé, qui remplissoit sa maison propre d'horribles spectacles. Il n'y a plus à considerer que Iupiter: & avecque luy, si vous voulez, tous les Dieux de l'Antiquité; si nous les regardons comme des hommes, nous n'en dirons que ce que nous venons

de dire, qui est qu'ils ont preferé la violence à l'equité, & abusé de leur pouuoir dans leurs passions; ou si vous voulez que nous les traittions comme des Dieux immortels, ce sera à la charge que nous nous souuiendrons que l'Antiquité, qui nous apprend leurs amourettes, bien loin de les blasmer, les a eûs en veneration. Qu'elle a fait ses plus grands mysteres des auantures les plus ridicules qui s'y fussent passées, qu'elle a élevé sur les Autels, & peuplé le Ciel de ces generations; & qu'enfin nous trouuerons chez les Egyptiens de superbes tombeaux des Maistresses de Iupiter. Ainsi on ne pourra tirer de consequences desauantageuses contre nous de l'exemple de ces hommes-Dieux, puis que comme hommes nous les tenons capables en amour des fautes du peuple, & que comme Dieux nous aurions tort de vouloir reduire à nostre raison la Religion Payenne, qui inuentoit leurs sortises pour les consacrer. Vous voyez donc clairement que vous n'avez rien auancé par tous ces exemples, que nous blâmons les fautes de ces gens-là aussi bien que vous, mais qu'elles n'ont rien de proportionné à l'amour que nous conseillons. Vous amenez en suite sur les rangs Platon & Aristote, ces noms sont grands & dignes d'un grand respect; & à Dieu ne plaise que nous entreprenions la censure de leurs actions, nous sommes tous prests au contraire de les prendre pour le modelle des nostres. Ils ont aymé, dites-vous, nous croyons que le Sage le doit faire; mais pendant leur galanterie, ils ont écrit des Vers, & fait des choses indignes de leur grauité. Voyons si en cela ils n'ont rien donné à la mode de leur Pays, & si sur vne chose indifferente dans leurs coustumes, ils n'ont point

laissé égayer leur genie. Vous sçavez combien la Grece autrefois autorisoit l'Amour, je dis l'Amour mesme, qu'on ne nomme pas honnestement parmy nous : combien alors on auroit passé pour barbon, si l'on n'auoit point paru galant. Vous sçavez de plus, que Socrate qui enseignoit la Morale aux hommes, enseignoit l'Amour à Alcibiade, & qu'entre les Oeuures des Philosophes de ces Siecles là, il y auoit tousiours quelque Traitté de l'Amour. Or l'Amour alors n'alloit point sans la Poësie, les Muses se trouuoient tousiours entre les dances & les festins des Grecs. Plutarque mesme dit, que de son temps on ne laissoit pas d'aymer, quoy qu'on ne fist plus de Vers, comme si ces deux choses eussent esté autrefois inseparables, mais ces neuf Sœurs ne venoient point trouuer les Amants avec cette seuerité respectueuse qu'elles prenoient pour les Hymnes des Dieux, elles y venoient accompagnées de Bacchus, de Cerès, parées & parfumées, avec vn air libre & enjoué, elles y venoient, comme on les voit encore dans les Poësies de Sapho, d'Anacreon, & de quelques autres Lyriques, celebrant parmy le vin & les couronnes de roses, la beauté & les caresses des personnes qu'on aymoit; & si cela est, pouuez-vous trouuer estrange que ces Philosophes ayent suiuy la mode de leur pays en des actions que les mœurs de leur Nation & de leur siecle, non seulement rendoient bonnes; mais qui estoient si estimées alors, que le sage Solon, qui faisoit aussi des Vers de galanterie, deffendoit aux Esclaues de faire l'Amour, reseruant cette gloire seulement pour les personnes libres? Trouuez-vous mauvais qu'en faisant des Vers, ils se soient ser-

uis des mesmes loüanges , & qu'ils ayent vsé du mesme langage des autres Poëtes , qu'ils ayent employé le Soleil , les Estoilles & le reste des comparaisons de la beauté. Que si vous ne vous contentez pas encore , & que vous insistiez à blâmer ces transports d'amour que Platon resmoigne pour Dion, ie vous respondray que l'entouffiasme l'emportoit en l'exprimant, qu'il ne sentoit pas pourtant tout ce qu'il disoit , & que peut-estre il ne croyoit pas que ces Vers fussent examinez vn iour par vn Iuge aussi seueré que vous. Pour le baiser d'Agathon , n'examinons pas les mœurs Grecques, en cét endroit, contentons-nous que le monde n'y trouuoit alors rien à dire, & pour prendre tout en bonne part , croyons Plutarque qui dans la vie de Pausanias assure qu'il n'y auoit rien à reprendre ; n'examinons pas non plus si Platon eut raison d'aimer Archeanasse , la sagesse de cette femme le charmoit ; & la pensée de cét Amour caché sous ces rides deuoit plustost vous plaire que vous choquer. Car pour ce qui regarde Xantipe , le peut-estre que vous y avez mis , fait assez voir que vous n'avez pas crû que ce fust celle de Socrate , & ie ne puis mesme m'imaginer que vostre condition vous ayant mis au premier rang des Illustres de vostre siecle, & vous estant attaché avec vn soin si laborieux & vn si heureux succez sur le Diogene Laërce, ie ne puis , dis-ie, m'imaginer, sinon que vous avez voulu ou vous iouer sur de mesmes noms, ou tenter la bonté de vostre memoire ; car au reste vous sçauéz que le temps & les autres circonstances destruisent cette galanterie de Platon , & il ya grande apparence que s'il en eust esté soupçonné, nous en verrions quel-

que chose dans les Liures de ses ennemis ; qui ne luy eussent pas pardonné cette faute. Nous alleguerons les mesmes raisons pour le sacrifice d'Aristote ; s'il auoit estimé la diuinité de Cerés fort veritable , ie le blasmerois extremement de l'auoir ainsi prophanée : mais s'il en estoit détrompé, deuez-vous trouuer estrange que pour honorer ce qu'il aimoit, il ait rendu à sa maistresse les honneurs que le vulgaire rendoit aux idoles, & fait vne ceremonie qui non seulement luy estoit fort indifferente , mais de laquelle il se mocquoit : Vous sçauiez, en effet qu'il ne s'enfuit hors d'Athenes, que de cainte que les Magistrats par la necessité Politique du gouvernement ne voulussent le traiter sur la religion , ainsi que Socrate, & que comme il disoit, ils ne pechassent encore vne fois contre la Philosophie. Apres auoir iustificié les actions & les pensées amoureuses de ces deux grands hommes, nous n'irons pas en détail defendre les autres Sages, qu'aussi bien vous ne nous proposez qu'en gros, & nos raisons qui sont generales seruiront à vostre accusation qui l'est aussi. Or comme si vous auiez preueü vous-mesme que les exemples Grecs que vous alleguez, seroient foibles , & ne decideroient pas l'affaire, vous en estes venu à vos Paladins, & s'il faut ainsi dire, pour faire *vade de tout*, vous avez monstré d'abord, *Orlando Furioso*, mais en ce lieu vous ne deuez pas, ce me semble, prendre plus de confiance à *Messer Ludenico Ariosto*, qu'à nos Histoires, ni nous croire gens d'assez bonne foy pour nous laisser persuader sur ces mauuais gages, autrement rien n'empescheroit que nous ne dementissions nos Croniques pour iurer encorauec les Romans Espagnols que

Bernard del Carpio étouffa ce Paladin en la bataille de Roncevaux, ou avec nos plus mauuais Romans, qu'il se rompit la maistresse veine du cœur, en cornant trop fort, & qu'en cet estat auant qu'il mourust, l'Archeuesque Turpin le communia d'un brin d'herbe. Ou si vous voulez des Romans, & des Romans du bon temps, & que vous consentiez que nous en tirions des conséquences, nous aurons absolument gagné nostre cause, & sans doute il y aura beaucoup de conséquences à tirer de ces vieux Liures, qui representoient sous d'imaginaires auantures la candeur & la franchise de leurs Heros, & la bonté des mœurs du siecle où l'on les écriuoit; car s'il vous en souuient, lors que Lancelot du Lac donna lieu à la grande conuersation que nous eûmes il y a quelques mois chez moy, ie vous fis demeurer d'accord que ces vieux Romans estoient des images de la maniere de viure de la Noblesse de ce temps-là: Ie m'en souuiens bien, dit Monsieur Menage, & moy aussi, continuay-je; & moy, dit Monsieur de Trilport, j'ay leu avec plaisir le Dialogue que vous en avez composé; je ne m'amuseray donc pas à vous le prouuer dauantage, continua Monsieur Chapelain, je vous diray seulement que vous trouuerez dans tous nos Romans que l'Amour rendoit les cheualiers braves, & que plus ils aimoient, plus ils croissoient en valeur: mais que ce Perceforests se trouue à propos sur vostre table! Il me souuient en effet d'un endroit, qui parmy le nombre infiny dont toutes les pages sont pleines, doit suffire pour cette preuue: il semble sans mentir, qu'il n'ait été mis en ce Liure que pour prouuer ce que nous disons, & puis ie suis bien aise de me tenir à ce Roman que Vigenere a trouué si inge-

nieux, qu'il n'a point fait de difficulté de prononcer qu'on le pouuoit nommer nostre Homere. S'estant alors fait donner le Liure, après l'auoir feüilleté vn peu de temps, le suis, dit-il, tombé heureusement sur l'endroit que ie cherchois; dont ie vous expliqueray le suiet, auant que de vous en lire quelque chose: Vous sçauiez donc, que Cressus le gentil Clerc & le compilateur des Croniques du franc Palais, raconte qu'un iour Lionnel du Glat & Troilus de Royaleville cherchoient leurs auentures, Lionnel estoit amoureux de Blanche la pucelle, Troilus n'auoit onc sceu ce que c'estoit que d'amour; or comme le propre de ceux qui aiment, est de vouloir parler tousiours de ce qu'ils aiment; Lionnel l'entretenoit des auantages. qu'il trouuoit pour auoir regardé seulement Blanche, dont il preferoit la veüe à l'heritage d'Alexandre, mais il vaut mieux vous reciter par endroits le jargon de la Cronique qui parmy sa barbarie a quelque chose d'assez plaisant: voicy donc ce que dit Lionnel parlant de ce regard, *S'en deuint mon cœur, qui premier rien ne valoit, de telle valeur, qu'il n'est proïesses ne cheualeries que le corps d'un Cheualier pût accomplir, qu'il n'osât entreprendre & acheuer: & encor eut le regard autre vertu; car mon cœur fut à ce mué, qu'il n'est meffait ny villenie nulle, dont le corps de ce Cheualier püst estre empire qu'il ne luy soit aussi contraire, comme est Triacle au venin, encor eut son regard vne autre vertu, car comme mon cœur fust à ce mué; qu'il est volentieux & desirant à toute proïesse, tout honneur & toutes vertus, accroistre & assembler à luy, par le seul regard de la Pucelle.* En suite de ces paroles qui sont de bonsens, quoyque l'éloquence en soit hors d'usage, comme Lionnel s'enquiert à Troilus, s'il

n'ayme rien, & que Troilus luy respond que non : Par ma foy, Sire, dit Lionnel, *S'en valez pis en honneur. En proüesse, ne iamaiz ne pourroye croire qu'en fait d'armes puissiez faire aucune chose, dont puissiez auoir honneur, ains tiens pour certain, que tous ceux qui ayment par amours, empire de vostre compagnie, & pource que ie n'ay nullement mestier d'empirer, ie renonce à vostre compagnie :* & en cét endroit le Roman raconte qu'il vouloit le quitter absolument, si Troilus n'eust fait vœu de ne boire que de l'eau iusques à ce qu'il auroit trouué *Amie à sa plaisance* : Vn peu après, il est dit qu'ils rencontrerent six Cheualiers qui les appellerent à la iouxte, que Troilus au nom d'amour abbatit les cinq premiers, mais que le dernier qui sortoit à peine d'enfance voyant qu'il auoit affaire à vn si preux Cheualier, inuqua l'amour à son secours auant que de s'apprester à la iouxte, & en ce moment Lionnel apprehenda pour Troilus, & l'arraisonna ainsi : Troilus beau compains i'ay vn peu de doute de vous enuers le ieune Cheualier, parce qu'il ayme par amour, & vous non, si vous prie que me prestiez vostre escu & vostre glaue, & feray la iouxte pour vous ; Quand Troilus entendit Lionnel il fut moult courroucé, & dit, comme par colere, si m'aist Dieu, Sire, non feray, ains parferay cette entreprise : hà Sire, dit Lionnel, donc vous prie qu'il vous souuienne d'Amour, car i'ay grand doute de vous ; pource qu'à Amour n'avez fait vn hommage. Certes, Sire, respondit Troilus par courroux, trop m'en auez huy rusé de vostre Dieu d'Amours, & pource ne m'en veux en cette iouxte ensoigner. Or sçauiez-vous comment il en prit à Troilus, il fut abbatu par le ieune Zelandin, & il se trouua mesme que les cinq Cheua-

liens qu'il auoit portez par terre, n'auoient iamais rien aimé : l'Histoire n'en demeure pas là , elle tourne vn peu la medaille en faueur de Troilus : dès le soir ce Cheualier deuint amoureux de la Sœur de Zelandin , & dès le iour suiuant s'estant déguisé pour éprouuer combien en ayment il auoit augmenté sa cheualerie , il porte par terre, non seulement Zelandin , mais Lionnel mesme l'outre-preux de son temps , cet inuincible qui auoit tué les Lions du Royaume de l'Estrange Marche , occis le Serpent de l'Isle Deserte , & conquis la teste du Geant aux crins dorez. Je n'aurois iamais fait si ie voulois vous dire toutes les maximes fauorables à l'Amour qui remplissent ces Romans , & qui estoient passées en vsage du temps de nos vieux François , si ie voulois vous repeter apres eux qu'onques Cheualier déiuné au matin de la beauté d'vne Pucelle, ne fut celuy iour abbatu à la iouxte, ny vaincu par armes, qu'à homme échauffé par beauté de Pucelle ne fait pas bon se prendre , car fort est à en saillir sans playe mortelle , & enfin cent autres maximes semblables. Je ne sçay mesme si ie ne me suis pas vn peu trop estendu sur cette matiere , mais il n'en falloit ce me semble gueres moins pour vous montrer que les Italiens nous auoient falsifié Roland , & que nos Ancestres, bien loin d'estre de l'avis que vous voulez leur donner , croyoient , comme dit encore le Cheualier de la Toute passe, qu'vn homme qui est aimé est semblable aux Dieux, que l'on lit que rien ne luy faut , & que d'Amours ne vient lors que tout honneur & proüesse. Ces fragmens de Perceforests , dit lors Monsieur de Trilport, ont vne naïveté qui me plaist fort , & comme remarque Monsieur Chapelain , l'inuention de

cette auenture est toute pour son sujet ; d'ailleurs , ie la trouue si bien conduite & si bien imaginée , que ie ne pense pas que Vigenere ait eu vn fort grand tort dans son opinion , & quand ce ne seroit que pour donner à nostre Nation vn Homere , ie consens que Perceforests soit le nostre. Ie vous conseille de vous confesser de cette pensée , dit Monsieur Menage ; car sans doute , elle est mauuaise. Vous ne l'auiez pas examinée à fonds pour en decider ainsi , respondit Monsieur de Trilport : & si vous y auiez bien pensé , peut-estre trouueriez-vous en cette comparaison plus de raison que vous ne faites. Au moins , poursuiuis-je ; les Italiens ont pris de ce Roman , comme les anciens Poëtes ont pris d'Homere, mais quoy qu'il en soit ie suis d'avis que nous remettions la question à vne autre fois , & que Monsieur Chapelain nous fasse la grace de continuer. Ce que vous eussiez dit , eust sans doute beaucoup mieux valu que ce que vous demandez , reprit Monsieur Chapelain , mais puisque ie me suis embarqué il faut que i'acheue , & qu'après auoir combattu Roland , ie resiste encore à Antoine , à Hannibal , à Candaules , à Ninus , au fort Samson , au Roy David ; & enfin , au sage Salomon ; voila de grandes querelles que j'ay sur les bras , mais vn peu de patience calmera tout cét orage , & j'auray fait en peu de mots avec tous ces noms fameux dont Monsieur Menage pense m'accabler. Commençons par Marc Antoine : ce Romain n'ayant iugé de Cleopatre que par ses yeux ; & s'estant laissé seduire aux flatteurs , qui à ce que dit Plutarque , le perdirent en luy parlant des caresses de cette artificieuse Reyne , & en luy criant incessamment :

O homme ingrat de tant de doux baisers ,

Ce Romain , dis-je , merite d'estre mis parmy les Amants que nous auons blasmez. Ninus ayant encore eu moins de discernement pour Semiramis, sera reietté comme vn exemple beaucoup plus foible que celuy d'Antoine. Pour Candaules , outre que ie tiens qu'on doit appeller Herodote' aussi bien le pere de la Fable que de l'Histoire , ie dis de plus ; qu'au cas qu'il soit vray que ce Roy fist voir sa femme nuë à Giges qui le tua pour la posseder , & qu'on le doie accuser de quelque chose, c'est seulement d'une sottise grossiere. De faire aussi l'Amour Autheur de la perte d'Hannibal , n'est-ce pas ignorer que les festins , les bains & les delices de Capouë le perdirent , & que si l'Amour eut quelque part à sa ruine , ce fut celuy de la débauche que nous blasmons , & qui suit d'ordinaire le vin , & l'oyssueté ? Quelle opinion pensez-vous que l'on puisse non plus auoir du meurtre d'Vrie , de l'adoration des Idoles , & de cét homme robuste qui se laissa tondre à Dalila , sinon celle de ce mesme déreglement d'Amour ? C'est en cét endroit que finit le détail de tant d'exemples que vous apportez de toutes les conditions de la vie : Vous passez en suite à vne maxime generale que tous les Amants sont fous , vous pretendez la prouuer & par leurs actions & par leurs discours , & pour ce sujet vous quittez la terre ferme pour nauiger dans vne Isle où vous assemblez tous ces Amants de tous les costez du monde , & où vous nous faites traiter de compagnie. En cét endroit vostre erudition vous fournit vne longue suite de passages que vous citez des Grecs , des Latins , des Espagnols , des Italiens , des François ; mais en verité vous prenez toutes ces choses trop au criminel , & il ne les faut pas expliquer comme vous

faites au pied de la lettre : ce sont des choses comme ie vous ay dit que l'esprit inuente , mais qu'il ne croit pas , & vn langage particulier que la longue coustume a fait passer de main en main , parmi tous ceux qui ont écrit des choses d'Amour. Vous vous estes vous-mesme seruy fort souuent de ce langage , & si pour cela on deuoit aller, comme vous dites aux petites maisons, il faudroit que tout ce que nous sommes icy , & vous tout le premier , commençassiez à tourner teste de ce costé-là , il faudroit mettre la marote sur la teste des grands personnages de tous les siecles. Croyez-moy, ne bannissons point les figures du Discours, ne nous broüillons point avec les Amants qui font des Vers , laissons-leur les perles , le cynabre , les roses , les lys, l'Aurore & le Soleil qu'ils possèdent de temps immemorial; mais quoy qu'ils le disent; ne croyons pas qu'ils prennent des cheueux pour des chaînes , ny des sourcils pour des arcs , ny des yeux pour des Sagitaires. Quand nous trouuerons quelqu'un des Anciens qui commandera qu'on éteigne le soir son flambeau , parce qu'il dira que le feu qui le brusle l'éclaire assez, n'allons pas penser qu'il en soit persuadé, & si nous voyons vn moderne qui conseille en chantant sur sa Guitarre de faire sonner pour les Trespassez toutes les fois que Minguille s'armera de ces deux Soleils ; tenons pourtant pour tout asseuré que cet Espagnol craint plus la fièvre & les écrouelles que la rencontre d'un tel Basilic. Vous voyez comme ie raille avec vous, & comme ie paye vos galanteries de mes bagatelles; mais si ie m'attachois à combattre vos citations par des contraires, & que ie cherchasse dans les Liures les loüanges de l'Amour, le iour me manqueroit auant que j'en pûsse acheuer la moitié ; vous

trouveriez bien-tost que vostre isle ressembleroit à la Ville que Sophocle dépeint dans son Oedipe. Quant à ces Amants que vous faites agir bien plus mal qu'ils n'ont parlé, qui se poignent, qui se pendent, qui se noient, ie vous puis dire que la mode en est passée; & qu'à present ils ne sont plus de nul vsage, si pourtant il reste encore quelques-uns de ces desesperes ailleurs que sur nos theatres, je consens que ces déprauateurs de l'honneste amour soient releguez, non seulement dans vôtres Isle de Petrarque, mais dans l'Isle inaccessible, & qu'il soit defendu à M. de Gomberville d'y enuoyer aucun Pol Alexandre, de peur qu'il ne leur en montre le retour. Au reste, pour répondre à ce que vous trouuez à dire au reste des humeurs & des actions des Amants, vous auez tort de faire des crimes des galanteries indifferentes, de ces couronnes de fleurs dont on pare les portes, ny de toutes les galanteries qui comme les habits tombent sous les modes du siecle où l'on est, & des lieux que l'on habite. Ie suis mesme d'avis de vous renuoyer à Plutarque, qui par la bouche d'Amiot en discours ainsi: ce que font ordinairement les ieunes gens amoureux, comme d'aller en masque, danser, chanter, aller à la porte de leurs Maistresses, & la couronner de bouquets & de festons de fleurs, cela au moins apporte quelque gracieux & honneste allegement à leur passion; vous voyez qu'il appelle ces choses gracieuses & honnestes, & en vn mot pour ce qui regarde toutes ces petites choses que vous desapprouuez, le naturel y ayant plus de part que l'amour, il ne faut point l'accuser des deffauts de l'humanité. Maintenant il ne reste plus qu'à répondre aux descriptions que vous auez faites de nos ieunes personnes de l'un & de l'autre sexe, de

ces Lydiens & de ces Sybarites que vous trouvez à Paris, en quoy ie ne puis mieux agir que de proceder avec vous comme le Iupiter d'Homere, qui de deux choses qu'Agamemnon luy demandoit, luy en accorde vne, & luy en refuse vne; ainsi ie vous auouëray qu'il y a quelques-vns de nos ieunes hommes tels que vous les dépeignez, & qui sont, sans doute, dignes de vostre mespris & de la raillerie de Regnier, mais non seulement ie vous nieray que ce soit l'Amour qui les mette en cét estat, qu'au contraire ie ne sçache rien qui les en pût retirer qu'un honnesté attachement auprès d'une femme de merite. Le mieux qu'il y ait, c'est que le nombre de ces faineants n'est pas fort grand, & que vostre Satyre se reduit à peu de testes: nous sommes en vn siecle où nostre jeunesse que vous trouvez si aiustée & si propre, rend par tout nostre Empire formidable, où elle ne voit Paris que lors que l'hyuer donne quelque repos à la guerre, passant la plus belle partie de sa vie parmy les traux militaires, où enfin, mesprisant tous les perils, elle tient à honte, non seulement de n'estre pas braue, mais de ne s'estre pas signalée par quantité de fameuses actions, & pour tout dire en vn mot, où elle a pour chef ce Heros de qui nostre Monarque tient ses plus glorieuses victoires, ce grand Prince qui avec l'ame de Cesar, possédant la fortune d'Alexandre, a encore la bonne mine & la ieunesse d'Achille. Il est bien vray, pour les Officiers, que le sot orgueil qui leur vient à la pluspart des richesses paternelles, & les fausses idées qu'ils forment de la vie voluptueuse, corrompent en eux les sentimens de la vertu: mais ce desordre n'est pas general; & sans parler de quelques autres que nous connoissons, trou-

uez-

uez-vous rien de plus poli, de plus sage ny de plus sçauant que Messieurs de Commartin & de Verthamon? ne les croyez-vous pas aussi dignes d'estre estimez à l'Hostel de Ramboüillet, comme ils le sont dans le Palais & dans le Cabiner de Messieurs du Puy? vous voyez pourtant comme ils sont jeunes, vous voyez comme ils sont propres, cependant vous accusez l'Amour comme l'auteur de certe beauté ajustée que vous pretendez qui effemine nostre Jeunesse. Pour moy ie vous auouë ingenuement que ie ne vous ay pas compris lors que vous auez parlé contre la beauté, vous qui pouuez y pretendre; car pour ce que vous auez allegué qu'il semble que les hommes en s'embellissant en cherchent d'autres, ie ne repliqueray rien, sinon qu'il seroit à souhaiter qu'ils ressemblassent à celuy auquel on a le premier fait ce reproche; vous sçauiez que ce fut à Pompée, & vous sçauiez aussi qu'il ne s'en fallut qu'un homme seul que Pompée ne fût le premier homme du monde. Quant à Pâris, son action est sans doute de fort mauuais exemple, mais ie ne pense pas que vous imputiez son peu de cœur à sa beauté, autrement Hector auroit esté aussi poltron que luy, puis que Homere l'appelle,

Hector ayant le visage tres-beau.

Et mesme Achille se seroit trouué le plus lasche de tous les Grecs, puis que au rapport du mesme Homere, il estoit le plus beau sans en excepter Nirée. Adioustons pour vous reconcilier avec la beauté des hommes, la priere que fait Thalés à la jeune Eumetis, ce Thalés que vous estimez plus sage luy seul que ses six compagnons ensemble, lors qu'ayant trouué cette aymable Fille dans le Portique du Palais de Periander, comme elle ac-

commodoit les cheueux d'Anacharsis, que les Barbares opposoient seul à tous les Sages de la Grece; il la baïste & la prie de cœffier de sorte ce Scythe, qu'il paroisse beau à la compagnie qui deuoit souper chez Periander. Vous voyez donc que la beauté n'est pas vn deffaut à vn homme, & que les autres deffauts de quelques-vns de nos ieunes gens ne peuuent pas estre imputez à l'Amour. Qu'ainsi ne soit, vous en demeurez d'accord vous-mesme, puis que dans l'endroit de vostre Discours où vous occupez les Galands à débaucher, & à peruertir la conscience de nos Dames, vous les blasmez de ne se pas contenter de l'vnion des cœurs & des volontez, par où il paroist que vous reconnoissez aussi-bien que moy vn honneste Amour, qui se peut souuent limiter là, & que ceux qui passent ces bornes avec excez, comme nous auons posé dans les fondemens de nostre réponse, corrompent l'Amour, & n'en sont pas corrompus. Je vous ay bien dit en riant, répondit alors Monsieur Menage, que ces Messieurs n'en vouloient pas demeurer là, mais je ne vous ay point dit du tout qu'il y fallust demeurer, & mesme à bien examiner les choses de près, si vous redui'ez vostre Amour honnestes à ces affectations spirituelles, je crains bien que vostre defense ne soit mal fondée. Ce n'est pas que je ne sçache combien a esté vantée de tout temps par les Philosophes cette liaison des ames, mais je sçay aussi que Ciceron remarque que ces gens escriuoient magnifiquement des choses qu'ils ne pratiquoient pas mieux que le Peuple, & l'imagination d'un Poëte Grec me semble fort agreable, qui ne peut se persuader qu'un Amant adore sans rien esperer, ny qu'un gueux importune un hom-

me riche, sans pretendre en tirer l'aumosne. Après tout, vous sçavez les railleries qu'on fait chez Athenée, de ces Philosophes Stoïques, qui disoient qu'ils n'auoient dessein que sur l'Âme. Icy vous m'alleguez que Plutarque escrit que le seul Amour du corps ne peut pas estre appellé Amour, qu'Euripide veut qu'il y ait vn Amour qui ne s'attache qu'à l'esprit, & qu'enfin, vn Italien appelle l'vnion des cœurs :

Ultima specie di cortesi amanti.

Mais après tout, il en faut reuenir à la Nature qui a vne fin bien plus noble & plus necessaire, qui est la continuation des especes, & qui nous y attire par les charmes de la beauté, & conclure malgré tant de raisonnemens espurez, que ces Amans tous spirituels demeurent dans l'imagination de ceux qui les seignent. En cela, dir Monsieur de Trilport, ie tombe fort dans le sens de Monsieur Menage, & pour moy ie croy que c'étoit l'opinion des Anciens, mais ceux qui ont travaillé sur leurs traitez de l'Amour, ont vn peu trop subtilisé leurs pensées : car que voulez-vous ; par exemple, que nous iugions du Discours que tient Socrate dans le banquet de Xenophon, sinon qu'il approuuoit l'Amour où le corps a aussi bien part que l'esprit ? puis qu'il est dit que tout le monde fut tellement touché de ce discours, que des conuiez, tous les mariez sortirent pour caresser leurs femmes, & tous les ieunes gens firent incontinent vn serment de se marier. En verité, adjoustay-je, puisque quelqu'un de ces Anciens a dit que la beauté estoit la fleur de la vertu, ie ne pense pas que Monsieur Chapelain fust assez iniuste pour vouloir interdire aux honnestes gens d'aymer cette fleur, au con-

traire , ie m'assure qu'il jugera des Amours, comme des Orangers qu'on estime les plus beaux arbres , parce qu'ils ont ensemble des fleurs & des fruiçts , & qu'il croira aussi qu'un amour satisfait d'autant plus que la Dame qu'on veut servir , est, & belle & spirituelle. Je ne veux pas me broüiller avec vous autres , reprit Monsieur Chapelain , ayant desia assez affaire à sauuer vne bonne proposition de l'adresse & de la force de Monsieur Menage. Je ne me trouue pas mesme trop esloigné de vostre derniere opinion : & si vous auez remarqué mes dernieres paroles , i'ay dit que l'Amour se peut limiter à l'vnion des cœurs , mais non pas qu'il le doit , & à mon auis , il peut passer plus auant , pourueu qu'il ne nous meine pas dans le desordre. Ce qui me confirme mesme à ne pas blasmer vostre iugement , c'est que ie tiens que la nature du parfait Amour est telle qu'il s'augmente par la possession de ce qu'on aime , n'estant pas possible à vn cœur genereux de receuoir de nouuelles graces sans en estre touché , & sans en augmenter sa passion. Ainsi donc quand ie vous auray accordé que l'Amour tend à la jouïssance, ie vous diray en mesme temps que le bon y tend par les bonnes voyes de l'honneur, de la vertu & des belles qualitez qui rendent vn homme aymable , & que nous taschons d'acquiescer quand nous ayons de cette sorte. Au contraire ceux qui vsent mal de leur passion , & qui aiment sans choix , employent les mauuaises voyes ; d'où vient que leurs intrigues estant mal conceuës & mal conduites , durent peu , finissent avec scandale , & sont trauersées pendant leur cours de desordres continuels. Auoüez que sur ce Chapitre vous me trouuez moins seueres que vous

ne pensiez. Nous vous trouuons , dit Monsieur de Trilport , comme en tout le reste de vos sentimens fort raisonnable. Au moins pour cét endroit , i'en demeureray d'accord , ajousta Monsieur Menage : & cependant , reprit Monsieur Chapelain , cela ne fauorise pas vostre sentiment , car quoy que ie vous auouè que le corps fasse vne partie de l'objet que se propose l'Amour , cela ne veut pas dire que cét Amour soit deregulé , comme vous pensez ; au contraire cela le rend plus accompli , & la possession de la beauté est vn lien qui l'attache & plus fortement & plus doucement ; mais c'est quand on en sçait bien vser & qu'on choisit auant que d'aymer. Venons maintenant à l'apologie des Dames que vous traitez d'vne étrange façon, vous me direz que ce ne sont que les Coquettes ; si cela est , nous voila d'accord , car vostre Discours n'aura rien fait contre moy, mais certes l'inuectiue a esté vn peu generale , & il n'y a pas lieu de croire qu'vn homme qui a attaqué la reputation de Penelope , de Lucrece & d'Artemise , puisse dire qu'il n'en veut qu'à celles qui font profession publique d'estre nommées belles , & d'estre seruies de plusieurs Galands. Je veux pouttant croire qu'en cela vous auez imité Euripide qui blasmoit sur le Theatre ce sexe qu'il adoroit en particulier , & que vous n'en auez pas dit de mal, ny parce que vous en auez crû , ny parce qu'elles vous en ont fait. Vous estes sans doute trop honneste homme pour auoir eu d'autres sentimens, & le seul dessein de bien defendre ce paradoxe , vous a fait trahir vostre conscience , ie ne connois pas mesme à parler sincerement, vn homme qui respecte ny qui estime plus les Dames que vous, afin de ne rien dire de vos amours , qui vous

ont fait prendre pour le vray Pasteur fidelle. Ces considérations ne m'empescheront pourtant pas de destruire vostre Discours, & comme vous nous auez parû grand ennemy des Dames, ie me sens obligé de les defendre de vostre accusation, que ie vous feray voir plus ingenieuse que veritable. Leur cause est en effet si aisée à soustenir, que quand elle seroit iniuste, leur beauté seule la pourroit defendre : Il vous souuient des Iuges de Grece, il vous souuient de la Courtisane Phryné, on auoit accusé cette femme, Hyperides la defendoit, c'estoit vn fameux Orateur, dont on deuoit attendre tout le secours de l'eloquence : mais comme la cause estoit fort mauuaise, & les Iuges tres-seueres, la Rhetorique se trouuoit foible, & l'affaire penchoit à la condemnation : sçauiez-vous où cét Aduocat eut recours dans cette cause desesperée ? à vn secours infailible, à la beauté de Phryné : il deschira la robe de cette criminelle, & fit voir vne si belle personne, que faisant conscience de la condamner, ils la renuoyerent deschargée de son accusation : ie m'assure que si i'en voulois vser ainsi, ie ne vous trouuerois pas plus difficile que ces Anciens Barbons ; mais comme ie ne parle pas pour des Courtisanes, ny mesme pour des Coquettes, aussi n'ay-je que faire d'employer les remedes violens, & il me doit suffire de persuader vostre raison, sans l'entraîner de viue force : Je parle pour les femmes qu'on appelle fortes, qui ont les sentimens esleuez & nobles, en vn mot pour des femmes qui ne sont point faites comme celles que vous nous auez dépeintes. Ce sont pourtant des Dames qui peuuent souffrir la belle galanterie, nous croyons qu'il ne leur est pas mes-

seant de faire d'illustres Esclaues , & nous n'oserions estre plus seueres que Plutarque qui conseille à l'honneste femme de sacrifier à l'Amour. Il s'agit donc de sçauoir si l'on trouue beaucoup de ces Dames , & veritablement s'il n'y auoit au monde que celles dont vous auez parlé , d'abord ie ne conseillerois pas que nous nous missions fort en peine d'en chercher , nostre cause seroit en tres-mauuais estat. Mais ce sexe n'a pas esté aussi malheureux que vous pretendez , il s'est trouué dans tous les temps des Femmes illustres , aussi-bien que des Hommes : & quoy que les vulgaires ayent esté en plus grand nombre , nous n'auons rien à leur reprocher , puisque les hommes que nous tenons excellens , se pourroient aussi à peine demesler dans la foule , s'il falloit les compter parmy le peuple. Je dis mesme que leur vertu n'a iamais bien esclaté , que celle des Dames ne l'ait accompagnée , & qu'elles ont partagé avec nous toutes les bonnes qualitez par où nous auons parû. Je ne vous prouueray point leurs vertus par des exemples dont vous puissiez douter ; ie ne vous diray point que pendant le cours de sept cens ans , on ne maria pas vne seule fille dans l'Isle de Chio , qui ne fust pucelle , & que pas vne seule femme mariée n'y fit galanterie durant ce temps-là ; ie ne vous citeray point les Amazones qui ont combatu contre Hercule ; de l'humeur dont vous estes vous tiendriez le premier exemple apocryphe , & vous me diriez que le dernier ne passe pas pour constant , ie vous diray seulement que presque chez toutes les Nations , les femmes ont fait dans le general & dans le particulier quantité d'actions remarquables & pour la politique & pour la guerre :

Plutarque comme vous sçavez en a fait vn traité particulier ; mais sans nous y arrester , si nous voulons d'autres tesmoignages , Liuié s'est-elle pas trouuée avec Auguste au gouuernement de l'Vniuers ? & l'Histoire ne met-elle pas quantité de Reynes seules à la teste des Empires & des Monarchies ? Si nous voulons des marques de la force , de l'esprit & de la vertu , sans aller chercher les Modernes Indiennes , ny nos Anciennes Gauloises , la pascleur glorieuse que nous remarquerons sur le visage de la femme de Senèque nous fera voir qu'elle a voulu mourir avec son mary ; Arria s'estant donné le coup de la mort , nous apprendra mieux que Petus , à mespriser cette vie , Porcie perira genereusement après Brutus , & quand nous verrons Sophronie & Olinde enuironnées de flammes ; nous nous escrierons ,

O spettacolo grande oue à tenzono

Sono amore e magnanima virtute.

Mais nous serons surpris d'un estonnement profond ; regardans Lœæna muette au milieu des tourmens , & reuelant aussi peu les complices de la coniuration d'Harmodius & d'Aristogiton, qui, comme parle Plutarque , auoient beu avec elle dans la belle coupe de l'Amour : qu'eust pû faire cette Lionne de bronze que les Atheniens voulurent faire fondre sans langue en faueur du silence de cette femme ? Si nous voulons des qualitez plus paisibles , la Grece qui se vante de neuf Poëtes Lyriques , se vante aussi de neuf Dames excellentes en ce genre de Poësie ; & Pindare le Prince de ces neuf fameux Poëtes fut le Disciple de Myrtis l'une de ces Dames , & n'eût point de honte d'estre repris par Corinne qui en estoit vne

autre, ny d'estre vaincu cinq fois so'ennellement
 parelle : les Gracques nous asseureront qu'ils ne
 tiennent leur eloquence que de leur Mere, &
 Hortensius nous persuadera qu'il a laissé sa fille he-
 ritiere de la sienne. Si nous voulons aller enfin
 chez les Philosophes, Aspasia fera vanité d'auoir
 partagé avec Alcibiade les soins & l'amour de So-
 crate ; nous trouuerons Leontium dans les jardins
 d'Epicure ; Hipparcha prendra les haillons des
 Cyniques pour suiure Crates, & Melisse appaisera
 Chrysis, lors que l'entestement de la dispute luy
 fera oublier qu'il est à table, & qu'il faut dîner.
 Mais si nous descendons à nostre siecle & à nostre
 Cour, apres auoir veu les vertus Grecques & Ro-
 maines, nous trouuerons comme en foule ces
 merueilles qui ne sont que répandues en petit
 nombre dans les siecles passez, & nous publie-
 rons avec raison que ces illustres Personnes font
 honneur à nostre Nation & à nostre temps, &
 n'ont pas l'ame moins parfaite que le visage.

*Tout ce qu'à façonner un corps
 Nature assemble de thresors,
 Est en elles, sans artifice ;
 Et la force de leurs esprits,
 D'où jamais n'approche le vice ;
 Fait encor accroistre leur prix.*

*Loin des vaines impressions
 De toutes folles passions,
 La vertu leur apprend à viure ;
 Et dans la Cour leur fait des Loix,
 Que Diane auroit peine à suiure,
 Au plus grand silence des bois.*

*Vne Princeſſe les conduit ,
 Qui de tant de vertus reluit ,
 Que le Soleil qui tout ſurmonte ,
 Quand meſme il eſt plus flamboyant ,
 S'il eſtoit ſenſible à la honte ,
 Se cacheroit en la voyant.*

Vous ſçavez auſſi bien que moy qui ſont ces Dames dont je parle , & combien ie dois honorer cette grande Princeſſe dont le merite eſt infiny, vous entrez ſouuent dans les lieux qu'elles habitent , & qui ſont renommez pour eſtre des écoles celebres où l'on apprend la derniere politeſſe ; ainſi j'appelle de vous à vous-meſme , & vous demande ſi les teſtes friſées y ſont mieux venuës que les teſtes ſages , & ſi l'on y iuge des perſonnes par l'exterieur , & par les auantages de la fortune. Croyez-moy , c'eſtoient-là les exemples que vous deuiiez apporter , & ne pas vous amuſer à taſcher d'ébranler la reputation de Penelope, de Lucrece, & d'Artemiſe , trop bien eſtablie deſormais par l'opinion generale & par le conſentement de tant de ſiecles pour dépendre d'un bon mot , d'une tradition, ou d'un manuſcrit peu connu , & je m'aſſeure que ſi vous en euſſiez uſé ainſi , vous auriez changé en eloges le mépris que vous auez fait de ce ſexe , au moins n'eufſiez-vous pas ſouſtenu qu'un homme ſe fuſt perdu pour eſtre deuenu amoureux de ces Dames , ny l'entrée de la harangue de ce Romain , ny le reſte des calomnies qui ont perſecuté ce ſexe. En cet endroit Monsieur Chapelain s'eſtant rû vn moment , comme pour reprendre haleine, recommença auſſi-toſt de cette

maniere. Jusques icy j'ay répondu à vostre discours, & comme j'ay tâché d'en leuer toutes les difficultez, j'ose esperer, dit-il s'adressant à Monsieur Menage, que vous demeurerez maintenant fort persuadé que ces difficultez n'ont regardé que l'Amour du Vulgaire, & qu'il y a vne extreme difference entre cet Amour & celui des honnestes gens. Ce qui me reste à prouver, c'est qu'il reuient vne grande vtilité à ceux qui sont assez heureux pour estre de nos Amans, & qui ont l'Ame élevée au point de vouloir aspirer à plaire aux excellentes personnes de l'autre sexe. Mais comme desia la chaleur commence à se passer, & que l'heure de la promenade approche, il faudra expedier en peu de mots ce qui me reste à dire; car je ferois conscience de vous faire perdre la promenade d'un soir qui se prepare à estre fort frais & fort beau. Comme Monsieur de Trilport, & moy, & Monsieur Menage, qui prenoit vn singulier plaisir à entendre Monsieur Chapelain, & à qui l'affaire ne touchoit pas tellement, qu'il se souciaist beaucoup de changer vne opinion qu'il auoit soustenuë par vn pur esprit de conuersation, comme dis-je, nous l'eûmes tous coniuré de ne se point haster, qu'il n'y auoit rien qui pressast, & qu'aussi bien ce qu'il disoit valoit mieux que la promenade; Il y a trop long-temps que ie harangue, reprit Monsieur Chapelain en riant, & ie ne suis pas resolu à vous enseigner dauantage vne doctrine que vous sçauiez aussi bien que moy. Neantmoins, puis que ie suis engagé à en dire quelque chose, je vous expliqueray ce qu'il m'en semble; mais comme je vous ay dit, ce sera en peu de mots, quitte apres à parler du beau temps & des nouvelles, si ma harangue est

finie deuant que vous vouliez sortir. Personne n'ayant répondu, il continua de la sorte. J'ay tousiours estimé l'opinion d'Empedocle, qui appelle l'Amour, le principe de tout bien; & aussi à examiner de près la vie des hommes, il semble que ce soit la source & l'origine de ce qui se passe de bon; car soit que nous considerions la police des Villes, & les occupations de la Paix, soit que nous regardions les guerres des Nations qui ont esté le theatre de la vertu heroïque, & les emplois publics, & la retraite des particuliers doiuent à l'Amour ce qu'ils ont de beau, de doux & d'honneste. Pour commencer par la guerre, Plutarque remarque quantité de Peuples suiets à aimer & qui estoient extremement belliqueux, il conte quantité de grands hommes amoureux: & sans aller ailleurs, nostre Nation la plus martiale de l'Vniuers, n'est-elle pas aussi la plus amoureuse? & auons-nous eu de celebres personnages, si nous en exceptons quelques-vns qui n'ayent point aimé? L'on peut mesme dire que cette Divinité ne preside pas moins aux combats qu'à la douceur de la Paix, au moins les Lacedemoniens luy faisoient-ils des sacrifices à la teste de leurs troupes, lors qu'elles estoient rangées en bataille, & toutes prestes à donner. Les Candiots pratiquoient encore la mesme chose avec cette seule difference, qu'ils tiroient les plus beaux hommes d'entre les rangs pour offrir ce sacrifice. Il y auoit des Peuples, qui pour s'asseurer de la victoire vouloient que les personnes aimées fussent spectatrices du combat de leurs Amans. Mais pour dire tout, l'Antiquité a-t-elle iamais rien veu de plus braue que cette cohorte des Thebains que l'on appelloit Sacrée, & qui estoit toute compo-

lée d'Amants ? Et ne trouvez-vous pas agreable la Critique de Pammenes , qui censuroit le sage Nestor pour auoir chez Homere mis les Grecs en bataille par Nations , au lieu qu'il deuoit placer ensemble ceux qui s'aimoient ? Or je prens volontiers des exemples Grecs , parce qu'il faut auoüer que cette Nation a mieux connu , & plus estimé l'Amour que pas vne autre Nation ; mais pourtant je n'en sçache aucune qui n'ait eu de braues Amants , & où la valeur ne doïue beaucoup à l'Amour. A ce propos il me souuient qu'entre quantité de Romancés que j'entendois quelquesfois chanter à Monsieur de la Lane lors qu'il reuint d'Espagne , & qu'il nous debitoit agreablement comme il a accoustumé de debiter les gallantries de Madrid. Il me souuient , dis-je , qu'entre ces Chançons , il y en auoit vne que j'ay leuë depuis dans l'Histoire des guerres ciuiles de Grenade , & qui commence , *Muy rebuelto anda Iaën*. Ce Romancé parle d'une sortie que les Chrestiens firent sur les Mores , ces Chrestiens pouuoient estre douze ou quinze cens tous gentilshommes d'honneur , & tous amoureux à bon escient ; ce sont les termes de la Chançon , ou bien plustost de l'Histoire ; car ces chançons seruoient alors de Croniques. Or le Poëte , sans se souuenir de la Religion ny de la patrie pour lesquelles les plus timides deuinrent vaillans , attribué au seul amour la victoire que ces Espagnols remportèrent. Ils sortent , dit-il , apres auoir solemnellement iuré entre les mains des Dames , de ne point retourner à Iaën sans ramener chacun vn More captif , & ce qui me semble joly , ceux qui ont de belles Maistresses s'engagent à leur presenter chacun quatre prisonniers. Si apres ces actions ge-

nerales, nous passions aux particuliers, nous jugeons que Platon a eu grande raison d'appeller l'Amour entrepreneur de toutes choses, soit que nous regardions Harmodius & Aristogiton attaquer la tyrannie de Pisistrate, soit que nous voyons vn autre Amant apres en auoir esté prié, parce qu'il aimoit, & auoit demandé pour toute recompense d'estre regardé en combattant, rompre avec vne petite troupe la Caualerie nombreuse des ennemis, & expirer glorieusement accablé de Myrthes & de Lauriers, soit enfin que nous nous souuenions de la mort de cet autre dont parle Plutarque, qui fuyant avec ceux de son party, comme il sentit qu'vn des ennemis l'alloit joindre, & luy donner le coup de la mort, le pria de le laisser retourner, afin que la personne qu'il aimoit ne le vist point blessé par derriere. Il faut bien dire aussi que Platon a creu que l'Amour estoit ce qui portoit le plus vn cœur aux gestes militaires, puis que la seule recompense qu'il establit aux Victorieux apres le gain d'vne bataille, c'est le plaisir de choisir entre les belles personnes celle qui leur plaira le plus, & de la baiser. En cela vostre Perceforests l'a imité, & le prix d'vn de ses plus fameux tournois est le baiser de la plus belle fille de la grande Bretagne. Or ces tournois qui pendant la Paix estoient vne image de la guerre, n'ont eu iamais pour obiet que l'Amour des Dames, & comme ils sont passez en Europe avec les Mores, aussi chez les Mores l'Amour les auoit-il inuen-
tez; c'estoit le lieu où les Amants se signaloient, & où ceux qui n'auoient point encore de Maistresse, en faisoient vne. Il est vray que pour ce qui regarde ces Festes, le reste des Européens fut longtemps auant que de pouoir arriuer à la politeise

des Mores, auant que le bal, les serenades, les courses de bague, les combats à la barriere, & le reste de la gallanterie éclatante, fust venuë au point où nostre Cour l'a veuë du temps de la Duchesse de Valentinois. Mesme les commence-
mens ont esté si grossiers parmy nous, que l'Historien Inuenal des Vrsins remarque, comme vne chose tout à fait jolie, que Charles septiesme estant encore Dauphin, allant à la guerre fit faire vne enseigne où l'on auoit peint vn K. vn Cigne & vne L. parce qu'il aimoit vne fille qui s'appelloit Cassignelle, & cependant vous voyez que ce n'est qu'un Rebus grossier. I'acheueray cet endroit apres auoir dit, que Ferdinand & Isabelle ne conquirent le Royaume de Grenade, que lors que le Roy Chico en eut chassé les Abencerrages, c'est à dire l'Amour; les Caualliers de cette race estant les plus braues & les plus amoureux des Afriquains, & la renommée les ayant éleuez à vne si haute estime de galanterie, qu'on publioit que iamais Abencerrage n'auoit seruy de Dame à Grenade sans en estre fauorisé, & que iamais Dame ne s'estoit creuë digne de ce nom, qu'elle n'eust eu vn Abencerrage pour seruiteur. C'est ce qu'en dit le More Abindarasse dans la Diane de Monte-Mayor, où l'Histoire de cet Amant me semble si naïuement traitée, que si l'on la separe du corps du Roman, ce que la Grece a de mieux écrit en ce genre, n'aura aucun auantage sur cette petite auanture, que celui de l'Antiquité. Apres auoir veu l'Amour couuert des armes de Mars vaillant & victorieux, remettons-le en vn estat plus tranquille dans le calme & dans la paix. Zenon le Stoïque nous enseignera qu'en cet estat il a soin des

choses qui concernent le salut de la Republique, & qu'il est le Dieu de la Liberté, de l'Amitié, & de la Concorde, & nous lisons dans Athenée, qu'il estoit fort honoré dans les Alliances des Peuples. Si nous songeons apres aux bonnes mœurs d'une Cité, les Atheniens les plus polis des hommes, nous monstrent dans l'Academie dediée à Minerve, la Statuë de l'Amour avec celle de cette Deesse. Si nous cherchons vn sentiment plus réglé que celui du commun, & que nous ne nous voulions satisfaire que des opinions des Philosophes, Athenée nous apprendra qu'au lieu où ils faisoient leurs exercices, on avoit élevé les Statuës de Mercure, d'Hercule, & de Cupidon, afin de prouver que l'éloquence & la force sont inutiles, lors que l'Amour ne les regle point. S'il nous prend envie de nous relâcher vn peu dans les honnestes diuertissemens, Euripide nous dira que c'est l'Amour qui nous donne les Vers & la Musique, & vn Italien nous confirmera en cette opinion :

Amor prima trouò le rime è versi

E suoni e canti e ogni melodia.

Mais afin de n'agir pas tousiours par autorité, & de donner quelquefois sa place à la raison, apres la conuiction de tous ces grands témoignages, je vous demanderay s'il n'est pas vray que l'homme estant vn animal né pour vivre en société, dans cette grande diuersité d'humeurs que nous voions, les plus accomodantes ne sont pas les meilleures ? Vous me l'auouerez sans doute, mais cette complaisance côme veut le mot, n'est rien qu'un dessein de plaire, & ce dessein ne vient point sans quelque objet, je ne pense pas que vous le vouliez nier. Cependant, pour l'ordinaire, les ieunes gens ne

prennent ce deſſein de plaire que pour ſe rendre agreables aux femmes, parce qu'elles leur donnent de l'Amour ; car ny l'ambition ny l'auarice ne les portent guere à cela , ie croy que vous me l'accorderez encore. Accordez-moy donc en meſme temps , que de cét Amour naiſt dans l'eſprit des jeunes gens la qualité la plus neceſſaire à la vie ciuile , qui eſt de ſçauoir parfaitement , & ſans peine , ſ'accommoder à la maniere & aux ſentimens des autres. Et ſans doute cette douceur d'eſprit eſt tellement vn eſſet d'amour , que les Thebains n'ordonnerent les amours qui ſe pratiquoient publiquement parmy-eux , qu'à deſſein d'adoucir & de ployer leurs mœurs trop groſſieres & trop dures. Mais ce n'eſt pas aſſez que l'Amour nous rende capables d'agir ciuilement , & de nous faire eſtimer dans le commerce du monde ; ce n'eſt pas aſſez qu'il nous donne de bonnes qualitez ; il corrige encore tous nos autres deſauts, & Plutarque le compare diuinement au Dictateur dont le pouuoir ſuſpendoit les fonctions de tous les Magiſtrats de la Republique Romaine, voulant monſtrer que toutes nos autres paſſions ne paroïſſent point quand celle-là nous occupe. Le Polipheme des Poètes non ſeulement oublie ſa barbarie & ſa cruauté auſſi - toſt qu'il deuient amoureux , mais comme dit vn Ancien , il paſſe iuſques à vouloir eſtre galant , & ſe conſole de ſon amour avec les Muſes aux belles voix. Pluton meſme , cét inexorable Dieu,

Et ces barbares cœurs que iamais l'amitié

Ny les pleurs des humains n'eſmeurent à pitié,
Rendent Euridice à l'Amour d'Orphée ; Circé quitte ſa magie pour Vlyſſe avec qui elle agit ſincèrement & de bonne foy ; & afin de paſſer à nos

contes qui n'ont pas moins de part dans la Morale que les Fables , l'Amour ne fait-il pas vn habile homme d'un idiot , dans Bocace ? & n'est-ce pas en reuenir au proverbe Italien ?

Amor può far gentil vn cuor villano.

Si ce n'est pourtant pas assez de ces enseignemens allegoriques ; l'Histoire nous apprendra que la Courtisane Laïs , dont vous avez tantost parlé , deuint réglée & constante dès qu'elle deuint amoureuse du Thessalien Hippo'ochus. Nous verrons de plus que l'Amour peut faire des prodiges dans les arts & dans les sciences , & il nous souuiendra que l'on admire encore à Anuers le Tableau du fameux Quintin , que ce Dieu en vne seule année rendit , de Forgeron qu'il estoit , le meilleur Peintre de son Siecle. Que si les plus hauts sentimens nous sont inspirez par l'Amour , si c'est luy qui corrige nos defauts , si dans la vie ciuile , si dans les actions militaires , tout ce qu'il y a de beau prend son origine de cette noble passion , pourrions-nous pas comme Euripide , prier les Dieux de nous preseruer d'auoir affaire avec ceux qui ne sont point initiez à ces saints Mysteres , & que ce Poëte appelle des esprits feroces & rustiques ? & n'aurons-nous pas bonne raison de conseiller aux jeunes gens , ainsi qu'il fait , de n'éuiter pas l'Amour , & que lors qu'il approchera d'eux , ils en vsent bien ? Mais en voila de formais assez pour poser comme vne maxime indubitable ce que dit l'Italien ,

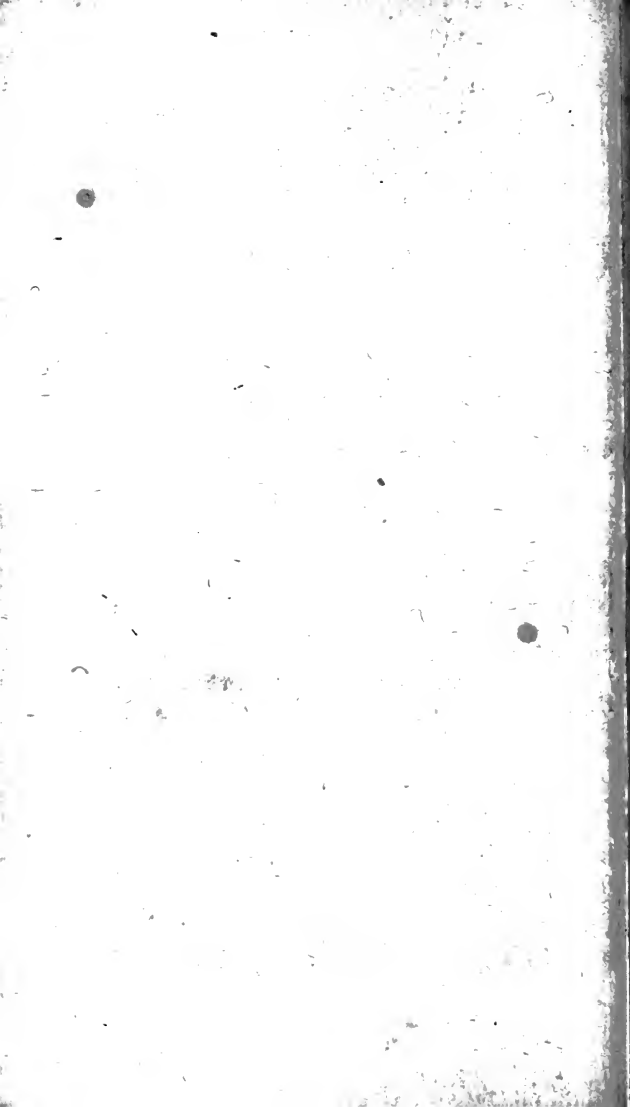
Tutto è perduto il tempo che ci auanza

Se in amar non si spende.

A peine Monsieur Chapelain acheuoit ces mots ; quand Monsieur du Pille entrant où nous estions , & me regardant d'un visage gay ; Vostre inno-

cencē, dit-il, est reconnuë, & Monsieur d'Hemery qui arriue de la Cour, parle de vous comme d'un homme entierement iustificié. Les Dieux en soient loüez, dit Monsieur Menage en riant, & sur tous les autres l'Amour, que Monsieur Chapelain met par tout, & sans lequel il ne veut plus qu'il y ait rien de bien fait dans le monde. Si i'ay dit cela, reprit alors Monsieur Chapelain, ie ne m'en dédis pas, & au contraire, ie m'asseure que Monsieur du Pille sera de mon opinion quand il sera informé de mes raisons. Vous aurez tout loisir, continuay-je, de l'entretenir pendant le temps de la promenade, que ie ne suis pas d'avis que nous perdions. Je remettray donc aussi à ce temps-là, adjousta Monsieur du Pille, à vous dire le détail des bonnes nouvelles que ie viens d'apprendre touchant vostre affaire. Avec cela, poursuivit Monsieur de Trilport, il sera impossible que nostre promenade ne soit fort agreable. Après ces mots, nous montasmes en Carrosse, & nous fusmes passer le reste du iour dans le jardin de Renard; où faisant rentrer dans la conuersation, la question de l'Amour, nous demeurasmes tous d'accord que rien n'estoit si necessaire à vn jeune homme pour deuenir accompli, que de seruir vne honneste femme.

F I N.





OPINIONS

DV NOM ET DV IEV

DES ESCHETS,

A MONSIEVR ARNAULD
Meſtre de Camp, General des
Carabins de France.



'E s t vne chose assez nouvelle, que vous qui faites quitter l'Eschiquier à Monsieur de Chaumont, me demandiez d'où vient le nom des Eschets, & que ie me mesle de vous l'enseigner, moy qui ne sçay à peine que *Pedina, piglia, pedina*. Il faut pourtant que ie le fasse, puisque vous le voulez & que ie vous l'ay promis; si vous sçauiez combien il y a d'espines de Grammaire à trauerser, combien il faut tirer d'etymologies, combien il faut essuyer de citations & de termes estrangers, ie pense que vous n'auriez plus cette curiosité, & que vous me quitteriez de ma parole. Si la migraine vous en vient, ne vous en prenez qu'à vous-mesme, car ie vous confesse que ie ne suis pas assez adroit pour faire parler à l'Vniuersité le

langage de la Cour, ny pour dépaïser la doctrine qui consiste aux mots. Ce qui pourtant me rend plus hardy à vous enuoyer ces mots, c'est que leur recherche a fait le trauail des Sçauans du siecle, & que i'ay appris d'eux ce que ie vais vous escrire du jeu des Eschets. Le Reuerend Pere Sirmond que vous auez veu auprès du feu Roy, qui est le plus vieux & le plus docte des Iesuites, croit que ce jeu, & celuy que les Romains appelloient des *Larrens* ou des *Larronneaux*, pour ne pas dire des *Latruncules*, ne sont qu'une mesme chose; il pretend mesme que le mot d'*Eschet*, est venu de celuy de *Larron*, & que ce dernier estant passé des Latins aux peuples du Septentrion dans la decadence de l'Empire, ceux-cy en ont exprimé la signification en leur Langue, car *Scach*, chez eux signifie *Larcin*. Qu'ainsi ne soit, il y a vn Tiltre dans les Loix des Lombards qui est intitulé, *du Larcin*, ou *du Scach*, où la coustume permet que si ce *Scach* passe six escus, on puisse entrer en camp clos pour en rechercher la verité. Vous trouuerez de plus vn serment dans les Capitulaires de Charles le Chauue où le mot de *Larron* est joint à celuy de *Scachator*, sous vne mesme signification; ainsi donc du mot de *Scach*, les Italiens ont fait *Scacchi*, & nous auons fait *Eschets* selon nostre coustume qui met vn E, deuant les mots qui commencent par vne S; car nous disons *Esprit*, *Estude*, *spée*, *Espagne*, & ainsi des autres mots, quoy que nous nous soyons heureusement deffaits d'*estatue* & d'*estupide*, que les Prouençaux retiennent encore. Or Leunclaius a bien creu que nos Eschets estoient des Larrons, mais il n'a pas estimé que ce fussent les Romains: au contraire il a esté chercher vne Nation decriée

pour les brigandages , afin d'en deriuier leur nom. Il en parle de cette sorte dans les Pandectes de l'Histoire Turquesque, *le nom des Turcmans*, dit-il, *n'estoit pas alors moins infame que l'est aujourd'huy celuy de ces Volleurs que nous appellons Vscques, d'où le mot de nos Eschets est venu.* La pensée peut estre bonne , mais la preuue ne l'est pas ; & si l'on tiroit ainsi les noms , on pourroit soustenir qu'*Escroc* vient de Croate ; mais en cela il ne faut pas auoir plus de foy pour les Croates que pour les Vscques , veu mesme que ceux-cy sont des Peuples Modernes de plus nouvelle creation que les Eschets , que le grand Scaliger croit auoir esté du temps du Poëte Lucilius pendant la fleur de la Republique , & beaucoup d'années deuant la domination des Césars. Mais que direz - vous de Monsieur de Sarmaise qui pretend que du mot de *Calcul*, s'est fait celuy de *Scaccho* ? Que direz-vous de Ioseph Scaliger qui est de cette mesme opinion ? Ces sçauans voyent des choses dans les Liures, dont les mediocrement doctes ne se doutent pas. I'en sçay pourtant le secret ; & si vous voulez souffrir vn peu de Critique , je vous l'auray bien tost découuert. Les Latins pour *Calculus* disoient *Calclus*, & en mettant vne s. deuant *Scalvus* ; ainsi pour *Phalange*, vous lisez *Sphalange* dans Vegece, & dans les Autheurs de la basse Latinité : pour *Quadrons*, *Squadrons*, & pour *Quadres*, *Squadres*, qui sont avec nostre E preposé, des Esquadrons & des Esquadres. Les Italiens qui ont pris ce mot de *Scalclus* des Latins, changent & amolissent d'ordinaire la lettre l, en la lettre i, pour *clarus*, ils disent *chiaro*, & sur ce suiet il vous peut souuenir du Roy Clarion, qui fut tué deuant la Roque d'Albraque, & que le Boiardo appelle il

Re Chiarione, ainsi donc facilement de *Scalclus* s'est fait *Scaccius* : & enfin *Scaccho*, selon la terminaison moderne; c'est là tout le mystere : Or le mot de *Scaccius* & celui de *Scach* estant le mesme, ce seroit tousiours en reuenir à l'opinion du Pere Sirmond, si ce n'est que ce Reuerend Pere pense comme vous auez veu, que le mot de *Scach* est Allemand, au lieu que Monsieur de Saumaïse veut qu'il soit Latin, & que les anciens Lombards & les vieux peuples de Germanie l'ayent pris des Italiens : tousiours est-il vray que le jeu des *Calculs* ou des *Marques* estoit le mesme que celui des *Larronneaux*, car il en faut croire Ouide qui en parle de cette façon :

Sive Latrocinij sub imagine Calculus ibit.

Et Lucain encore, qui dans le Panegyrique qu'il adresse à Pison, employe le mot de *Calcul* pour designer ces petits *Larrons* qui se destrobent l'un l'autre; l'endroit du Poëte est si beau, & décrit si bien vn excellent joüeur, que comme il semble qu'il soit fait pour vous, ie seray bien aise de le rapporter tout entier; & de vous dire en mettant la guerre au lieu de l'estude,

*Te si forte inuat bellorum pondere fessum
Non languere tamen lususque mouere per artem
Callidiores modo, tabulâ variatur aperta
Calculus, & vitro peraguntur milite bella.
Vt niueus nigros, nunc & niger alliget albos,
Sed tibi quis non terga dedit? quis te duce cessit
Calculus, aut quis non, periturus, perdidit hostem?
Mille modis acies tua dimicat, ille petentem
Dum fugit, ipse rapit, longo venit ille recessu
Qui stetit in speculis, hic se committere rixæ
Audet, & in pradam venientem decipit hostem.
Ancipites subit ille moras, similisque ligato*

Obligat

*Obligat ipse duos , hic ad maiora mouetur,
 Ut citus & fractâ prorumpat in agmina mandrâ,
 Clausâque deiecto populetur mœnia vallo.
 Interea sectis quamuis asperissima surgant
 Prælia militibus , plenâ tamen ipse phalange
 Aut etiam paucos spoliata milite vincis ,
 Et tibi captiuâ resonat manus utraque turbâ.*

Vous voyez comme les Romains aimoient sur tous les ieuX, celuy-cy qui leur representoit la guerre, & que pour ce suier ils auoient donné à leurs pieces le nom de soldats ; car non seulement en nostre prouerbe, mais encore au langage de la Republique, *qui dit Soldat dit Larron*. Le bon homme Ennius l'entend ainsi dans ce Vers :

Hæc effatus , ubi Latrones dicta facessunt.

Et le Soldat glorieux de Plaute le vante que le Roy Seleucus l'a tres-humblement supplié de luy enrouoller des Larrons, & d'en haster la leuée.

Nam Rex Seleucus me opere orauit maximo

Vt sibi Latrones cogerem & conscriberem.

En vn autre endroit vn homme qui a fait dix campagnes, les appelle dix années de brigandage.

Qui Regi latrocinatus decem annos Demetrio.

Et vous n'oseriez vous offenser en bonne Latinité, si voulant dire que les gens qui vont à la guerre, croient que tout leur est permis, ie vous parlois ainsi :

Nam quia latrocinamini , arbitramini

Quiduis licere facere vobis.

Ie sçay bien que Varron le plus docte des Romains a estimé que *Latro* ne signifioit au commencement qu'un *Garde du Corps*, ou vn soldat qui ne s'éloigne pas du costé du Prince, & il peut estre que ce mot a esté du depuis pris en mauuaise part, aussi bien que celuy de *Brigand*, qui aussi au com-

mencement ne vouloit dire qu'un Archer. Mais avec cet autre sens nous trouuerons encore nostre compte ; car autrefois lors qu'on jouoit avec des Eschets figurez, comme le sont ceux de l'Empereur Charlemagne qu'on garde encore dans le tresor de saint Denis, ces gardes & ces Archers estoient près des Roys ; Hieronimo Vidas dans son Poëme du jeu des Eschets les place en ce lieu, & dit que les Grecs les nomme *Areiphiles*, c'est à dire, amis de Mars,

*Inde sagittiferi iuuenes de gente nigranti
Stant gemini, totidem pariter candore niuali.
Nomen Areiphiles Graij fecere vocantes,
Quod Marti ante alios cari, fera bella lateffant
Continuò, hos inter Rex nec non regia coniux,
Clauduntur medij.*

Voicy la traduction du Cavalier Marino dans son Adone.

*Nela fila medesima confina
Gemino arcier da questo e da quel fianco
Questi la rissa a prouocar sen vanno
E dela Real coppia inguardia stanno.*

Mais aujourd'huy ces deux braues ne paroissent plus, parce que la Cour du Roy des Eschets s'est aussi bien corrompue que la Cour des autres Princes, & que comme dit Regnier,

Les foux sont aux Eschets les plus proches des Rois.
Vous auez donc des Soldats au lieu d'Eschets : mais de bons Soldats propres à toutes les factions, & capables de vaincre ou par la force ou par l'adresse. Martial les tient excellens pour les stratagemmes, & les traite de gens qui sont en embuscade.
Insidiosorum si ludis bella latronum.

Et le Commentateur Donat écrit sur l'Eunuque de Terence, que Pyrrhus le Prince de son siecle, le

mieux entendu à mettre des gens en bataille, se seruoit des Soldats des Eschets pour former ses desseins, & pour en montrer le secret aux autres. Ainsi donc, toutes les fois que vous vous approcherez du Tablier, & que vous rangerez vos pieces, vous pourrez vous glorifier de cet endroit du Comique :

Idem hoc iam Pyrrhus fastidauit.

Mais afin que vous ne pensiez pas que cette guerre ait esté sans triomphe, & qu'elle n'ait pas eu les honneurs de l'autre, ie vous auertis qu'on a appelé vn des Empereurs Romains *Auguste*, parce qu'il auoit gagné aux Eschets dix parties de suite, c'est Vopisque qui l'écrit dans la vie de Proculus. Ce Prince, dit-il, apres vn fameux festin s'estant mis à jouer aux Larrons, & ayant esté dix fois Empereur, vn grand diseur de bons mots qui se trouua present le salua du nom d'Auguste, puis ayant fait apporter vne veste de pourpre, luy en couurit les épaules. Si l'on faisoit aujourd'huy les Monarques de cette sorte, nous vous verrions bien-tost sur le Thrône, & ie ne sçache pas d'homme qui oüst ranger ses Eschets en bataille pour vous disputer le Sceptre. En voulez-vous dauantage ? le Poète Lucillus trouue encore dans ce ieu l'image d'vn combat naual, & pense qu'on se peut figurer que l'Eschiquier est vn canal, & les pieces autant de Nauires.

Naumachiam licet hac, alueolúmque putar;
Et *Calces delectes te, hilo non rectius vinas.*

Mais par malheur ce dernier Vers gaste tout, & comme vous voyez pour estre excellent jouëur d'Eschets, le vieux Satyrique n'estime pas qu'on en soit plus homme de bien. Il y a encore vn autre malheur plus grand, & auquel vous ne vous atten-

dez pas ; tous ces triomphes, toutes ces victoires, & toute cette guerre dont nous venons de parler, sont des choses qui ne regardent pas les Eschets, au moins si nous en croyons Monsieur Guyet, que je tiens de la force de Seruius, & que vous avez connu chez Monsieur le Cardinal de la Valette, cet homme ne pense pas que les Romains ny les Grecs ayent iamais joiué aux Eschets, & pour le passage de Lucain qu'on pretend entendre ce jeu, il l'explique de celui des Merelles : si cela est vray, voila bien des sçauans trompez, bien du Latin perdu, & les Illustres de Plutarque priuez d'un grand diuertissement. Pour les Merelles, Monsieur Guyet a tort ; car Ouide les décrit de la sorte que nous les joiions encore.

*Parua tabella capit ternos utrinque lapillos
In quæ vicissè est continuassè suos.*

C'est dans son *Art d' Aymer*, où il met ce jeu parmi les bonnes qualitez des Filles ; aujourd'huy ce ne seroit pas un grand charme, & ie ne voy gueres de nos Dames qui se voulussent piquer d'y reussir ; mais pour le passage de Lucain, il décrit de sorte le jeu des Larrons, qu'il semble que Monsieur Guyet a raison de croire qu'on ne le peut pas rapporter entierement au jeu des Eschets. Et pour moy, ie pense qu'on l'expliqueroit mieux de celui des Dames-poussées, que les Romains appelloient le jeu des vingt-quatre Scrupules, qui est le nombre des Dames que nous mettons sur l'Eschiquier. Car il n'y a rien qui n'ait beaucoup de rapport ; & de plus *scrupule* signifie la mesme chose que *Calcul*, dont nous auons tant parlé, c'est à dire vne petite pierre ou marqué ; mais pour le rapporter

aux Eschets, il faudroit que nous fussions deuenus huiët fois plus scrupuleux que les Anciens, puis qu'au lieu de leurs vingt-quatre marques, nous en voulons trente-deux; il faudroit que ce ieu fust bien changé depuis ce temps-là, où il ne se parloit ny de Roy de Roc, où toutes les pieces n'auoient point de démarches particulieres, où elles s'appelloient generalement Larrons, parce qu'elles se prenoient également les vnes les autres, comme font aujourd'huy nos Dames. Cela étant, il ne seroit, ce me semble, gueres à propos de rechercher l'etymologie d'un ieu chez des Peuples qui peut-estre ne l'ont iamais ioué, ny d'en faire venir le nom d'une langue où il n'a point esté connu. Nous ne trouuerons aussi pas dauantage de certitude en Grec, quoy que cette Nation se vante d'auoir inuenté le ieu des Eschets, quelques Auteurs ayant écrit que Palamedes le composa pour empescher que les Grecs ne s'ennuyassent au siege de Troye, & que pour marque de son inuention il dedia les Eschets au Temple de la Fortune. Ce stratageme m'en remet en memoire vn que j'ay leu dans Plutarque, qui est qu'un Capitaine assié- gé, afin d'obliger ses Soldats à garder les murail- les qu'ils abandonnoient, establît à chaque Tour des Cabarets & des Courtisannes. Or quant à ces stratagemes, *il credere è di cortesia*, & ce sont Historiettes qui n'ont ny preuue ny autorité. Re- tournant à nos Eschets, vous serez bien estonné si je vous dis qu'il faut aller iusques aux Indes pour en decouurir l'origine, & qu'à mon avis elle nous vient

*Des riches bords du Gange, & des lieux où l'Au-
rore*

Brusle de ses rayons le riuage du More.

Elle n'en vient pourtant pas, comme Hieronymo Vidas se l'imagine dans l'agréable Poème qu'il a composé de ce ieu, où il dit que l'Océan qui de tout temps l'auoit joué sous l'onde avec les Nymphes marines, l'apprit la première fois aux Dieux celestes, lors qu'ils assisterent aux ceremonies des nopces qu'il celebroit avec la Terre chez les bons Ethyopiens; que depuis ce temps-là Iupiter ayant débauché *Scacchide* vne honneste Nymphé d'Italie, luy donna ce ieu pour la payer de son pucelage, & que cette Nymphé qui luy imposa son nom, l'enseigna en suite aux mortels. Je ne m'arrestерay non plus à ce qu'en chante le Cauallier Marin qui a traduit tous les Vers de Vidas, quoy qu'il en ait vn peu changé l'inuention; si ie vous connois bien, il vous faut quelque chose de plus solide, & vous n'estes pas homme à croire des fables, qui vous en voudroit conter. Voicy donc de meilleure monnoye que vous receurez, s'il vous plaist, & que ie tascheray de vous faire bonne. Monsieur Bochart que ie tiens vn des plus sçauans hommes du monde, & dont l'opinion est aussi estimée la plus probable par nostre sçauant Amy Monsieur Menage, écrit dans sa Geographie sacrée que le nom de *Scach* a tousiours signifié Roy parmy les Persans. Chez Athénée, Cresias dans les Persiques parle d'vne Feste qui s'appelloit *Sacea*, où les Valets estoient vestus, & commandoient comme des Roys, & pendant laquelle il y auoit vn Triuelin *creduto Principe*. Dion Chrysostome se souuient aussi de cette Feste, qu'il nomme des *Sacques*; mais au lieu d'vn Esclaue il couronne vn criminel, & adiousté que tant que duroit la solemnité, ce criminel montoit au Trône des Roys, portoit leurs

ornemens , viuoit avec delicatesse , & se seruoit des plus belles du Serrail ; encore aujourd'huy *Scha* signifie Roy , tescmoin *Scha Abas* , c'est à dire Roy Abas , dont vous auez leu l'Histoire : pour ce sujet les Persans ont nommé & nomment encore aujourd'huy le jeu des Eschets *Schatrang* , ou *Xatrang* , qui vaut autant à dire que le jeu des Roys : de ce *Xatrang* les Grecs Modernes ont fait leur *Zatriquion*, les Arabes y ayant adjousté vn accent leur *Alxatrang*, & les Espagnols ayant amoly cet accent *Axadres* , qui est le nom qu'ils donnent à leurs Eschets , ce jeu estant venu des Persans aux Atabes , & des Arabes aux Espagnols. Desia ce me semble , cette preuue est assez claire ; on pourroit objecter seulement qu'en matiere d'étymologie les mots sont comme les cloches à qui l'vn fait dire ce que l'on veut : mais si vous lisez ce qui suit , ie suis asseuré que vous donnerez les mains. Il n'y a point de doute que les peuples d'Orient ne soient les plus grands ioueurs d'Eschets. Le Calabrois que vous auez veu à Paris , & qui auoit cherché par tout le Monde des gens qui luy pussent tenir teste , n'en auoit point trouué de si sçauans que les Leuantins : La Sale cét autre qui gaignoit de memoire feu Monsieur de Nemours Pere de Monsieur de Nemours d'aujourd'huy , quoy que ce Prince fust vn des plus forts de nostre Cour, auoüoit la mesme chose. Les Espagnols qui à ce qu'on dit jouënt à cheual par la campagne , & chez qui des Villes entieres se font des desis d'Eschets, disent franchement que les Mores en sçauent plus qu'eux. Dans l'Histoire de Florence, Piero Buoninsegni fait mention d'vn Sarrazin nommé Buzeca , qui seul & en mesme temps jouoit à deux Eschiquiers contre deux des meil-

leurs joüeurs d'Italie; & enfin, Tixeira Autheur Espagnol admire les excellens joüeurs de Perse: ce qui fait voir que les Maistres en sçauent toujours plus que les Escoliers, & qu'on trouue plus parfaitement la science de ce jeu lors qu'on va vers les peuples qui l'ont inuenté. Or pour monstrier clairement que ces peuples ont esté les Indiens, que de chez eux il est venu aux Persans; & que de là les Mahometans l'ont appellé en Europe, nous n'auons qu'à lire ce mesme Tixeira, qui dans la Cronique qu'il a faite des Roys de Perse & d'Ormus, nous en a laissé la preuue: il escrit donc qu'il a trouué dans Mijkond vn Historien Persan, que sous le regne de Kesere Anuxiron, que les Persans & les Arabes appellent Nufirauuan, & nos Autheurs Cosroez, & qui tenoit le Sceptre de Perse vers l'année cinq cens soixante & treize, du temps que le fameux Auicenne florissoit, il a trouué, dis-je, dans Mijkond qu'en ce temps-là on auoit apporté en Perse deux excellens Liures de Philosophie & le jeu des Eschets, & que les Indiens auoient donné ce jeu aux Persans pour leur représenter l'inconstance & le changement des choses de cette vie, & la guerre continuelle à laquelle on la voit sujette. Depuis ce temps-là ce jeu ayant eu grande vogue parmy cette Nation, les autres peuples qui l'ont receu d'elle en ont aussi receu la même maniere de jouër & les mesmes pieces, par exemple, les Espagnols & les autres Européens Occidentaux dans l'appellation de leurs Eschets retiennent encore beaucoup de l'appellation Persienne, ou si le nom n'a pas de rapport, la signification est tousiours la même; les Persans appellent leur principale piece *Scha* ou *Xa*, qui est nostre Roy, d'où est venu l'Italien

Scacco, & le mot d'Eschet parmy nous; & la seconde piece que les Espagnols nomment Dame, & nous Reyne, est appellée chez eux *Vuazir*, comme si vous disiez la premiere après le Monarque. Nostre Tuor que les Espagnols nomment *Delfil*, est appellé par les Persans *Fil*, c'est à dire Elephant, & il vous peut souuenir de ce que vous me disiez dernièrement, que les Anglois vous auoient monstré autrefois des Eschets d'un de leurs Roys, où vous auiez remarqué que la piece que nous appellons *Roc*, estoit figurée par vn Elephant chargé d'une tour, ainsi qu'ils estoient armez, lors qu'on les menoit en guerre. & telles que le Marin les décrit en parlant du jeu des Eschets,

Digran Rocche onusti alti Elephanti.

& comme vous auez leu le Roman de Quinte Curce & l'Histoire d'Arrian, vous ne pouuez ignorer que les Elephans en guerre ne nous soient venus des Indes, mais vous pouuez inferer plustost que le jeu des Eschets nous en est venu aussi: quant au mot de *Roc* que nous auons fait du *Rocca* des Italiens, & qui chez eux signifie vne tour ou vne forteresse, Monsieur Guyet que ie vous ay tantost allegué, m'a dit, qu'il auoit appris d'un homme reuenant fraichement de Perse, que ces peuples dans leur jeu des Eschets, nommoient comme les Européens vne de leur pieces *Roc*, mais qu'elle signifioit vn oyseau, qu'ils luy en donnoient la figure, & que ce pouuoit estre ce prodigieux oyseau Rouch que l'on depeint au bord des Mappemondes enleuant vn Elephant dans ses serres, comme vn Aigle fait vn agneau. Pour le Voyageur, ie le tiens homme de petite foy; & pour l'oyseau, ie pense que personne n'en a veu des plumes: mais reprenant l'allusion des noms

Européens & Persans, & la conformité de la signification des Eschets, ce que les Castillans nomment *Cauallo*, qui est nostre *Cheualier*, les Persans l'appellent *Ass* ou *Faraz*, qui veut dire la mesme chose, nostre *Pion*, le *Peon* d'Espagne, & la *Pe-dina* d'Italie est le *Peada* de Perse, c'est à dire l'homme de pied; & enfin le mot de *Xa* Persien, d'Eschet François, de *Xaque* Espagnol que l'on dit en joüant, & qui proprement ne signifie rien en nos deux Langues, semble en Persan, appellant le Roy l'aduertit qu'il se prenne garde, car comme vous sçauéz, ce mot ne se dit que lors que le Roy a besoin de songer à soy, & qu'il est en danger de mort: Mais pour decider entierement toute la difficulté le *Scalh-mat* qui en cette Langue signifie le Roy est mort; n'est ce pas nostre *Eschet-Eſ-Mat* ou le *Scacco-matto* des Italiens, ou le *Mate* des Espagnols, l'ame & le nom de ce jeu. Après cela on n'a plus besoin de preuues, & aussi en voila ce me semble assez, si ce n'est que vous voulussiez que ie misse icy le passage de Tixeira: mais comme ce seroit vne redite, & que ie pense que vous vous fiez à ma bonne foy, ie me contenteray de vous en copier les dernieres lignes, qui sont les plus essentielles; pour le reste si cela ne vous suffit, vous le lirez dans le trente-cinquième chapitre du premier Liure de la Cronique. y lo que dezimos xaque diz en ellos. (il parle des Persans) xaque es como auisar al Ré y en lugar de mate dicen xamate que en la misma lingua quiere dezir el Rei es muerto y hauiendo qui en diga que el Axadres que los Parsios dicen Xarrank quasi iuego. o entretenimiento del Rei, fue inuentado en Babylonia, es mui conforme à raxon que de los Parsios nos vino perca, hauiendo sido Babylonia muchas vezes y por

mucho tiempo suietta à Persia y tan vezina della.
 Cette autre opinion de Babylone, vn peu differente de celle des Indes dont il parle au commencement, ne laisse pas de confirmer que ce jeu est originaire d'Orient, & sur ce sujet il ne faut pas aussi que j'oublie vne particularité fort remarquable que Monsieur Bochart apporte au Liure que ie vous ay cité, & qu'il a prise du Liure second de l'Histoire des Sarrazins: Il dit donc que le Caliphe Alamin auoit vn si grand emportement pour les Eschets, qu'vn iour qu'il y jouoit avec Cuterus, quelqu'vn estant venu en hâte luy donner auis que Bagdet, qui est Babylone, Capitale de son Empire, assiegée par les ennemis, estoit reduite à l'extremité, il le repoussa avec ces paroles, *laisse-moy, ne voy-tu pas bien que Scachmat, n'est apparu contre Cuterus?* qui est à dire en bon François, *Ne vois-tu pas bien que ie vay donner Eschec-E-mat. à Cuterus?* Il me semble encore que j'ay leu vne pareille chose d'vn de nos Ducs de Normandie: la ville de Roüen estant assiegée; & ce fut peut-estre sur ces exemples que le feu Roy d'Angleterre Iacques, dans le Liure qu'il auoit composé pour le Roy d'à present, & qu'il auoit intitulé *le Don Royal*, luy defendit le jeu des Eschets. Pour moy qui ne le sçay point, ce n'est pas par là que ie me console, mais par ce que dit Montagne: *Que ce jeu n'est pas assez jeu, & qu'il exerce trop serieusement,* & puis me trouuant naturellement bilieux, ie ne pense pas auoir grand besoin d'vn diuertissement que les Espagnols ne pensent auoir esté fait que *para desflegmar vn hombre.* Et en verité ie ne pense pas aussi qu'on le puisse jouier sans colere, témoin Renzud de Montauban qui d'vn coup d'Eschiquier cassa la teste à Charlot Nepueu de l'Em-

pereur Charlemagne, tant que la mort s'en ensuiuit, & tesmoin encore ce qui arriua à Gauvain, Neveu du Roy Artus de la Grande Bretagne, lequel à ce que raconte le Roman de la conqueste du Saint Graal, estant arriué au Chastel du Roy Pescheur, se mist à jouër contre des Eschets qui jouïoient d'eux mesmes, & les mal mena parce qu'ils le gagnerent; si vous ne m'en croyez, voicy le vray texte : *Puis void l'Eschiquier & les Eschets assis au Tablier d'or, les vns d'yuoire, les autres d'or. Messire Gauvain trait celle part, & se prend à jouer, & touche les Eschets d'yuoire, & ceux d'or saillent contre luy sans que nul y touche, si joua Messire Gauvain par deux fois, & fut matté: à la tierce, voulut sa reuanche, mais quand il vid qu'il eut le pire, il se leua & depeça le jeu.* Cependant ie ne m'apperçoy pas que ie vous matte vous-mesme à force de lire, & que ie dois craindre que vous ne traittiez mon papier comme Messire Gauvain fit les Eschets du Roy Pescheur. Pourtant ie vous tiens à trop meilleur Chevalier, & trop plus courtois que luy, quoy qu'il fust vn des preux de la Table ronde, & à tant vous suffise.





LA POMPE

F V N E B R E

DE VOITVRE

A MONSIEVR

M E N A G E.



'Ay vne tres-mauuaise nouuelle à vous
mander, mais pour cela ie ne vous ex-
horteray point à vous seruir de vostre
constance, à lire Epictete, ny à vous
preparer contre le malheur. Ie serois tort à vostre
vertu de croire qu'on la pust surprendre, & il me
doit souuenir de la maniere dont Homere se sert
pour apprendre à Achille la mort de Patrocle, à
cette heure que i'ay vne pareille ambassade à
vous faire. Si celuy qui annonçoit à Achille le
trespas de son Amy eust agi avec vn homme vul-
gaire, il eust fait faire des pauses à la douleur de
cét homme vulgaire : il l'eust conduit par des
degrez iusques où il le deuoit mener : il luy
eust dit, que Patrocle venoit de se battre contre
Hector, qu'il auoit esté blessé en ce combat, &

luy eust auoüé en suite qu'il y estoit succombé. Ceia ne se passe point de la sorte chez le Poëte. Le Messager va son droit chemin, & comme si 'ce n'estoit pas assez de dire à Achille, *Patrocle est mort*, il débute par ces mots PATROCLE GIST, & commence ce recit par son Epitaphe. Ainsi ie ne vous en feray point à deux fois, & pour vous traiter comme vn grand homme, ie vous diray tout d'un coup,

*Voiture ce pauvre mortel,
Ne doit plus estre appelé tel,
Voiture est mort, Amy MENAGE,
Voiture qui isi galamment
Auoit fait ie ne sçay comment
Les Muses à son badinage.
Voiture est mort, c'est grand dommage.*

Si vous me demandez dequoy, ie vous diray, qu'ayant escrit qu'il n'estoit pas glorieux de mourir de la fièvre, cette maladie qui prend les choses chaudement, & qui se ressouuiet tousiours que les Romains l'ont adorée, n'auoit pû souffrir ce mespris, & qu'après auoir bruslé deux ans Voiture à petit feu, lors qu'elle sembloit estre satisfaite d'une si cruelle vengeance, tout d'un coup elle auoit redoublé sa haine contre luy, & avec tant d'ardeur & de violence, qu'elle l'auoit emporté en quatre iours. C'est à quoy l'on attribüe la cause de sa mort, ce qui me paroist assez vray-semblable. Je ne vous entretiendray point des Ouurages que nos Amis ont composez sur ce sujet, de la tristesse vniuerselle de la Cour, du grand deüil qu'ont pris Messieurs de l'Academie; & enfin, de ce qui s'est passé entre les Hommes aux derniers devoirs qu'on a rendus à Voiture. I'ay bien de plus grands mysteres à vous reueler, I'ay à vous apprendre ce

qui s'est fait au Parnasse, & combien illustres ont esté les funeraillles dont Apollon & les Muses ont honoré le Deffunt. Ne demandez point qui m'en a instruit, c'est vn secret trop grand pour le confier à vne Lettre. Je vous le diray à nostre premiere veuë, mais pour cette fois contentez-vous de ce recit :

*Lors que des Demy-Dieux les ames eternelles ;
Delaisant pour iamais leurs dépouilles mortelles ;
Volēt vers les beaux Chāps où la Paix & l'Amour,
Et les plaisirs tous purs ont choisi leur séjour ;
Si pendant les travaux de leur illustre vie ,
Ces Heros ont suiuy la fortune de Mars ,
Et si la gloire acquise au milieu des hazards ,
A fait leur plus grande enuie ,
Sur vn char triomphant pompeusement armé ,
Mars celebre la mort de ceux qui l'ont aymé ,
Par de sanglantes funeraillles ,
Par cent combats fameux, par cent fieres batailles ,
Par la cheute de cent murailles.
Mais si d'autres Heros d'un sentiment plus doux ,
(Car il est des Heros d'une douce maniere ,
Il en est de iustice , il en est de Breuiere)
Ont estimé de grands fous ,
Ceux qui se fourrent aux coups ,
Et n'ont cherché que la gloire
Qui vient aux adorateurs
Des neuf Filles de Memoire ,
Nommez Autheurs :
Soudain que la mort a pris
Quelqu'un de ces beaux Esprits ,
(Vn Poëte par exemple)
Apollon sort de son Temple ,
Et sur Parnasse montant ,
Tous les Autheurs l'assistent ,*

*Couuert d'une robe noire ,
 Et d'un grand cresse de deuil ,
 D'une pompe funebre honore son cercueil ,
 Je vous conjure de m'en croire ,
 Sans demander quoy ny comment :
 Car enfin , si seulement
 Vous en doutiez un moment ,
 Je quitterois là l'Histoire ,
 Qui n'a que ce fondement.*

Supposé donc que vous me croyiez, ie continuë-
 ray à vous dire qu'aussi-tost que le foible Voiture
 eut rendu l'esprit, le Genie qui l'auoit accompa-
 gné pendant le cours de sa vie, partit, selon la cou-
 stume, pour en porter la nouuelle au Parnasse.
 Mais parce qu'il estoit delicat, qu'il faisoit la
 pluspart de ses traites en litiere, & qu'il s'amusoit
 à badiner par les Hostelleries, Voiture estoit pleu-
 ré parmy les hommes, qu'Apollon ne sçauoit pas
 encore qu'il fust mort. On fit diuers iugemens de
 ce Genie dans les lieux par où il passa: Les vns le
 prenoient pour vn Genie enjoué; les autres, pour
 vn Genie particulier, quelques-vns pour vn
 grand Genie. Il ne sembla commun à pas vn, &
 pas vn ne le trouua mauuais. Aussi-tost que la nou-
 uelle de la mort de Voiture fut sceuë d'Apollon, il
 fit escrire & porter les billets de son Service, qui
 ne different des nostres qu'en ce que c'est au nom
 du Dieu qu'on prie, & qu'ils sont escrits en vers.
 Voicy celui de Voiture:

*De par le Fils de Iupiter
 Vous estes priez, d'assister
 Aux funerailles de Voiture,
 Qui demain Mardy se feront
 Au Parnasse sa sepulture,
 Où les Muses se trouueront.*

Tout le monde spirituel estant ainsi conuié le Mardy , qui fut le 7. Iuillet de l'année 1648. Car, pour vous dire desia vne partie du secret , cecy se passoit au Parnasse à mesure que ie l'escriuois , on commença la ceremonie des funerailles.

*Au point de la clarté naissante
L'Aurore passe & languissante
Quand la porte du iour s'ouurit
De nuages noirs se couurit ,
Taschant par ses couleurs funebres
A continuer les tenebres.
Sous ces tristes manteaux de deuil
Elle parut la larme à l'œil ,
Et rendit en cette auanture
Cephale jaloux de Voiture.
Du grand deluge de ses pleurs
Elle noya toutes les fleurs ,
Et grossit les flots d'Hypocrene
Presqu'autant que ceux de la Seine.
Quelqu'un qui cét endroit lira ,
Quelque Bel Esprit me dira ,
Qu'encor que Voiture eust des charmes ,
Il ne meritoit pas ces larmes :
Que l'Aurore se faisoit tort
De pleurer chaudement sa mort ,
Veu qu'il monstrois par tout pour elle
Vne auersion naturelle ;
Ne la voyant que rarement ,
Et tousiours fort chagrinement ,
Se couchant quand elle alloit naistre ,
Luy fermant au nez la fenestre ,
Et mesmes estant si hardy
De receler iusqu'à Midy
Sous vne pesante paupiere
Le sommeil qui hait la lumiere.*

*Entre nous , cette obiecttion
 Fait d'abord quelque impressïon ,
 Et merite qu'on y responde ;
 Cr voicy surquoy ie me fonde.
 Je dis donc que ce grand ennuy
 N'estoit point pour l'amour de luy ;
 Mais seulement pour l'amour d'elles ,
 I'entens des neuf doctes Pucelles ,
 Qui depuis long-temps , ce dit-on ,
 Gouvernent Madame Tirhon ,
 Et qui toutes l'auoient priée
 Comme leur meilleure alliée ,
 De pleurer de bonne façon
 Le trespas de leur Nourrison.
 Ce qu'elle auoit bien voulu faire
 Dans la crainte de leur déplaire ,
 Et de perdre ses beaux habits
 D'or , de perles & de rubis ,
 Dont ces neuf Sœurs l'ont équipée
 Comme l'on fait une poupée.
 Mesme on dit que sans s'affliger
 Elle les pouuoit obliger :
 Car cette Deesse amoureuse ,
 De sa nature est fort pleureuse.
 Or dans peu l'orage cessa ,
 Et soudain le Conuoy passa.*

Premièrement parurent les Graces , les cheueux
 en desordre & sans leurs guirlandes accoustumées.
 Elles auoient deschiré leurs vestemens , pour tes-
 moigner leur déplaisir , & estoient quasi nuës. Elles
 conduisoient cinquante Amours communs , qui
 portoient au lieu de leurs flambeaux ordinaires des
 torches à demy esteintes de leurs larmes , & mar-
 choient deux à deux ayant leurs bandeaux deschi-
 rez , leurs carquois renuersez & vuides , leurs arcs

trainans , & leurs aîsles ployées & basses. Trente petits Cupidons suivoient ceux-cy , & faisoient beaucoup plus les affligez que leurs compagnons : mais on soupçonnoit cette grande douleur d'hypocrisie ; Car ces trente estoient tous Amours Coquets , qui sont des grands Comédiens , & qui ne ressentent iamais les passions qu'ils témoignent. Le Deffunt n'auoit point eu de plus chers Amis , ny qu'il eust plus volontiers employez en ses affaires. Aussi estoient-ils choisis pour porter vne partie des honneurs de la Pompe : & tenoient ; l'un , la bigotere ; l'autre , le miroir ; l'autre , les pincettes ; & enfin , les autres , les peignes d'écaille de tortue , les boîtes de poudre , les pommades , les essences , les huiles , les saonnettes , les pastilles , & le reste des armes qui auoient seruy aux conquestes du grand Voiture. Mais voyez comment on se trompe au choix qu'on fait des Amis. Ces petits fripons qui pensoient duper le monde avec leurs larmes feintes , dès qu'ils croyoient n'estre point apperceus , badinoient avec les choses qu'ils portoient. L'un faisoit des grimaces deuant le miroir ; l'autre se bridait de la bigotere ; l'autre tiroit les poils des sourcils de ses compagnons avec les pincettes. Il y en auoit mesme vn qui s'enfarinoit de la poudre , & vn autre qui se faisoit des lunettes de la peinture , dont dans les derniers temps Voiture rajeunissoit ses cheveux & sa barbe. Apres eux paroissoient vingt grands Cupidons couronnez de palmes & de cyprès , armez en Amours ; mais ayant leurs armes couuertes de crespes. Ils portoient les marques de plusieurs victoires galantes ; des bracelets de cheveux , des bagues , des rubans , des bourses pleines d'argent , des bavolets & des aprestadors de pier-

series : Car Voiture auoit aimé depuis le Sceptre iusqu'à la houlette ; depuis la Couronne iusqu'à la Caille.

*Vn certain Amour de respect ,
Amour d'ordinaire suspect ,
Et qui demande dauantage
Qu'il ne monstre dans son visage ,
Avec vn autre Amour discret ,
Qui se picque d'estre secret ,
Suuiuoient cette braue vingtaine ,
Portant deux cassettes d'ebeine.*

Ces cassettes estoient remplies, l'une de Poulets, & l'autre de Boëttes de portrait : les Poulets estoient cachetez ; & les Boëttes de portrait fermées. On voyoit apres eux vn Amour seul, qui auoit la mine d'un enfant fort opiniastre. On l'appelloit *l'Amour Constant*. Celuy-là de sa nature est bien plus dangereux que ses Freres. Le mauuais Garçon auoit si cruellement tourmenté Voiture, que pour exprimer le desordre de son ame, il l'auoit contraint de faire imprimer au deuant du Poëme de l'Arioste, qu'il n'estoit pas moins furieux que Roland. Aussi depuis ces mauuais traitemens, Voiture ne l'auoit iamais pû souffrir, non pas mesme en la personne de l'Angelique, pour laquelle il auoit tant enduré, tellement que cette pauvre Dame en auoir esté persecutée à son tour.

*Elle auoit souffert sa blessure ,
Sur la terre & les flots par le monde , courant
Pour Voiture ,
Mais pour Voiture indifferent.
Tantost suiuant sa debile personne ,
Des riuages de Seine aux riuages de Somme ,
Et cela veut dire en somme ,
Depuis Paris à Peronne.*

Il y auoit vne
chançon de
Pont - Neuf
sur le depart
de la Reyne de
Pologne, dont
la reprise étoit
Puisqu'il faut
que se m'éloi-
gne, &c.

*Pour flatter son tourment,
Chantant gaillardement :*

Puisque Voiture s'éloigne,
Je m'en vay dans la Pologne.

D'un si bon conte c'est assez,

MENAGE vous la connoissez,

Et vous sçavez toute l'histoire

Du grand Conducteur C V I S S E N O I R E.

Revenons donc à nos moutons,

Qui sont les Amours, & contons.

On ne s'estonna pas de voir cet Amour Constant à l'enterrement d'un homme qui le haïssoit si fort: car c'est la coutume (au moins à ce qu'il iure) de durer iusques au tombeau, de vaincre mesme a mort, & de se perpetuer comme un Phoenix dans les cendres de la personne aimée, apres avoir esté comme un Phoenix brulé de ses deux Soleils.

Mais de tels discours fort jouuent

Autant en emporte le vent,

Et peu de gens vont à l'école

De la veuve du Roy Mausole.

Or cela soit dit en passant

Pour la Belle que j'ayme tant.

Enfin suivoit vne volée

Grande & confusement meslée

D'Amours de toutes les façons

C'estoient tous ces oyseaux Garçons

Dont Voiture a donné la liste.

Après en voyoit sur leur piste

Les Amours d'obligation :

Les Amours d'inclination :

Quantité d'Amours : dolatres :

Vne troupe d'Amours folatres :

Force Cupidons insensés ;

Des Cupidons interressez ;

Dans l'Epi-
stre à M. de
Celligny.

*De petits Amours à fleurettes ,
 D'autres petites Amourettes.
 Mesmement de vieilles Amours ,
 Qui ne laissent pas d'auoir cours
 En dépit des Amours nouvelles ,
 Et qui mesme sont assez belles ;
 Car vous sçauex qu'on dit tousiours ;
 Qu'il n'est point de laides Amours.
 Et bref tant d'Amours , qu'à vray dire ;
 On ne pourroit pas les décrire.
 Comme l'on voit les Estourneaux
 Tournoyant aux riués des eaux ,
 Lors que la premiere froidure
 Commence à ternir la verdure ;
 Leur nombre qui surprend les yeux
 Noircit l'air , & couure les Cieux ;
 Tels ou plus épais , ce me semble ;
 Se pressant cheminoient ensemble
 Tous les Amours de l'Vniuers ;
 Mais un peu de treue à nos vers ,
 Et pour discourir d'autre chose
 Retournons tout court à la prose.*

Les Amours acheuoient de passer lors que l'on vit venir les Auteurs que Voiture auoit aimez , & auxquels il auoit fort affecté de ressembler. Ils honoroient cette Pompe de leur présence , & marchoyent selon leurs degrez d'ancienneté. Les Latins alloient les premiers ; car pour les Grecs , d'autant que Voiture pretendoit que tout François de par Francus descendoit d'Hector , il les auoit tousiours haïs comme les ennemis de ses Peres. Il auoit composé en Latin quelques Epistres & quelques vers que l'ancienne Rome auroit approuuez & pour l'en recompenser , plusieurs prioient Tibulle de pleurer sa mort par vne Elegie , & Plin le

Jeune d'honorer sa memoire par vn Panegyrique. Mais ils s'en excusoient tous deux; l'un parce, qu'il y auoit long-temps qu'il n'auoit fait de vers; l'autre, sur ce qu'il ne haranguoit plus depuis qu'il estoit mort: Et ils vous les renuoyoient, protestant que vous composiez des vers dignes du siecle d'Auguste, & que vostre prose égaloit celle des meilleurs Ecriuains de ce mesme siecle. Vne partie de leur troupe chantoit les loüanges de ce bel Esprit. Voicy les vers que quelques-vns de cette troupe firent pour son Epitaphe;

Pullus Apollinis,

Heu! lacrimabili

Morte peremptus,

Inclytus istâ

Conditur venâ.

Spargite flores,

Et tumulo leui

Hoc mansurum

Addite Carmen,

VETTURIUS NULLI NVGARVM LAVDE SECVNDVS:

Les Italiens marchotent apres les Latins, & chantoient à l'envi

Sonetti, madrigaletti,

Versi scialti vez zozetti

Per Vincenzo Vetturetti.

Le Ciéco d'Adria entendant ainsi louer Voiture; demandoit au Tassonné qui le conduisoit, qui étoit ce François dont on disoit tant de bien; car pour luy, il ne l'auoit iamais veu, & n'auoit iamais leu aucun de ses Ouurages. Le Tassonné à sa mode accoustumée luy répondoit:

Era quel Vetturetto, vn Christiano

Maninconico in vesta e picciolino;

Mà d'ingegno sì grande e sì sicuro,

*Che Pegaso , caval da Paladino ,
Sotto quel graue peso andava piano ,
Et pareo caval da Vetturino ,
Benche tal volta porti sù la schiena
Di Poëti moderni vna dozzaina.*

Les Espagnols passoient les troisièmes , & disoient en chemin faisant, *unas Decimas* que Voiture auoit composées en Castillan.

*Ces gens ravis de la beauté
De ces vers pleins de maïesté ,
Admiroient vn si noble ouurage ,
Et chacun au stile trompé
Crioit tout haut en sôn langage ,
E's dé Lopé , és dé Lopé.*

*Lopé qui se voyot flatter
Pour oster tout lieu de douter
Qu'il n'eust fait ce diuin Poëme ,
D'une fausse gloire pippé ,
Crioit comme vn diable luy-mesme ,
E's dé Lopé , és dé Lopé.*

*E los echos de Parnasso
Per fauorescer Vettura ,
Otro Narcisso moderno ,
A unque és dé Lopé oieron
E's de Vettura dixeron.*

Après ces Autheurs estrangers paroïssôient nos vieux Romanciers. On y voyoit presque tous ceux qui ont escrit depuis Philippes Auguste jusques au grand Roy François. Et parce que Voiture auoit pris vn singulier plaisir à lire leurs Ouurages & à trauailler en leur stile , pour l'en recompenser ils vouloient croniquer ses faits , & donnoient en passant vn Inuentaïre des Chapitres du Roman qu'ils pretendoient en escrire. Celuy qu'on m'a apporté , dit ainsi,



S'ensuit

**LA TABLE DES CHAPITRES
DE LA GRAND' CHRONIQUE
du Noble Vetturius.**

CHAPITRE I.

DV grand & horrible combat de Vetturius ^{a La Coste} contre ^{Monbrun} Brun de la Coste : & comme Vetturius fit sa priere au Dieu Mars , qui ne luy seruit de rien,

CHAP. II.

Comme le Comte ^{b Le Ma} Guicheus , le Cheualier de ^{reschal de} la ^{Gramme} Mouche , & le Gentil ^{c Le Com} Arnaldus gabans en- ^{te de Saint} tr'eux trois , enuoyerent par vn Menestrel joyeuse- ^{Aignan} tez rimées à Vetturius, & sa réponse.

CHAP. III.

Comme Vetturius arriua à la Cour de la Reyne ^{d Monseign} Lionnelle de Galle ; comme il en deuint amou- ^{Arande} reux ; & comme il en fut chassé par les menées de Hunault d'Armorique & de Rousselin de Grenade,

CHAP. IV.

Comme apres la mort de Hunault d'Armorique , Lionnelle vint visiter Vetturius chez vn Vasse-
vasseur , où il estoit au lit gisant de ses playes :
comme il la méprisa ; & comme estant guery , il

*Mademoi-
selle Pauler,
qui logeoit
au Palais
du Temple :
Lionne, &
cause de son
ouvrage & de
ses cheveux
dorez.
La Reine
de Poligne.
Et la suivit
jusqu'à Pe-
ronne comme
Maistre
d'Hostel du
Roy.*

*c. Carrosse
de l'usage.
Voyez les
Origines de
la Langue
Françoise.
d. M. d'Or-
beaux qui a
pris Gracé-
line.*

*Il estoit In-
troduit
des Ambas-
sadeurs chez
son Altesse
Royale, &
Maistre
d'Hostel chez
le Roy.*

*M. d'Auane
Surintendant
des Finances
de fit son
premier Com-
missaire Aumô-
sniere signis-
bourse.*

*c. Casal se-
corru par
Hercule de
Lorraine, c'est
M. le Comte
de Harcourt.
c. Madame
la Princesse
Bonaparte,
à cause de
la devise de
guenille.
Madame de*

fut la conquête de la *a* Lionne du Temple mar-
cageux.

CHAP. V.

Comme Vetturius entreprit la conduite de la *b*
Reyne de Sarmatie iusques au Chasteau des Pero-
nelles : & comme Lionnelle l'y suivit dans le Char
de l'Enchanteur *c* Fiacron.

CHAP. VI.

De la Cour pleniére que tint le Due *d* Graveli-
nor, où Vetturius introduisit les Nains & autres
Messagers : comme il seruoit au manger deuant
l'Empereur de Lutece : & comme son premier
Tresorier luy bailla en garde son Aumôsnier.

CHAP. VII.

Comme *e* Cazalie fut deliurée des mains du
Geant Giron par Herculin d'Austrasie : & de la
noble Chronique que Vetturius en compila.

CHAP. VIII.

Comme Vetturius sacrifia au Temple de la Di-
uine *f* Aplanie : & comme il graua les vertus du
Prince Porphyrogene *g* & celles de la belle Me-
galopolie sa sœur.

CHAP. IX.

D'une Lettre que l'incomparable *h* Germanicus
& deux siens Cheualiers écrivirent à l'illustre Iulic :
& comme le genereux Osermont d'Alsace se re-
posa de la réponse sur la Clergie de Vetturius, qui
moult noblement s'en acquitta.

Monemorancy APLA NOS. *g* M. le Prince de Conty & Madame de Lon-
h M. le Prince, M. de la Moignon, & M. Arnauld écrivirent en Vers &
Montaignier. Osermont, M. de Montaignier Gouverneur d'Alsace.

CHAP. X.

Comme Vetturius arriva au Palais des Fées où il devint Carpe. D'un merueilleux & Brochet qu'il y trouva, qui avoit vaincu tous les poissons de la mer : & comme en presence de la Nymphe Galatée ce Brochet fut fait son Compere.

a Cela est fondé sur la Lettre de la Carpe. Ils avoient joué au jeu des Poissons, où M. le Prince estoit le Brochet.

CHAP. XI.

Comme Vetturius composa mains Lays, & au dernier le 6 Lay de la fievre qu'il harpa au Tournoy des neuf Preux en presence de Germanicus : & comme apres avoir ramentu les hauts faits de Germanicus, les neuf Preux l'assirent au dixième siege, surnommé par Merlin, le siege d'accomplissement de Cheualerie.

b La piece sur la maladie de M. le Prince, qu'il recita à Chantilly, où M. le Prince & sa Cour coururent la bague.

C'est là en somme ce que contenoit la matiere de ce Roman, à laquelle Maistre François Rabelais avoit adiousté sept autres Chapitres par la permission de ses Deuanciers ; d'autant, disoit-il, qu'il estoit bien aisé de s'acquitter aussi bien qu'eux des honneurs qu'il avoit receus du Mort, & que les choses qu'il avoit à adiouster ne se pouvoient bonnement écrire qu'en stile Pantagruelique. Ces Chapitres contenoient :

CHAP. I.

Comme Vetturius cribloit de nuit dans l'Université d'Orleans : & comme un matois & Normand luy coupa les doigts.

c Le Prefet des Maîtres.

CHAP. II.

Comme vn Esprit folet emporta Vetturius au
 Royaume des Alphabets, *b* où il accorda les let-
 tres. Comme il en fut remercié par le Roy Tatin
 de Grammaire : & comme il entretenit le Prophe-
 te *c* Bdelneufgermicopiant en son patois.

CHAP. III.

Comme Vetturius arriua en l'Isle des Menson-
 ges, où il s'amouracha de la belle Extraordinaire,
 fille de Nazin de Gazette, Dinaste du pays. Com-
 me les Archiues luy en furent montrées, où il ne
 vit qu'histoires Hebdomadaires, qui ne conte-
 noient que billevées.

CHAP. IV.

Comme Vetturius apprenoit aux *d* Nouveaux
 Mariez ce qui s'estoit passé entr'eux le iour de leurs
 nopces.

CHAP. V.

Comme Vetturius se battoit nuit & iour ; & de
 l'Edict des duels qui n'estoit pas fait pour luy.

CHAP. VI.

Comme Vetturius emprunta le cornet & les
 Nez de Bridoye, dont il ne pût trouuer chanse : &
 comme il sembloit niaiser, & pourtant n'estoit
 grain niais.

Ces Romanciers estoient suivis d'une troupe
 de bonnes gens, se lamentans piteusement.
 C'estoient nos vieux Poètes que Voiture auoit

b Voyez
 les Vers
 de Voie-
 re où quel-
 ques let-
 tres se
 plaignent
 de n'en-
 s'aver pas
 dans le
 nom de
 Neuf-Ger-
 main.
c Neuf-
 Germain.

d Dans la
 Lettre à
 M. de
 Cailligny.

remis en vogue par ses Balades, ses Triolets, & ses Rondeaux, & qui par sa mort retournoient dans leur ancien décri. Marot, qui sur tous luy estoit le plus obligé, se plaignant plus fortement que les autres, & à demy desesperé, leur chantoit cette Balade.

B A L A D E.

M Aistre Vincent nous auoit retiréz,
 Par ses beaux vers faits à nostre maniere;
 Des dents des vers nos ennemis iurez,
 Du long oubly, d'une sale poussiere.
 Lors que jadis nous tenions Cour pleniére,
 Tout gentil cœur composoit un Rondeau.
 Vieille Ballade estoit un fruit nouveau.
 Les Triolets avoient grosse pratique,
 Tout nous rioit: mais tout est à vau-l'eau;
 Voiture est mort, adieu la Muse antique.

Bien est raisen que soyons esplorez
 Quand Atropos la Parque Safraniere,
 En retranchant les beaux filets dorez,
 Où tant se plut sa Sœur la Filandiere;
 A fait tomber Voiture dans la biere.
 Bien nous faut-il prendre le Chalumeau;
 Et tristement, ainsi qu'au renouveau
 Le Rossignol au bocage rustique,
 Chacun chanter en pleurant comme un veau;
 Voiture est mort, adieu la Muse antique.

Or nous serons par tout deshonnorez,
 L'un sera mis en cornets d'espiciere:
 L'autre exposé dans les lieux esgarez
 Où les Mortels d'une posture fiere

Luy tourneront par mespris le derriere.
 Plusieurs seront balayez au ruisseau,
 Maint au foyer trainant en maint lambeau.
 Sera bruslé comme vn traistre Heretique:
 Chacun de nous aura part au gasteau,
 Voiture est mort, adieu la Muse antique.

E N V O Y.

Prince Apollon, vn funeste Corbeau;
 En croissant au sommet d'un Ormeau,
 A dit d'une voix prophetique,
 Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau,
 Voiture est mort, adieu la Muse antique.

La Deesse Badinerie suivoit les Auteurs. Sa
 tristesse paroissoit badine, & elle estoit ac-
 compagnee du vieux Badin que vous con-
 noissez.

Neuf-ger-
 main qui
 fait des
 Vers, les
 syllabes du
 nom de ce-
 lay pour
 qui il les
 fait, ser-
 vant de ri-
 mes.

Il me semble que ie le voy
 De noir comme un Page ves- tu
 En sa nouvelle tablatu- re
 Cherchant trois rimes à Voiture,
 Il cheminoit en ce con- voy
 Le front ridé, l'œil abba- tu
 La barbe jusqu'à la ceintu- re
 Triste du trespas de Voiture.

Cet homme menoit le Cheual Pegase en main,
 & ce Cheual estoit là venu, parce que, comme
 Voiture estoit petit, il auoit accoustumé de s'a-
 genouïller badinement toutes les fois qu'il vou-
 loit monter dessus; le pauvre Cheual marchoit
 avec grande peine, tant il auoit les jambes de
 derriere gorgées de ces eaux qui luy descendent

incessamment, & qui se sont tellement corrompues sur la vieillesse, qu'enfin elles ont fait vn vilain marais aux pieds du Parnasse, & produit toutes les Grenouilles Poétiques dont nous sommes persecutez.

*Comme vn vieux cheual de ren-voÿ
Maigre, harassé, courba- tu
Venoit la debile montu- re
Aux funerailles de Voiture.*

Son Corbeau & son Chien y estoient aussi. Le Il avoit en-
corbeau &
vn chien. Corbeau iettoit des cris pitoyables, & le Chien ne disoit mot: au contraire, il marchoit fort pensif, & tenoit la queue entre les jambes. On s'estonna fort de n'y voir point le Grillon, le Hibou, la Tortue, & la Taupe, à qui Voiture avoit donné l'immortalité dans ses Ouvrages, & qui, à moins d'une estrange ingratitude, ne pouvoient luy refuser les derniers devoirs: Mais le miserable estat où le desespoir de cette mort les avoit reduits, & dans lequel ils sont encore, les devoit bien excuser. Vous aurez peine à croire ce que ie vous en vay dire, & vous ne vous imagineriez jamais les choses que leur douleur les force de faire, si vn autre que moy vous les racontoit. Mais ie vous les garantis vrayes; car ie les sçay d'original.

On envoie d-
M. Esprit
pour Effrén-
nes vn Gril-
lon, vn Hi-
bou, vne
Tortue, &
vne Taupe:
Voiture
fit des Vers
sur ceste
lauriers.

*Le Grillon saisi de douleur,
Voulant mourir en ce malheur,
S'estoit, cheminant sur les pistes
Des anciens Gymnosophistes,
Au trauers des flammes jetté,
Et dans vn four precipité:
Mais tous ses amis qui coururent,*

M. iiii.

A point-nommé le secoururent,
 Lors que les ardeurs du fourneau
 Commençoient à griller sa peau
 Maintenant, contre son envie,
 Forcé de conseruer sa vie,
 Gardé des siens, plein de courroux;
 Il se renferme dans les trous,
 Et près des fours fait sa demeure,
 N'attendant là sinon quelque heure;
 Que les gens ne s'en doutent pas,
 Afin de courir au trespas,
 Montrant par vne voix dolente
 Qu'empescher sa fin violente,
 Luy cause vn immortal ennuy,
 Et portant tousiours avec luy
 Sur sa peau plus noire que meûre,
 D'illustres marques de bruslure;
 Comme autrefois on remarqua
 La femme du grand Seneca,
 Portant sur son visage pâle
 Les marques d'amour coniugale.
 Le hibou l'unique soulas,
 Et les delices de Pallas,
 Qui deuant que le bon Voiture
 Eust suby la loy de Nature,
 Ne recherchoit que l'entretien
 Du gentil Peuple Athenien;
 Maintenant, dont chacun s'étonne
 Ne voulant frequenter personne,
 Melancholique, songe-creux,
 D'un esprit fantasque & hideux,
 Sous des toits remplis d'araignées,
 Ou dans des forests éloignées,
 Il fuit la lumiere du iour,
 Et lors que la nuit à son tour

Couvre l'Vniuers de tenebres ,
 Il pousse mille cris funebres ,
 Songeant seulement à gemir ,
 Sans se coucher & sans dormir .
 D'ailleurs la discrétte Tortue ,
 Pleine de l'ennuy qui la tue ,
 De voir dans la tombe enfermée
 Le Mortel qu'elle a tant aymé ,
 Pour cacher sa douleur secrette ,
 De crainte que l'on n'en caquette ,
 Choisit sa petite maison ,
 Comme une eternelle prison ;
 Et là seule , veuve & dépité ,
 Ne reçoit aucune visite .
 De là vient qu'assez à propos
 Le monde dit que sur son dos
 Elle portera sa demeure
 Jusques au moment qu'elle meure ;
 Sans s'en esloigner tant soit peu
 Quand mesme on y mettroit le feu ,
 Et sans desormais plus paroistre
 Qu'un peu la teste à la fenestre .
 Mais on tient pour tout assuré
 Que la Taupe a si fort pleuré
 Qu'enfin elle a perdu la veüe ;
 Qu'elle dit qu'elle est résolüe
 De porter tousiours le grand deuil ,
 Et pour rencontrer le cercueil
 Qui le fameux Voiture enserre ,
 De fouiller par toute la terre ,
 Cherchant sur tout dans les iardins ,
 Comme croyant que les iasmins
 Et les fleurs de cette nature ,
 Naissent sur cette sepulture ,
 Où le plus insolent Hyuer

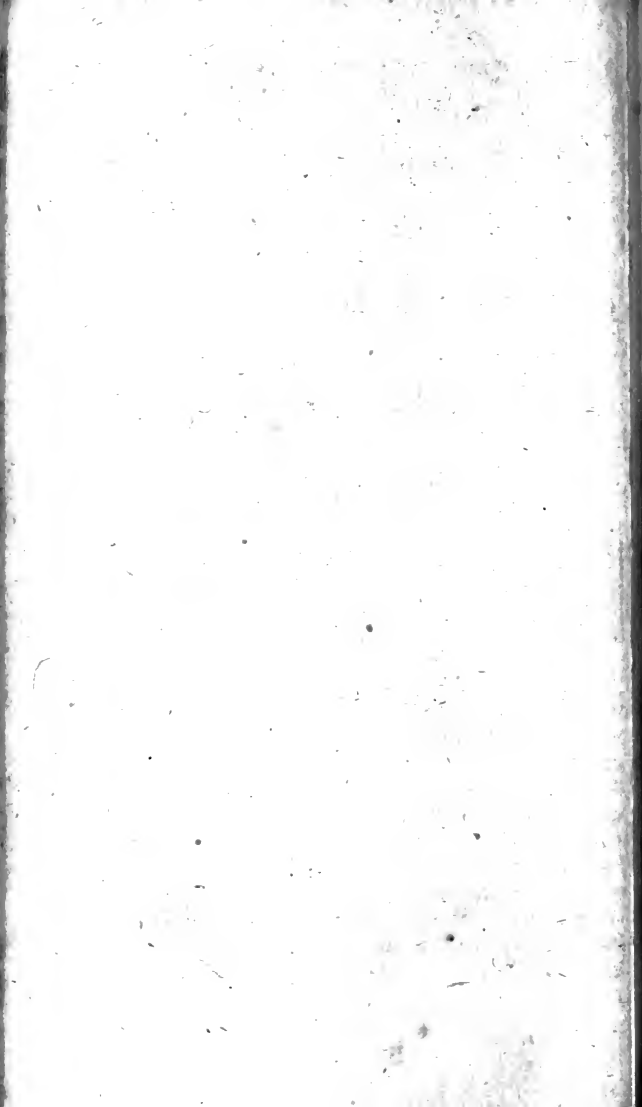
N'oseroit les aller trouver :
Au reste , bien determinée ,
Ne cessant ny nuit ny iournée ,
De travailler auenglement :
Et si dans ce beau monument
Le desfin permet qu'elle arrive ,
De s'enterrer là toute viue ,
Et d'accompagner à la mort
Voiture qu'elle ayma si fort.
Or maintenant ie vous demande
Si cette miserable bande
Ne pouuoit pas honnestement
S'excuser de l'enterrement.

La representation de Voiture paroissoit enfin couronnée de laurier , & portée sur les espaules de huit beaux Garçons. C'estoient les Leux & les Ris qui l'auoient accompagné pendant sa vie. Mais les Ris estoient melancoliques , & les Leux ne prenoient rien en jeu. Les quatre coins du grand drap sur lequel cette Figure estoit posée , estoient soustenus par Ronfard , des Portes , Bertault & Malherbe. Iupiter menoit Apollon , & neuf des plus grandes Deesses , chacun vne Muse. Le reste de nos Poëtes des derniers temps suiuoient la Figure , & fermoient le Conuoy. Il y auoit au reste vne telle foule le long du chemin qui va du Temple d'Apollon au Temple de Themis , où on a élevé la sepulture des grands hommes , que sans les Satyres qui faisoient faire place à coups de thyrses , la Pompe auroit eu peine à passer ; les lauriers rompars sous le faix de la canaille Poëtique qui auoit monté dessus , & tout le monde auoiant que depuis les funerailles de Catulle , que son siecle regardoit comme le nostre a fait

Voiture, on n'auoit point veu au Parnasse vne si belle assemblée. Apres qu'on eut rendu les derniers deuoirs à l'Image du Deffunt, Apollon couronné de cyprés, tenant vn luth, & s'auançant deuant les Hommes & deuant les Dieux, chanta des vers.

En cét endroit, si i'eusse creu l'entouffasme, i'aurois poussé quantité de vers; mais la Raison s'estant presentée à point-nommé, & m'ayant monstré qu'il ne m'appartenoit pas de faire parler Apollon ny de louer Voiture, i'ay esté obligé d'en demeurer-là. Mon dessein estoit, apres luy auoir donné toutes les loüïages qu'on peut donner à vn homme d'esprit, & qu'il meritoit sans doute, de le faire choisir par Apollon son Colleague à l'Empire de la Poësie, & de faire ordonner à ce Dieu, que dorefnauant les Autheurs l'inuoqueroient au commencement de leurs Ouurages.

*De plus ie luy voulois bastir en ces lieux
Vn Temple & des Autels d'eternelle structure;
Ie voulois le placer aux Cieux,
Et nommer de son nom quelque estoille Voiture;
Comme nous appellons l'astre du Nort Arcture.
Mais pour bien faire voir ces choses par escrit,
Et dignes de Voiture & dignes de paraistre,
Il faudroit estre Bel Esprit,
Et ie n'ay pas l'honneur de l'estre.*





L' O D E
 DE CALLIOPE
 S V R
 LA BATAILLE DE LENS,
 A
 MONSIEVR ARNAVLD.



MONSIEVR;

J'ay ordre d'une Fille de vostre connoissance de vous écrire ce qui s'est passé à Saint Clou, & de vous reciter une auanture que nous y auons eue ensemble. Si ie deuine bien, le mot d'auanture, & le lieu de S. Clou, vous feront d'abord songer à quelque chose d'estrange, & vous ne tarderez guere à scandaliser vostre bonne amie, & vostre tres-humble seruiteur. Vous autres galans, estes naturellement soupçonneux, & comme vous iugez d'autrui par vous-mesmes, vous ne scauriez vous imaginer qu'un homme & une femme puissent estre seuls, sans que l'Amour fasse le troisieme,

En cela j'auoué que vous reüssissez souuent ; mais pour cette fois , vous me permettez de vous assurer que la rencontre a esté sage , que la conuersation s'est trouuée guerriere , & non amoureuse , que les chants de triomphe y ont tenu la place des Elegies , & qu'il n'y a rien eu de coquet entre vne Pucelle de la vieille roche , telle que vous la reconnoistrez , quand ie vous l'auray nommée , & vn homme qui ne se picque plus de bonnes fortunes. Ces veritez vous paroîtront mieux que ie ne vous le dy , par la relation que ie vous ay faite. Ie me promenois ces iours passez avec Calliope dans les jardins de Gondy , où les Muses se sont retirées depuis que la Barbarie les a chassées de la Grece , & le Galimatias , d'Italie. La diuine conuersation du Genie de Corinthe , qui les a receuës comme ses voisines , & ses amies , le murmure des fontaines , la fraischeur des ombrages , la tranquillité de la solitude , la beauté de l'aspect , & enfin les délices de ces lieux les charment si fort , que non seulement il leur est facile d'oublier le Parnasse , mais Apollon même , qui vient rarement en France , depuis que l'insolence Burlesque & le malheur de sa rime font qu'on l'y traite de violon. Il estoit matin , c'est le temps où les Muses donnent plus volontiers leurs audiences , & pendant lequel elles sont si favorables , que si il estoit permis de pretendre à la galanterie de ces farouches Pucelles , la naissance de l'Autore seroit assurément pour elles l'heure du Berger. De bonne fortune i'auois trouué Calliope seule : Comme son esprit est grand & releué , & qu'elle est plus fiere que les autres Sœurs , aussi est-elle plus difficile à aborder , & méprise dauantage le commerce des Mortels. De là vous pouuez bien

penser que ie n'aurois pas eu l'audace de m'en ap-
 procher, si le plaisir qu'elle prend à estre entretenuë
 de la gloire du fameux Prince de Condé, & à faire
 chanter les merueilles de sa vie, ne l'auroient obli-
 gée à m'appeller. Hé bien, me dit-elle comme ie
 luy faisois la reuerence, la victoire de Lens ne se-
 ra-t-elle point celebrée? En verité, luy répondis-je;
 c'est à quoy ie songeois presentement; mais à n'en
 point mentir, continuay-je, ie m'y trouue telle-
 ment empesché, & les difficultez qui se presen-
 tent à mon esprit, me semblent si grandes, que
 ie suis sur le point d'abandonner tout. Cepen-
 dant, reprit-elle, nous estimons, mes sœurs &
 moy, qui, comme vous sçavez, nous connois-
 sons assez à ces choses, que iamais le Parnasse n'a
 eu vn plus noble sujet pour les vers. Et cela estant,
 luy repliquay-je, vous estonnez-vous si ie fais dif-
 ficulté de l'entreprendre? & quel Poëme pensez-
 vous que ie puisse écrire à la gloire du plus fa-
 meux Heros du monde, moy dont le plus grand
 ouurage n'a esté que la louange d'une Souris? Si
 cette difficulté seule vous empesche de chanter,
 adioust la Muse, ie puis faire pour vous, ce que
 ie fis jadis pour Hesiodé, qui s'estant endormy
 homme de Prose, se sentit Poëte à son réveil, &
 mesme, sans vous flatter, ie vous trouue plus de
 disposition à nostre Art que n'en auoit ce bon
 homme, car c'estoit vn rustique qui ne sçauoit
 que des vaux de-ville, au lieu que tout au moins,
 auez-vous desia fait quelques Sonnets, & quelques
 Stances pour Cloris, & pour Syluie: Mais, dis-je,
 quand en faueur de mon Prince, vous m'aurez
 accordé la grace d'une si auantageuse metamor-
 phose, quand mesme, vous m'aurez donné l'a-
 me d'Homere, qui est la plus propre pour chan-

ter les batailles & les Heros , ie ne pense pas que ie m'en puisse seruir. Pourquoi ? interrompit Calliope avec estonnement , Homere n'est-il pas le plus excellent de tous les Poëtes ? Oüy sans doute , continuay-je , & digne d'estre esleué au dessus de l'humaine condition ; mais les Heros du temps passé & les nostres , sont bien differens ; ni leur vie , ni leurs coustumes , ni leur maniere de combattre , ne se ressembtent en aucune sorte. Autres-fois la Grece ne se scandalisoit point de voir comparer de vaillans hommes à vn asne au milieu d'vn blé vert , ou à vne mouche dans la cuisine. Il estoit merueilleux d'introduire dans les Poëmes des cheuaux Prophetes & immortels ; rien ne sembloit si fort qu'vn bouclier de sept cuirs. On peignoit dessus , des vendanges , & des nopces de village , & les Roys qui n'auoient pour sceptres que des bastons , ne faisoient aussi leurs presens que de trepieds , & de gobelets. Si aujourd'huy on en vsoit de la sorte , l'on ne seroit pas entendu , & peut estre pas souffert. Ronsard , qu'on nomme le Prince de nostre Poësie a-t-il bien reüssi , à vostre auis , en affectant cette vieille singerie ? & ferois-je bien , par son exemple , d'introduire le General Bec raisonnant avec sa caualle , & luy faisant cette promesse :

Ronsard.

*Je doubleray , pour telle recompense ,
En tes vieux ans ton foin & ta dépense ;
Seule au haut bout ie te feray loger
De mon estable*

Aurois je eu bonne grace en décrivant l'armée ,
de fournir les rangs de vieux soldats ,
Qui la moustache en la tasse lauoient :
Ou ,

De ieunes gens aux mentons damoiseaux.

Pour exprimer le bruit de ces combatans , me ser-
uirois je de cette comparaïson :

Ainsi qu'on voit les bien volantes grües.

Craquer aigu.

Egalerois-je leur nombre aux neiges ,

Que l'on voit bruiner ;

Quand l'hyuer vient les champs enfariner ?

Et enfin, prenant entierement le haut stile , chan-
terois-je à l'approche des Armées :

Que l'ost tourbillonneux

Ennubiloit l'air d'un poudrier sablonneux.

Vous voyez bien que cette sorte de Poësie ne se-
roit gueres au goust de nostre siecle , & que ie me
broüillerois facilement avec mes Amis de l'Acade-
mie, si je remplissois mes écrits de l'*Aigle fou-*
drier, des Herauts claire-voix, du feu mangeard, des
cliquantes armes, du sommeil mignon, & du

Soleil perruqué de lumiere.

Pour tout dire, trouueriez-vous bon vous-mesme,
qu'en vous appellant ma nourrisse , ie vous inue-
quasse de cette sorte ;

Ma nourrice Calliope ,

Qui du Luth musicien ,

Dessus la iumelle crope

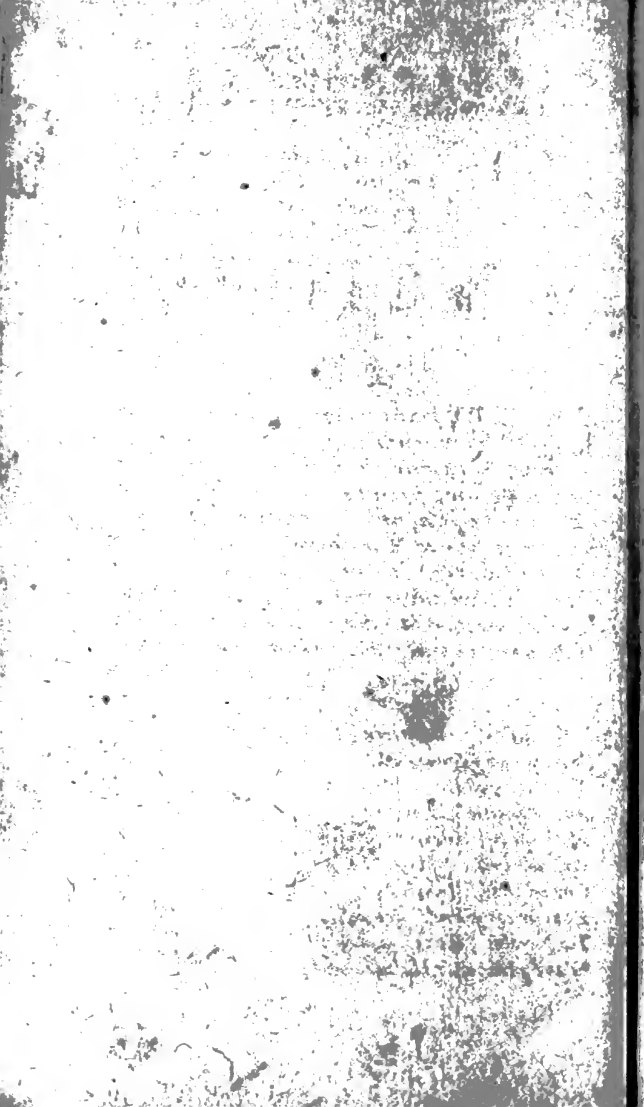
Du saint chœur Parnassien ?

D'ailleurs, il faut que ie vous auouë que j'ay vne
extreme repugnance à quitter les ornemens qui
éleuent cette ancienne maniere au dessus de la no-
stre, & qui l'ont fait appeller le langage des Dieux,
& encore pour me reduire à rimer simplement la
Gazette, sans fables, sans figures, dans vn stile
mol & énerué, priué de toute hardiesse, & scrupu-
leux iusques aux paroles. Ainsi donc ie me for-
sife plus que iamais, quelque passion que j'aye

pour la gloire de ce grand Prince , à ne point hazarder la description de la fameuse Bataille qu'il vient de gagner , puis que ie ne scaurois trouver ce iuste temperament qui fait le stile parfait , & qui le tient également éloigné de nostre prose mesurée , & de la hardiesse rude & sauvage des Anciens. Et toutesfois , interrompit Calliope , cette glorieuse action ne demeurera pas sans estre chantée , & mesme auant que nous nous separions. Vous en prendrez donc la peine , luy repartis je ; car pour moy , je me garderay bien d'en amoindrir le merite en la loüant de mauuaise grace. Oüy , repliqua-t-elle d'un visage plus ouuert & plus gay , ce sera moy qui l'entreprendray , & pleust aux Destins qu'il me fust permis de la celebrer de la maniere que nous chantons la naissance du Monde , l'education de Iupiter , la deffaite des Geants , & le reste des gestes des Dieux Immortels. Mais les Parques qui lient Iupiter luy mesme , ne souffrent pas que nos diuines chansons viennent aux oreilles des hommes , & de cette sorte toutes les fois que nous voulons écrire les actions de nos Demy-Dieux , nous sommes contraintes de nous contenter du Genie de quelques mortels ; nous auons les mesmes peines que luy pour les rimes , pour la beauté de l'expression , & pour la iustesse des pensées ; & comme à luy , il nous faut beaucoup de temps pour produire quelque ouurage. Ainsi , quoy qu'il ne soit pas encore huit heures à ma montre , je m'asseure qu'il sera nuit auant que l'Ode que ie desseigne soit acheuée. Mais voicy de l'eau & des fruits , & nous ne ferons pas plus mauuaise chere aujourd'huy qu'on la faisoit au bienheureux siecle , dont les Poëtes font tant de bruit ; nous trouuerons mes-

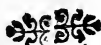
nes sur ces couches , & sur ces treilles , des melons , & des muscats , plus delicieux que le miel des chesnes , & le lait des riuieres , & ie quitteray pour vous la table des Dieux , si vous quittez pour moy celle de la Durier. Or afin de vous favoriser , & de vous faire voir que le stile moderne est capable des ornemens de la vieille Poësie , ie me veux seruir de vostre maniere , & dans ce mé'ange , ie gage que j'imiteray si bien vostre façon d'écrire , qu'après que ie vous auray dicté mes vers , vous y serez le premier trompé , & que vous iurez à vn besoin , que c'est vous qui les auez faits. En cet endroit , Calliope s'estant teue , comme si elle auoit voulu mediter ; Le me sens infiniment honoré , luy dis-je , d'un choix si auantageux. Je souhaiterois bien pourtant, pour vostre honneur , pour celuy d'un si grand Prince , & pour un si hautessein , que vous eussiez voulu prendre un plus habile homme ; car ie vous declare que si vostre ouurage ressemble aux miens , vous allez faire un Poëme plein de manquemens , & donner lieu aux Critiques de censurer iustement les Muses. Cela pourroit bien estre , respondit Calliope en sou'riant , & lors , m'ayant commandé d'ap-prester des tablettes , & de ne l'interrompre pas d'auantage , elle commença à composer ces vers , que j'escriuis à mesure qu'elle les dictoit.



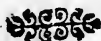




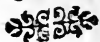
L' O D E D E C A L L I O P E.



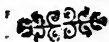
QVITTE promptement l'Armée
De l'Inuincible Condé,
Glorieuse Renommée,
Qui l'as toujours secondé;
Passe d'une aïsse légère
De l'un à l'autre Hemisphère;
Et sur la terre, & les flots,
Dy de ce Prince indomptable,
Que l'Histoire, ny la Fable
N'ont point de plus grands Héros.



Dy qu'en sa dernière guerre;
Sur les campagnes de Lens,
Il a fait mordre la terre
Aux Espagnols insolens:
Mais quoy! de cette victoire
Desia le bruit & la gloire
Ont estonné l'Vniuers,
Et pour ces grandes nouvelles
Tes paroles, ny tes ailes
N'ont point attendu mes vers.



Des flots paresseux de l'Ourse.
 Jusques au brulant climat
 Ou le Nil cache sa source,
 L'on vante ce grand combat;
 L'on le vante où le Caucase
 Aux Cieux presente pour baze
 Mille effroyables rochers,
 Et sa gloire est parvenue
 Jusqu'à la Terre inconnue
 Aux plus hazardeux nochers.



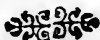
Au recit de la vaillance
 D'un Prince si redouté,
 Dans le Serrail de Bizance
 Le Turc est épouvanté;
 L'ame de frayeur saisie,
 Aux derniers lieux de l'Asie
 Il songe à se retirer,
 Et les troupes sanguinaires
 De ses fameux Ianissaires
 Ne le sçauroient rassurer.



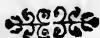
Le redoutable Sarmate
 Aduerty de son effroy,
 Pour le terrasser se flatte
 De voir mon Prince son Roy.
 Il prepare à cette guerre
 Son arc & son cimeterre.
 Preuoyant que le destin,
 Lassé d'un Tyran barbare,
 Au vaillant Bourbon prepare
 Le Trofne de Constantin.



Mais célébrons cette *Palmé*
 Qui nous invite à chanter ;
 Par tout la Nature calme
 S'appreste à nous écouter ;
 Tous les vents ont fait silence.
 Leur plus douce violence
 Ne trouble plus ces rameaux ;
 L'on n'entend plus le ramage
 Des chantres de ce bocage ,
 Ny le murmure des eaux.



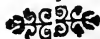
Desia par toute la plaine
 L'on dépoüilloit les guerets ,
 Desia la grange estoit pleine
 Des richesses de Cérés :
 Quand de courage animées ,
 Les deux puissantes armées
 Des François & des Flamans
 Se ioignirent , s'attaquerent
 Avec fureur se choquerent
 Sur les campagnes de Lens.



Sois le harnois le plus riche
 Que Vulcan ait inventé ,
 L'orgueilleux Prince d'Autricho
 Marche au combat souhaité ;
 Contre luy CONDE' s'avance ,
 CONDE' , de qui la vaillance
 A mérité le Nectar .
 Et qui seul peut entreprendre
 Avec plus d'honneur qu'Alexandre
 Et de vertu que César.



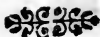
Ce Prince marche à la teste
Des corps les plus auancez,
Et méprise la tempeste
De cent canons courroucez;
Le Laurier qui l'environne
D'une immortelle Couronne,
Brave la foudre, & le fer;
Et quand ce Heros s'expose,
Il ne craint point autre chose,
Que de ne pas triompher.



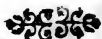
D'une cuirasse éprouvée
Il prend le corps seulement;
Sa vertu dessus gravée
Luy sert encor d'ornement;
On y voit en basse taille
Mainte fameuse bataille,
Rocroy, Norlingue, Fribourg;
La prise de mainte Ville,
Dunkerque, Ipre, Thionville,
Vormes, Spire, & Philisbourg.



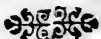
Il monte un cheual superbe;
Qui furieux aux combats
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas;
Son regard semble farouche;
L'écume sort de sa bouche;
Prest au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeller la guerre
Par un fier hannissement.



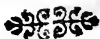
*Avec ce grand Capitaine,
Nes plus braues combattans,
Couurent le dos de la plaine,
Sous mille drapeaux flotans;
Ils sont suivis des Polagues,
Inuincibles aux attaques,
Des Escossois, des Bretons,
Des bandes de Germanie,
Des fiers soldats d'Hybernie,
Et des troupes des Cantons.*



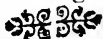
*Jamais la guerrière France,
Fertile en braues soldats,
N'a veu tant d'obeissance,
Ny d'ardeur dans les combats;
D'une discipline égale,
Aux campagnes de Pharsale,
Suivant des partis diuers,
Alloient les troupes de Rome,
Pour decider du grand Homme
Qui conduiroit l'Vniuers.*



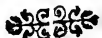
*Desia l'une & l'autre armée
S'attaquent avec fureur;
La poussiere & la fumée
Forment la nuit & l'horreur;
Les escadrons s'entrepercent,
Les bataillons se trauercent,
La mort court de rang en rang
En cent hideuses manieres,
Et les prochaines riuieres
Roulent des ondes de sang.*



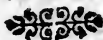
CONDE' lance cette foudre ,
 Qui pour affermir son Roy
 Fait trebucher sur la poudre
 Les Espagnols à Rocroy
 Avec luy vont la Victoire ,
 L'Honneur, la Valeur, la Gloire;
 La fiere Bellone , & Mars ,
 Font passage à cet Alcide ,
 Et Pallas de son Egide
 Le coyre dans les haZars.



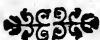
Dans l'effroyable tûrie
 Son cheual a succombé ,
 Vn cheual de Barbarie
 Est encor sous luy tombé ;
 Cependant , rien ne le lasse ,
 Il n'est rien qu'il ne terrasse ,
 Il rompt mille bataillons ,
 Et les piques herissées
 Sont deuant luy renuersées
 Comme les bleds des sillons.



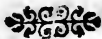
Les secouffes de la terre
 Qui font crouler les rochers ,
 L'horrible feu du tonnerre
 Qui renuerse les clochers ,
 Le bruit & la violence
 D'un noir torrent qui s'élance ,
 Et traisne estant débordé
 Les troupeaux & les villages
 Ne sont que foibles images
 De la force de CONDE'.



Lassé de la mort vulgaire
 D'une foule de soldats,
 Il cherche dans sa colere
 Dequoy signaler son bras;
 L'Archiduc est la victime
 Qui d'un Laurier legitime
 Le peut orner dignement;
 Il l'appelle, il le menace;
 Mais Lupold quitte la place,
 Et tremble d'estonnement.



Comme dans le gras herbage
 Où la Dine estend son cours,
 Deux taureaux pleins de courage
 Combattent pour leurs amours;
 Le moindre prenant la fuite,
 Se dérobe à la poursuite
 De son superbe vainqueur,
 Qui dans la vaste prairie,
 Mugissant avec furie,
 Le chasse, & glace son cœur.



Ainsi Lupold plein de honte,
 Et soupirant son malheur,
 De mon Prince qui le domte
 Fuit la fatale valeur;
 Avec pareille infamie
 S'en va l'armée ennemie;
 Bec, en ce funeste estat
 Deteste sa destinée;
 Bec, donc l'audace obstinée
 Mena Lupold au combat.



Ce nouveau fils de la terre ;
 Geant plus audacieux
 Que ses freres , qu'un tonnerre
 Fut jadis tomber des Cieux ,
 Crojant aller à la gloire
 D'une facile victoire ,
 Méfprisoit nos combatans ,
 Et son orgueil ridicule
 Ignoroit que nostre Hercule
 Sçauoit vaincre les Titans.



Enjuré de l'esperance
 De vaines prosperitez ,
 Il domptoit desjà la France ,
 Et desoloit nos Citez ;
 Au bruit de cette tempeste ,
 L'Espagne levant teste
 Attendoit ses Conquerans ,
 Et les troupes bazonées
 Alloient des hauts Pyrenées
 Tomber comme des Torrens.



Il voit les campagnes teintes
 Du sang des siens terrassez ,
 Il entend les tristes plaintes
 Des mourans & des blessez ;
 Par tout ses soldats sans armes
 Se prosternent avec larmes
 Aux pieds du Victorieux ,
 Par tout ils sont en déroute ;
 Le cruel fremit , & doute
 S'il en doit croire ses yeux.



Il marche ardent au carnage
 Comme un Lyon irrité ;
 Mais que luy sert tant de rage,
 Il est luy-mesme domté ;
 Et tel qu'un autre Tiphée,
 Dont l'audace est estouffée
 Par les monts Siciliens,
 Seul, au milieu de la plaine,
 Privé de force & d'haleine,
 Il tombe sous nos liens.



Ce Guerrier hautain & brave
 Ne peut fléchir son grand cœur,
 A suivre comme un esclave
 Le triomphe du Vainqueur ;
 Son sang qui teint son armure,
 D'une profonde blessure
 A grands flots sort de son flanc ;
 Sa face devient affreuse,
 Et son ame furieuse
 S'ensuit avecque son sang.



De son armure estoffée
 D'or & de pierres de prix,
 Mon Prince dresse un trophée
 Au fier amant de Cypris ;
 A l'entour sont entassées
 Les despoüilles amassées,
 Les harnois, les Estendars,
 Les tambours, les banderoles ;
 Et l'on y lit ces paroles,

CONDE' LES CONSACRE A MARS.

*C'est assez, Vesper s'avance,
 Il faut quitter nos chansons;
 Le vent qui rompt le silence
 Murmure dans ces buissons;
 Le Soleil tombe sous l'onde,
 La nuit va courir le Monde,
 Et sur la terre, & les flots
 Le sommeil ouvrant ses aîsles,
 Esband les moissons nouvelles
 De ses humides pavots.*

Cesont là, MONSIEVR, les Vers que Calliope me dicta, tantost se promenant le long des allées; tantost se reposant au bord des fontaines, tantost retouchant aux Stances qu'elle venoit de faire, tantost en produisant de nouvelles. Après qu'elle eut acheué cette Ode, & que ie la luy eus leuë toute entiere; Je vous prie, me dit-elle en riant, quand vous écrirez à Monsieur Arnaud, & que vous n'aurez gueres de nouvelles à luy mander, faites-luy le recit de cette auanture, & luy enuoyez mon Ode. Et aussi-tost reprenant vn visage plus serieux; Sur tout, ajousta-t'elle, suppliez-le de ma part, qu'il la presente à ce grand Prince, & qu'il l'asseure que ie suis sa tres-humble seruante. Je ne doute point qu'il ne prenne cette peine volontiers; il y a long-temps qu'il me connoist particulièrement, & que nous auons iuré amitié dans le temple de la Gloire, où son merite & sa va'eur le rendent tres-confidérable. Comme i'allois luy respondre, vn des Nourrissons des Muses la vint auertir que l'ambrosie estoit portée, & que ses Sœurs l'attendoient. Alors cette sage Fille, qui ne vouloit pas les incommoder, me donna le bon-soir; apres m'auoir auoué en me quittant, que quelque peine qu'elle eust prise à esleuer mon Genie, son Ouurage estoit infiniment surpassé par l'excellence de la matiere.



LETTRE ESCRITE DE CHANTILLY à Madame de Montausier.

NY tout ce qu'on a dit de l'heureuse contrée
Où Messire Honoré fit adorer Astrée ,
Ni tout ce qu'on a fait des superbes beantez
De ces grands Palais enchantez ,
Où l'amoureuse Armide , & l'amoureuse Alcine ,
Emprisonnerent leurs Blondins ,
Ny les inuentions de ces plaisants iardins ,
Que malgré Falerine
Détruisit le plus fier de tous les Paladins ;
Tout cela , quoy qu'en veuillent dire
Les gens qui nous en ont conté ,
Est moins beau que le lieu d'où ie vous ay datté ,
Et d'où ie pretens vous écrire
En style de Roman la pure verité.

Le bruit que le Zephire excite parmy les feüilles des bocages , au point que la nuit va couvrir la terre , agitoit doucement la Forest de Chantilly , lors que dans la plus grande route trois Nymphes apparurent au solitaire Tirsis ; elles n'estoient pas de ces paurcs Nymphes des Bois , plus dignes de pitié que d'enuie , qui pour logis & pour habit n'ont que l'escorce des arbres ; leur équipage estoit superbe , & leurs vestemens brillans de l'esclat des pierreries ; elles auoient sur leurs coëfures des Capelines couuertes de plumes , sur leurs espaules des trouffes pleines de flèches , dans leurs mains des arcs funestes aux bestes de la Forest qu'elles vouloient attaquer ; elles venoient sur vn Chariot paré de velours cramoisy ,

bordé d'une crépine d'or , & enrichy de grosses houpes : la plus âgée , par la maïesté de son visage , imprimoit vn profond respect à ceux qui l'approchoient ; celle qui se trouuoit à son costé , faisoit esclater vne beauté plus accomplie que la Peinture , la Sculpture , ny la Poësie , n'en ont pû jamais imaginer : La troisiéme auoit cet air aisé & facile , que l'on donne aux Graces ; elle se trouuoit placée aux pieds des deux autres sur vn carreau de toile d'or , & tenant d'une main les resnes de soye , conduisoit quatre cheuaux blancs , qui tiroient le chariot , & qui marchoient d'un air plus superbe que les cheuaux d'Achille , que ceux de Rhesus , & que ceux de Neptune qui firent triompher Pelops ; & pour les oster de toute comparaison , ces cheuaux surpassoient en tout les cheuaux du Soleil.

*Aux deux costez, alloient deux demy-Dieux ,
L'un d'un air doux , & l'autre audacieux ,
L'un comme vn vray foudre de guerre ,*

Par Mars n'estoit pas esgalé :

*L'autre avecque raison pouuoit estre appelé
Les delices de la terre.*

Cette diuine troupe s'estant arrestée à la rencontre du melancolique Berger, la premiere Nymphe luy fit commandement de s'approcher d'elle ; & pendant que dans vn profond respect , rauy d'estonnement il admire cette auanture , la Deesse avec vn ton de voix qui acheua de le charmer , luy parla ainsi :

Quitte ta melancolie ,

Prens ta plume , écris à Iulie

Tout ce qui se passe en ces lieux ;

Et pour luy faire mieux connoistre qui nous sommes ,

Nomme-nous comme font les hommes ,

*C'est le commandement des Dieux,
Le Berger, homme assez sage,
Suivant ce commandement,
Prit des hommes le langage,
Et quittant là le Romant,
Escriuit naïvement
Ce qui suit en cette page.*

MADAME,

Hier au soir, entre Chien & Loup, ie rencontray dans la grande route de Chantilly, Madame la Princesse qui s'y promenoit, & qui n'eut iamais tant de santé, accompagnée de Madame de Longueville, qui n'eut iamais tant de beauté, & de Madame de S. Loup, qui n'eut iamais tant de gayeté, toutes trois en deshabillé, & en caleche, suiues des Alteses de Condé, & de Conty.

*Et d'un autre petit Cadet
Monté sur un petit Bidet,
Dont la mine mutine & fiere
Montre qu'il est fils de son pere,
C'est nostre Duc qui se fait grand,
Et qui visiblement profite
Sous la conduite
De Madame de Champ-grand,
Dont vous connoissez le merite.*

Madame la Princesse m'ayant aperceu, m'appella, & me dit: Sarasin, ie veux que vous alliez tout à ceste heure escrire à Madame de Montausier, que iamais Chantilly n'a esté plus beau, que iamais on n'y a mieux passé le temps, qu'on ne l'y a iamais dauantage souhaitée, & qu'elle se mocque d'estre en Xaintonge pendant que nous sommes icy.

*Mandez-luy ce que nous faisons,
Mandez-luy ce que nous disons:*

N

J'obéis comme on me commande ,

Et voicy que ie vous le mande.

Quand l'Aurore sortant des portes d'Orient

Fait voir aux Indiens son visage riant ,

Que des petits oyseaux les troupes eueillées

Renouellent leur chant sous les vertes feuillées ,

Que par tout le travail commence avec effort ,

A Chantilly l'on dort :

Aussi lors que la nuit étend ses sombres voiles ,

Que la Lune brillante au milieu des Estoiles

D'une heure pour le moins a passé la minuit ,

Que le calme a chassé le bruit ,

Que dans tout l'Vniuers tout le monde sommeille ,

A Chantilly l'on veille.

Entre ces deux extremitez

Que nous passons bien nostre vie !

Et que la maison de Syluie

A d'aymables diuersitez ?

Les sens y sont enchantez ,

Les bois , les estangs , & les sources ,

Et les ruisseaux qui dans leurs courses ,

D'un pas bruyant & diligent ,

Font rouler leurs ondes d'argent ,

Les iardins , les forests , les costaux , les prairies ,

Le superbe bastiment

Paré de tapisseries ,

Où la maniere & l'art combattent noblement ,

Et que vous connoissiez particulièrement ,

Peuvent-ils pas passer pour un enchansement ?

Icy nous auens la musique

De luts , de violons , & de voix ,

Nous goustons les plaisirs des bois ,

Et des chiens , & au cor , & du Veneur qui pique ,

Tantost à cheual nous volons ,

Et brusquement nous enfilons

La bague au bout de la carriere ;
 Nous combattons à la barriere ,
 Nous faisons de jolis tournois ,
 Nous allons tous au cours à l'ombrage des bois ,
 Et nous donnons le Bal tous les soirs une fois ;
 Ioignant l'humeur galante avec l'humeur guerriere ;
 Et quant à nos festins ils valent beaucoup mieux
 Que le festin des Dieux.
 Ny le Nectar , ny l'Ambrosie ,
 Qui sont mets fort legers , selon ma fantaisie ;
 N'égalent pas nos perdreaux ,
 Ny les gros poissons de nos eaux ,
 Ny nos fruits tres-bons, & tres-beaux ,
 Ny nos melons qu'on croiroit d'Italie :
 Conteray-je dans cet écrit
 Les plaisirs innocens que gousté nostre esprit ?
 Diray-je qu'Ablancourt , Calprenede , & Corneille,
 C'est à dire vulgairement ,
 Les Vers , l'Histoire , le Romant ,
 Nous diuertissent à merveille ,
 Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant .
 Or ça parlez-moy franchement ,
 En vous imaginant ce diuertissement ,
 Vous avez la puce à l'oreille ,
 Et vous haïssez bien vostre Gouvernement :
 Quant est de moy ie vous conseille
 De venir icy promptement ;
 Et pour vous y pouvoir trouver dans un moment ;
 D'emprunter la grande serpente ,
 Où les bons Amadis s'embarquoient à souhait .
 Elle court comme la tourmente ,
 Ou le cheval de Pacolet ,
 Qui vole comme une fusée ,
 C'est là iustement vostre fait ,
 Et la monture est fort aisée ;

Car l'Hypogriphe est un oiseau trop laid,
 Tels Palefrois font peur aux Demoiselles,
 Et puis du grand vent de ses aisles
 Il gasteroit vostre colet:
 VeneZ donc, diuine Iulie,
 Nostre Princesse vous en prie,
 Ne vous faites plus desirer,
 Et laissez en paix murmurer
 Vostre Espoux qui peste & qui gronde
 Contre ceux qui prennent la fronde,
 Et qui ne souffre nullement
 Qu'on dise bien du Parlement;
 C'est un fier & merueilleux Sire,
 S'il vouloit pourtant nous écrire,
 Il nous obligeroit bien fort.
 Adieu, mon Apollon s'endort,
 Et ie n'en pensois pas tant dire
 Sur le champ, & tout d'une tire.

Toutefois ie ne suis pas encore si endormy,
 que ie ne sçache bien qu'une lettre qui a com-
 mencé par Madame, doit aussi finir par ie suis
 vostre tres, &c.



DISCOVRS

DE LA

TRAGEDIE,

OV

REMARQUES

SVR L'AMOVR

TYRANNIQUE

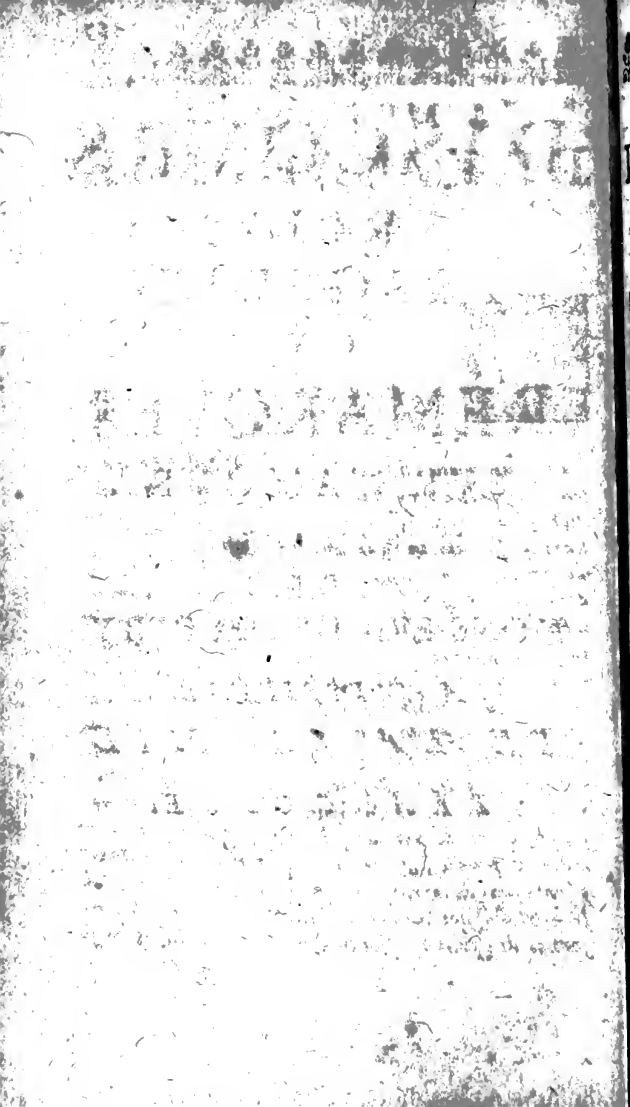
DE

MONSIEVR DE SCVDERY.

A MESSIEURS

DE L'ACADEMIE

FRANCOISE.





A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE
FRANCOISE.



ESSIEURS,

Puis que vous estes les Juges de nos belles Lettres ; Que par vostre moyen la France n'a plus rien à envier à la Grece & à l'Italie ; Que vous rendez Paris aussi fameux que Rome & Athenes ; & que vostre Compagnie donne à nostre Siecle des Poëtes & des Orateurs aussi parfaits que ces Anciens , dont la memoire sera tousiours en veneration : Il y auroit eu de l'injustice de ne vous pas dedier cette Critique, & de la presumption de determiner de son prix , sans vous en avoir consultez auparavant. Nous sommes en un temps où tout le monde croit avoir droit de juger de la Poësie , de laquelle Aristote a fait son chef-d'œuvre ; Où les ruelles des femmes sont les Tribunaux des plus beaux Ouvrages ; Où ce qui fut autrefois la vertu de peu de personnes , devient la maladie du peuple , & le vice de la multitude. Mais parmy tant de corruption il y a encore des lieux qui seruent d'asyles aux bonnes Lettres. Il y a des personnes de sçavoir & d'integrité ; Et des Juges aus-

quels on peut appeller de la mauuaise opinion du
Volgaire, & de la persecution des demy-sçauans.
 Comme ie traueille pour la seule gloire des Let-
 tres, & que ie souhaitterois que mes fautes de-
 uinssent publiques, afin qu'elles peussent profiter,
 i'ay deû sans doute chercher ces excellens hommes
 qui ont conserue le bon sens malgré la contagion,
 & leur enuoyer mes Remarques, afin qu'ils en
 prononçassent solennellement l'Arrest. Et dautant
 qu'il n'y a point d'Assemblée en l'Europe où il y
 ait tant de grands personages, que dans la vo-
 stre, c'est avec raison que ie vous demande la cen-
 sure, ou l'approbation de cette Critique que ie vous
 dedie. Ce n'est pas que ie mette en doute la per-
 fection de l'Ouurage de Monsieur de Scudery, ny
 que ie craigne que vostre sentiment ne soit celuy
 de toute la Cour: mais ie pourrois auoir mal tra-
 uailé sur vn beau sujet, & c'est dequoy ie veux
 m'esclaircir en vous presentant cette Dissertation,
 que ie vous supplie de recevoir avec vostre bonté
 ordinaire. Je suis,

MESSIEURS,

Vostre, &c.



DISCOVRS DE LA TRAGEDIE.

O V

*REMARQUES SUR L'AMOUR
Tyrannique de Monsieur de Scudery.*

L'AMOUR Tyrannique de Monsieur de Scudery, est vn Poëme si parfait, & si acheué, que si le temps n'eüst point enuié au siècle de LOVYS LE IVSTE, la naissance d'Aristote, ou que Monsieur de Scudery eüst escrit sous l'Empire d'Alexandre, ie pense avec raison que ce Philosophe auroit réglé vne partie de sa Poëtique sur cette excellente Tragedie, & qu'il en auroit tiré d'aussi beaux exemples, que de celle d'Oedipe, qu'il estimoit singulièrement.

Depuis que ce diuin homme, ayant remarqué tous les deffauts des Poëtes Grecs, & réduit en Art ce qu'il trouuoit d'excellent dans leurs Ouvrages, nous a enseigné quelle opinion nous deuions auoir des Poëmes d'autrui, & ce qu'il

falloit suivre dans les nostres ; il ne se trouuera peut-estre pas vn des Dramatiques , qui ait si bien profité de ses Remarques , ny si fidèlement suivi ses preceptes que Monsieur de Scudery.

Si ie donnois ce Discours à vne ambition Critique , plustost qu'au merite de mon Amy , & à la iustification de son Poëme ; i'aurois icy lieu de faire vn grand examen des Tragiques , & d'amener beaucoup de difficultez , de citations , & d'exemples : Mais comme i'escriis seulement pour sa gloire , ie me contenteray de faire voir les beautez de son Ouurage , sans observer les vices des autres , & sans establir sa reputation sur leurs ruines ; & i'auray assez fait , si ie confirme les Doctes dans l'estime qu'ils font de ce Poëme , & si ie rends tous mes Lecteurs persuadez de son excellence.

Que si ie suis obligé dans la suite de mon discours de comparer à cet Ouurage quelques endroits des Anciens , ce sera seulement pour en appuyer la deffense ; ou s'il arriue qu'il faille les contester , ie le feray sans enuie & sans affectation , & lors seulement qu'il me semblera necessaire.

En effet , ie n'ay pas dessein de charger ce Traité de recherches inutiles , ny d'en estudier exactement la composition.

Les Panegyriques ont besoin des graces de l'Eloquence , & des forces de la Rherorique , mais non pas les Commentaires ; & puisque i'escriis de simples Remarques sur l'Amour Tyrannique , plustost que ie n'en fais l'Eloge , ie laisseray le soin de l'elocution pour vn autre sujet , & il me suffira de traiter cette matiere avec la simpli-

cité, & l'ordre qui sont nécessaires au style dogmatique.

Toutesfois, d'autant que ce style est d'ordinaire épineux, & que l'ordre tout simple est sec & stérile, ce ne sera pas sans temperer en quelques lieux cette dureté & cette secheresse, & sans donner quelque chose à la volupté de l'esprit.

Auparavant que de commencer à juger de cette Tragedie, (c'est ainsi que nous l'appellerons, & non pas Tragi-Comedie, pour les raisons que nous apporterons en leur lieu) il faut voir quelle est la fin & l'usage que se proposent ces Poëmes, & ce que le Philosophe, que nous suivons, en a enseigné. Car comme tous les Ouvrages sont d'autant plus parfaits, qu'ils approchent le plus de leur fin, il nous sera en suite aisé d'examiner s'il en est de même de celui de M. de Scudery, & s'il a ce degré de perfection que nous souhaitons.

La Muse Tragique s'occupant principalement à esmouvoir les passions des Spectateurs, par les funestes aventures qu'elle représente; Aristote a pensé que sa fin estoit de les appaiser, & de redonner aux Ames la tranquillité, & le calme qu'elle leur avoit ostée. Il a crû que la pitié, & la terreur estant celles qui luy estoient propres, elle devoit les reprimer, & les reduire à une mediocrité raisonnable, après les avoir esmeuës, & soulevées; & il a appelé cette façon d'appaiser nos Ames, l'expiation, ou si nous l'aimons mieux, la purgation des passions & des troubles.

C'estoit de ces passions qu'il jugeoit ainsi.

Il ne les mettoit pas au nombre des vices, mais il ne les souffroit pas aussi parmy les vertus,

si bien que sans les deffendre, & sans les bannir d'entre les hommes, il souhaittoit que les Sages en fissent vne habitude, & se conseillassent avec leur raison, jusques à quel point, & en quel temps ils les deuoient admettre & les receuoir.

Cette excellente habitude deuoit naistre, à son aduis, de la representation des Tragedies : & comme à force d'exercer vn Art, l'on s'y rend parfait à la fin, de mesme l'on acquiert vne mediocrité des passions, lors qu'on s'accoustume à voir souuent les objets qui les excitent dans nos esprits.

Les bons Chirurgiens pensent les plus dangereuses playes sans fremir, comme font ceux qui n'ont point encore fait de cures. La pratique apporte aux Medecins vne insensibilité pour les malades ; & les vieux Regimens, qui sont tous les iours aux mains avec l'ennemy, l'attaquent sans le craindre & sans s'esbranler, comme font les nouuelles troupes.

Il en est de mesme d'un homme qui voit tous les iours des miseres : Il en est touché, mais iusques au point où les Sages le doiuent estre, & l'habitude qu'il a d'assister aux spectacles qui luy donnent de la terreur & de la pitié, luy en procure le temperament & la mediocrité.

Puisque c'est sur le Theatre que ces choses se representent, que la Scene y retentit des plaintes d'Hecube, d'Electre, d'Antigone ; que l'on y introduit Oedipe, Atrée, Egyste, & qu'elle peut estre à bon droit nommée la lice des passions ; c'est aussi à la representation des Poëmes Tragiques, où agissent ces personnes, qu'il faut aller preparer ses passions, & les conduire à cette parfaite mediocrité du Philosophe, où elles n'ar-

nient jamais, qu'elles ne contribuent beaucoup à l'acquisition de la Vertu, & à la connoissance des Sciences.

Voilà quelle est l'opinion d'Aristote touchant l'usage de la Tragedie, laquelle il nomme pour cette cause *la regle des passions*. Ce qui fait bien voir qu'il n'estoit pas du sentiment de ceux, qui rapportent la fin de ce Poëme sublime au plaisir du peuple. Ce que nous auons bien voulu mettre icy afin de les delabuser, & de iuger si l'Ouvrage de M. de Scudery peut exciter ces esmotions violentes, qui preparent les esprits à la vertu & aux disciplines, & s'il a ce degré de perfection que nous souhaittons aux excellentes Tragedies.

Pour cet effet, il le faut examiner sur les regles du Philosophe, & iuger par la regularité de ses parties separées, de celles du tout qu'elles composent. Ainsi nous suivons la facilité methodique que ce Sage a toujours dans ce qu'il enseigne; & l'enuie mesme n'aura pas suiet de dire que nous flattions M. de Scudery, puisque nous examinerons son Poëme selon la severité des preceptes du premier Critique du monde.

Cet excellent homme a definy la Tragedie en cette maniere: *La Tragedie est l'imitation d'une action serieuse, complete & iuste dans sa grandeur, qui par l'action; & non pas simplement par le discours, excitant la pitié & la terreur, en laisse apres une mediocrité raisonnable dans l'esprit des Spectateurs.*

De laquelle definition nous auons banny le Rythme & la Musique, qui ne sont plus de l'usage de nostre siecle.

Ce Philosophe, dis-je, l'ayant ainsi definie, la diuise en six parties essentielles, dont les deux

dernieres se rapportent aux autres, & en dépendent.

Celles-là sont, la Fable, les Mœurs, les Sentimens, la Diction : Celles-cy sont, l'appareil du Theatre, & la Musique.

Mais comme de celles-cy, la premiere regarde simplement le Decorateur, & que l'autre, qui estoit le charme de l'ancienne Scene, n'a plus d'usage sur la nostre, il faudra seulement parler, si nous en auons le loisir, des quatre qui nous restent, & qui regardent l'Office du Poëte, & voir si nostre Auteur en a eu la connoissance parfaite, & s'il les a iustement mises dans son Amour Tyrannique.

La Fable qu'Aristote prend pour la matiere de la Tragedie, qui est l'action & la disposition de cette action, qu'il nomme *la constitution des choses*, estant la premiere dans l'ordre de la diuision, l'est aussi dans celuy de l'excellence. C'est en sa faueur que le Philosophe apporte de si belles raisons; c'est celle qu'il nomme *l'ame de la Tragedie*, & sans laquelle il soustient qu'elle ne peut estre parfaite.

En effet, puis que la fin est le principal dans toutes les choses, que c'est pour elle que l'on fait tout, & à elle que tout se rapporte, la fin de la Tragedie estant d'imiter le bonheur ou le malheur des hommes, & les hommes n'estant heureux ou malheureux, qu'entant qu'ils agissent, la Fable sans doute est la premiere partie de la Tragedie, parce qu'elle contient l'action; & que l'action contient la felicité ou le malheur, qui est la fin de la Tragedie.

Et certes, puis que sans la Fable vn Poëte se seruant des Mœurs, des Sentimens, de la Diction, &

des autres parties, n'auroit non plus fait vn Poëme regulier, qu'vn Peintre auroit fait vn bon Tableau meslant confusément la Lacque, l'Azur d'outremer, & les autres couleurs sans aucune portraiture; & qu'au contraire, vn Poëte avec la seule action pourroit àussi bien faire vne belle Tragedie, qu'vn Peintre vne belle figure avec de la sanguine ou du charbon; il me semble qu'il n'y a plus lieu de douter qu'elle ne soit la principale partie d'une chose qui ne peut iamais subsister sans elle, & qu'elle ne doive estre mise deuant les autres parties qui dépendent d'elle si necessairement.

D'ailleurs, puis que la derniere chose que les hommes apprennent dans les Arts, apres beaucoup d'exercice & de diligence, est ce qu'il y a d'excellent & de parfait, les Anciens Poëtes qui ne sçauoient pas encore traiter la Fable regulierement, quoy qu'ils employassent par tout diuinement les autres parties Tragiques, sont des témoins suffisans que la Fable, dont ils n'acquiescent la connoissance que sur la fin, est sans contredit la perfection & l'acheuement d'un beau Poëme.

S'il me falloit donner des exemples de cette derniere preuue, nostre Theatre m'en fourniroit assez, sans que ie fusse en peine d'en aller chercher parmi les ruines de la Scene Grecque. La Tragedie n'est pas si vieille chez nous, qu'encore que nous la voyons dans sa perfection, nous ne l'ayions veüe aussi dans son enfance, & que les mesmes Poëtes qui nous donnent des Ouurages tres-acheuez, ne nous en ayent donné de tres-defectueux.

Il n'y a pas encore fort long-temps que la Fable estoit ce qui leur faisoit le moins de peine; ils n'estudioient rien que la versification, ils trait-

roient indifferemment toutes sortes de matieres : & pourueu que dans leurs Poèmes ils eussent meslé confusément les Amours , les Ialoufies , les Duels , les Déguilemens , les Prisons , & les Naufrages , sur vne Scene diuisée en plusieurs Regions , ils croyoient auoir fait vn excellent Poème Dramatique :

Post hoc
Securi cadat an recto stet fabula talo.

Nous auons cette obligation à Monsieur Mairet , qu'il a esté le premier qui a pris soin de disposer l'action ; qui a ouuert le chemin aux Ouurages reguliers par sa Siluanire , & qui a ramené la maiesté de la Tragedie dans sa Sophonisbe ; estant vray de dire de luy , qu'il est né pour la gloire de nostre Siecle , & de la Poësie de nostre Nation. Vn peu après l'on representa avec applaudissement la mort de Cesar de M. de Scudery ; Poème certainement incomparable en son espece , & qui sans doute le sera tousiours ; tant la force des pensées , & la magnificence des Vers , le rendent digne de la maiesté de la vieille Rome ; & tant il est regulier en toute son œconomie. Depuis eux , quelques-vns de nos Autheurs ayant appris dans vne estude plus exacte de l'Art Dramatique , combien la Fable estoit importante , & absolument necessaire à la perfection de la Tragedie , nous ont enfin donné plusieurs beaux Poèmes , & réparé heureusement leurs premiers deffauts.

Ie me suis vn peu estendu sur les loüanges de la Fable , auparauant que d'en faire la recherche dans l'Ouurage de mon Amy , afin de monstrier combien elle estoit necessaire , & combien il merite de

de gloire , puis qu'il l'a si bien traitée.

C'est ce que ie pretens remarquer sur son Ouvrage , & à quoy vne partie de ce Discours sera employée.

Il est impossible qu'on puisse appeller vne chose belle , si elle n'a l'ordre & la grandeur qui sont conuenables & proportionnées à sa nature. Et tant plus elle approche de ce période de grandeur , tant plus elle est parfaite ; comme au contraire elle est plus defectueuse , plus elle s'en esloigne , ou par l'excès , ou par le deffaut. Les grands hommes sont beaux , mais les Nains & les Geans sont difformes.

Il en est de mesme de la Fable , qui contient la grandeur de la Tragedie : & comme les corps ne peuvent estre beaux sans la grandeur , de mesme la Tragedie ne peut estre belle si elle n'est grande , & si elle n'arrive à ce suprême période qui luy est propre , & au delà duquel sa nature ne luy souffriroit pas de passer sans estre defectueuse.

Quoy qu'Aristote laisse la mesure de cette grandeur au iugement des Poëtes , c'est toutes fois avec de certaines regles où il les restraint. Il pense donc que l'action puisse croistre , & estre continuée , iusques à ce qu'il soit absolument necessaire , selon l'ordre des choses que l'on represente , d'y apporter le changement qui en est le dernier terme , comme lors que la bonne fortune se charge en malheur , ou que le malheur se change en felicité.

Il ne faut point d'autre exemple que l'Amour Tyrannique pour esclaircir cette doctrine , & pour faire voir par là combien il est regulier.

Tyridate ayant reduit Tygrane & Polyxène dans Amasie , l'emporte d'assaut. Ce n'est pas

O

de l'Amphitryon de Plaute est de neuf mois tous entiers ; il contient les Amours de Jupiter , & les couches d'Alcimene ; la naissance d'Hercule aussi bien que sa conception ; tant ce bon Comique a eu de honte de donner à l'Vniuers cet exterminateur de monstres , croyant faire vn crime de conclure son Ouurage auparauant que ce demy-Dieu fust né.

L'Auteur Tragique qui a mis sa mort sur la Scene , & duquel l'Ouurage se lit parmy ceux de Senèque , quoy qu'il n'en soit pas au sentiment d'Heinsius , est tombé dans la mesme faute ; la Scene est partagée en plusieurs lieux , & son action dure plusieurs iours. Au commencement il introduit Hercule en Enboée ; apres il le fait sacrifier sur le Promontoire Cenéen ; c'est là qu'il prend cette chemise teinte du sang de Nessé ; c'est là que le poison commence à faire son effet ; c'est en ce lieu qu'il s'estonne de gemir :

————— *Hic calum horrido*

Clamore complet. —————

Il me semble qu'en cet endroit aussi il eust esté à propos que le Poète eust finy ses tourmens , & que du feu de son sacrifice il en pouuoit faire aisément celui de son bûcher. Il deuoit se souuenir , que du Promontoire Cenéen iusques sur le mont Oeta , où il le fait mourir , il y a presque quatre iournées de chemin , qu'il n'estoit pas de la bien-seance de brusler ce Heros à petit feu , ny du vray-semblable , qu'un venin duquel il auoit dit ,

Quidquid illa rabe contritum est labat ,
eust agy si lentement , & operé seulement en ce long espace de temps.

Nos Modernes , qui pour la pluspart ont violé la regle de laquelle nous parlons , ne l'ont pas

voulu faire à si bon marché que les Anciens,

Ils ont quelquefois enfermé vne suite de plusieurs années dans vne mesme Tragedie ; ils ne se sont pas contentez de pecher pour les Doctes , leurs fautes se sont renduës publiques , & le peuple s'est estonné de voir que les mesmes Acteurs deuenoient vieux dans la mesme Tragedie, & que ceux qui auoient fait l'amour au premier Acte , paroissoient au cinquiesme en figure decrepite.

Sans doute le desir de mettre quantité de beaux incidens dans leurs Poëmes , & la crainte que l'espace de vingt quatre heures ne leur fournit pas assez, les auoit jettez dâns ce desordre : l'agrément du spectacle les auoit souleuez contre la seuerité des preceptes , & ce grand nombre d'euenemens que la longueur du temps leur fournissoit facilement , les auoit portez à mespriser ceux qu'ils croyoient moins aisez , parce qu'ils estoient plus resserrez , & plus reguliers.

Ils me pardonneront bien , si ie leur dis qu'ils se sont informez avec peu de soin , des choses qui peuvent arriner en vn iour , & qu'ils ont condamné tumultuairement vne regle qu'ils n'auoient pas assez reconnuë : cela ne leur seroit pas arriué , s'ils en eussent cherché l'instruction dans les bons Poëtes , avec vn peu de reflexion : ils y auroient descouuert des iours bien employez , & beaucoup d'actions en bien peu d'heures : ie ne sçay mesmes si quelquefois dans vn iour il ne leur seroit point demeuré de matiere de reste pour vne Tragedie , s'il n'eust point fallu se contenter de quelques heures , & s'ils n'eussent point esté obligez de retrancher des actions superflüës , où ils auoient apprehendé de n'en pas trouuer assez de necessaires.

Ils demeureront d'accord avec moy, que ce iour qui finit le Siege de Troye & l'Empire de Priam, estoit vn de ces iours occupez, & rempli d'une grande suite d'euenemens. En veut-on dauantage que ce qu'il y en a, & ce qu'il y en a, est-il pas tres-iuste, & tres regulier, à prendre depuis ce Vers du deuxiesme de l'Eneïde,

Ergo omnis longo soluit se Teucria luctu
iusques à celui-cy,

Hic finis Priami fauorum, &c.

On trouuera ce me semble beaucoup de matiere, & beaucoup d'occupation pour vn iour : & ie ne voy pas que nos Dramatiques puissent avec raison se plaindre de la briefueté d'un temps, où ils rencontreront en foule tant d'euenemens considerables, & tant d'actions importantes.

Au contraire cette multitude d'incidens, qui se rassemble en vn iour, est d'une telle consequence, & d'une telle beauté, que ce rapprochement fait vne des raisons pour lesquelles Aristote n'a point douté de preferer la Tragedie au Poëme Epique, & de iuger pour Sophocle au preiudice d'Homere. Voicy ce qu'il dit au dernier chapitre de sa Poëtique, ἐπὶ τῷ ἐν ἐλάττω μίλει τὸ τέλος τῆς μιμήσεως εἶναι τὸ γὰρ αἰθερώτερον ἢ διον, ἢ πολλῷ κραινέον τῷ κρόνῳ.

Nostre Autheur qui connoissoit l'importance de ce cette maxime, l'a religieusement obseruée; parmy l'affluence des choses qui se passent sur la Scene, il a laissé lieu à l'artifice des Episodes, & aux embellissemens estrangers : il a bien employé tout le temps qu'il pouuoit prendre, mais il pouuoit demeurer au deçà, bien loin de le passer; & à regarder son Ouillage de bien près, & à donner le iuste temps qu'il faut à executer les actions

qu'il contient, tous les Critiques equitables trouveront qu'il a pû auoir quelques heures de reste, & qu'il n'a pas esté trop pressé

En effet, si nous demeurons d'accord qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour forcer vne Ville presque sans murailles, de laquelle Tyridate dit,

*Les beliers ont agy, la bresche est raisonnable,
Et le premier assaut que ie m'en vay donner
Acheue cette guerre, & me va couronner:*

& que nous considerions que ce Tyran estant haï de ses soldats, comme luy dit Pharnabaze,

*Vos gens avec douleur semblent porter les armes,
Quand ils versent du sang, ils répandent des larmes:*
& trompé genereusement par Phraarte, le Prince de Phrygie a pû se rendre à trois lieuës de son Camp, sans que l'on luy en ait donné aduis, y estant mesme venu,

———— avec un Camp volant

*Ne marchant que de nuit à la faueur des ombres,
Et sous l'obscurité des forests les plus sombres.*

Il sera aisé de conclure veritablement, que ces deux actions, qui doiuent estre les plus longues du Poëme, n'ayant de cette sorte besoin que de quelques heures pour s'acheuer, le reste aura pû aisément se passer dans vn espace de temps moindre que celuy qu'enferment deux Soleils; tant il est aisé de iustifier ce qui de soy est veritable, & de iuger equitablement d'un Poëme, pourueu que l'on n'y apporte point d'enuie, ny de preoccupation.

De la negligence de cette regle, que nostre Poëte a si heureusement pratiquée, s'ensuit ordinairement celle de l'vnité de l'action, qui n'est pas moins importante, ni moins difficile; & il est tres-

mal aisé que dans vne grande longueur de temps il ne se passe quantité de choses détachées les vnes des autres, & qu'il seroit impossible de rapporter toutes ensemble à vn seul sujet.

Ce mot d'vnité d'action, pour n'estre pas bien entendu, a causé autrefois de grands manquemens, & fait commettre encore auourd'huy d'estranges fautes. Plusieurs ont crû qu'il signifie les actions d'un seul, comme de Thesée, d'Hercule, ou d'Achille, & non pas celles de plusieurs, mais qui se rapportent, & qui ne regardent qu'une mesme fin; de sorte que sur ce mauuais fondement ils nous ont donné des ouurages dont les parties n'ont point de rapport ny de liaison, & fait des Poèmes du ramas de quantité de choses diuerses, parce qu'elles estoient arriuées à vn mesme homme. Les bons Tragiques ont euité cette licence avec soin, & dans les Poèmes Epiques mesmes, Homere & Virgile s'en sont abstenus; & quoy que l'estenduë de leurs ouurages soit bien plus vaste & plus diffuse que celle des Tragedies, & qu'il y ait lieu pour vn nombre infiny d'actions, ils n'y ont pourtant souffert que celles qui regardoient vne mesme fin; qui estoient necessaires à leur ornement. De cette sorte Virgile, qui n'auoit dessein que d'amener Enée sur les bords du Tybre, s'est bien gardé de nous descrire tout ce qui luy estoit iamais arriué; & Homere ne nous a pas raconté tout ce qu'il scauoit des auantures d'Vlysse, ny traité la guerre de Troye, comme ce Poëte, duquel Horace se mocque dans son Art,

Et bellum gemino Troianum orditur ab ovo.

En cet endroit ie ne me scaurois tenir que ie ne plaigne vn peu l'erreur de Ioachim du Bellay, qui trouuoit estrange que les Escriptuains de son temps

ne trouuassent pas sur les auantures des Amadis, de Lancelot du Lac, ou de Tristan de Leonnois; qui prenoit ces Liures pour vn legitime sujet de Poëme Epique, & qui s'imaginoit que *l'Orlando Furioso* de l'Arioste estoit regulier.

Et à mon aduis, Ronfard emporté de cette mauuaise opinion, alloit faire de son Francus vn Cheualier errant, s'il eust poursuiuy dauantage son Poëme, & qu'il se fust vn peu separé de l'Encide: au moins commençoit-il desia à le commettre avec des Geans, & à le faire entrer en lice pour l'honneur des Dames; tant il est vray que ces grands hommes n'auoient pas encore la connoissance de la Poëtique, quoy qu'ils eussent vne grande lecture des Poëtes.

Ce n'est donc pas ce qui arriue à vne seule personne, qui fait l'vnité d'action, mais bien ce qui se passe entre plusieurs, & que l'on peut rapporter à vn mesme sujet.

On peut tirer vne instruction de cette Doctrine sur le modele de l'Amour Tyrannique, & voir comme toutes les choses se rapportent à l'Amour violente de Tyridate, & en dependent. Polyxène estant presté de tomber entre les mains de ce Tyran, demande la mort à son mary, & le coniure de viure après elle pour la vanger; elle en obtient l'vn & l'autre après beaucoup de difficulté, & Tigrane pensant l'auoir tuée, entre déguisé dans le Camp de Tyridate, à dessein de le poignarder. H^s s'adresse à sa sœur, laquelle au lieu de luy faciliter les moyens de cette sanglante execution, tâche de l'en destourner, en luy apprenant que Polyxène n'est pas morte, mais prisonniere. Cette connoissance faisant l'effet qu'elle deuoit faire dans vn cœur passionné, le porte à mespriser tou-

res sortes de considerations , & comme il est tout prest de se jeter au milieu des Gardes de Tyridate pour l'aller assassiner , on le reconnoist & on l'arreste.

Si vous joignez à ces diuers ornemens leur fin , que nous auons descrite quand nous traittions de la grandeur de la Fable , vous y trouuerez exactement obseruées toutes les choses qui sont necessaires à cette vnité d'action de laquelle nous parlons.

Premierement , toutes ces actions qui n'en font qu'une , ont tant de rapport & de liaison , que l'on n'en scauroit mettre aucune , que celle qui suit apres n'en depende , ou par necessité, ou par vraysemblance.

D'ailleurs , pas vne d'elles ne produit son effet, si on la separe des autres , au lieu qu'elles font toutes ensemble avec conformité cette grande action dont elles sont les parties.

Et enfin , on les connoist si bien pour les veritables parties de ce tout , qu'il est impossible d'en retrancher aucune sans destruire l'argument , ou au moins , sans faire que la Tragedie change de face.

Toutes ces choses estant les remarques de l'unité de l'action , & toutes ces choses se pouuant verifier des actions de nostre Poëme, il faut conclure qu'il est tres-parfait en cette partie , & qu'en cette partie , comme aux autres , nous serions iniustes de ne pas couronner son Auteur.

Il merite sans doute beaucoup de loüanges pour cette vnité, mais nous ne luy en deuons pas moins pour celle de la Scene: iamais on n'a veu de Theatre si bien entendu, ny si desb-oüillé que le sien : & pour ce grand nombre d'auentures qui s'y repre-

sentent , il ne faut point de lieu que celui de la pointe d'un bastion de la ville d'Amasie , & les Pauillons de Tyridate , qui en sont si proches qu'Ormene dit ,

Et Tyridate alors favorisé de Mars ,

Plante ses Pauillons au pied de ses rampars.

Hardy , qui veritablement a tiré la Tragedie du milieu des ruës , & des eschaffauts des carrefours , parmy ce grand nombre de defauts que l'ignorance du Siecle rendoit supportables , n'aimoit rien tant que celui-cy. Il ne pouvoit tenir sa Scene en un mesme lieu ; il changeoit de Region , & passoit les Mers sans scrupule , & l'on demouroit souuent surpris , de voir qu'un Personnage qui venoit de parler dans Naples , se transportast à Cracovie , pendant que les autres Acteurs auoient recité quelques vers , ou que les violons auoient ioué quelque chose.

Mais quoy que presque tous ses Poëmes soient suiets à ce manquement , il n'y en a pas un où il soit si remarquable , que dans celui qu'il intitule *la Bigamie* : il ne s'est iamais veu vne si longue peregrination que celle que cet Ourage contient. L'Auteur s'y est seruy aussi hardiment du Pegaze , que l'Arlost de l'Hypogriphe ; & le Comte de Gleichen du Poëte François , ne fait pas moins de chemin que l'Astolphe du Poëte Italien.

Ce deffaut de Hardy ne mourut pas avec luy , non plus que la reputation de ses ouurages : ceux qui luy succederent , conseruerent long-temps cette Scene ambulatoire : leurs Lires aussi-bien que celles d'Orphée & d'Amphion , eurent le priuilege de bastir des Villes , & de faire suite des rochers & des forests , & leur Theatre fut comme ces Cartes de Geographie , qui dans leur petitesse

representent neantmoins toute l'estenduë de la Terre.

Maintenant , quoy que cette licence ne soit plus supportable , & que cette heresie n'ait plus de fauteurs , il en est pourtant encore demeuré quelques restes , & nos Poëtes n'ont pas esté assez diligens à s'en prendre garde exactement: leur Scene est bien en vne seule ville , mais non pas en vn seul lieu : on ne sçait si les Acteurs parlent dans les maisons , ou dans les ruës , & le Theatre est comme vne salle du commun , qui n'est affectée à personne , & où chacun pourtant peut faire ce que bon luy semble.

Puis qu'il n'y a pas vne beauté qui manque à nostre Amour Tyrannique , il ne seroit pas raisonnable qu'il s'y rencontrast vn seul manquement : aussi le Poëte , comme nous auons desia dit , n'y fait point tomber de murailles , comme les trompettes de Hierico , & toutes choses s'y passent en vn mesme lieu.

Il ne suffit pas que la Tragedie soit reguliere dans la grandeur , dans celle du temps où elle se passe , dans l'vnité de son action , & de la Scene ; il faut encore pour la rendre parfaite , qu'elle excite la pitié & la terreur , & qu'elle souleue ces troubles dans les Ames de ceux qui la regardent.

Mais de plus , il est necessaire que ces passions & ces mouuemens y naissent , non pas simplement des vers que l'on y recite , ou des choses que l'on y raconte , mais aussi de la disposition de son action , & de la nature de la Fable , laquelle pour cette cause est extrêmement de l'essence de la Tragedie , & en fait la principale partie , comme nous l'auons prouué cy dessus.

Et pourtant , quoy que toutes les bonnes Trage-

dies doiuent nécessairement produire ces troubles; neantmoins celle que nous appellons *Meslée*, que les Latins nomment, mieux que nous, *implexam*, & les Grecs excellemment, comme c'est leur coutume, *πικρὴ μύθος*, les cause bien plus nécessairement que *la Simple*, qui n'a rien d'inopiné, ny de surprenant.

De la premiere espece est la Tragedie de mon Amy, & sans le flatter, on peut dire qu'elle est excellente en cette espece.

En effet, la Peripetie, & la reconnoissance, qui sont les deux parties de cette Fable; ont vn lieu si nécessaire & si beau dans l'Amour Tyrannique, que peut-estre l'Oedipe, qui est la seule Tragedie Latine qui nous reste de cette constitution, ne les a pas plus belles ny plus acheuées.

Et de vray, pour la Peripetie, qu'on peut definir *un changement inopiné de l'action, & un événement tout contraire à celuy que l'on attendoit, & que l'on s'estoit proposé*, il faudroit beaucoup de temps, & ie puis asseurer que l'on l'employeroit inutilement, pour en trouuer vne plus reguliere que celle de nostre Poëme.

N'est-il pas vray que lors que Tyridate paroist dans ce Tribunal terrible, où il doit condamner Tygrane, Polyxène, sa femme & son beau-pere, on voit arriuer deuant luy ces innocentes victimes chargées de chaînes, qui semblent abandonnées de tout, horsmis de la vertu & de la constance, & que l'iniustice du Tyran, aussi bien que sa rage, ont prononcé ce cruel Arrest; *Qu'ils meurent*? n'est-il pas vray, dis je, qu'il n'y a personne qui ne plaigne ces victimes couronnées, & qui ne croye que le Ciel n'auroit pas assez de force pour les retirer d'un trespas si proche, & qui semble si

affleuré ? & cependant , selon la nature du Poëme , & la constitution de la Fable , leur secours arrive. Troïle fait changer la nature des choses. Tyridate tombe de ce Troïne , où la violence & la trahison l'auoient esleué , & par vn renuersement inopiné , & vn changement tout contraire à celuy que l'on s'estoit promis , Orosmane se trouue en estat de pouuoit condamner le Tyran.

C'est à l'arriuée de ce genereux frere de Polyxène que paroist la science du Poëte , & c'est à l'ordre qu'il a tenu pour faire secourir ces Princes , que l'on peut remarquer son iugement. Dans plusieurs endroits de son ouurage , son œconomie laisse preuoir ce secours à l'Auditeur , l'y dispose par la genereuse tromperie de Phraarte , & par l'auuglement du Tyran qui luy remettoit le soin de son armée (où les Doctes peuent remarquer vn diuin artifice) & enfin l'en instruit pleinement par la conference de Phraarte , & du Phrygien que Troïle luy auoit depesché.

Marcus Seneca dans son Agamemnon , a fait vne grande faute , de la mesme chose de laquelle Monsieur de Scudery tire vn de ses principaux ornemens : le Strophius qu'il introduit pour sauuer Oreste & Pilade , vient sur son Theatre comme vn Dieu de Machine. Personne ne l'attendoit. Il n'y a dans tout l'ouurage aucune preparation pour cette entrée , & l'on y songe si peu , qu'il est contraint luy-mesme de dire son nom aux Spectateurs :

*Phocide relicta , Strophius Eleâ inclytus
Palma reuertor.*

Le sujet mesme qui l'amene n'est que pour baiser les mains à Agamemnon , & se resioûir avec

luy de la prise de Troye.

——— *Causa veniendi fuit*

Gratari amico, &c.

Mais le Poëte n'est il pas agreable, de le faire venir avec les plus vistes cheuaux de la Grece, afin d'enleuer Oreste, & de le dérober plus seurement à la cruauté de sa mere :

Vos Gracia nunc teste, veloces equi,

Infida cursu fugite prapipiti loca.

Tout ce qu'on peut dire de luy, c'est qu'ayant bien pourueu à sa seureté de ses enfans, il n'a pas eu soin de sauuer sa reputation.

Cela nous apprend qu'autresfois on faisoit de grandes fautes, & que nos Censeurs ne doiuent pas tout donner à l'Antiquité, aux despens de nostre siecle, & de nos Ourages.

Du secours de Troïle, & de la cheute de Tyridate naist l'Anagnorise; c'est ainsi que le Philosophe appelle la reconnoissance des personnes, des actions, des lieux, ou des autres choses, qui produit quelque effet, ou qui cause quelque changement notable dans le Poeme. Elle despend de la Peripetie, & ne peut estre sans elle, quoy qu'il n'en soit pas ainsi de l'autre, qui se trouue seule dans beaucoup de Tragedies.

Dans celle cy, elle est tres-aisée & tres naturelle: car Tyridate voyant son ingratitude recompensée par les bons offices d'Ormene, & luy entendant dire ces vers,

Si son Regne finit, il faut que ie finisse,

Si l'on punit sa faute, il faut qu'on me punisse.

Son destin & le mien marchent d'un mesme pas,

&c.

commence à desbroüiller ceux-cy :

Mais pour nous tirer tous de peine,

Nous ne manquons pas de poison.

& à reconnoître son crime , & l'innocence de ces personnes qu'il auoit condamnées. D'où vient son repentir , sa reconciliation , & enfin le notable changement de ce merueilleux Poëme.

Pour moy, qui iuge tousiours autant qu'il m'est possible sans preoccupation , qui d'ordinaire ay pour les ouurages de mes Amis, plus de seuerité que d'indulgence , & qui tasche de paroistre cet homme bon & sage , dont Horace dit ,

*Fiet Aristarchus , nec dicet , cur ego amicum
Offendam in nugis ?*

L'auoüe que ie n'ay iamais pensé à la disposition de cette Fable , qu'elle ne m'ait souuent tiré en secret , & sans l'aide des vers ny du spectacle , les larmes que tout le monde n'a pû dénier à la representation , & qui ont arrosé les galleries & le parterre.

Certes, si i'ay quelque connoissance de la Poëtique, & que mes Amis ne m'ayent point trompé , i'asseureray hardiment qu'il est impossible de trouuer vne action plus propre pour la Tragedie , que celle de l'Amour Tyrannique; & que Monsieur de Scudery a fait vn chef-d'œuvre , en inuentant ce merueilleux sujet.

Il y faut encore remarquer , sans s'y appuyer pourtant , l'observation de ce precepte , qui veut que la Peripetie , & la reconnoissance tendent & regardent vne mesme fin , & voir que comme le changement inopiné de la fortune d'Oroisme , d'Oimene , de Polyxène & de Tigrane a pour but vn heureux succès , la reconnoissance de Tyridate le conduit aussi à ce mesme but, & le fait participer à cette mesme felicité.

Et il y faut encore dire , que de toutes les

sortes de reconnoissances , qui se peuvent reduire à six par les marques naturelles ou accidentelles , par l'artifice du Poëte , par la memoire , par le raisonnement , par la tromperie , ou enfin , quand , sans tous ces signes , qui viennent du dehors , la reconnoissance naist insensiblement de la Fable , & de la disposition de l'argument.

Celle-cy , qui au tesmoignage d'Aristote , est la meilleure & la principale , *πασῶν δὲ βελτίστη ἀναγνώρησις* , ὅστις αὐτῶν τῶν παραμύθων est celle que nostre Poëte a employée , & que Tyridate , avec l'estonnement & l'admiration , qui vraisemblablement le doivent surprendre , reconnoist par les mesmes tablettes , qui luy auoient persuadé le crime de ses parens , leur innocence , & son injustice.

Ces deux beautez , qui sont de grande consequence , m'auoient presque eschapé dans le nombre infiny de celles que contient cet Ouurage excellent , & dans l'empressement que j'apporte à ce Discours que j'escriis tumultuairement ; l'Amour Tyrannique estant vn patterre qu'il faudroit entierement desserter , si l'on en vouloit leuer toutes les belles fleurs , & puis la nature de cette Preface , qui tient plustost lieu d'un Discours familier , que d'un volume trauaillé , m'a contraint de rejeter quantité d'ornemens estrangers , & de doctrine assez curieuse ; loin de considerer les moindres beautez , & de faire en haste sur ce Poëme si fertile , ce qu'auroit fait vn homme de plus de loisir sur vn sujet si aduantageux.

Le trouble que les Grecs appellent *πάθος* , & les Latins *perturbatio* , suit si necessairement la Pe-

ripetie & la reconnoissance, & en despend si absolument, que le Philosophe en a fait la troisieme partie de la Fable mēlée:

Ce n'est pas qu'il soit banny tout à fait de celle que nous auons appellée *Simple*; ou qu'il doie y auoir aucun Poëme Tragique, qui n'ēmeue la pitié & la terreur, ou par l'artifice du langage, & de ce qu'on y recite, ou par l'euenement des choses, & de la fortune. Mais c'est que les troubles qui sont de l'essence de la Tragedie, naissent necessairement, & sans aucun secours estranger de ces deux parties de la Fable mēlée, & que le propre de cette Fable est d'imiter les accidens, qui par leur succès ēmeuent la pitié & la terreur.

Au reste, comme ce que l'on tire de la disposition des choses, est sans doute preferable à tout ce que l'on amene d'ailleurs (& c'est ce que nous auons dit lors que nous mettions les differences de la reconnoissance selon l'opinion du Philosophe) il est vray aussi que les troubles que la Fable produit d'elle-mēme, & qui se rencontrent dans son sujet, doiuent estre tout autrement considerez que ceux qui viennent du dehors, d'autant qu'ils sont plus reguliers, & plus excellens.

Il en est de mēme que des argumens que l'Art fournit à l'Eloquence, & qu'Aristote pour cette raison estime beaucoup dauantage, que ceux qui ne despendent point du tout de la Rhetorique: & de la mēme sorte que les mauuais Orateurs auoient recours aux Loix, aux tesmoins, & aux pactions, parce qu'ils ignoroient les preceptes de l'Eloquence, & qu'ils ne pouuoient se seruir des forces de la Rhetorique; de mēme au-

resfois les Poètes, & encore quelques-vns de ce siècle, pour exciter la pitié & la terreur, se sont servis de l'art des Comédiens, d'autant qu'ils ne connoissoient pas bien le leur.

L'on commet ces fautes lors que l'on ensanglante la Scene, que l'on y represente des euemens prodigieux, & des Metamorphoses incroyables, & que l'on montre aux yeux du peuple des impossibilitéz.

*Nec pueros coram populo Medea trucidet,
Nec humana palam coquat extra nefarius Atreus,
Nec in auem Progne vertatur; Cadmus in Anguem.*

Et c'est pour ces causes que Neron, qui naquit pour la honte de la Poësie, choisissoit des Fables pleines de meurtres, dont la representation estoit perilleuse, & bien souuent funeste à ceux qui les recitoient, afin qu'il se resioüist en voyant respendre le sang des Comédiens, & qu'il satisfist sa cruauté par la representation de ces funestes spectacles. C'est ce que remarque Suetone de ce malheureux, qui recitant deuant luy le roolle d'Icare, dès le premier effort qu'il fit pour voler, tomba proche de sa chambre, & soüilla de son sang ce-monstre qui en auoit vne soif si inextinguible.

Il faut donc, que sans l'appareil du Theatre, sans les representations funestes, & sans le secours des Comédiens, la Fable soit conduite si adroitement, & d'une constitution si pleine d'artifice, que l'on ne puisse ou l'entendre, ou la lire, qu'elle ne fasse son effet, & qu'elle n'excite la pitié & la terreur.

C'est l'opinion d'Aristote, c'est ce que veut la souveraine raison, & c'est ce que les Doctes trouuent dans nôtre Poëme digne de leurs applaudissemens.

Et de vray , qui est-ce qui ne ressent pas ces deux passions si violentes , & si propres à la Tragedie ? & qui peut considerer sans émotion l'étrange cheute de Tyridate ? Au moment qu'il tombe de cette felicité que l'iniustice de la fortune luy auoit donnée , il se reconnoist ennemy & persecuteur de son beau-pere , desolateur de tout son Royaume , mary perfide , Amant infame , riuail incestueux , & presque parricide & bourreau de ses parens.

Certes , sans joindre à tant de malheurs les tourmens d'Orosmane , d'Ormene , de Polyxène , & de Tigrane , sans parler des honteuses chaisnes de ces illustres Personnes , il n'y a point d'ame qui ne fremisse d'horreur , & qui ne se sente attendrir au simple recit de ces auantures , sans auoir pour cela besoin de la face du Theatre , de la surprise des Acteurs , ny de la force de la Poësie.

S'il est permis de decouvrir icy les secrets de l'Art , & de diuulguer les Mysteres les plus cachez de la Poetique , ce doit estre en faueur de mon Amy , & seulement pour le peu de personnes qui s'y connoissent.

Difons donc pour eux & pour luy , que le changement d'où dépendent les passions & les troubles , conduisant tousiours à la felicité , ou à l'infortune , & tous les hommes estant , ou meschans , ou gens de bien , ou dans vn estat qui separe ces deux extremitez , & qui se trouue également esloigné du vice & de la vertu , il faut que le Poëte se serue d'une de ces sortes de personnes pour exciter la pitié & l'horreur , & atteindre à la fin que se propose la Tragedie.

Desia , pour ce qui est de voir vn homme de

Un bien qui passe de la félicité dans l'infortune , il me semble que ce changement ne doit pas toucher les âmes , de la manière que nous désirons , d'autant que la pitié & la terreur étant envoyées dans l'esprit des hommes par les choses qu'ils voyent arriver aux autres , & qu'ils appréhendent qui ne leur arrivent aussi , il n'y a pas d'apparence que la calamité d'un homme de bien excite ces troubles dans les âmes , ni que personne appréhende le mal-heur à cause de sa probité , qui pour récompense a d'ordinaire le bon-heur de la vie , & c'est la raison du Philosophe dans les Livres de la Rhétorique.

D'ailleurs , la mauvaise fortune d'un méchant est pour le moins aussi peu utile , & ne souleve pas plus de troubles que celles d'un homme de bien ; d'autant qu'elle semble venir de la vengeance divine , & que sa félicité qui paroît toujours injuste , exclut la pitié. Personne n'a de commisération du malheur d'un méchant , parce qu'on le croit digne de ce châtiment , & qu'on n'appréhende pas la même misère pour soy , chacun ayant de bons sentimens de sa probité , & qu'à dire vrai , la plus grande partie des hommes est médiocrement bonne.

Il reste seulement à considérer ce troisième homme , qui n'a rien de trop criminel ny rien de trop vertueux , qui seul est propre pour émouvoir les troubles où aspirent les Dramatiques , & que le Philosophe définit dans le troisième des Morales. Celui qui pèche par imprudence ne mérite pas le nom d'homme de bien , parce qu'il en a transgressé le devoir ; il ne doit pas aussi être nommé méchant , d'autant qu'il pèche inconsidérément , & sans préélection , comme

l'on parle dans les Escholes.

C'est de cette sorte que sont ceux qui ont abandonné leur jugement à la violence de quelque passion, qui n'en peuvent plus estre les maistres; qui se laissent emporter à ce torrent; & comme les yeux malades sont de mauvais juges des couleurs, ces esprits aveuglez de nuages, & priuez de toutes leurs lumieres, n'agissant plus que par la force de la passion, trouuent iuste ce qu'elle leur dicte, & sont sans doute à plaindre lors qu'ils s'imaginent faire des actes heroïques en commettant des crimes espouventables.

Le Tyran de M. de Scudery a parfaitement le caractere de ces derniers; & la confession qu'il fait en la Scene troisieme du troisieme Acte, le fait assez voir, & monstre que l'amour est la cause de tant de funestes accidens.

D'abord il descouvre qu'il aime Polyxène sa belle sœur.

——— *Il est vray, j'adore Polyxène;*

Je ne veux plus cacher que j'en suis enflammé.

Sa passion luy dicte en suite qu'il a raison de l'aimer;

Cet objet est trop beau pour n'estre pas aimé,

J'ay des yeux, elle est belle autant qu'il est possible.

Ses regards ont des traits, Et mon cœur est sensible.

Peut-on ne l'aimer point en voyant ses appas?

Et apres cela il conclud, qu'il seroit desraisonnable s'il n'auoit pas cette passion:

Il faudroit s'estonner si je ne l'aimois pas.

De sorte qu'il ne faut pas s'estonner aussi, s'il n'est rien qu'il ne propose de faire pour conquerir cette beauté, & s'il continué ainsi,

Qu'elle aille en me fuyant jusqu'au bout de la terre,

Plus viste qu'un torrent j'y porteray la guerre:

*Je la suivray par tout , & les bois & les mers,
Et les plaines de sable , &c.*

Il oste encore d'auantage le masque , & tesmoigne son aneuglement entier , se voyant contredit par le sage Pharnabase , qui auoit eu le soin de l'esleuer , & qui r'appelloit à la vertu cet esprit possédé par la passion. Voicy comme il luy parle apres la prise d'Amasie ,

*Si ie trouue ma Reyne après cette victoire ,
Plus i'auray de témoins & plus i'auray de gloire,
Et ie voudrois pouuoir par cent combats diuers
La mener en triomphe aux yeux de l'Vniuers :
Je tiens ma flamme iuste autant qu'elle est plaisante.*

Si nous voulons en suite considrer la Sentence mortelle qu'il donne contre cette belle Maistresse , & qu'en mesme temps nous jettions la veüe sur les sentimens que suggere vn amour si violente & si mesprisée , nous trouuerons que par tout Tyridate a eu pour conduite vne passion demesurée , qu'il a failly inconsiderément , & sans preëlection , comme nous auons dit auparauant , & que sa raison morte ou assoupie n'a point eu de part à les crimes.

Je ne m'estonne donc plus , si ce Poëme a eu tant d'admirateurs , & si tout le monde est sorty de sa representation l'ame esmeüe , & les yeux en larmes ; puisque ce Tyran qui en est la base & le personnage , auquel tous les incidens se rapportent , a toutes les qualitez necessaires , & pour la crainte , & pour la pitié ; Qu'il n'est ny trop vertueux , ny trop meschant , parce qu'en faisant de mauuaises actions , il se sent forcé de les faire par vne violence superieure : Que ce n'est point à cause de sa meschanceté que son malheur luy arriue , d'autant qu'il pense

auoir raison d'aimer Polyxène, & aussi de la perdre : Et qu'enfin, pour augmenter dauantage la commiseration & l'horreur, & pousser ces passions iusqu'à leurs dernieres limites, à l'instant qu'il voit deux Roys & deux Reynes enchainées au pied de son Thrône, il en est renuersé, dépouillé de la Pourpre, contraint de porter les memes fers qu'il auoit fait souffrir aux autres, & de passer d'un bon-heur extrême à vne calamité déplorable.

Mais, comme il est necessaire que les interests de quantité de personnes se mêlent ensemble pour produire tous ces troubles, & qu'un seul homme n'en est pas capable, il faut necessairement aussi, que ces personnes soient, ou ennemies, ou indifferentes, ou coniointes par l'amitié & par le sang pour les exciter.

Mais certes, le desir de nous vanger & de nuire à nos ennemis estant né avec nous, l'execution en paroissant plus douce dans nos esprits que le miel, comme dit Homere, & les causes que les hommes ont de se haïr, semblant ordinairement odieuses à tout le monde, le moyen que la vengeance que l'on veut prendre de ses ennemis, puisse toucher les Spectateurs, qui la iugent tres equitable ? Le moyen qu'ils ayent de la terreur des malheurs dont ils detestent la cause, & qu'ils voyent avec pitié des infortunes qu'ils souhaitent eux-mesmes à leurs ennemis.

Il en est ainsi des actions funestes qui se passent parmy les personnes indifferentes, qui sont dans un estat neutre, qui n'aiment ni ne haïssent ; qui ne peuvent souleuer les passions, & qui agissent sans elles ; & enfin, desquelles les malheurs ne laissent point de tristesse dans les
ames,

ames, si ce n'est celle que l'on est obligé de donner à l'humanité affligée.

Il n'y a donc que les Tyridates, les Ormènes, les Tygranes, les Polyxènes, les Orosmannes, qui puissent espouventer nos ames & les attendrir; c'est à dire, il n'y a que les Maris, les Femmes, les Beaux-peres, les Beaux-freres, les Belles-sœurs qui nous puissent toucher avec violence; il n'y a que ceux que le sang & l'amitié joignent, dont les malheurs nous donnent de la terreur & de la pitié.

Ils l'ont fait certes, dans le Poëme de Monsieur de Scudery. Les malheurs qu'il expose sur sa Scene, ont touché les plus grandes ames de l'Vniuers, aussi bien que les plus vulgaires; & pas vn des Spectateurs ne s'en est retourné, qu'il n'ait beaucoup profité, dans cette moderation des passions que la Tragedie se propose.

Enfin, de tous les moyens qu'Aristote enseigne pour exciter la commiseration & l'horreur, celui qu'il choisit, & qui est lors que l'on a commis vn crime, & qu'après on vient à le reconnoistre, n'a pas esté obmis dans cette excellente Tragedie.

Dès que Tyridate condamne ses parens à la mort, il est criminel, quoy que sa passion fasse son crime, & que, comme nous auons dit, elle l'excuse en quelque sorte. C'est ce qu'il dit apres qu'il a reconnu sa faute; c'est ce remors qui l'afflige & qui le tue, & qui luy fait enfin souhaitter la mort, parce qu'il se croit indigne de viure: ce qui fait bien voir par ce desir de mourir, qu'il n'y a rien de feint, ny d'artificieux dans son repentir. Voicy comme il vient à se reconnoistre.

*Le bandeau m'est tombé, j'appercey mon erreur :
Mon crime s'offre à moy, j'en frissonne d'horreur.*

Voicy comme il prie Ormene de le vanger :

*Non, non, ne m'aime plus, l'honneur te le deffend ;
Fay donner à ce cœur le trespas qu'il attend.
Vange toy, puny-moy, &c.*

Voicy comme il en coniure les Princes qu'il auoit persecutez :

*Vous, Princes outragez, avec tant d'insolence,
Prestez, prestez la main à son iuste courroux,
N'épargnez point mon sang, vangez-la, vangez-
vous,*

Je suis vn ennemy qu'il faut qu'on apprehende.

Et enfin, comme il leur demande la mort :

Ma mort vous peut sauuer, & ie vous la demande.

C'est dans ces vers que finit l'enchainement ou l'intrigue quel'on pourroit appeller avec les Latins *Connexion* : & c'est aussi là que commence le dénouïement, ou la solution de la Fable.

Ces deux parties, que contiennent toute l'action Tragique, sont opposées entierement, & veulent estre traitées d'une maniere toute diuerse : la premiere ne comprend pas seulement les choses qui sont propres à la Fable, mais encore celles que l'on peut en esloigner, comme les Episodes, les descriptions, & ce que l'on adioute, ou pour accroistre, ou pour embellir l'ouurage, & generalement tout ce que le monde amene de dehors, pour en orner son Poëme ; au lieu que l'autre partie bannit toutes ces beautez estrangeres, s'attache seulement au sujet, & ne souffre rien de superflu.

Outre le grand nombre d'ornemens que le genie & la science de Monsieur de Scudery, ont mis avec prodigalité dans toute sa Tragedie, les Episodes doiuent faire vne partie de nos loüanges

& de sa reputation : il les a trauaillez avec soin ; il ne s'y est pas permis la moindre licence : il les a diuersifiez pour le plaisir du Spectacle , & pour la grace de la Scene ; tantost il y charme ses Auditeurs par des Tableaux miraculeux , & qui partent d'une excellente main ; tel est celuy du quatriesme Acte , où il décrit vne Ville forcée , & abandonnée au feu & au pillage. Tantost il touche l'ame des Spectateurs par la veüe des peuples esclaves ; tantost il se sert de Pharnabase , pour enseigner la vertu avec plus de succès & de plaisir , que l'on ne fait dans les Escoles & dans les Chaises des Academies.

Ces Episodes sont pris du sujet & de la Fable ; ils ne sont pas inutiles ; & ce qui en est le principal artifice , ils taschent d'auancer l'action , qui neantmoins n'a rien de precipité pour cela , & n'arriue à sa fin qu'après auoir eu toute l'estendue que demande la constitution de la Fable. En effet , le miserable estat des Citoyens d'Amassie ne touche pas Tyridate : les leçons de son Gouverneur ne le retirent pas de son vice ; & Ormene ne se laisse pas si fort emporter à la description de la perte de son pais , qu'elle se resoluë , & qu'elle consente à la mort de son Tyran , qui sont les choses où le Poëte a conduit si adroitement ses Episodes , & la fin qu'il leur auoit proposé.

Il n'y a rien de tout cecy dans le dénouïement, en cela d'autant plus regulier , que sa nature ne souffre pas tous ces ornemens. Il n'y a rien qui ne soit de l'action ; rien qui ne regarde la Fable ; rien que l'on en puisse , ou que l'on en doïue oster ; rien enfin qui vienne de dehors , ou qui ne trouue pas vne place absolument necessaire.

Il ne nous reste plus rien à considerer de cette Fable , que la fin qui en est heureuse. Cette issue tranquille de tant de troubles , & d'incidens malheureux ; cette conclusion paisible de la plupart des Poëmes Tragiques de nostre Theatre , & qui semble tenir quelque chose de la fin de la Comedie , a fait trouuer le nom de *Tragi-Comedie* à nos Poëtes. Quelques-vns d'entr'eux se sont persuadez, que si la conclusion d'un ouurage de cette nature n'estoit point ensanglantée , il ne pouuoit pas s'appeller *Tragique*. Pour cela , ils ont allié deux choses toutes contraires ; ils ont fait un monstre de deux natures excellentes ; ils ont oublié les premiers preceptes de leur Maistre.

*Sed non ut placidis cœant immitia , non ut
Serpentes Anibus gementur , Tigribus Agni.*

Aristote qui met l'issue heureuse parmi le dénombrement des fins de la Tragedie, ne nous donne pas lieu d'estre de leur opinion. Les exemples d'*Alceste* , des deux *Iphigenies* , d'*Io* & d'*Helene* aident & confirment la nostre ; & quoy que la plupart des Tragedies versent du sang sur la Scene , & s'acheuent par quelque mort , il ne faut pas pour cela conclure , que la fin de tous ces Poëmes doive estre funeste ; mais sur tout il faut bien s'empescher d'y mesler rien de Comique.

Et de vray , quelle apparence que les Acteurs ayent un pied dans le cothurne , & l'autre dans l'escarpin ? que leurs habillemens soient une Cimarre & une robe simple-my-parties ? comment peut-on faire compatir ensemble les commandemens des Roys , les meurtres , les desespoirs , les morts violentes , les bannissemens , les parricides , les incestes , les incendies , les batailles , les plaintes , les pleurs , les gémissemens & les funeraillles .

qui sont les choses que contient la Tragedie , avec les jeux, les festins , les nopces , l'avarice des vieillards ; les fourbes & l'yuroguerie des Esclaves , & des Parasites de la Comedie ? & qui pourroit raisonnablement s'imaginer qu'en mesme temps on veuille exciter la commiseration & l'horreur , la volupté & le plaisir , faire pleurer & rire les Spectateurs , calmer leurs ames en les remuant avec violence , qui sont les diuerfes fins que deux Poëmes si differens se proposent ?

C'est pour ces raisons , qui sont & valables & conuainquantes , que dans tout ce Discours nous auons appellé l'Amour Tyrannique *une Tragedie* . Mais de plus , parce que c'en est vne si parfaite & si acheuée , qu'on peut dire tres-veritablement qu'il ne luy manque rien de tout ce que le Philosophe souhaite , & de tout ce que les plus seueres Critiques recherchent dans ces ouurages.

Qu'on ne m'oppose point en ce lieu l'Amphytryon de Plaute , que nous auons desia censuré : presque dans tous ses Poëmes cet Auteur peche contre les regles Comiques. Menechme a tant d'amour qu'il en paroist furieux ; qui est vne passion de la Tragedie : dans vne autre Comedie , Alefimacchus vient sur la Scene pour se ruer ; ce qu'on ne peut excuser dans ces Poëmes : & l'autorité d'un homme duquel Horace dit ,

Quam non adstricto percurrat pulpita Socco , ne doit pas faire pecher contre les regles que le plus sage des Philosophes a establies.

Il faut dire la mesme chose parmy les Grecs du Cyclope d'Euripide , que Iules Scaliger exclud du nombre des veritables Tragedies , parce qu'il y a des choses trop Comiques : & de vray , qui pourroit supporter dans vn Poëme serieux , ce que ce

Cyclope dit de Bacchus, lors que par vne froide rencontre, il demande, comme il se peut faire qu'un Dieu habite dans vne bouteille.

Monsieur de Scudery scauoit donc bien que son merueilleux Poëme estoit tout Tragique, & toutesfois il luy a donné le titre de *Tragi-comedie*, afin de faire voir qu'il ne s'esloigne pas de la coustume receüe, & qu'il aime mieux s'accommoder à l'usage, que de s'attacher avec trop de scrupule à la souveraine raison.

Iusques icy nous auons traité de la Fable, que le Philosophe trouue la plus excellente partie de la Tragedie; &, si ie ne me trompe, nous auons monsté qu'il a eu raison de l'appeller l'ame de cette sorte de Poëmes: nous auons fait voir qu'en cette partie l'Ouurage de Monsieur de Scudery estoit au dessus de la louange, & nous eussions continué à y verifiser la regularité des mœurs, des sentimens, & de la diction, où sans doute nous eussions mis dequoy satisfaire les Habiles, & instruire les Ignorans, si vn voyage que nous allons faire au delà des Monts, n'auoit empesché la suite de nostre dessein.

Mais, outre que cela retarderoit l'edition qui presse, & arresteroit trop long-temps l'impatience publique; outre que nostre singulier Amy Monsieur de la Mesnardiere a diuinement traité ces trois parties dans le grand Ouurage de la Poëtique qu'il va mettre au iour, & que dans les preceptes du Philosophe, on peut voir combien religieusement les a suivis nostre Auteur.

Outre cela (dis-je) nous auons iugé que la Fable estant la partie d'un Poëme la moins commune, & toutesfois la plus importante; il estoit plus à propos de nous y arrester, & de faire voir l'in-

comparable beauté de celle de l'Amour Tyrannique, que Monsieur de Scudery a si merueilleusement inuentée ; car pour les mœurs, les sentimens, & la diction, à moins que d'estre entièrement priué de sens commun, on ne sçauroit manquer de connoistre dans ce Poëme, la regularité des premiers, la generosité des seconds, & la pureté majestueuse de la troisiéme.

Il est vray qu'à prendre le chemin ordinaire des Auant-propos de nos Liures, nous eussions encore éuité la peine de parler de la Fable ; car à la mode des autres Escriptuains, nous eussions seulement jetté trois ou quatre poignées de fleurs au deuant de l'Ouurage, remply de deux ou trois pages de B O N & de B E A U, donné des loüanges sans en dire la raison, ennuyé le Lecteur par des flatteries inutiles, & couronné le Poëte de nostre autorité priuée.

Mais il nous fust arriué, sans doute, ce qui d'ordinaire arriue aux autres ; personne ne nous eust adiousté de foy ; on se fust moqué de la vanité de nos Eloges, & on n'eust pas iugé de la reputation de nostre Amy sur des loüanges apostées.

C'a donc esté le mieux d'amener par tout l'autorité de la Raison & de la Science ; de ne loüer point Monsieur de Scudery, qu'après en auoir consulté Aristote ; de ne le couronner que par les mains de ce Sage ; & de n'appuyer sa gloire que sur vn fondement qui n'appréhendast, ny les Enuieux, ny les Ca'omniateurs.

Et toutesfois nous auoüons icy ingenuëment, qu'avec tous ces aduantages nostre Discours n'auroit pas mis ce Poëme à couuert de l'incursion de ces deux ennemis de belles choses, & que peut-

342 DISCOVRS SVR LA TRAGEDIE
estre il nous eust encore fallu deffendre les veritez
que nous venons d'exposer, & tesmoigner à ces
Enuieux que nous sommes,

Et cantare pares, & respondere parati,
si ce Grand Genie de nostre Siecle, la honte des
Siecles passez, & la merueille de ceux qui sont à
venir, le diuin CARDINAL DE RICHELIEU,
ne nous eust espargné ce trauail.

Ce grand Esprit ayant esté charmé de ce Poëme,
& ayant crû avec raison que l'on ne pouuoit rien
escrire que d'iniuste & d'impertinent, contre vn
Ouurage si parfait, a deffendu à son Autheur de
respondre si iamaïs la malice des hommes l'atta-
quoit au preiudice de la verité.

Si bien que par cette raison nous iugeons que
cette Tragedie est au dessus des attaques de l'En-
uie, & par son propre merite, & par vne prote-
ction, qu'on seroit plus que sacrilege de violer,
puis que c'est celle d'ARMAND, LE DIEV
TUTELAIRE DES LETTRES.

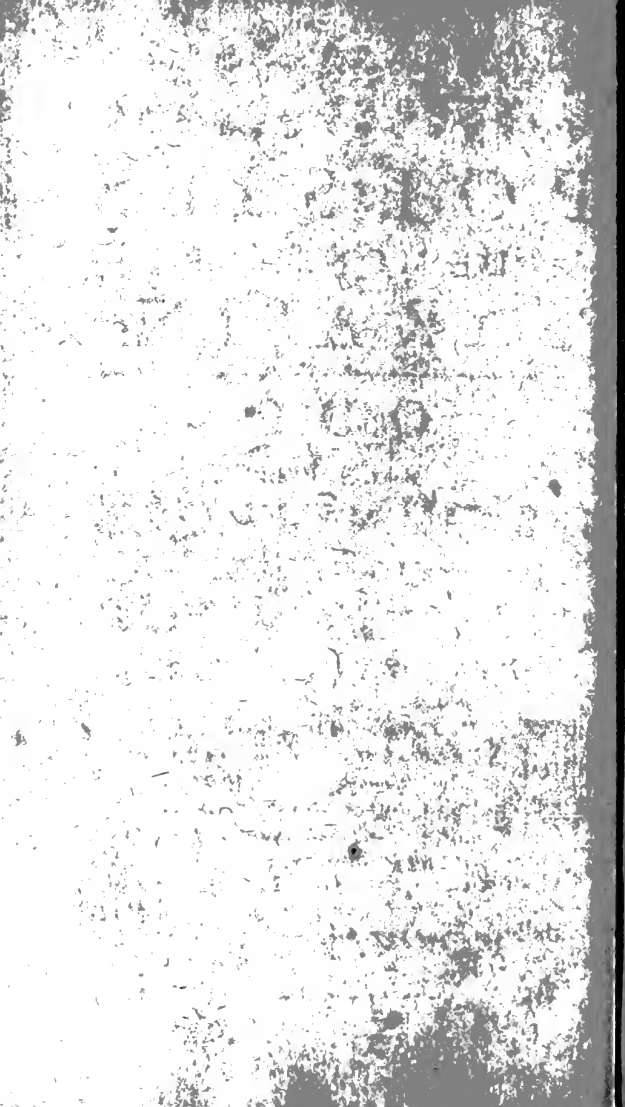
C'est de la voix de cet ORACLE, que sont
sorties ces propres paroles : QUE L'AMOUR
TYRANNIQUE ESTOIT VN OVVRAGE
QVI N'AVOIT POINT BESOIN D'APO-
LOGIE, ET QVI SE DEFFENDOIT ASSEZ
DE SOY-MESME,

POËSIES

DE

MONSIEVR

SARASIN.





POESIES
DE MONSIEVR
SARASIN.

ODE
SVR LA PRISE
DE DVNKERQVE;
A MONSIEVR
LE MARQVIS
DE MONTAVSIER.



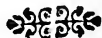
*VSE, quittons ces prairies,
Et pendons à ces ormeaux
Les rustiques Chalumeaux
Qui flatoient nos resfuries;
Il faut d'un air bien plus grand,
Sur la Lyre qu'en mourant
MALHERBE nous a laissée,
Celebrer le Conquerant
De Dunckerque terrassée.*



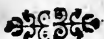
MONTAVSIER, de qui la gloire
 Vole aux climats estrangers,
 Toy qui pris part aux dangers
 D'une si noble victoire;
 Toy qu'on ne peut trop vanter,
 Veuille me faire escouter
 De ce Heros magnanime,
 De qui la main doit planter
 Nos Lys aux champs de Solyme.



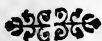
Enfin, retraite superbe
 De Corsaires furieux,
 Le plus grand des demy-Dieux
 Renuerse tes murs sous l'herbe,
 Tes portes de toutes parts
 Reçoivent ses estendarts,
 Et du plus haut de la Dune,
 Nous voyons ce ieune Mars
 Gster les fers à Neptune.



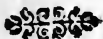
Des flots de Seine & de Loire,
 Jusqu'ou la Garonne bruit,
 Ton peuple auoit tout destruit
 Chargé de proye & de gloire;
 Tous les iours par ta valeur
 S'augmentoît nostre douleur,
 Et la fureur des orages
 Estoit le moindre malheur
 Qui desolast nos riuages.



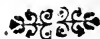
Quand ce Heros redoutable
 CONDE' lasse de nos maux ,
 Voulut qu'un de ses trauaux
 Soumit ta force indomptable ;
 Il a finy nostre deuil ,
 Il a puny ton orgueil ,
 Et de ta rage estouffée ,
 Sur le sommet d'un escueil
 Pend le glorieux trophée.



O Prince ! quels sont tes charmes !
 Dunkerque ayme son vainqueur :
 Tu triomphes de son cœur
 Aussi-tost que de ses armes.
 Elle qui fut autrefois
 L'heritage de nos Roys ,
 Satisfaite & glorieuse ,
 Reprend ses premieres loix
 De ta main victorieuse.



Ses Gens , apres ta victoire ,
 Sous tes auspices fameux ,
 Sur l'Ocean escumeux
 Bien-tost porteront ta gloire ;
 Et tandis qu'aux Nations
 Publiant tes actions
 Ils feront le tour du Monde ,
 Eole & les Alcions
 Calmeront le vent , & l'onde.



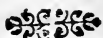
Leurs Barques plus dangereuses
 Aux Pilots de nos mers
 Que le Faucon dans les airs
 N'est aux Colombes peureuses,
 Vont laisser nos Matelots
 Dans l'aise & dans le repos,
 Et leur guerriere furie
 Ne troublera que les flots
 De la dernière Hesperie.



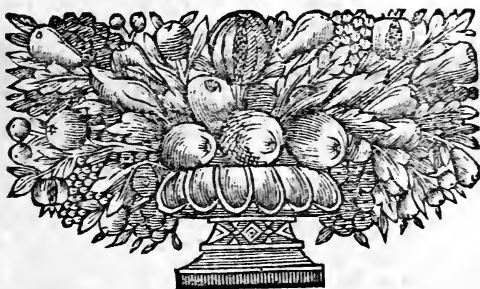
Desja ie voy cent Fregates
 Peintes de nos Fleurs de Lys,
 Vers les costes de Calis
 Porter ces braues Pirates:
 Je les voy dessus nos bords
 Exposer tous les tresors
 Que l'Ibere aux Indes pille,
 Et remorquer les grands corps
 Des Gallions de Seuille.



Cependant le vieux Nerée
 Appaisant les flots mutins,
 PRINCE, predit tes destins
 Du haut de l'onde azurée:
 Il annonce que ton bras,
 Dont les coups dans les combats
 Semblent des coups de tonnerre,
 Ayant mis l'Espagne bas
 Rendra la paix à la Terre.



*Suy ces grandes Destinées ,
Que t'ont réservé les Cieux ,
Va te rendre égal aux Dieux
Dés tes premières années ;
Et quand tes puissans efforts
Au trauers de mille morts
Auront l'Espagne domptée ,
Reuien planter sur nos bords
L'Oline tant souhaitée.*





E G L O G V E.



DAPHNIS l'ame aux douleurs sans
 cesse abandonnée ,
 Lorsque la froide nuit de pavots couronnée
 Ssoupit nos ennuis & nous force à dor-
 Le cœur blessé d'amour ne faisoit que gemir : (mir,
 Absent d'Amarillis , & sans nulle esperance
 De voir si tost finir cette cruelle absence ,
 Seul dedans sa cabane attendant le matin ,
 Il plaignoit vainement son malheureux destin.
 O belle Amarillis si chere à ma pensée ,
 Voy (disoit-il) les maux , dont mon ame est blessée.
 Je suis persécuté de l'amour & du sort ,
 Eloigné de tes yeux & proche de la mort.
 Maintenant le sommeil dans nos hameaux assemble
 Les maistres des troupaux & les troupeaux ensèble :
 Le vent n'agite plus les fueilles des forests ,
 Les bruyeres des champs , ny les joncs des marests :
 Les mastins ont cessé d'aboyer à la lune ,
 Les hiboux ont mis fin à leur plainte importune.
 Tout dort dans la nature , & Daphnis seulement
 Priué de ce repos soupire son tourment.
 Car si-tost que du iour la lumiere est esteinte ,
 Parmy l'obscurité se resueille ma plainte ,
 Et sans estre assoupis du sommeil qui les fuit ,
 Mes yeux baignez de pleurs laissent couler la nuit.
 Alors parmy l'horreur & dans la solitude
 Ma passion revient plus fascheuse & plus rude.

Alors mille penfers de peine & de douleur,
 Et d'absence & d'amour redoublent mon malheur :
 Ainsi donc vainement la nuit m'offre ses charmes,
 Ainsi donc vainement ie verse tant de larmes,
 L'Amour cruel ne se saoule de pleurs,
 Ny l'herbe de ruisseaux, ny l'abeille de fleurs.

O chere Amarillis, ie garde la memoire
 Du temps, où près de vous plein d'amour & de gloire,
 Je chantois tout le iour avecque liberté
 La grandeur de ma flame, & de vostre beauté,
 Où ma voix enseignoit les riués de la Seine,
 Et les bois de Madrid, & les monts de Surene
 Et tous ces longs costaux de iardins embellis,
 A redire apres moy le nom d'Amarillis.

Cent fois, vous le sçauiez, reposant à l'ombrage
 De ces saules espais qui bordent le riuage,
 Et que le vieil Egon fit planter autrefois,
 Vous auez escouté les accens de ma voix.
 Alors ie vous contois quelque histoire agreable
 Des plus fameux Amans que nous vante la fable :
 Les feux de Iupiter au monde si connus,
 Les larcins amoureux de Mars & de Venus,
 La fuite de Daphné, le malheur de Cephale,
 Ou de Pasiphaë la passion brutale,
 Heureuse si pour nuire à sa félicité
 Dedale & les troupeaux n'auoient iamais esté :
 Tantost ie vous disois ce que le grand Malherbe,
 Pour flechir Lyceris Nymphé ieune & superbe,
 Comme un Cygne mourât, chantoit au bord des eaux,
 Où l'Orne paresseux dort parmy les roseaux.
 Tantost ie vous parlois du soin des bergeries,
 Je vous monstrois quelle herbe infecte les prairies,
 Et comme les Pasteurs partagent aux troupeaux
 L'ombrage, le Soleil, les herbes & les eaux.

Mais parmi ces discours l'amour forçoit mon ame
 D'y mesler le recit de l'excès de ma flame,
 Qui pourroit s'empescher de plaindre son tourment
 Et vous oyiez tousiours ma plainte doucement

Me/me quand ie partis, & qu'aux bords de la Seine
 Pan qui prend soin de nous eut pitie de ma peine,
 Pleine de la douleur de mes maux infinis,
 Adieu, me dites-vous, adieu pauvre Daphnis.

Maintenaat loin de vous & de ces doux riuages,
 Parmi des monts affreux & des roches sauvages,
 Où de noires Forests de pins audacieux
 Croissent parmi la neige, & s'esleuent aux cieux.
 Je consume en regrets les nuits & les iournées,
 Prest de finir bien tost mes tristes destinees.
 (Ainsi le veut Amour) loin de vostre beauté,
 Et des aimables lieux où ie fus enchanté,
 Sans craindre que le temps bannisse de mon ame,
 Ny ces aimables lieux, ny cette belle flame,
 Ny que l'amour cruel qui fait naistre mes pleurs
 Apprenne à s'apaiser par mes longues douleurs.

Leuons-nous, le Soleil des cimes reculées
 De ces monts eleuez descend dans les valées;
 Desia tous les Bergers ont quitte les Hameaux,
 Et l'on entend par tout le son des Chalumeaux.





E L E G I E.



Q V A N D vous me puniriez de mon audace extreme ,
 Enfin il le faut dire, Orante, ie vous aime.
 L'amour, qui suit toujours vostre extrême
 beauté ,

Triomphe de mon cœur & de ma liberté.

Ie n'ay pû voir vos yeux sans sentir leur atteinte ,
 Ny la sentir aussi sans en faire ma plainte.

Souffrez donc que mes maux puissent estre écoulez ,
 Si mon cœur & mes vœux se trouvent rejettez.

Les Dieux ne m'ont point fait pour pretendre à la
 gloire

De prendre des lauriers des mains de la Victoire.

Ils m'ont fait naistre icy pour aimer constamment ,

Et mon cœur doit aimer Orante seulement.

Rien que vous à mes yeux ne paroist adorable :

Vostre beauté fait honte aux beautez de la Fable.

Celle pour qui jadis Ilion fut destruit ,

Si vous eussiez esté , n'auroit point eu de bruit.

Pâris eût avec vous , plein d'amour & de joye ,

Porté sur ses vaisseaux le feu qui brûla Troye ,

Et l'on n'eût point blâmé ceux qu'on eût vus perir

Ou pour vous conseruer , ou pour vous conquerir.

Jugez par ces appas esloignez des vulgaires ,

Combien vous surpassiez les beautez ordinaires ;

Jugez, si de vos coups un Amant peut guerir ,

S'il ne faut pas enfin ou vous plaire , ou mourir.

Mais ce puissant éclat de vostre beau visage
 Est le plus faible nœud par où l'amour m'engage.
 Vostre esprit adorable, & digne des Autels,
 Comme il est immortel, rend mes feux immortels.
 Il n'est rien qui ne cede à sa force suprême,
 Il peut tout, si ce n'est d'empescher qu'on ne l'aime;
 Mais ce crime est commun à quiconque à des yeux,
 D'aimer, en vous voyant, un chef-d'œuvre des Cieux.
 Ainsi, ne trouvez pas ma flamme illegitime;
 Ou bien accusez-vous d'avoir commis ce crime.

Que si l'ambition de sousspirer pour vous,
 Quoy que vous la causiez, aigrit vostre courroux:
 Si vous voulez ma mort pour punir cette audace,
 Un si noble trépas me tiendra lieu de grace,
 Expirant à vos yeux, par leur foudre abbatu,
 Pour un crime plus beau que la mesme vertu.

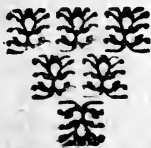
Orante, ie vous aime, il est temps de le dire;
 Je suis trop genereux pour celer mon martyre,
 Ce martyre est trop beau pour n'estre pas connu,
 Et l'on ne peut cacher l'amour qui va tout nu.

Si du peu que ie vauz vostre grand cœur s'irrite;
 Sçachez que mon ardeur me tient lieu de merite,
 Apprenez que l'amour n'a rien determine,
 Que le cœur d'un Amant est un cœur couronné,
 Et que le noble excez d'une flamme parfaite
 Ne distingue iamais le sceptre & la houlette.
 Apprenez qu'on a veu pour des objets mortels,
 Les Deesses quitter le soin de leurs Autels.
 Apprenez que Venus bannit le Dieu de Thrace,
 Pour servir Adonis, & le suivre à la chasse,
 Et que loin de punir ce ieune Audacieux,
 Le plaisir de le voir luy fit quitter les Cieux.
 C'est pour Endymion que la Lune est si paste;
 Et l'Aurore rougit du mépris de Cephele.

Belle Orante, imitez ces exemples puissans,
 Laissez toucher vostre ame au tourment que ie sens.
 Comme ces Deitez vous estes adorable,
 Comme ces Deitez, deuenex exorable.

N'irritez point l'Amour en voulant m'outrager,
 Si vous causez ma mort, il saura la venger,
 Et fera sousspirer pour quelque ame volage
 Cette beaute superbe à qui ie rends hommage.
 Alors, s'il vous souuient de ma fidelité,
 Vous vous plaindrez en vain de m'auoir mal-traité.
 Quand cet Amant trompeur méprisera vos charmes,
 Vous viendrez arroser mes cendres de vos larmes,
 Et les yeux tous en pleurs, vous direz foiblement,
 Alcidon, tu fus seul qui m'aimas constamment.

Fuyez cette menace, & suivez une enuie,
 Où, pour vostre repos, mon amour vous enuie.
 Nos iours, comme les flots, courent rapidement,
 Le temps propre à l'amour se passe promptement:
 L'inutile vieillesse au tombeau nous appelle,
 Et quand vostre nuit vient, elle vient eternelle.
 Souffrez donc que l'Amour vous range sous sa loy.
 Aimez, puisqu'il le veut, mais n'aimez rien que moy.
 Belle Orante, imitez ma constance & ma flame,
 Et me donnez un cœur qui possède mon ame.





STANCES.

VOICT bien les beaux lieux où l'amour couronna
 Par les mains de Phylis le bien-heureux Cyrene,
 Mais l'aimable Phylis qui les abandonna,
 A rendu ces beaux lieux les témoins de sa peine.



Ces bois & ces jardins & ces prez & ces eaux
 Et ces plaisans valons & ces noirs precipices,
 Seuls cōfidens des pleurs qu'il verse à grans ruisseaux
 L'ont esté mille fois de ses chastes delices.



Le Soleil mille fois l'a veu dès le matin,
 Tantost avec Phylis dansant sur la fougere;
 Tantost se reposant sur des fleurs de jasmin,
 Dont la blancheur cedit au teint de la Bergere.



Sur ces lits parfumez mille fois les zephirs,
 Trouuans près du Pasteur son amante rauie,
 Ont porté iusqu'au Ciel leurs amoureux sousspirs,
 Et mille fois les Dieux en ont eu de l'enuie.



Cyrene maintenant accablé de soucy,
 Voyant tous ces beaux lieux touchez de sa misere,
 Leur dit en sousspirant, Phylis n'est plus icy,
 Et sans elle, beaux lieux, vous ne me sçauriez plaire.



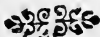
Elle est loin de ces bords en des lieux inconnus ,
 près d'un fascheux jaloux qui la tient arrestée ,
 plus fascheux que Vulcan n'estoit près de Venus ,
 Ou l'importun Cyclope auprès de Galathée.



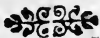
Par ce fascheux Jaloux & la nuit & le iour ,
 sans oser murmurer , la Belle est asservie ;
 Ha ! Berger malheureux , tu n'eus i jamais d'amour ,
 Ou ce penser tout seul te doit couster la vie.



Dans un mal si pressant il deteste les Dieux ,
 Comme auteurs du tourment que sa Phylis endure :
 Il trouble le silence & la paix de ces lieux ,
 Et le long de ses bords la Garonne en murmure.



Les Pasteurs d'alentour , Pan le Dieu des Pasteurs ,
 Bacchus & les Syluains , & Pomone & Zephire ,
 Venus & les Amours , Phæbus & les neuf Sœurs
 Accourent estonnez d'un si cruel martyre.



Quelle est cette fureur qui t'oste le repos ?
 Demande avec douleur la troupe desolée :
 Et le triste Berger estouffé de sanglots ,
 Leur respond seulement , Phylis s'en est allée.



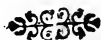
O D E

A MONSEIGNEVR

LE DVC D'ENGVIEN.



*Rand Duc, qui d'Amour & de Mars
Portes le cœur & le visage;
Digne qu'au throsne des Cefars
T'esleue ton noble courage.*



*ENGVIEN, delices de la Cour,
Sur ton chef esclattant de gloire
Vien mesler le myrte d'Amour
A la Palme de la Victoire.*

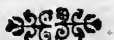


*Ayant fait triompher les Lys
Et dompte l'orgueil d'Allemagne,
Vien commencer pour ta Phylis
Vne autre sorte de campagne.*

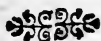


*Ne crain point de monstrier au iour
L'excès de l'amour qui te brusle;
Ne sçais-tu pas bien que l'amour
A fait vn des traux d'Hercule?*

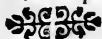
Toujours



Toujours les Heros & les Dieux
 Ont eu quelques amours en teste ;
 Jupiter mesme en mille lieux
 En a fait plaisamment la beste.



Achille beau comme le iour,
 Et vaillant comme son espée ;
 Pleura neuf mois pour son amour
 Comme un enfant pour sa poupée.



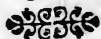
O Dieux que Renaût me plüisoit !
 Dieux qu'Armide auoit bonne grace !
 Le Tasse s'en scandalisoit ;
 Mais ie suis seruiteur au Tasse.



Et nos Seigneurs les Amadis
 Dont la Cour fut si triomphante,
 Et qui tant iousterent jadis,
 Furent-ils iamais sans Infante ?



Grand Duc, il n'y va rien du leur,
 Et ie le dy sans flaterie,
 Tu les surpasses en valeur,
 Passe-les en galanterie.



Vien donc hardiment attaquer
 Phylis, comme tu fis Bauiere ;
 Tu la prendras sans y manquer ;
 Fust-elle mille fois plus fiere.



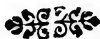
*Nous t'en verrons le possesseur ,
Pour le moins selon l'apparence ;
Car ie croy que ton Confesseur
Sera seul de ta confidence.*



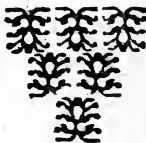
*Cependant fay qu'en deux beaux vers
La plus galante renommée
Debite par tout l'Vniuers
Les graces de ta Bien-aimée.*



*Choisy quelque excellente main
Pour vne si belle auanture :
Preu la Lyre de CHAPELAIN ,
Ou la Guitarre de VOITURE.*



*A chanter ces fameux exploits
L'employois volontiers ma vie ;
Mais ie n'ay qu'un filet de voix ;
Et ne chante que pour Syluie.*



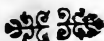


O D E

A MONSIEUR
CHAPELAIN.

*Spirit né pour les grandes choses ,
Qui chantes hautement les faits de
nos Guerriers ,*

*CHAPELAIN, meste à tes lauriers
Des guirlandes de fleurs ,
Et comme nos Pasteurs
Couronne toy de roses.*



*Le lion ardent te menace ,
Si tu veux travailler , de nuire à ta santé.
Desbauche ta severité ;
Souvent près d'un vin frais
Sous un ombrage espais
Le Sage a bonne grace.*



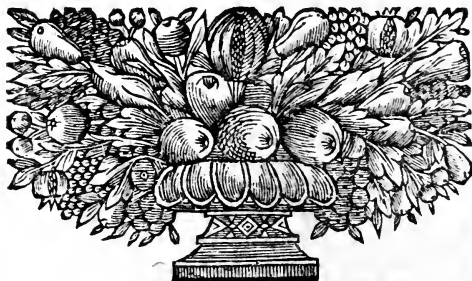
*Voy sur les rives de la Seine
Languir l'herbe flegtrie & les roseaux sechez ;
Voy dormir dans ce Bois coucheZ
Les Moissonneurs haslez ,
Qui du Soleil bruslez
Abandonnent la plaine.*



Quitte le séjour de la Ville ,
 Vien goûter la fraîcheur des eaux & des valons ;
 Vien entamer tous nos melons ,
 Et dans ce beau séjour
 Passer le plus beau jour
 Que la Parque te file.



L'agrecable & sçauant MENAGE ,
 L'honneur de sa patrie , & l'honneur de nos iours ;
 Le cœur libre de ses amours ,
 Qui l'auoient irrité ,
 Goustant la liberté ,
 T'attend sous cet ombrage.





GALANTERIE.

A VNE DAME A QVI ON AVOIT,
donné en raillant le nom de Souris.



*Visque vous m'avez demandé
(Cela s'appelle commandé)
Que j'inuentasse quelque chose,
sur le nom que l'on vous impose,*

*Depuis quelques iours, de Souris,
Voicy ce que j'ay fait, Cloris.*

*L'un aime un chat, l'autre une chate,
L'autre un chien qui baille la pate; -
L'autre une guenon qui bondit;
L'autre un perroquet qui mesdit;
Moy j'aime une Souris si belle,
Qu'au monde il n'en est point de telle;
Aussi Mesdames les Souris
Vont chantant tout haut dans Paris,
Qu'elle seroit leur Souueraine,
Si Souris auoient une Reine,
Et qu'adorer on la pouroit
Si les Souris on adoroit,
Et que Souris eussent un Temple,
Ce qui se trouue sans exemple,
Quoy que de Souris parle assez
L'Histoire des siecles passez:
Mais comme quoy se peut-il faire
(Car cela n'est pas ordinaire).*

*Que vous aimiez une Souris
Plus que les Dames de Paris ?
Si quelqu'un fait cette demande
La difficulté n'est pas grande ,
Il faut qu'il lise seulement ,
Et puis il apprendra comment.*

*L'Amour plus fort que cent Alcides ,
Ayant fait cent mille homicides ,
Vint apprehendant d'estre pris
Se refugier à Paris ,
Où de crainte que la Justice
Ne le fist traîner au supplice ,
Ce faux rusé se vint aussi
Loger proche de la Mercy ,
Afin que mercy luy fust faite.
Si l'on découvroit sa cachette.*

*Dans le logis qu'il habitoit
Une ieune Souris estoit ,
Qui voyant degoutter les fleches
Dont il fait de sanglantes breches
Au cœur de ceux qu'il sçait domter ,
Aussi-tost en voulut taster ;
Car de ces sortes de viandes
Les Souris sont tousiours friandes :
Si qu'à l'instant en tapinois
S'estant glissée en son carquois ,
De ses traits elle fut piquée ,
Et des vieilles Souris mocquée ,
Dont bien iura de se venger ,
Et soudain se mit à ronger ,
Comme une petite perdue ,
La corde en l'arc d'Amour tendue ,
Et fit tant qu'elle la mangea.
Cupidon de corde changea ,*

*La Souris sans misericorde
 Rongea cette seconde corde ;
 Ainsⁱ la Souris & l'Amour
 Ioüant aux barres tour à tour ,
 Se trouuerent une semaine
 Tous deux en une égale peine ,
 La Souris à cordes ronger ,
 Et l'Amour à cordes changer.*

*Mais la partie estant mal faite ,
 La Souris colere & finette
 Enfin emporta le dessus ,
 L'Amour de cordes n'ayant plus ;
 Courut au Marais vers sa Mere
 En pleurant luy conter l'affaire ,
 Venus le prit & le baisa ,
 Et de pois sucrez l'appaisa.
 Tay-toy , tay-toy , mon fils , dit-elle ,
 Ne me tien ny bonne ny belle ,
 Si bien-tost nous ne nous vengeons ;
 Lors fit ateler ses pigeons ,
 Qui furent en moins d'un quart d'heure
 Où la ieune Souris demeure.
 Elle sur ses gardes estoit ;
 Car du fait elle se doutoit ,
 Et tousiours se tenoit à l'erte ,
 L'Amour auoit iuré sa perte ,
 Comme aussi sa Mere Venus ,
 Qui si-tost qu'ils furent venus
 Mirent une armée en campagne
 De chats & de Cypre & d'Espagne ;
 De chats sauvages , de matous ;
 Boucherent iusqu'aux moindres trous ,
 Où les Souris ont leurs tanieres ,
 Tendirent mille souricieres ,*

Semerent de la mort aux rats,
Remplirent d'eau bassins & plats,
Mais tout cela fut inutile,
D'autant que la Souris habile
Avoit pourueu de son costé,
Se jettant pour sa seureté
(N'osant plus tenir la campagne)
Dans un cabinet d'Allemagne,
Ayant en cette occasion
Fait une ample provision
De confitures, de pommades,
De citrons doux, de marmelades,
Qu'elle boiroit & mangeroit
Tant que le siege dureroit.
De ce Fort la Souris hardie
Incessamment faisoit sortie
Par chemins aux chats inconnus;
Donnant au quartier de Venus,
Malgré sentinelles & gardes,
Luy gastant ses plus belles hardes;
Rénuerfant & poudres & fards,
Et rongeanr les Poulets de Mars.
D'Amour elle gastoit la flèche,
Tantost elle arrachoit la mèche,
Ou la cire de son flambeau,
Ou les cordons de son bandeau,
Ou quelque plume de ses aïstes,
Et faisoit des choses si belles,
Que Dame Venus & son Fils
Estoient prests d'estre déconfits.
Car mesme les chats volontaires
Ne faisant pas là leurs affaires;
Pour subsister se debandoient,
Souricières se detendoient;

L'eau des bassins estoit jettée ,
Et la mort aux rats esuentée ,
Dont de dépit Amour creuoit ,
Pourtant le siege il ne lenoit ,
Voulant pousser à bout l'affaire ,
Encor que ny luy , ny sa mere
Ne sceussent à quel jeu joïer ,
Ny plus à quel Saint se voïer.
Cependant la machine ronde ,
Qu'en prose on appelle le monde ,
Qui par Amour seul se maintient ,
Et que le seul Amour soustient ,
Des soins de l'Amour delaisée
S'en alloit bien-tost renuersée.
Les elemens n'agissoient plus ,
L'onde & les vens estoient perclus ,
La terre demeuroid en friche ,
Le cerf se cachoit de la biche ,
Le coq la poule haïssoit ,
Le moineau sa femme laïssoit ,
L'ormeau ne souffroit plus la vigne :
Et trouuoit le lierre indigne
D'embrasser ses dignes rameaux.
Tous les poissons deffous les eaux
Se haïssoient comme la peste ,
Quand dans la demeure celeste
Le grand Iupiter se troubla ,
Et les Dieux du Ciel assembla ,
Et leur faisant voir ce desordre
Tel qu'un auengle y pouuoit mordre ,
Le monde , dit-il , a besoin
Qu'Amour en reprenne le soin ;
Et c'est fait de Dame Nature ,
Si cette guerre encore dure ,

Guerre faite mal à propos,
 L'Amour nous tira du cahos,
 Il pourroit bien nous y remettre:
 Mais il ne le faut pas permettre.
 Il faut tous aller à Paris
 Pour traiter avec la Souris
 Vne paix qui soit assurée,
 Et d'une eternelle durée.

Ainsi fut fait, ainsi fut dit,
 Leur troupe à Paris descendit,
 Où pendant treves obtenues,
 Par allées & par venues,
 Ils conclurent la paix, ainsi
 Qu'on voit dans ces articles-cy.

Nous la Souris faisons promesse
 De tenir Venuus pour Dcesse,
 Et de reconnoistre en tout lieu
 L'Amour son enfant pour un Dieu,
 Comme à tels de leur rendre hommage,
 Et ne leur faire aucun dommage.

Aussi nous Venuus, & l'Amour
 Pardonnons tout iusqu'à ce iour,
 Declarons la Souris sans blasme,
 Luy donnons figure de femme,
 Pour la garantir de tous chats;
 Quoy que femme elle ne soit pas,
 Et qu'elle soit en sa nature
 Souris sous une autre figure.
 Cupidon en particulier
 Monstrant qu'il veut tout ouïlier,
 Veut que sous ce nouveau visage
 La Souris ait cet avantage
 Que ses yeux gagnent mille cœurs,
 Et soient par tout nommez vainqueurs.

De plus il s'oblige à souscrire,
 Que quand la Souris voudra dire
 Pour tuer ceux qu'il luy plaira,
 Amour tire, Amour tirera,
 Sans qu'elle puisse estre blessée,
 Ny par ses fleches offensée,
 Et de cecy sont conuenus
 La Souris, Amour, & Venus.

Ainsi donc la paix arrestée
 Par le grand Iupiter traitée,
 Toutes choses allerent mieux.
 Les Dieux retournerent aux Cieux.
 L'Amour & la Fille de l'Onde
 Remirent l'ordre dans le monde.
 La Souris par ses yeux charmans
 Sans les aimer fit mille Amans.
 Parmy ces Amans on me conte,
 C'est pourquoy ie n'ay point de honte
 D'aimer une femme-Souris
 Plus que les Dames de Paris.

Dans cette histoire ueritable,
 Qui n'est ny mensonge, ny fable,
 Vous pouuez voir, belle Cloris
 Que vous n'estes qu'une Souris;
 Ainsi, quoy qu'on vous nomme un Ange,
 Gardez que le chat ne vous mange.





STANCES

A MADEMOISELLE BERTAVD

que l'Autheur appelloit SOCRATINE.



*E meure c'est trop marchander
Pour vous dire ma peine extrême ;
Enfin il se faut hasarder ,
Socratine , hé bien ie vous aime.*



*Mon cœur tres-amoureux consent
De se ranger sous vostre empire :
En un mot autant comme en cent ,
C'est ce que i'auois à vous dire.*



*Maintenant c'est à vous de voir
Si i'ay dequoy vous satisfaire ;
Car i'irois ailleurs me pourvoir
Si ie n'estois pas vostre affaire.*



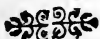
*Tout honneste homme est mon riuai,
Ie sçay qu'on vous tient inhumaine ,
Que ie me prepare un grand mal :
Mais vous en valez bien la peine.*



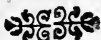
*Vous me direz que les Amans
Aniourd'huy ne font que se rire ,
Et que ie suis de ces Normans ,
Qui promettent pour se desdire.*



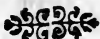
*Il est vray , nostre Nation
Donne souuent la gabatine ;
Mais ie donneray caution
De ne point tromper Socratine.*



*Pour rendre vostre esprit certain ,
Et pour asseurer nos affaires ,
Je vous passeray dès demain
Un bail d'amour deuant Notaires.*



*Pour neuf ans , pour six , ou pour trois ;
Et si vous en estes contente
Avec la clause des six mois ,
Afin que nul ne s'en repente.*



*Adieu , la nuit porte conseil ;
Songez à ce que ie propose ,
Et demain à vostre resueil
Nous resoudrons de toute chose.*



LA SEINE PARLANT A LA FONTAINE DE FORGES.



*Rayment ie vous trouue bien vaine
De me debaucher mes Beutez,
Sous pretexte de leurs santez,
Petite Nymph de Fontaine.*



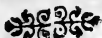
*Sçauex-vous que ie suis la Seine
Qui porte des bastons flotez;
Dont ceux qui me font de la peine
Peuvent estre tres-bien frotez.*



*Je sçay bien que vous vous vantez
Que vous estes eau minérale,
Et que vos rares qualitez
Vous peuvent rendre ma riuale.*



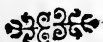
*Mais, petite Nymph de bale,
Vous feriez bien mieux entre nous
Sans me vouloir traiter d'égale,
De vous taire & de filer doux.*



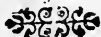
*Car si quelque iour contre vous
Ma colere estoit debordée ,
Les premiers flots de mon courroux
Vous auroient bien-tost inondée.*



*Contentez-vous d'estre grondée ,
Et faites-en vostre profit ,
Sans que ie sois enfin forcée
Pour vous perdre à quitter le lit.*



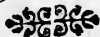
*Certes i'en aurois du despit ;
Car enfin il faut que l'on die ,
Que qui boit de vos eaux guerit ,
Quand il les boit sans maladie.*



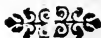
*O la cure heureuse & hardie
De remettre un homme en santé ,
Quand pendant le temps de sa vie ,
Il ne s'est iamais mal porté !*



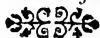
*Ceux qui conseillent qu'en Esté
De vos eaux on fasse carrousse ,
Fussent-ils de la Faculté ,
Sont de vrais Medecins d'eau douce.*



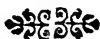
*Si iamais le destin les pousse
A se baigner vers Charenton ,
Ils n'en reuiendront point en housse ,
Ils iront boire chez Pluton.*



*Holà Seine, me dira-t'on,
Pourquoy faire tant de menaces,
Et leuer si haut le menton
Vous de qui les eaux sont si basses.*



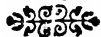
*A quoy bon toutes ces grimaces,
Demandez ce qu'il vous plaira,
Et pour auoir vos bonnes graces
La Fontaine y satisfera.*



*Elle y satisfera fera,
C'est faire en sage Politique,
Neptune l'en estimera
Comme vne source pacifique,*



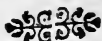
*Nymphes, ie veux donc sans replique
Que l'on me rende promptement
La diuine Melancolique,
Qui de mes bords est l'ornement.*



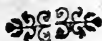
*Phylis est son nom de Romant,
Ie souhaite encore avec elle
Caliste, objet rare & charmant,
Sa compagne chere & fidelle.*



*Mais vous me semblez en cernuelle
De ne les pouuoir demesler
De mainte & mainte Demoiselle,
Qui tasche de vous aualer.*



Ainsi ie vous en vray parler ,
Car vous pourriez prendre le change ,
Et puis ie les veux regaler
En passant d'un mot de loüange.



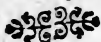
Leur haleine est de fleur d'orange ,
Leur teint de roses & de lys.
Caliste chante mieux qu'un Ange,
Mais non pas si bien que Phylis.



Leurs esprits sont leux & polis ;
Mais leur humeur est rigoureuse
Pour ces gens qui font les iolis ,
Et jettent l'œillade amoureuse.



Caliste est fort grande rieuse ,
Ses dents en sont cause ie croy :
Phylis est fort grande resueuse ,
Ie ne sçaurois dire pourquoy.



Quand ie les montrerois au doigt
Vous seroient-elles mieux connues ?
Maintenant enuoyez-les moy ,
Elles seront les bien venues.



Ainsi puisse tomber des nuës
Tans d'eau dans vos petites eaux ,
Qu'estant riuieres deuenües
Par tout elles portent bateaux.



*Que les saules & les roseaux
Vous servent tousiours de ceinture ,
Et que le doux chant des oyseaux
Soit moins doux que vostre murmure.*

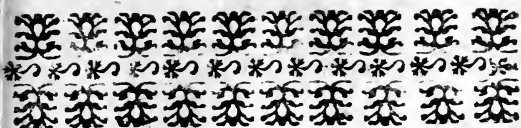


*En attendant , ie vous coniuire
De prendre ces petits Barbeaux ,
Et ces Brochetons , ie vous iure ,
J'ay regret qu'ils ne soient plus beaux.*



*Ce sont pour vous des fruits nouveaux:
Je voy bien que cela vous tente ,
Vous mangez, peu de ces morceaux.
Adieu , ie suis vostre servante.*





LE DIRECTEUR.



*Ris, dont les beaux yeux, dès le premier
moment,
De vostre Confesseur me firent vostre
Amant,*

*Ce n'est pas en Amant que ie vay vous escrire,
Mais en vieux Directeur qui tasche à vous instruire,
Et qui dans son escrit vous donne une leçon
Digne du Pere George, ou du Pere Ormeçon.*

*Premierement, fuyez le discours de Pelée,
Dont la galanterie est tout à fait gaulée:
Et s'il vient près de vous en Raminagrobis
Marchander vostre cœur pour dentelle ou tabis,
Refusez ces presens, ne soyez pas si dupe
De vous laisser tromper à l'éclat d'une lupe,
Et songez quel l'Amour seroit trop offensé,
Si vous aviez aimé pour du tabis passé:
S'il va iusqu'à la perle, & qu'il vous la presente,
Pour Dieu pensez que c'est le Malin qui vous tente,
Et dites sy trois fois avec deuotion,
De peur de succomber à la tentation.*

*Pour l'aymable Thyrsis qui joue un autre rôle,
Ioignant le doux regard à la douce parole,
S'il se dit vostre Amy, recevez-en le cœur;
S'il se dit vostre Amant, traitez-le de moqueur.*

*Sans choquer vostre honneur & vostre conscience ;
 Conseillez-luy tout doux qu'il prenne patience ;
 Qu'il retire au plûtoſt ſon eſpingle du jeu ,
 Et qu'il ne bruſte pas long-temps à petit feu.*

*Maintenant, belle Iris, ie veux vous mettre en ſuite
 Quelques points principaux touchant voſtre conduite.
 Si quelqu'un vous vient voir captif de vos appas ,
 Que l'on diſe touſiours que vous n'y ſerez pas.
 Ayez aux Capucins voſtre coëſſe abatuë ,
 Sans voir ces beaux Mignons, qui font le pied de gruë ,
 Et ne recevez point par la main des Valets
 Ce que les gens du ſiecle appellent des poulets.*

*Auſſi-toſt qu'au matin vous ſerez éueillée ,
 Avant que vous leuer , ou que d'eſtre habillée ,
 Faites du fond du cœur ce bel acte de foy ,
 Ie croy que Daphnis m'aime , & qu'il n'aime que
 moy :*

*Puis ayant cet obiet preſent à la memoire ,
 Uſez de l'oraiſon dite ejaculatoire ,
 Pendant le long du iour chantant ſouuent cela ,
 Dieux que n'eſt-il icy ! Dieux que ne ſuis-je là !*

*Mais ie ne ſonge pas que c'eſt trop de folie
 Pour un homme accablé par la melancolie.
 Iris , ie ne ſçaurois rire plus longuement ,
 Le faux Directeur cede au veritable Amant,
 En cette qualité ie n'auray point de joye
 Juſqu'à tant que le Ciel voudra que ie vous voye.
 L'abſence cependant ne pourra me changer ,
 Et douter, belle Iris , c'eſt me deſobliger.
 Ie iure vos beaux yeux que pour eſtre infidelle
 J'ay trop de paſſion , & vous eſtes trop belle.*



GALANTERIE

SVR L'ALLIANCE DE LA ROCHE
& du Caillou, qui estoit entre l'Au-
theur & vne Dame.



*V*AND par l'ordre du Ciel le temps je
trouua proche
Où l'aimable Caillou s'esloignant de la
Roche,

*Qu*itoit iusqu'à l'Aduent Blanc-mâteaux & Mercy,
La Roche tristement l'entretenoit ainsi :

O superbe Caillou qui pouuez sur la brique
Prendre le pas deuant, & luy faire la nique,
Et de qui la beauté forceroit d'enrager
La pierre de tonnerre, & le marbre estranger.
Beau Caillou dont le Ciel a fait vne Statue,
Qui de son seul regard me fait viure ou me tuë.
Caillou, qui valez mieux que tous les diamans,
Caillou, qui lapidez vn million d'amans,
Caillou noble sans doute & de race ancienne,
Descendant du Caillou du benoist saint Estienne,
Caillou certes plus beau de fois vn million,
Que tous ceux dont les Dieux bastirent Ilion;
Que ceux dont Amphion fit la ville Thebaine,
Que celui de Niobe autrefois grande Reine;
Mesme que les Cailloux, qui sortirent des mains
Du vieux Deucalion, & furent des Humains,

Enfin plus beau que ceux que d'un front taciturne
 Au lieu de ses enfans mangeoit le grand Saturne,
 Helas ! le puis-je dire, il est donc arrêté
 Par le cruel decret du Destin irrité,
 Que vous vcus en alliez pour augmenter mes peines,
 Et puis que les Rochers ont tousiours des fontaines,
 Auray-je pas raison en ces vives douleurs
 Si ie change mes yeux en deux sources de pleurs ;
 Et si dans ce départ qui me nuit & me geyne
 Je vous dis ces beaux vers de la belle Chimene :
 Pleurez, pleurez, mes yeux, & vous fondez en eau,
 L'absence du Caillou met la Roche au tombeau.
 Au moins ne souffrez pas qu'on vous fasse reproche
 D'auoir en cette absence oublié vostre Roche ;

* * * * * *
 * * * * * *

Ainsi si vostre Roche oze esperer la gloire
 D'occuper quelquefois cette belle memoire,
 Vueille tousiours le Ciel de tout mal vous garder,
 Qu'ainsi iamais Laquais ne vous puisse fronder ;
 Iamais ne seruiex-vous de paue pour les villes,
 Iamais ne seruiex-vous de boule pour les quille,
 Iamais vn Cheualier, ou iamais vn Valet
 Ne vous mette par force au chien d'un pistolet.
 Que iamais vn Passant qui viendra de se nuire,
 Se choquant contre vous ne vous puisse maudire,
 Et n'alliez-vous iamais, pour finir ma chanson,
 Dedans les sales mains de quelque Aide à Masson.





E P I S T R E

A M O N S I E V R

LE COMTE DE FIESQUE.



Oy que le Sort rencontre toy ligué
Loin de la Cour aux champs a relegué,
Amy des bons, courtois & braue Comte,
Qu'avec raison entre les Preux on compte.

*Ijju d'un Preux, qui plus hardy que trois
Fit une nuit belle peur aux Genoïs,
Non par un trait de Ribleur, ou ieune homme,
Mais par un fait que par tout on rencomme,
Et qui sans plus guerdonnoit sa vertu,
S'il n'eust esté par malheur trop vestu:
Reçoy ces vers que t'escry pour te rendre
Humble salut; Car point ne veux pretendre
En iceux vers le tien los exalter,
Ton Chapelain trop mieux le peut chanter,
Ton Chapelain, non pas de ta Chapelle;
Mais Chapelain qui chante la Pucelle:
Et pour Dunois, le grand & fier Baron,
Fast raisonner le clairon de Maron.
Ainsi l'entens je, & sans doute toy-mesme
De prime abord l'as entendu de mesme.*

*Mass un salut t'envoyer simplement
Sans te mander ny pourquoy, ny comment*

*Est de Paris, qu'en proverbe l'on nomme
Paris sans pair, mesme en dépit de Rome,
Seroit sans doute un assez mauuais tour,
Et ce seroit mal te faire ma Cour.*

*Permetts-moy donc qu'en stile Marotique
Les vie & mœurs de Paris ie t'explique,
Et tu verras si pour un tel mestier
I'ay meilleur nez que n'a le GaZetier.*

*Donc de Paris voicy ce que puis dire,
En bonne foy c'est un merueilleux Sire,
De plus en plus en bombances croissant,
Nouveaux Palais tous les iours bastissant,
Iouant gros jeu, tenant fort bonne table,
Et deffrayant un monde innumerable,
Parmy son train comptant plus de Valets,
Que Transalpins Princes n'ont de Suiets;
Et dans un iour faisant plus de despense,
Qu'en douze mois n'en fait un Roy de Frâce.*

*Item il met en folles actions
Tout son auoir; donne collations;
Fait tres-souuent assemblées publiques,
Paye & nourrit maintes Troupes Comiques,
Hante la nuit avec ieunes Galans,
Infames lieux, t auernes & brelans,
Où luy conuient tousiours vider ses poches,
Et fait rouler plus de dix mille coches.
Pour subsister mange son bled en verd,
En fin finale il se gaste & se perd.
Chez luy pourtant se mene tousiours feste,
Quoy qu'on n'y sçache où donner de la teste,
Et qu'on y soit, ainsi que chacun sçait,
Tantost à bout de l'an quarante-sept.*

*De tout cecy France sa pauvre mere
La bonne Dame est en tres-grand' colere,*

Qui maintesfois a vainement presché,
 Pour corriger cét Enfant débauché,
 Et mis à sac ses grosses bouges pleines,
 Pour subuenir à toutes ses fredaines;
 Si qu'elle en est dans la necessité:
 Mais par le nez la tient ce Fils gasté,
 Qui pour monstrier qu'il craint sa reprimande,
 Et la duper; Mal vit qui ne s'amende,
 Ce luy dit-il, Je me veux corriger
 Puis qu'il le faut. Lors se met à changer
 Ses beaux habits. Il decout sa dentelle;
 La fait decoûdre à toute sa sequelle,
 Porte le noir, quitte l'argent & l'or,
 Fait dedorer tous ses coches encor.
 Cela pourtant n'est rien qu'hypocrisie.
 Le Compagnon fait tousiours mesme vie,
 En luy n'ayant vn brin d'amendement.
 Mais ce qui met France en grand pensement;
 Et plus que tout luy brouille la ceruelle,
 C'est qu'elle veut appaiser la querelle,
 Qu'a pris Paris contre vn faux garnement
 Nommé Madrid, plus fin qu'un Allemand.
 Pourtant ne sont entr'eux billes pareilles.
 Paris souuent luy tire les oreilles:
 Et toutesfois voulant la paix traiter
 Ont enuoyé chez vn nommé Munster,
 Amy commun, Tudesque & bon yvrogne.
 Pas bien ne sçay comme ira la besogne,
 Et moult en craint, car les Gens declarez
 Pour faire paix sont aux couteaux tirez.
 A tant m'en tay, delaisant choses telles,
 Pour te parler vn peu de Demoiselles,
 Quassiegent Gens fort blanchement botex,
 Frisques Mignons, poupins & frifotex,

Riches en bas , en canons , en manchettes ;
 Mais par sur tout fort riches en sornettes,
 Que ces Beutez prennent pour mots dorez.
 Remunerant ces pauvres alterez,
 D'un doux regard avec un doux soufrire ;
 Car pour le reste ils ne trouuent que frire,
 Et ces Mondains tant coins & fort iolis
 Sont bien-heureux d'auoir la Desfurlis ,
 Qui maintefois leur est encor cruelle ,
 Car Demoiseaux payent nial la chandelle.
 Dieu les conserue , & gard' les gens de bien
 De rien y perdre , & de n'y gagner rien.

Encor faut-il te parler du Theatre ,
 Où tu soulois par fois t'allër ébatre
 Au temps passé. Tousiours y sont Farceurs
 Italiens , bons & beaux Gaudisseurs.
 Tousiours y sont le fameux Scaramousse ,
 Grand Medecin , qui ne va point en bousse,
 Mais vole en l'air comme un esprit malin ;
 Et des Boufons le Boufon Triuelin ,
 Qu' Archiboufon pourtant ie ne dis , parce
 Qu' Archiboufon est Briguelle à la Farce.
 Tousiours y sont Gracian Balançon ,
 Moult gracieux en sa longue leçon ,
 Pâis Mario , pâis Dame Marinette ,
 Maistresse mouche , & seruante finette :
 Aurelia , Pantalon Mioo ;
 Virginio caro filioo ;
 Lucille enfin au visage malade ,
 Et l'Espagnol fort en rodomontade.
 Mais le pis est que cét Amant pelé
 Disant tousiours Si dice che'l Sole ,
 Vestu tousiours comme un Valet de feste ;
 Ce Lilio nous rompt tousiours la teste

De lieux communs, ord. & vieil pot pourry,
 Et toutesfois du temps du grand Henry,
 Il fut, dit-on, parangon des Comiques,
 O grand bonté des Cheualiers antiques!
 Hors iceluy ces Acteurs estimez,
 Gens bouffonnans, que dessus ay nommez,
 Quand il leur plaist sotise faire, ou dire,
 Tousiours nous plaist l'oïr, la voir, & rire.
 Mais toutesfois un Zany baloté
 Par les Sergens, Spavento di notte,
 Saut, escalade, & telle mommerie;
 Chicor Binlis & Turcs de Tartarie
 Ne me sont rien au prix de Iodelet,
 Non de par luy, ie serois un folet,
 Voire un grand fol de luy donner la Pomme.
 Or enten-moy; c'est que le petit homme
 Que tu connois, & dont on peut prescher
 L'esprit est prompt, mais infirme est la chair,
 A translaté de la Langue Espagnolle,
 N'a pas long-temps, Comedie tant folle,
 Où Iodelet est si plaisant garçon,
 Qu' Italiens il jette hors d'arçon.
 Tu l'auouërois si la Piece auois leuë,
 Et plus encor si iouer l'auois veuë,
 Don Francesco de Royas est l'Authheur,
 Et Paul Scarron, comme ay dit, Translateur.
 Or sur cecy, Comte, s'il te va prendre
 Ardent desir de la voir ou l'entendre,
 Je te feray des loges retenir,
 Mais ie crain bien que n'y puisses venir.

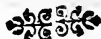


S T A N C E S

A MONSIEUR DE CHARLEVALL.



*On cher Thyrsis , dequoy t'estonnes-tu
De voir Cloris coquette & coquettée ?
Le siecle en est , & la pauvre vertu
Constance est morte , & n'est pas re-
gretée.*



*L'Inde a moins d'or & moins de perroquets ,
Que Paris n'a de Coquets & Coquettes ,
La mode en est , & iusqu'à nos Laquais ,
Qui sont trompez , & trompent les Soubrettes.*



*Mais de tout temps les Coquets ont chanté ;
Et si Iason n'eust coqueté Medée ,
Il n'eust iamais en Grece raporté
Cette Toison si fierement gardée.*

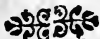


*D'esprit coquet les Deesses estoient
D'aller ainsi sans connoistre un ieune homme
Luy decouvrir tout ce qu'elles portoient ,
Et luy monstrier le cu pour une pomme.*

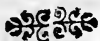
*Le croirois-tu ? cette prude Beauté ,
Que dans ses vers Homere a tant chantée ,
De cent Galans & l'hyuer & l'esté
Pendant vingt ans fut tousiours coquetée.*



*Estonne toy maintenant que Cloris
D'un seulement ne soit point satisfaite ,
Puis qu'elle est femme , & femme de Paris ;
Ce qui s'appelle en bon François Coquette.*



*Ton bel esprit , ta grace , tes beaux vers ,
Charme des cœurs , delices de la France ,
Meriteroient en un temps moins peruers
Beaucoup d'amour & beaucoup de constance.*



*Mais toutesfois peur ne te point flater ,
Il faut qu'enfin ie te die à l'oreille ,
Tu ne fais rien par tout que coqueter ,
Et ta Cloris te traite à la pareille.*





LE TESTAMENT

de Goulu.



*Goulu mourant par faute de manger,
 Maistre Clement luy dit, prenant sa main,
 Le mal empire & grand est le danger,
 Si pain n'avez. Las, ie n'ay point de pain,
 Respond Goulu. Vous mourrez donc de faim;
 Car hypocras, Prince de nos Escoles,
 En ses records tient cela pour certain:
 Lors en pleurant Goulu dit ces paroles.*



*Je voy bien que ne puis guerir,
 Dont il me fasche durement,
 Physiciens me font mourir
 Par breuuage & par lauement.
 Las! i'en ay pris si largement
 Que i'en ay gasté mes affaires.
 Adieu vous dy Maistre Clement,
 Bran de vous & de vos clysteres.*



*Mon Testament escrire me conuient,
 Ains que descendre au manoir Proserpine,
 Je vais au lieu d'où nully ne reuient,
 Car mort me mord, & famine me mine.
 Mon maigre corps ie laissé à la vermine,
 Elle en pourra ieusner les Vendredis.
 Pour mon esprit, qu'il aille à la cuisine,
 Car c'estoit là qu'estoit son Paradis.*

Je donne au Gueu qui court au Cours.
 Dans un petit panier cliisé,
 Mon Bidet, qui fait mille tours,
 Et pour Paris est bien dressé.
 Il va sans bride & deschaussé.
 Vieille natte est sa nourriture.
 Vn Requiescat in pace
 Luy seroit fort bonne auanture.



Hé le pauuret, quand midy s'approchoit,
 Qu'il a souffert de coups sans se fâcher !
 Car le chetif souuentefois clochoit,
 Et pour moy seul s'efforçoit de marcher,
 Plus ne voudra se laisser affourcher
 Ce Bucephal dont ie suis l'Alexandre.
 S'il ne le veut, qu'on le fasse escorcher,
 Et puis sa peau dessus ma tombe estendre.



Le Drap qui la nuit me couuroit,
 Quand mon Cheual se reposoit,
 Où souuent mon Valet ouuroit,
 Qui maintes pieces y cousoit,
 Autresfois neuf tant me plaisoit,
 Et tout vieux m'est si nécessaire
 Que j'ordonne, s'il y duisoit,
 Qu'on m'en fasse vn drap mortuaire.



Je donne & legue à Clopin mon Valet,
 Quoy qu'il ne m'ait de tout point decroté,
 Mon vieux mouchoir & mon large colet,
 Chemise non, ce n'est ma volonté.
 Or si Clopin dit que c'est chicheté,
 Je luy respons, que bien fort il s'abuse ;
 Qu'onques au dos chemise n'ay porté,
 A vostre amis n'est-ce pas bonne excuse ?

Item, il aura mon Chapeau,
 Qui nuit ny iour ne m'a quitté,
 Depuis qu'estois sous le drapcan
 D'Ignace & sa Societé,
 Ce Chapeau peut eslre porté,
 Pourueu que de son bord l'on coupe,
 Si sadum, Car l'humidité
 Le rend yvre comme une soupe.

Mais s'il vouloit en faire un Parasol,
 Point ne faudroit de son grand bord roigner:
 Il le vendroit du moins cinq fois un sol,
 Pourueu qu'il sceust surfaire ou barguigner.
 Sur mon Colet, moult propre à se peigner,
 Colet cachant le dos & la fourcelle,
 Le bon Clopin peut encore gagner,
 En le vendant pour peignoir à dentelle.

Au plus pauvre des Escoliers,
 Afin qu'il se puisse chauffer,
 Je laisse mes deux vieux Souliers,
 Aussi bien m'alloient-ils laisser.
 Ils sont, par trop rapetasser,
 Comme Argo la vieille nacelle,
 Qu'on fit tant de fois rapiecer,
 Qu'on ne scent plus si c'estoit elle.

Ma Sotane est pour Maistre Aliboron,
 Car la sotane à sot Asne appartient.
 Tant eut de coups d'épingle & d'esperon,
 Que ie ne sçay comme elle se soustient.
 Fil noir & blancs morceaux en retient,
 Et entretient en amitié parfaite,
 Car cét habit plus de pieces contient
 Qu'un Capucin n'en coût à sa iaquette.

Pour Ianotus mon vieil amy
Sera mon gentil Braquemart,
Puis encor Theca calami,
Qu'indoctes nomment Calemart.
Dedans n'a plumes, ne plumart,
Mais brochette & fine lardoire.
Le cornet en est plein de lard,
C'est une ioyeuse Escrivoire.



Maistre Martin aura mon grand Manteau;
Que Mante à eau i'etymologisois.
C'est bien raison qu'il ait part au gasteau;
Car dessus tous grandement le prisois.
Je donne encor mon coutelet Pergois
A Dame Alix Reine des Mameluës,
En la payant de ce que ie luy dois
Pour deux litrons de chastaignes bouluës.



Pour mes Escrits in vtroque,
Vn quidan les a blasonnez,
Et par glose s'en est mocqué;
Mais pour luy faire un pied de nez;
Aux halles ie les ay donnez,
Où ma prose qu'il a bernée,
Et mes Vers seront couronnez
D'espinnards verds toute l'année.



Bien aimeroient Poursuivans d'Apollon;
Qu'à chacun d'eux ie disse en mourant tien.
Helas! ils m'ont ioüé comme un balon.
Ils m'ont banny de chez les gens de bien.
Ils m'ont traité comme on fait un vieux Chien.
Ils m'ont chassé par tout des bonnes tables.
Pour m'en venger ie ne leur donne rien,
Mais ie les donne à tous les mille Diables.



B A L A D E

Du Gouteux sans pareil.

A M O N S I E V R C O N R A R T.



L E Gouteux qui sa goute sent,
 Fait pauvre chere & laide mine.
 De tels s'en ay ven plus de cent:
 Beaucoup void qui beaucoup chemine.
 Mais d'en voir un que ce mal mine,
 Qui, sans paroistre marmiteux,
 Comme toy sa goute mastine,
 On ne vit onc un tel gouteux.



Autour de l'un tousiours on sent
 Vieil oingt, emplastre ou medecin.
 L'autre d'un lamentable accent
 Deteste Bacchus & Cyprine.
 Pour trop bien ruer en cuisine
 Le tiers de sa goute est honteux.
 Toy seul ris de cette mutine.
 On ne vit onc un tel gouteux.



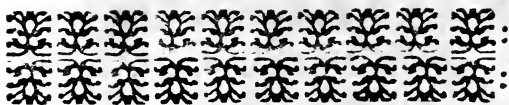
L'on te trouue en habit decent
 Composant Lettre Marotine,
 Pour laquelle Phœbus descend
 De la montagne Parnassine:
 Et le monde à peine imagine
 Qu'un homme en tourment si piteux
 Puisse faire œuvre si diuine.
 On ne vit onc un tel gouteux.



E N V O Y.

P Rince, tant plus ie t'examine,
 Je chante; (*Et cela n'est douteux*)
 Que sur terre ny sur marine
 On ne vit onc vn tel Gouteux.





APOSTILLE.

A MONSIEVR

CONRART.

S *I tu te plais à ces vers-cy
 Que pour te plaire ie t'enuoye,
 Croy que i'en auray de la ioye;
 Mais s'ils ne te plaisent aussi,
 Fay d'eux sans aucune mercy
 Ce que les Grecs firent de Troye.*



RESPONSE DE M^R CONRART.

B A L A D E.

DE LA MISERE DES GOVTEUX.

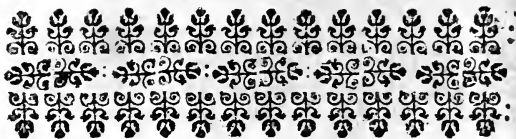
LE Gouteux qui sa goutte sent,
 Fait triste chere, & laide mine:
 Bien que de luy tu sois absent,
 Ta mine fort bien ie deuine.
 Quand tu te souuiens qu'il clopine,
 Dés qu'il veut faire un pas ou deux,
 Ton esprit alors s' imagine
 C'est pauvre chose qu'un Gouteux.



Maint Autheur antique & recent,
 Bien instruit en toute doctrine,
 Soustient que la goutte descend
 De copulation diuine,
 Et que de Bacchus & Cyprine:
 Nasquit cet enfant maupiteux;
 Mais nonobstant cette origine
 C'est pauvre chose qu'un Gouteux.



Pour moy qui des fois plus de cent
 Ay passé par cette estamine,
 Que me sert-il d'estre innocent,
 Et plus net que n'est une hermine,
 Pais qu'au pied ie porte une espine,
 Qui me rend tout lieu rabetoux,
 Et que l'on dit quand ie chemine,
 C'est pauvre chose qu'un Gouteux.



E N V O Y

P Rince, il n'est herbe ny racine
 Qui m'empesche d'estre boiteux,
 Et sans ta rime Sarasine
 C'est pauvre chose qu'un Gouteux.





APOSTILLE.



*Epuis que i'ay leu ta Balade
 Je ne suis quasi plus malade ,
 Par là tu peux voir à quel prix.
 Je mets les vers que tu m'escriis.*

*Quant à ceux-cy que ie t'enuoye
 Tu n'en receuras point de ioye ,
 Je le confesse & le maintiens :
 Fais-en donc aueque iustice ,
 Ce que tu voulois que ie fisse
 A tort & sans cause des tiens.*





BALADE.

DV PAYS DE CÔCAGNE.

NE loüons l'Isle où Fortune jadis
 Mit ses tresors, ny la plaine Elisée,
 Ny de Mahom le noble Paradis;
 Car chacun sçait que c'est billesesée.
 Par nous plûtoſt Cocagne ſoit priſée;
 C'eſt bon Pais; l'Almanach point ne ment,
 Où l'on le voit dépeint fort dignement.
 Or pour ſçauoir où giſt cette campagne,
 Je le diray diſant Pays en Normand
 Le Pays de Caux eſt le Pays de Cocagne.



Tous les Mardys y ſont de gras Mardys;
 De ces Mardys l'Année eſt compoſée.
 Cailles y vont dans le plat dix à dix,
 Et perdreaux tendres comme rosée.
 Le fruit y pleut, ſi que c'eſt choſe aiſée
 De le cueillir ſe baiſſant ſeulement.
 Poiſſons en beurre y nagent largement,
 Fleuves y ſont du meilleur vin d'Eſpagne,
 Et tout cela fait dire hardiment
 Le Pays de Caux eſt le Pays de Cocagne.

Pour les Beantez de ces lieux, Amadis
Est Oriane en son temps mesprisee,
Bien donnerois quatre maravedis
Si i'en auois vne seule baisée,
Plus cointes sont que n'est vne Espousée,
Et dans Palais s'ébatent noblement.
Prés leur déduit & leur esbatement
Rien n'eust paru la Cour de Charlemagne,
Quoy que Turpin en escriue autrement
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.





ENVOY.



*Rince, ie iure icy foy de Normand,
 Que mieux vaudroit estre en Caux vn
 moment
 Roy d'Iuetot, qu'Empereur d'Allemagne:
 Et la raison, c'est que certainement
 Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.*





BALADE

D'ENLEVER EN AMOVR.

SVR L'ENLEVEMENT

de Mademoiselle de Bouteuille, par
Monsieur de Coligny.

CE gentil ioly ieu d'amours
Chacun le pratique à sa guise,
Qui par Rondeaux & beaux discours,
Chapeau de fleurs, gente cointise,
Tournoy, bal, festin, ou deuise
Pense les belles captiver:
Mais ie pense, quoy qu'on en dise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.



C'est bien des plus merueilleux tours
La passeroute & la maistrise:
Au mal d'aimer, c'est bien tousiours
Vne prompte & souëfue crise,
C'est au gasteau de friandise
De Venus la feue trouuer.
L'Amant est fol qai ne s'anise
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

*Je ſçay bien que les premiers iours
Que Becaffe eſt bridée & priſe,
Elle inuoque Dieu au ſecours
Et ſes parens à barbe griſe :
Mais ſi l'Amant qui l'a conquiſe
ſçait bien la Roſe cultiuer,
Elle chante en face d'Egliſe
Qu'il n'eſt rien tel que d'enleuer.*

E N V O Y.

P*Prince, uſe touſiours de main-miſe,
Et te ſouuien, pouuant trouver
Quelque ieune fille en chemiſe,
Qu'il n'eſt rien tel que d'enleuer.*





SONNET

A MONSIEUR

DE CHARLEVAL.



*Ors qu'Adam vit cette ieune beauté
Faitte pour luy d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son costé
(Dont bien nous prend) ne luy fut
pas cruelle.*

*Cher CHARLEVAL, alors en verité
Je croy qu'il fut une femme fidelle;
Mais comme quoy ne l'auroit-elle esté,
Elle n'auoit qu'un seul homme avec elle.*

*Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fust ieune & vigoureux,
Bien fait de corps & d'esprit agreable.*

*Elle aima mieux pour s'en faire conter
Prester l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'estre femme & ne pas caqueter.*



SONNET

A VN LAID GALAND

d'une Dame qui auoit
vn beau mary.



*Ous dont le visage falot
Est le throsne de la grimace,
Vous qui pretendez prendre place
Dans les croteſques de Calot.*

*Serieux comme vn Sibilot
Qui se mire dans vne glace,
Galand comme vn homme de Classe,
Et ciuil comme vn Matelot.*

*Lubin, vous corrompez la Fable
Avec la Venus agreable,
Dont vous estes le Fauory:*

*Car l'on peut dire en cette affaire
Adonis en est le mary,
Et Vulcain en est l'adultere,*





CH AN SON.



*Bjet adorable & charmant ,
Mes pleurs & mes sousspirs tesmoignent
mon tourment ;
Mais le respect m'empesche de parler.*

*Que de peine à dissimuler !
Et que l'on souffre de martyre
D'aymer ; & ne l'oser dire !*



CH AN SON.

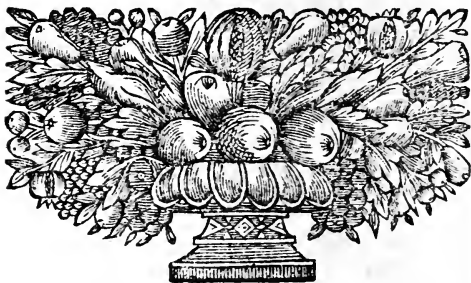
C*inq ou six sousspirs , cinq ou six fleurettes ,
Cinq ou six , hélas ! ie meurs d'Amour ,
Cinq ou six fois chaque iour
Hanter cinq ou six Coquettes ,
Despenser cinq ou six mille escus
On fait cinq ou six maris cocus .*





A L A M E S M E.

L E teint vermeil qu'a l'Aurore au matin,
 Prés vostre teint semble mourant , &
 passe,
 D'Aurore auez le nom, & le destin,
 Et d'un vieillard la couche maritale :
 Or pour vous rendre à cette Aurore égale ,
 Si luy vouliez ressembler de tout point ,
 Il vous faudroit recevoir un Cephale ;
 Mais le mal est que vous n'en voulez point.



SONNET.



SONNET.

P Rime , Homme , Reversy , Triètrac ; Es-
chetz & Hoc ,
Quinquenoue , & Piquet , allez paistre de
l'herbe ,
Cloris ne joue à rien si ce n'est au Prouerbe ,
Pour vous , Cartes & DeX , elle vous pend au croc .

Salomon fit ce jeu qui vous donne le choc ,
Et mesme en escriuit mieux que n'eust fait Malherbe .
Cloris a leu son liure , & s'en tient si superbe ,
Qu'elle vous prise moins qu'une plume de Coq .

Quand quelqu'un la va voir , soudain elle l'inuite
De passer à ce jeu le temps de sa visite ,
Moy qui ne le sçay point , ie suis , ie suis honteux .

Ie pourrois bien pourtant sortir de cette alarme ,
Car si Cloris vouloit nous iourions bien tous deux ,
Prouerbialement à baisez moy , Gendarme .





SONNET.



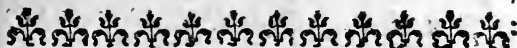
*A Beauté que ie sers , & qui m'est si
cruelle,
Se peut bien appeller un Miracle des
Cieux,
C'est la peine du cœur , c'est le plaisir
des yeux ,
Et le divin objet d'une flamme immortelle.*

*La mere des Amours ne fut iamais si belle ,
Ses regards sont par tout des Vainqueurs glorieux ;
Et sa bouche qui forme un parler gracieux ,
A l'éclat & l'odeur d'une Rose nouvelle.*

*Vn excès de beauté me force à l'adorer ;
Vn excès de rigueur me deffend d'esperer ,
Sa beauté veut mon cœur , sa rigueur veut ma vie.*

*Ainsi le seul trespas a droit de me guerir ,
Et ie ne puis iamais ayant connu Syluie ,
Ny la voir sans l'aimer , ny l'aimer sans mourir.*





EPIGRAMME.



*E veux au pied de Parnasse
Contre tout Poëte errant,
Soustenir en combatant,
Qu'Amynie a meilleure grace*

*Ny que le Rossignol quand il plaint sa disgrâce,
Ny que les Muses en chantant,
Ny que les fieres Sœurs de l'Empire flottant:
Que de toutes les voix sa voix est la plus digne
De faire de nos cœurs mille amoureux larcins;
Et qu'enfin pour l'entendre on quitteroit un Cygne
Abandonné des Medecins..*



A V T R E.



*Vand i'entendis parler de vos diuins ap-
pas,
Il me prit de vous voir une si forte enuie,
Que bien qu'on m'auertist que i'allois
au trespas,*

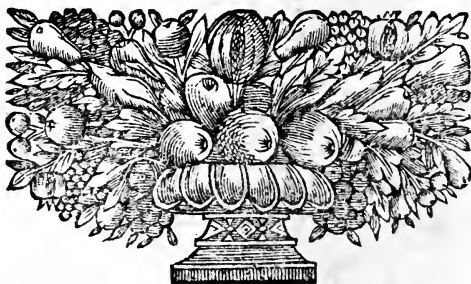
*Je n'ay iamais esté si viste de ma vie.
Enfin ie vins, ie vis; mais ie ne vainquis pas:
Vos yeux le sçauent bien, Syluie.*



A V T R E



*Ois faites bien de ne pas escouter
 Tous ces mugnets qui vous veulent at-
 traire ,
 Et s'ils venoient encor vous en conter ,
 Sçavez-vous bien comme il vous faudroit faire ?
 Je leur dirois , faisant de la colere ,
 N'esperez point d'estre aimez à la fin :
 Retirez-vous , vous ne me sçauriez plaire ,
 J'aimerois mieux cent fois un Sarasin .*



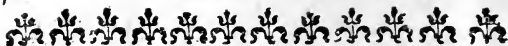


EPIGRAMME.

VN iour un Curé querelloit
 Vn homme proche de sa femme,
 Et s'emportant fort, l'appelloit
 Traistre, larron, coquin, infame.

A tout cela la bonne Dame
 Escoutoit & ne disoit mot,
 Mais venant à l'appeller sot,
 Tout soudain dans l'excès du Zele
 D'une sainte deuotion,
 Ah! Messieurs, ce meschant, dit-elle,
 Renele ma Confession.





CHANSON.



*T*rsis , la plusspart des Amans
Sont des Allemans ,
De tant pleurer ,
Plaindre , sousspirer :

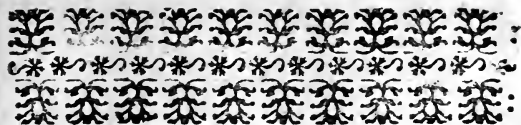
Et se desesperer.
Cen'est pas la pour brusler de leurs flames
Le cœur des Dames ;
Car les Amours
Qui sont Enfans veulent rire tousiours.



Il faut , pour estre vray Galant ,
Estre complaisant ,
De belle humeur ,
Quelquesfois railleur ,
Et quelque peu rimeur.
Les doux propos & les chansons gentilles
Gagnent les Filles ;
Et les Amours
Qui sont Enfans veulent chanter tousiours.



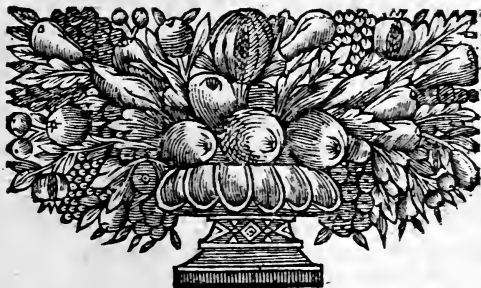
Il faut s'entendre à s'abiller ,
Tousiours babiller ,
Dancer , baller ,
Donner lodelet ,
Et fire le poulet.
Bisques , dindons , pois & fèves nouvelles
Charment les Belles ,
Et les Amours
Qui sont Enfans veulent manger tousiours.



A M A D A M E
D E
L O N G V E V I L L E .



*Bjet en tous lieux adoré ,
Et la Reine & son Fils ont dit & déclaré
Que vous estiez une Rebelle.
Venus & Cupidon en ont bien dit autant.
Avec Anne & Louis vuidez vostre querelle ;
Mais au moins contentez Venus & son Enfant.*





S T A N C E S.


P Ere des fleurs dont la Terre se pare
Quand l'amoureux Zephire a fondu les
glçons

Le teint de ma Phylis a l'éclat bien plus rare
Que tes odorantes moissons,
Quelque fleur que l'on luy compare.
Printemps, pour embellir tes roses & tes lys
Imite le teint de Phylis.



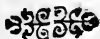
*Du Lion enflammé l'Estoille estincellante,
S'en va bien-tost flestrir tes fleurs,
Et sur leur tige languissante
Ternir leurs plus vives couleurs :
Mais ny de l'horrible froidure
Les bruslantes fureurs,
Ny de l'ardent esté l'insupportable iniure
N'oseroient violer sur le teint de Phylis
L'éternelle fraîcheur des roses & des lys.*



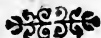


L'HYVER.

L'*Aurore dans ce temps d'hyuer
Gardant ses fleurs pour d'autres Terres ;
Ne sème plus à son leuer
Que des rhumes & des cattherres.*



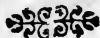
*Le Soleil qui semble lassé
De marcher depuis tant d'années ,
Auéque son train harassé
Chemine à petites journées.*



*Soit que les chemins soient moins doux
Dedans les celestes demeures ,
Ou soit qu'il craigne les Filoux ,
Il se retire dès quatre heures.*



*Tous les iardins sont desolez ,
Et dans saint Iean le Cimetiere
La plus famense Bouquetiere
Ne vend plus que des choux gelez.*



*Si pour Cimetiere saint Iean
J'ay dit saint Iean le Cimetiere ,
La faute n'est pas trop grossiere ,
C'est blan bonnet & bonnet blan.*

*Mais pour reprendre le discours ,
Dont ma Muse s'est écartée ,
Je dis que depuis quelques iours
Toute la Nature est crotée.*



*Rien ne fut iamais si mutin
Que ce meschant mois de Novembre ,
Et le pauvre Esté saint Martin
Tremble sous sa robe de chambre.*



*Reuenex doncques à Paris
Aymable & diuine Circene ,
Si vous voulez tirer de peine
Alcandre , Alcidon , & Cloris.*



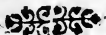
*Ou bien nous dites les raisons
Qui , pendant vn temps si sauuage ,
Vous font demeurer au Village
A resuer auprès des tisons.*



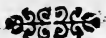


LE LIT D'HOTELLERIE.

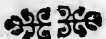
S Aisy d'un déplaisir extrême
En resvant j'attens le matin
Dans un lit, où le Sommeil mesme
Pourroit bien perdre son Latin.



Toute la Nature sommeille,
Mais non, j'ay tort, je m'aperçoy
Que dans ce beau lit où je veille
Mes puces veillent avec moy.



Le bois de cét antique lit
Est de vieille menuiserie,
Et tout son chenet s'embellit
Des placards d'une Confrairie.



Il est entouré de lambeaux,
Et de grands filets à clairnoye,
On dit que ce sont des rideaux,
Qui le vaudra croire le croye.



LE MAVVAIS POETE.

L'Autre iour , assez tard , & suivant ma
 paresse
 Je sortois de chez moy pour aller à la Messe,
 Lors qu'un carrosse passe , & me vient aprocher.
 Alors i'entens , Arreste , arreste donc cocher.
 Je me tourne à l'instant , & i'aperçoy paroistre
 Vn Marquis qui me dit , Que faites-vous , mon
 Maistre ?
 Vous allez à la Messe , & moy i'y vais aussi ,
 Faites-moy la faueur de prendre place icy :
 Vous m'obligerez bien d'un mot de conference.
 Je prens place en faisant vne humble reuerence.
 Lors ayant fait toucher au Fauxbourg saint Germain,
 Il se met à soufrire & me presse la main.
 Je vous voudrois , dit-il , lire vne poesie ,
 Que ie fis l'autre iour poussé de fantaisie.
 Je l'ay desia monstrée à plusieurs beaux Esprits ,
 Et nul , sans me flater , n'en parle avec mepris.
 Monsieur , que vous voyez , docte en cette matiere
 (Il me montre vn Pedant qui tient l'autre portiere ,
 Et qui tout ignorant croit passer en cét Art
 La gloire de Malherbe , & celle de Ronsard)
 La trouue de son goust , & pour me satisfaire ,
 Il reste seulcment qu'elle vous puisse plaire ;
 Faites-moy , s'il vous plaist , le bien de l'escouter ,
 Lors il crache , & commence après à reciter .

STANCES DV MARQUIS.



*Stes-vous un Soleil, bel Astre de ma vie ?
 Vos yeux comme les siens embrasent l'ho-
 rison :*

(raison :

Mais par vostre inconstance on a iuste

*De vous dire une Lune , adorable Syluie ;
 Ainsi ie doute encor , bel objet nompareil ,
 Si ie vous dois nommer la Lune , ou le Soleil.*



*Vos lèvres de corail , & vos iouës pourprines
 Vous font estire une rose , aimable & douce fleur ;
 Mais quoy : vostre rigueur , cause de mon malheur ,
 Vous compare au rosier qui porte des espines ;
 Ainsi ie doute encor , source de mon brasier ,
 Si ie vous dois nommer la Rose , ou le Rosier.*



*Enfin , vous estes feu , vous estes enfin onde ,
 Rocher où l'on se perd , tres-agreable Port ,
 Et pour conclusion , Arbitre de mon Sort ,
 Mes vers vous nommeront par tous les coins du
 monde ,
 Le Rocher & le Port , l'Onde avec le Brasier ,
 La Lune & le Soleil , la Rose & le Rosier.*



*Hé bien ; ce me dit-il , Monsieur , que vous en semble ?
 Ay-ie pas bien conclu recueillant tout ensemble ?
 Peut-on pas dire enfin , sans me trop estimer ,
 Que pour un Cavallier ce n'est pas mal rimer ?
 Je ne dis mot ; mais toy qui fais cette lecture .
 Juge un peu de ces vers , & de cette auanture.*



CH AN S O N.

C *Harme secret des maux les plus puiss'ans
Aimable solitude,
Console un peu la douleur que ie sens ;
Zephyrs, Ruisseaux , volez plus lente-
ment*

*Coulez plus doucement ;
Et ne pouvant finir ma triste inquietude,
Taschez au moins d'adoucir mon tourment.*



*Doux Rossignol , diuins Roys des Forests,
Qui chantez sans estude ,
Meslez vos voix a mes foibles regrets ;
Zephyrs, Ruisseaux , volez plus lentement,
Coulèz plus doucement ,
Et ne pouvant finir ma triste inquietude ,
Taschez au moins d'adoucir mon tourment.*



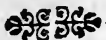


CHANSON.



*Commer un Ange
Vostre Phylis,
C'est chose estrange,
Je vous le dis;*

*Reservez vos loüanges
Pour d'autres appas,
Je me connois en Anges,
Phylis ne l'est pas.*



*Pour bonne mine
Je le voy bien,
Mais pour diuine
Il n'en est rien:
Reservez vos loüanges:
Pour une autre fois,
Je me connois en Anges,
J'en ay seruy trois.*





A MADAME
LA PRINCESSE
DE CONDE' LA DOVAIRIERE.
VERS IRREGULIERS.



*Our un moment quittez le serieux ,
Pour un moment jettez un peu les
yeux ,
Ces beaux Soleils aux Mortels ado-
rables ,*

*Sur ces Vers que l'on vous escrit ,
Et qu'on pretend que vostre Altesse voye :
Seulement comme un jeu d'esprit ,
Si pourtant loin de vous l'esprit peut estre en joye.*



*A Coulemmiers , où les ombrages noirs
Des plaisans promenoirs
Sont toujours rafraischis par l'aisle de Zephyre ,
On songe à vous incessamment ;
Et soit que le Soleil ou naisse ou se retire ,
Chacun en ce lieu vous desire.
Aussi vostre absence , à vray dire ,
Trouble tout le contentement
De l'incomparable Anne & de l'illustre Armand.*



*Dans tous leurs entretiens vostre Altesse a sa place.
Ils loient tour à tour vostre air & vostre grace.*

Ils discourent souvent de la noble fierté
 De ce front plein de majesté,
 Et de cet excès de beauté
 Si fatale autrefois aux plus puissans Monarques :
 Et mesme de vostre bonté
 Dont ils ont d'assez bonnes marques.



Le chapitre de vostre esprit
 Espuise toutes leurs louanges.
 Sur ce chapitre chacun dit
 Que vous estes égale aux Anges.
 L'on admire sa netteté,
 Sa force, sa vivacité,
 Et certaine naïveté,
 Qui le rend tousiours agreable,
 Et qui semble facile & n'est point imitable.



Selon leur iuste sentiment
 Vos mœurs, qui nous seruent d'exemple,
 Meriteroient un Temple;
 Et l'on peut dire hautement,
 Que comme vostre race en vertus ancienne
 Vid appeller ses Barons autrefois
 Premiers Chrestiens de l'Empire François,
 Vous en estes encor la premiere Chrestienne;
 Et que vous meritez mieux que ces grands Heros
 Le titre d'Alplanos.



Ainsi parmy ces Bois, que les plus longs hyuers
 Ont laissez tousiours vers :
 Ainsi près du Morin, dont l'onde
 Murmurante & vagabonde
 Semble auéque regret abandonner ces lieux,
 Dignes d'estre habitez des Dieux;

*Ainsi dans ce Palais de structure superbe ,
On s'écrie auéque Malherbe ,
Qu'il est vray que ces lieux ont d'aimables apas ;
Mais quel'on n'y void rien ne vous y voyant pas.*



*Je sens que vostre modestie
S'allarme en vous oyant louer.
Cependant il faut avouer
Que ie n'ay raconté que la moindre partis
De ce qu'on dit icy de vos vertus ,
Qui tiennent sous vos pieds les vices abatus ,
Et puis est-ce à des Impromptus
A parler d'un sujet , digne qu'Apollon mesme ,
S'il le vouloit traiter ,
Montast sur le Parnasse afin d'y mediter
Avec un soin extrême ?*



*Changeons donc un peu de discours ,
Et pour vous divertir égayons nostre Veine ,
Icy nous voyons tous les iours
Un eternal concours
De la Noblesse prochaine
De la Montagne & de la Plaine ,
En gregue d'écarlate & iuppe de velours.*



*Vous verrez bien que ces atours
Ne sont pas de Noblesse à complet équipage ,
Qui double le Laquais , qui donne insqu'au Page ,
Et qui mene carosse au cours.
Je parle de la Campagnarde ,
A Gentil-homme fier , à Dame goguenarde ,
Qui , comme Cheualiers errans ,
Sur un cheual courans ,
La Belle en croupe & le Galant en selle ,
Chantent quelque Chanson qui fut jadis nouvelle.*

Ces Nobles espronnant pour estre des premiers:
 A se monstrier à Coulommiers,
 Y déb-tent sans fin les noisës, les querelles.
 Des Braues & des Belles;
 Et finissent leurs entretiens
 Par des procès, des cheuaux, & des chiens,
 Dont on se passeroit bien,
 Et surquoy fort souuent on ne leur respond rien.



Icy tous les Baillifs, Procureurs & Prenoists,
 Suinis de leurs petits Supposts
 Chargez de pains & de bouteilles,
 Quelques-uns s'écoutant,
 Les autres tremblotant,
 Les autres barbotant,
 Font des harangues rompateilles,
 Toutes hors de propos:
 Si bien qu'il vaudroit mieux escouter des corneilles
 Que ces persecuteurs d'oreilles,
 Qui sont, sans en excepter un,
 Les plus grand ennemis au pauvre sens commun.



Madame, si vous en doutez,
 Escoutez.
 Vn échantillon de leur stile:
 Ils ont prononcé hautement
 Que vostre Fils & vostre Fille
 Estoient plus triomphans
 Dans Coulommiers la noble Ville,
 Que pendant la Guerre ciuile
 Monsieur d'Elbeuf & ses Enfans.
 Sont-ce pas de plaisantes gens?
 Es la comparaison est-elle pas gentille?

Quand ces gens se sont retirez,
 Car sur la fin du iour le voisin se retire,
 On va chercher le frais de l'ombre & du Zephyre
 Dans les lieux les plus égaréz.
 L'on gouste le repos des routes reculées;
 L'on roule au petit pas sous de sombres allées;
 L'on s'enfonçe aux plus creux des bois;
 L'on respire sur les bords de l'onde;
 L'on y lit des Romans; l'on exerce sa voix;
 La liberté bannit toutes les loix,
 Et le caprice seul y regle tout le monde.



Si le iour fait place à la nuit,
 On voit danser sous les feuillées,
 A la simple clarté de la Lune qui luit,
 Mille Nymphes deshabilées,
 Qu'au travers des buissons le Faune amoureux suit.



Et lors que l'Aurore esfeuillée
 De perles d'Orient a la Terre esmaillée,
 L'on y voit sur les costaux
 Bondir de toutes parts les innocens troupeaux,
 Suiuant les petites Bergeres,
 Qui chantent en mille façons,
 Pendant que les Bergers sautant sur les fougères,
 D'une flûte rustique imitent leurs chansons.



Parleray-ie point des Népées,
 Qui sans cesse sont occupées
 A parer les Amours de guirlandes de fleurs?
 Ny des Nayades vagabondes,
 Qui fuyant le Soleil & ses fieres ardeurs,
 Se baignent sous les ondes.

*A l'ombre des roseaux
Et des saules espais qui couronnent les eaux.*

~~~~~

*Ainsi, Madame, ny Paris,  
Ny Cloris,  
Quoy que Paris & Cloris soient aymables,  
Ne nous retireroient iamais  
De ces lieux agreables,  
Dont vostre absence a pû troubler la paix.*

~~~~~

*Mais le desir de vous renvoir
Fait que pour ces beaux lieux nous auons moins
d'estime.*

*Que ce desir a de pouuoir !
Qu'il est grand ! qu'il est legitime !
Qu'il promet de plaisirs, & qu'il en fait gouster.
Aussi sans vous flater,
On peut bien dire à vostre Altesse,
Que rien avec raison ne sçauroit contester
Contre ce desir qui nous presse ;
Puis qu'en vous renoyant on void en vn Tableau
Tout ce que l'Vniuers a de bon & de beau.*





G L O S E

A M^R ESPRIT

S V R L E S O N N E T

D E M^R B E N S E R A D E .

Monsieur Esprit , de l'Oratoire ,
 Vous agissez , en homme saint ,
 De couronner avecque gloire
 Iob de mille tourmens atteint.



*L'ombre de Voiture en fait bruit ,
 Et s'estant enfin resolue
 De vous aller voir cette nuit ,
 Vous rendra sa douleur connue.*

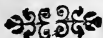


*C'est une assez fascheuse venue ,
 La nuit qu'une Ombre qui se plaint ,
 Vostre esprit craint cette venue ,
 Et raisonnablement il craint.*

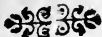


*Pour l'appaiser , d'un ton fort doux
 Dites , i'ay fait une bevenue ,
 Et ie vous conjure à genoux
 Que vous n'en soyez point émue.*

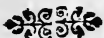
Mettez, mettez vostre bonnet,
 Respondra l'Ombre, & sans berluë
 Examinez ce beau Sonnet,
 Vous verrez sa misere nuë.



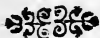
Diriez-vous, voyant Iob malade,
 Et Benzerade en son beau teint,
 Ces Vers sont faits pour Benzerad
 Il s'est luy-mesme icy dépeint.



Quoy, vous tremblez, Monsieur Esprit!
 Auez-vous peur que ie vous tue?
 De Voiture, qui vous cherit,
 Accoustumez-vous à la veuë.



Qu'ay-je dit qui vous peut surprendre,
 Et faire passer vostre teint?
 Et que deuez-vous moins attendre
 D'un homme qui souffre & se plaint.

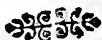


Vn Auteur qui dans son escrit,
 Comme moy reçoit une offense,
 Souffre plus que Iob ne souffrit,
 Bien qu'il eust d'extrêmes souffrances.

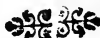


Avec mes Vers une autrefois
 Ne mettez plus dans vos Balances
 Des Vers, où sur des Palefrois
 On voit aller des patiences.

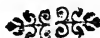
*L'Herty, le Roy des gens qu'on lie.
 En son temps auroit dit cela.
 Ne poussez pas vostre folie
 Plus loin que la sienne n'alla.*



*Alors l'Ombre vous quittera
 Pour aller voir tous vos semblables,
 Et puis chaque Iob vous dira
 S'il souffrira des maux incroyables.*



*Mais à propos, hier au Parnasse
 Des Sonnets Phœbus se mesla,
 Et l'on dit que de bonne grace
 Il s'en plaignit, il en parla.*



*J'ayme les Vers des Vranins,
 Dit-il, mais ie me donne aux Diables;
 Si pour les Vers des Iobelins
 J'en connois de plus misérables.*





VAVDEVILLE.



*Ar charité la deuote Caliste,
De son mary a fait vn Ian,
Oüy dà, oüy dà
Vn Ianseniste.*



A V N E D A M E,

Sur sa Passeur.



*Ose d'Esté qui la pourroit trouuer
Sur vostre teint ce seroit bonne affaire;
Mais le pis est que sommes en Hyuer,
Et c'est vn temps aux Roses fort con-
traire;*

*Si le Vermeil pourtant est necessaire
Pour embellir vostre teint blanchissant,
Dites tousiours, l'AYME, c'est chose claire
Que le direz tousiours en rougissant.*





CH AN S O N.

P Hylis , quelle apparence ?
 M'ayant promis de m'aimer constamment ,
 En un moment
 Vostre cœur se dédit comme un Normand.
 Pourtant ne pensez pas
 Que mon tressas
 Suiue vostre inconstance ;
 Car franchement
 Si ie n'ay que ce mal ie viuray longuement.



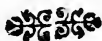
On me verra sans peine
 Rire aux Galans qui vous voudront trouver,
 Et captiuier
 D'un œil coquet tout le quartier d'Hyuer.
 Ainsi ne pensez pas
 Que mon tressas
 Suiue vostre inconstance ;
 Car entre nous
 Aymer si constamment est le mestier des Foux.



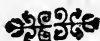


CHANSON.

Phylis, vous n'estes pas trop sage
 Pour marque de ma passion,
 De demander mon cœur pour gage;
 O la mauuaise caution!

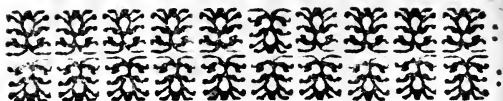


Il me semble que ie me raille,
 Quand ie parle d'estre constant:
 Mon Amour est vn feu de paille
 Qui luit & meurt en vn instant.



On m'enchaîne sans resistance,
 Mais ie romps mes fers aisément,
 Et ie trouue que la constance
 Est vne vertu de Romant.





C H A N S O N.



*'Ayme Cleon, Syluanire & Cloris;
Toutes les trois s'efforcēt de me plaire.
Je ne voy point de Galand dans Paris
Qui sur les bras ait une telle affaire:
Car ie ne puis en ma bonne fortune*

*En servir trois
Tout à la fois,
Et ie n'en veux perdre pas une.*

A M A D A M E
D E L O N G V E V I L L E.

A *Viourd'huy le Parlement
Vous absout d'estre rebelle.
Receuez le compliment
Que ie vous en fais, la Belle.
Vous n'estes plus criminelle
Si ce n'est de leze-Amours:
Mais ma foy Vous estes telle
Que vous le serez tousiours.*



S O N N E T.

M On ame est preste à s'enuoler ,
 La Mort moins que vous inhumaine ,
 Dénouant pour iamais ma chaisne ,
 A la fin me va consoler.

*En cét estat dois-ie parler ,
 Et sans meriter vostre hayne ,
 Puis-ie vous declarer la peine
 Que le respect m'a fait celer ?*

*Non , vous m'en faites la deffence ,
 Et n'ordonne que le silence
 A l'excès de ma passion.*

*Quelle cruauté , Rosanire ;
 Mourir sans dire son martyre ,
 C'est mourir sans confession.*





CHANSON.



*Depuis que j'ay veu vos beaux yeux ,
Phylis, ie vous cherche en tous lieux ;
Absent de vous ma douleur est extrême ,
Pour moy ie croy que ie vous ayme.*



*Vous me causez mille desirs ;
Vous me coustez mille souffirs ;
Je pense à vous beaucoup plus qu'à moy-mesme ;
Pour moy ie croy que ie vous ayme.*



CHANSON.

***V**ous me menacez vainement
Que ie souffriray le martyre ,
Si ie suis vostre Amant ;
Puisque vos yeux veulent que ie souf-
pire ;*

Ils sont trop beaux , Phylis , pour les dédire.



*Quand i'endureray le trespas ,
Sous les loix d'un si doux empire ,
Je ne m'en plaindray pas :
Puisque vos yeux veulent que ie souffire ,
Ils sont trop beaux , Phylis , pour les dédire.*



MADRIGAL.



*'Ay mal dormy la nuit passée ;
 Je me sens l'ame embarassée
 Du souuenir d'une beauté ;
 Je me trouue le teint tout blesné ,*

Vous verrez à la fin que j'ayme.

Mais i'y suis assez resolu ,

Puisque deux beaux yeux l'ont voulu :

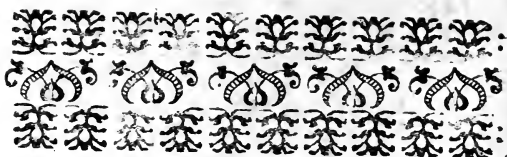
Ils ont entrepris ma deffaire ,

Hé bien ! leur volonté soit faite :



EPIGRAMME.

I E vous donne avec grand plaisir
 De trois presens vn à choisir.
 Là Belle, c'est à vous de prendre
 Celuy des trois qui plus vous duit ,
 Les voicy sans vous faire attendre ,
 Bon iour , bon soir , & bonne nuit.



L E
MOUTON FABVLEUX.

POVR MONSIEVR MOUTON,
excellent Iouëur de Luth.

Il y a vn
jeu vulgai-
re de Mou-
tons Brains,
&c.

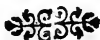
CE Mouton fut au troupeau d'Admetus,
Lors que Phœbus menoit sa bergerie;
Ainsi point n'est, ny Mutus^a, ny Brutus,
Ainçois il parle & entend raillerie,
Et sur le Luth c'est bien la diablerie;
Il fait beaux chants tellement raisonner
Que le Galand de la femme d'Vrie
Ne sceut iamais si doucement sonner.



Sous le
nom de
tous ces a-
nimaux il
parle de
certaines
personnes
qui estoient
de la mes-
me société.

Tout animal se monstre adorateur
De ce Mouton si rempli de merite;
Le Loup luy dit qu'il est son seruiteur,
Et près de luy fait de la chatemite:
Mesme ie croy qu'il a l'ame contriste
D'auoir esté aux Moutons si meschant,
Et qu'il fait van de deuenir Hermite,
Et puis aller les autres Loups preschant.

*Le Perroquet de l'oïr estonné ,
 Pour le louer luy demande en cadence ,
 Petit Mouton auez-vous desjeuné ;
 Oüy , oüy , & quoy ? du rost du Roy de France ;
 Richart , Margot & Martin vont en danse ,
 Qui sont le Geay , la Pie , & l'Estourneau ;
 Ils sont muets , & c'est comme ie pense ,
 Qu'ils n'ont appris qu'à dire Maquereau.*



*Mais cét oyseau qui fait bruire en nos iours ,
 Cid & Romains , la diuine^a Corneille ,
 Et le gentil^b Faucon qui par amours
 De temps en temps sa douce voix réueille ,
 Ont attrapé le Mouton par l'oreille ,
 Et luy mettant bouquet de Romarin ,
 L'ont couronné pour auoir fait merneille
 De bien chanter en langage^c Purin.*

^a M. de
 Corneille.

^b M. de
 Charleval
 de la Mai-
 son de Fa-
 conis.

^c Langage
 dubas pen-
 ple en un
 certain
 quartier de
 Roüen. On
 fait tous les
 ans des vers
 burlesques
 en ce lan-
 gage là.





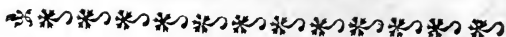
ESTRENES.

IE sçay fort bien que ie doy vous escrire ,
 Mais en vn mot ie ne sçay que vous dire ,
 Ce qui me met l'esprit en grand' détresse ,
 Car vous narrer de Priam & de Grece ;
 C'est vn vieil conte , & à dormir debout ,
 Que bien sçauex de l'un à l'autre bout ;
 Vous faire aussi ceux de ma mere l'Oye ,
 C'est pis encor que l'affaire de Troye.

Or attendant qu'aye esprit & loisir ,
 De vous trouuer contes faits a plaisir ,
 Dont vous puissiez tenir vostre Brellan ,
 Prenez en gré le Bon iour , & Bon-An ,
 Que ie vous donne en l'an six cens quarante ,
 Mis avec trois asin que ie ne mente ;
 Et pleust à Dieu voir chacun contenté
 De ces deux mots si remplis de bonté ;
 Mais par malheur Estrenes sont venuës
 Mettre la main sur mes pieces a cornuës ,
 Et les Valets de Monsieur tel & tel
 Ont prû sur moy comme on prend sur l'Autel ,
 Tambour François , & tambour des Cantons ,
 M'ont estourdy long-temps pour deux testons .
 De Violons aussi petite bande ,
 M'a cherement vendu sa Sarabande .
 Et mesmement dessus mon Escalier ,
 S'est mis au guet vn petit Escolier ,
 Tenant en main Epigramme Latin ,
 Où me traittoit en Prince Palatin .

Les Pia-
 res qui
 souroient
 sort en ce
 temps-là.

Et me faisoit d'une Isle Gouverneur ;
 Je luy ay dit qu'il me fait trop d'honneur,
 Mais mon argent bien mieux l'a contenté,
 Ce m'est à voir, que ma civilité :
 Mon pauvre argent qui loin de moy s'envole,
 Et dont i jamais ie n'entendray parole.
 Dames d'honneur, quoy que ma main lassée
 Avec chagrin la somme ait déboursée,
 Il faut pourtant mettre travail & peine
 A vous donner à toutes vostre Estrene ;
 Mais que ce soit sans bourse delier,
 Car c'est de quoy ie vous veux supplier.
 Je donne donc pour aller tout de rang,
 A nostre Aurore un beau petit Geay blanc ;
 Je donne encor, gentille Gabatine,
 Pour réjouir la Marquise en Gesine.
 Le Marechal ira se regaler
 Aux deux Chasteaux que ie luy donne en l'air ;
 Ton-ton prendra de vent trois ou quatre aulnes ;
 **** chiens verts à pates jaunes ;
 Et Socratine un couple de Cassades,
 Et pour chacune encor quatre gambades ;
 Qui serviront frisque de petite Oye,
 A ce present fait en belle monnoye ;
 Mais poisons moins que nobles & ducats ;
 Et dont vos cœurs toutesfois feront cas.
 Or puisqu'avez eu de moy vos Estrenes,
 C'est bien raison que me donniez les miennes ;
 Les attendant ie finis ce discours ;
 Que si quelqu'un trouue mes Vers trop courts ;
 Je luy diray la sentence iolie,
 Qu'il n'est i jamais de trop courte folie.
 A tant, adieu Belles in'squ'au reuoir ;
 Que pleust à Dieu que ce fust dès ce soir.



LE MELANCOLIQUE.



*Elle Phylis , belle Caliste ,
L'on m'a dit que ie suis fort triste
Depuis vostre fascheux depart ,
Et cela de fort bonne part :*

*C'est ce qui m'oblige à le croire ;
Car si les Auteurs de l'Histoire
Estoient autres que gens de bien ,
Par ma foy ie n'en croirois rien.*

*D'abord ie ne faisois que rire ,
Quand quelqu'un venoit me le dire ;
Mais tant de gens m'en ont iuré
Que ie le tiens tout assuré.
Voyez quelle metamorphose ,
Moy qui tousiours , sur toute chose ,
Honorois Momus , & Comus ,
Je suis taciturne & Camus.*

*Moy qui fuyois melancolie
Comme vn sage fait la folie ,
Comme les Hiboux font le iour ,
Et comme vous faites l'amour :
J'ay le chagrin d'un vieil Hermitte ,
Et le noble Amadis me quitte
Son nom par l'Vniuers fameux ,
Non de Beau , mais de Tenebreux.*

*Phylis , me voila donc du nombre
Des gens que l'humeur froide & sombre
Fait prendre pour des Loups-garoux ,
Et le tout pour l'amour de vous.
Ma gentille Tourelourerie.
N'achenez pas la Chanfonnette ,*

*Qui dit , autant en ferez-vous ,
Ma gentille tourelourou :
Je prie au Ciel qu'il vous enuoye
D'esbatemens une mont-joye.*

*Mais pour vous faire concevoir
Combien ie suis lugubre & noir ;
J'ay fait ces iours passez la liste
De ce que Paris a de triste ,
Et j'ay pris cette liberté
D'en extraire à vostre beauté
Une petite Kyrielle ,
Afin que sur un tel modèle ,
Vous voyez que loin de vous deux
Je suis le Roy des songe-creux.*

*Premierement icy tout proche
J'ay trouué deux fondeurs de Cloche ,
Que le metal auoit trahis ;
Pasles , esperdus , esbahis ;
Immobiles comme une Roche ,
Et penaux en fondeur de Cloche :
N'ais auprès de moy tous les deux
Sembloient gens plaisans & joyeux ,
Encor toutesfois qu'à vray dire
Ils n'eussent pas le mot pour rire.
J'ay veu des Diables en procès ,
Ayant des leurs , mauvais succès.
J'ay veu des Coquettes mordaines
Malades des fieures quartaines.
J'ay veu des Amants delaissez ,
De ces gens-là l'on void assez ;
Car pour des Dames abusees
Par Birenes & par Thesées ,
Je ferois bien de grands sermens ,
Qu'en n'en void que dans les Romans.*

*J'ay veu la hideuse peinture
Du Preux à la triste figure,
Du bon Chevalier Dom Quichot,
Qui fit des Armes son Cachot.*

*O le Fantosme effouventable,
Je croy qu'il feroit peur au Diable;
L'ayant veu seulement moulé,
J'en ay le sang encor gelé.*

*J'ay veu des Messieurs sans ceruelle,
Que le Peuple esprits forts appelle,
Gens presque aussi tristes que fous.*

*J'ay veu mesme des Loups-garous,
Et de ces affreuses chimeres,*

*Que les Nourrices & les Meres
Appellent des Moines-Bourrus*

(Dont toutesfois on ne void plus)

*Et ne sçaurois bonnement dire,
S'ils font pleurer, ou s'ils font rire.*

Souffrez qu'avec ces visions

Et ces tristes illusions,

Quelques maigres bouffons j'assemble;

Car on ne void rien, ce me semble,

A prendre les choses au fons,

Plus triste que maigres bouffons.

Pour la fin, dans une Escûrie,

Où m'a conduit ma resverie,

J'ay veu deux vieux bonnets de nuit

Sans leur coëffe, & cela s'ensuit;

Car quand les bonnets en ont une,

Ils sont mieux avec la fortune,

Qui les a de coëffe estoffez,

Que les gens qui naissent coëffez.

Or l'un de ces deux tout Superbe

De faire mentir le Prouerbe,

Malement couché sur les draps ,
 Se portant fort bien rouge & gras ,
 En riant a semblé me dire ,
 Vous estes bien triste , beau Sire.

Voila doncques ce que j'ay veu.

Qui vaille que vous l'ayez leu :

Belle Philis , Belle Caliste ,

Encor que tout cela soit triste ,

Rien de cela n'est par ma foy ,

Si triste & si dolent que moy ,

Aussi par tout , la voix publique

M'appelle le Melancolique.

J'ay l'esprit & les sens perclus ;

Pour moy le^a Soleil ne sort plus

Tous les iours du milieu de l'onde ;

En un mot ie suis mort au monde.

Aymable Philis , c'est assez ,

Priez Dieu pour les trespassez.

« Allusion
 aux vers de
 Bertrand.
 Ce n'est pas
 pour moy que
 tu sers ,
 Grand So-
 leil du mi-
 lieu de l'On-
 de ,

Car tu
 ne luis point
 pour les
 Morts ,

Et ie suis
 du tout mort
 au monde.





LE VOYAGE.

FRAGMENT.



*Tant depuis long-temps avec beaucoup
d'excuses ,
Pris congé d'Apollon , dit serviteur aux
Muses ,*

*Je publiois par tout que comme estant garçon
I'estimois à saueur d'estre leur nourrisson :
Maintenant que l'Hymen me tenoit dans la nasse
Il n'estoit plus saison de songer au Parnasse ,
Et que ie ne sçauois rien de plus decré
Parmy les gens d'esprit qu'un Rimeur marié.
Mais enfin malgré moy , mon cher Tirsis , ie pense
Qu'avecque les Neuf-sœurs ie vay rentrer en danse ;
Oisif ie me rencontre au giste de Maré ,
Lieu peu considerable , & peu considéré ;
Sans aucun promenoir , sans aucun voisinage ,
Plein de fange en Esté , plein de Peuple sauvage ,
Où mesme le Curé ne peut pas s'exprimer ,
Il faut bien s'amuser à bâiller ou rimer.
De bâiller à mon gré , c'est une triste chose ;
Il faut donc se resoudre à rimer de la Prose ;
Mais pour un tel dessein quel sujet prendrons nous ;
Dire les cruantez d'Amarante aux yeux doux ,*

*Le martyr ou la mort du Pastoureau Tityre ;
Certes ces vieux rebus n'ont plus le mot pour rire.
De m'efforcer aussi de chanter des combats ,
Comme le bon Gaston mit Graueline à bas ,
Ou comme son Cousin vainquit en Allemagne ,
Ce n'est pas là le fait d'un Rimeur de Campagne ;
Un seul de ces exploits veut un Poète entier ,
De ceux qui font des Vers marchandise Et mestier.*





L'EMBARQUEMENT DE POISSY.

DAns une Hostellerie où ie suis arresté,
Presse de la chaleur & de l'oïfueté,
Pour tascher de tromper l'absence qui
m'outrage,

Je veux en mauuais vers raconter mon voyage,
Et faire un impromptu sans travail & sans art,
De tout ce que i ay fait depuis nostre depart.
En sortant de Paris melancolique & triste,
De perdre pour long temps les beaux yeux de Caliste,
L'arriua y sans parler aux rimes de Poissy;
Car les Dieux & le sort en ordonnoient ainsi.
Lors trouuât un bateau nous nous mismes sans peine
Mes Compagnons & moy sur les flots de la Seine.
Le bateau qui sans doute estoit du temps passé,
Me parut fort petit & fort rapetassé.
Sur des branches de saule encore toutes vertes,
L'on estendit sur nous deux antiques conuertes,
Les rayons du Soleil, & les rayons de l'œil;
Y passoient comme ils font au trauers d'un roseuil:
La garny d'un iambon propre à faire ripaille,
Nous sommes tous couchez comme des rats en paille;
Mes compagnons ioyeux, & moy plus estonné
Qu'un homme qu'on auroit nouuellement berné;
Cependant le Pilote obseruant les Estoiles,
Nous force de partir, hausse toutes les voiles,

Commande de ramer, & sous les avirons
 Le fleuve en ondoyant blanchit aux environs ;
 Le Comite cruel exerçant sa colere ,
 Fait sousspirer la Chiorme & voguer la Galere ,
 Le riuage aussi-tost s'éloigne de nos yeux ,
 Et nous ne voyons plus que les eaux & les Cieux :
 Ou pour dire plus vray , sur les flots de la Seine
 Deux pauvres Bateliers nous menent avec peine ,
 Et voguant lentement , nostre petit bateau
 Aydé des avirons suit le coulant de l'eau ;
 Le plus vieil Batelier qui de l'autre est le maistre ,
 Magloire Iolivet, pauvre homme & pauvre Prestre ,
 D'habit & de bonnet , rouge & bleu déguisé
 Ressemble proprement un Triton baptisé ;
 J'entens de ces Tritons de nouvelle maniere ,
 Que Balzac^a a trouvez au bord de sa riviére ,
 Et qui semblent bien moins , à sainement iuger ,
 Des Demy-Dieux Marins que des Captifs d'Alger .
 Au reste Iolivet est crû dans sa famille ,
 Bon Pilote d'eau douce , & bon Pescheur d'anguille ;
 Homme recreatif , se meslant de chanter ,
 Et disant de bons mots à qui veut l'escouter .
 Avec ce conducteur sans craindre la tourmente ,
 Nous passons sous les ponts de Meulan & de Mante .
 Et nous voyons enfin après cent tournoymens ,
 Le pais à-pommiers des fideles Normans .
 Je ne descriray point la beauté des Villages ,
 Ny les costaux tous verds , ny les roches sauvages ,
 Ny les prez , ny les bois , ny tant d'aymables lieux .
 Que les riués par tout présentent à nos yeux .
 Le Soleil acheuant sa premiere iournée ,
 A l'un de ces beaux lieux nostre barque est menée ,
 Où ne pouuant dormir non-plus qu'un vieux lutin ,
 Le songeois à Caliste attendant le matin .

a Voyez le
 commence-
 ment du
 Prince de
 M. de Bal-
 zac.



O R P H E E.

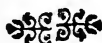
E G L O G V E.



*E Berger Palemon , & le Berger Tityre
Prenoient l'ombre & le frais du bois &
du zephyre ,
Pendant que leurs troupeaux fuyans
l'ardeur du iour*

*Paissoient tranquillement les herbes d'alentour.
Ces bois , disoit Tityre , & leur espais ombrage ,
Et le doux tremblement de l'herbe & du feuillage ,
Et le chant des oyseaux t'invitent à chanter
Pendant que le Soleil nous force à l'éviter.
Maintenant , Palemon , si tu veux redire
Dessus tes chalumeaux , en faveur de Tityre ,
Ce qu'au iour de Pales tu chantois sous l'ormeau ,
Quand tu fus couronné des vieillards du hameau ,
L'Amour infortuné , & la longue disgrâce ,
Et la cruelle mort du Chantre de la Thrace ,
Tu recevrois de moy deux beaux vases en don ,
Ouvrage merueilleux du grand Alcimedon.
En l'un il mit le Ciel , le Soleil & la Lune ,
Et plus bas l'Ocean & les flots de Neptune ;
E. l'autre il mit au pied l'Hyuer plein de glaçons ;
Aux costez i' graua les Fleurs & les Moissons ,
Et fit que par dedans d'un artifice estrange ,
Le vin semble couler des fruits de la vendange.
Palemon luy respond , Je suis prest à chanter ,
Non pour le beau present que tu viens de vanter ;*

*De mesme Alcimedon i'ay deux vases antiques ,
 Embellis de festins & de danses rustiques ;
 Mais ie veux t'obeir , & d'un plus noble effort ,
 Te redire d'Orphée , & l'amour & la mort.
 Ce suiet passe vn peu nos Musés ordinaires ,
 Et s'éleue au dessus de nos humbles bruières ;
 Mais tu sçais qu'autrefois Coridon en ces lieux
 A chanté la grandeur des Heros & des Dieux.
 Lors il fit ce recit attendant la soirée ,
 Que d'un Soleil moins chaud la terre est éclairée.*



*Le cœur rempli de gloire & de contentement ,
 Eurydice viuoit avecque son Amant ;
 Quand amassant des fleurs dans les vertes prairies
 Au retour du Printemps nouvellement fleuries ,
 Vn horrible serpent rencontré sous ses pas
 Mit fin à ses plaisirs par vn cruel trespas.
 De ce triste accident les Dryades troublées ,
 Pour pleurer leur Compagne en ces lieux assemblées ,
 Remplirent tous les monts de leurs longues clameurs ,
 Les sommets de Rhodope en jetterent des pleurs ,
 Et les bois de l'Attique , & les monts de Pangée ,
 Et les Getes & l'Hebre en son Onde affligée ,
 Et les Rochers de Thrace eurent le sentiment
 De pleurer Eurydice & plaindre son Amant.
 Luy sur son triste Luth , d'une douce harmonie ,
 Seul taschant d'appaier sa douleur infinie ,
 Soit que l'on vist mourir ou renaistre le iour ,
 Aux riuages deserts il chantoit son amour ,
 Et par tout où sa voix pouuoit estre entendue ,
 Plaignoit incessamment Eurydice perdue.
 Mesme ayant penetré dans l'eternelle nuit ,
 Par où insqu'aux Enfers le Tenare conduit ,*

*Vaste commencement de cét Empire horrible ,
 Il aborda les Morts , & leur Prince terrible ,
 Et ces barbares cœurs que jamais l'amitié ,
 Ny les pleurs des humains n'émeurent à pitié.*

*De sa charmante voix , & de son Luth forcees ,
 Du plus creux de l'Erebe à l'instant ramassées ,
 Alloient dans le silence & dans l'obscurité
 Les images des morts priuez de la clarté.*

*(Comme on void des oyseaux les troupes infinies ,
 Quand l'orage en Hyuer des monts les a bannies ,
 Ou que Vesper aux Cieux vient ramener la nuit ,
 Voler vers les Forests & s'y cacher sans bruit.)*

*Les hommes , les enfans , & les hautaines ames
 Des Heros , les vieillards , ies filles & les femmes ;
 Et les ieunes garçons dès leur printemps mûrants ,
 Portez sur les buschers aux yeux de leurs parens ;
 Que du Cocyte noir les ondes croupissantes ,
 Et les sales roseaux , & ies bourbes puantes ,
 Et le Stix qui neuf fois coule tout à l'entour ,
 Enferment dans ces lieux sans espoir de retour.*

*On dit que ces manoirs , & ces gouffres horribles
 Aux traits de la pitié se monstrerent sensibles.*

*Ies filles de la nuit avec estonnement ,
 Firent de leurs serpens cesser le sifflement.*

*Le chien qui de ses cris bat ces riués desertes ,
 Retint prest d'aboyer ses trois gueules ouuertes ;
 Le vent impetueux tout d'un coup s'arresta ,
 Et d'un peu de repos Ixion se flatta.*

*Et desja retournant de ces demeures sombres ,
 Dont les monstres affreux qui tourmentent les ombres ,
 Et les torrens de flame impeschent le retour ,
 Ayant tout surmonté par un excès d'amour ,
 Il ramenoit au monde Eurydice perdue ,
 Qu'à ses douces chansons l'Enfer auoit rendue ,*

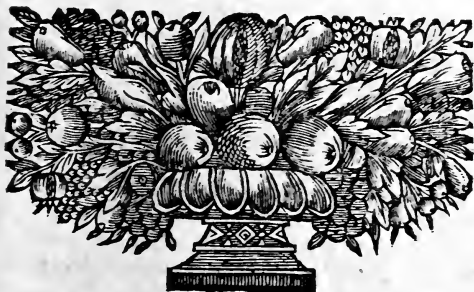
Forcé par un decret du Tyran de ces lieux ,
A ne la point reuoir qu'il ne reuist les Cieux.
Quand tout soudainement vne ardeur insensée ,
De ce peu sage Amant occupa la pensée ,
Bien digne du pardon qu'on deuoit luy donner ,
Si l'Enfer implacable auoit sceu pardonner.
Il s'arreste , & desia proche de la victoire ,
Helas vaincu d'Amour & priné de memoire !
Sur le point de reuoir la lumiere des Cieux ,
Vers sa chere Eurydice il destourne les yeux ,
Lors son travail fut vain , lors sa peine soufferte
Ne fit que redoubler cette seconde perte.
Pluton sembla rauy de rompre son accord ,
Et rendant Eurydice au pouuoir de la mort ,
Sur les flots de l'Auerne aux manes redoutable ,
Trois fois l'on entendit un murmure agreable ,
Helas ! dit Eurydice au fort de sa douleur ,
Tu te perds , tu me perds par un nouveau malheur ;
D'où vient cette fureur si grande & si cruelle ?
Desia le fier destin aux Enfers me rappelle ,
Et le pesant sommeil qui me ferme les yeux ,
M'esloigne pour iamais de la clarté des Cieux.
Pren ce dernier adieu , l'Obscurité plus forte ,
D'un tourbillon espais m'enuelope , & m'emporte ;
Et ie te tends en vain pour gages de ma foy ,
Ces inutiles mains qui ne sont plus à toy.
Elle dit , & soudain comme on void la fumée
Disparoistre à nos yeux dans les airs consumée ,
Legere elle s'enfuit des yeux de son Amant ,
Et quoy qu'il embrassast les ombres vainement ,
Qu'il courust furieux au milieu des tenebres ,
Qu'il y fist retentir mille plaintes funebres ,
Il ne la pût reuoir , & l'iniuste Charon
Par trois fois le chassa des bords de l'Acheron.

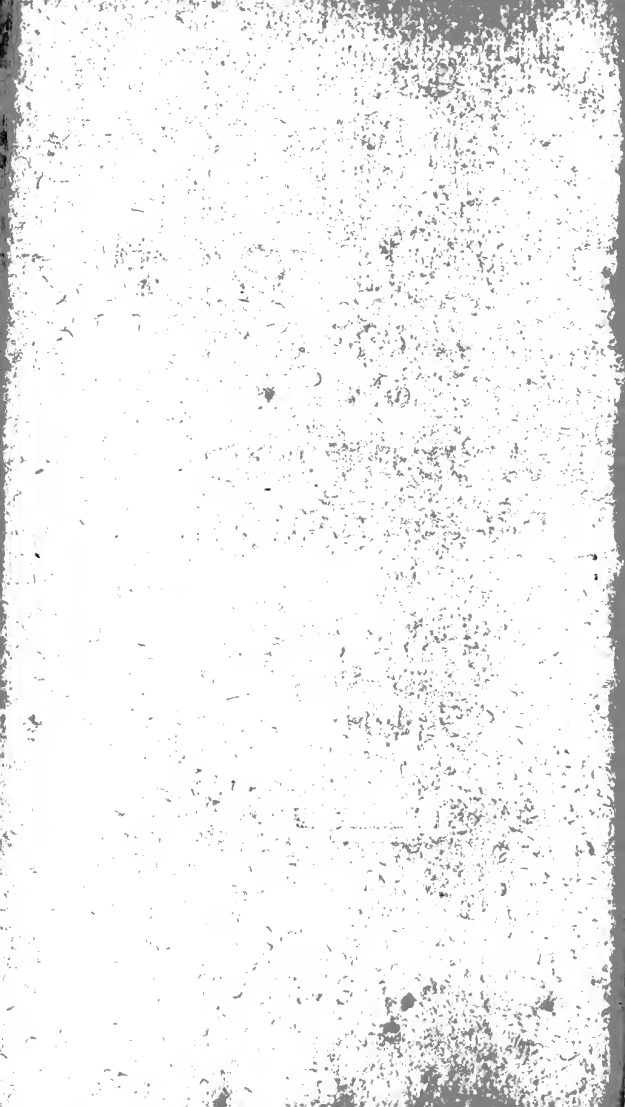
Cependant Eurydice au pouuoir de la Parque ,
 Desia froide passoit dans la mortelle barque ,
 Qu'eust il fait , en quel lieu se fust-il retiré ,
 Ayant perdu deux fois cét obiet adoré ?
 Quels pleurs eussent émeu les ombres du Tenare ,
 Et quel chant eust flechy leur Deité barbare.
 On dit qu'il fut sept mois accablé de douleur ,
 A pleurer sans relasche un si cruel malheur ,
 Dans le triste séjour de ces roches sauvages ,
 Qui du fleuve Strymon enferment les riuages ,
 Repassant mille fois sous ces antres glacez ,
 Le funeste succès de ses malheurs passez ;
 Et touchant du recit de sa longue disgrâce ,
 Les Arbres , les Rochers , & les Monts de la Thrace ,
 Tel que le Rossignol d'une mourante voix ,
 S'attristant solitaire au silence des bois ,
 Plaint ses petits perdus , quand d'une main cruelle
 Le rude Villageois en la saison nouvelle ,
 Observant les buissons qui les tenoient cachez ,
 Les a devant ses yeux de leur nid arrachez ,
 Ce malheureux oiseau que la douleur transporte ;
 Gemit incessamment sur une branche morte ,
 Et soit que la nuit vienne , ou qu'elle cede au iour ,
 Remplit de ses regrets tous les lieux d'alentour .

Depuis iamais l'Amour , ny iamais l'Hymenée ,
 Ne flechirent son ame au deuil abandonnée ;
 Mais fuyant les beautez dont il estoit pressé ,
 Et demeurant aux bords du Tanais glacé ,
 Près des Monts Ripheens dont les riués desertes
 De neige & de frimats en tout temps sont couuertes ;
 Il plaignoit Eurydice , & ses malheurs soufferts ,
 Et les vaines faueurs du Tiran des Enfers ;
 Quand des Ciconiens les femmes mesprisées ,
 Aux Festes de Bacchus de fureur embrasées ,
Déchirerent

Déchirerent son corps tout percé de leurs dards,
Et coururent les champs de ses membres espars.
Alors mesme dans l'Hebre où sa teste iettée,
Tournoyoit sur les flots rapidement portée,
Son ame s'ensuyant, d'une mourante voix,
Redisoit, Eurydice, une derniere fois,
Miserable Eurydice, & les riués atteintes
Respondoient, Eurydice, à ses dernieres plaintes.

Ainsi dit Palemon à l'ombrage des bois,
Le Rossignol se teut pour entendre sa voix;
Le vent ne troubla plus le calme du feuillage,
La Genisse perdit le desir de l'herbage,
Et le Loup se cachant dans le fort des buissons,
Oubliant les troupeaux escouta ses chansons.





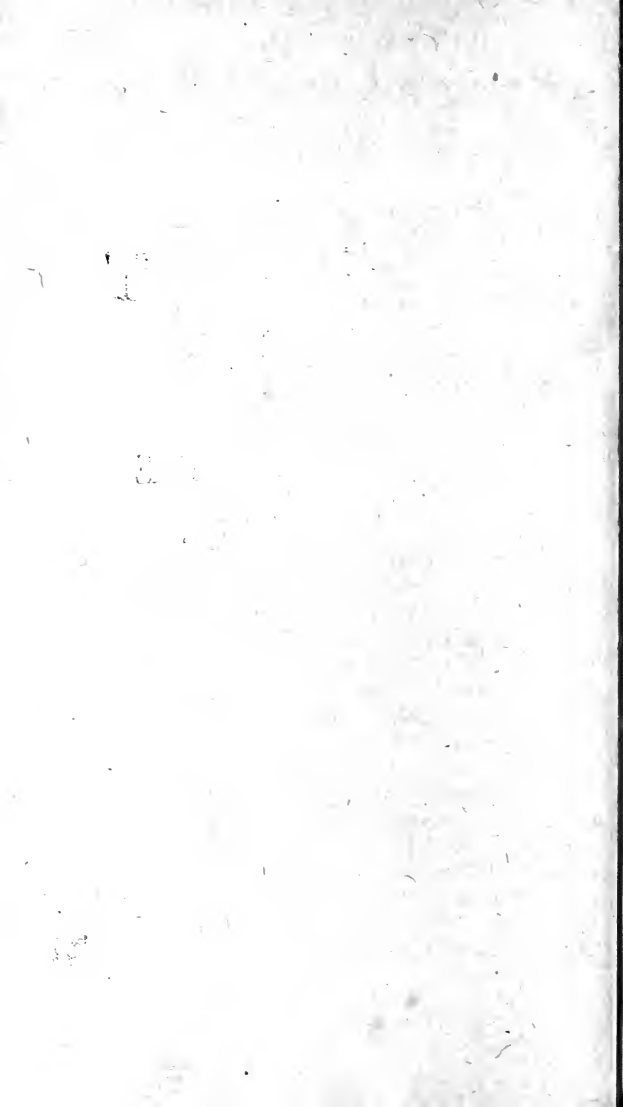
D V L O T

V A I N C V,

O V

L A D E F A I T E

DES BOVTS-RIMEZ.





SVIET DV POËME.



Es Bouts-Rimez n'ont esté connus
que depuis quelques années. L'extra-
vagance d'un Poète ridicule nommé
Dulot, donna lieu à cette inuention.

Vn jour comme il se plaignoit en preséce de
plusieurs personnes qu'on luy auoit dérobé quel-
ques papiers, & particulièrement trois cens
Sonnetts qu'il regrettoit plus que tout le reste,
quelqu'un s'estonnant qu'il en eût fait vn si grand
nombre, il repliqua que c'estoient des *Sonnetts en
blanc*; c'est à dire des Bouts-Rimez de tous ces
Sonnetts qu'il auoit dessein de remplir. Cela sem-
bla plaisant, & depuis on commença à faire par
vne espece de ieu dans les Compagnies, ce que
Dulot faisoit serieusement, chacun se piquant à
l'enuy de remplir heureusement & facilement, les
Rimes bizarres qu'on luy donnoit. On les choi-
sissoit d'ordinaire de cette sorte pour augmenter
la difficulté, quoy qu'au iugement des plus fins
ces Rimes bizarres soient bien souuent celles qui
embarrassent le moins, & qui fournissent le plus
de choses nouvelles & surprenantes pour ce stile
folastre & burlesque. Il y eut vn Recueil imprimé
de cette sorte de Sonnetts en l'année mil six cens
quarante-neuf. Quelque-temps après on sembla
s'en dégouster, & ils ne furent plus si communs

iusques en l'année mil six cens cinquante-quatre, qu'un homme bien moins illustre par ses grandes charges, que par ses plus grandes qualitez, les remiten reputation sans y penser. Car comme il a tousiours sceu mesler le diuertissement des belles lettres, aux affaires les plus importantes de l'Estat, de la Iustice, & des Finances; par hazard, à quelqu'une de ces heures que les soins du Public luy laissent, il appliqua ce genre de Poësie à son veritable usage, & fit en se ioüant un Sonnet de Bouts-Rimez sur la mort du Perroquet d'une Dame de qualité, dont le nom & le merite sont connus de tout le monde. Cét exemple réueillla tout ce qu'il y auoit de gens en France qui scauoient rimer, on ne vid durant quelques mois, que des Sonnets sur ces mesmes Bouts-Rimez; & leur suiet ordinaire estoit, ou le Perroquet, ou Sainte Menchoud, que nous venions de reprendre sur les Ennemis. Monsieur Sarasin fit aussi un de ces Sonnets sur le Perroquet; mais s'ennuyant à la fin qu'une Poësie comme celle-là, ostant, pour ainsi dire, le cours à toutes les autres; il commença à parler par tout contre les Bouts-Rimez, & conceut le dessein de ce Poëme, qu'il composa en quatre ou cinq iours, & qu'il n'a pas eu le temps de corriger. C'est une imitation plaisante du Poëme heroiïque, qui est le plus sérieux, & le plus graue de tous, ou du moins une des principales parties. L'Autheur s'attache sur tout à deux choses, où les Poëtes Epiques font d'ordinaire un effort particulier; l'une est, ce que les Italiens appellent *Rassegna*, la *reueüe*, ou le denombrement des troupes de leurs Chefs; & l'autre, la description du combat. Il feint que le Poëte Dulot (à qui il donne pour pere le Herty, ce fou des Petites-

Maisons, duquel on a tant parlé.) Que Dulot, dis-ie, ayant essayé autresfois en vain de destruire la bonne Poësie, s'auiſe de faire reuolter la Nation des Bouts-Rimez, & de les amener ſous les armes aux portes de Paris. Il les repreſente conduits par quatorze Chefs, qui ſont les quatorze Rimes que le Perroquet rendoit alors ſi celebres. Il deſcrit en ſuite l'armée des bons Vers, la Bataille qui fut donnée dans la plaine de Grenelle, la deſaite des Bouts-Rimez, les peines qu'on impoſa aux vaincus, & finit ſon Poëme par la mort de Dulot, comme Virgile a finy le ſien par la mort de Turnus. Il a remply cét Ouurage de tant de choſes agreables, qu'elles doiuent faire excuſer aux plus ſeueres Critiques, celles qu'il y euſt changées luy-mefme ſ'il euſt veſcu. Sur tout, il y a quantité d'alluſions tres-ingenieufes qu'on expliquera en marge, comme eſtoit ſon intention, en faueur de pluſieurs perſonnes qui ne ſont pas obligées de les entendre.





S O N N E T
DE BOVTS - R I M E Z
DE MONSIEVR, SARASIN,
Sur la mort du Perroquet.

Quand la mort cõtre qui vainement on-chicane,
Eut fait dans son Avril le Perroquet--capot,
Vn Coquemar fut l'urne & le precieux——pot
Où l'on le mit vestu de sa verte ——soutane.

Jupiter troublant l'air serain & ——diaphane,
Le souurit en courroux des couleurs d'un——tripot;
Puis appellant le Dieu qui * * * ——chabot,
Va, Mercure, dit il, dans ce monde ——prophane.

Ren l'ame au Perroquet, fors-le du--Coquemart,
Lors comme de saint Paul foudroit le---laquemart.
De l'Olympe estoillé descend le Dieu sans——barbe.

Et ramassant soudain ce funeste——debris,
Rend l'ame au Perroquet, & plus viste qu'un-barbe
Le reporte en sa cage au celeste——lambris.



DVLOT VAINCV,
O V

LA DEFFAITE
DES BOVTS-RIMEZ.

A MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONTY.

CHANT PREMIER.

IE chante les Combats , l'heroïque vaillance ;
Et les faits glorieux des Poèmes de France ;
Et comme sous les murs de la grande Cité,
Tomba des Mauuais Vers le Peuple reuolté ;
Lors que pour déthrôner la Bonne Poësie,
Sous l'orgueilleux Dulot, durant sa frenesie,
Du Royaume des Fous vinrent les Bouts-Rimez ;
Et coururent nos champs de bataillons armex.
Vn seul iour decidant aux plaines de Grenelle,
Par les mains du Destin leur celebre querelle.

Illustre Demy-Dieu , digne sang de nos Roys ;
Si parmy les trauaux de tes nobles exploits,
Si parmy les horreurs des tempestes ciuiles,
Les fureurs des Soldats , les tumultes des Villes ;
Et les grands accidens de ton fameux party,
Les neuf sçauantes Sœurs t'ont tousiours diuerty ;
Maintenant qu'à tes vœux les Astres sont propices ;
Que tu fais de la Cour les plus chères delices ,

*Que les Parques pour toy fissent un meilleur sort ;
 Et qu'un vent plus heureux met ton navire au port ;
 Reçois de ces neuf sœurs comme un nouvel hommage,
 Les folâtres discours de ce petit ouvrage ,
 Attendant que leurs chants, qui t'égalent aux Dieux,
 Accompagnant par tout ton char victorieux ,
 Te conduisent brillant de splendeur & de gloire ,*

a Le Herty, comme il a été dit dans l'Argumēt, estoit un fou des Petites Maisons.

b On dit des mauvais Poètes qu'ils font des Vers en dépit d'Apollon & des Muses, suivant le Proverbe Latin, *in vita Minerva.*

c Les Bouts-Rimez sont d'ordinaire composés des rimes les plus bizarres, & qui ont le moins de rapport ensemble.

d Voyez l'Arionne, Chant sixième d'Alcibiade in gin d'huomini han forma. Colui se, altri di scimmie, altri di gatti, &c.

*Vainqueur des Nations au Temple de Memoire ,
 Et que par leur moyen tes gestes éclatans ,
 Percent de longs rayons l'épaisse nuit des temps.
 Quand l'illustre Herty fut privé de la vie ,
 Dulot son fils pressé d'une plus noble envie ,
 Que de vieillir oysif, proche de ses tisons ,
 Et borner son Empire aux Petites-Maisons ,
 Tenta de renverser par ses vers frenetiques
 Le Trône glorieux des Poèmes Antiques ;
 De les chasser de France , & mettre sous ses Loix ,
 En dépit d'Apollon le Parnasse François.
 Il tenta , sans succès, cette entreprise vaine ;
 Ses vers furent défaits sur les bords de la Seine ,
 Phœbus le déclara rebelle & criminel ,
 Et l'on le dépouilla du Sceptre paternel.
 Vaincu, désespéré, detestant sa fortune ,
 Dulot fuit, se retire au Monde de la Lune ,
 Où les Poètes fous sont les plus estimez ,
 Et descend au pays des puissants Bouts-Rimez ,
 Peuple estrange, farouche, & qui demeure ensemble,
 Sans coustume & sans loy, comme le sort l'assemble ,
 Estrange à regarder, tel que les visions
 Dont Antoine au Desert eut les illusions ,
 Ou que l'affreuse gent, qu'au bout de la marine ,
 Le Paladin Roger vit en l'Isle d'Alcine ,
 Reconnoissant pourtant Phœbus pour Souverain ;
 Mais se rongéant le cœur d'un dépit inhumain ,*

Et sans cesse troublé de froide ialousie,
De le voir mieux aymer la bonne Poësie.

Dulot, que son destin a chassé de ces lieux,
Conseille la reuolte à ces audacieux,
Les excite, les presse, exalte leur vaillance,
Mespriſe insolemment les Poëmes de France,
Demande à les conduire, & leur promet dans peu
De perdre nos Bons Vers, par le fer & le feu.

On l'écoute, on le croit, on veut descendre en terre,
On le choisit pour Chef de cette grande guerre,
Sous luy les Bouts-Rimez sont par tout enrôllez,
Et par tout le pais à combattre appellez.

Mais pendant que le Peuple en tumulte s'appresse,
Dulot veut par la ruse auancer sa conquête,
Il deſeſche ſoudain ^a quatorze Bouts-Rimez,
Pour les plus hazardenx iuſtement eſtimez,
Il veut que dans Paris leurs charmes ils eſtalent,
Qu'ils ſe gliffent par tout, que par tout ils cabalent.
Ils font ce qu'il commande, & comme ils ſont adroits,
Ils gagnent les Eſprits, preſque en tous les endroits.
Paris les void allant par toutes les ruelles
Charmer également les Blondins, & les Belles;
Ceux meſme, qui des Roys diſpenſent ^b les Treſors,
Pour les faire admirer, font d'aymiables efforts.
Par tout de ces Sorciers la force ſe découure,
Et la Garde en un mot, n'en deſend point ^c le Louure;
Leurs deſſeins cependant aux mortels ſont ſecrets,
Ils marchent entre nous en forme de Sonnets,
De Sainte Menehoud ^d nous diſent des nouuelles,
Et d'un Perroquet mort content cent bagatelles.

Après qu'ils ſont par tout chers, & ſouhaitez,
Dulot en un inſtant les void à ſes coſtez,
Deuant ſon Pavillon leur Nation armée
Eſt de nouveau par eux au combat animée;

f vj

^a Les quatorze rimes du Sonnet ſur le Perroquet.

^b Il en a eſté parlé dans l'Argument de ce Poëme.

^c Alluſion aux vers de Malherbe, Et la Garde qui veille aux barrières du Louure, N'en deſend point les Rois.

^d C'eſtoient les deux principaux ſuiers des Bouts-Rimez, comme il a eſté dit dans l'Argument

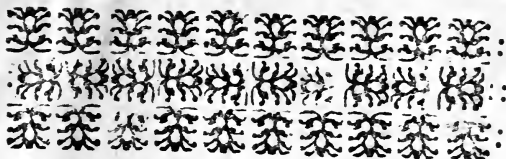
*Ils disent à leur Chef, comment ils ont traité ;
 Que contre les Bons Vers le monde est reuolté ,
 Qu'ils ont de leur party les testes les plus fortes ,
 Et que Paris enfin leur ouvrira les portes.
 Ces grands commencemens au camp sont publicz ;
 Dulot les fait passer aux Peuples alliez ,
 Tout retentit de ioye , & la Gent infidelle
 Honore de cent feux cette heureuse nouvelle.*

*Soudain pour déloger flottent les Estendars.
 Dulot fait sur l'Autel un sacrifice à Mars ,
 Il offre une victime à la bonne Fortune ,
 Et ses troupes après abandonnent la Lune.*

*Par le silence amy d'une profonde nuit ,
 Elles marchent en ordre , & descendent sans bruit ;
 Elles veulent se rendre aux plaines de Grenelle
 Avant que les Bons Vers en sçachent la nouvelle,
 Et les surprendre tous dans Paris renfermez ,
 Dépourueus de Soldats , foibles & desarmez.*

*Comme lors que l'Hyuer verse au haut des Seuenues,
 La neige à gros flocons aux campagnes prochaines ,
 Ces flocons sans relasche , à l'ennuy se pressant ;
 Et tombant l'un sur l'autre auenglent le passant ;
 Plus épais encor ferdant l'air & les nuës ,
 Descendoient sur nos champs ces troupes inconnuës.*

*Mais ce Dieu lumineux , cét Oeil de l'Vniuers ,
 A qui du Monde entier les secrets sont ouuerts ,
 Décourant le dessein des Bouts-Rimez rebelles ,
 Soudain le fit sçauoir aux Poëmes fidelles.
 Leur cœur en fut surpris , mais non pas abbatu ,
 Et dans ce grand peril recueillant leur vertu ,
 Ils inuoquent ce Dieu qui preside aux batailles ,
 Ils s'arment sans tumulte , ils sortent les murailles ,
 Et ceints de Corps-de-garde auancez , à l'entour ,
 Prés des feux allumez ils attendent le iour.*



CHANT SECOND.



*'Aurore cependant éclairant toutes choses,
Commençoit à semer l'Herisson de ses
Roses,*

*Lors que les Bouts - RimeX plus
prémpts que les éclairs,*

*S'avancent vers Paris pour perdre les bons Vers.
Dulot voit à l'instant ses troupes repoussées
Par le vaillant effort des gardes avancées,
Et les Bons Vers marchans en épaïs Bataillons
Au combat acharnez courir tous les siéons.*

*Sa fureur toutesfois, de rien ne s'épouvante,
Il rassure les siens d'une voix éclatante;
Par son ordre on les voit en bataille ranger,
Et d'un ferme courage au combat engager,
Il se jette au milieu des piques herissées,
Suiuy d'une forest de piques abaissées.*

*Muse, raconte-moy, sous quel Heros fameux
Marcherent au combat ces Peuples belliqueux.*

*Vne fiere Amazone apparôist la premiere,
Les Cieux la firent naistre aussi laide que fiere,
On l'appelle^a Chicane; autour d'elle presseX,
Sous son commandement marchent mille ProceX,
Ils sont armez de sacs, & cette gent maligne
N'attaque point de lieu qu'elle ne le ruine.*

*^a C'est la
premiere
des quator-
ze rimes
sur lesquel-
les on auoit
tant fait de
vers.*

*Le cruel^a Capot suit, qui sans donner quartier
De Peuple rouge & noir, conduit un Monde entier.
Quatre Roys^b ses vassaux pompeux & magnifiques,
Ont leurs soldats de Cœurs, Tréfles, Careaux & Piques.*

*Pot^c, vient le pot en teste, & l'on l'appelle ainsi.
Parce que tout son Gros porte le pot aussi,*

*Leur valeur surpassant la valeur ordinaire,
Il les faut enfoncer lors qu'on les veut defaire;
Et l'on les combattroit vainement tout un tour,
Si l'on ne s'amusoit qu'à^d tourner à l'entour.*

*Soutane^e avance après, elle est noire, mais belle;
C'est du fameux Duiot la compagne^f fidelle.
L'honneur la fait armer, car pour elle i jamais
Elle n'a souhaité que le^g calme & la paix*

*Vne autre Legion aussi-tost on contemple,
Des gens tels qu'on en void aux verrieres d'un Tēple;
Ils sont tous trāssparēs, tous peints de pourpre & d'or,
Leur Chef aussi bien qu'eux, est^h Diaphane encor,
Et leur cœur est si grand, que foible comme verre
Ils hazardent pourtant de se trouver en guerre.*

*Tripot à leur costé marche plus hardiment,
Sur sa bande & sur luy l'on frappe vainement;
Tous sōt vastes de corps, mais tous noirs, & tous sales,
Tous craignans en trois lieux des blessures fatales.
Paumeⁱ, qui dans le Styx, en naissant les plonge,
Par le vouloir des Dieux ces trois lieux negligea;
Grille, Dedans & Trou, qui dans nostre maniere,
Sont le bas du Plastron, les Reins, & la Visiere.*

*Du bord de cēte Mer, qui paroist^m à nos yeux,
Quand avec la lunette, on void la Lune aux Cieux;
Vient la gent maritime, à face monstrueuse
Du troupeau de Prothée, engeance incestueuse;*

ion à la fable d'Achille qui fut plongé dans le Styx par Thetis sa mere, ce qui le rendit invulnérable. Mais comme elle le tenoit par les pieds, son talon n'entra point dans l'eau, c'est pourquoy il pouvoit estre blessé en cēte parrie. ^m Il faut se souvenir que toutes ces troupes viennent du Royaume de la Lune. Le Poëte feint, que Chabor, qui est la septième rime, & tous ses soldats sont des hommes monstrueux à teste de Chabot, qu'ils habitent proche de cēte mer, qu'on void ou qu'on croit voir dans la Lune avec les lunettes de Galilée, qu'ils sont nez dans l'infame société des hommes avec les Monstres marins, qui composent le troupeau de Neptune, & dont la garde est commise à Prothée. Voyez Homere en son Odyss.

^a Seconde rime.

^b Les quatre Roys des Cartes, à cause que Capot est un terme de Piquet.

^c Troisième rime.

^d Allusion au Prouerbe Tourner autour du pot.

^e Quatrième rime.

^f Dulot estoit toujours en soutane.

^g La soutane est opposée d'ordinaire à l'espée.

^h De soldats Diaphanes & transparents comme ceux qu'on void aux verrieres des Eglises. Ils sont conduits par leur Chef, qui est la cinquième rime.

ⁱ Sixième rime.

^m La Paume ayant produit le Tripot, elle est prise icy pour sa mere. Le reste est vne allu-

*Ils font peur au regard , & leur Prince Nabot
A sur un corps humain la teste d'un chabot.*

*Les Cyclopes nouveaux sous leur geant^a Prophane,
Habitans de la Lune en dépit de Diane ,
Font le huitiesme Gros ; & marchent en ces lieux,
Mespriant fierement les hommes les Dieux.*

*Six corps restent encor , l'un le peuple des Cruches,
Portans sur leurs cimiers des pannaches d'Autruches;
Cette gent est fantasque, & leur Chef^b Coquemart,
Abandonné des siens fait souvent bande a part.*

*La troupe qui succede est pesante , & se trenue
Couuerte richement d'armures à l'épreuve ;*

*Iaquemart^c la conduit , & chacun aujourdhuy
S'estime fort heureux d'estre^d armé comme luy.*

*Deux Barbes vent après, qui grandes & hideuses
Menent deux bataillons de Barbes belliqueuses ;
Ainsi que Dom-Quichot ,^e elles portent bassins ,
Et paroissent de loin barbes de Capucins.*

*Enfin Debris s'avance & sans ordre^f égarée ,
En crauatte combat sa troupe séparée.*

*Puis le dernier de tous marche le beau^h Lambris ;
Son harnois est par tout bruni d'or de grand prix.
Il est environné de troupes Romanesques ,
De visage & de port estrangement grotesques.*

*Tels sont des Bouts-rimez les Chefs pleins de fureur,
Le nombre des Soldats donne de la terreur ;
Moins épaisses void-on sortir de leurs tanières ,
Aux travaux de l'esté, les Fourmis menageres ,
Et de leurs cris confus , & du bruit des clairons ,
Hauteuël & Vangirard tonnent aux environs.*

*Contre eux d'autre costé , va le Poëme Epique ,
Armé superbement d'armuresⁱ à l'antique.*

*L'Ode , l'armet orné de^m Myrthe & de Laurier ,
D'un air noble & charmât, suit ce fameux Guerrier.*

ques de Lambris. l L'armure à l'antique est attribuée au Poëme Heroïque , à cause de la gravité , qui fait mesme que les façons de parler anciennes y ont quelquesfois bonne grace .
m L'amour & la guerre qu'on designe par le myrthe & le laurier , sont également propres à l'Ode.

see liu. 4. &
Virgile en
ses Georgi-
ques liu. 4.
2 Huitième
rime.

b Le peuple
des Cruches
est conduit
par Coque
mart, qui est
la neuvième
rime. Il fait
souvent
bande à
part, parce
que d'ordi-
naire les
Coquemars
sont auprès
dus feu seuls,
& fort éloi-
gnez des
cruches.

c Dixième
rime.

d On dit ,
armé comme
un laque-
mart.

e Barbe fait
l'onzième
& la treizième
rime.

f Elles sont
armées com-
me Dom
Quichot ,

quand il
prit le bas-
sin du Bar-
bier pour
l'armet de
Mambrin.

Voyez son
Histoire , 1.
Partie c. 16.

g Cela est
fort propre
à Debris qui
est la dou-
zième rime.

h Quator-
zième rime.

i Les grotes-
ques de Lambris.

l L'armure à l'antique est attribuée au Poëme Heroïque , à cause de la gravité , qui fait mesme que les façons de parler anciennes y ont quelquesfois bonne grace .

m L'amour & la guerre qu'on designe par le myrthe & le laurier , sont également propres à l'Ode.

Les Stances vont après , & cette troupe brave
A sous diuers harnois le port galant & grave.

^a Le Caractere le plus ordinaire des Stances est d'estre galantes & serieuses tout ensemble.

^b Le Poëme Tragique represente toujours les malheurs des Rois & des Princes. Le Cothurne estoit la chaussure des Anciens, lors qu'ils representoient des Tragedies. Ils en prenoient une autre plus basse & moins riche pour la Comedie.

Les Chœurs

sont particuliers à la Tragedie. Il les appelle braves , & iouë sur le mot de Chœur.

^c La Satyre peut auoir deux caractères differens, ou de declamer seuerement contre le vice, ou de le rendre ridicule. ^d La polisse est tres propre aux Madrigaux , & la legereté aux Impromptus qu'on fait sur le champ , & qui passent comme des eclairs.

^e Le propre du Sonnet & de l'Epigramme est de finir par quelque trait subtil.

^f Les Vers irreguliers comme ceux de l'Epistre de feu M. de Voiture à M. le Prince , & quelques-uns de l'Auteur mesme , qui sont imprimez dans ce Volume.

Formidable aux^b grands Rois, mais toujours malheureux ,

Fusant avec orgueil un Cothurne pompeux ,
Marche seuerement le Poëme Tragique ,
Suiuy de son Cadet le Poëme Comique ,

Mais condamnant pourtant ses entretiens moqueurs ,
Et traissant apres soy cent & cent braves Chœurs ,
La plaisante Chanton , l'Elegie amoureuse ,
Et la double Satyre ,^c ou seuer , ou railleuse ,

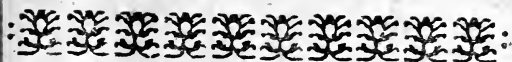
Les Madrigaux^d polis, les legers Impromptus ,
Font front en diuers lieux , de leurs armes vestus.

Au Sonnet^e difficile est l'Epigramme iointe ;
Tous deux accoustumez à fraper de la pointe

En un grand bataillon , vont les aduanturiers ;
Ces Vers se sont entr'eux nommez^f Irreguliers ,
Inégaux par le nombre , inégaux par la taille ,
Braves , mais combattans sans ordre de Bataille.

Enfin , ce que la France admire de Bons Vers ,
S'y trouuent tous rangez en des postes diuers.





CHANT TROISIÈME.



*Ais Dulot, cependant, pour terminer
la guerre,*

*Laisse sur le Sonnet^a tomber son Ci-
meterre,*

*Le Sonnet estonné branle sur ses^b Tersets,
Mais il prend sa revanche avec pareil succès.
Dulot atteint du coup que le Sonnet luy donne,
Chancelle par trois fois, & son Camp s'en estonne,
Mais il se raffermist, & d'un bras sans égal,
Jusques dessous les dents il fend un Madrigal.
Le Madrigal sans force, & plus froid que la glace,
Tombe d'un coup si rude estendu sur la place.*

*Les autres Madrigaux animez du danger,
Se jettent sur les Pots afin de se vanger;
Ils en cassent le haut, ils en cassent les anses,
Et de coups redoublés ils leur ouvrent les panes.*

*Capot vient au secours, & criant, c'est assez;
Traistres, vous payerez, dit-il, les pots cassez.
Les^d Roys vent devant luy. mais le Poëme Epique
Les arreste, & d'un coup perte le Roy de Pique
Il charge encor Capot, qui perd les Estriers,
Et tombe entre ces Roys qui sont fait prisonniers.*

*Il attaque Chicane enflé de sa victoire;
Soutane^e à son secours pousse sa bande noire,
Elles frappent cent coups en un mesme moment,
L'Epique les^f mesprise, & rit amèrement.*

a Il y a apparence que le Sonnet est mis le premier à cause qu'on ne faisoit presque que des Sonnets sur des Bouts-Rimez.

b Les Tersets du Sonnet sont les fix derniers Vers qu'on diuise en deux parties, chacun de trois Vers.

Branle sur ses Tersets, c'est à mon aui comme s'il disoit, Branle sur ses estriers, du grand coup qu'il a receu.

c C'est une façon de parler proverbiale, dont l'application est tres ingénieuse en ce

eu. d Les quatre Roys des Cartes dont il a esté parlé. e La Soutane vient au secours de son Amie. f Comme des choses fort au dessous de luy.

Plus ferme qu'un Rocher qui presente sa teste
 A l'effort violent d'une rude tempeste,
 L'Escu soustient leurs coups sur son bras qu'il roidit,
 Et l'acier repoussé vers les Cieux rebondit;
 Il lasche son espée; & d'une main guerriere
 Il prend par le collet Chicane prisonniere.
 Le lasche Procez fût, iettant par les chemins,
 Afin de mieux courir, & sac & parchemins,
 Jusqu'au bord de la Mer va cette gent maudite,
 Et le seul Ocean peut arrester sa fuite;
 Aux rives où la Seine à Thetis fuit la Cour,
 C'est là que de tout temps Procez fait son sejour.
 Soutane sans secours maudit sa destinée,
 Et comme sa Compagne elle est emprisonnée.

Les Impromptus ailleurs voltigeans & courans,
 Du corps de Diaphane éclaircissent les rangs.
 Diaphane luy-mesme est brisé comme verre,
 Et sous un Impromptu donne du nez en terre.
 Dulot void ce desordre, & fremit de dedain,
 Il renuerse un Quadrain, un Sixain, un Dixain,
 Prophane fait tomber la plaintive Elegie,
 Mais quoy que de son sang la terre soit rougie;
 Le coup n'est pas mortel, & ce fascheux estat,
 Sans l'oster aux Amans la met hors de combat.

Les Monstres^d de la Mer poussent la Comedie;
 On la void en danger, mais l'Ode y remedie;
 Elle les tourne en fuite, & Seine sous son flot,
 Les cache avec leur chef à teste de chabot.

Deux Chançons, d'un bel air, sur de vistes alfanés,
 Leurs nottes, à la main attaquent les Prophanes,
 Et pour rendre le Chef & les Geants vaincus,
 L'une inuoque l'Amour, l'autre inuoque Bacchus,
 Prophane s'en indigne, & vomit cent blasphemes,
 Je voudrois que ces Dieux combattissent eux-mesmes,

Il faut
 concevoir
 cette espée
 à son bras
 avec une
 chaîne.

La Nor-
 mandie.

A cause
 qu'elle n'est
 pas propre à
 descrire les
 actions mi-
 litaires.
 Les hom-
 mes à teste
 de Chabot,
 dont il a
 esté parlé.
 Armées de
 Nottes de
 Musique,
 Alfanés est
 un mot Ita-
 lien, qui
 veut dire
 des Canales
 de grande
 taille, dé-
 chargées, &
 propres à la
 course, & à
 la fatigue.
 L'Amour
 & le vin
 sont deux
 suiets ordi-
 naires des
 Chançons.

*Dit-il, ils en mourroient ces deux lâches garçons,
Qui chez moy, cōme vous, passent pour des Chansons,
Il dit, & de ses mains menant sa lourde masse,
Un coup horrible & fier suit sa fiere menace;
Ce coup est destourné par le vouloir des Dieux,
Qui punissent l'orgueil de cēt audacieux;
Il tombe terrassé par leurs diuines fleches;
Qui dans son Bataillon font de sanglantes breches.*

*a C'est vn
discours di-
gne de Pro-
fane.*

*Icy l'un va par terre, & là d'estonnement
L'autre n'a plus de mains, ny plus de mouuement,
Et deux foibles Chansons, ô force souueraine!
Les prennent prisonniers, les mettent à la chaisne:
Apprenez, ô mortels, de leur temerité,
Le respect que l'on doit à la^b Diuinité.*

*b Allusion
au Vers de
Virgile,
Disce In-
stium mo-
niti, & non
remere Di-
us.*

*Comme on void les Essains abandonner les ruches,
De mesme en vn instant le bataillon des Cruches
Se vient rendre au Sonnet, & trahit son party;
Coquemart quitte encor le grand fils^c du Herty;
Le Sonnet le reçoit, les met sous bonne garde,
Et comme des Coquins tout le Camp les regarde.*

*c Dulot.
d Les mas-
sacres sont
propres à la
Tragedie.
e Il en a esté
perlécy-
dus.*

*L'Epique cependant presque égal au Dieu-Mars,
Comme vn noir tourbillon fond sur les laqueinars;
Il y fōnd à propos, car leur troupe hardie,
De massacres cruels^d troubloit la Tragedie;
Ses derniers Vers gisoient, & des coups de leur flanc,
La plaine se couurit de longs fleuves de sang,
En vain les braues Chœurs comme guerriers fidelles,
Taschoient à détourner ces atteintes mortelles,
De leurs corps en cent lieux les chāps estoient ionchez,
Du bataillon Tragique ils estoient^e retranchez.*

*f On retran-
che aujour-
d huy les
Chœurs de
nos Trage-
dies.*

*Ab! s'écria l'Epique, ab! canaille inhumaine,
Ozer deuant mes yeux ensanglanter la Scene,
Vous transgressez la regle, & vous mourrez aussi,
Sa colere redouble en discourant ainsi.*

*g Les regles
du Theatre
descendent
d'ensanglan-
ter la Scene,
c'est à dire,
de faire
tuer person-
ne deuant
les yeux du
peuple.*

*Nec pueros
coram populo
Medea truci-
cides.
Horace de
l'Art Poëti,
que.*

*Il frappe Iaquemart, l'effet suit la menace,
 Sur le haut de l'armet tombe la lourde masse.
 Iaquemart sous ce coup trebuche en un moment;
 Tout son Peuple reçoit un mesme traitement,
 Avec le mesme bruit qu'aux Forests éloignées,
 Tombent les Chesnes vieux sous l'effort des coignées,
 Et viste comme on void sous la faux de Cérés
 Tomber les espics meurs sur les dos des guerets.
 On seconde l'Epique, on les saisit sans peine,
 Et l'on les charge tous d'une pesante chaisne.*

*Mais les Barbes encor, & Debris, & Lambris,
 Combatoient fierement près des murs de Paris.
 Contre les Barbes vont mille Stances nombreuses;
 Tout fait iour à l'effort des Stances valeureuses,
 Et les Barbes par tout tombent à grands monceaux,
 Sous l'effort des rasoirs^a, & l'effort des ciseaux.*

^a Les seules
 armes pro-
 pres contre
 des barbes.

*Des Vers Irreguliers qui combattent en foule,
 Le Bataillon espais vers le Debris se roule;
 Le Debris est tué, ses Soldats morts ou pris,
 Et rien ne reste plus de ce vaste Débris.*

^b Les gro-
 tesques des
 lambris
 dont il a
 été parlé.

*Lambris qui void des siens baster mal les affaires,
 Se rend luy-mesme enfin, fait rendre ses^b Chimeres,
 Après avoir ionché la campagne de corps,
 Et signalé son nom par le nombre des morts.*

^c Imitation
 des Vers par
 lesquels
 l'Arioste fi-
 nit d'ordi-
 naire ses
 Chants.

*Ainsi les Braves Vers, pleins d'honneur & de gloire,
 Après un long combat obtiennent la victoire.*

*Mais que devient Dulet, vous le pouvez sçavoir
 Demain à l'autre^c Chant, bon soir, Seigneur, bon
 soir.*





CHANT QVATRIE S M E.

LA Renommée alors , bat des aisles , & vole,
 Parlant de ce combat de l'un à l'autre Pole;
 Les bons Vers sur le champ rendent graces
 aux Dieux ,

Et poussent jusqu'au Ciel leurs chants victorieux.

On enterre les Morts , & puis on delibere

Ce que des prisonniers il est iuste de faire ,

On va tout d'une voix à leur faire mercy ,

Puis pour la seureté l'on en dispose ainsi ,

On condamne Chicane afin d'estre punie ,

A passer chez ^a Basché le reste de sa vie ,

Où Trudon , maistre Oudart , & les autres Valets ,

La froissent chaque iour à coups de gantelets.

Pour l'aure ^b Capot , on consent bien qu'il viue ,

Esloigné des combats d'une façon oysive ,

Sans se mesler de rien que du jeu du ^c Piquet ,

Et sans ozer iamaïs parler de Perroquet.

On condamne Soutane à servir ^d la Iustice ,

Et le crotté Pedant , & l'homme à Benefice.

Par tout dans la Cité les Tripots dispersez ,

Et de cris & de coups incessamment poussez ,

Sous la Loy d'un Naquet ^e que le monde baffoñe ,

Servent de passe-temps au Peuple qui se joue.

^a Voyez Rabelais Liv. 4. ch. 12. & suivans , où il raconte de quelle sorte on recevoit les Chicanoux chez le Seigneur de Basché.
^b Le terme de Capot peut guer estre d'usage , qu'en parlant du Fiquet.
^c Servir la Iustice est dit là cōme une espèce de punition , de même que servir le Roy en ses galeres.
^d Il y a des Tripots en tous les quartiers de Paris.
^e Il faut remarquer que toutes ces punitions sont

escriues par figure cōme pre'tentes , bien qu'elles ne doivent estre executées qu'après , insi qu'on le voit par la suite. ^e Le Marqueur qui fait la loy dans le Jeu de Paume.

*Du lasche Coquemart les Soldats enchainez,
 Dans toutes les maisons esclaves sont donnez;
 Comme insensiblement on tasche à s'en défaire,
 Par tout on les destine au plus vil ministère,
 Allant puiser de l'eau, si souvent ils y vont,
 Qu'avec le Coquemart^a la cruche enfin se rompt.*

^a Le pro-
 uerbe dit,
 la cruche va
 si souvent à
 l'eau, qu'en-
 fin elle y de-
 meure.

*Contre les Iaquemarts, la Sentence publique
 Vent qu'on venge les morts du bataillon Tragique;
 Mais si cruellement, qu'à la posterité
 Le monde en le voyant en soit effouventé.*

^b Debout
 comme un
 Iaquemart.

*Chacun s'en reposant sur le Poème Epique,
 Qui des enchantemens a toute la pratique,
 Il iette sur leur teste un redoutable sort,
 Tel qu'ils sont tous^b debout, Et que pas un ne dort;
 Et Phœbus Et sa Sœur roulent dans leur carrière,
 Sans que pour sommeiller s'abaisse leur paupière,
 Et l'Aurore au matin, ny Vesper vers le soir,
 Ny les Astres la nuit ne les verront s'asseoir.
 Tout armé comme il est, chacun fixe demeure,
 Tremblant de la terreur de ne pas fraper l'heure,
 Et de ne marquer pas le temps sur le metal,
 Où de l'enchantement le tient le nœud fatal.
 La peine de Sysiphe, Et celle de Tantale,
 A cet estrange mal ne fut iamais égale.*

^c Le Iaque-
 mart de S.
 Paul cele-
 bre à Paris.

*Leur Chef sur le sommet^c de saint Paul attaché;
 Par nul effort humain n'en peut estre arraché.
 Là du chaud violent, Et des aspres froidures,
 Des vents, Et des oyseaux, il souffre les iniures.*

^d Les lam-
 bris sont
 toujours
 attachez
 contre les
 murs.

^e Les Gro-
 tesques des
 lambris
 dont il a
 été parké.

*Lambris malgré son or, sa pourpre Et son azur,
 Se trouue pour iamais garoté^d contre un mur,
 Sphinx, Elephans, Dragons, Beliers aislez, Chimeres,
 Chiens, Syrenes, Griffons, Monstres imaginaires,
 Dont la double Satyre a receu tant d'ennuy,
 Y sont sous mille clous arrestez avec luy,*

Le reste des Captifs sortans de leurs miseres
 Passent en diuers Corps pour rimes^a ordinaires,
 Sur peine de mourir, ou d'estre renfermez,
 Si iamais on les void seruir de Bouts-Rimez;
 Lors tout marche à Paris, & chacun se dispose,
 Comme on vient d'arrester, d'executer la chose;
 Tout triomphe, traissant les Captifs enchainez,
 Prests de sentir les maux qui leur sont destinez.

L'Epique alloit entrer quand soudain la merueille
 D'un tumulte impreu vient fraper son oreille.
 Il void un grand Guerrier se retirer pressé,
 Et des coups & des cris du Vulgaire amassé.
 Cent pierres & cent dards luy fondent sur la teste,
 Son Harmois en cent lieux soustient cette tempeste;
 Mais le fier la dédaigne, il se tourne souuent,
 La Tourbe qui le craint fuit ainsi que le vent.

Tel qu'au fort de l'Esté, lors que la Canicule,
 Tarissant les ruisseaux, fend la terre & la brûle;
 Un mastin enragé, terreur des Villageois,
 Encor qu'il soit frapé de cent coups à la fois,
 S'il tourne fait cacher la gent foible & peureuse
 Deuant son œil brûlant, & sa dent écumeuse.
 Tel & plus furieux le Guerrier redouté,
 Chasse d'un seul regard le Peuple effouuenté.

L'Epique le regarde, & l'admire, & s'avance,
 Et pour le secourir desia branle sa lance;
 Quand il connoist Dulot, qui remply de fureur
 Porte dans ses regards la mort & la terreur.

Ce reuolté voyant la Bataille allumée;
 Et le sort malheureux menacer son armée,
 Par raison, non par crainte, en est soudain sorty,
 Pour aller dans Paris souleuer son party;
 Mais du mauuais succès tout son monde s'étonne;
 Chacun le craint, le fuit, se cache, & l'abandonne.

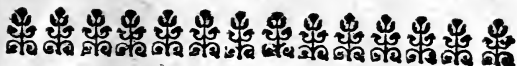
^a Allusion
 à ce qu'on
 fait des sol-
 dats qui se
 sont rendus,
 & qui pren-
 nent party
 dans les
 troupes du
 vainqueur.
 Parmy les
 autres Ri-
 mes il y en
 a quelques-
 vnes plus
 propres que
 les prece-
 dentes à
 passer pour
 des Rimes
 ordinaires,
 comme De-
 bris. Pro-
 phane.

Ses plus grands Partisans blasment les Bonts-rimez,
Et par eux contre luy les gens sont animez.
Tout s'arme, tout l'attaque, il marche plein d'audace,
Et comme un fier Lyon, quitte à peine la place,
Hors des portes pourtant il est enfin jetté,
Par les vieux Paladins qui gardoient la Cité.
Rondeaux, Lais^a, Triolais, Virelais & Ballades,
Le Peuple suit, ruant pierres & bastonnades.
L'Epique le retient, & dit, n'avancez pas,
La mort de l'insolent se doit à nostre bras;
L'un sur l'autre à ces mots également s'élance,
Ils brisent leurs deux bois d'égale violence,
Et de cent coups après cruels & furieux,
Le sang sur leur harnois ruisselle en mille lieux.
Dulot porte un grand coup qui doit finir la guerre;
L'Epique sous le faix glisse & tombe par terre.
Le Camp épouventé fait alors mille vœux;
Mais l'Epique soudain se levant tout honteux,
Sur le front de Dulot ramene son espée;
Son Casque en est ouvert, sa trame en est coupée,
Ses yeux sont obscurcis d'une éternelle nuit,
Et son ame en rimant^b sous les ombres s'ensuit,

^a Il les appelle vicieux Paladins, parce que ce sont les vieilles sortes de Poésie de nos Peres, dont quelques-uns ont esté renouvelées en nostre siècle.

^b Allusion au dernier vers de l'Eneide, Viraque cum gemitu fugit ind gnata sub umbras.





R E C I T.



*Elas ! ie suis au desespoir ;
Il faut cesser de viure ;
Vous me quittez , Philis , & les loix
du deuoir
M'empeschent de vous suiure.*

Premiere partie du Recit.

*Alors qu'une dure contrainte
Nous enleuoit Philis sans espoir de retour ,
Tirsis prest d'expirer de douleur & d'amour ,
Les yeux baignez de pleurs faisoit ainsi sa plainte :
Elas ! ie suis au desespoir ,
Il faut cesser de viure ;
Vous me quittez , Philis , & les loix du deuoir
M'empeschent de vous suiure.*

Seconde partie du Recit.

*Les pleurs de cet Amant fidelle
L'arresteroient si rien la pouuoit arrester ,
Mais de Tirsis & d'elle ,
L'absence & le trépas ne sçauroit s'eniter.*

Pause.

*Philis vers son Amant ayant tourné la veüe ,
Par un triste regard qui le charme & le tue ,*

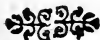
*l'ay dit adieu pour la dernière fois :
Et l'affligé Berger que la douleur transporte
D'une mourante voix ,
Pour la dernière fois luy parla de la sorte :
Hélas ! ie suis au deſeſpoir ,
Il faut ceſſer de vivre ;
Vous me quittez , Philis , & les loix du devoir
M'empeschent de vous ſuivre.*



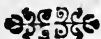


E voy des Amans chaque iour.
Sans crainte des rigueurs decourir
leur martyre :

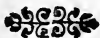
Mais de tout ce que l'on dit dans l'Em-
pire d'amour ,
L'adieu , Belle Philis , couste le plus à dire.



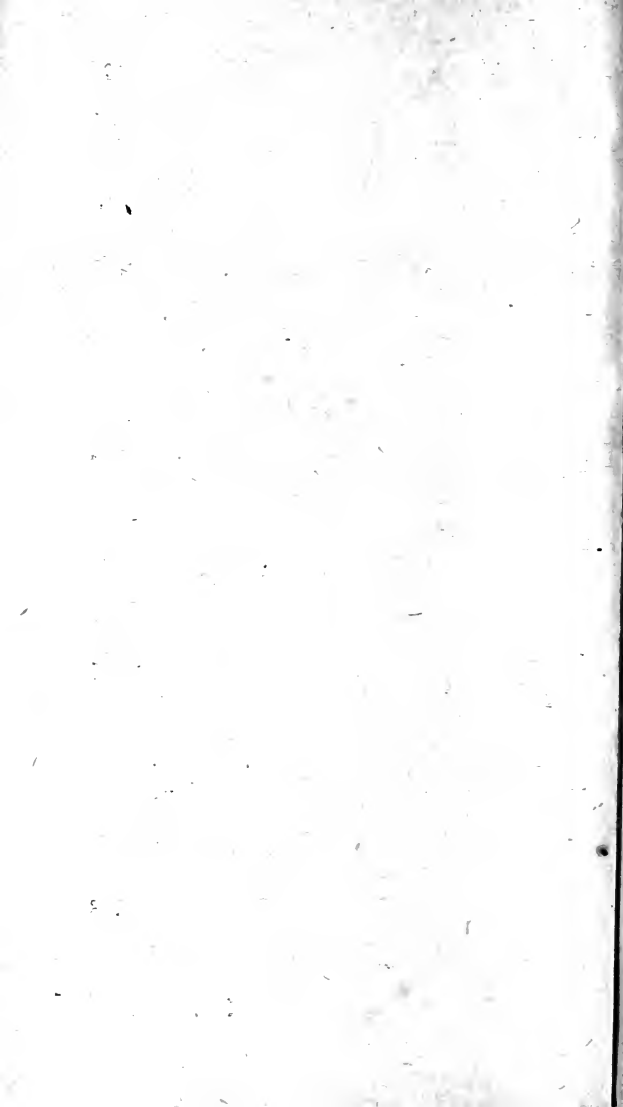
Chacun peut donner un beau tour
Au discours qui fait voir que son ame soupire :
Mais pour bien dire adieu dās l'Empire d'amour ,
C'est , aymable Philis , la mort qui le doit dire.



Philis , quand on vous void on commence d'aymer ;
Mais vous aymer si proche d'une absence ,
C'est un mal dont la violence
Ne se peut iamaïs exprimer.
Pourquoy vous ay-ie veus , ô beaux yeux que j'a-
dore ,
Pour me perdre & vous perdre encore ?



Je commence à sentir la dernière langueur ;
Et prest d'abandonner vos charmes ,
Mes yeux par des torrens de larmes
Annoncent la mort à mon cœur.
Pourquoy vous ay - ie veus , ô beaux yeux que
j'adore ,
Pour me perdre & vous perdre encore ?



ATTICI SECVNDI

G. ORBILIVS MVSCA,

S I V E

BELLVM PARASITICVM.

S A T I R A.



A D

IO. FR. SARACENVUM
 SVB NOMINE
 ATTICI SECVNDI
 SCRIPTOREM SOMNII,
 quod *Bellum Parasiticum* inscripsit.

Disertissime quot fuere, vel sunt,
 Lepôrum pater & facetiarum.
 Secunde Attice, nemini secunde.
 Me plus visceribus tuis, tuisque
 Certè plus oculis amas amantem:
 Nobis non modò serias Camœnas,
 Sed versus quoque qui legis iocosos;
 Nobis non modò cogitationes,
 Sed & somnia qui lubens recludis.
 O lusus lepidos & elegantes!
 O & somnia bella & erudita!
 Raptim scribere nec laboriosè
 O te talia qui potes, beatum!
 Cuius scilicet ipsa cæterorum
 Vincunt ludicra serias Camœnas,
 Doctus somnia cogitationes.

ÆGIDIUS MENAGIVS.



ATTICI SECVNDI

G. ORBILIVS MVSCA ,

S I V E

BELLVM PARASITICVM.

S A T I R A.



Omniū vobis narrabo, si vacat,
quod non per corneam; non per
eburneam portam, etsi poëticum, ad
me transmissum est. Sciens vidensq;
somniaui. Namque, vt ait Poëta,

*Somnia qua mentem ludunt volitantibus umbris,
Non delubra Deū, nec ab athere Numina mittunt,
Sed sibi quisque facit,*

Ego certè mei somnij fabricator sum. Plerisque
Mortalium similis, qui apertis oculis, leporum
more, somniant. Fauere linguis. Confidenter
dicam, sed dicam vt apud Areopagitas, *ἀρεω*
αγοίας ἐ παθῶν.

*Sine pro
creio an
affectibus*

Veniebam, vt mihi videbatur, incipiente iam
die in Parnassum, vbi poëtica comitia habebantur:
Cū ecce nuntiatur aduenisse quemdā hominem

g iiij

Gallum , aspectu subtristi , quasi dirum aliquid afferret. Aulus Sabinus, cui primus occurrerat, eum, quamvis perterritus, sterit Apollini, magna Poëtarum frequentia comitato. Is semotum à turbâ , postquam diu multumque interrogasset, continuò frequentem Senatum ille Parnassi Dictator perpetuus extra ordinem vocauit ; vt qui scilicet rem tam arduam solus disceptare nolleret. Veniebant frequenter Poëtæ , Elegiaci, Lyrici, Epici, Tragici, Comici , cæterique omnes. Quin etiam me manu prehensens Virgilius in Musarum Sacrarium , vbi Senatus habebatur, introduxerat. Sedebant Poëtæ post Apollinem & Musas, passim per sublellia nullo ordine dispositi , aliudque omnino quàm quod agebatur , more familiari cogitantes. Homerus quippe omnium antiquissimus , credo præ senectute , dormitabat ; Aratus astra radio describebat, omnes irridebat Lucilius, homo in morum emendationem natus. Ennius ipse pater, de suâ famâ multum securus, Livi Andronico , tumuli carmen recitabat , in quo vrait,

——— *volitat viuus per ora virum.*

Seneca suam ipsius in angulo sedens , adhuc exanguis , meditabatur Tragœdiam. Quin & Eumolpum pessimis carminibus omnes obtundentem notaui. De nostris, pace vestrâ, nil dicam, ne vera somniasse dicar. Veritas in omni seculo , sed in hoc præcipuè , odium parit. Deinde Poetas facilius quàm mulieres , mulieres securius quàm Poëtas irritaueris. Inimicitia illorum graues : vbi temerè susceptæ sunt , ægrè deponuntur. Quosdam etiam nimis delicatos olim vsque ad liquorem adegerunt. Vt ergo omnis frequentia conuenit , Rex Apollo surgens , manu indixit silentium.

Conticuere omnes, intentique ora tenebant:

Delphicus inde pater folio sic orsus ab alto:

O Vatum ignaræ mentes ! (liceat enim in retam
improvisa incipere ex abrupto) Sanè si vera sunt
quæ nobis Ianus Aquileius (id Gallo nomen) vir
bonus bona fide narrauit, ingens bellum Poëtis in-
gruit, Parnassusque, si vmquam, nunc armis & con-
silio tutandus est. Huius verò belli quis futurus sit
exitus, si quæritis, dicam more solito non liquere.
Neque enim aut tripodes, aut cætera vaticinij in-
strumenta præstò sunt: sine quibus tam mihi diui-
nare possibile est, quàm vobis sine alis in cœlum
peruenire. Scitis (& vos in primis Homere & Vir-
gili, quos honoris causa nomino) me nec mini-
mam culpam præstare debere, si nos imparatos
hostes adoriantur; totque negotiis distineri, vt
nunquam vacet ex hoc monte, tanquam ex aliqua
specula præuidere tempestates futuras. Solus quip-
pe diem facio Mortalibus, Oracula reddo, in sinu
Thetidis noctem duco, apud inculpato Aethiopus
conuiuia agito, vrbes ædifico, præliis & certami-
nibus intersum; quos omnes labores, tu Homere,
cum æterna iuuentute, ne eorum requiem sperare
vmquam possim, minus æquè mihi assignasti. Cre-
do ob hoc infensus, quòd Græcis bello Troiano
omnimodè semper fuerim aduersatus: ita vt, ta-
liter mihi defatigo, oprandum esset Lucretium ve-
ra dixisse, qui Deos Epicureorum more stercentes,
minimèque de rebus humanis sollicitos extra
mundum relegauit. Sed quoniam quæ belli caus-
sa, qui hostes sint scire cupitis, vosque rerum no-
natum, huius præcipuè audiendæ auídos, quan-
tum ex vultu iudicare licet, suspicor; palam dicat
Aquileius, quæ modò nobis in aurem locutus est.
Continuòque ad Ianum conuersus,

Effare: Et istud pande quodcumque est malum.

Quid sit quod horres effere, auctorem indica.

Paruit Aquileius, baculoque, ut viatores solent, innixus, aliquamdiu oculis in terram defixis stetit, quasi mentem, spiritumque collecturus: ac deinde in has voces erupit:

O quæ tempestas! quæ diri insania Martis

Urget, Phæbe pater? venit, montique propinquat.

Effera gens hominū, mortemq; minatur, Et omnes,

Proh scelus horrendum! ferro vult perdere Vates.

Non Lapithæ, quamuis durū genus, atq; bimēbres.

Centauri, tanto cœunt in bellâ tumultu.

Non Rhetus, non ipse Mimas, non talibus ausis

Terrigena calo dextras inferre parabant:

Quamuis auulsos miretur Græcia montes,

Impositumque iugis premeret iam Pelion Ossa.

Non maior summâ deiectus rupe Typhæus:

Cum Nilus, sædis latitantia Numina formis

Vidit, Et attonitis patuerunt rura Canopi.

Orbilius dux ipse——

Hui! versum explere non possum: si causam quaritis, ad nomen Orbilij Musa expalluit, negatque carmen, quasi beneficio contacta. Rem itaque vobis pedestri, si placet, sermone expediam. Orbilius non ille literarum, sed bonæ mentis obliuio, Athamante tragico dementior, montem vestrum quasi noua Pergama exscindere, igneque & ferro vastare parat. Poëtarum ille gentem odit: ex quo scilicet vestrum aliqui, Patres Conscripti, Diris illum ut piacularem victimam, Archiloco melius vel Hyponacte, iocis ac scommatibus deuouerunt. Neque id tamen valdè curat; quippe qui iniuriarum citò obliuiscitur, quas largâ & benignâ manu solet impertiri. Illud quasi octauus Sapientum in ore habens,

Ego rumorē paruifacio, dū sit rūmen quī impleam.
 Sed quæ res illum summoperè angit, hæc est,
 quòd postquam vestris carminibus mores eius in-
 notuerunt, & collaudatus est secundùm eius facta
 & virtutes, cœpit publicè ejici, & vapulare: eoque
 factum, vt qui non habebat pedem vbi figeret in
 suo, in alieno non inueniret; & bonarum cœna-
 rum affectator, quas improbitate linguæ demer-
 rebatur, mutus & eiulans, domicœnio laboraret.
 Bulimiam itaque infensam diu habuit, nec illam
 formulâ Græcanicâ ἐξο βουλιμίας, quamvis &
 Græculus, & esuriens vnquam potuit eliminare.
 Hinc illæ lachrymæ, quas probè se vltum iri pu-
 tat, si, quod Diuerruncet, vos vestràque fun-
 ditus debeat. Itaque exercitum conscripsit, conuo-
 cavitque omnes Scurras & Parasitos, hominū-
 que sordidissimam partem. Vultis scire quo iure?
 eorum Rex est: hunc namque in Parasiticâ imi-
 tati multi, æquanit nullus, vt sciatis cum quo res
 vobis futura sit; videatisque simul, quantas, quam-
 que formidabiles agat copias. Certè illius exer-
 citus hominum vbique solitudinem fecit. Umbra-
 rum enim cum eo,

Foris Fa-
mem.

————— plus est ferè,

Quam olim muscarum est, cūm caletur maxumè.
 Si mentior, inquirer merdis albis coruorum. Ne
 mihi amplius Cimbrorum numerum explicetis,
 quos ille Marius, Barbaris ipsis horridior, ad vnum
 omnes interneccione deleuit: aut de Xerxis genti-
 bus quidquam dicatis, quas, vt insulas, contem-
 nit Orbilius. Neque iniuriâ, vt ait, quòd aquam
 bibere sustinuerint,

————— epotâque flumina Medo

Prandente —————

lègerit. Excipit suos multò liberaliùs: quisquis

Aut bibe,
aut abi.

apud illum stipendia facit, toto militiae tempore Saturnali licentiâ Dionysia agitatur. legibus tamen milites eius viuunt, sed conuiualibus: quarum non Lycurgus, aut Draco meminerunt. Placet vobis ex Tabulâ aliquam recitari? Prima potiorque est: ἢ πῖθι, ἢ ἀπῖθι. Hanc Grammaticus non timet: Calices enim probè ficcatur. Quippe apud eum nulla φιλοτιμία. bibere vult, non vult propinare. Domi tamen viuunt exlex, ex XII, Scurrarum Tabulis hoc laudans:

Pulchrè
beatum esse
aliena qui
comedat.

Τ' ἀμύτριά δὲ πῖθι καλῶς ὠδαίμονα.

Quod, vt aureum Pythagoræ placitum, violare nefas ipsimet lixæ & calones parasitici ducunt. Eos itaque opimas passim ex pinguioribus culinibus.

Conueltare iuuat pradas, & vinere raptis.

Et viri e-
quites ga-
udeant Ho-
mer.

Iamque Gallias, & Italiam, maioremque partem Græciæ deuastarunt. Interim & Optimates & ἀνίρες ἰσχυροὺς αἰ apud principes & primarios cuiusque loci viros, tamquam nota ad præsepia tendunt amicos quippe paternos vbique nanciscuntur: nullus nanique est ex tanto ignauissimorum bipedum numero, qui illud de se non usurpet.

Pater, auus, proauus, abauus, tritauius,

Quasi mures, semper edere alienum cibum.

Non se-
gnem esse
in distin-
guendo.

Nec se vocari patiuntur, adeo omni sunt naturâ quisque, tamquam Homericus Menelaus, αὐτόματος venit. nec se in vinis decipi: Parasitum enim inter Falernum & vappam ἢ ὁ κινέειν ἐπὶ πῶ δὲ πῶ. Cæterum pinguiora fercula Orbilio seruantur: quem scilicet honorant cæteri.

ἔδρη τε, κρέα σὶν, τε ἰδὲ πλείους δειπάσεις.

cedili &
arnibus
laribus
cculis.

Itaque, vt cum Musis denuo in gratiam redeamus, quas Grammatici plagosi mentio terruerat,

Quæ picti osireæ colligunt Britanni,

Vel quæ litteribus natant Sicanis;

*Aut vinaria qua facit nefanda
 Murena, heu! vitreo timenda damno;
 Mulus, vel Solea, pigerque Echinus;
 Turdus, quem virides tenent olina;
 I les Phafidos, Indicique pulli,
 Turtur flebiliter gemens amores,
 Glans & perna Suis luto voluta,
 Et quem turpicula petunt puella,
 Quod pulchras faciat lepus Puellas.*

Id omne summo iure sibi sumit Orbilius, & in suo deputat. Itaque postquam Literatis bellum indixit (per quos antea esuriebat, domo exul, sine lare & familiâ, & cuius, ad summum *cophinus sacrumque supellex*) iam cœpit fortunatius agere; Persarumque rege beatior, ambrosiam & merum nectar crepat. Ne igitur de tanto felicitatis culmine dejiciatur, & Satiris vestris, ut olim Lutetiâ, ita nunc toto orbe pellatur, vos omnes ferro tollere, Parnassum solo æquare, fontes sacros turbare, Musarum virginitatem minuere, tuamque, ò Apollo, lauream pedibus conculcare decrevit. Quæ omnia vobis nuntiaturus huc veni: sudore adhuc molli, atque Tragici nuntij instar, ægrè anhelitum trahens; utpotè qui Lutetiâ profectus, Ladâ, Philonideque velocior, triduò ad vos peruenerim: ventis credo sublatus, ut appareat quàm levis res sit Poëta, desinantque homines in posterum Philetam admirari. Itaque Orbilium, qui huiusce veris initio cum exercitu mouerat, paucis abhinc milliariibus præteruolans, reliqui. Tum Apollo: pergrata omnia, inquit, mihi fecisti: & de hoc cœtu deque vniuersa Fabulantium Repub. optimè meritus es. Planè enim, si ita negotium se habet, ut tu narras, non magis anseres Capitolium seruauerunt, quàm tu Parnassum. Continuò Ennius:

Vnus homo nobis currendo restituit rem.

Et valeat, inquit, aliquando cunctatio, atque oscitans illa sapientia, suusque per re celeritati constet honos. Sed heus tu, qui tam mira prædicas; iuratoremne adduxisti? an Poëticè solùm locutus es? Solemus enim quæ nullus aut vidit, aut audiuit, tamquam sub ipsissimis oculis acta describere, mendaciùmque quasi hæreditatem nostram, antiquissimo more adimus. Itaque primi omnium veritatem in puteum deiecimus; populòque persuasimus, quæ Sapientes non crederent. Testis Homerus ille, qui captus oculis; mente tamen omnia speculatus, Iouem ipsum cum Iunone ludentem deprehendit, homo nimiùm curiosus; & cùm pedes suos non videret, cuncta quæ apud Inferos geruntur, publici iuris fecit. Egomet, ut vineta cædam mea, olim *Panthoides Euphorbus eram*. Et nunc, si bene calculum pono, Quintus ex Pauone Pythagoreo. Quate ne nos, bone vir, inani fabularum contextu, quasi puerulos, deterras. Non passus est Ennium plura declamare Aquileius, sed extemplò:

Εἰ χρὴ σὺν ἄλλοις βάλει, ἃ οἱ ὄρωσιν,
Ἰσῶ νῦν Ζεὺς αὐτὸς εὐχόμενος πόσιν ἦεν,

Me vera omnia dixisse de salute communi sum-
mopere anxium. unde autem potuerim rescire, si me interrogatis, responsum in promptu est; ab Heluidio Lurcone, gulone nobilissimo, quo cum Orbilius consilia sua communicat. Hunc senio podagræque confectum, Lutetiæque cauponantem adortus, cibis delicatioribus pastum, beneuolum cicutemque reddidi, vinòque amœnissimo tortore vsus, senem minimè vafrum emunxi secreto. Si, placet ergo, ordinem quem in exercitu seruat Orbilius, cuiusque auctor illi

In manibus
sceptrum,
iicit, & ei
iuravit:
sciat nunc
Iupiter val-
dè sonans
maritus Iu-
lonis.

idem Heluidius, ab eo doctus, aperiam; ut ve incautum hostem dolo opprimatis, vel, si mauultis, virtute res geratur. Primò in multam lucem sterit exercitus. Meridie demum Orbilius expergiscitur, qui vbi è lectulo surrexit, Culinam, quasi templum, adit sacra facturus Genio conuentus Parasitici, Deæque Impudentiæ, quam cum Menandro maximam vocat. quidni si ei ipsi Athenienses aras posuerint? Hanc aperto capite frontèque perfricta colit. Non tamen solam. Peculiaris namque adhuc habet Deos. Lapidem enim erutum Lindanij in Heluetiâ, quasi Palladium, & Penates, quocumque eat, secum vehit. Aureamque illius inscriptionem, Vestalium ipsarum custodia dignam, ut & ignem culinæ, asserit. Talis autem est:

DIIS. MAXIMIS.
BACCHO, ET SOMNO:
HUMANÆ VITÆ
SVAVISSIMIS
CONSERVATORIBVS
SACRVM.

Vid. quæst.
Tom. Eux-
horis.

Desuper verò Sardanapali (quem pro sesquiuiro, non, ut alij, pro semiuirō habet) statuam manus, quasi plausum edere geliat, inter se collisuram, erexit. hanc, prope Anchiali mœnia olim positam, vnde habuerit nescimus. Veterem autem inscriptionem adhuc seruat, legiturque in Basi:

Sardanapa-
lus Anacyn-
daraxæ fi-
lius vno die
Anchialum
& Tarfum
condidit.
Ede, bibe,
hude, cum
cætera tanti
non sint.

ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ.

ΑΝΑΚΥΝΔΑΡΑΞΕΩ. ΠΑΙΣ.

ΑΓΚΙΑΛΗΝ. ΚΑΙ. ΤΑΡΣΟΝ.

ΕΔΕΗΜΕΝ. ΗΜΕΡΗ. ΜΙΗ,

ΕΣΘΙΕ. ΠΙΝΕ. ΠΑΙΖΕ.

ΩΣ. Τ'. ΑΛΛΑ. ΤΟΥΤΟΥ. ΟΥΚ. ΑΞΙΑ.

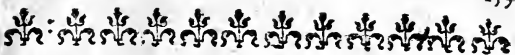
His vltimis verbis plausum, quem collisæ ma-
nus edunt, denotans. Cuius sententiæ, se non
solum vindicem, & assertorem; sed etiam imita-
torem summum profitetur. Itaque postquam hu-
ius nouo numini ritè fecit bidente, verre, tota
passim regione bibitur, voratur. Largè quidem,
& vt aiunt, ex animo. deinde in consilium itur:
etenim

Consultat
tum melior
eum exple-
uerit ven-
trem.

Γατ' εὖς ἄπο πλείους βελὺ δὲ ἤ μ᾽ ἤ τις ἀμείνω.
quod superest diei, in cute curanda ponitur. Tota
demum nocte altè silent;

——— *somno vinóque sepulti.*

Sed iam tempus est, vt Duces inimicos patefa-
ciam, hostiliumque copiarum recenseamus nu-
merum. Tunc manum in sinum demittens, pro-
tulit librum quasi Kalendarium Fœnus: in quo
equitum, peditumque, qui sub signis Græculi
erant, delectus habebatur, tradiditque Horatio,
qui Tribunus sub Bruto meruerat. At continuò
ei remisit ipse lippus, nec satis confusus oculis:
quique olim cum parmula belli quoque curam re-
liquerat. Hoc insuper addens posse Aquileium
quod maximi in bello momenti est, insignium
Parasiticæ turmæ Imperatorum mores & facta re-
censere. itaque cunctis adprobantibus, hæc Aqi-
leius alta voce pronuntiauit.



CATALOGVS PARASITORVM

qui Orbiliū summū Imperatorem in expeditione Poëtica sequuti sunt.

G Nato Terentianus cum omnibus Capedinariis
Cetariis, Laniis, Coquis, Fartoribus, Piscatori-
bus, Aucupibus dextrum regit Cornu.

Sinistrum tenet Smindiritas Sybarita. Ille ipse est
qui spretā Sardanapali plumā, cum in rosarum fo-
lis recubans somnum cepisset, questus est sibi læsa
latera, ob duplicata quædam rosarum folia. Iam
verò Sicyone redux, vbi Agaristam Clisthenis fi-
liam ambibat, quos secum illuc duxerat, mille
coquos; mille aucupes, & mille piscatores, nunc
in exercitu habet. In his Cornibus præcipui belli
lucres sunt, præter multos non ignobiles quos
apud Athenæum habetis.

Σατραπᾶς ὁ βασιλεὺς ἐν τῇ μυρίῃ ἐνδοξοῦς,
Dionysius Heracleota, pinguis-
simus hominum.
Philoxenus, qui collum gruis tantopere optabat,
mobilis gurgis.

Satrapas
parasitos,
militum il-
lustres du-
ces.

Maximinus Imperator, ille qui amphoram vini
Capitolini, & quadraginta libras carnis singulis
diebus absumere consuevit.

Phagon, hic Aureliano in deliciis, vna die, ante
mensam eius, aprum integrum, centum panes,
eruecem & porcellum voravit. Bibit autem plus
râ.

Clodius Albinus Imperator, delicatulus pufio,
quem quingentas ficus passas ieiunum comedisse
cepimus: Centum præterea persica Campana,
melones Ostienses decem, ficedulas centum,

quadraginta ostrea , vuarumque Lauinicarum quantum satis.

Thimocreon Rhodius , pugil celeberrimus ,
Multa bibens, & multa vorās, mala multaq; dicens;
 Quem ex similitudine morum , vt patrem veneratur Orbilius.

Promachus : qui in illo publico ἀναγκασίας apud Alexandrum præmio ad quatuor congios peruenit.

Novellius Torquatus Mediolanensis , summus in bibendo vir , quem fama refert tres hausisse congios : sed vno impetu , spectante miraculi gratiâ , Tiberio principe. In eo sanè rara hæc gloria ; non labasse sermone , nec leuatum vomitione , non alterâ corporis parte , dum biberet. Plurimum hausisse vno potu ; plurimum præterea aliis minoribus adiecisse : optimâ fide non respirasse in hauriendo , neque expuisse , neque ad elidendum in pavimento sonum , ex vino reliquisse.

M. Cicero filius. Hic duos congios exhausti.

Hoc in loco Apollo interruptit legentem conuersusque ad Ciceronem patrem : & poteras inquit , M. Tulli , adimere hostibus tam fortem commilitonem : aut si paternum imperium detrectasset , quod olim ciuis tuus fortissimus vir fecit , securi percutere. Et maximè vellem , Patres Conscripti , respondit Tullius , sed mihi nunc aut potestas animaduertendi , aut persuadendi facultas non datur. Spernit namque me vt Poëtam humillimi spiritus : nec ab incoepto abiturus est , etsi illi dixerim : *Quo usque tandem abutere , Catilina , patientiâ nostrâ ?* sed cum ne Turdi , nec Atagenæ timus , non est cur ab eo hostibus melius sit , aut nobis aliquid timendum esse videatur. Potest ergo Ianus libellum ad finem

deducere. Equidem ad finem spectat, infir, Aquileius: Solus enim, præter Orbilius, è du-
cibus restat.

Apicius: qui scientiam popinæ professus (quâ
seculum infecit) omnes discipulos suos secum
habet.

Mediam verò aciem ipse tenet Orbilius, Ta-
rentinosque ducit, apud quos adhuc antiquum
illud obtinet, ut sol oriens, nec sobrios, nec sic-
cos inueniat. Ducit præterea auxiliares copias,
in quibus moriones, stulti, stolidi, fatui, bar-
di, blenni, huccones, tum & illi, qui, se Ma-
gistello, comedendos deridendosque beni-
gnè præbent. Hic Aquileius clauso libro ad-
didit,

Omnes hi metaunt versus, odere Poëtas.

Ideoque, & si funditus perierint, ἀκλαυτοί esse
debent, nobis certè, quos prosequuntur odio
plusquam Vatiniano. Quæ rabies adeo altè men-
tibus illorum infedi; ut ad hoc bellum Sacra-
mento Catilinario horridiore se adstrinxerint;
istudque sanxerint, non hausto sanguine huma-
no, quod Cethegum sociosque factitasse ferunt,
sed exhausto vino veteri, (sanguis enim Pa-
rasiticus, purus putatus est.) At verò, quod vos
monitos volo, tot inter coniuratos timendus
est præcipuè, nequam ille Orbilius. Præter quod
enim.

Τῷ πρὸς χιτῶνος εἶσινα

præter quod, ut belli tyrocinium faceret, teneris
ab annis ab ipso genitore, qui Centauri solum
posteriorem partem habebat, edoctus est vibrare
eam lanceam, quæ Nonno vocatur βολὴ, πένοντος;
illud peculiare adhuc habet, quod vulnerari non
potest. Neque hoc quidem tam grande benefi-

Igni munus
similes ha-
bet.

Εὐμὴν lan-
cea ἀρα-
τῆς.

cium eo modo sortitus est, quo integri Cicnus,
 & Cæneus, aut maiori corporis parte Achilles,
 magis scilicet nost. à quàm vel Deorum immorta-
 lium, vel Lerhes liberalitate. Sola stoliditas telis
 imperuium fecit. Quid ad hæc obstupescitis, aut
 dictis fidem derogatis? Quasi in memoriam vo-
 bis non veniat Polydorum quemdam, à Comicis
 antiquis semper exagitaturn, stupore Orbilio se-
 cundum, tantâ cutis duritie fuisse, vt pungendo
 transadigi non posset? Sed expectationem ve-
 stram diutius non morabor. vultis & ipsum Or-
 bilium intus, & in cute cognoscere? Per me
 liceat. Atque adeo si Zoilum non nouistis, qui
Ζωῖλος ῥητορικὸς vocitatus est, eius tabellam in
 Æliani pergulâ, vbi prostat, videte. Non ma-
 gis ouum ouo, quàm illum Orbilio similem fa-
 tebimini. Sed quoniam vobis non vacat esse
 tam curiosis (quippe qui maiora agitis) ego vt
 pro virili satisfaciam, aliquid ex Æliano cona-
 bor. Sed Latinè: Multos enim Poëtas nostra-
 res iam clamantes audio se Græcè nescire. Sed
 & ego summos inter se viros, quod & Plutar-
 chus fecit, conferre incipiam, vel potius, si
 quædam minima excipiat, eundem hominem
 bis pingere. Zoilus barbam alebat, quod & no-
 ster facit, non tamen solam: pessima enim ani-
 malia educat ille saltus. Caput Zoilus ad cutem
 vsque radebat. In hoc, nec diffitebor, Orbilius
 ab eo differt. Sed quod mirabile est & portento-
 sum, cùm loco capitis habeat cucurbitam, hæc
 tamen cucurbitis indiget, pilosque, contra na-
 turam & pediculos gignit. In reliquis à Zoilo,
 ne latum quidem vnguem recedit, experimentum
 facite in vestitu. Pallium vtrique super genua
 pendet. Facite in moribus: studiosus est vterque

nalè loquendi ; ambo ferendis litibus operam
ant ; contumeliosi ambo , & ad reprehensionem
roclives. Etiam quod Zoilus respondit cuidam
interroganti quamobrem omnibus malè loquerer-
ir , quod malè facere cùm vellet , non posset ; id
uotidie ad nauseam vsque Orbilius ingerit infeli-
ibus iis , quibus , etsi molestum est , audire tamen
acat. Neque te solum , Homere , vt Zoilus ,

— *sed nos nostraque linidus odit.*

empe faber fabro inuidet. Poëta enim olim vo-
uit dici , habetque adhuc si quis alius , *os magna*
oraturum , sonaturum in mente erat , sed linguam
io impulit omni re maior veritas. At quid la-
tentamur : cum dente Theonino rodatur quotquot
er omne tempus in omni doctrinâ eruditos
uisse constat. mordacissima esse animalia , ex fe-
s obtrectatorem , ex cicuribus adulatorem , re-
sondebat Diogenes : hic & obtrectator est , & ta-
ien putidè adulatur. Semper autem in aliquâ re
enuinum frangit : & cùm ad calamum ventum
t , dentatâ scribit chartâ Sin ad sapientiam eius
aululum deflectamus , illum ex iecore anserum ,
um , mulorumque , plus sapere quàm suo : ani-
amque ipsi datam pro sale , vt porcis , ne pu-
sceret , iudicabimus. Iam habetis hominem :
ec me plura addere quamuis possim ; tempus fi-
t. Manum itaque de tabulâ tollo. Fortasse
iam nimium vos detinui : hostis enim ferè in
ocinctu est : & iam , vt aiunt , Hannibal portas
net. Finierat Aquileius , cùm singulos , ac me
æcipuè , ingens timor inuasit : Sed Apollinem in
imis , cuius curæ commissum est , ne quid detri-
enti Varum Respubl. capiat. Summopere ita-
re angebatur , passimque cursitabat , omnes pa-
n , vt fit in metu , per Deos Immortales obse-

crans, ne sibi ipsis deessent, in ultimum discrimen adductis: communem rem agi: non Phœbum sine Poëtis: non Poëtas sine Phœbo posse consistere: Parnassum sibi à patre assignatum, quasi peculium castreusè, Poëtis in patrimonium cessisse: In eo omnes ab Homeri Hesiodique ævo, liberaliter fuisse educatos: si locopellerentur, actum de Poëtica. Sed nec sic fugâ posse saluti consuli; vbiq̃ue enim terrarum essescurras, vbiq̃ue hostes: Itaque & bellum sumerent, labantemque Imperij fortunam difficillimis temporibus fulcirent: sperari posse victoriam si viri essent: maioremque ex tot hostibus debellatis gloriam fore: sin cadendum, non abire inulci, pulchramque peterent per vulnera mortem: promerent interim quid agendum: omnibus ex æquo censendi ius esse: nam gratiæ nihil dari, vbi vrgeret necessitas. His auditis immanè quantum inter se discreparunt: quotquerroribus fluctuarit vulgus pauidum periculis. Alii enim censebant Ioui supplicandum, vt fulminum usum fructum daret, quæ ipse vtpote peritissimus in prophanos homines iacularetur. Sed omninid faciendum negabat Horatius, maximumque periculum imminere, si hæc sententia præualuisset: nil magis incertum casu fulminis: Ioueamore ebrium quotidie dum in sacrilegos ictur meditatur, ædes, quercusque sibi sacras solæquare. Posse in Poëtas arma iaculari quæ in Parnassos destinauerit: Difficillimùmque fore ex tantintervallo, quo homines formicis minores apparent, vtrum Appuli, an Venusini essent, distinguere. Erant qui Hercul quem Ἀπόλλωνι Romani collunt, huius belli summam, tamquam decimum tertium laborem, imponendam, faustoque omni

Orbiliū Muscā vocitari, cōtenderent. At obstabat quōd Poëtis remanebat infensissimū : ex quo scilicet illum Augiæ stabulū purgare cōēgerant ; igneque ac veneno quasi nefarium hominem è medio sustulerant. De Theseo inter omnes conueniebat ; sed cū læuo olim numine scripsisset Virgilius,

————— *Sedet aeternumque sedebit*

Infelix Theseus —————

Hunc versum continuò Parca libris suis inseruerat. ex eo in fatum transisse : idcirco non posse mutari, non si ipse veller Iupiter. Placebat quibusdā Musas armari : Fœminas in arenā olim descendisse, Amazonasque ipsum contra Herculem sterisse in exemplū trahentes. Pro infelicibus erat quod nec pictor, nec plastes eas vnquam nisi inermes exhibuerat : Nihil temerè mutandum : Deinde se belli potius impedimento, quàm auxilio futuras. Dari itaque missionem placuit, modò focariarum vice fungerentur, tubaque Calliope signum daret. Non defuere qui Ouidio iniungendum putarent, vt nouas adhuc Metamorphoseis componeret : Poëtis enim optimum perfugium si rebus omnibus desperatis, aut in quadrupedes, aut in aues abirent. Hâc arte Deos sibi cauisse, cū Terræ filij iam de herciscundâ cœli hæreditate ingentes Lugulei agerent, Typhonque ille lutens in sublimi ætheris regiâ se iactaret. Contra tendere Ouidius id sibi amplius non liceret, ex quo Iulius Cæsar indiges factus esset : Hunc fuisse finem Metamorphoseon. Neque ex eo potuisse ipsummet Claudium, quamuis dea Fatuella eius patrona pro eo intercederet, in cucurbitam mutari. Facillimam tamen fuisse mutationem : quid enim aliud inter Claudium, & cucurbi-

tam quàm solum nomen interfuisse ? Deinde etsi posset, quæ securitas animalibus à Parasitis ? Itaque tot tantisque emergentibus, quæ consilia remorabantur, cùm nihil spei affulgeret, re infectâ omnes discessuri erant, suasque res, quo potuissent modo, ut sit in diuortiis, habituri. Iam timidiore solum vertere, aut deditionem moliri cœperant. Iam Musæ, Poëtriæque gemitibus & lachrymis omnia complebant. Iam ipse Apollo comas deturpare flebilique voce hæc, inter suspiria, undere audiebatur :

*Venit summa dies, & ineluctabile fatum
Parnassi; fuimus Vates.*

Et plura parabat, cùm subitò Varius, quasi furore fatidico correptus exclamauit :

Ω ποπεί, ἢ δὴ παῖσιν εἰκότως ἀγορεύετε
Νηπιάρχαις, οἷς ἔπ' μέλας πολεμῖα ἔζηα.

O Papæ !
certè pueris
similia lo-
quimini in-
fantibus
quibus non
sunt curæ
bell: cotiā
opera.

Ego vos omnes iubeo melius ominari. Victoria in manibus est, illaque certissima ac sine sudore & sanguine. Famem aliquis accersat. Fortunam meam iratam habeam, nisi continuò Sycophantæ isti fugam fecerint. Nos obsidione liberabimur. Neque de tam felici successu, vel tantisper dubitate. Nihil verius, quàm Parasitos cane peius; & angue vitare matrem esuritionum. Iam verò ubi habitet bona illa virgo; modò faueatis extemporeo carmine aperiā.

*Est locus ardenti multum tumulatus arenā,
Desertā in Libyā; campos ubi lumine Titan
Infausto torret, nec lato soluitur imbre
Iupiter, aut molli frigescent rore tenebra.
Non per conualles arguto murmure riuus
Labitur, aut rapido miscetur garrulus amni.
Exulat hinc humor; viridi nec collis Iaccho,
Gramine nec vestitur ager, nec frondibus arbos.*

Pascua

*Pascua non gregibus, non pascua sunt armentis :
 Nulla feris latebra est : perque alta si entia nullos
 Excipis adueniens incassum , Phosphore cantus,
 Sola per arentes Syrtes , & inhospita rura
 Serpit turba nocens , angues , pitique colubri ,
 Et passim lambunt liuentia colla dracones,
 Quos illaudato fusos de sanguine , mater
 Aphrica terra fouet gremio , nutritque venenis
 Illic dira Fames habitat. stant ordine circum
 Pallor & exanguis Macies , multumque timenda
 Paupertas , Rabies , Morbi , sanique Dolores ,
 Linor , & insomnes arenti in pectore Cura ,
 Siccæque ieiuna stat plurima Mortis imago.
 Ipsa sedet, corpus lacerans, propriosque per artus
 Saut, visceribusque suis sua viscera condit.*

Aut vt melius de Eresithone dixit , quo nullus
 melius potuit dicere , Ouidius contubernalis
 meus :

———*infelix minuendo corpus alebat.*

Sed cur hanc vobis depingo quæ aliquando no-
 biscum est ? Accersatur potius quantum celerrimè
 fieri poterit ; erigaturque , me authore , ara , FAM-
 O S P I T A T R I C I . Laudauerunt omnes confi-
 tium ; ipseque Apollo fassus est , se nihil melius vel
 x tripode potuisse . Data ergo cura Terentio
 Afro , vt sumptis Persei alis (nempe enim Pegasus
 ub nouitiorum Poëtarum sarcinâ expirauerat) in
 atriam contenderet , Famemque illinc adduce-
 et , magnis prius promissis onustam , còque so-
 mni pacto illicitam , vt quidquid eduliorum in
 astris inimicorum inueniretur , sibi haberet ; si
 orbilius , sui que cecidissent . Interim stationem
 quisque suam sortitus est , dispositæ vigiliæ ; planè-
 ne is ordo seruatus qui in columnâ Traiani ho-
 e adhuc pictus videtur , è Themidis templo arma

extracta, quæ tholo suspensa, rude donati Heroës dicauerant. Ex his Statius grandis poëta Aiæ clypeum, Virgilius arma Æneæ, cæteri cæterorum induti sunt. sola Glauci aurea remanserunt, quodd ex iis proba cudi moneta posset, in belli scilicet impensas, remansit & Pelias hasta quam post Achillem vibrare nullus, quod sciam adhuc valuit. Summa belli Albio Tibullo, & Cornelio Gallo commissa est. Ipse Apollo cum arcu, sagittisque quibus Pythonem confodit, Niobesque virtus est fastum, in fronte aciei stetit, addens animos sociis, tamque horrendum vociferans, quam si centum taurorum vocem habuisset. Dum hæc apud Poëtas aguntur,

Horret ager, campique ollis sublimibus ardent:
Orbilius flexo iam in vesperam die, cum vniuerso Parasitorum exercitu, prope ipsius Parnassi radices culinas metatus est.

*Oceano interea Phæbus se condit, & altè
Noctis equi magnum Cæli tolluntur in equor.*

Itaque eâ die nihil penitus actum, nisi quod Orbilius plus solito cœnauit, ravidam orexin caussatus, quam vicinæ Poëtarum imputabat. Hi non vallo, non fossâ, tumultuario quippe opere satis sibi consuluisse rati, binos exploratores miserunt, qui de re Parasiticâ aliquid certi afferrent. Placuit forte duci, & penes Pedonem Albinouanum, Iuliumque Montanum, satis tolerabilem Poëtam totum negotium stetit. Petiisse Albinouanum anulum Gygis, quem per vim Poëtis ablatum, lit apud Arcopagitas euictam, Ausonius Burdigalensis Parnassi procurator ab Herodoto repetierat Petiisse Montanum Galeam Orci, *οὐνοδυσπερ* *κρίτειρα*, in ærario Musarum rubigine deturpatam, ne scilicet ab hostibus penitus viderentur

satis constat : metu , an prudentiâ , incertum est. Talibus recti armis oculos effugerunt , abieruntque iam securi. Prius tamen factô in procinctu testamento supremâque voluntate in arenâ , quod & leges sinunt , ipsis ensibus exaratâ.

Τὼ δὲ δὴ οὐ σφάλλονται βάντων Ἀρεὸς διερχόμενοι.

At duo ibāt
claudicantes
famuli Mar-
tis.

Ibant enim vix , viâ altâ atque arduâ , neque solito calle , sed per deuia Parnassi , donec ad castra hostium peruenerunt. Non vos detinebo in describendis singulorum Parasitorum per campum officii : nec dicam quid ad focos ,

—*facerent , agerentque peruncti carnibus ora.*

Coniecturâ id assequi facillimum est. odi locos communes , atque vbi in aliquem incidi , soleo aut dormire , aut ridere. Si quis mecum non sentit , legat ix. Æneidos , proque Rutulis Parasitos substituat , habebit quod quærit , neque nos inuidebimus , quibus in præsentiarum satis erit , si dixerimus exploratores poëticos , suscepto itinere felicit er peracto , clam in ipsius Orbilij tentorium , quasi sorices irrepsisse. Stabat plagosus ille Magister : Stabant alij

Longis adnixa verubus ,

Et pro scutis ollarum ingentia opercula tenebant , planè vt Æneæ socios diceret. Videbatur autem Orbilius velle concionari. Compositis , itaque in modum dicentium , manibus , factoque silentio in hæc verba , post aliquos ructus , quod felix iustumque esset , erupit. Quæ autem dixit , Alpinouanus Pedito notis describens citissimè æquè fidelissimè pugillaribus inseruit : reuersusque cum omnibus qui in Parnasso erant , vt & cætera omnia , quæ apud hostes gesta fuerant communicauit. Talis autem , si bene memini , fuit Oratio , Parasitice ars diuina , cuius Ioui ipsi originem

debemus ὅ γὰρ Ὠγαταῖν εὖρος ὁ Ζεὺς Φιλίος.
 Longo tempore apud Deos floruit, antequam
 ad homines perueniret. Hi glande & aquâ, hor-
 rendum, pasti, priori illo xuo (quod au-
 reum, ut omnia mentiuntur hostes nostri, nos
 ferreum verius vocamus) per sylvas montesque
 pecorum ritu palantes, errabant. Tum Pro-
 metheus cœlestis culinæ ignem clepsisse, terrif-
 que intulisse dicitur: ne scilicet diutius homines
 frigerent cum illo ad nos delapsa est, quæ sine il-
 lo stare non potest, nunquam satis laudata Para-
 sitice, tantoque postea inter mortales incremento
 claruit, ut hanc apud Æthiopas exercere, nec Dij
 ipsi dedignati sint. Quanti verò aut Suouetaurili-
 bus, aut Hecatombis, aut denique omnibus sa-
 crificiis interesse duxerint, testis est Dianæ aper,
 quo non Oenei contemptum, sed famem suam
 vltra est. meritò itaque Lucianus, qui cætera ir-
 risit, primùm huius artis, dein etiam Muscæ, quæ
 eius symbolum est, gentisque nostræ cognomen,
 descripsit encomia. Sed magis meritò gloriari
 possumus, honestam hanc disciplinam ab ipsis
 hostibus non solum laudibus; quasi armis deco-
 ratam, sed etiam legibus armatam, illis inuitis,
 publicis tamen eorum monumentis, ad nos per-
 uenisse. Laudes vultis? audite Attium, scriben-
 tem: *Melius est virtute ius*; ollæ scilicet, quid-
 quid, ineptiant Interpretes. audite Galenum,
 etsi in diuersis castris, Parasitices tamen hostem.
 Ille qui febricanti orbi diætam, pessimum vitio-
 rum persuadere conatus est, in his verbis, artis
 nostræ Panegyricam reliquit. *Optimus censetur,*
non qui sermone Philosophico uti nouit, sed qui mul-
tos maximosque calces exsiccauit. quid, Senecam
 virum Stoicum & morosum, cuius tragœdiæ vera

Parasitari
 cepit pri-
 mus Phi-
 lio Iuppi-
 ter.
 Citat ex
 Diodorof-
 mo pento
 Athen. lib.
 6.

varicina continere perhibentur, nasum in postico Sybillæ, si quem in his nasum habemus, habuisse nobis constat, cum hæc nouus vates, at Calchante veracior, fudit: *habebitur aliquando ebrietati honos, & plurimum vini cepisse virtus erit.* Iam Homerus ipse Irum sublimi vertice astra tangentem facit, quando illum tali honore dignatur.

— *ἄγε μὲν πρὸς τὴν ἑορτήν*
Ἀχχὺς φαρμάκῃς πένον —

Excellens
 autem ven-
 tre edaci,
 incessanter
 comedere
 & bibere.

Quâ sub persona, magis quàm sub cantoris Demodoci, se suamque & vitam & consuetudinem depinxisse, nec ipse Aristarchus inficietur. Si verò à laudibus ad leges deuenerimus, quis ex nobis aut ex maioribus quotquot fuerunt, salubrius edictum promulgauit, quàm Theocriteam illud?

Πείρα πὲρ μὲν ποτὶ εἶδος.

Quis Varroni Romanorum doctissimo audebit refragari, cuius in albo est; *Qui vino utuntur veteri, sapientes puto.* Et vt illustri aliquâ sententiâ corollarium addam, quid vniuersus Parnassus habet quod huic versui opponat?

Famem
 haud ob-
 uisus esto.

Ieiunus venter non audit verba libenter.

Hæc omnia vobis, Commilitones generosi, idcirco ante oculos posui, vt huius belli, quod pro Parasitica suscepimus, iustissimam nos simul & honestissimam causam habuisse videatis. Ac pro hac virtutum omnium regina, cuius ex me dignitatem modò audiistis, non inglorium vincere ducatis. Sed quoniam ex Thrasone, heroë suo, olim didicit Heros noster Gna-
 tho,

Flos delibatus Cyathi, Saturaque medulla,

h iij

quem præsentem suspicor, *omnibus modis omnia prius experiri, quàm armis sapientem decere; videamus, vtrum vel insidiis vel technâ aliquâ possibile sit, vt ad inferos*

— *sine cade & sanguine cuncti*

Descendant Vates, & siccâ morte Poëta.

Tu Apici de hac re pronuntia. Ego, inquit, Apicius, quandoquidem inter tot mendacia quæ scripsit Homerus verissimos hos versus autumo,

Omnes quidem inuicem
mortes miseris mor-
talibus. fa-
ne autem
mirerrimū
mori & fa-
sum assequi.

Πάντες μὲν συγκαρπὶ θάνατον δειλοῖσι βροῦσι,

Λίμῳ δ' οἴκιστον θανάτον, καὶ πόλιν ἐπιπῶντι,

censeo Poëtas omnes fame enecandos: Apollinem ante alios, & Musas quarum afflatu Vates, quasi fungi, nascuntur. Præterquam quod enim quisque nostrum fartus tectus domum remeabit; illud insuper gloriosum vobis erit, si quod voueo & spero,

Iterum
Dicos ene-
cari fame
melia.
Aristophan-
aibus.

Τὸς δ' αὖ θεὸς ἀπολεῖτε λίμῳ Μελίῳ.

Dixi. Pessimè, vt mihi videtur, inquit Orbilius, neque Poëtas satis nouisti, qui eis famem minitaris. Si nescis, *uiuunt siliquis, & pane secundo; & præ illis Saguntini Sybaritæ sunt, proferat ergo quæ iam diu inuitus tegere videtur Cicero filius, de quo in edendo,*

Nunquam ita magnificè quidquam dicam, id virtus quin superet eius.

Troiam ligneo equo captam fuisse, multoties à Patre audiui, inquit exultans Cicero, quid ergo est cur nos ollam instar montis non ædificamus, quâ tecti Parnassum Poëtasque astutè capiamus? cachinnis excerptum est vetus illud commentum. Orbilius verò sæuiori vultu; quò risum premeret, laudo, inquit, conatum: Sed quoniam inter nos nullus proisus inuenitur, qui vel minimam

artem calleat, neque possumus vel viceolum effingere, dicant alij. Tunc Maximus, primæ post Orbilius apud Parasitos nobilitatis, qui Thrax & trux erat: tempus, inquit, terimus in nugis: ferro cernendum est: qui mecum sentiunt, me sequantur. Iamque discedere parabat, cum Orbilius laciniâ prehensum resupinans, facete, ait, consulis, lepidè, lautè, nihil supra: ego quoque fortiter præliabor: nec vos, Commilitones, quicumque sit pugnae euentus, vnquam deferam

————— *vinum hos dum reget artus,*

Erenim

*Non me sic quadra genitor assuetus Opheltes,
Argolicas inter patinas, mensaque labores
Sublatum erudiit.* —————

Quid est, inquit Apicius; & ipse Poëta derepente prodis? Non tamen aut laudabimus te bono versu, aut sequemur amplius, nisi hunc morbum continuò eiuraveris. Et potero, inquit Magister, libentissimè: parcite interim homini in somnum fere delapso, nec quid dicat vnquam satis cogitanti: Sed quid stamus? Iam nos intempesta est: abeant ergo cuncti, illudque meminert nos crastinâ die pro cadis, & focus pugnatos. Eo modo soluta concione, Parasiti sub tentoriis, Poëtæ sub lauris reliquam noctem egerunt.

Oceanum interea surgens aurora reliquit.

Καὶ τότε χροιάς μεγάλας στείλιγγε ἔχοντες
Δειδὼν ἐπέλπισσιν πολέμου κτύπον ἔρχομεν δὲ
Ζεὺς Κροῖστος βρόντησιν, τέρας πολέμοιο κηκοῖν.

Orbilius pavidus duces, & solis ferculorum stragibus assuetos, infensos ob voracitatem duci-

Et tunc er-
lices magnas
tubas ha-
bentes, ve-
ementer tu-
bâ clangen-
bant belli
strepitum:
calitus au-
tem Iupiter
Saturnius
intonuit si-
gnum belli
mali.

bus milites, utrosque formidine ingenti captos, castris eduxit. Ipse dubius num interesse pugnæ Imperator deberet, an summæ rerum & Imperij seipsum reservare. Dubitationem hanc subito soluit *δαιμόνιον*, morteque ipsâ horridius: apparuit enim ex improviso Fames, quæ circiter quartam noctis vigiliam aduenerat. Tum versæ in fugam Parasitorum acies clamore, formidine, fletu omnia repleuerunt. Abiectisque armis, relictis signis, ipsoque commeatu, duces; & milites salutis suæ pedibus consuluerunt.

*Qualis ubi umbras Vincennæ in saltibus, olim
Imbelles agitat damas, urgetque Molossus*

Impiger, & multum sylvas clamore fatigat.

Illi inter damas arrectis auribus acrem

Accipiunt sonitum: Sed tunc nec pascua cordi

Lata prius, nec stagna placet, tremor occupat artus,

Dant saltus, celerique fugâ nemus omne pereirant.

Eo modo Fames imbelles illas copias, solo aspectu debellatas perterrita, alâsque addidit undique fugientibus. Magna pars Luteriam, quidam Romanam concesserunt, ibique adhuc aut in Optimatum, aut in Cardinalium culinis, bellum exosi, delitescunt. Solus Orbilius in campo relictus est fere exanimis. quippe ubi Famem primum viderat, deliquium cordis passus, non mente, non pedibus consistere amplius valens, humi, quasi bos, procubuerat.

--- *καὶ πρὸς αὐτὸν οὐκ ἔμελλεν*

Κεῖται.

Nec mora, quin irruerent Poëtæ, hostium timore & fugâ audaciores. Factâ autem coronâ ducem Parasiticum fœdè iacentem cinxerunt. Ille seu astutia, seu formidine, mortuum se esse simulans, iacebat contumeliis expositus, neque quidquam

Horrendum
spectacu-
lum.

Caput vero
totum in
cineribus
iacebat.

aut verbis, aut verberibus mouebatur. Alij barbam, alij autem vellebant: quidam aciculis nates pertentabant. quæ omnia noster tabula Spartana virtute concoquebat. Iamque iis abire parantibus se fato functum persuaferat, ac pro derelicto habebantur; cum vnus è non tristibus, Petronius puto, abdomen tenebrionis pede premens, Cur non, inquit, tam pingui ossa Famem placamus, satisfacimusque Deæ Parasitorum victrici? exhorruit ad hæc verba Orbilius, ingentique crepitu, vitam simul prodidit & timorem.

Insonuere caue gemitumque dedere caueris.

perterritus tam insolito fragore Apollo, en, inquit, etiam viuit, fraudesque forsan machinatur & dolos! & tamen adhuc cunctamur supplicium sumere! statuatur in arena quid de eo agendum sit. neque tamen mihi aliquis aut Tantalum aquas, aut *cassam urnarum fidem*, aut Ixionis rotam, aut vetera infelicium animarum tormenta commemoret. nouis opus est, quippe Aduocatus ille nocturnus solus valet omnes Poëtarum fabulas delassare. Si placet, inquit Horatius renidens, dicam libenter quod sentio. annuente Apolline, hunc inquit, coquum fieri debere censeo, ita vt quis alius ante eum optimo iure factus sit, ex lege. Non passus est Orbilius Horatium sententiam explere: sed continuò genibus eius aduolutus; vt te, inquit, bona Salus seruet, æternumque comitetur Satietas. non me tali honore indignum inuenies, non vos, ô Poëtæ laureati, iudicabitis. Etenim memoriam, quam in libris semper fallacem habui, in condimentis, Dij boni quantis, quamque delicatis! nunquam nisi fidelem expertus sum: &, vt videatis me non fide Græca vobiscum pacisci, munus impositum

adeo cupidè amplectar , villissima quæque officia alacri animo obeam. credite vera primùm dicenti.

strenuitate
autem non
mihi con-
tenderet ho-
mo alius ad
ignemque
bene cumu-
landum, at-
que ad li-
gna sicca
proscinden-
da; adque
quadrum
ministran-
dum & af-
fundum &
vinum fun-
dendum.
Qualia bo-
na faciunt
peiores.

Δρητοσύνη ἔχ' ἂν μοι εἰσέλῃ βροτὸς ἄλλος ,
Πῦρ τ' εὖ πῆσαι , Διὰ τε ξύλα δαυὰ κερασά ,
Δαίτη εὖ σάι τε , καὶ ὁ πῆσαι , καὶ εἰσχοῆσαι .

Cur non & sequentem versum addis ? inquit Ho-
merus : is autem erat

Οἷα τε τοῖς ἀγαθοῖσι θεοῖσιν ὄρωσι χέρκες .

Fiat , inquit Orbilius , neque vos moueat quod in meo tam magno , vt videtis , corpore , nulla sit mica salis Palatum enim insulsam non habeo ; ingeniumque meum , quantulumcumque , vt culinæ debeo , ira arti coquinariæ impendam : tanto , nec diffiteor , progressu , vt celeberrimos qui ante fuerunt condiendi artifices , non *coquos* , sed quod Galli nostri vocant , *coquinos* fuisse fateamini. Riserunt omnes post tam frigidum schema. Ille autem , qui ex admiratione oriri risum didicerat , ratus se placuisse , iam supercilium cœpit altius tollere , montesque aureos sibi polliceri. Sed de tanta spe subitò deturbauit illum eiusdem figuræ solitus ac crudelis euentus. Venusinus enim , homo dicax , heus , inquit , tibi acetum fume : nos te non vt *coquum* , sed quod & qui Galli faciunt , vt *coquinum* habebimus. Itaque si animus tibi est in patinis , cupisque in culina habitare , per me sit. Sed , quod volebam , cā lege , vt os nunquam aperias ,

Ac Dū Deaque dentibus tuis escas

Negent amicas .

Applaudente vniuerso cœtu , solus Homerus caput quassans , falleris , inquit , Horati , qui Parasito nostro præmium pro supplicio decernis : hominem probè noui : paratus est quacumque pœ-

nā in culina degere. Sed melius agamus, mittamus eum.

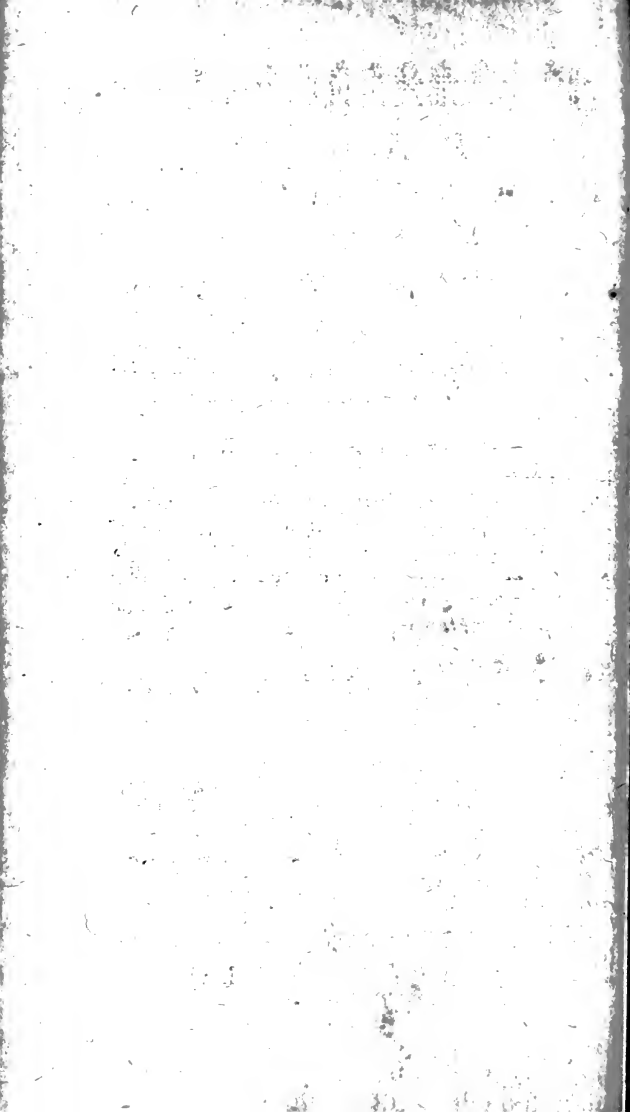
Εἰς ἔχθρ' βασιλῆα, βροτῶν δηλήτρια παῖπαί,
Ὡς κ' ἀπὸ εἷα τίμωσι γ' ἄτα ἰλθ' χαλγῶ,
Μήδεά τ' ἔχευ' οὖτος. δῶν κ' οὖσι ὦμα δισσάσθαι.

Tum Apollo more impatiens, nugæ, inquit: in tam longo, tamque difficili itinere posset fallere custodes, armaque rursus in nos moliri. Itaque, meo quidem iudicio, tempus est, ut omnino desinat inter homines morari. Suspendio vitam finiat quid censeatis? pedibus in hanc sententiam itum est; dignusque iudicatus Orbilius; cui Apollo,

Mandaret laqueum, mediumq; ostenderet unguem.
Quod cum illico factum fuisset, de Parasito Orbilio idem qui de Bonoso illo bibacissimo iocus extitit; *Amphoram, non hominem pendere.* Ego autem gallorum cantu somno somnióque liberatus, cœpi hæc omnia mecum tacitus reuoluere, multúmque miratus sum quomodo amphora isset in crucem.

Ad Tethum regem hominum nequissimum omnium, qui narem abscindet & aures sœuare. Genitaliaque detrahens dabit auribus discerpenda.

FINIS.





T A B L E

DES'OVVRAGES DE M^R SARASIN
CONTENVS EN CE VOLVME.

OVVRAGES DE PROSE.

H <i>Istoire du Siege de Dunkerque,</i>	page 3
<i>La conspiration de Valsstein,</i>	P 71
<i>La vie de Pomponius Atticus, traduite de Cornelius Nepos,</i>	P. III
<i>S'il faut qu'un ieune homme soit Amoureux,</i>	
<i>Dialogue,</i>	P. 159
<i>Opinions du Nom & du Ieu des Eschets. A Monsieur Arnould Mestre de Camp General des Carabins de France,</i>	P. 237
<i>Discours de la Tragedie, ou Remarques sur l'Amour Tyrannique de M de Scudery. A Messieurs de l'Academie Françoise.</i>	P. 305

O V V R A G E S M E S L E Z.

de Prose & de Vers.

<i>La Pompe Funebre de Voiture. A M. Menage,</i>	p. 253
<i>L'Ode de Calliope, sur la Bataille de Lens. A Monsieur Arnaud,</i>	P. 277
<i>Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier,</i>	P. 299
<i>Attici secundi G. Orbilius Musca. Sive bellum Parasiticum. Satyra,</i>	P. 143

TABLE DES POESIES.

ODE SVR LA PRISE DE DVNKERQVE,
A Monsieur le Marquis de Montausier.

Muse, quittons ces Prairies, page 3
EGLOGVE.

Daphnis l'ame aux douleurs sans cesse abandonnée, 8
ELEGIE.

Quand vous me punirez de mon audace extrême. p. 11
STANCES.

Voicy bien les beaux lieux où l'Amour couronna, p. 22
Ode à Monseigneur le Duc d'Anguyen.

Grand Duc, qui d'Amour & de Mars, p. 16
Ode à Monsieur Chapelain.

Esprit né pour les grandes choses, p. 19
Galanterie à vne Dame à qui on auoit donne
en raillant le nom de Souris.

Puisque vous m'avez demandé, p. 21
Stances à Mademoiselle Bertaud, que l'Autheur
appelloit SOCRATINE.

Je meure, c'est trop marchander, p. 28
La Seine parlant à la Fontaine de Forges.

Vrayment ie vous trouue bien vaine, p. 30
LE DIRECTEUR.

Iris, dont les beaux yeux, dès le premier moment, 35
Galanterie sur l'alliance de la Roche & du
Caillou, qui estoit entre l'Autheur
& vne Dame.

*Quand par l'ordre du Ciel le temps se trouua
proche,* p. 37

Epistre à M^r le Comte de Fiesque,
Toy que le Sort encontre toy lié, p. 39

T A B L E.

Stances à Monsieur de Charleual.

Mon cher Thyrsis, dequoy t'estonnes-tu, p. 44

Le Testament de Goulu.

Goulu mourant par faute de manger, p. 46

Balade du Gouteux sans pareil, à Monsieur

Conrart.

Le Gouteux, qui sa goutte sent, p. 50

Responce de Monsieur Conrart, Balade, de la

misere des Gouteux,

Le Gouteux qui sa goutte sent, p. 53

Balade du pais de Cocagne.

Ne loüons l'esle où Fortune iadis, p. 56

Balade, d'enleuer en Amour, sur l'Enleuement

de Mademoiselle de Bouteuille,

par Monsieur de Coligny.

Ce gentil ioly ieu d'Amour, p. 59

Sonnet à Monsieur de Charleual.

Lors qu'Adam vid cette ieune beauté, p. 61

Sonner à vn laid Galand, d'une Dame

qui auoit vn beau mary.

Vous dont le visage falot, p. 62

CHANSON.

Obiet adorable & charmant, p. 63

CHANSON.

Cinq ou six sôûpirs, cinq ou six fleurettes, Ibid.

A la mesme.

Le teint vermeil qu'a l'Aurore au matin, p. 64

SONNET.

Prime, Homme, Reuersy, Trictrac, Eschets & Hoc, 65

SONNET.

La Beauté que ie sers, & qui m'est si cruelle, p. 66

EPIGRAMME.

Je veux au pied de Parnasse, p. 67

Autre.

Quand j'entendis parler de vos diuins appas, ibid.

T A B L E.

Autre.

Vous faites bien de ne pas esconter , p. 68

Autre.

Un iour un Curé querelloit , p. 69

CHANSON.

Tyrfis , la plupart des Amans , p. 70

A Madame de Longueville.

Obiet en tous lieux adoré , p. 71

STANCES.

Pere des fleurs dont la Terre se pare , p. 72

L'HYVER.

L'Aurore dans ce temps d'Hyuer , p. 73

Le lit d'Hostellerie.

Saisi d'un desplaisir extrême , p. 75

Le mauuais Poète.

L'autre iour assez tard &c suiuant ma paresse , p. 76

Stances du Marquis.

Estes-vous un Soleil , bel Astre de ma vie ? p. 77

CHANSON.

Charme secret des maux les plus puissans , p. 78

CHANSON.

Nommer un Ange , p. 79

A Madame la Princesse de Condé ,
la Doüairiere.

Vers Irreguliers.

Pour un moment quitter le serieux , p. 80

Glose à Monsieur Esprit , sur le Sonnet
de Monsieur de Benferade.

Monsieur Esprit , de l'Oratoire , p. 81

VAVDEVILLE.

Par charité la deuote Caliste , p. 82

A vne Dame sur la passeur.

Rose d'Esté qui la pourroit trouver , ibid

CHANSON.

Phylis , quelle apparence , p. 90

T A B L E.
CHANSON.

Phylis, vous n'êtes pas trop sage, P. 91

CHANSON.

J'ayme Cleon, Syluanire & Cloris. P. 92

A Madame de Longueville.

Auiourd'huy le Parlement, ibid.

SONNET.

Mon ame est prestee à s'enuoler, P. 93

CHANSON.

Depuis que j'ay veu vos beaux yeux, P. 94

CHANSON.

Vous me menacez vainement, ibid.

MADRIGAL.

J'ay mal dormy la nuit passée, P. 95

*Epigramme a vne personne qui luy demandoit
un present.*

Je vous donne avec grand plaisir, ibid.

*Le Mouton Fabuleux, pour Monsieur Mouton
excellent Ioüieur de Luth.*

Le Mouton fut au troupeau d'Admetus, p. 96

ESTRENES.

Je sçay fort bien que ie doy vous escrire, p. 98

La Melancolique.

Belle Phylis, belle Caliste, p. 100

Le Voyage, Fragment.

Estyant depuis long-têps avec beaucoup d'excuses, 104

L'embarquement de Poissy.

Dans vne Hostellerie, où ie suis arresté, p. 106

Orphée, Eglogue.

Le Berger Palemen, & le Berger Tityre, p. 108

Dulot vaincu, ou la defaite des Bouts Rimez, p. 115

Suiet du Poëme, p. 117

Sonnet des Bouts-Rimez de Monsieur Sarasin,

sur la mort du Perroquet.

Quand la Mort contre qui vainement on chicanne, 120

T A B L E.

Chant premier.

Je chante les Combats , l'heroïque vaillance , p. 121

Chant second.

L'aurore cependant éclairant toutes choses , p. 125

Chant troisième.

Mais Dulot , cependant , pour terminer la guerre ,
page 129

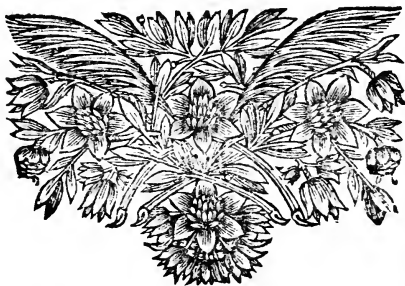
Chant quatrième.

La Renommée alors , par des aîsles , &c vole , p. 133

R E C I T.

Helas ! ie suis au defespoir , 137

Je voy des Amans chaque iour , 139



PRIVILEGE DV ROY.



OVYS PAR LA GRACE DE DIEV
ROY DE FRANCE ET DE NA-
VARRE. A nos amez & feaux Conseil-
lers, les Gens tenans nos Cours de Parle-
ment, Maistres des Requestes Ordinaires
de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs
Lieutenans, & à tous autres nos Iusticiers & Offi-
ciers qu'il appartiendra; Salut: Nostre Amé & Feal Con-
seiller & Aumosnier ordinaire GILLES MENAGE,
Nous a fait remonstrer, que nostre Amé & Feal Con-
seiller en nos Conseils, Iean François Sarasin, Intendant
de la Maison & des Affaires de nostre tres-cher & tres-
Amé Cousin le Prince de Conty, estant decedé depuis
peu; & ayant laissé diuers Ouurages par luy composez,
tant en Vers qu'en Prose, il auroit desiré en mourant
qu'ils fussent mis entre les mains de l'Exposant son in-
time Amy, pour en disposer selon qu'il iugera à pro-
pos: Ce qui ayant esté exécuté par la Veuue & heri-
tiers dudit defunt; ledit Exposant auroit fait choix,
avec quelques autres de leurs Amis communs, de ceux
desdits Ouurages qui peuuent estre mis en lumiere:
Mais comme la publication ne s'en peut faire sans no-
stre permission; il nous a tres-humblement supplié de
luy accorder nos Lettres sur ce necessaires. A CES
CAUSES, & mettant en consideration, non seule-
ment le merite & le sçauoir de l'Exposant, dont le
Public reçoit tous les iours de nouvelles preuues, mais
aussi le louable desir qu'il a de conseruer la memoire
de son Amy, & de procurer à nos Sujets l'vtilité
qu'ils peuuent tirer de la lecture de ses Escrits, Nous
luy auons permis & permettons par ces Presentes, de
faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux
de nostre obeïssance, par tel Imprimeur ou Libraire
qu'il voudra, toutes les Oeuures dudit Sieur Sarasin,
Latines & Françoises, soit de Prose ou de Vers; & ce
coniointement ou séparément, en vn ou plusieurs Vo-
lumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant

de fois que bon luy semblera, durant vingt ans, à compter du iour que chaque Volume sera acheué d'imprimer pour la premiere fois. Et faisons tres-expres-
ses deffenses à toutes personnes de quelque qualite & condition qu'elles soient, d'en rien imprimer, vendre ny distribuer en aucun lieu de nostre obeïssance, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titres, fausses marques, ou autrement, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront son droit; à peine de trois mil liures d'amende, payables sans delay par chacun des contreuenans, & applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hôtel-Dieu de nostre bonne Ville de Paris; & l'autre tiers au Libraire dont l'Exposant se sera seruy, de confiscation des Exemplaires contrefaits; & de tous dépens, dommages & interêts; à condition qu'il sera mis deux Exemplaires de chaque Volume en nostre Bibliothèque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur M O L L E Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que de les exposer en vente, & que les Presentes seront registrées dans le Liure de la Communauté des Libraires de nostre dite Ville de Paris, à peine de nullité d'icelles. Du contenu desquelles, Nous voulons & vous mandons que fassiez jouir pleinement & paisiblement l'Exposant, & ceux qui auront droit de luy, sans souffrir qu'il leur soit donné aucun empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun desdits Volumes vn Extrait des Presentes, elles soient tenues pour deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée, & aux copies collationnées par vn de nos Amez & Faux Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. M A N D O N S au premier nostre Huissier, ou Sergeant sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Exploits & autres actes necessaires, sans de-
mander autre permission. C A R tel est nostre plaisir nonobstant oppositions ou appellations quelconques & sans preiudice d'icelles, pour lesquelles nous ne voulons qu'il soit différé, Clameur de Haro, Charte-Normande, Priuileges qui pourroient auoir esté accordez pour aucuns desdits Ouvrages desia publiez, qui ne pourront nuire ny preiudicier au contenu de ces Presentes; dérogeant pour cet effet seulement ausdits Pri-

eges , & à toutes autres Lettres contraires. D O N N É
à Paris le 23. iour de Fevrier, l'an de grace mil six cens
cinquante cinq; & de nostre Regne le douziesme. Par le
Roy en son Conseil, Signé, C O N R A R T.

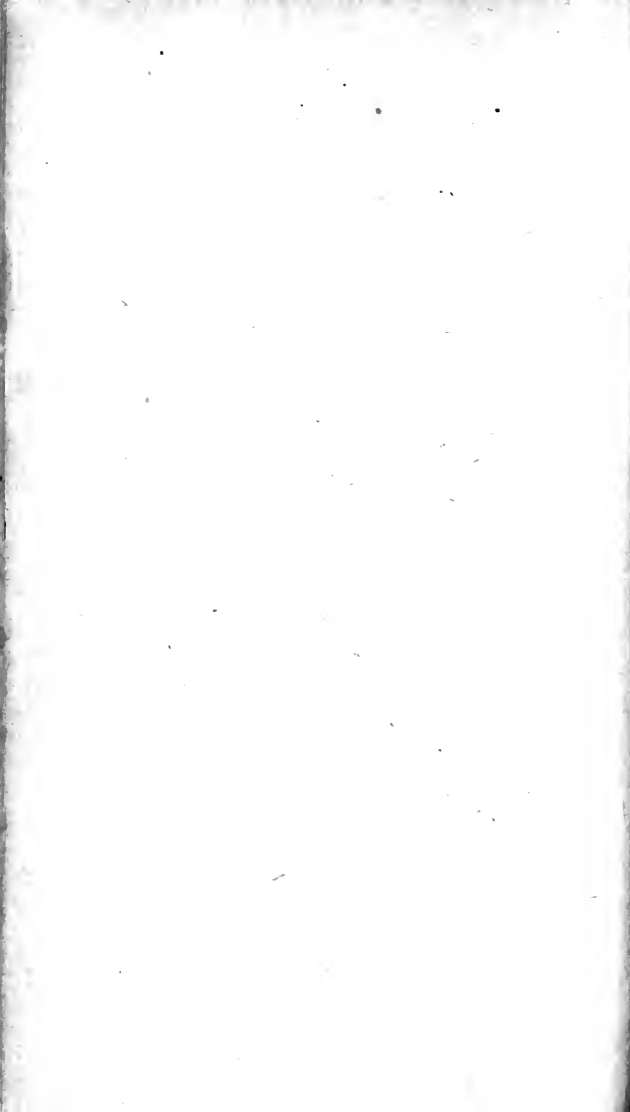
Et ledit Sieur M E N A G E a cedé & transporté son
droit de Priuilege à Augustin Courbé Marchand Libraire
à Paris, pour en iouir le temps porté par iceluy, ainsi
qu'il est accordé entr'eux.

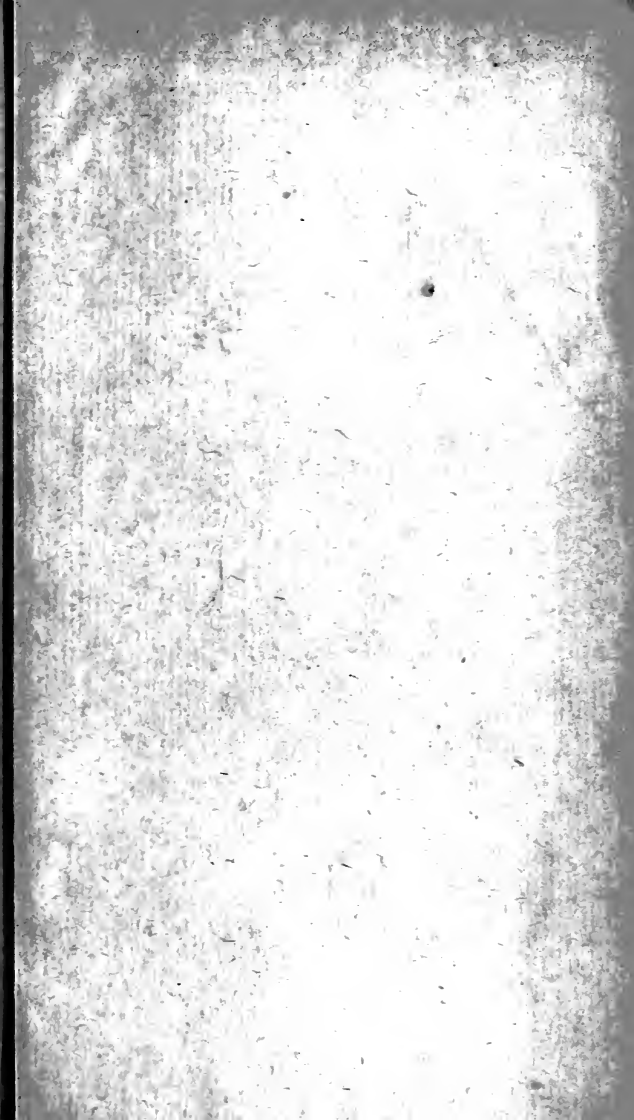
*Acheué d'imprimer le dernier iour de l'annier 1652.
à R O V E N , par L. M A V R Y.*

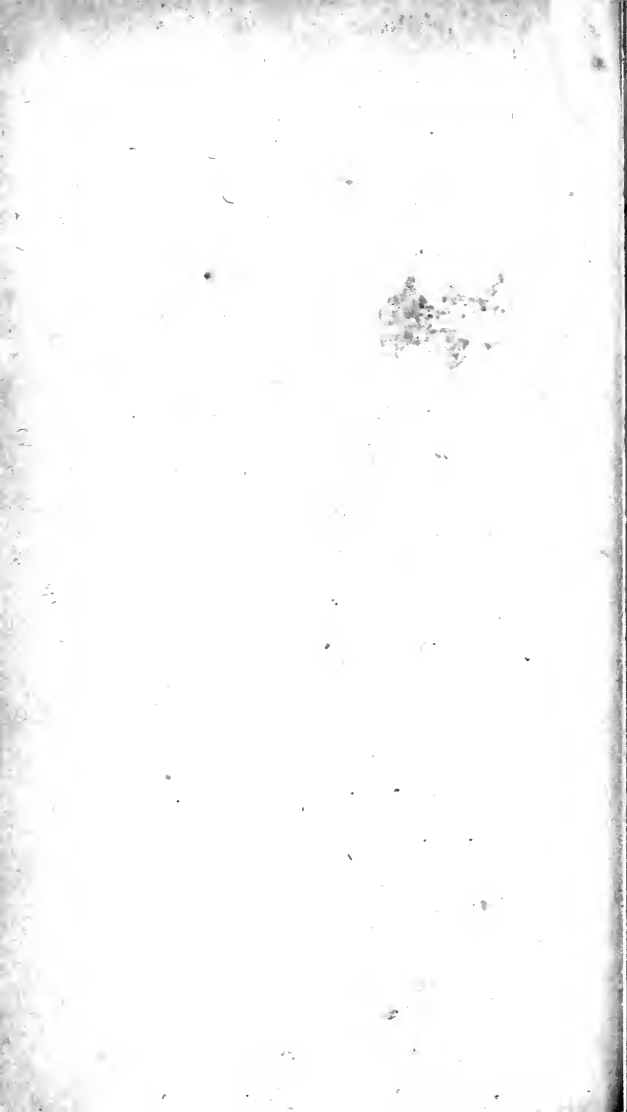
Les Exemp'aires ont esté fournis.

Registré sur le Liure de la Communauté le 27 Fevrier
655. conformément à l'Arrest du Parlement du 9. Avril
653. à condition que le present Priuilege sera transporté à
un Marchand Libraire, ou Maître Imprimeur.

BALLARD Syndic.







Et amour dans ton sein allumer
Et le tabac que les sentiers
aportent de deux indistincts,
Je rendrais tout en fumée
dans les dangers de la vision
he devenant beaucoup plus long
de ne voir mon seul qu'une fois
que voir dix fois celui de celle qui t'ingère

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--

GARNIER ex fausse
T746



